



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

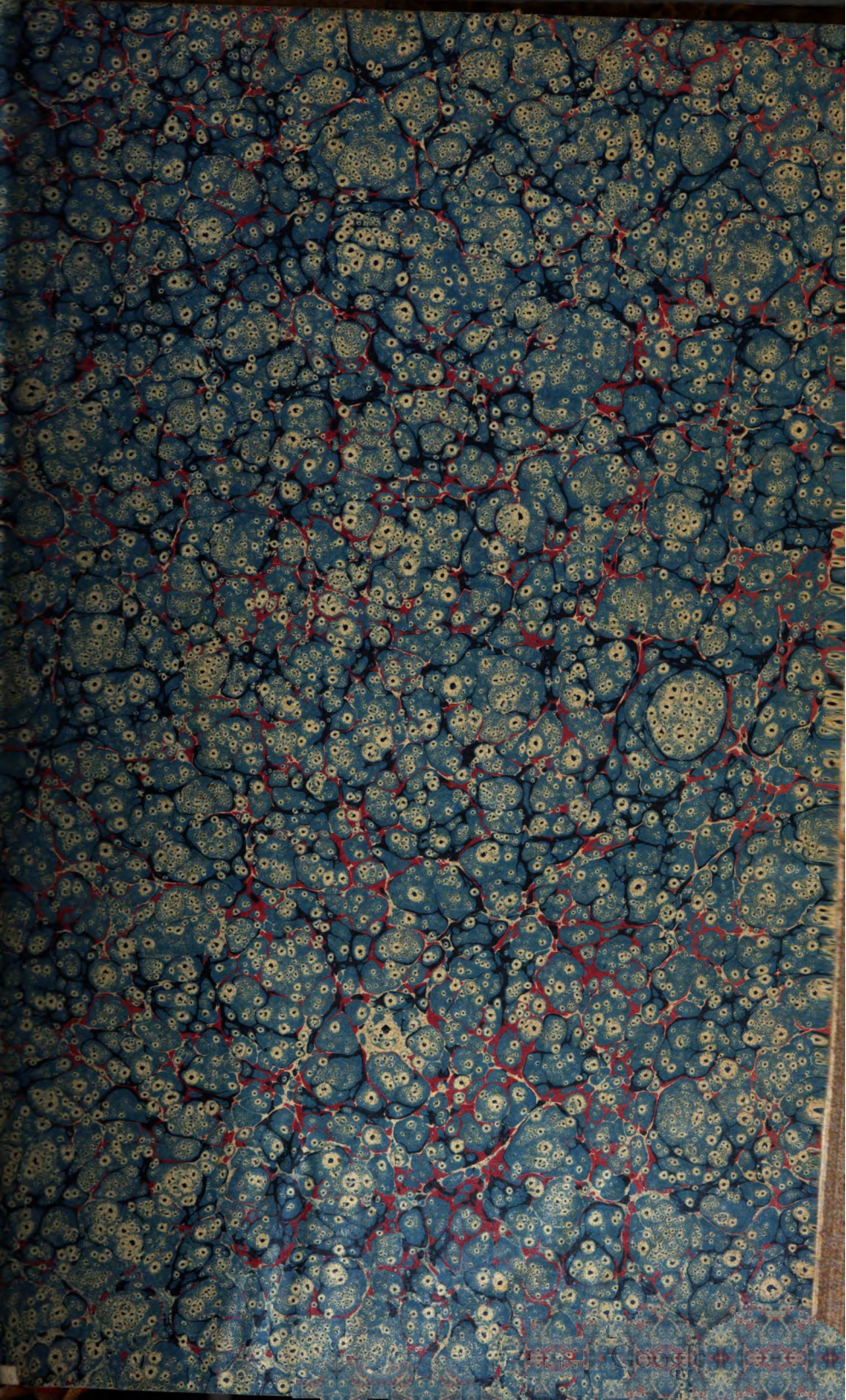
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

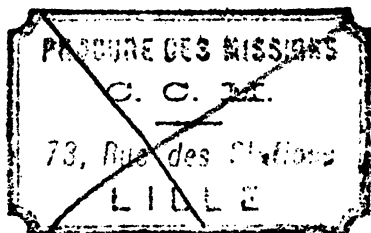
BIBLIOTHECA S. J.

Maison Saint-Augustin
ENGHIEN

BIBLIOTHECA
Les Fontaines
60 - CHAMWILLY



S 29/178



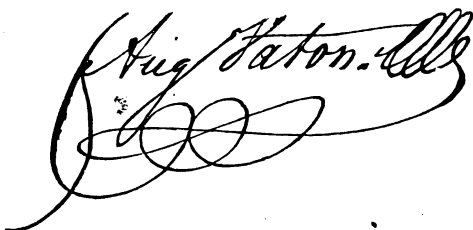


OEUVRES POSTHUMES

DU RÉVÉREND PÈRE

VENTURA DE RAULICA

Tous les exemplaires non revêtus de notre signature seront réputés contrefaits.



OUVRAGES DU R. P. VENTURA :

HOMÉLIES SUR LES FEMMES DE L'ÉVANGILE, *prêchées à Saint-Louis d'Antin*, 2^e édition, 2 vol. in-8, brochés : 10 fr.

APOSTOLAT DE LA FEMME CATHOLIQUE depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours, faisant suite aux Femmes de l'Évangile, 2^e édition, 2 vol. in-8, brochés : 10 fr.

Voici la Table des matières.

TOME PREMIER.

De la nécessité de s'occuper de la femme au point de vue catholique.

Première époque : Mérite, grandeur et gloires de la femme catholique au temps de Jésus-Christ et des Apôtres.

Deuxième époque : La femme martyre démontrant la divinité du christianisme et le propageant dans le monde.

Troisième époque : La femme catholique vierge ou mère formant les Pères de l'Église et les mœurs chrétiennes.

TOME DEUXIÈME.

Époque du moyen âge : Les saintes reines ou la femme catholique sur le trône convertissant les rois barbares et fondant les monarchies et les nationalités chrétiennes. — La femme religieuse affermissant la religion, la popularisant dans le monde et coopérant à la fondation de tous les établissements religieux.

Époque des temps modernes : La femme catholique réparant et arrêtant les ravages du protestantisme et de la fausse philosophie, et multipliant les œuvres de religion et de charité. — Conditions de la grandeur de la femme catholique. — Réponses à quelques critiques. — Conclusion.

CONFÉRENCES SERMONS ET HOMÉLIES

SUR LES

PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE

PAR

LE R. P. VENTURA DE RAULICA

ANCIEN GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES THÉATINS

OUVRAGE POSTHUME



Les Fontaines
60 - CHAMILLY

PARIS

A LA LIBRAIRIE DE PIÉTÉ ET D'ÉDUCATION

DE A. VATON, ÉDITEUR

50, RUE DU BAC, 50

1865

Tous droits réservés.



AVIS DE L'ÉDITEUR

Les discours sacrés que nous éditons après la mort du grand homme regretté de l'Italie et de l'univers catholique, ont été composés en France et en langue française pour être prêchés, tant dans le diocèse de Montpellier qu'à Paris, depuis l'année 1849 jusqu'en 1855. Nous ne doutons pas qu'ils ne fassent parmi le public religieux une vive et profonde sensation. La liste de ces discours pourra sembler, au premier aspect, un peu incohérente et disparate. Le lecteur ne tardera pas à s'apercevoir que ce recueil présente, dans un vaste et majestueux ensemble, l'enseignement des principales vérités de la religion, avec leurs plus profondes théories et leurs plus féconds résultats. Le philosophe y apprendra ce que la religion révélée possède de richesses dans son triple trésor de foi, d'espérance et de charité. L'apologiste du christia-

nisme viendra s'y former à cette large et savante méthode qui souvent, par une habile et simple exposition des mystères, plus encore que par le raisonnement, fait tomber la plupart des préjugés. Le moraliste y verra quelle est la haute et divine métaphysique à laquelle remonte sans cesse la morale chrétienne, et quelle supériorité aura toujours la morale évangélique sur cette morale de la philosophie humanitaire, qui n'a nulle part un modèle vivant à nous offrir, et ne peut faire appel qu'au raisonnement et à une fade sensibilité ou plutôt *sensiblerie*. La jeunesse cléricale y apprendra par quelles fortes et consciencieuses études, à toutes les époques et dans tous les pays, il convient de se préparer au sublime ministère de la prédication. Le Révérend Père Ventura, qui de son vivant a éloquentement enseigné tant de hautes et capitales vérités, a su démontrer, par son propre exemple, que, pour le prédicateur, les véritables écrits socratiques, *socraticæ cartæ*, sont l'Écriture sainte et les saints Pères. Il le disait souvent dans l'intimité, quand on se félicitait auprès de lui d'avoir entendu, dans ses sermons, des choses neuves et tout à fait saisissantes : « Mais je n'ai fait que vous traduire les saints Pères. Tout mon mérite, c'est de ne vous avoir rien dit de moi-même. » Les innombrables textes placés au bas des pages peuvent

démontrer à l'œil la vérité de cette assertion, sans préjuger ni au mérite réel ni à la modestie du savant prédicateur. Les simples fidèles se plairont à retrouver ici cet heureux mélange d'austérité et de douceur, qui enchaînait si puissamment de nombreux auditoires aux lèvres de l'éloquent évangéliste. Il est vrai qu'il y manquera ce prestige d'une action et d'une voix pleines d'autorité, avantages si remarquables dans le Révérend Père Ventura. Mais le recueillement de la méditation solitaire aura bien aussi son utilité et son charme, dès qu'il s'agit de discours aussi riches de pensées et de profonds aperçus.

OEUVRES ORATOIRES

POSTHUMES

CONFÉRENCE

SUR LE MYSTÈRE DE L'ÉPIPHANIE (1).

Ecce advenit dominator Dominus, et regnum in manu ejus et potestas et imperium
(Introit de la messe de l'Épiphanie).

Il vient parmi nous le Seigneur dominateur du monde, portant en ses mains le pouvoir, la royauté et l'empire.

JADIS, au terme de sa vie, élevé sur son trône terrestre, sur sa croix, le fils de Dieu fait homme fut insulté de deux côtés opposés par deux larrons : « et ceux qui étaient crucifiés à ses côtés, nous dit l'évangéliste saint Marc, invectivaient contre lui (2). » Aujourd'hui, assis à la droite du Père, sur son trône céleste, il est blasphémé pareillement par les hérétiques de deux écoles différentes : d'un côté les *Phantasiques*, qui nient que Jésus-Christ soit homme véritable ; et d'autre part les *Humanitaires*, qui ne veulent pas admettre que Jésus-Christ soit véritablement Dieu. En effet, comme toute erreur en philosophie n'est au fond que la négation de l'existence de l'âme ou de la réalité du corps de l'homme, de

(1) Cette conférence faisait suite avec celles qui ont été imprimées sous le titre de *La Raison philosophique et la Raison catholique*. Elle est intitulée dans le manuscrit : *Onzième conférence*.

(2) « Et qui crucifixi erant cum eo conviciabantur ei (S. Marc. xv. 32). »

même toute hérésie en religion n'est au fond que la négation ou de l'humanité, ou de la divinité de Jésus-Christ.

C'est donc pour prévenir et pour condamner d'avance ces écarts de la raison humaine par rapport aux dogmes fondamentaux de sa religion que Jésus-Christ, selon saint Maxime, est venu au monde, environné d'une part de toutes les misères qui peuvent établir le fait de son Incarnation, et d'autre part environné de toutes les gloires qui deviennent un témoignage éloquent de sa divinité (1). Le grand saint Léon nous tient un langage tout semblable, en nous déclarant que cette double croyance de la divinité et de l'humanité de Jésus-Christ est l'antidote et la condamnation de toutes les erreurs (2).

Voyez, en effet, ce qui s'est passé dans la grotte de Bethléem. Jésus est né, petit et faible enfant, dans la pauvreté, dans l'abjection et la douleur : voilà l'homme ! Quelques jours après, une étoile miraculeuse le révèle au monde ; et attire auprès de lui, des pays lointains, les puissants de la terre qui viendront le reconnaître et l'adorer : voilà le Dieu !

Ainsi, comme le mystère de la *naissance* de Jésus est particulièrement le mystère de ses abaissements et de son humilité ; de même le mystère de l'Épiphanie ou de sa *manifestation*, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, est particulièrement le mystère de sa gloire et de sa divinité.

C'est pour cela que l'Église commence cette grande solennité par les magnifiques paroles empruntées aux prophètes, et qui annoncent que Jésus-Christ s'est manifesté au monde en Dieu, en maître souverain du monde, possédant de lui-

(1) « Dominus noster Jesus Christus sic humiliter ingressus est mundum
« ut clara deferret suæ divinitatis indicia (S. *Maxim.*). »

(2) « Ad roborandam hanc fidem quæ contra omnes pronuntiabatur error,
« res, etc. (S. *Leo. serm. 4 de Epiph.*). »

même et en lui-même une puissance qui n'a d'autres limites que l'infini, un empire qui n'a d'autres bornes que l'éternité : *Ecce advenit dominator Dominus, et regnum in manu ejus et potestas et imperium.*

Voulant donc me conformer à cette grande et belle pensée de l'Église, je viens mettre sous vos yeux la splendeur, la puissance et la perpétuité du mystère de l'Épiphanie. Oui, dans le mystère de l'Épiphanie Jésus-Christ nous révèle qu'il est le magnifique roi des cieux et aussi le roi puissant qui règne sur les âmes. Il nous révèle aussi que, roi des siècles, il saura perpétuer son règne dans toute la suite des âges. Voilà ce dont je vais vous entretenir aujourd'hui et il me sera facile d'en faire ressortir une des plus éclatantes preuves de la divinité du Sauveur.

Vous continuerez ainsi d'envisager la grandeur, la dignité, de notre raison catholique, se captivant sous le joug de la foi, s'inclinant dans l'adoration de ce mystère. En même temps vous y verrez les misères, les inconséquences, la dégradation de la raison philosophique qui va se retranchant, en face de ce même mystère, dans une orgueilleuse et stupide incrédulité.

Or il est dit des saints Rois qu'ils n'ont retrouvé le divin enfant qu'avec Marie, dans les bras de Marie, et visiblement par la médiation de Marie : *Invenērunt puerum cum Maria, matre ejus* (Matth. II). Ce qui signifie que c'est aussi par le secours et l'intercession de Marie que nous arriverons à Jésus-Christ. Venez donc tous implorer ce secours et cette intercession, en la saluant : *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La première circonstance qui frappe les esprits et saisit l'attention dans l'histoire de ce mystère, c'est cette étoile si

brillante, si majestueuse, qui, en dehors de toutes les lois astronomiques, apparut dans les cieux en même temps que Jésus naquit sur cette terre. Ne vous étonnez pas, dit saint Augustin, de cette merveille si nouvelle, si inouïe, qui vient signaler la venue de Jésus en ce monde. Si jamais naissance d'homme, ni avant ni depuis, n'a été accompagnée de semblable apparition, c'est que jamais aussi n'est venu en ce monde un semblable personnage. Cette singularité unique est le signe et la preuve évidente de la singularité de sa personne (1). Cette singularité de sa personne, dans son passage sur la terre, il nous l'avait lui-même annoncée par son Prophète: *Singulariter sum ego, donec transeam* (Ps. cXL. 10). Or elle n'est ni peut être que celle-ci : savoir que l'enfant de Marie est le seul vrai fils de l'homme qui soit en même temps le vrai fils de Dieu.

Méditez donc ici, avec saint Maxime, sur la gloire et les jouissances qui sont réservées à la raison catholique, alors qu'elle accepte comme révélation divine les faits de l'Évangile : qu'il est beau, en effet, de voir par les yeux de la foi ce doux et aimable Sauveur briller majestueusement dans l'étoile, en même temps qu'il tremble de froid dans la crèche ! Qu'il est beau de voir celui qui, par sa mère, appartient à la terre et à l'humanité, annoncé au monde par ce signe céleste comme un Dieu véritable (2) !

Origène avait déjà antérieurement signalé dans cette étoile un indice manifeste de la divinité du Sauveur (3). Saint Jean Chrysostome ajoute à son tour que comme les armoiries

(1) « Nunquam tali stella quisquam est significatus, quia nunquam talis « est natus (S. August.). »

(2) « Jacebat in præsepio et in sidere rutilabat, ut illum Deum hominem- « que esse et terrena mater et signum cœleste monstraret (S. Maxim.). »

(3) « Deitatis ipsius indicium hanc stellam fuisse opinor (Homil. in « Matth.). »

qu'on voit sur la façade des palais indiquent la noblesse et la puissance des rois de la terre, de même l'étoile qui s'arrêta comme suspendue au-dessus de la grotte de Bethléem fut comme l'écusson qui attestait la divinité du roi des cieux (1).

Mais pourquoi le Verbe éternel fait homme a-t-il choisi une étoile comme signe authentique de sa divinité? C'est, nous a-t-on dit, parce que, quinze siècles avant l'événement, un faux prophète que Dieu avait soudainement changé en prophète de la vérité, avait prédit qu'à la naissance du Messie, de l'homme par excellence, de l'homme parfait, devait apparaître une étoile sur la terre de Jacob : *Orietur stella ex Jacob et homo de Israël* (2). (Num. xxiv.)

Toutefois, puisque ce n'est pas Jésus-Christ qui a dû être au service de la prophétie, mais au contraire la prophétie qui a dû être au service de Jésus-Christ; puisque ce n'est pas parce qu'il avait été prédit, que le prodige est arrivé, mais parce qu'il devait arriver qu'il a été prédit, on peut toujours nous demander pourquoi une étoile a été choisie pour signifier et pour rendre sensible la divinité de l'enfant de Bethléem?

Or rien de plus facile, poursuit saint Maxime, que de pénétrer la raison de ce choix. En tant que Fils de Dieu et Dieu lui-même, Jésus-Christ a d'abord l'empire des cieux aussi bien que celui de la terre. Il n'y avait donc pas de signe plus propre qu'une étoile, ornement des cieux, pour exprimer que le Fils de Marie était Fils de Dieu et maître souverain de l'empire céleste. Jésus-Christ est ensuite, d'après saint Jean, « la véritable lumière qui éclaire tout homme venant en ce

(1) « *Supra ubi erat puer index stella consistit (Homil. in Matth.).* »

(2) Le texte est cité ici d'après les Septante; dans la Vulgate on lit : « *Orietur stella ex Jacob et consurget virga de Israël.* »

monde (1). » Il n'y avait donc pas de signe plus simple, plus naturel, pour constater que l'enfant de la crèche était le Verbe de Dieu, lumière issue de la lumière, destinée à éclairer les âmes dans l'ordre spirituel, de même que dans l'ordre matériel les corps reçoivent des astres la lumière (2).

Entrant dans cette même pensée, saint Augustin trouve que c'est pour la même raison qu'une lumière nouvelle apparut à la naissance de Jésus-Christ dans les cieux, et qu'à sa mort l'ancienne lumière s'éclipsa dans le soleil (3).

Ces deux prodiges, continue le même saint docteur, ces deux étonnants prodiges de lumière et d'obscurité, se manifestant dans le ciel aux deux extrémités de la vie de Jésus-Christ, à Bethléem et sur le Calvaire, ne peuvent être attribués ni aux forces de la nature ni aux combinaisons du hasard; le contraste des époques, l'intention d'un témoignage rendu sont manifestes. Le double prodige vient attester au monde que celui qui, enfant innocent, vagit dans la crèche, et qui plus tard condamné, maudit, agonise sur la croix, est toujours le maître des cieux, qui commande dans les cieux et dispose à sa volonté de l'empire des cieux. Oui, il agit en maître souverain des cieux, celui qui, en naissant, y allume une étoile nouvelle, et qui y voile, en mourant, l'ancien soleil. Il y règne véritablement, celui qui fait apparaître le prodige de l'étoile pour inaugurer la conversion des Gentils, et le prodige de l'éclipse pour confondre la perfidie obstinée des Juifs (4).

(1) « *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum (Is. I).* »

(2) « *Necesse fuit ut cælorum Dominum signum cæleste præcederet et auctorem lucis signum luminis revelaret (S. Maxim. Serm.).* »

(3) « *Eo nascente lux nova est in cælo revelata quo moriente lux antiqua est in sole velata (S. Aug.).* »

(4) « *Ille novam stellam declaravit natus, qui antiquum solem obscuravit*

Souvenez-vous aussi, mes frères, que le titre de *Roi des Juifs* était le titre du Messie. C'est sous ce titre que les prophètes l'avaient annoncé, et qu'il était attendu non-seulement par les Juifs, mais encore par l'humanité tout entière. Lors donc que les saints rois, en arrivant à Jérusalem, se mettent à demander à tout le monde : où est le roi des Juifs qui vient de naître, dont nous avons vu l'étoile en Orient et que nous sommes venus adorer (1)? il est certain que ces hommes religieux et savants ne cherchaient pas le roi politique des Juifs, mais leur roi religieux, le roi digne d'être adoré, c'est-à-dire le Messie, le Rédempteur, le Sauveur du monde.

Or, ainsi que l'Évangile l'atteste, l'étoile, après avoir guidé les Mages en les précédant, et les avoir conduits jusqu'à Bethléem, s'arrêta sur la grotte, et précisément au-dessus de la crèche où le divin enfant avait été déposé (2). Voilà donc, dit saint Augustin, voilà cette étoile intelligente, qui faisant halte au-dessus de la grotte et s'arrêtant comme une auréole céleste au-dessus de la tête de Jésus, répond à la demande des Mages d'une manière claire et précise, et mieux qu'elle ne l'eût pu faire par des paroles : « Le voici, le Roi des Juifs, le Messie que vous êtes venus chercher de si loin (3)! »

Oh! le grand et admirable mystère que cette circonstance rappelle à notre esprit, révèle à nos regards! s'écrie encore saint Augustin (4). L'étoile avait dit aux Mages, dans la

« occisus. Illa luce inchoata est fides gentium; istis tenebris accusata est perfidia Judæorum (S. Augustin). »

(1) « Venerunt Jerosolymam dicentes : ubi est qui natus est rex Judæorum? vidimus enim stellam ejus in oriente et venimus adorare eum (Matth. II. 2). »

(2) « Stetit supra ubi erat puer (Matth. II. 9). »

(3) « Stetit stella quasi diceret : hic est rex Judæorum, et quia loquendo demonstrare non poterat, stando demonstravit (S. Aug.). »

(4) « Advertamus magnum et admirabile sacramentum (S. Aug.). »

langue qui lui était propre : Celui-ci est le Roi des Juifs ! Et le titre que Pilate afficha sur la croix du Sauveur, ce titre mystérieux qui, une fois écrit, ne peut être changé, malgré la colère et les menaces des Juifs, que disait-il ? La même grande parole que l'étoile avait exprimée par signes : « Celui-ci est Jésus, le Nazaréen, le Roi des Juifs (1) ! »

Voilà donc Jésus-Christ, et à sa naissance et à sa mort, et par l'étoile de la crèche et par l'écriteau de la croix, annoncé, révélé au monde sous son titre véritable, avec son vrai caractère et sa sublime dignité de Roi et de Messie ! Qu'importe donc qu'aux yeux de la fausse sagesse la grotte et le Calvaire soient des théâtres de douleur et d'humiliation ? Avec les signes mystérieux qui les décorent, avec les prodiges qui les entourent, ils n'en sont pas moins, aux yeux de la foi et de la véritable sagesse, deux demeures royales, deux trônes de gloire. Oui, oui, bien que séparés par le temps et l'espace, la Grotte et le Calvaire, la Crèche et la Croix, l'Étoile qui s'arrête, le Titre qui ne peut être effacé ; l'étoile qui scintille et tressaille de joie, le soleil qui se dépouille de sa lumière et prend le deuil, tous ces êtres et tous ces signes semblent se parler entre eux, se transmettre les uns aux autres la même parole. Ce sont deux langues mystérieuses, deux prédications, deux Évangiles qui réunissent leurs témoignages avec un accord merveilleux pour révéler au monde le même mystère, le même dogme fondamental de toute science, de toute philosophie, de toute religion. Ce dogme, source de toute espérance et de toute consolation, c'est que ce Jésus-Christ qui naît à Bethléem dans la misère, entre deux animaux, et qui expire dans la douleur sur le Calvaire, entre deux larrons, est tout à la fois

(1) « *Magi viderunt stellam ; Pilatus titulum fixit in ligno : hic est Jesus Nazarenus, Rex Judæorum (S. Aug.).* »

homme véritable et véritablement Dieu, le Messie, le Sauveur, le Rédempteur du monde!

Telle est, en effet, la conséquence qu'ont tirée de ces deux prodiges tous ceux que l'humilité de l'esprit et la droiture du cœur avaient faits dignes d'en entendre le langage mystérieux : les Mages, en voyant l'étoile de Bethléem, en conclurent que l'enfant qui venait de naître était vraiment un Dieu qu'il fallait adorer (1). Et le centurion ainsi que les soldats romains laissés à la garde du Crucifié, quand ils lurent à la pâle lumière du soleil mourant, parmi les convulsions de la terre secouée, l'écriteau de la croix, ils s'écrièrent unanimement : Cet homme, ce Jésus le Nazaréen, était vraiment le Fils de Dieu (2). Nous avons assisté, le jour de Noël, au chant mélodieux que les anges, milice du Roi du ciel, firent entendre sur la grotte de Bethléem. Or, selon le prophète Isaïe, ces mêmes anges, qui avaient chanté la paix et la joie autour de la crèche, ont amèrement pleuré autour de la croix (3). Voilà donc, dit saint Maxime, notre aimable et puissant Sauveur aux deux époques de ses plus grandes humiliations, à sa naissance et à sa mort, dans la crèche et sur la croix, recevant les plus solennels, les plus éclatants témoignages de sa divinité. Voilà les anges et les hommes, les êtres intelligents et les créatures non raisonnables, les étoiles et le soleil, le ciel et la terre, toute la nature, toute la création, qui, le voyant naître et mourir comme homme, s'abaissent devant lui, se jettent à ses pieds, le confessent, l'adorent, comme leur Créateur, leur Seigneur et leur Dieu (4).

(1) « Vidimus stellam ejus in Oriente et venimus adorare eum. »

(2) « Centurio autem et hi qui cum ipso erant, viso terræ motu et iis quæ flebant, dixerunt : Vere hic homo Filius Dei erat (*Marc. xv. 19*). »

(3) « Angeli pacis amare flebunt (*Is. xxxiii. 7*). »

(4) « Conditorem suum obsequens natura testatur (*S. Maxim.*). »

Que direz-vous, mes frères, de cet étonnant mélange de grandeur et de petitesse, de faiblesse et de puissance, d'humiliation et de gloire, de magnificence et de simplicité? Que vous semble-t-il de ce récit où chaque fait est un mystère, chaque circonstance un enseignement, chaque mot un prodige? Que dites-vous de ces deux périodes de la vie de Jésus-Christ, où tous les faits, tous les mots, toutes les circonstances se lient ensemble, s'enchaînent par de sublimes rapports, se coordonnent, s'harmonient dans un tout merveilleux? Que direz-vous de cette histoire unique qui n'existe dans aucune langue, dans aucune littérature, dans aucune philosophie? Est-ce l'imagination des hommes qui l'a inventée? Est-ce l'enthousiasme des chrétiens qui l'a accueillie, le fanatisme des prosélytes qui l'a répandue, l'imposture des prêtres qui l'a accréditée?

Ah! l'homme n'invente pas des choses si supérieures aux idées, aux conceptions, aux connaissances de l'homme! Nous savons comment l'homme arrange les faits de sa fabrique, les héros de sa création! Ici tout nous présente le cachet même de Dieu. Il serait lui-même un Dieu, l'homme qui aurait inventé des choses si sublimes, et les aurait exprimées dans un langage aussi simple, aussi dépouillé de tout art que celui des Évangiles. Non, non, les Évangiles ne sont pas une œuvre humaine; c'est Dieu, en tant qu'il en a inspiré les écrivains, qui en est vraiment l'auteur; de même qu'il est vraiment Dieu celui qui en est le héros!

Le récit des circonstances de la naissance et de la mort de Jésus-Christ est donc un récit aussi vrai que celui qui en est le héros est un personnage réel. Qu'est-il donc celui qui, en naissant comme le dernier des hommes, en mourant comme le plus grand coupable, ébranle les cieux, fait trembler la terre, commande aux anges, appelle de loin les hommes qui ne le connaissent pas, et dispose à son gré de l'ordre maté-

riel et de l'ordre spirituel? Qu'est-il celui à qui tout sert, tout se soumet et obéit, qui fait tout ce qu'il veut, comme il le veut, et parce qu'il le veut; qui se fait adorer enfant dans une crèche et se fait confesser mourant sur une croix? Ah! celui-là est Dieu et ne peut être que Dieu, ayant en lui-même le pouvoir, la royauté et l'empire du monde (1).

Mais ce n'est pas tant par le prodige de son étoile que par l'exercice de sa puissance sur les âmes que Jésus-Christ se révèle aujourd'hui véritable roi dans sa misère, véritable Sauveur dans sa faiblesse, Dieu véritable dans son humanité. Il faut donc que nous méditions cette circonstance du mystère d'une manière toute spéciale, et qu'après en avoir admiré la magnificence, nous en comprenions l'efficacité et la force. Règne de Jésus-Christ sur les âmes, tel sera donc le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Le Prophète royal avait prédit que le Messie régnerait non par le fer, mais par le bois (2). Or, dit saint Maxime, Jésus-Christ n'a pas voulu attendre qu'il fût cloué sur la croix pour accomplir cette grande prophétie et exercer cette mystérieuse royauté du bois. Son amour impatient de régner sur les

(1) « Ecce advenit dominator Dominus, et regnum in manu ejus et potestas et imperium. »

(2) « Dominus regnavit a ligno (Ps. xciv. 9). » Voici ce qu'on lit dans le Père Berthier sur ce verset : « Nous ne lisons aujourd'hui dans l'hébreu, dans le grec et dans le latin, que *Dominus regnavit*. Saint Justin lisait de son temps, au moins dans quelques exemplaires des Septante : *Dominus regnavit a ligno*. Et tous les saints Pères latins, hors saint Jérôme, jusqu'à saint Bernard, ont lu de même dans les versions latines. Cette expression était si connue et si reçue, qu'elle se lit encore dans les offices de l'Eglise, entre autres dans la commémoration de la Croix durant le temps pascal. Saint Fortunat, auteur du sixième siècle, l'a insérée dans l'hymne *Vexilla regis*. »

âmes a voulu, dès l'instant qu'il gisait sur le bois de la crèche, commencer à exercer cet empire sur les âmes qu'il devait continuer et consolider à jamais par le bois de la croix. Ne vous scandalisez donc pas de l'entendre vagir petit enfant parmi les enfants juifs; même dans cet état si humiliant, il régnait déjà, en la personne des Mages, auprès des Gentils (1).

O royauté mystérieuse du bois de la crèche de notre divin Sauveur, qu'elle est douce dans son austérité, riche dans sa pauvreté, majestueuse dans sa simplicité, puissante dans sa faiblesse! C'est qu'elle est la royauté de Dieu même (2)!

Arrêtons-nous d'abord à une particularité historique, qui nous est rappelée par saint Fulgence. En même temps, nous dit-il, que Jésus-Christ naissait à Bethléem, Archélaüs, fils du roi Hérode, naissait à Jérusalem. Mais quelle disparité entre ces deux naissances!... Archélaüs est né dans un palais, Jésus-Christ dans une étable; Archélaüs reposait dans un lit d'argent, Jésus-Christ dans une mangeoire d'animaux. Archélaüs est couvert d'or et de pourpre; Jésus-Christ est enveloppé dans de pauvres langes. Voyez cependant ce qui arrive: Les Mages venant à Jérusalem ne cherchent pas, ne daignent pas même nommer Archélaüs, le fils d'un grand roi, ils ne cherchent que le fils d'une pauvre vierge. Le fils d'Hérode est souverainement méprisé; le fils de Marie est humblement adoré (3). Faire ainsi oublier les princes, se faire adorer lui-même par les princes, n'est-ce pas là régner en véritable roi (4)?

(1) « *Vagiebat apud Judæos, regnabat apud Gentiles (S. Maxim.).* »

(2) « *Ecce advenit dominator Dominus.* »

(3) « *Ille natus in palatio contemnitur, iste natus in diversorio quæritur. « Ille à Magis nullatenus nominatur, iste inventus suppliciter adoratur (S. Fulgentius).* »

(4) « *Regnabat apud Gentiles.* »

Mais combien cette royauté de Jésus-Christ auprès des Mages gentils n'a-t-elle pas été puissante ? Non-seulement il s'est fait adorer extérieurement par eux ; mais il les a intérieurement éclairés et entièrement convertis.

L'étoile, qui leur avait servi de guide pendant tout le voyage, disparaît tout à coup à leurs yeux, dès qu'à peine ils ont mis le pied sur la terre de Judée. Ils se trouvent donc seuls, sans guide, dans un pays étranger, dans les terres d'un roi cruel et jaloux de son autorité, au milieu d'un peuple ennemi. Cependant ils ne se découragent pas. Ils ne se repentent pas d'avoir entrepris cette pieuse pérégrination. Ils ne craignent pas de s'être trompés en prenant un phénomène naturel pour un signe miraculeux. Le maître de l'étoile les a éclairés de cette lumière intérieure qui ne laisse jamais d'accès aux ombres du doute. Leur foi n'est point ébranlée, leur espérance ne leur fait pas défaut. Ils entrent dans la ville de Jérusalem. Ils vont tout droit à la synagogue, à l'Église de l'ancien temps. Ils ont pleine confiance que les ministres du vrai Dieu, les dépositaires des oracles de Dieu leur apprendront la vérité. Ils disent à haute voix : Le vrai roi des Juifs, le Messie est né, nous le savons certainement. Nous avons vu son étoile ; et ce signe céleste ne nous a pas trompés ; mais nous ignorons le lieu de sa naissance, c'est pour l'apprendre que nous venons à vous : Jérusalem, ville de la vérité, prêtres du Dieu vivant, vous devez le savoir. Vous êtes les dépositaires de ses oracles, les interprètes de sa révélation, les ministres de ses volontés. Dites-le-nous par commisération. Nous sommes impatients de nous prosterner devant lui, et de mettre à ses pieds avec tous nos présents l'hommage de nos personnes. Nous ne venons pas vérifier et sonder un mystère, mais y croire et l'adorer (1).

(1) « Venerunt Jerosolymam dicentes : Ubi est qui natus est rex Ju-

O confession! o langage de céleste sagesse! Ils ont donc appris, ces véritables sages, la grande et capitale vérité qu'en matière de religion il faut s'en rapporter aux ministres de la religion; qu'il faut apprendre d'eux le sens même et l'explication des prodiges et des oracles de Dieu. Ils ont appris, dit un grand interprète (1), le plan et l'économie établis de Dieu pour le salut des hommes, qui est de les faire instruire et guider par d'autres hommes, lesquels il a constitués lui-même comme les dépositaires de sa révélation, les interprètes de sa doctrine, les dispensateurs de ses mystères, les ministres de ses volontés (2).

Ils ne rougissent donc pas, eux savants, eux accoutumés à dicter des lois, ils ne rougissent pas de devenir disciples à leur tour, de se soumettre à des prescriptions. Les Mages ont donc appris d'en haut la vérité la plus difficile à admettre, celle dont on se pénètre le plus tardivement: c'est qu'à l'école de Jésus-Christ il faut désirer pour connaître, il faut prier pour avancer, il faut s'humilier pour comprendre; c'est qu'à l'école de Jésus-Christ, celui qui cherche trouve, celui qui demande obtient, celui qui frappe à la porte du ciel la voit s'ouvrir devant lui; c'est qu'à l'école de Jésus-Christ la science divine est le prix de quiconque s'abaisse en cessant de s'appuyer sur la science humaine; Dieu ne se communique à l'homme que lorsque l'homme s'est dépouillé et vidé de lui-même. La grâce ne commence que là où finit l'orgueil.

Faisons de ceci l'application à nous-mêmes. On nous dit :

« *dæorum. Vidimus enim stellam ejus in Oriente et venimus adorare eum* (*Matth.* 11. 2). »

(1) « *Cornelius a Lapide.* »

(2) « *Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei.* »

Priez, entendez la messe, ne dédaignez pas de signer vos fronts d'eau bénite; essayez de porter une médaille; recommandez-vous aux prières des autres; mettez-vous à genoux dans le premier oratoire qui s'offre sur votre chemin.... Bêtise que tout cela! murmure une orgueilleuse raison. Eh bien! à cette bêtise qui ne vous coûte rien est attachée votre conversion, votre bonheur; on s'agenouille incrédule, on se relève chrétien.

Pourquoi donc, plus que les Mages, perdrons-nous le temps à discuter ce qui ne se discute pas? Un point est toujours hors de doute pour le cœur malade ou dévoyé; c'est qu'il ne saurait persévérer dans l'état présent. Eh bien! au lieu de nous plaindre que la foi nous manque, faisons comme les Mages : suivons les premières lueurs de la foi; elles brillent certainement dans ce premier trouble, dans ce premier malaise de la conscience. Avançons, la lumière céleste ne fera pas défaut; craignons bien plutôt de faire défaut nous-mêmes à l'invitation divine.

Voyez l'ardeur, l'empressement du désir des Mages et la profondeur de leur humilité, qui ne sont surpassés que par la perfection de leur foi. Dans leur conviction intime, cet enfant qui vient de naître est vraiment le Messie : *Rex Judæorum*. Ce Messie est vraiment homme, puisqu'il est né dans le temps; *natus est*. Mais cet homme est Dieu aussi, puisqu'ils viennent l'adorer : *Venimus adorare*. Par les dons mêmes qu'ils vont déposer à ses pieds, ils entendent faire une confession extérieure et symbolique de ces mêmes vérités; en lui offrant de l'or, ils le reconnaissent Roi; en lui offrant de l'encens, ils le reconnaissent Dieu; en lui offrant de la myrrhe, ils le reconnaissent homme mortel, prédestiné à souffrir et à mourir pour l'homme.

Ainsi Jésus-Christ, en éclairant leurs yeux par la splendeur de l'étoile, a bien plus éclairé et transformé leurs âmes par

les rayons de la foi. Il leur a révélé les principales vérités de la religion ; il leur a inspiré la foi en ses mystères ; le désir de les mieux approfondir, le courage de les confesser, la résolution d'y conformer leur vie. Il les inonde de tant de clarté, les comble de tant de grâces, les sanctifie avec tant de perfection, qu'en quelques instants les Mages se voient changés d'idolâtres en chrétiens, de superstitieux en croyants, de pécheurs en justes, d'hommes du monde en saints, de maîtres funestes d'erreur en humbles disciples de la vérité.

Or changer ainsi l'esprit, le cœur, la langue, la vie des hommes, les appeler ainsi à la connaissance, à l'amour de Dieu, les mettre ainsi sur le chemin du salut, n'est-ce pas régner sur les âmes et régner en Dieu ? Qu'importe donc si c'est un enfant qui vagit au milieu des Juifs, quand il règne d'une manière si éclatante sur les prémices des Gentils (1) ?

Mais je me trompe, l'enfant divin avec ses vagissements, l'enfant pauvre et ignoré règne aussi même sur les Juifs : avec cette différence que parmi les Juifs il règne principalement par sa justice, tandis que chez les Gentils il règne et régnera surtout par sa miséricorde.

Parlant de la croix de Jésus-Christ, saint Augustin a dit que tout en paraissant n'être que le gibet d'un condamné, elle était plutôt le tribunal d'un juge (2). Il en a été de même de sa crèche. Cloué à la croix, Jésus-Christ laissa tomber dans l'enfer le larron obstiné, en même temps qu'il ouvrait le ciel au larron croyant. De même, couché dans sa crèche, il abandonna les Juifs à leur obstination et à leur aveuglement, en même temps qu'il répandait sur les Gentils les bénédictions de la grâce, avec la lumière de la vérité.

(1) « *Vagiebat apud Judæos, regnabat apud Gentiles (S. Maxim.).* »

(2) « *Crux Christ non supplicium fuit sed tribunal (S. Aug.).* »

A l'annonce de la naissance du Messie, Hérode tremble, les Juifs en sont effrayés, la ville entière en est troublée, consternée, au lieu de s'en réjouir (1). C'est qu'Hérode craint la perte de son royaume, les Scribes la cessation de leur monopole, le peuple la punition de ses vices. Voilà donc qu'Hérode se détermine à l'horrible dessein de tuer le Messie au berceau ; les Scribes deviennent ses complices en évitant de lui faire connaître le vrai sens de la prophétie ; le peuple semble donner son approbation par sa coupable insouciance pour son vrai roi et son Sauveur. Mais il est écrit que les desseins de l'homme ne sont rien contre les desseins de Dieu (2). C'est ainsi que, comme David l'avait prophétisé, peuples et rois, prêtres et laïques, tout le monde s'unit dans une pensée conspiratrice contre le Seigneur et contre le Messie (3).

Il avait été écrit aussi que celui qui tout en apparaissant sur la terre, n'en règne pas moins dans les cieux, se moquerait des pensées de ces hommes aussi fous qu'impitoyables et impies, et qu'il les livrerait à la risée et au mépris du monde entier.

Vainement donc Hérode dit aux Mages : Allez, prenez tous les renseignements possibles sur cet enfant Messie, et revenez me dire où vous l'aurez trouvé. Car, moi aussi, je veux aller lui offrir mes adorations et mes hommages (4). Ce scélérat, dit saint Fulgence, affectait ainsi la piété dans ses paroles, tandis qu'il méditait déjà un impie forfait et aiguillait le poignard déicide (5) : il en fut pour sa scélératesse.

(1) « Audiens autem Herodes turbatus est et omnis Jerosolyma cum illo » (*Matth.* 11. 3). »

(2) « Non est consilium contra Dominum (*Prov.* xi. 30). »

(3) « Adstiterunt reges terræ et principes convenerunt in unum, adversus Dominum et adversus Christum ejus (*Ps.* 11. 2). »

(4) « Ite et interrogate diligenter de puero, et cum inveneritis, renuntiate mihi ut et ego veniens adorem eum (*Matth.* 11. 8). »

(5) « Religionem ostendebat et gladium acuebat (*S. Fulgent.*). »

Ayant voulu exploiter la piété des Mages et tromper leur simplicité, il se vit joué par les Mages à son tour : *Illusus est a Magis* (Matth. 11). Son ambition alarmée et sa fureur aveugle durent laisser s'échapper leur proie. En vain il fit massacrer tous les enfants qui étaient nés dans son royaume, depuis deux ans et au-dessous, sans en excepter son propre fils ; l'enfant Jésus, cet enfant qu'il voulait atteindre entre tous, au prix de tant de sang innocent, lui échappe. Les principaux d'entre les prêtres, les docteurs de la loi et le peuple sont frappés d'aveuglement en punition de leur impiété et de leur indifférence. Semblables, dit saint Augustin, aux ouvriers de l'arche qui, ayant fourni à Noé et à sa famille le moyen de se sauver du naufrage, périrent eux-mêmes dans les eaux du déluge ; semblables aux pierres milliaires qui indiquent aux voyageurs le chemin et restent toujours à la même place, les Juifs ont appris aux Mages à trouver le Seigneur et à faire leur salut, tandis qu'ils ne le trouvent pas eux-mêmes et demeurent dans la voie du vice et de l'incrédulité qui conduit à la perdition.

Oh ! qu'il est tout à la fois touchant et terrible, miséricordieux et sévère, ce jugement que du sein de la crèche exerce l'enfant de Bethléem ! Il se manifeste et se donne aux bergers et aux Mages ; il se cache et se rend inaccessible aux Juifs et à Hérode. Il sauve ceux-là, il damne ceux-ci. Il récompense l'humilité de l'esprit, la sincérité et la droiture du cœur. Il aveugle et confond la perfidie, l'indifférence et l'orgueil.

Oh ! qu'il sera redoutable le tribunal de ce juge souverain, lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts, armé de toute sa majesté, de toute sa puissance ! Songeons au terrible discernement qu'il fait déjà de ses élus et de ses ennemis. Songeons à la force que déploie cette faiblesse désarmée, symboliquement enchaînée par les langes de la pauvreté.

Et vous, grands et heureux du siècle dont les bassesses et les crimes transpirent au travers du luxe et de l'opulence dont vous pensez les couvrir ; vous, faux sages, dont l'ignorance, l'hypocrisie et la présomption percent au travers de tout ce clinquant de science trompeuse sous laquelle vous voulez les cacher, rappelez-vous ce que vous dit saint Augustin, que vous aussi, vous vous trouverez un jour en présence de Jésus-Christ, juge souverain des vivants et des morts. Dites-moi : que ferez-vous ? que direz-vous alors ? comment tiendrez-vous bon devant le tribunal de ce Dieu dont l'humble naissance a été si redoutable aux rois de la terre ? Comment soutiendrez-vous le visage menaçant, le sourcil sévère de ce Dieu juge, qui a frappé de terreur le crime, lorsqu'il est venu sur la terre en sa qualité de Sauveur ? Ah ! craignez, je vous en conjure, ce Jésus-Christ siégeant glorieux aujourd'hui à la droite de son Père, qui a fait pâlir l'impiété sur le trône, lorsque, encore enfant, il était suspendu au sein de sa mère (1).

Entendez bien ceci, âmes simples mais chrétiennes : vous n'aurez pas à le redouter, ce roi des cieux, au jour qu'il viendra dans toute sa majesté. Vous avez su le connaître et l'aimer lorsqu'il ne s'est révélé que par sa bénignité et sa douceur inoffensive. Or, en connaissant ainsi, en aimant ainsi Jésus-Christ, vous vous êtes montrés infiniment plus éclairés, plus sages, plus philosophes que tous les hommes éclairés, que tous les sages, que tous les philosophes de l'univers qui se sont montrés ou antipathiques ou indifférents à l'humilité du Sauveur. Vous avez su com-

(1) « Quid autem erit tribunal judicantis quando superbos reges timere
 « faciebat præsepe infantis ? Pertimescant reges ad Patris dexteram jam se-
 « dentem quem rex impius timuit adhuc matris ubera lambentem (*S. Aug.*
 « *sermo 30 de tempore*). »

prendre ce qui échappe à tant de fortes têtes : c'est que Dieu, tout en laissant à l'homme et son libre arbitre et l'exercice de sa raison, veut cependant régner sur lui et ne pas le laisser vivre selon les fantaisies et les caprices de son cœur. Oui, Dieu veut régner sur nous par son Christ, il entend que ce règne se perpétue dans toute la durée des siècles. C'est ce que nous allons montrer dans la suite de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

N'allez pas croire, nous dit saint Léon, que le grand et délicieux mystère de la royauté divine de Jésus-Christ dans son Épiphanie n'ait eu son accomplissement que dans les Mages et par les Mages ; et qu'il ne nous en soit resté qu'un souvenir stérile, une simple page d'histoire (1).

Cette manifestation que Jésus-Christ fit alors de lui-même aux Mages gentils fut la figure, le commencement et le gage de la manifestation des mêmes mystères qu'il fit plus tard au monde entier par la prédication de l'Évangile. L'étoile de Bethléem, depuis qu'elle apparut, ne s'est jamais couchée. Rayonnant d'une splendeur immortelle, elle fait le tour du monde. Car, il faut bien le savoir, cette étoile, dans sa vraie signification, n'est que la lumière et la grâce de l'Évangile qui va successivement éclairer et sanctifier les diverses contrées de la terre, et qui ne cesse jamais de faire des conquêtes sur les hommes de bonne volonté, dociles à ses impressions. Ainsi tous ces peuples barbares que nous voyons tous les jours se convertir au christianisme sont comme de nouveaux Mages, accourant de tous les points de la terre pour recon-

(1) « Neque enim ita emensus est dies ille ut virtus operis quæ tunc est
« revelata transierit, nihilque ad nos nisi rei gestæ fama pervenerit (S. Leo.). »

naître la puissance et la majesté de Jésus-Christ, souverain roi des cieux (1).

En un mot, conclut saint Léon, toute nouvelle lumière qui depuis l'Épiphanie brille dans les cœurs ténébreux des hommes et les convertit n'est que le reflet de l'ancienne lumière, n'est que le prolongement du rayon de l'étoile qui éclaira les Mages (2).

Ainsi les premières connaissances que nous avons reçues, dès notre plus jeune âge, par nos bonnes mères chrétiennes et par les pasteurs de l'Église, la connaissance du Dieu créateur et de ses attributs, de Jésus-Christ notre Sauveur et de ses mystères, de l'homme, de son origine et de sa destinée, de la vraie religion avec ses dogmes, son culte, ses lois et toutes ses prescriptions; la première connaissance que nous avons eue de toutes ces grandes et importantes vérités que la raison humaine, après tant de siècles de recherches et de disputes, n'avait jamais pu atteindre, et que nous avons reçue sans étude, sans peine et sans efforts; cette connaissance, dis-je, n'est que la répétition, l'application perpétuelle et individuelle que la bonté de Dieu fait à chacun de nous du mystère de la révélation des Mages. Comme la communion eucharistique n'est que le mystère de l'Incarnation individualisé, personnifié dans le chrétien qui communie, de même le symbole des Apôtres que l'on nous a appris n'est que le mystère de l'Épiphanie appliqué, individualisé, personnifié dans chaque homme qui croit. Le symbole est la communion des esprits, comme la communion eucharistique est le symbole des cœurs.

(1) « Radiat namque stella duplo per gratiam; et novi Magi coruscatione
« evangelici fulgoris acciti, in omnibus quotidie nationibus ad adorandum
« potentiam summi Regis accurrunt (*S. Leo.*). »

(2) « Quidquid in tenebricosis cordibus novæ lucis apparet ex illius stellæ
« radiis micat (*S. Leo.*). »

Nous ne sommes donc pas chrétiens par hasard, ni par l'effet d'une grâce générale et commune accordée à nos pères. Nous sommes chrétiens par une grâce toute particulière, par la répétition individuelle, personnelle de la vocation des Mages. La seule différence entre nous et les Mages, c'est, dit saint Augustin, que les Mages apprirent par l'étoile ce que nous avons appris par nos mères et par le ministère de l'Église; de sorte que la langue de ces ministres, la langue de nos bonnes et tendres mères a été notre étoile, comme l'étoile a été la langue qui a instruit les Mages. Les langues terrestres nous ont appris la même religion que les Mages apprirent par une langue céleste, celle de l'étoile (1). Du reste, par des moyens différents, c'est la même voix qui nous appelle; c'est la même grâce qui nous a touchés, c'est la même lumière qui nous a éclairés; c'est le même guide qui nous a amenés aux pieds de Jésus-Christ; qui nous a disposés à croire ses mystères, à adorer sa personne, à invoquer son nom, à espérer en sa miséricorde, à aimer sa bonté, à attendre ses récompenses. Le miracle de notre croyance et de notre profession de chrétiens, car en vérité c'en est un, n'est que la répétition du miracle de la conversion des Mages. C'est l'exercice de la royauté divine de Jésus-Christ, qui, inaugurée dans la vocation des Mages, s'est prolongée jusqu'à nous et se perpétuera dans le monde entier jusqu'à la fin du monde : *Ecce advenit dominator Dominus*.

Héritier donc de la même grâce, du même bienfait que les Mages, nous devons à Dieu le tribut de la même reconnaissance; nous devons imiter leurs actes, pratiquer leurs vertus. A leur exemple, prosternés aux pieds de Jésus, nous

(1) « Nobis hoc lingua nuntiavit apostolorum quod Magis stella tanquam
« lingua cœlorum (S. August.). »

devons l'adorer profondément en esprit et en vérité, comme notre Sauveur et notre Dieu : *Et procidentes adoraverunt eum*. A leur exemple, nous devons ouvrir les trésors de notre cœur : *Et apertis thesauris suis...*, à leur exemple, nous devons lui offrir l'encens de la foi, la myrrhe de l'espérance, l'or de la charité ; nous devons lui offrir aussi l'encens de la piété, la myrrhe de la tempérance et de la mortification, l'or de la justice et de la pureté sans tache ; et enfin la myrrhe de la pénitence, l'or de l'aumône, l'encens de la prière et de la louange : *Aurum, thus et myrrham*. Nous devons écouter la voix céleste qui nous ordonne de mépriser et d'oublier Hérode , c'est-à-dire la tyrannie de l'opinion, l'enseignement funeste de tous les maîtres d'erreurs, les auteurs et les complices, quels qu'ils soient, de tous nos égarements : *Responso accepto ne redirent ad Herodem*. Nous devons en outre , dès aujourd'hui , entrer dans une voie toute nouvelle ; commencer à mener une vie toute différente. C'est alors que, l'étoile de la vraie religion toujours devant nos yeux, l'espérance et la joie dans nos cœurs, les bonnes œuvres dans nos mains, nous parviendrons à notre véritable patrie, au ciel pour lequel nous avons été créés : *Per aliam viam reversi sunt in regionem suam*.

Vous l'entendez , chrétiens ! c'est une autre voie, c'est un autre terme. Loin de nous les exhortations insidieuses de la fausse philosophie, qui, plaçant sous le même niveau Socrate, Platon, Jésus-Christ et Descartes, prend sa voix la plus douce pour vous déclarer que son but est celui de l'Évangile ; et qu'à quelque différence près dans le langage et dans les formes, la religion de l'Évangile et celle de la philosophie moderne ont une même origine et une patrie commune. Non, non, ni le point de départ, ni le chemin, ni le terme ne sont les mêmes entre nous et la philosophie qui a cessé d'être chrétienne. La philosophie dégénérée prend son

point de départ dans l'homme, elle ne s'appuie en son chemin que sur l'homme, croyant faire beaucoup quand elle a choisi, par son éclecticisme, entre homme et homme ; et enfin, elle n'aboutit par toutes ses aspirations qu'à chercher ce Dieu abstrait dont l'activité et la personnalité même demeurent incertaines. Il nous faut à nous le Dieu créateur et sauveur, le Dieu qui a parlé le premier et par la révélation primitive, et par les prophètes, et par les miracles, et par l'Église ; le Dieu qui ne s'est pas fait chercher, mais qui est venu chercher l'homme ; le Dieu qui s'est abaissé jusqu'à nous, dans le désespoir où était l'humanité de s'élever jusqu'à lui ; le Dieu incarné, qui s'est fait petit enfant pour mieux se laisser approcher, toucher et caresser de tous ; le Dieu crucifié qui s'est fait victime pour donner du prix à nos offrandes, et nous certifier que le Très-Haut daigne abaisser vers nous un regard favorable ; il nous faut le Dieu lumière de lumière, qui, retournant aux cieux, a laissé toujours subsistant le sillon de lumière qui doit nous y conduire sûrement nous-mêmes. Ainsi-soit-il.

CONFÉRENCE

SUR LA RÉVÉLATION ET LA PROMESSE DE L'EUCCHARISTIE (1).

Ecce positus est hic in resurrectionem et in ruinam multorum in Israël, et in signum cui contradicetur (S. Luc. 11. 14).

Voici qu'il a été posé comme un moyen de résurrection et une occasion de ruine pour plusieurs en Israël, et comme un signe auquel on contredira.

QUELLE diversité d'opinions, quel contraste de sentiments, quelle promptitude de châtiments et de récompenses nous présente l'Évangile de ce jour !

Bien des Juifs avaient déjà cru en Jésus-Christ, rien que pour l'avoir entendu affirmer sa divinité et sa céleste mission (2). Mais voici, en regard de ces âmes dociles qui le reconnaissent comme Fils de Dieu et Messie, un peuple orgueilleux, insolent et pervers, qui le blasphème en l'appelant Samaritain et possédé du démon (3), et en face de beaucoup d'humbles et religieux adorateurs, un peuple impie et homicide qui prend des pierres pour le lapider (4). Même contraste entre le sort des uns et des autres; car voici que les uns remportent le prix de leur foi dans la promesse que l'aimable Sauveur leur fait de les délivrer de la mort éternelle, sous la condition de conserver le précieux dépôt

(1) Prêchée le dimanche de la Passion.

(2) « Hæc illo loquente, multi crediderunt in eum (Jo. VIII. 30). »

(3) « Samaritanus es tu, et dæmonium habes (Ibid. 48). »

(4) « Tulerunt ergo lapides ut jacerent in eum (Ibid. 59). »

de ses révélations. Si quelqu'un, avait-il dit, garde en son cœur et pratique fidèlement ma parole, il sera pour jamais à l'abri de la mort (1). Et voici que les autres encourent sur-le-champ la peine de leur obstination et de leur fureur. Car la souveraine sagesse se dérobe à leurs regards, abandonne leur temple et les laisse en proie à leur aveuglement (2), d'autant plus malheureux, hélas ! qu'ils ne savent pas ce qu'ils viennent de perdre !

C'est ainsi que s'est littéralement accompli, dans le temple de Jérusalem, l'oracle mystérieux que, trente-trois ans auparavant, y avait prononcé le saint vieillard Siméon en disant à Marie : Cet enfant, signe de haine et de contradiction pour plusieurs, et signe de foi et d'amour pour beaucoup d'autres, sera pour ceux-là une occasion de ruine et de mort, et pour ceux-ci un moyen de résurrection et de vie (3).

Or ce que ce prophète avait prédit et qui s'est complètement vérifié aujourd'hui, touchant l'auguste personne de Jésus-Christ, s'est toujours vérifié aussi depuis dix-huit siècles au sujet de sa doctrine et de sa religion. Cette religion et cette doctrine, moyen de résurrection et de vie pour quelques-uns, de ruine et de mort pour d'autres, a toujours rencontré et rencontre même à présent, dans le monde, des amis qui la recherchent et des indifférents qui ne s'en soucient guère ; des disciples qui la professent et des adversaires qui la combattent ; des martyrs qui la confessent et des tyrans qui la persécutent ; et au milieu des acclamations

(1) « Si quis sermonem meum servaverit, non videbit mortem in æternum (Jô. VIII. 51). »

(2) « Jesus autem abscondit se et exivit de templo (*Ibid.* 59). »

(3) « Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israël, et in signum cui contradicetur (Luc. II. 34). »

des uns, des blasphèmes des autres, aimée et haïe, honorée et tournée en ridicule, comme son divin Auteur, elle fournit sa carrière ici-bas, laissant tomber ses détracteurs et ses profanateurs dans les enfers, et entraînant avec elle dans les cieus ses admirateurs sincères et ses fidèles sectateurs : *In ruinam et in resurrectionem multorum, et in signum cui contradicetur.*

Mais parmi tous les dogmes, parmi tous les mystères de la religion du Christ, c'est au sujet du dogme ineffable, du grand mystère de l'Eucharistie, que cet oracle prophétique s'accomplit d'une manière toute spéciale. Tandis qu'il est l'objet de l'adoration, le symbole de l'unité, l'espérance, la vie, l'amour, les délices de la vraie Église, il est aussi l'objet des contradictions, des sarcasmes, des insultes, des blasphèmes de l'incrédule et de l'hérétique; et pour beaucoup de chrétiens il est une pierre d'achoppement, une occasion de schisme et de perdition. En sorte que c'est particulièrement au divin Sauveur caché dans ce mystère que conviennent ces paroles : Il a été établi comme une occasion de ruine et de résurrection pour un grand nombre, et comme un but de perpétuelle opposition.

Cependant, pour rendre inexcusables les malheureux qui s'obstinent à nier cet auguste mystère et qui se perdent à son occasion, avant de l'instituer dans la dernière cène, le Fils de Dieu en a fait lui-même la promesse la plus solennelle, la révélation la plus éclatante; en sorte que le plus délicieux et en même temps le plus étonnant des mystères chrétiens est aussi le mystère manifesté au monde par son divin Auteur dans les termes les plus touchants, les plus explicites, les plus clairs, les plus formels, les plus magnifiques!

C'est cette promesse et cette révélation du mystère de l'Eucharistie, laquelle précéda d'une année son admirable institution, que je vais vous expliquer aujourd'hui. Je vous

présenterai d'abord le sublime discours dans lequel le divin Sauveur a renfermé cette révélation et cette promesse; je tâcherai de vous en faire connaître le sens véritable, ainsi que la suite logique et l'admirable liaison de toutes ses parties. Je m'appliquerai ensuite à vous en faire sentir l'importance au point de vue de la réalité, de la vérité du mystère eucharistique. Enfin, dans les dispositions différentes avec lesquelles cette promesse et cette révélation furent accueillies lorsqu'elles furent faites, je vous montrerai, figurés et prédits d'avance, l'injustice, le crime, le malheur de ceux qui les nient; comme aussi la vertu, la gloire, la félicité de ceux qui y croient. Ainsi nous nous affermirons dans la foi à ce consolant mystère; et tandis qu'il est un signal de contradiction et d'opposition pour les incrédules et les hérétiques, il deviendra toujours de plus en plus pour nous un objet de vénération et d'amour; et là où ces insensés trouvent une occasion de se perdre, nous trouverons un moyen efficace de nous sauver : *In ruinam et in resurrectionem multorum, et in signum cui contradicetur.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a des chrétiens qui ne s'expliquent pas que saint Jean, le disciple le plus attaché à Jésus-Christ et le plus aimé du divin Maître, soit le seul des évangélistes qui n'ait point parlé de la cène eucharistique, dans laquelle cependant fut opéré le plus grand et tout à la fois le plus tendre des mystères de la nouvelle loi. Mais il n'est pas vrai que le grand théologien, le sublime évangéliste de l'amour soit resté tout à fait silencieux au sujet du grand mystère de la charité; et s'il n'a rien dit de la manière dont ce mystère a été institué, c'est parce qu'il en avait dit assez touchant la manière dont ce mystère a été révélé et promis. Bien plus encore, aucun

des évangélistes n'en a mieux que saint Jean établi la vérité, ni fourni de plus solides arguments, et en plus grand nombre, pour détruire les difficultés qu'y opposent l'orgueil et le sophisme, l'ignorance et la mauvaise foi.

Voici, en effet, ce que nous trouvons au sixième chapitre de l'évangile de saint Jean, que beaucoup de chrétiens lisent sans le comprendre et sans se douter de la portée qu'il a, et sans y attacher l'importance qu'il mérite.

C'était le lendemain du jour où le divin Sauveur, au moyen de cinq pains, avait rassasié plusieurs milliers d'hommes. Ils étaient encore sous l'impression de la stupéfaction causée par ce prodige, ils avaient encore pour ainsi dire à la bouche l'ineffable saveur du pain miraculeux ; ils suivaient toujours le divin Maître et ne pouvaient se décider à quitter sa compagnie. Mais le Fils de Dieu, connaissant le fond de leur cœur et sachant qu'ils étaient bien plus sensibles aux avantages qui leur revenaient de ses miracles qu'aux vérités divines dont ces miracles étaient la preuve, « En vérité, leur dit-il, je sais bien le motif de cet empressement de votre part à me suivre. Si vous me cherchez, ce n'est pas que les prodiges dont vous avez été les témoins m'aient révélé à vous, et vous aient appris à croire en moi, c'est parce que vous avez mangé de mon pain et en avez été rassasiés. Peu sensibles aux avantages de vos âmes, vous n'êtes touchés que de la nourriture de vos corps. En vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non pour les merveilles dont vous avez été témoins, mais pour le pain, dont vous vous êtes rassasiés (1). » Et aussitôt transportant son discours et l'esprit de ses auditeurs de la figure au figuré, de la terre au ciel : « Je vous avertis donc, ajouta-t-il, de travailler à vous procurer, avant la

(1) « Amen dico vobis quæritis me, non quia vidistis signa, sed quia « manducastis de panibus et saturati estis (Jo. vi. 26). »

nourriture matérielle qui périt, la nourriture spirituelle qui ne se détruit point; avant le pain qui fait vivre dans le temps, la vérité et la grâce qui vous feront vivre dans l'éternité. Me voici, moi le Fils de l'homme et en même temps le Fils de Dieu tout prêt à vous donner cette nourriture précieuse dont Dieu, mon Père, a voulu vous donner l'avant-goût et le gage dans le pain du prodige dont vous avez été rassasiés. Donnez-vous donc des soins, non en vue de la nourriture qui périt, mais de celle qui se conserve pour la vie de l'éternité (1). »

Les Juifs comprirent bien par ces paroles qu'ils devaient se disposer, par quelque œuvre agréable à Dieu, à recevoir la nourriture céleste dont leur parlait le Fils de l'homme, et ils lui dirent : Que faut-il que nous fassions pour plaire à Dieu (2)? Et Jésus-Christ leur répondit : La première œuvre qu'il convient d'accomplir et la plus agréable à Dieu, c'est la foi par laquelle vous ferez profession de croire que celui qui vous parle est le Fils de Dieu, le Messie que Dieu a envoyé (3). Mais à quel signe, répliquèrent-ils, pourrions-nous vous croire? Par quel prodige extraordinaire nous prouvez-vous votre mission, et montrez-vous que vous avez été vraiment envoyé Dieu, non pas seulement comme un prophète, mais comme le Messie qu'il nous a promis? Vous venez, il est vrai, d'opérer le prodige de la multiplication des pains, et vous nous avez nourris dans le désert. Mais Moïse n'a-t-il pas nourri, lui aussi, avec la manne miraculeuse, nos pères dans le désert? Encore nous avez-vous nourris un seul jour, tandis que Moïse a nourri un million d'hommes pendant qua-

(1) « Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam, quem Filius hominis dabit vobis (*Jo.* vi, 27). »

(2) « Quid faciemus ut operemur opera Dei (*Ibid.* 28)? »

(3) « Hoc est opus Dei ut credatis in eum quem misit ille (*Ibid.* 29). »

rante ans. Vous nous avez distribué un pain pétri par la main des hommes, tandis que Moïse donna à nos pères un pain, œuvre des anges et descendu du ciel. Cependant Moïse ne prétendit jamais passer pour le Messie, mais seulement pour un prophète (1).

Que dites-vous là ? reprit aussitôt le Seigneur. La manne de Moïse venait bien d'en haut, formée par la main des anges dans l'air, mais non pas vraiment du ciel. En vérité je vous le dis : le vrai pain descendu du ciel est celui qu'en moi et par moi vous offre mon Père. Ce pain seul, descendant du ciel, ou du sein de la Divinité qui habite dans le ciel, a la propriété de donner la vie non pas à un peuple seul, mais au monde entier (2).

Malgré leur grossièreté les Capharnaïtes comprirent par ces paroles si élevées, mais si claires du Sauveur du monde, que le pain dont il leur parlait, bien plus nourrissant et plus exquis que la manne, pouvait leur être fourni par lui qui, ayant fait déjà tant et de si étonnants prodiges, pouvait encore en faire un et plus étonnant et plus grand, en donnant un pain inépuisable et impérissable aux habitants du monde entier. Comme donc en parlant jadis à la Samaritaine d'une eau capable d'étancher la soif pour toujours, l'aimable Jésus avait inspiré à cette femme le désir de cette eau miraculeuse et le courage de la lui demander : Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je n'aie plus besoin de venir en puiser ici (3) ; de même en parlant

(1) « Quod ergo tu facis signum ut videamus et credamus tibi ? Quid operaris ? Patres nostri manducaverunt manna in deserto ; sicut scriptum est : « Panem de cœlo dedit eis manducare (Jo. vi, 30, 31). »

(2) « Amen, amen dico vobis : non Moyses dedit vobis panem, panem de cœlo ; sed Pater meus dat vobis panem de cœlo verum ; Panis enim Dei est qui descendit de cœlo et dat vitam mundo (Ibid. 32, 33). »

(3) « Domine, da mihi hanc aquam, ut non sitiam, neque veniam huc haurire (Jo. iv. 15). »

maintenant aux Capharnaïtes de son pain capable de rassasier pour toujours, il fit naître en eux le même désir et la même assurance. Ainsi ils lui dirent : « Hé ! Seigneur, hâtez-vous donc de nous faire part et faites-nous toujours part de ce pain, afin que nous n'ayons jamais faim à l'avenir (1). » Et comme de ce que la Samaritaine lui avait demandé une eau matérielle, l'aimable Sauveur avait pris occasion de lui révéler le grand mystère de l'eau spirituelle de sa grâce ; de même à présent de ce que les Capharnaïtes lui demandent un pain matériel, il prend occasion de leur révéler le mystère encore plus grand du pain eucharistique. En effet, leur parlant avec le ton et la majesté qui sied à la sagesse incarnée, il leur dit sans métaphore et sans énigme : Le pain de la vie éternelle, le pain miraculeux dont je vous parle, c'est moi-même. Celui qui vient à moi n'aura plus faim ; celui qui croit en moi n'aura jamais soif (2).

Mais comme il s'agissait de la révélation du grand mystère de foi, du mystère de foi par excellence, parce que c'est le mystère qui plus que tout autre met à une dure épreuve et en même temps corrobore notre foi, *mysterium fidei*, la sagesse incarnée adresse aux Capharnaïtes et dans leur personne à nous tous la plus grande et la plus solide instruction sur la nécessité de croire à lui et en lui, comme Fils de Dieu et vérité de Dieu : « Mais je vous l'ai dit et vous le répète, continua le Sauveur, vous ne possédez pas encore cette foi ; vous m'avez vu opérer plus de merveilles qu'il n'en faut pour croire, et cependant vous ne croyez pas encore à ma parole (3). Bienheureux ceux que m'envoie non l'esprit de

(1) « Domine, semper da nobis panem hunc (Jo. vi, 34). »

(2) « Ego sum panis vivus ; qui venit ad me non esuriet ; qui credit in me non sitiet unquam (Ibid. 35). »

(3) « Sed dixi vobis, quia et vidistis me et non creditis (Ibid. 36). »

curiosité, mais la grâce de mon Père! Ceux-là ne me manquent pas; ils croient effectivement en moi; et ceux qui viennent à moi par cette voie, je ne les mets pas dehors; je les garde auprès de moi pour les instruire et les guider. Car je suis descendu du ciel non pour faire ma volonté, mais la volonté de mon Père. Or la volonté du Père divin qui m'a envoyé, c'est de veiller à ce que je ne perde personne de ceux qu'il m'a donnés; mais que je puisse les ressusciter tous au dernier jour (1). » « Vous le saurez donc, ajouta-t-il encore, telle est la volonté du Père qui m'a envoyé, que quiconque me voit, moi son Fils, croie en moi, en sorte que je puisse le ressusciter au dernier jour, et qu'il obtienne la vie éternelle (2).

Ce qui dans ce touchant et sublime discours du divin Maître avait le plus frappé ses auditeurs, c'est qu'il s'était dit lui-même le pain vivant descendu du ciel : c'était en effet se dire né de Dieu de toute éternité dans le ciel, ou dans le sein de Dieu, avant de naître comme homme sur la terre; c'était se dire une nature humaine substantiellement unie à une personne divine; c'était se dire Dieu, en même temps qu'homme; c'était dire que, Dieu et homme, il serait la vraie nourriture de l'homme. Or, en entendant le Sauveur parler ainsi, les Capharnaïtes furent plus rebutés de ces vérités accablantes pour la raison que touchés des consolantes promesses qu'il venait de leur faire. Malgré tout ce qu'il leur avait dit sur le commandement que Dieu leur faisait de croire à son envoyé,

(1) « Omne quod dat mihi pater, ad me veniet; et eum qui venit non « ejiciam foras; quia descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed « voluntatem ejus qui misit me. Hæc est autem voluntas ejus qui misit me « Patris; ut omne quod dedit mihi non perdam ex eo, sed ressuscitem illud « in novissimo die (Jo. vi. 37, 38, 39). »

(2) « Hæc est autem voluntas Patris mei, qui misit me; ut omnis qui videt « Filium et credit in eum, habent vitam æternam, et ego ressuscitabo eum « in novissimo die (Ibid. 40). »

leur orgueil, figure et avant-coureur de l'orgueil des hérétiques, regarda cette révélation divine comme une insupportable prétention de l'orgueil humain; et ils se mirent à murmurer, en disant entre eux : Que dit-il donc, celui-ci? Quelle hardiesse sacrilège que la sienne de se dire descendu des cieux, tandis qu'il n'est qu'un homme? Ne connaissons-nous pas son père et sa mère (1)?

Ces murmures, tout injustes, tout impies qu'ils étaient, n'ont cependant rien qui doive nous étonner; ainsi que la sagesse incréée nous l'a appris elle-même par la remarquable réponse qu'elle y opposa : « Personne, répliqua Jésus à ses détracteurs sacrilèges, personne ne peut me connaître ni croire en moi, si la grâce du Père céleste qui m'a envoyé ne le conduit à mes pieds, afin que je puisse le faire renaitre à la vie au dernier jour. Il est écrit dans les Prophètes que mes disciples seront ceux-là seuls qui se montreront dociles à l'enseignement de Dieu. Ceux donc qui dans un sentiment d'humilité se laisseront toucher aux douces impressions que fait sur eux la voix de mon Père, ceux qui ne combattent pas en eux-mêmes les leçons intérieures qu'ils reçoivent de lui, viennent sincèrement et franchement à moi; si vous ne venez à moi de cette façon, si vous ne voulez pas me croire, c'est que votre orgueil vous exclut de l'école de Dieu et vous empêche d'entendre le vrai son de sa parole, de voir l'éclat de sa lumière. Ne murmurez donc pas contre moi; ne vous glorifiez pas de l'attitude coupable que vous avez prise en vous-mêmes vis-à-vis de moi, et dont vous devez au contraire vous confondre et trembler devant Dieu (2). »

(1) « Murmurabant ergo Judæi de illo, quia dixisset : Ego sum panis vivus
« qui de cælo descendi; et dicebant : Nonne hic est Jesus, filius Joseph, cujus
« nos novimus patrem et matrem? Quomodo ergo dicit hic : Quia de cælo
« descendi (Jo. vi. 41, 42)? »

(2) « Respondit ergo Jesus et dixit eis : Nolite murmurare in invicem.

O paroles ! ô doctrines ! ô vérités ! qu'elles sont précieuses ! qu'elles sont sublimes ! qu'elles tombent à propos à l'occasion de la grande révélation dont il s'agit ! Elles nous apprennent combien le mystère eucharistique, qui va être révélé ici aux hommes par la bonté divine, est au-dessus de la raison humaine. Elles nous apprennent combien est grande la docilité qu'il suppose, la foi qu'il exige. Elles nous apprennent enfin que cette foi, don ineffable du Dieu-Père, refusée impitoyablement à la présomption et à l'intempérance du *raisonner*, n'est accordée qu'à l'humilité heureuse de croire. Or voici le vrai motif que le Fils de Dieu indique de cette foi qu'il demande et qu'on doit avoir pleine et entière en sa parole : « Personne, ajoute-t-il, n'a jamais vu le Père, excepté celui qui est de Dieu et vient de Dieu. C'est lui seul par conséquent à qui Dieu a montré les plus profonds mystères de Dieu, les voies cachées du salut, et qui seul peut les révéler aux hommes, en instruire les hommes. C'est pourquoi je vous assure que celui qui croit vraiment en moi aura la vie éternelle (1). »

Après qu'il a ainsi établi cette grande et magnifique doctrine, qu'aucune langue humaine n'avait jamais articulée, qu'aucune oreille humaine n'avait entendue, touchant la divinité de son origine, l'importance de sa mission, la vérité de son enseignement, la nécessité de la foi en sa parole et de la confiance en sa charité, voici que l'aimable Sauveur en vient au sujet principal de cet entretien, à la révélation claire,

« Nemo potest venire ad me, nisi Pater qui misit me traxerit eum; et ego
 « resuscitabo eum in novissimo die. Est scriptum in Prophetis : Et erunt
 « omnes docibiles Dei. Omnis qui audivit a Patre et didicit venit ad me.
 « (Jo. vi. 43, 44, 45). »

(1) « Non quia Patrem vidit quisquam; nisi is qui est a Deo, hic vidit
 « Patrem. Amen dico vobis : Qui credit in me habet vitam æternam (*Ibid.*
 « 46, 47). »

précise, éclatante du mystère de l'Eucharistie. Raison humaine, abaisse-toi; orgueil satanique, confonds-toi; humble docilité, édifie-toi; tendre amour, console-toi ! C'est le Fils de Dieu lui-même qui parle et dit aux hommes : Je suis moi-même le pain de vie ; pain vrai, pain réel, qu'on peut manger comme jadis on mangea la manne, à cette différence près que la manne mangée par vos pères dans le désert ne les empêcha pas de mourir, tandis que le pain descendu du ciel, dont je vous parle et que je vous promets, n'est pas destiné à prolonger une vie passagère, mais il est tel que ceux qui en mangent ne mourront point; et ce pain vivant, c'est moi-même qui suis descendu du ciel. Ce pain n'est autre chose que ma propre chair, cette même chair qui sera immolée pour la vie du monde. Par conséquent, quiconque mangera de ce pain vivra d'une vie surnaturelle qui ne finira jamais (1). La voilà donc cette neuve et sublime révélation que Jésus-Christ fait tout ensemble et de la divinité de sa personne et du plus grand, du plus incompréhensible mystère de sa charité.

Mais comment a-t-elle été accueillie par ses nombreux auditeurs ? Quelques-uns, comme l'ont fait, longtemps après, les hérétiques modernes, prirent tout le discours du Sauveur dans un sens allégorique; et comme il avait tant insisté sur la nécessité de croire en lui, ils pensèrent que Jésus-Christ n'avait parlé que d'une manducation symbolique et figurative de sa chair par la foi; et qu'il n'avait voulu exprimer métaphoriquement que la nécessité de recevoir en soi sa doctrine par la foi en sa parole, afin d'obtenir la vie éternelle. Mais des expressions si nettes, si précises, si énergi-

(1) « Ego sum panis vitæ. Patres vestri manducaverunt manna in deserto, « et mortui sunt. Hic est panis de cœlo descendens, ut si quis ex ipso manducet, non moriatur. Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi; si quis « manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum; et panis quem ego dabo caro « mea est pro mundi vita (Jo. vi. 48, 49, 50, 51, 52). »

ques et si souvent répétées, ne permirent pas au plus grand nombre de ceux qui l'écoutaient de douter le moins du monde que Jésus ne promît sa propre chair pour être réellement et véritablement mangée. De là grande rumeur, des altercations très-vives, des disputes, des cris dans tout l'auditoire. Ceux-ci soutiennent avec force que Jésus-Christ veut réellement donner à manger son corps ; ceux-là répliquent brusquement : Non, non, il n'est pas possible qu'il ait osé annoncer une pareille énormité. Quelle que soit sa puissance en fait de prodiges, il ne pourra pas, tant qu'il vit, donner à manger sa chair ; et, mort, il pourrait encore moins faire de son corps la nourriture perpétuelle de tous les hommes et de chaque homme en particulier (1).

Or, que dit le Fils de Dieu ? Que fait-il ? A la vue de tout cet émoi, de toutes ces controverses que son discours a soulevées et parmi le peuple et parmi ses propres disciples, a-t-il modifié ses expressions et cherché à adoucir son langage ? a-t-il essayé de donner une explication moins choquante, plus plausible de ses paroles ? Tout au contraire : il renchérit même sur ce qu'il avait dit : « Murmurez, réplique-t-il, tant qu'il vous plaît sur l'impossibilité qu'il y ait à vous donner mon corps à manger ! Il n'en est pas moins vrai que moi, le Fils de l'homme, je donnerai non-seulement ma chair à manger, mais aussi mon sang à boire ; et je vous jure que si vous ne mangez de cette chair et si vous ne buvez de ce sang, vous n'aurez jamais en vous le gage de la vie ; car celui seulement qui mange ma chair et qui boit mon sang aura la vie éternelle et sera ressuscité par moi au dernier jour (2). »

(1) « Litigabant ergo ad invicem dicentes : Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum (Jo. vi. 53) ? »

(2) « Dixit ergo eis Jesus : Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et bibe-

Est-ce clair? est-ce formel? est-ce précis? Cependant, afin de prévenir toute interprétation arbitraire, toute altération du sens immédiat et littéral de ses paroles, le divin maître continue encore en ces termes : « Non, non, il ne s'agit pas ici d'une manducation idéale et fantastique, mais d'une manducation physique et réelle. Ma chair est une véritable nourriture qui se mange; mon sang est réellement une liqueur qui se boit (1). Comme tout autre aliment et tout autre breuvage matériel, ma chair et mon sang sont vraiment reçus en celui qui en mange et en boit. Il se transforme et s'identifie avec moi, de manière qu'il demeure en moi et moi en lui; car, écoutez encore : Le Père vivant ne m'a envoyé que parce que je vis en lui et par lui. Or celui qui me mangera entrera avec moi dans cette même société de rapports intimes d'affection mutuelle où je suis avec mon Père; il vivra en moi et par moi, et nous ne serons qu'un sur cette terre, comme je suis un avec mon Père dans le ciel (2). »

« ritis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. Qui manducat meam
« carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam, et ego resuscitabo
« eum in novissimo die (Jo. vi. 54, 55). »

(1) Une dame protestante, qui cependant croyait bien connaître l'Évangile, disait un jour en notre présence : « Votre dogme de la présence réelle est si exorbitant et si difficile à avaler, que, s'il était vrai, le Christ n'aurait pas manqué de le révéler en des termes tels, qu'il aurait été impossible de donner à cette révélation le sens métaphorique et spirituel que nous autres, protestants, lui donnons. Il aurait dû dire, et il aurait dit en effet : Faites-y bien attention, ma chair est une véritable nourriture, mon sang est une véritable boisson. Ceci est mon corps; ceci est mon sang. » — « Quel malheur pour vous, madame, et pour vos coreligionnaires, répliquâmes-nous, qu'en saint Matthieu et en saint Jean le Christ ait effectivement dit tout cela et se soit précisément exprimé en ces termes! Le moyen donc, selon vous-même, de nier le dogme de la présence réelle?... » Un sourire de satisfaction effleura les lèvres des assistants catholiques. Cette dame rougit; on en eut pitié; on coupa court à la discussion, et l'on parla des nouvelles de Crimée.

(2) « Caro enim mea vere est cibus et sanguis meus vere est potus. Qui

Enfin Notre-Seigneur, résumant en peu de mots cette importante instruction, la termina par où il l'avait commencée; et il dit encore pour la cinquième fois : « Vous connaissez donc quel est le pain vivant qui est vraiment descendu des cieux, pain tout nouveau, pain plus miraculeux et divin que la manne dont vos pères se sont nourris dans le désert, et qui ne put leur assurer l'immortalité du corps, tandis que tous ceux qui mangeront du pain que je viens de promettre vivront éternellement (1). »

C'est ainsi que l'éternelle sagesse, le Verbe de Dieu fait homme, a révélé aux hommes la plus merveilleuse de ses œuvres, la plus touchante des inventions de son amour.

Ici l'Évangile remarque que le Fils de Dieu ne tint pas ces discours célestes en secret, dans l'intérieur de quelque maison, en présence de quelques-uns seulement d'entre ses plus fidèles amis; mais en public, dans la ville de Capharnaüm, où il venait d'opérer une foule de prodiges; dans la grande synagogue, le soir du sabbat, aux approches de la fête de Pâques, en présence de ses douze apôtres, de ses soixante-douze disciples, des Scribes, des Pharisiens, des docteurs de la loi et d'un peuple nombreux (2).

C'est ainsi, et avec la plus grande solennité, que l'éternelle sagesse, le Verbe de Dieu fait homme, devait révéler aux hommes la plus merveilleuse des œuvres de sa puissance, la plus touchante invention de sa bonté.

Les disciples avaient été du nombre de ceux qui, au com-

« manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet, et ego in illo. Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem, et qui manducat me, et ipse vivet propter me (Jo. vi. 56, 57, 58). »

(1) « Hic est panis qui de cœlo descendit; non sicut manducaverunt patres vestri manna in deserto, et mortui sunt. Qui manducat hunc panem, vivet in æternum (Ibid. 59). »

(2) « Hæc dixit in synagoga docens, in Capharnaum (Ibid. 60). »

mencement, avaient cru que le divin Maître avait parlé dans un sens parabolique et figuré. Mais, l'ayant entendu répéter un si grand nombre de fois la même chose, et dans des termes tellement positifs et touchants, qu'il était impossible de douter qu'il n'eût voulu parler de la manducation véritable et réelle de son corps, non d'une manducation métaphorique, ils prirent fait et cause pour les Juifs incrédules; et s'unissant à eux, au lieu de croire avec docilité, ils se mirent à raisonner avec orgueil, et ils se disaient entre eux : Quelle étrange et absurde manière de parler que celle que nous venons d'entendre ! vouloir nous faire croire qu'il nous donnera à manger à tous sa chair ! c'est par trop fort ; de pareils paradoxes sont aussi durs à entendre qu'impossibles à concevoir (1). Ces malheureux disciples disaient cela en eux-mêmes, ou du moins de manière à ne pas être entendus de leur divin Maître. Mais le Dieu qui sonde les reins et les cœurs avait-il besoin d'entendre leurs paroles pour connaître leurs pensées ? Lisant donc, au plus intime de leur esprit, que ce qui les révoltait davantage, c'était l'apparente impossibilité pour Jésus-Christ de multiplier son corps de manière à le donner à manger à tout le monde ; loin de dissimuler cette difficulté, le Fils de Dieu eut l'air de la confirmer et même de la faire ressortir davantage ; car, allant à la rencontre de cette pensée : « Je sais bien, leur dit-il, ce qui vous a scandalisés et rebutés le plus dans mon discours ; vous ne pouvez pas vous persuader qu'en demeurant encore avec vous, je puisse vous donner à tous ma chair à manger. Mais vous pourrez vous persuader encore moins qu'en retournant où j'étais auparavant et demeurant avec mon corps dans le ciel, je puisse toujours donner à manger ce même corps aux

(1) « Multi ergo audientes discipuli ejus dixerunt : Durus est hic sermo ;
« et quis potest eum audire (Jo. vi. 61) ? »

hommes demeurant sur la terre. Cependant je n'en ferai pas moins l'une et l'autre chose ; car c'est l'esprit qui vivifie, la chair à elle seule ne sert de rien. Les paroles que je viens de vous adresser sont esprit et vie (1). »

C'est peut-être là le passage le plus abstrus, le plus profond et le plus obscur de ce sublime et magnifique discours. Ainsi la grossièreté d'esprit, la sécheresse de cœur des hérétiques modernes n'ont pas manqué d'en abuser de la manière la plus scandaleuse et la plus absurde en le détournant à un sens qui n'a pas de sens, qui met la sagesse éternelle en contradiction avec elle-même, et lui fait dire ce qu'elle n'a pas dit ni pu dire. Mais c'est aussi le passage le plus précieux, le plus important de ce même discours. Il renferme toute la théologie du mystère que le Fils de Dieu révélait alors ; il en indique la base ; il en donne la démonstration ; il en aplanit toutes les difficultés. Seulement ce n'est pas là de la philosophie humaine, mais la sagesse et la majesté de Dieu. Tâchons donc de le bien comprendre.

Ce qui, aux yeux des disciples, semblait autoriser à dire que les paroles du Seigneur étaient dures et impossibles à admettre (2), c'est qu'il leur avait fait un précepte formel de manger sa chair et de boire son sang, et qu'il a fait de cette manducation et de ce breuvage, selon eux dégoûtant et barbare, une condition indispensable pour l'acquisition de la vie éternelle. Quel dessein barbare, se disaient-ils, que celui de vouloir introduire parmi le peuple de Dieu, qui s'abstient du sang des plus purs animaux, les repas de chair humaine propres aux bêtes féroces, la cène affreuse de Thyeste que

(1) « Sciens autem Jesus apud semetipsum quia murmurarent de hoc discipuli, dixit eis : Hoc vos scandalizat ? Si ergo videritis Filium hominis ascendentem ubi erat prius ? Spiritus est qui vivificat ; caro non prodest quidquam. » Verba quæ ego locutus sum vobis, spiritus et vita sunt (Jo. vi. 62, 63, 64). »

(2) « Durus est hic sermo et quis potest eum audire. »

les Gentils mêmes avaient en horreur ! Et d'ailleurs quel rapport peut-il y avoir entre le repas de la chair d'un mort et la vie éternelle ? entre la manducation du corps d'un homme et la possession de Dieu ?

Ce raisonnement avait, comme on le voit, deux grandes erreurs pour base : la première, que Jésus-Christ n'était qu'un homme, n'ayant dans sa personne rien de plus que les autres hommes ; la seconde, qu'il ne pouvait donner à manger son corps qu'en le mettant en lambeaux. Or ce sont ces deux erreurs que le Fils de Dieu voulut combattre, comme il lui convenait de faire, par ces ineffables sentences : « C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai adressées sont esprit et vie. »

C'était en effet leur dire d'abord : Vous jugez ce que vous venez d'entendre avec toutes les préventions de la chair et du sang ; mais l'esprit charnel, l'esprit chair n'est d'aucune valeur : *Caro non prodest quidquam*. Il ne peut atteindre jusqu'à la sublimité des vérités divines que je vous annonce. C'est à l'esprit s'élevant au-dessus des conceptions grossières de la chair à les pénétrer et à y trouver la lumière et la vie : *Spiritus est qui vivificat* (1).

En se plaçant toujours au point de vue des sens et de la raison charnelle, l'hérésie a pris occasion de ces sublimes paroles du Sauveur pour affirmer que tout ce qu'il a dit dans une occasion si solennelle et dans les termes les plus

(1) C'est ce qu'a voulu dire saint Paul, lui aussi, par ces paroles : « L'homme animal ne conçoit pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu. Elles ne sont pour lui qu'une folie. C'est bien naturel : l'on ne peut juger que spirituellement de ces choses ; et on en juge charnellement, on n'y peut rien comprendre. » « *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei ; stultitia enim est illi, et non potest intelligere, quia spiritualiter examinatur (1 Cor. II. 14).* » C'est aussi la raison pour laquelle l'hérésie n'a rien compris au dogme de la présence réelle, et qu'au lieu de l'accepter comme un mystère divin, elle l'a rejeté comme une folie de l'homme.

forts touchant la manducation de son corps doit être entendu au sens figuratif et purement spirituel, au sens d'une manducation métaphorique, s'accomplissant par la foi; tandis qu'il est clair que par ces mêmes paroles le Fils de Dieu n'a fait que confirmer l'expression de sa pensée : que la manducation de sa chair serait réelle. La manière seulement de manger cette chair devait être inaccessible aux sens, et ne pourrait être aperçue et jugée que par l'esprit, au point de vue de la vérité qui vivifie l'intelligence (1).

Par ces paroles, d'après l'interprétation commune des Pères et des commentateurs, de saint Cyrille, saint Augustin et saint Jean Chrysostome en particulier, Jésus-Christ voulut donc dire en second lieu : que la manducation en question s'accomplirait réellement, non pas d'une manière sensible et charnelle, mais d'une manière spirituelle et sacramentelle, sous les espèces du pain. Ce qui devait dispenser de charcuter son divin corps; ôter à ce banquet céleste toute apparence d'horreur et de dégoût, et en faire pour les âmes pieuses et fidèles le festin le plus délicieux et le plus attrayant. Ainsi renfermée sous les espèces du pain, la chair serait une véritable nourriture; son sang sous l'espèce du vin un véritable breuvage, et ce pain lui-même renfermant Jésus-Christ tout entier serait, comme il l'avait dit tant de fois : « Le vrai pain vivant descendu du ciel, capable d'assurer à l'homme une résurrection glorieuse et la vie éternelle. » Ainsi donc ce grand mystère était *esprit* par la manière dont il fallait le concevoir, et *vie* par les effets qu'il devait produire. C'est là l'interprétation la plus logique, la plus simple, la plus naturelle, la plus en harmonie avec toute la suite de ces belles paroles. « La révélation que je viens de vous faire est esprit et vie (2). »

(1) « Caro non prodest quidquam, spiritus est qui vivificat (Jo. VI, 64). »

(2) « Verba quæ ego locutus sum vobis spiritus et vita sunt (Ibid. 64). »

On voit donc que par ces mots : La chair ne sert de rien, *caro non prodest quidquam*, le Fils de Dieu a voulu seulement condamner la méthode de ses auditeurs et de ceux qui pourraient les imiter, savoir : de juger des choses divines par les impressions de la chair, c'est-à-dire, d'une raison comme identifiée avec la chair. Or soutenir, comme le fait l'hérésie, que ces mêmes paroles se rapportent à la chair même du Sauveur, et que par là le Sauveur a voulu exclure du mystère Eucharistique la réalité de sa propre chair, c'est un nouveau blasphème et une nouvelle absurdité. Car, si cette chair divine ne pouvait servir à rien, le Verbe, dit saint Augustin, ne se serait pas fait chair, et n'aurait jamais posé la manducation de cette chair divine comme une condition indispensable d'une vie immortelle. Dans l'hypothèse où le divin Sauveur aurait voulu, par ces paroles, faire allusion à sa chair, le sens n'en est et n'en peut être que celui-ci : ma chair ne donne pas la vie au monde en tant qu'elle est une chair vraiment humaine ; car, comme telle, elle n'aurait, pas plus que toute autre chair humaine, aucune vertu surnaturelle ; mais, en tant qu'elle est ma chair à moi, c'est-à-dire une chair substantiellement unie à la personne du Verbe, l'esprit par excellence, c'est en cette qualité qu'elle est aussi une chair vivifiante et divine, une chair capable de donner à l'homme qui en mange la vie éternelle de l'âme et l'immortalité du corps. Par conséquent, toute la doctrine que je viens de révéler ne renferme rien qui ne soit Esprit, Sainteté, Vérité et Vie. C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien (1).

Enfin, par ces mêmes paroles si profondes et si évidemment divines, le Sauveur a encore voulu insinuer d'autres vérités ; c'est comme s'il avait dit : Mon corps ne se trouvera

(1) « Spiritus est qui vivificat ; caro non prodest quidquam. Verba quæ ego locutus sum vobis spiritus et vita sunt (Jo. vi. 64). »

pas dans le pain que je vous promets à l'état naturel, d'une manière sensible et charnelle ; mais à l'état sacramentel, d'une manière invisible, miraculeuse et vraiment spirituelle ; uni à l'esprit vrai, à l'esprit infini ; c'est de là que mon corps recevra la faculté de se multiplier à l'infini et d'opérer sur l'esprit aussi bien que sur les corps. Je serai donc au ciel, et cependant, par la consécration eucharistique, je me trouverai aussi dans toutes les hosties consacrées sur la terre. Mais, en demeurant intact, un, indestructible et toujours le même au ciel, par la consécration eucharistique mon corps se changera en une véritable nourriture, se trouvera en une infinité de lieux sur la terre, et comme, en demeurant dans son état naturel à la droite du Père, il ne se trouvera qu'à l'état sacramentel dans les hosties consacrées, il n'y aura pas de contradiction dans ce mystère. Une seule et même chose en deux états différents, et sous des rapports différents, peut très-bien se trouver en différents lieux (1).

Le langage si sublime, et en même temps si doux et si tendre du divin Sauveur, ne fit pas la même impression sur tous ceux à qui il fut adressé. Les apôtres l'accueillirent avec docilité, reconnaissance et respect ; mais Judas, et tous les esprits intraitables, tant parmi les disciples que parmi les Juifs, y opposèrent une orgueilleuse résistance, une négation obstinée. Ils renfermaient pourtant encore ces sentiments coupables dans le secret de leur cœur. Mais la divine sagesse à qui rien n'est caché et qui connaissait d'avance la perversité du disciple par lequel il devait être trahi et l'incrédulité des autres, reprit encore en ces termes : « Vous ne répondez rien ; cependant je sais que plusieurs parmi

(1) Voyez, dans les conférences sur l'Eucharistie, l'explication philosophique de la multiplication du corps du Seigneur dans ce sacrement (La Raison philosophique et la Raison catholique. Tome III, page 339 et suivantes).

vous n'ajoutent point foi à mes paroles (1). Et du ton de la charité attristée, à la pensée de leur perte, il ajouta encore : Votre incrédulité me désole, mais elle n'a rien d'étonnant. Vous ne voulez accepter de mes paroles que ce que vous croyez pouvoir en comprendre, et vous rejetez tout le reste. Mais toutes mes paroles sont toutes également spirituelles et utiles. Toutes doivent être acceptées au même titre. Vous ne voulez croire qu'en vertu de votre raisonnement, et dès lors il est bien naturel que vous demeuriez hors de ma société et dans les ténèbres. Je vous l'ai dit et je vous le répète : « Il n'y a que le Père qui puisse vous faire connaître son divin Fils. Personne ne vient à moi que par un don de la grâce, et cette grâce est refusée à l'indocilité, à la présomption et à l'orgueil (2). »

Ainsi il y avait longtemps que ces malheureux disciples, malgré le nombre infini des prodiges opérés sous leurs yeux par le divin Maître, avaient pris le parti de ne pas croire en lui. Leur apostasie était déjà consommée dans la perversité de leur cœur, avant de se manifester par un dernier acte. Ils n'appartenaient plus à son école, bien qu'ils eussent l'air de vouloir toujours suivre sa personne. Ils n'étaient plus ses disciples, bien qu'ils continuassent de l'appeler toujours leur maître. Ils furent donc enchantés d'avoir rencontré dans les prétendus paradoxes de son dernier discours un prétexte pour le quitter sans passer pour des esprits légers et inconsistants. Ils levèrent donc le masque, se séparèrent des apôtres, et cessèrent de faire partie de la véritable Église que présidait visiblement Jésus-Christ (3). C'est donc parce que sa doc-

(1) « Sed sunt quidam ex vobis qui non credunt. Sciebat enim ab initio Jesus qui essent non credentes, et quis traditurus esset eum (Jo. vi. 65). »

(2) « Et dicebat : Propterea dixi vobis, quia nemo potest venire ad me, nisi fuerit ei datum a Patre meo (Ibid. 66). »

(3) « Ex hoc multi discipulorum ejus abierunt retro, et jam cum illo non ambulabant (Ibid. 67). »

trine ne pouvait flatter ni la tyrannie des sens, ni la superbe de l'esprit humain, que le Fils de Dieu fut en cette occasion abandonné par de nombreux disciples ; et c'est pour la même raison, et non pour aucune autre, que même à présent tant de malheureux chrétiens se séparent tous les jours de son Église.

Cette désertion générale du peuple et des disciples n'ébranla d'aucune sorte la fidélité des apôtres, ni leur résolution de demeurer toujours attachés à leur divin Maître. Ainsi lorsque, resté seul avec eux, il leur dit : « Eh bien ! qu'allez-vous faire ? Vous aussi, voulez-vous m'abandonner (1) ? » Pierre, *la bouche* des apôtres, comme l'appelle saint Jean Chrysostome, Pierre, l'organe de la foi de l'Église, dont il est aussi le fondement, s'écria au nom de ses confrères : « Seigneur, que dites-vous donc ? Nous, vous abandonner ! Jamais. Et où, à qui irions-nous en vous quittant ? Où trouverions-nous quelqu'un qui puisse vous suppléer ? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle. Quant à nous, nous savons certainement et nous croyons que vous êtes le Fils de Dieu, le Messie et le Sauveur du monde (2). » Oh ! que ce dialogue est sublime et touchant ! En questionnant ainsi ses apôtres, le divin Sauveur voulut leur dire : Vous venez d'entendre les difficultés qu'a soulevées mon dernier discours, l'opposition qu'a rencontrée ma dernière révélation. Je ne vous en donnerai pas pour le moment de plus amples explications. Ce n'est pas une de ces paraboles dont l'intelligence, refusée à la multitude, vous est réservée. C'est un mystère incompréhensible pour vous aussi bien que pour tout le monde ; voulez-vous, oui ou non, croire à la vérité de mes paroles, à la gran-

(1) « Dixit ergo Jesus ad duodecim : Numquid et vos vultis abire (Jo. vi. 60) ? »

(2) « Respondit Petrus : Domine, ad quem ibimus ? Verba vitæ æternæ habes. Et nos credidimus et cognovimus quia tu es Christus, Filius Dei » (Ibid. 69, 70). »

deur et à la solidité de mes promesses? Trouvez-vous que j'exige trop de votre raison et de votre foi? Choisissez l'un des deux : ou de suivre l'exemple de ceux qui, refusant de captiver leur entendement sous le joug de ma doctrine, abandonnent ma société; ou de demeurer avec moi, en acceptant avec une parfaite humilité d'esprit et de cœur tous mes enseignements : *Numquid et vos vultis abire?* Par sa sublime et charmante répartie, Pierre voulut dire, à son tour : Nous n'avons pas besoin de prendre du temps pour réfléchir. Notre choix est fait, nous savons très-bien qui vous êtes. Vos doctrines et vos prodiges nous ont convaincus que vous êtes Fils de Dieu et Messie. C'est vous et vous seul qui enseignez au monde ce qu'il faut croire et ce qu'il faut pratiquer pour obtenir la vie éternelle. Ah! si nous étions assez malheureux pour vous perdre, assez ingrats pour vous quitter, nous nous priverions nous-mêmes de toute lumière et de toute grâce pour faire notre salut : *Domine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes; et nos credidimus et cognovimus quia tu es Filius Dei.*

O confession! ô paroles! qu'elles dilatent le cœur qui les conçoit! qu'elles sont douces à la langue qui les prononce! C'est le dialecte de la vraie foi à l'usage du véritable amour des vrais disciples du Christ. Traduisons-les comme elles peuvent être traduites encore, et adressons-les à Jésus-Christ comme l'expression de notre croyance, un témoignage de notre affection, une protestation de notre fidélité. O notre doux, notre aimable Sauveur, notre Seigneur et maître, à qui irions-nous, si nous cessions de croire en vous? Loin de vous tout enseignement est trompeur, tout guide est fallacieux, toute science est vaine, toute voie est décevante, toute lumière est ténèbres. A l'école de l'homme nous ne trouvons que le doute ou l'erreur; à votre école seulement nous trouvons la certitude et la vérité : *Domine, ad quem*

ibimus ? Vous êtes le Messie venu au monde pour l'instruire ; vous êtes le Fils de Dieu , qui avez voulu vous faire le fils de l'homme pour le sauver. Que nous vous sommes reconnaissants de nous avoir fait connaître ces grandes vérités ! Aussi sommes-nous heureux de les croire ; sommes-nous prêts à les sceller de notre sang : *Et nos credimus et cognovimus quia tu es Christus Filius Dei*. C'est à vous donc de parler, c'est à nous de croire ; c'est à vous de commander, à nous d'obéir ; à vous de nous précéder, à nous de vous suivre. Vous êtes le maître, et nous les disciples ; vous êtes le pasteur, et nous les brebis ; vous êtes le roi , et nous les sujets ; vous êtes le père, et nous les enfants ; enfin nous sommes des hommes , et vous êtes Dieu. Quelle prétention sacrilège ! Quelle pitoyable folie ne serait-ce pas de notre part que de prétendre pouvoir connaître les pensées , les volontés de Dieu , mieux que vous ou sans vous ! *Tu es Filius Dei !* Placée sur une telle base, notre foi est inébranlable. Rien de ce que vous dites ne nous révolte, ne nous scandalise ; tout au contraire ce qui sort de vos lèvres fait le bonheur de notre esprit, les délices de notre cœur. Vos paroles sont sublimes ; mais elles ne peuvent être que vérité. Vous pouvez nous laisser dans une obscurité salutaire ; mais vous ne pouvez pas nous tromper : *Verba vitæ æternæ habes !* Pour être justes et éclairés dans cette vie, pour être heureux dans l'autre, nous n'avons besoin de rien chercher ; il nous suffit de croire ce que vous nous avez révélé ; nous n'avons besoin de rien discuter ; il nous suffit d'accomplir ce que vous nous avez commandé. Votre doctrine est vivifiante comme votre chair ; vous ne nous dites rien dans le temps, que pour nous faciliter le chemin de l'éternité. La vie éternelle est à vous ; bien plus, elle est vous-même. Vous en êtes le principe et la fin, la voie et le terme, le gage et la récompense.

Seigneur, nous acceptons, nous croyons comme des vé-

rités certaines et infaillibles toutes vos paroles, parce que nous reconnaissons, nous croyons et nous adorons dans votre personne le vrai Messie, le vrai Fils de Dieu : *Et nos credimus et cognovimus quia tu es Filius Dei.*

Judas, bien qu'il fût du nombre et même le premier des disciples incrédules à la parole révélatrice du mystère de l'Eucharistie, cependant, soit par un reste de pudeur qui l'empêchait d'apostasier publiquement, soit, ce qui est plus probable, pour pouvoir continuer de s'appropriier les aumônes qui lui étaient confiées, avait caché au fond de son cœur son incrédulité, et était demeuré en apparence dans la société de Notre-Seigneur; et il dut s'empresser, lui aussi, de faire écho, avec ses collègues, à la généreuse déclaration de saint Pierre. Mais encore une fois le malheureux hypocrite, pour avoir dérobé son incrédulité aux yeux des hommes, n'avait pu la dérober au regard du Fils de Dieu. C'est pourquoi le Seigneur, en faisant allusion à ce monstre qui méditait déjà de le trahir, poursuivit en disant : « Vous me faites tous les douze la même protestation de bouche, mais vous ne la faites pas tous d'un même cœur. Parmi vous, que j'ai tant distingués et tant aimés, en vous appelant et en vous associant à mon apostolat, il y en a un tellement incrédule, tellement obstiné, tellement perfide, que c'est un véritable démon (1). »

Oh ! le grand événement que celui-ci ! Combien vous devons-nous de reconnaissance, saint évangéliste, pour nous l'avoir transmis, ou plutôt combien ne devons-nous pas être reconnaissants au Saint-Esprit, pour vous avoir inspiré de nous retracer dans tous ses détails cet important et touchant récit ! Dans cet horrible crime des premiers disciples

(1) « Respondit eis Jesus : Nonne ego vos duodecim elegi ? Et unus ex vobis diabolus est. Dicebat autem Judas Simonis Iscariotem ; hic enim erat traditurus eum, cum esset de duodecim (Jo. vi. 71, 72.) »

du Christ niant obstinément le plus grand et le plus attrayant de ses mystères, nous trouvons un nouveau motif pour y croire. Leur incrédulité est un vrai remède, un soutien solide pour notre foi. Leur schisme nous fait mieux sentir le prix de l'unité catholique. Toute cette histoire de la révélation et de la promesse du mystère de l'Eucharistie, mettant au néant toutes les difficultés qu'y oppose l'incrédulité, tous les blasphèmes que vomit contre lui l'hérésie, en est, à elle seule, l'apologie la plus triomphante et la plus complète. C'est ce que vous allez voir dans notre seconde partie, où nous nous appliquerons à en relever encore la portée et toute l'importance.

DEUXIÈME PARTIE.

Imitateurs des premiers hérétiques juifs, et héritiers de leur orgueil, les hérétiques chrétiens, les disciples de Calvin, en particulier, ont prétendu, comme le leur reproche le savant Maldonat, comprendre eux aussi ce qu'ils avaient obligation de croire; ils ont voulu se rendre compte d'un mystère dont le Fils de Dieu nous a révélé la vérité fondamentale, sans nous révéler la manière dont il s'opère; ils ont osé s'ériger en interprètes non-seulement de la foi de l'Eglise universelle, mais des paroles mêmes de son auguste fondateur; ils ont entassé questions sur questions, sophismes sur sophismes, à propos d'une révélation, d'un prodige de la sagesse et de la puissance de Dieu, dont l'impénétrable abîme engloutit tout esprit téméraire qui veut en sonder le fond. Pour les mêmes raisons pour lesquelles les Juifs trouvèrent l'Eucharistie impossible, lorsque Jésus-Christ la révéla, les hérétiques la croient impossible, maintenant que l'Eglise, depuis dix-huit siècles, y croit, la professe, l'enseigne et l'adore. Ils ont demandé, eux aussi : Comment

est-il possible qu'existant glorieux dans le ciel, le corps du Seigneur se trouve en même temps dans un si grand nombre d'hosties consacrées sur cette terre, et soit donné tout entier en nourriture à tous ceux qui communient (1)?

Comme les anciens disciples, révoltés contre l'Église, séparés de l'Église; et pour colorer cette lâche désertion, cette rébellion sacrilège, ils ont osé affirmer que l'Église est dans l'erreur, par-dessus tout à cause de sa foi à l'Eucharistie. C'est-à-dire qu'aussi intrépides dans l'insolence qu'ils le sont dans l'inconséquence et la déraison, ils se sont attribué le droit d'interpréter infailliblement l'Écriture sainte, tout en refusant ce droit à l'Église. Ils ont placé une tourbe de prêtres apostats, de moines défroqués, de femmes éhontées, de princes débauchés, avares et cruels, au-dessus de l'Église; leurs conciliabules au-dessus des conciles; Londres et Genève au-dessus de Rome; Zwingle, Carlostad et Calvin au-dessus de tous les Pères, de tous les docteurs, de tous les pontifes, de tous les saints de l'Église. Car ils enseignent que dans cette circonstance solennelle, le Fils de Dieu n'a parlé que d'une manducation spirituelle et symbolique, et non pas de la manducation vraie et réelle de sa chair; que cette chair dont le chrétien est obligé de se nourrir dans le temps, sous peine de périr dans l'éternité, n'est que la foi à l'incarnation du Verbe; et que l'Eucharistie ne renferme son corps qu'en figure et nullement en réalité. C'est pourquoi Zwingle, joignant l'extravagance au blasphème, le ridicule au sacrilège, se dit autorisé par le Saint-Esprit à corriger les paroles du Seigneur dans la consécration, et ordonna que le ministre consécrateur, au lieu de dire : Ceci est mon corps, devrait

(1) « Calvinistæ qui falsis istis discipulis successerunt, hoc potissimum argumento non credunt Christum vere nobis carnem suam dare ad manducandum (Maldonat in C. vi. *Joan.*). »

dire : Ceci est le signe de mon corps : *Hoc est signum corporis mei*; ce qui a fait appeler ses sectateurs : *significatifs*.

Mais voici jusqu'à six arguments tout prêts que nous rencontrons dans le récit mémorable de saint Jean, et qui ont pulvérisé d'avance les blasphèmes sacrilèges de l'hérésie et vengé la foi de l'Église.

Le premier argument, c'est que, dans ce même chapitre de saint Jean, si Jésus-Christ a dit : « Celui qui mange ma chair a droit à la vie éternelle et à l'immortelle résurrection, » ce n'est qu'après avoir dit : « La première des œuvres agréables à Dieu, c'est de croire en celui que le Père a envoyé; qui croit en moi a la vie éternelle. » Voilà donc le dogme de l'Incarnation clairement distingué du dogme de l'Eucharistie; la nécessité de croire à sa filiation divine, à son origine céleste, distinguée d'avec la nécessité de manger sa chair et de boire son sang. Voilà deux préceptes différents imposés à l'homme : le précepte de le croire Verbe incarné, et le précepte de manger sa chair dans le sacrement. Voilà le premier de ces préceptes établi comme base du second; mais sans qu'ils soient identifiés, sans qu'ils soient confondus. On ne peut donc pas, sans faire violence aux paroles du Seigneur, affirmer que manger la chair du Fils de Dieu n'est que croire à l'Incarnation.

Le deuxième argument, c'est que le Seigneur, ayant dit : « Ma chair est une véritable nourriture; mon sang est un véritable breuvage, » a évidemment indiqué une participation véritable, sensible, réelle de son corps, par la bouche, de la même manière dont jadis on participait à la manne, et que l'on participe à toute espèce d'aliment. C'est donc une impertinence qui n'a pas de nom, de dire que par des exemples si clairs et si énergiques et tant de fois répétés, Jésus-Christ n'a entendu parler que d'une adhésion de foi à la vérité de son incarnation, que d'une participation mystique

et spirituelle à son corps, laquelle ne doit s'accomplir que par le cœur.

Le troisième argument, c'est qu'en parlant de ce mystère le Sauveur a dit : « Personne ne vient à moi qu'autant que la grâce de mon Père l'attire à mes pieds. Mes disciples sont ceux qui sont enseignés de Dieu. C'est seulement sur le témoignage que me rend mon Père, par son inspiration et par son enseignement qu'on arrive à moi. » C'était dire que le mystère de l'Eucharistie demande un don tout particulier de foi de la part de Dieu, pour être cru. Or jamais, ni nulle part Jésus-Christ n'avait insisté avec autant de force sur la nécessité de la grâce divine pour captiver l'entendement sous le joug de la foi. Mais si l'Eucharistie n'était rien de plus qu'un pain ordinaire, béni pour figurer un pain céleste, s'il ne s'agissait dans ce sacrement que d'une image, d'un signe de l'incarnation du Verbe ; si sa chair ne devait être mangée qu'en esprit et par l'esprit, il ne rencontrerait de la part de la raison aucune difficulté ; il ne serait pas une pierre d'achoppement pour la raison ; il ne demanderait pas le moindre effort de la raison pour être admis ; il ne serait pas le grand mystère de la foi. Pourquoi donc Jésus-Christ aurait-il dit que ce mystère présente tant et de si fortes difficultés, qu'elles ne peuvent être vaincues que par la puissance de la grâce et par le don de l'esprit d'obéissance, d'humilité et de docilité, propre aux disciples et aux enfants de Dieu ? Car il est à remarquer que c'est à la fin de son discours et lorsque les auditeurs s'étaient montrés incrédules à l'idée de la manducation de sa chair, que Jésus-Christ termine en disant : « Nul ne peut venir à moi, s'il n'en reçoit le don de mon Père céleste (1). » Dans l'hypothèse imaginée par l'hérésie, ces expressions si fortes du divin Sau-

(1) « *Nemo potest venire ad me, nisi fuerit ei datum a Patre meo* (Jo. vi. 66). »

veur sur la nécessité d'une foi extraordinaire, immense, que demande ce mystère, ne seraient autre chose qu'un non-sens, une absurdité. Ce n'est donc que dans la croyance de l'Eglise, reconnaissant dans l'Eucharistie le plus grand des mystères de Dieu, que le langage de Jésus-Christ est simple, raisonnable, logique, et d'ailleurs également plein de sens, de vérité, de dignité et de grandeur.

Le quatrième argument repose sur ce que dans le même chapitre Jésus-Christ a parlé QUINZE FOIS de son corps comme d'un véritable aliment; et que les répétitions de l'Écriture au sujet d'une même chose indiquent assez que cette chose doit être entendue au sens immédiat et naturel de la lettre, avec exclusion absolue de toute idée de parabole et de figure. Si des expressions si claires, si formelles et aussi souvent réitérées que celles dont le Seigneur a fait usage au sujet de l'Eucharistie, pouvaient être prises au sens figuré, on pourrait prendre au même sens toutes les autres expressions de l'Écriture, quelles que soient leur force et leur énergie. On pourrait dire, par exemple, que Jésus-Christ n'est le Fils de Dieu qu'au sens figuré, et que les trois personnes de l'auguste Trinité ne sont, elles aussi, qu'une figure et une manière de personnifier allégoriquement les attributs de Dieu. L'on pourrait ainsi nier tous les dogmes du Christianisme. Cela est malheureusement arrivé. A peine Zwingli et Calvin eurent-ils osé interpréter au sens figuré les paroles sacrées renfermant la révélation de l'Eucharistie, à Genève même, Michel Servet interpréta au même sens les passages de l'Évangile qui avaient rapport au Dieu *Trine* et *Un*, et il nia le mystère de la Très-Sainte Trinité. A Berne, Gentil interpréta au même sens les éclatants témoignages relatifs à la filiation divine du Christ, et il nia sa divinité. De nos jours les rationalistes allemands, enfants naturels de Calvin, poussant jusqu'à la dernière limite le courage du blasphème et du mensonge his-

torique, nous répètent à chaque instant que l'Évangile entier n'a rien d'historiquement vrai; que les mystères et les prodiges qu'il renferme ne sont que des conceptions philosophiques, des opérations magnétiques qui n'ont de réel que l'excès de la crédulité, qui y a vu des mystères et des prodiges; et qu'enfin Jésus-Christ n'est qu'un personnage mythologique qui n'a jamais existé.

O filiation horrible! ô fécondité funeste d'une seule erreur! On a commencé par nier la réalité du sacrement du Seigneur, et l'on a fini par nier sa divinité, son humanité, même son existence. On a commencé par interpréter arbitrairement un seul passage de l'Évangile, et l'on a fini par interpréter de la même manière tous les autres; on a fini par nier toute inspiration divine du code sacré. On a commencé par ne vouloir admettre d'autre règle de foi que la parole de l'Écriture, et l'on a fini par nier l'Écriture elle-même, par nier toute la religion. Voilà ce que sait faire la raison humaine livrée à elle-même, se retranchant en elle-même, et ne voulant d'autre maître qu'elle-même!...

Le cinquième argument nous paraît pouvoir être ainsi présenté : Si Jésus-Christ avait parlé dans un sens purement métaphorique, il n'y eût pas eu la moindre difficulté à accepter ses paroles. On n'eût pas trouvé dur et intolérable son discours. Il n'y aurait pas eu lieu de se demander : Comment est-il possible que cet homme donne à manger sa chair? Les Juifs n'auraient pas murmuré : *Murmurabant Judæi*. Les Pharisiens ne se seraient pas livrés à de vives discussions : *Litigabant ad invicem*. Les philosophes n'auraient pas été choqués et scandalisés du discours de Notre-Seigneur : *Hoc vos scandalizat!* Les disciples enfin ne l'auraient pas abandonné : *Abierunt retro*. Pourquoi donc cette révélation rencontra-t-elle tant d'opposition de la part de ceux à qui elle fut faite pour la première fois, si ce n'est parce que Jésus-

Christ avait dit, à la lettre, que sa chair devait devenir une véritable nourriture de l'âme pour lui procurer le salut éternel, et une véritable nourriture du corps pour lui donner le gage d'une résurrection immortelle ? On avait compris qu'il exigeait une manducation véritable, réelle, effective de cette même chair, et qu'il était impossible de donner à ses paroles une interprétation différente. N'est-ce donc pas le comble de l'audace, de la part des hérétiques, de venir nous dire que l'on doit entendre au sens figuré un discours prononcé il y a dix-huit siècles, et que ceux qui l'ont entendu de leurs propres oreilles attestent, par leur opposition même et leur schisme, leur avoir été adressé dans le sens propre et littéral ?

Mais il n'est pas étonnant, répliquent les fortes têtes de l'hérésie, que ces disciples, hommes ignorants et grossiers, aient pris dans toute la crudité de la lettre les paroles allégoriques du Sauveur. Soit ; mais dans ce cas Jésus-Christ ne leur aurait-il pas fait observer qu'ils se trompaient, qu'ils comprenaient mal ses paroles ? Ne serait-il pas revenu sur ses assertions, et ne les aurait-il pas expliquées d'une manière plus claire au moins à ses disciples ? Ne les aurait-il pas avertis qu'il ne s'agissait point d'une manducation réelle et sensible, mais seulement mystique et spirituelle de sa chair ? En effet, ainsi que le remarque Maldonat, à la suite des Pères, on ne peut pas concevoir, on ne peut pas admettre, sans faire tort à la justice, à la bonté, au zèle du Fils de Dieu, qu'il ait voulu laisser dans l'erreur et dans le schisme des hommes qui se seraient trompés par trop de simplicité ; des hommes à l'erreur desquels il eût contribué lui-même par la précision et la netteté de ses paroles ; des hommes qu'il aurait pu désillusionner et retenir à sa suite par un seul mot (1), comme il avait fait autrefois dans des occasions pareilles.

(1) « Si non vere sed spiritualiter carnem suam ad manducandum se da-

Il se serait certainement hâté de les réprimander en ces termes : Comment êtes-vous toujours dépourvus d'intelligence et de sens (1)? Ne comprenez-vous pas que je ne parle qu'en parabole et qu'en figure? Vos disputes sont inutiles! Vos difficultés n'ont de raison que dans l'interprétation grossière donnée à mes paroles. L'unique prodige qu'il importe de reconnaître, c'est que je suis descendu du ciel; et qu'en même temps que je suis Fils de Dieu, je suis vraiment homme et de votre propre nature. Ainsi compris, mon discours est des plus simples et des plus clairs. Par les mots, *ma chair et mon sang*, je n'ai voulu entendre que la vérité de mon incarnation. Manger ma chair n'est autre chose que croire et adhérer à la vérité de ce mystère. Vous ne pouvez pas y croire sans vous unir intimement à moi, en esprit et au moyen de la foi. C'est à cette manducation toute d'esprit, c'est à cette union toute de foi que j'ai fait allusion, en disant qu'il faut manger ma chair. Penser le contraire, ce serait vous montrer des hommes privés de sens et d'intelligence : *Adhuc et vos sine intellectu estis?*

C'est ainsi qu'aurait dû parler et qu'aurait certainement parlé le Seigneur, si l'assertion des hérétiques était fondée. Mais loin d'avoir rien dit dans ce sens, il revint à différentes reprises sur la nécessité où est l'homme de manger vraiment sa chair, s'il veut parvenir à la vie éternelle. Il n'apporta pas la moindre modification à son langage. Rien n'est donc plus certain et plus clair que le sens et l'intention du divin Sauveur. En parlant de la manducation de sa chair, il voulut être compris dans le sens propre et littéral; et ses auditeurs, s'ils se méprirent sur le mode de la manducation, ne se méprirent

« turum polliceretur, declarasset utique, cum sciret aliter eos intellexisse, « possetque uno verbo, de magno eos errore liberare (*Maldonat, loc. cit.*). »

(1) « *Adhuc et vos sine intellectu estis?* (*Matth. xv. 16*). »

nullement, quant au fond de la pensée, sur le sens propre et littéral d'une manducation réelle. Mais dès lors que devient l'interprétation tout à fait contraire donnée par l'hérésie ?...

Bien plus, et c'est là le sixième argument, loin d'avoir dissimulé ou voulu écarter le sens de la présence réelle de son corps dans l'Eucharistie, Jésus-Christ lui-même a mis au grand jour la plus grande difficulté de ce mystère, difficulté qui en renferme plusieurs autres, à savoir : Comment sa chair, en conservant son unité et son identité réelle, peut-elle être en même temps au ciel et en une infinité de lieux sur la terre ? Car il dit aux disciples : « Vous vous êtes scandalisés de m'avoir entendu dire que vous devez manger ma chair ; cela vous semble impossible. Mais combien ce même prodige ne devra-t-il pas vous sembler plus étonnant, lorsque je serai retourné au ciel ? *Hoc vos scandalizat ! Si ergo videritis Filium hominis ascendentem ubi erat prius ?* » Ce qui, d'après le savant interprète cité ci-dessus et s'appuyant sur les Pères, doit être entendu comme si Jésus-Christ leur eût dit : Mon discours vous paraît dur, ma promesse impossible, absurde ! et cependant vous n'en avez pas aperçu toutes les difficultés qu'y ajoutera l'avenir. Le prodige que je vous annonce serait moins étonnant si je demeurais toujours ici-bas avec vous. Mais vous me verrez bientôt vous-mêmes quittant la terre et m'en retournant au ciel dans cette même chair dont je suis revêtu. Or, combien ne sera-t-il pas alors plus difficile, tout en retenant cette chair dans le ciel, de pouvoir la donner à manger aux hommes sur cette terre ? En voulant toujours vous rendre compte par la raison de ce que la raison ne saurait comprendre, combien ne trouverez-vous pas alors cette doctrine plus difficile à admettre ? Combien n'y verrez-vous pas un plus grand sujet de scandale (1).

(1) « *Hoc vos scandalizat ! Si ergo videritis Filium hominis ascendentem*

Or, cette importante remarque du Fils de Dieu est une confirmation éclatante de la vérité du mystère tel que le croit l'Église. Mais autant cette difficulté nouvelle qu'y devait apporter son ascension glorieuse devait rendre ce mystère plus incompréhensible, autant elle contribue à en constater la réalité et à affermir notre foi. Car Jésus-Christ nous révélant lui-même cette difficulté de son mystère, et nous avertissant qu'elle serait pour plusieurs un obstacle à y croire (1), c'est Jésus-Christ confirmant de la manière la plus indubitable que l'Eucharistie contient sa chair, le contient lui-même tout entier, non pas en figure, mais réellement.

Au contraire, dans la théologie des hérétiques, qui enseignent que le pain consacré ne contient Jésus-Christ qu'en figure, cette difficulté n'existe pas; car, je le répète, le fait qu'une personne se trouve en même temps dans un lieu réellement, et dans mille autres en effigie ou en figure, n'offre aucune contradiction ni aucune difficulté. Cette théologie donc, par cela même qu'elle paraît plus simple, plus plausible, plus conforme à la raison, n'en est que plus manifestement erronée et en plus grande opposition avec le langage du Fils de Dieu. Elle a ôté, en effet, au mystère eucharistique la plus grande de toutes les difficultés, et même toutes les difficultés que Jésus-Christ y a signalées et nous oblige à y reconnaître. Donc la foi de l'Église, qui admet et adore dans l'Eucharistie le prodige de l'unité de la chair du Sauveur, présente en même temps au ciel et sur la terre, de cette chair demeurant entière, intacte et toujours la même, bien que mangée réellement par tous les chrétiens qui communient,

« ubi erat prius?... Id est : Quid facietis, cum videritis me in cœlum ascendentem? Quanto magis scandalizabimini? Quanto minus credetis, ut videritis me in cœlis, vos esse in terris? (*Maldonat, loc. cit.*). »

(1) « Prædixit fore qui propter suum in cœlum reditum, minus crederent » (*Maldonat, loc. cit.*). »

cette foi est la seule en parfaite harmonie avec les paroles du Sauveur, la seule qui en reproduit le sens véritable, la seule foi vraie, légitime et sainte.

Observons toutefois que Notre-Seigneur Jésus-Christ, en même temps qu'il avait l'air d'augmenter et amplifier les difficultés inhérentes au mystère de l'Eucharistie, les a au contraire aplanies, et qu'il a effacé, comme d'un seul trait, toutes les difficultés opposées à la croyance en la présence réelle. La principale raison, en effet, par laquelle les hérétiques combattent ce dogme, c'est que, Jésus-Christ étant monté au ciel, si sa chair se trouve là dans sa réalité, elle ne peut se trouver en même temps réellement ailleurs. Eh bien ! reprend Maldonat, c'est précisément parce qu'il est monté au ciel qu'il peut se trouver en même temps en différents lieux sur la terre. Car de cela même qu'il est monté au ciel par sa propre vertu, il suit évidemment qu'il est Dieu. Or, s'il est Dieu, il est évident aussi qu'il peut mettre son corps partout où il lui plaît sans le déplacer du lieu où il se trouve (1). En effet, c'est sur cet argument unique que Jésus-Christ était Fils de Dieu, que se fonda saint Pierre pour admettre que la révélation du mystère eucharistique, tout incompréhensible qu'elle fût, n'en était pas moins vraie, vivifiante, divine : *Verba vitæ æternæ habes. Tu es Filius Dei*. Saint Hilaire de Poitiers a dit : « Dès qu'on croit que Jésus-Christ est vraiment Dieu, il n'y a plus moyen de douter de la vérité de sa chair et de son sang dans l'Eucharistie; et il n'y a plus que ceux qui nient sa divinité qui puissent nier sa présence dans

(1) « Non credunt Christum vere nobis carnem suam dare ad manducandum, eo quod in cælo sit. Ego contra : Propterea in Eucharistia esse potest, quia in cælo est. Ex eo enim quod in cælum ascendit propria auctoritate sequitur Deum esse; et si Deus est sequitur, corpus suum ubique velit potere posse, sic ut ab eo loco in quo est minime discedat (*Maldonat, loc. cit.*). »

son sacrement (1). Enfin, qui sont-ils les hérétiques qui ont nié la présence réelle? Dans les anciens temps, ce sont les *humanitaires*, ou ceux pour qui Jésus-Christ n'est purement qu'un homme; et dans les temps modernes, c'est particulièrement Calvin qui, au fond du cœur, ne croyait pas à la divinité de Jésus-Christ (2).

Croire donc à la présence réelle, c'est croire que Jésus-Christ est Dieu; et croire que Jésus-Christ est Dieu, c'est appuyer sur un fondement solide la foi à la présence réelle. C'est ainsi qu'en terminant la révélation de ce dogme par ces mots : « Vous me verrez monter aux cieux, » le divin Sauveur y a mis son cachet divin et a donné la preuve la plus frappante de sa vérité. Voyez par là comment tous les dogmes du christianisme s'harmonisent dans la foi de l'Église; et combien cette foi est belle, pure, glorieuse pour Jésus-Christ aussi bien que pour l'Église qu'il a fondée! Qu'ils sont heureux ceux qui ont conservé cette foi! qu'ils sont malheureux ceux qui l'ont perdue!

TROISIÈME PARTIE.

La révélation et la promesse de l'Eucharistie, dont nous venons d'exposer l'admirable histoire, furent présentées de la même manière à toute l'assistance. Les difficultés furent

(1) « De veritate carnis et sanguinis non est relictus ambigendi locus. » Contingat plane his verum non esse qui Christum verum esse Deum negant » (*S. Hilar. in Matth.*). »

(2) Dans sa correspondance secrète avec un autre hérésiarque, Paul Sarpi, qu'on a découverte à la Bibliothèque de Venise, au commencement de ce siècle, Calvin avoue, sans tant de façons, que Jésus-Christ n'était pas Dieu; mais il ajoute que le temps n'était pas encore venu de professer tout haut une telle doctrine. C'est pourquoi il fit mettre à mort Servet, qui n'avait pas voulu attendre ce *temps*, et qui s'était trop hâté de nier la divinité de Jésus-Christ. Quant à lui, Calvin, il s'est contenté d'insinuer dans ses *Institutions* cette né-

les mêmes pour tous. Les apôtres n'en reçurent point alors de plus grandes explications que les autres disciples et le peuple. Ils ne comprirent pas mieux que les autres le *comment* de ce grand mystère. Ils ignorèrent par quel procédé Jésus-Christ donnerait un jour sa propre chair en nourriture, son propre sang pour breuvage, et deviendrait tout entier l'aliment de l'homme. Ils ne se doutèrent même pas du voile mystérieux des accidents du pain et du vin, sous lesquels il saurait cacher ce don si précieux et laisser entières à l'homme la liberté et la confiance d'y prendre part. Cependant cette révélation, la même pour tous, ne fut pas accueillie par tous de la même manière. Les disciples en font le sujet de leurs discussions orgueilleuses ; les apôtres s'y soumettent avec docilité. Pour les disciples, c'est une pierre d'achoppement ; pour les apôtres, c'est un sujet d'édification. Les disciples prennent occasion de cette révélation ineffable pour se révolter contre l'autorité du divin Révélateur et s'éloigner de lui comme peu digne de leur confiance ; les apôtres ne se laissent point gagner par la contagion de ce mauvais esprit, et en prennent au contraire occasion de se presser plus affectueusement autour de la personne de leur divin Maître. Il est de plus en plus pour eux le Dieu qui les éclaire des lumières de la vérité. Tous, d'un commun accord, lui adressent, par l'organe de Pierre, cette généreuse et touchante déclaration : « Non, nous ne

gation sacrilège en tâchant d'affaiblir, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, tous les témoignages de l'Évangile d'où il résulte que Jésus-Christ est Dieu ; mais il s'est bien gardé de combattre ouvertement ce dogme ; c'eût été tuer la Réforme dans son berceau. Il a passé cette tâche à ceux qui devaient lui succéder dans l'enseignement du protestantisme en un temps meilleur. La succession n'est pas tombée en déshérence. Sur cent ministres calvinistes on n'en trouve pas dix qui aient conservé et qui professent la foi à la divinité du Christ. C'était le dernier mot du protestantisme, et il ne se gêne pas pour le prononcer.

nous séparerons pas de vous, qui seul avez les paroles de la vie éternelle ! Vous seul êtes le vrai Fils de Dieu et le Sauveur du monde ! » Ainsi, dès le premier instant où il fut révélé et promis, le mystère de l'Eucharistie fut un signe de contradiction pour les uns, de foi et d'amour pour les autres ; il fut pour ceux-là une occasion de mort et de ruine spirituelle, et pour ceux-ci un moyen de résurrection et de vie : *Positus est in ruinam et resurrectionem multorum.*

Voilà donc, dans ce grand événement dont le souvenir ne doit jamais s'effacer, représenté d'avance le tableau du sort différent que le dogme et la foi de l'Eucharistie rencontrent parmi les chrétiens de nos jours. En effet, il est impossible de ne pas reconnaître dans les murmures dont les apostats de Capharnaüm accueillirent cette révélation, dans les difficultés qu'ils lui opposèrent, dans le scandale qu'ils en prirent, dans le schisme funeste dont, à cette occasion, ils donnèrent l'exemple, pour n'avoir pas voulu ajouter foi à la parole du Seigneur, il est impossible, dis-je, de ne pas reconnaître la figure, la prophétie de l'opposition que les modernes hérétiques font à cette même foi ; de la rage avec laquelle ils la combattent ; des blasphèmes qu'ils vomissent contre elle, et de l'entêtement qui perpétue leur schisme d'avec l'Eglise, fidèle héritière de cette croyance. Il est impossible, au contraire, de ne pas voir dans la protestation que les apôtres firent alors au divin Sauveur, de leur foi et de leur amour, et dans la constance inébranlable dont ils firent preuve, il est impossible, dis-je, de ne pas voir l'histoire fidèle de la conduite des catholiques envers Jésus-Christ caché dans la sainte Eucharistie, et de ce culte qui n'a cessé de faire leur gloire et leur bonheur.

L'Eucharistie est pour eux aussi un profond et impénétrable mystère. Ils n'en connaissent pas mieux que les autres le *comment* ; ils ne savent pas mieux de quelle manière le

très-saint corps de Notre-Seigneur se trouve tout entier sous les accidents du pain, se distribue sans être divisé, se mange sans être détruit. Cependant, dociles à la parole du Christ, que l'Église véritable leur a transmise, leur foi en ce mystère est toujours tendre et affectueuse, autant que constante et inébranlable.

Comme, par le fait de leur incrédulité, les hérétiques ne font que répéter sans cesse contre Jésus-Christ les blasphèmes des disciples apostats de Capharnaüm, avec le même orgueil, la même insolence, le même dépit; de même, nous autres catholiques, nous répétons aussi en présence du Seigneur la protestation chaleureuse des Apôtres fidèles. Oui, c'est avec la même humilité, la même confiance, le même amour, que, nous aussi, nous lui disons dans la suite des siècles : qu'en matière de religion nous entendons renoncer à tout enseignement qui est opposé au sien, qui n'est pas le sien : *Domine, ad quem ibimus?* que, dans notre docilité à écouter sa parole, dans notre fidélité à l'accomplir, nous plaçons toute notre espérance de la vie éternelle : *Verba vitæ æternæ habes*; que dans son sacrement sur la terre, comme au ciel dans sa gloire, nous le reconnaissons, nous le croyons toujours le Fils de Dieu et le Rédempteur du monde : *Et nos credimus et cognovimus quia tu es Christus Filius Dei*. Bien plus encore : pendant que le juif blasphème contre l'Eucharistie, que l'hérétique la rejette, que l'impie la méprise; affligés, mais non ébranlés, peïnés, mais non scandalisés à la vue d'une opposition si aveugle et si obstinée, nous honorons l'Eucharistie, nous l'adorons, nous l'aimons d'autant plus que nous la voyons plus combattue et plus méprisée. En sorte que, signe de contradiction et d'injustice de la part des ennemis de l'Église, ce mystère est pour nous un objet d'adoration et d'amour; pour eux, pierre d'achoppement et de ruine; pour nous, la voie qui conduit

à la résurrection et à la vie : *Positus est in ruinam et resurrectionem multorum*. O pensée pleine de consolation pour nous ! Nous seuls, nous imitons les apôtres fidèles à Jésus-Christ ! nous avons leur foi, leur espérance, leur généreuse affection, leur esprit. Nous seuls, nous parlons leur langage, nous conservons leurs sentiments, nous accomplissons leurs œuvres ; et si nous sommes les seuls chrétiens vraiment apostoliques, nous seuls aussi nous sommes les vrais chrétiens.

On a vu que Judas fut le premier à refuser de croire à la révélation et à la promesse de l'Eucharistie, ce qui lui mérita de la part du Fils de Dieu l'horrible qualification de démon sous forme humaine : *Unus ex vobis diabolus est*. Oh ! affreux mystère ! Le premier donc à nier la présence de Jésus dans son sacrement a été Judas, qui le trahit ! Le premier à se dresser orgueilleusement contre la vérité de l'Eucharistie a été celui qui le premier la profana. Le premier schismatique, le premier hérétique, le premier apostat de l'Eglise a été celui qui, pour de l'argent, livra le fondateur de l'Eglise à ses ennemis. Voilà donc, malheureux chrétiens, qui niez un si grand mystère, voilà, vous dit un docteur célèbre, voilà votre illustre devancier, voilà votre maître et votre père : Judas !... Vous marchez donc sur ses traces ; vous êtes animés de son esprit. Son sang coule dans vos veines, puisque vous avez son incrédulité dans votre cœur. Quant à nous catholiques, c'est le sang des apôtres, des martyrs, des docteurs, de tous les saints de l'Eglise qui coule dans nos veines, puisque nous gardons vivante dans nos cœurs leur foi envers la plus grande institution du Christ (1). Or, puisque le Fils de Dieu a appelé Judas un démon, je le dirai

(1) « Sicut catholici institutionem undecim apostolorum et omnium Patrum sequuntur ; Ita hæretici qui contra Eucharistiam sentiunt, sequuntur Judam

à regret, mais ne puis le taire : Vous avez le démon pour fondateur et pour chef. En continuant à *protester* contre ce dogme catholique, vous descendez, par Luther et par Calvin, en ligne directe de Judas et du démon. Voilà vos titres de noblesse. Glorifiez-vous donc, si vous en avez le courage, de cette généalogie, de cette descendance !....

Par la raison opposée, je le répète encore : puisque nous autres catholiques nous conservons la foi de l'Eucharistie que Pierre et les apôtres furent les premiers à accepter et à confesser, nous seuls descendons de Pierre et des apôtres ; nous seuls sommes leurs vrais disciples, leurs enfants légitimes, leurs héritiers directs, leur famille, leur peuple, les vrais Israélites. Et puisque le vrai Jacob, Jésus-Christ, a promis de rester toujours jusqu'à la fin du monde au sein de cette famille, *Ecce ego vobiscum sum*, il n'est qu'avec nous, il n'est qu'au milieu de nous. Nous seuls nous formons sa société, son peuple, son Église ; et dans cette Église seule on rend un culte véritable à la divine Eucharistie par la foi et par les œuvres. Nous seuls nous sommes sûrs d'y retrouver la résurrection et la vie. Tout au contraire les vrais hérétiques, qui, par la négation de ce sacrement, se sont volontairement séparés de cette Église, courent à la rencontre de leur ruine et de leur mort. *Positus in ruinam et resurrectionem ; signum cui contradicetur.*

Souvenons-nous encore que dans cette mémorable circonstance le divin Sauveur parla ainsi : « Personne ne vient à moi par la foi en ce mystère, si mon Père ne l'y amène ; ceux-là seulement ont la vraie foi, qui l'ont reçue et l'ont apprise de ce divin Père. Mes vrais disciples, ainsi que l'ont prédit les prophètes, sont ceux qui se montrent dociles à

« proditorem qui primus auctor ostendi potest hujus erroris (*Bayerlinkius*, « *magn. Theat. Vit. Hum. A. Euchar.*). »

l'enseignement de Dieu. » Paroles sublimes ! paroles douces ! et en même temps redoutables paroles ! Le Fils de Dieu nous a révélé le mystère de l'incrédulité de l'hérétique qui combat le dogme de l'Eucharistie et le mystère de la foi du catholique, qui l'accepte et en fait ses délices et son bonheur. Il n'y a que l'enseignement de Dieu, que l'efficacité de sa grâce, que la force de sa parole qui puisse décider la raison à replier ses ailes devant un dogme si abstrus, si incompréhensible pour la raison. Ce n'est que par le secours de Dieu qu'on y croit, comme ce n'est que par la toute-puissance de Dieu qu'il s'opère ; et après le prodige du Dieu qui l'opère, il n'y a pas de plus grand prodige que celui de l'homme qui y croit.

Donc, par cela même que vous, malheureuses dupes et victimes de l'hérésie, vous avez remplacé l'Évangile du Christ par la doctrine de Calvin au sujet de l'Eucharistie, et que vous n'y croyez pas, il est évident que vous n'avez pas la grâce de la foi qui est le don du Père céleste, et que vous n'êtes plus enseignés, éclairés par lui. Votre opposition à ce mystère ne prouve qu'une seule chose : c'est que vous avez commencé par présumer de vous-mêmes, au lieu de commencer par vous humilier ; c'est que vous avez osé assujettir au jugement de votre raison particulière la révélation de Dieu, au lieu de soumettre à la révélation de Dieu le jugement de votre raison particulière ; et par conséquent vous n'êtes pas du nombre de ces hommes fidèles que les prophètes ont appelés les écoliers dociles de Dieu : *Docibiles Dei*. Voyez donc quel est votre aveuglement, quel est votre malheur ! Vous vous croyez mieux que nous en état de bien décider ce qu'il faut admettre touchant les révélations divines ; et réduits à vous-mêmes vous êtes dans la triste nécessité de vous égarer. Les difficultés que vous opposez au mystère de l'Eucharistie vous semblent des pensées solides ; et elles ne sont que des blasphèmes

diaboliques et d'énormes extravagances. Vous attribuez à la lumière de la raison votre résistance à la parole de l'Église, et cette résistance n'est due qu'à l'absence de la lumière divine. Vous reprochez aux catholiques d'adorer du pain et vous vous adorez vous-mêmes. Vous vous croyez illuminés, et vous ne faites que marcher à tâtons au milieu des plus épaisses ténèbres. Vous croyez bien raisonner et vous ne faites que délirer. Or, puisque cette cécité où Dieu vous laisse ; ces ténèbres auxquelles Dieu vous abandonne, sont le châtiment visible de votre présomption, au lieu de vous enorgueillir de ne pas croire au mystère de la grâce et de l'amour, vous devriez en être humiliés, vous devriez en gémir et trembler : *Nolite murmurare ad invicem*.

Mais nous catholiques, nous qui avons cette foi dont vous êtes privés, nous croyons ce mystère sans efforts, sans répugnance, avec une profonde conviction de notre esprit, une adhésion complète de notre cœur ; nous montrons par cela même que cette foi si pleine, si profonde, si facile, si calme, si sûre d'elle-même, si tendre et si affectueuse n'est pas l'œuvre de l'évidence de la raison, de la lumière du jugement particulier, des hallucinations du fanatisme, de l'empire des préjugés humains : *Quia caro et sanguis non revelavit tibi (Matth. xvii)*. Elle est l'effet de l'enseignement, de l'inspiration, de la lumière du Père céleste, qui, comme il nous a révélé ce mystère, nous communique son esprit, nous accorde sa grâce pour y croire : *Sed Pater meus qui in cœlis est (Ibid.)*. Il est donc certain que nous sommes ces *écoliers* fortunés dont les prophètes ont prédit et chanté le bonheur et les gloires, ces disciples privilégiés qui ont Dieu pour maître : *Est scriptum in Prophetis : et erunt omnes docibiles Dei*. Il est certain que le Dieu Père place en nous sa chaire doctrinale ; et que c'est lui qui captive notre entendement, domine notre raison, incline doucement notre volonté. C'est lui qui écarte

le doute, fait disparaître toute objection, nous donne l'intelligence pratique du mystère ; en sorte que notre esprit investi d'une clarté ineffable, n'y voit qu'une profonde mais délicieuse vérité : *Omnis qui audivit a Patre et didicit*. Il est certain que ce Père céleste nous a donné l'œil de l'esprit pour voir, l'oreille docile du cœur pour entendre, la langue prompte de la foi pour confesser un si grand mystère ; et que c'est toujours lui qui maintient en nous ces sens, ces organes divins, reçus aussi par l'hérétique au baptême, mais dont il s'est volontairement privé : en sorte qu'il n'est plus en état de voir, d'entendre, de parler selon la vérité. En un mot, il est certain qu'instruits, attirés, amenés par la main du Père, nous croyons au Fils, nous venons à ses pieds, et nous restons en sa sainte compagnie : *Omnis qui audivit a Patre et didicit venit ad me*. Quelle gloire donc et quel bonheur, pour chacun de nous, de pouvoir se dire à lui-même, sans se faire illusion : Dès que je crois à l'Eucharistie, je suis comme sous l'apprentissage de Dieu, j'appartiens à son école, je participe à sa lumière ; j'éprouve l'impulsion de son esprit ; je sens l'action réelle de sa grâce qui me rend cher, attrayant, délicieux ce dogme ineffable ; et je suis heureux d'y trouver, en m'y dévouant, la source de la vie, le gage de l'immortalité ; tandis que pour l'hérétique qui le dédaigne et le combat, il se change en une sentence d'aveuglement pénal pour le temps, de réprobation pour l'éternité : *Positus in ruinam et resurrectionem multorum, in signum cui contradicetur*.

Enfin, souvenons-nous que tout en ayant rejeté la révélation de l'Eucharistie, le perfide Judas demeura en apparence à la suite du Sauveur, c'est-à-dire qu'ayant ajouté au crime de l'incrédulité celui de l'hypocrisie, il s'était rendu plus coupable que les disciples, qui se séparèrent ostensiblement de la société du Christ, digne, à cause de cela, d'être appelé un vrai démon par la sagesse incréée : *Unus ex vobis diabolus*

est. Comme donc les disciples qui firent si tristement schisme d'avec Jésus-Christ furent la figure, les porte-étendards, les pères des hérésiarques modernes, de même Judas qui demeura dans la société de Jésus-Christ, sans en admettre les doctrines et en partager l'esprit, fut le type et le modèle de tant de catholiques qui, appartenant extérieurement à l'Église et professant des lèvres la foi de l'Église à l'Eucharistie, ne l'ont pas, ou du moins se conduisent comme s'ils ne l'avaient pas dans leur cœur. Hélas! ne sont-ils pas, ou peu s'en faut, de vrais incrédules par rapport à ce mystère, non-seulement le juif, l'hérétique, l'impie qui, hors de l'Église, le rejettent hautement, mais aussi, dans l'Église même, le prêtre, le laïque qui le profanent en le recevant avec une conscience souillée de péchés, le jeune homme écervelé, la femme vaine et légère, l'homme esclave du respect humain, qui osent se présenter devant le Dieu de l'Eucharistie sans plier le genou, sans lui faire une salutation, sans lui adresser une prière, sans lui dire un seul mot de regret, de confiance et d'amour, mais qui assistent au redoutable mystère offert à Dieu pour leur salut avec moins d'attention qu'à une pièce dramatique des plus frivoles, qui ne se repaissent que d'idées terrestres en présence du Dieu du ciel, qui ne respirent par leur maintien et par tout leur extérieur que volupté coupable, en présence du Dieu de toute sainteté, et qui l'outragent impudemment dans le lieu même, dans le temps même destinés à lui rendre hommage! Oui, ces malheureux ne peuvent être à nos yeux qu'autant de personnifications de l'apôtre incrédule et apostat. Certes en les voyant, eux si lâches, si abjects en présence des hommes, demeurer dans une telle attitude d'indifférence, d'immodestie, d'impudeur, en présence de la sainte Eucharistie, est-il possible de soupçonner qu'ils se croient en la présence de Dieu?

Mais malheur à eux! L'hérétique est sans doute coupable

de ne pas croire à ce mystère si clairement révélé par le Christ ; mais dès l'instant qu'il n'y croit pas, il n'est pas coupable de ne pas lui rendre le culte qui lui est dû. Quant à ces catholiques qui, croyant ou laissant supposer qu'ils croient le Fils de Dieu réellement présent dans l'Eucharistie, l'y insultent et l'y méprisent, comme s'il n'y avait point là-même le Fils de l'homme, ne sont-ils pas infiniment plus coupables ? Ne sont-ils pas de véritables Judas, de véritables démons ? *Unus ex vobis diabolus est.* Les voilà donc, recevant de leur péché la punition la plus prompte et la plus sévère, à l'instant même où ils le commettent : ils sont, sans qu'ils s'en aperçoivent, sans qu'ils s'en doutent, frappés en secret de ce grand châtiment, qui consiste dans le silence de la voix de Dieu, dans la privation de la grâce, et dont les tristes résultats sont l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur et un fatal abandon, châtiment qui, pour être occulte, n'en est pas moins terrible que celui dont furent frappés les Bethsames pour avoir porté des regards trop curieux sur l'arche sainte, figure de ce sacrement ! Ainsi outragé par ces catholiques dégénérés, d'une manière moins excusable et plus révoltante qu'il ne l'est par les hérétiques, le Sauveur devient pour eux, au sein même du vrai Israël, de la vraie Église, une occasion de ruine et de mort éternelle : *Positus in ruinam multorum in Israël !*

Vous n'avez rien à craindre de semblable, âmes vraiment chrétiennes, qui, héritières de l'esprit de foi, de respect et d'amour des onze apôtres pour ce divin mystère, l'adorez avec humilité, le méditez avec délices, le cherchez avec transport. Vous en approchez avec une foi vive, une conscience pure, un désir fervent, une confiance sincère, une charité tendre. Pour vous, cet auguste mystère n'est dans l'Église qu'un gage de résurrection et de gloire : *Positus in resurrectionem multorum in Israël.* Profitez donc de ces beaux exemples,

vous aussi, chrétiens, hélas ! si indifférents ; ranimez le sentiment religieux qui en vous paraît si près de s'éteindre. Imitiez la sincère piété des bons, leur recueillement, leur ferveur. Ayez foi, vénération, amour pour le mystère de l'amour, et il sera pour vous aussi ce que Jésus, en l'instituant, a voulu qu'il fût pour tous : le baume des blessures de l'âme, l'espérance du pardon, l'aliment de la force, la source du mérite, le trésor de la grâce, le sceau de la persévérance finale, le gage de la vie éternelle : *Qui manducat hunc panem vivet in æternum*. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCE

SUR L'INSTITUTION DE L'EUCHARISTIE

COMME SACREMENT ET SACRIFICE.

(MANUSCRIT INCOMPLET.)

Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi (Matth. xxviii. 20).

Et voilà que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.

DEPUIS plus de mille ans, le Prophète-Roi, évangéliste par anticipation, avait tracé à grands traits l'histoire du Messie. Il avait prédit, dans les termes les plus clairs, que les rois de la terre et les puissances de l'enfer ourdiraient une conspiration scélérate contre l'Oint du Seigneur, contre le Seigneur lui-même ; qu'ils s'entendraient entre eux, par un horrible concert, pour le mettre à mort, et pour effacer de la surface de la terre le souvenir même de son nom ; mais que le Dieu qui habite les cieux saurait déjouer ces coupables desseins, se moquer de leurs auteurs et les couvrir de honte et de ridicule : *Adstiterunt reges terræ, principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus... Qui habitat in cælis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos* (Psalm. 2).

Pourtant les impies n'ont-ils pas en effet porté leurs mains sacrilèges sur le Fils de Dieu fait homme ? Ne l'ont-ils pas crucifié ? Ne l'ont-ils pas arraché à la terre des vivants, par la plus barbare de toutes les morts, précédée du plus ignominieux de tous les supplices ? Comment donc s'accomplira

l'oracle prophétique ? Comment les complots des hommes et des démons contre la précieuse vie de l'Homme-Dieu seront-ils vains et impuissants ? L'oracle s'est accompli à la lettre, principalement par la grande institution de l'Eucharistie ? Par ce mystère et dans ce mystère, Jésus-Christ s'est donné une nouvelle existence, une vie nouvelle, qu'on n'a pu lui ravir, qu'on ne lui ravira jamais : l'existence, la vie sacramentelle, par lesquelles, même après avoir été immolé dans un temps et dans un lieu, il est néanmoins toujours existant, toujours vivant dans tous les temps et dans tous les lieux. Oui, malgré les efforts sataniques des hommes pour le chasser de ce monde, il est resté ; il restera dans ce monde jusqu'à la fin des temps, pour y continuer son action réparatrice et sanctificatrice du monde.

C'est à cette grande et ineffable institution de l'Eucharistie qu'il a fait particulièrement allusion, lorsque après sa résurrection glorieuse, pour consoler ses apôtres désolés d'une séparation prochaine, il leur dit : « De quoi vous attristez-vous ? Ne savez-vous pas déjà que j'ai trouvé le moyen, en retournant au ciel, de ne pas quitter la terre ? Dans l'Eucharistie, ne suis-je pas en tout temps avec vous, au milieu de vous, jusqu'à la fin des temps ? *Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.*

Nous avons déjà expliqué la révélation magnifique, la promesse solennelle que l'aimable Sauveur voulut faire du sacrement des autels, une année entière avant son institution. Aujourd'hui c'est l'accomplissement de cette révélation et de cette promesse que nous devons méditer, accomplissement dont tous les détails sont aussi instructifs que touchants. Comme la révélation et la promesse ont mieux fait connaître l'institution, l'institution, à son tour, fait mieux concevoir la révélation et la promesse. Il ne faut donc pas disjoindre ces

deux endroits de l'Évangile, qui se lient étroitement, s'expliquent et s'éclairent l'un par l'autre ; et tous les deux élèvent au dernier degré de certitude et d'évidence la vérité, la portée et la grandeur de ce mystère. Par l'institution, encore plus que par la promesse, nous apprenons que l'Eucharistie est en même temps : 1° un vrai aliment ; 2° un vrai sacrifice. Telle est la double fonction qui lui fut assignée par son divin auteur. Tel est aussi le double motif pour lequel le Fils de Dieu demeure et demeurera jusqu'à la fin du monde avec nous, toujours prêt à satisfaire tous les besoins de notre âme : *Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.*

Vous écouterez donc, mes frères, avec un intérêt tout particulier cette autre instruction sur l'Eucharistie ; car il faut que vous soyez à même, autant que possible, de vous rendre compte de la foi que vous professez ; que vous connaissiez les solides bases sur lesquelles elle repose, ainsi que les absurdités, les incohérences et la mauvaise foi des attaques par lesquelles on travaille dans ces jours néfastes à l'arracher de vos cœurs. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Elle venait de commencer cette horrible nuit que les ennemis du Christ, avec son perfide disciple, les Pharisiens et les Pontifes, les Juifs et les Romains, avaient fixée pour se saisir du Messie et l'immoler à leur propre haine et à la fureur aveugle de Satan qui les inspirait. Or c'est précisément cette nuit même, où il devait être trahi (1), que le Fils de Dieu choisit tout exprès, pour donner aux hommes la plus grande preuve de la tendresse dont il les avait toujours

(1) « In qua nocte tradebatur (I Cor. xi. 23). »

aimés (1); et pour leur montrer que, comme il avait été prédit, les eaux fangeuses de tant d'ingratitude, de tant de crimes, de tant d'infamies de leur part, n'avaient pu éteindre dans son cœur l'incendie de son infinie charité; pas plus que tous leurs efforts sataniques ne pourraient enchaîner sa puissance infinie (2).

Après avoir donc terminé la cène légale de l'agneau figuratif, après avoir donné le plus grand exemple d'humilité en lavant lui-même les pieds de ses apôtres, se remettant à table avec eux, il prend dans ses mains divines l'un des pains restés du festin légal; il lève les yeux au ciel, il rend grâces à son divin Père; puis il bénit le pain; il le rompt et le distribue à ses convives en leur disant : Prenez et mangez tous de ce pain : ceci est vraiment mon corps, ce même corps qui va être livré pour vous (3). Puis prenant une coupe pleine de vin, rendant encore grâces, il bénit le vin, en boit lui-même, le passe à ses apôtres, afin qu'ils en boivent eux aussi, leur disant : buvez tous de cette coupe : ceci est mon sang, le sang du nouveau Testament, qui sera répandu pour vous et pour tous aussi, en rémission des péchés (4). Ô récit ! ô paroles ! que tout cela est simple, clair et précis, et en même temps sublime, mystérieux, frappant et démonstratif de la profonde et ineffable vérité du mystère !

Souvenons-nous d'abord que, lors du prodige de la multiplication des pains, le Seigneur, au rapport de tous les évan-

(1) « Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos (*Jo. XIII. 1.*). »

(2) « Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem (*Cant. VIII. 7.*). »

(3) « Cœnantibus autem illis, accepit Jesus panem et gratias agens benedixit, fregit deditque discipulis suis, dicens : Accipite et manducate : hoc est corpus meum quod pro vobis datur (*Matth. XXVI. Luc. XXII.*). »

(4) « Similiter accipiens et calicem... gratias egit et dedit illis, dicens : Bibite ex hoc omnes ; hic est sanguis meus novi testamenti, qui pro vobis fundetur ; qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum (*Ubi supra.*). »

gélites, éleva les yeux au ciel, rendit grâces à son divin Père, bénit le pain qu'il avait pris dans ses mains, le brisa, le passa aux disciples afin qu'ils le distribuassent au peuple. Or ayant exactement répété les mêmes cérémonies en instituant l'Eucharistie, il nous a évidemment donné à entendre que dans ces deux circonstances il s'est agi du même mystère ; que le prodige opéré dans le désert était l'essai, la figure du prodige encore plus grand opéré dans le cénacle ; et qu'ici il a transformé le pain en son vrai corps pour la nourriture des âmes, en vertu de la même puissance divine par laquelle il avait, une année auparavant, multiplié le pain pour la nourriture des corps. Il est donc évident que la consécration du pain dans la dernière cène a été un véritable prodige.

Ainsi sont reliés ensemble et la révélation faite dans la synagogue de Capharnaüm et le mystère accompli dans Jérusalem ; ainsi la synagogue et le cénacle sont mutuellement rapprochés, sont placés l'un en présence de l'autre, comme pour se parler mutuellement et se répondre, pour se servir l'un à l'autre d'explication, de commentaire et de preuve.

Oh ! que cette économie de la sagesse divine est admirable ! et qu'elle sert merveilleusement à établir la vérité d'un si grand mystère ! Si nous n'avions que la révélation et la promesse de l'Eucharistie rapportées par saint Jean, et nullement le récit de son institution, tel qu'il nous est donné par les autres évangélistes ; ou bien si nous n'avions que le récit de son institution sans celui de sa révélation et de sa promesse, l'un ou l'autre de ces passages de l'Évangile, expliqué par la tradition et confirmé par la croyance constante et universelle de l'Église, suffirait à lui seul pour établir le dogme de la présence réelle. Mais notre aimable Sauveur n'a pas voulu établir, sur l'une seulement de ces deux narrations, le témoignage écrit d'une si incompréhensible vérité ; il a voulu

que ses historiens sacrés enregistrassent pareillement et la prédiction et l'exécution, la parole et le fait, la promesse et l'accomplissement du même mystère. Voulez-vous savoir ce qu'a fait le Seigneur, lorsqu'en prenant dans ses mains le pain et la coupe, il dit, d'après saint Matthieu, saint Marc et saint Luc : « Prenez ; ceci est mon corps ; ceci est mon sang. » Rappelez-vous l'endroit où, d'après saint Jean, il avait dit, en termes si nets et si formels : « Le pain que je vous donnerai, ce sera ma propre chair, qui doit être immolée pour le salut du monde ; je convertirai ma chair en véritable nourriture, et mon sang en véritable breuvage (1). » Il a réalisé la grande vérité qu'il a méditée ; il a accompli la touchante promesse qu'il avait faite ; il a institué le grand sacrement qu'il avait annoncé ; il a tenu sa parole, de nous donner un jour à manger son propre corps, à boire son propre sang. Les doutes ne sont donc plus possibles touchant la présence réelle de Notre-Seigneur dans ce sacrement. Il n'y a là d'autres ténèbres que celles qui sont inséparables des mystères de Dieu, ou que, dans son orgueil stupide, amasse à plaisir la raison de l'homme. Quant à la raison humble, docile, soumise à la parole de Dieu, tout dans ce mystère est clair pour elle, tout est limpide, évident ; elle en accepte la vérité avec transport, et elle la garde avec bonheur.

Par suite, il n'est pas possible de se former une idée de l'agréable surprise, de l'enchantement, du charme, de la consolation des apôtres, en voyant un si grand mystère opéré sous leurs yeux ? Nous avons vu déjà que lorsque le Seigneur leur en fit la révélation, ils y avaient répondu, dans la personne de Pierre, par la protestation la plus humble, la

(1) « Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita. Caro mea vere est cibus ; sanguis meus vere est potus. »

plus confiante, la plus généreuse ; et qu'ils parlèrent alors, selon la remarque de saint Jean-Chrysostome, le langage le plus caractéristique d'un vrai et fidèle disciple de Jésus-Christ, qui n'a nulle envie de sonder curieusement les oracles de son divin Maître, mais se borne à les écouter avec docilité, même lorsqu'ils sont obscurs, et de les croire avec humilité, même lorsqu'ils sont incompréhensibles, attendant avec une résignation parfaite le temps où il plaira au divin Maître de lui en donner la signification et l'intelligence (1).

Ce temps arriva pour les apôtres lors de la dernière cène. Le Seigneur, prenant alors le pain dans ses mains et le changeant par sa toute-puissante parole en son corps, déclara par ce seul fait que le pain terrestre et visible est la matière choisie par lui pour servir de voile à un pain céleste et invisible ; et que sous les accidents du pain matériel qui maintient la vie du corps se cache l'aliment spirituel et divin qui procure la vie éternelle de l'âme. Les apôtres, en ce moment, voient donc de leurs yeux la vérité du mystère dont ils avaient entendu l'annonce de leurs oreilles ; ils contemplent la réalité de la promesse à laquelle ils avaient cru ; et, en récompense de leur foi, ils reçoivent, dit saint Cyrille, la solution claire et sensible de l'énigme divine, solution dont les disciples apostats à Capharnaüm s'étaient volontairement privés par leur incrédulité et leur orgueil (2).

« Ceci est mon corps, prenez et mangez ; ceci est mon sang, prenez et buvez. » Ce fut comme si le divin Maître leur eût dit : Ceci est le pain descendu du ciel ; ce pain meilleur

(1) « Nec discipuli est, quæ magister tradit ea curiosius investigare, sed « audire et credere et idoneum tempus solutionis expectare (*S. Jo. Chrys.*). »

(2) « Vide quomodo insipientibus et credere nolentibus non explicavit ; « sed jam credentibus clarissime expromit (*S. Cyrill.*). »

que la manne; ce puissant et miraculeux aliment que je vous avais promis l'année dernière. Dans ce pain, qui n'est plus du pain, j'ai renfermé tout mon corps; dans ce vin, qui n'est plus du vin, j'ai recueilli tout mon sang. Vous connaissez donc à cette heure ce *comment* que vos anciens collègues se rendirent indignes de connaître. Vous voyez en ce moment où je l'accomplis, comment s'opère ce mystère prédit alors, sujet de tant de murmures, et occasion de tant d'apostasies. Vous comprenez combien ont été téméraires et insensés ceux qui, doutant de la vérité de ma parole et de l'efficacité de ma puissance, s'écrièrent alors : « Comment est-il possible qu'il nous donne sa propre chair à manger? » et qui trouvant ma promesse étrange, mon langage dur et insupportable, se séparèrent de ma compagnie. Prenez et mangez; il ne s'agit pas ici de symboles et de figures, mais de choses substantielles et de réalités. Vous voyez comment se fait cette manducation vraie et réelle de ma chair, dont je vous parlais alors; et avec combien de facilité, au moyen de la transformation de ce pain en mon corps, je vous donne réellement mon corps à manger, sous les accidents du pain; je remplis ma promesse et tiens ma parole : *Accipite et manducate; hoc est corpus meum.*

Ce que vous venez de me voir faire sous vos yeux vous apprendra aussi *comment*, en vertu de mes propres paroles, prononcées par vous et par vos successeurs, sur la même matière, sur du pain et du vin, vous aussi et vos successeurs changerez ce pain et ce vin en mon corps et en mon sang : *Hoc facite in meam commemorationem*; et comment, au moyen de cette grande institution, étant au ciel, je pourrai toujours donner le même aliment divin, à vous, à mes fidèles, à mon Église, et rester avec vous, sans interruption, jusqu'à la fin des siècles sur cette terre : *Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.*

Remarquez aussi, mes frères, que le divin Sauveur dit alors aux apôtres : « Mangez-en tous; buvez-en tous, *manducate, bibite omnes.* » Car, par ce mot *tous*, il montrait que sa puissante parole avait non-seulement changé le pain en son corps, le vin en son sang; mais qu'il avait mis tout son corps dans chaque parcelle visible du pain, et tout son sang dans chaque goutte du vin; autrement il n'eût point été vrai que tous et chacun d'eux eussent mangé son corps et bu son sang, ce corps n'ayant pas été mis en morceaux, ce sang n'ayant pas été divisé. Il montrait qu'il avait le pouvoir de mettre, d'une manière sacramentelle et invisible, son corps en différents lieux, tout en demeurant lui dans sa forme naturelle et visible à la place où on le voyait. Il faisait voir en action, non-seulement le prodige de la *Transsubstantiation*, mais aussi celui de la multiplication simultanée de son corps divin que les Capharnaïtes n'avaient pas voulu croire, bien qu'ils en eussent eu l'essai et la figure dans le prodige de la multiplication des pains. Il consolait ainsi la foi des apôtres et affermissait celle de tous les fidèles pour l'avenir. Il faisait disparaître la difficulté de pouvoir se trouver en même temps en différents lieux. Par ce qu'il faisait avant sa mort, il rendait sensible ce qu'il ferait après sa mort. Il rendait facile la croyance à la présence réelle, même pour le temps où il serait retourné dans les cieux. En effet, il se trouvait alors en même temps visiblement assis à la table de la Cène, et invisiblement dans le sein des apôtres qui venaient de le recevoir tout entier sous les accidents eucharistiques. Pourquoi donc, plus tard, se refuser à croire que, retiré dans les cieux, il n'en est pas moins resté dans son sacrement pour toujours et à chaque instant avec nous, parmi nous, sur cette terre? *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.*

Oh! que les apôtres durent déplorer alors la résolution

insensée de leurs anciens collègues, qui apostasièrent et se retirèrent de la suite du Christ pour avoir voulu se faire juges de sa divine parole ! Oh ! qu'ils durent s'applaudir alors d'être restés, eux, fidèlement attachés à la société du Sauveur, d'avoir, sur l'inspiration du Père céleste, fidèlement accueilli et cru fermement sa parole infaillible, et d'avoir eu le bonheur de la voir accomplie ! Oh ! qu'ils durent alors s'affermir davantage dans leur foi, et s'écrier avec un nouvel enthousiasme, dans l'excès de leur amour reconnaissant : Vraiment, Seigneur, vos paroles sont la vérité et la vie éternelle ! Nous vous reconnaissons, nous vous croyons en ce moment, plus que jamais, le Fils de Dieu, le Messie promis au monde : *Verba vitæ æternæ habes ; et nos cognovimus et credimus quia tu es Filius Dei vivi.*

Étant restés unis, comme les apôtres, à la société du Christ par la profession de la même foi, nous devons, nous aussi, nous livrer aux mêmes sentiments de gratitude envers Dieu et de contentement intérieur ; tandis que tant d'hérétiques et d'incrédules rejettent, comme les Juifs de Capharnaüm, le mystère eucharistique et se séparent fatalement de la compagnie de leur divin Maître, en se séparant de l'Église.

Mais par quels moyens ces infortunés, jouets de leur orgueil et de l'esprit de Satan, parviennent-ils à s'étourdir, à s'obstiner dans leur incrédulité au sujet de ce mystère, et à justifier leur apostasie ? C'est en imaginant, d'après les doctrines de ceux qui les ont égarés, que Jésus-Christ, lorsqu'il dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » ne parla qu'un langage métaphorique ; et que comme par ces paroles prononcées l'année précédente : « Si vous ne mangez ma chair vous n'aurez pas la vie en vous, » il n'avait imposé autre chose que la nécessité d'admettre le dogme de l'Incarnation ; de même en disant, dans la dernière Cène : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » il a voulu parler de son corps et

de son sang, en figure et non en réalité. Or nous avons déjà fait justice du premier de ces deux grossiers et absurdes blasphèmes de l'hérésie (1). Faisons maintenant justice du second.

L'Évangile nous atteste que notre divin Sauveur, avant d'entreprendre certaines actions, élevait ses yeux au ciel, remerciait et priait son Père céleste. Mais remercier et prier Dieu, c'est le propre de la créature, c'est le propre de l'homme. Jésus-Christ priant son Père et le remerciant de lui avoir donné tout pouvoir, même en tant qu'homme, c'était donc Jésus-Christ déclarant qu'il était vraiment homme, tandis que par la confiance même de sa prière, par les bénédictions qu'il faisait descendre autour de lui, et par l'air majestueux et assuré qu'il déployait en pareilles circonstances, il s'annonçait l'égal de Dieu, le Fils consubstantiel de Dieu, et il donnait à voir que l'œuvre qu'il allait faire ne pouvait être faite que par un Dieu. Il est donc évident, par la lettre même de l'Évangile, que toutes les fois qu'il faisait précéder son action par l'élévation de ses yeux au ciel, par la prière, par la bénédiction et par l'action de grâces, l'action qui allait suivre était toujours un miracle, et un grand miracle.

Or, il est dit de Jésus-Christ opérant la multiplication des pains : 1° Il prit les pains dans ses mains ; 2° il leva les yeux au ciel vers son divin Père ; 3° il rendit grâces ; 4° il bénit ces mêmes pains ; 5° il les rompit ; 6° il les donna à ses disciples (2). Et de Jésus-Christ, instituant dans la dernière Cène le sacrement de son corps, il est dit aussi : Avant d'aller souffrir : 1° Il prit le pain dans ses saintes et vénérables

(1) Voyez la précédente homélie.

(2) « *Accepit manibus ; aspiciens in cœlum ; cum gratias egisset ; benedixit ac fregit ; et dedit discipulis* (*Matth. xiv ; Marc. vi ; Luc. ix ; Joan. vi*). »

main; 2° il leva son regard au ciel vers Dieu son Père tout-puissant; 3° il lui rendit grâces; 4° il bénit le pain; 5° il le rompit; 6° il le donna à ses disciples (1). Après cela, ne faut-il pas être bien ignorant, bien aveugle dans la science des livres saints, pour ne pas voir qu'il y a ressemblance de choses entre ces deux faits précédés de préliminaires tout à fait identiques, et racontés dans des termes absolument les mêmes. Il est donc évident, par ce rapprochement, que le pain de Capharnaüm fut la figure et la prophétie sensible du pain de la dernière Cène. Il est encore évident que, comme à Capharnaüm le divin Sauveur opéra un grand prodige, il opéra aussi un grand prodige dans sa dernière Cène, et d'autant plus grand, que la réalité est plus noble que la figure et la vérité plus noble que la prophétie; que, comme à Capharnaüm il multiplia le pain, dans la dernière Cène il multiplia son corps; et qu'enfin, l'opinion de l'hérésie qui enseigne que Jésus-Christ, dans la dernière Cène n'a rien multiplié, n'a opéré aucun prodige, et n'a fait que désigner le pain comme *signe de son corps*, que cette opinion, dis-je, ôte toute dignité aux actes de Notre-Seigneur, toute harmonie et tout sens aux textes sacrés, et se trouve en opposition manifeste avec l'esprit et la lettre de l'Évangile.

En effet, si, comme les théologiens de l'hérésie osent l'affirmer, Jésus-Christ, dans la dernière Cène, n'avait voulu désigner le pain et le vin que comme figure de son corps et de son sang, il est évident qu'il n'aurait rien fait d'extraordinaire, de difficile, de miraculeux. Or conçoit-on que le Fils de Dieu ait fait précéder, par les préliminaires propres aux pro-

(1) « Qui pridie quam pateretur, accepit panem; et elevatis oculis in cœlum
 « ad te Deum Patrem suum omnipotentem, tibi gratias agens, benedixit,
 « fregit deditque discipulis suis (*Canon Missæ, et Evang. Matth. XXVI; Marc XIV;*
 « *Luc XXIX.*) »

diges, une action par laquelle il n'eût opéré aucun prodige ? Ne se serait-il pas moqué de la crédulité des apôtres et de leurs successeurs, en préparant, par de si graves et imposantes cérémonies, un acte qui n'aurait eu rien de sérieusement important ? N'aurait-il pas eu l'air de plaisanter en faisant mine de vouloir opérer un miracle, pour en venir tout simplement à recommander un rite stérile, une cérémonie assez peu significative, en un mot, en prenant l'attitude majestueuse du Dieu des merveilles, pour finir par dire et faire ce qui pouvait être dit et fait par le premier homme venu ? O contrefacteurs sacrilèges ! qui, non contents d'avoir changé en une vaine représentation le vrai culte de Dieu, prétendez faire... le dirai-je?... un histrion du Fils de Dieu lui-même !...

En second lieu, par l'institution de l'Eucharistie, Jésus-Christ a substitué, et l'hérésie elle-même en convient, la communion eucharistique à la manducation de l'agneau, qui jusqu'alors avait été pratiquée par les Juifs, et il a voulu laisser la cérémonie de la Cène comme un souvenir perpétuel de sa passion et de sa mort, puisqu'il a dit, selon les évangélistes : « Faites ceci en mémoire de moi ; » *Hoc facite in meam commemorationem* ; et que saint Paul nous fait connaître ainsi la pensée du divin Maître : « Vous annoncerez par ce mystère la mort de votre Sauveur, jusqu'au moment où il reviendra juger le monde (1). » Mais l'Eucharistie n'est et ne peut être un souvenir toujours subsistant, un renouvellement mystique et sublime de la passion et de la mort du Sauveur, qu'autant que sous le voile du pain consacré se trouve réellement son corps, qu'il s'y trouve de manière à ce que ce corps divin soit, dans les accidents du pain, toujours brisé, consommé par la manducation, mystiquement immolé et offert,

(1) « Mortem Domini annuntiabitis donec veniat (I ad Cor. XI. 26). »

qu'autant, d'autre part, que sous le voile du vin consacré se trouve réellement aussi son sang, et de manière que ce sang divin puisse aussi, dans les accidents du vin, être bu, partagé et répandu pour la rémission des péchés. Mais si ce pain et ce vin ne sont autre chose que du pain et du vin bénits, ne sont que la simple figure et non la réalité du corps et du sang de Notre Seigneur, ils ne peuvent renouveler et signifier sa passion et sa mort. Quel rapport, quelle analogie pourrait-on trouver entre du simple pain et du simple vin et son corps et son sang? Comment, en ne mangeant que du pain et du vin, pourrait-on accomplir un renouvellement commémoratif de son corps immolé, de son sang répandu pour le salut du monde? Au contraire, l'agneau, animal patient, doux, pacifique, qu'on immolait et qu'on mangeait dans la Pâque des Juifs, pour figurer l'immolation et la mort futures du Messie, représentait bien mieux la douceur, la patience et la paix avec lesquelles l'agneau divin a subi sa passion et sa mort. Ainsi, dès lorsque Jésus-Christ n'aurait laissé dans l'Eucharistie que la simple figure de son corps, il aurait aboli l'ancien symbole, expression si sensible, si vive, si fidèle de son sacrifice, pour y en substituer un autre qui ne peut le représenter presque d'aucune manière. Pourquoi donc aurait-il, sans aucune raison plausible, changé la forme du culte? Pourquoi n'aurait-il laissé dans sa religion, plus parfaite que celle des Juifs, qu'un souvenir de lui beaucoup moins parfait, ou, pour mieux dire, pâle, sans signification et tout à fait inconcluant? En effet, dépouillés de la présence réelle du Christ, le pain et le vin eucharistiques ne sauraient presque plus rien dire à l'imagination, à l'esprit et au cœur. Pourquoi le Seigneur n'aurait-il donc pas plutôt laissé, pour figurer son immolation passée, le même symbole qui figurait si bien son immolation future?

En troisième lieu, les paroles de l'institution de l'Eucha-

ristie, interprétées dans le sens de la présence réelle, sont si claires et si énergiques, qu'elles ne sauraient l'être davantage pour obtenir l'assentiment de tout esprit raisonnable! Impossible d'y rien ajouter ni d'y substituer rien de plus clair, de plus formel, de plus énergique, pour nous rendre certains de la vérité du mystère. Notre-Seigneur a dit : « Prenez et mangez, ceci est mon corps; mon corps qui sera crucifié pour vous; ceci est mon sang, qui sera répandu pour vous. » Ici on ne peut pas ne pas ajouter mentalement ce commentaire : C'est ainsi que ma chair est une véritable nourriture, et que mon sang est un véritable breuvage. Or le moyen de voir dans ces expressions la moindre tendance à un langage figuré? Le moyen de ne pas y trouver la pensée du Fils de Dieu, parlant de son propre corps, de son propre sang; de son corps et de son sang réels; de son corps, qui était là vivant et qui devait être immolé le lendemain; de son propre sang, qui était alors dans ses veines, et qui le lendemain devait être répandu sur la croix?

Ne perdons pas de vue le moment solennel où furent prononcées par Jésus-Christ les suprêmes et saintes paroles si tourmentées en sens divers par la légèreté ou la mauvaise foi. C'était la veille de sa mort; c'était au moment même où Jésus-Christ léguait à ses apôtres ses derniers vœux, ses derniers enseignements, ses dernières exhortations. Il laissait en ce moment à ses apôtres son testament, et comme maître, et comme ami, et comme souverain législateur, et comme fondateur d'un culte nouveau et éternel. Comment pourraient trouver ici place les équivoques, les expressions étranges, embarrassées, éloignées du langage le plus simple et le plus naturel?

Certes, le Fils de Dieu dut parler alors non-seulement avec l'autorité, la majesté, la grandeur du Dieu tout-puis-

sant, dont la parole a créé l'univers; mais aussi avec la clarté, la précision du Dieu souveraine vérité.

En prenant le pain entre ses mains, il ne dit pas : Ce pain est mon corps; car s'il se fût ainsi exprimé, il aurait donné à entendre que le pain, tout en restant du pain, renfermait aussi son corps; c'est-à-dire que, dans une seule et même agrégation d'accidents, il se trouverait deux substances corporelles, la substance du pain et celle de son corps, ce qui aurait été absurde; et c'est pourtant l'erreur grossière des Luthériens, partisans de la doctrine de l'*impanation*, ou de la permanence du pain et du corps de Notre-Seigneur dans la même hostie; aussi rejettent-ils la *transsubstantiation*, ou la conversion de la substance du pain en la substance du corps de Notre-Seigneur dans ce sacrement. Mais Jésus-Christ a dit : « Ceci est mon corps; » de manière à ce que le mot *ceci* affecte le mot *corps* et s'accorde avec lui; en sorte que c'est une locution toute semblable à cette grande parole que le divin Père fit entendre du haut du ciel : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » (*Matth. III.*)

Les paroles de la dernière Cène signifient donc évidemment : Ceci, qui vous semble être du pain, ce n'est plus du pain; car du pain il ne reste que les accidents que vous voyez; mais quant à la substance que vous ne voyez pas, elle n'y est plus; elle a fait place à la substance de mon corps; en sorte que ceci est vraiment mon corps, et ceci mon sang.

Le Seigneur pouvait-il s'exprimer dans des termes plus directs, plus formels, plus étincelants de lumière, pour nous faire croire à la présence réelle dans son sacrement? Ébloui par tant de lumière, Luther, cet esprit orgueilleux et grossier tout à la fois, s'écriait : « Si Carlostad pouvait me prouver qu'il n'y a que du pain dans l'Eucharistie, il me rendrait un immense service, dont je lui serais très-reconnais-

sant. Fort de cette arme, je saurais bien vexer le Pape. Mais le fait est que je me vois tellement forcé d'admettre la présence réelle, que je ne trouve pas moyen de me tirer d'affaire. Le texte de l'Évangile est si clair, si manifeste, si concluant, qu'il n'est pas possible de révoquer en doute la présence réelle, et moins encore de la nier et de la détruire par les commentaires d'un cerveau délirant. »

Les Sacramentaires eux-mêmes, en prétendant que les paroles divines, « ceci est mon corps, » doivent être prises dans un sens mystique et figuratif, font-ils autre chose que reconnaître, eux aussi, la solidité de l'interprétation catholique, puisque afin d'éluder le sens littéral, seul légitime et naturel, ils s'épuisent en efforts inimaginables pour leur en donner un autre purement fantastique et absurde ?

Remarquez enfin que ceux qui abusent d'une manière aussi indigne de ces divines paroles sont ces mêmes hérétiques qui se vantent de ne suivre d'autre règle de foi que (1).

DEUXIÈME PARTIE.

..... Mais la veille du jour où Jésus-Christ allait s'offrir lui-même en sacrifice visible et public sur la croix, quel besoin avait-il de s'offrir encore par le sacrifice eucharistique, sacrifice si nouveau, si caché, si incompréhensible ? Ah ! son crucifiement fut, il est vrai, un véritable sacrifice ; mais la sentence de Pilate qui l'ordonna, la fureur des bourreaux qui l'exécutèrent lui donnèrent les apparences d'une condamnation forcée et d'un supplice mérité. Dans le

(1) Ici le manuscrit fait défaut ; plusieurs feuillets manquent, et nous n'avons ni la fin de cette première partie sur la présence réelle, ni le commencement de la seconde partie sur le sacrifice.

crucifiement, les crimes des hommes qui en furent la cause seconde et immédiate déshonorèrent, en quelque sorte, la sainteté de ce grand sacrifice et éclipsèrent la gloire de l'offrande tout à fait libre et gratuite que le grand prêtre des siècles y fit de sa victime et que la victime y fit d'elle-même. A l'exception près de l'auguste mère et de quelques-uns des disciples du Fils de Dieu crucifié, personne ne distingua alors le sang divin qui coulait de la croix du Sauveur d'avec le sang qui coulait de la croix des larrons crucifiés en sa compagnie. Le sang des victimes immolées dans les sacrifices de la loi, en témoignage de l'ancienne alliance, était respectueusement recueilli dans des coupes d'or et réservé pour l'aspersion de l'autel et la sanctification du peuple (*Héb. x*) ; tandis que personne ne recueillit le sang de la victime divine immolée au Calvaire, ni ne l'appliqua à un usage religieux et saint. Ce sang précieux fut alors méconnu et négligé, on dirait même qu'il fut confondu avec le sang des malfaiteurs. Dans ce sacrifice du saint des saints, aux yeux de ceux mêmes pour qui il était offert, le prêtre n'est, selon les apparences, qu'un coupable, l'immolation qu'un châtiment, l'autel rien qu'un échafaud. Le Seigneur donc, selon saint Grégoire de Nysse, ne voulut pas, ne put pas vouloir rendre pour un seul instant douteuse la liberté de son immolation. Il n'attendit donc pas que la trahison de Judas, la haine des Juifs, l'injustice de Pilate contribuassent à faire croire que c'était contre sa volonté qu'il était immolé (1). Il ne voulut pas que la malice et les crimes des hommes, leurs mœurs impures, leurs langues sacrilèges parvinssent à déshonorer un sacrifice qui devait, comme un parfum agréable, s'élever jus-

(1) « Nec ex proditiōne Judæ sibi imponendam necessitatem, nec Judæorum impetum, nec Pilati sententiam expectat (*Orat. Cataches.*). »

qu'au trône du Très-Haut, et qui devait sauver l'homme et restaurer l'univers (1).

Voulant donc montrer que ni les obstacles naturels ne sauraient borner sa puissance, ni les crimes des hommes arrêter sa miséricorde; et en vertu de cette sagesse par laquelle il prévoit tout, de cette indépendance par laquelle il dispose de tout selon sa volonté, il résolut de prévenir le sacrifice de la croix; et avant de l'accomplir d'une manière solennelle et publique, il voulut le réaliser d'une manière mystérieuse et cachée; il s'immola vraiment pour nous par une immolation invisible, mais réelle; dans un secret plus sévère et plus profond que le secret du temple, sur un autel plus précieux que l'autel d'or placé dans le sanctuaire, se faisant lui-même sacrificateur et sacrifice, prêtre et victime, le vrai Moïse immolant l'agneau de Dieu qui seul efface les péchés du monde. Or quand et où le Christ a-t-il accompli ce grand mystère? C'est au cénacle, c'est lorsqu'il donna à ses disciples son corps à manger, son sang à boire. Oui, ce fut alors qu'il déclara par le fait que l'ancien sacrifice prophétique de l'agneau a reçu dans ce mystère son accomplissement et sa perfection (2).

La Cène eucharistique fut donc le même sacrifice que celui de la croix, offert en deux différentes circonstances avec un rite différent. Ce fut le même sacrifice que le sacrifice sanglant de la croix, mais offert sans effusion de sang. Ce fut le

(1) « Ut malitia eorum sit communis hominum salutis principium et causa » (*Orat. Cataches.*). »

(2) « Qui potestate sua cuncta disponit, hominum notitiam consilio suo antevertit, et arcano sacrificii genere quod ab omnibus cerni non poterat seipsum pro nobis hostiam offert et victimam immolat, sacerdos simul existens et agnus Dei qui tollit peccata mundi. Quando id præstitit? Cum corpus suum discipulis edendum et sanguinem bibendum præbuit; tunc aperte declaravit agni sacrificium jam esse perfectum (*Ibid.*). »

même sacrifice ; mais anticipé, caché, séparé de toute injustice des hommes, et offert au divin Père avec une parfaite liberté intérieure et extérieure, avec une charité pure et parfaite ; dans lequel la violence des hommes n'entra pour rien, pas même comme cause instrumentale du dessein de sa bonté ; dans lequel le vrai Moïse recueillit lui-même son sang dans une coupe et le donna à ses disciples conjointement avec la chair de la victime et compléta par anticipation l'oblation du Calvaire. En effet à l'oblation du Calvaire devait manquer la communion, ce complément nécessaire du sacrifice, cette preuve essentielle de la réconciliation accomplie. La Cène eucharistique fut donc un sacrifice réel, qui, sans une immolation extérieure, laquelle n'eut lieu qu'au Calvaire, en eut cependant tout le mérite, toute l'efficacité et la perfection.

Mais ce ne fut point seulement une opération passagère, un sacrifice offert une seule fois ; ce fut une institution permanente ; ce fut un sacrifice établi pour toujours et devant, selon une profonde pensée de saint Hilaire d'Arles, se renouveler jusqu'à la fin du monde. Car, dit ce père, cité par saint Thomas, comme le Seigneur allait dérober aux regards des hommes le corps qu'il avait pris ici-bas, il dut nous laisser la faculté de reconsacrer le sacrement de ce même corps, afin qu'il nous fût toujours possible d'honorer par le sacrement le mystère qui avait été une seule fois offert pour notre paix ; et afin que, le besoin de l'action réparatrice nécessaire au salut des hommes étant permanent, il y eût aussi permanence du sacrifice par lequel on s'en applique le fruit, et que la victime immortelle fût toujours présente à l'esprit des hommes par l'opération du sacrement et à leur cœur par l'infusion de la grâce (1).

(1) « Quia corpus assumptum ablaturus erat ex oculis ; necessarium era

En effet, en communiant de sa main les disciples, l'aimable Sauveur leur adressa ces simples et sublimes paroles : « Ce que vous venez de me voir faire pour vous, je vous ordonne de le faire, vous aussi, en mémoire de moi (1) ; » et d'après saint Paul, qui l'ayant appris du divin Maître, Jésus-Christ même, a encore ajouté ceci : « Toutes les fois que vous mangerez de ce pain et que vous boirez de cette coupe, vous représenterez réellement la mort de votre Seigneur, jusqu'au jour où il reviendra pour juger le monde (2). »

O précieuses paroles, pleines d'autorité, de puissance et d'empire ! par ces paroles, selon le concile de Trente et le perpétuel enseignement de l'Église, le Fils de Dieu constitua les apôtres prêtres du Nouveau Testament ; il leur ordonna, ainsi qu'à leurs successeurs, d'offrir à perpétuité le même sacrifice (3).

Et en vérité il est évident que le Seigneur ayant dit aux apôtres : « Faites ceci », *Hoc facite*, par cela même il leur communiqua, sans aucune réserve et sans limitation, le pouvoir de faire précisément et réellement ce qu'il venait de faire lui-même, c'est-à-dire, le pouvoir de convertir, eux aussi, par les mêmes paroles qu'il avait prononcées, le pain en son corps et le vin en son sang ; de continuer le même sacrifice qu'il avait offert le premier, pour les mêmes fins pour lesquelles il l'avait offert lui-même, pour

« ut nobis sacramentum corporis et sanguinis sui consecraret, ut coleretur
 « jugiter per mysterium quod semel offerebatur in pretium ; et quia quoti-
 « diana et indefessa currebat pro hominum salute redemptio, perpetua esset
 « etiam Redemptionis oblatio et perennis ista victima viveret in memoria et
 « sentiri posset præsens in memoria (S. Hilar. arelat.). »

(1) « Hoc facite in meam commemorationem. »

(2) « Quotiescumque enim manducabitis panem hunc et calicem bibetis
 « mortem Domini annuntiabitis donec veniat (I Cor. xi). »

(3) « Apostolos tunc Novi Testamenti sacerdotes Dominus noster constituit,
 « et eisdem eorumque successoribus ut offerrent præcepit per hæc verba, uti
 « semper catholica Ecclesia intellexit et docuit (Sess. xxii). »

la gloire de Dieu et pour le salut éternel des hommes. Or puisqu'ils ne pouvaient immoler sa victime, sans être associés à son sacerdoce, et puisqu'il leur était nécessaire d'être prêtres comme lui, afin de sacrifier comme lui, il est évident aussi que par les mêmes paroles, puissantes de la vertu du Dieu qui les a prononcées, les apôtres ont été consacrés et établis vrais prêtres de l'alliance nouvelle : *Novi Testamenti sacerdotes constituit.*

Mais Notre-Seigneur ayant ajouté : Vous annoncerez ainsi à toujours la mort de votre Maître, jusqu'au temps où il viendra : *Mortem Domini annuntiabitis, donec veniat*, il a institué un sacrifice qui devait durer jusqu'à la fin du monde. Or un sacrifice perpétuel demande un sacerdoce perpétuel aussi. Par les mêmes paroles donc par lesquelles il créa et consacra prêtres les apôtres, il leur conféra le pouvoir de créer, eux aussi, de consacrer d'autres prêtres, afin de perpétuer le sacrifice de la seconde alliance jusqu'à sa seconde venue : *Donec veniat*. Voilà donc le sacrement de l'Ordre institué ; voilà établi par ce sacrement un sacerdoce nouveau, d'autant plus noble au-dessus de l'ancien, que le nouveau sacrifice devait être infiniment plus parfait, et ne devait pas être lié à une succession charnelle ; sacerdoce perpétuel, qui ne devait jamais être révoqué comme l'avait été celui d'Aaron, ni remplacé par aucun autre, jusqu'à la fin du monde : *Donec veniat.*

Ces paroles signifiaient enfin que le même sacrifice devait être offert par les mêmes prêtres, c'est-à-dire par des prêtres successeurs de la grâce et de la consécration des apôtres, aussi bien que de leur esprit et de leur foi ; par des prêtres qui ne seraient que les apôtres se reproduisant et se perpétuant dans leurs successeurs ; en sorte qu'il n'y aurait plus d'autre sacerdoce que celui de l'Église, et que ce sacerdoce ne finirait qu'avec le monde : *Donec veniat.*

Écoutons là-dessus saint Jean Chrysostome : « Les hosties de l'ancienne loi, dit-il, étaient vraiment diverses et nombreuses ; et leur multitude avec leur diversité était une preuve de leur stérilité : *Hæ multæ; ideo nec validæ quod sunt multæ*. Car, si une seule entre elles eût eu une valeur réelle par elle-même, il n'aurait pas été nécessaire d'en offrir plusieurs : *Quid enim opus erat multis, si una sufficeret?* Hélas ! tout ce qui se pratiquait dans l'ancienne loi était moins l'expiation du péché que sa preuve et sa condamnation ; c'était le témoignage moins de la puissance divine que de la misère humaine ; et parce qu'une seule victime ne suffisait jamais aux besoins spirituels de l'homme, on en offrait toujours de nouvelles et de diverses sortes. Il n'en est pas de même de Jésus-Christ. Ayant été offert une seule fois, il a suffi pour toujours (1).

Mais alors, me dira-t-on, à quoi bon, pour nous chrétiens, offrir tous les jours notre sacrifice, comme les Juifs offraient tous les jours les leurs ? *Quid vero nos, non quotidie offerimus?* A quoi je réponds que notre cas est bien différent : nous offrons, il est vrai, tous les jours notre sacrifice ; mais, comme ce sacrifice n'est que la répétition de celui de la mort du Seigneur, notre hostie est toujours la même, et nous n'offrons pas plusieurs hosties (2). Mais comment, insistera-t-on encore, comment notre hostie n'est-elle qu'une, puisque nous ne cessons de sacrifier ? C'est que nous n'offrons point, comme les anciens Juifs, des agneaux divers, mais toujours le même agneau divin qui a été offert une fois. Puis donc

(1) « *Erat id quod fiebat peccatorum accusatio, non solutio ; accusatio in-
firmitatis, non ostensio virtutis. Quoniam prima non valuit, altera offere-
batur. In Christo autem contra semel oblata est (Homil. 17, in cap. x. Epist.
ad Hebr.).* »

(2) « *Offerimus quidem ; sed ad recordationem facientes mortis ejus ; et una
est hostia, non multa.* »

que notre sacrifice n'est que la répétition du sacrifice de Jésus-Christ, il n'y a pour les chrétiens qu'un seul et même sacrifice (1).

Le Pontife est le même, puisque le vrai sacrificateur est toujours celui qui s'offrit une première fois lui-même, hostie toute pure, pour nous communiquer à tous sa divine pureté. L'hostie est la même, puisque cette hostie est l'agneau toujours vivant, quoique toujours immolé, et que le sacrifice toujours consommé ne la détruit jamais. Ainsi dans la suite des siècles nous ne faisons que ce qu'il a fait, nous le faisons en mémoire de lui; mais le mémorial est identique avec l'objet dont il perpétue le souvenir (2).....

NOTA.— Ici encore le manuscrit fait défaut, et nous ne retrouvons ni la fin de cette seconde partie, ni la conclusion de tout le discours.

(1) « *Quomodo una est et non multæ? Quia semel oblata est, hoc autem sacrificium exemplum illius est. Id ipsum semper offerimus, nec nunc quidem alium agnum, crastina die alium; sed semper eundem ipsum; et proinde unum est hoc sacrificium (S. Jo. Chrys.).* »

(2) « *Pontifex noster ille est qui hostiam mundantem nos pro nobis obtulit. Ipsam offerimus quæ tunc oblata est, nec consumi potest. Hoc in commemorationem fit ejus quod factum est; non aliud sacrificium sicut Pontifex; sed ipsum semper facimus (Ibid.).* »

SERMON

SUR LA CROIX

POUR LA FÊTE DE L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX (1).

Nos autem gloriari oportet in cruce Domini Nostri Jesu Christi, per quem salvati et liberati sumus (Introitus missæ).

Nous devons nous glorifier dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par lequel nous avons été sauvés et mis en liberté.

C'EST par ces paroles empruntées à l'apôtre saint Paul que l'Église commence la messe de la solennité de l'Invention de la croix, célébrée en ce jour.

C'est aussi par ces mêmes paroles que je commencerai l'explication des grands mystères dont nous allons célébrer le souvenir pendant le mois consacré spécialement à la Mère de Dieu.

Et, en effet, par la croix, Jésus-Christ, satisfaisant à la justice divine, a conquis le salut de l'homme, a répandu la lumière, a apporté la grâce, a fondé l'espérance, a ouvert le ciel, a désarmé l'enfer, a sanctifié la terre, a changé la face du monde entier. C'est sur la croix et par la croix qu'il a exercé les plus nobles fonctions, qu'il a opéré les plus grands prodiges, qu'il a répandu sur nous toutes les richesses de sa bonté ; c'est enfin de la croix que relèvent, à la croix que se rapportent tous les mystères du Dieu Ré-

(1) Prononcé le 3 mai, pendant le mois de Marie.

dempteur, dans la croix que se concentre et se résume toute la religion.

Il est donc raisonnable, il est juste, il est nécessaire que la croix, qui a été l'instrument de la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, soit aussi la matière et le sujet de la gloire du chrétien délivré et sauvé par la croix : *Nos autem gloriari oportet in cruce.*

C'est donc des grandeurs de la croix que je vais vous entretenir aujourd'hui. J'aurai à vous montrer le rang éminent que Jésus-Christ lui a donné dans l'œuvre de la Rédemption, et le rang éminent qu'elle doit obtenir dans l'exercice du culte chrétien. Nous apprendrons ainsi doublement à honorer et employer avec fruit ce signe sacré de grâce et de bénédiction.

Vierge auguste, Mère de Dieu et notre mère, qui avez partagé d'une manière si intime les douleurs de la croix, vous qui avez mérité d'en partager aussi toutes les gloires, c'est à votre intercession que nous avons recours pour comprendre et célébrer le mystère de la croix : *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'était un parti pris pour les Juifs de se débarrasser de l'innocent Jésus en lui donnant la mort. Mais il ne suffisait pas à leur haine satanique que Jésus-Christ mourût : ils voulaient qu'il mourût de la mort la plus ignominieuse, la plus flétrissante. Le choix, dès lors, ne pouvait être douteux : il fallait le vouer au supplice des esclaves, au supplice des plus vils criminels. Il fallait le faire mourir par le supplice de la croix.

Mais ce supplice n'était pas admis par les lois juives ; il l'était par les lois romaines. Voilà pourquoi les Juifs condui-

sirent Jésus du tribunal de Caïphe à celui de Pilate (1).

Toutefois, ainsi que l'Évangéliste l'a remarqué, les Juifs, en demandant que Jésus-Christ fût crucifié, n'ont fait que concourir à l'accomplissement de toutes les prophéties, et de celle que Jésus-Christ avait faite lui-même en déclarant qu'il mourrait sur la croix (2). Dieu, dans ses hautes vues, avait fait son choix, avant ce choix dicté par la fureur qui aveugle les Juifs.

Voilà donc, ajoute Théophilacte, l'invincible sagesse et l'invincible puissance de Dieu, qui fait servir à l'accomplissement de ses desseins le crime même et la perfidie de ses ennemis. C'est par haine pour Jésus-Christ que les Juifs veulent qu'il soit crucifié; mais, aussi stupides que méchants, ils ne font que lui préparer, à leur insu, le genre de mort qu'il a déjà choisi lui-même par amour pour l'homme (3).

Or ce qui a déterminé le choix de Dieu, c'est que dans ce genre de mort se trouve réuni tout ce qui peut mettre en relief le beau titre de Rédempteur, et en faciliter toutes les plus sublimes fonctions. Entrons dans le détail.

Tout péché, dit saint Jacques, découle de la concupiscence, comme d'une source empoisonnée qui s'infiltré dans la chair (4). C'est pour cela que saint Paul, avec tant de philosophie, appelle la concupiscence le corps du péché (5). Il fallait donc, pour expier tout péché, et pour expier tout le

(1) « Pessimo enim genere mortis occidi innocentem hoc est crucifigi desiderant (*Theophilact.*). »

(2) « Ut sermo Jesu impleretur quem dixit : significans qua morte esset moriturus (*Jo. xviii. 31*). »

(3) « Judæi de morte turpissima cogitabant ; sed a Domino, iis non intelligentibus electa erat (*Theophil.*). »

(4) « Concupiscentia parit peccatum. »

(5) « Corpus peccati. »

péché, il fallait que l'Homme-Dieu, qui s'était mis à la place de l'homme seulement homme, immolât la concupiscence, organe de péché, dans toutes ses branches, dans tous ses mouvements, dans tous ses désordres, dans toutes ses prétentions.

Or cette immolation entière de la concupiscence ne pouvait avoir lieu que par le supplice de la croix. Dans tous les autres genres de mort, on n'éprouve qu'une seule souffrance; c'est dans la croix seulement que, selon la remarque du grand interprète *Cornelius à Lapide*, on éprouve au même temps les souffrances de tous les différents genres de mort. On y ressent aux mains et aux pieds les piquûres et le tranchant du glaive; dans tout le corps les tiraillements du chevalet, les déchirements des crochets de fer, la morsure des bêtes féroces au dehors, la brûlure du feu au dedans (1). Sur la croix, on souffre dans tous les membres, dans tous les os, dans toutes les fibres. Sur la croix, l'opprobre s'unit à la douleur, et à l'opprobre la nudité. En sorte que les trois branches de la concupiscence, l'orgueil, la convoitise, la sensualité, qui constituent le corps et comme la substance du péché, se trouvent immolées en même temps; et que non-seulement l'âme et le corps, mais encore tout sentiment de l'âme, toute partie du corps, endure sa souffrance particulière et sa douleur dans cet horrible supplice.

Telle est donc, selon saint Athanase, la première raison pour laquelle le Rédempteur, parmi tous les genres de mort, a choisi et préféré celle de la croix. Il voulut, par ce moyen, souffrir toutes les espèces de douleurs, parce qu'il s'était engagé à expier toute espèce de péché. Il voulut immoler le

(1) « Crux manus pedesque secat ut gladius, corpus distendit ut equuleus, lacerat ut ungula, laniat ut bestia, urit ut focus (*Corn. à Lap. in Matth.*). »

péché dans toutes les branches de la concupiscence, qui en est le principe, la source et l'appât (1).

Mais comment est-il possible que le Fils de Dieu ait immolé sur la croix, en lui-même, la concupiscence, le corps du péché, lui qui a été le seul Fils de l'homme conçu sans la concupiscence et sans le péché? Pour pénétrer, autant que possible, dans ce mystère, il faut se rappeler ces deux grandes et capitales vérités de la théologie touchant la Rédemption : la première, que le Verbe éternel, en se faisant homme, n'a pas pris l'humanité forte, impassible, immortelle, telle qu'elle fut en Adam innocent; mais l'humanité faible, passible, mortelle, en un mot, telle qu'elle se trouva en Adam prévaricateur; enfin, comme parle saint Paul, il prit une nature humaine telle que, sans avoir la chair du péché, elle eût toute la ressemblance de la chair du péché : *in similitudinem carnis peccati*. La seconde vérité dont il faut se souvenir, c'est que le Verbe éternel, en se faisant homme, n'a pas pris la chair d'un individu, d'un seul homme, mais il a pris la chair de toute l'espèce humaine, la nature de l'humanité.

Ayant donc pris une chair passible, ressemblant à la chair du péché, Jésus-Christ, sans avoir dans sa chair toute sainte et divine le désordre et le vice de la concupiscence, a bien pu en subir la peine et le châtement. D'autre part, ayant pris la nature commune à tous, il a pu nous représenter tous; il a pu satisfaire pour la concupiscence de tous; et, comme parle saint Léon, il a pu traiter la cause, la réconciliation de tous (2).

Voici donc le grand et profond mystère que saint Paul

(1) « Crux est expiatio et remedium concupiscentiæ quæ fons et origo est omnium peccatorum (S. Athan.). »

(2) « Per eum agebatur omnium causa, in quo erat omnium natura (S. Leo). »

nous a découvert, lorsqu'il nous a dit : Nous prêchons Jésus-Christ crucifié ; c'est, en réalité, comme s'il nous eût dit : Contemplez ce saint corps violemment tendu sur la croix. Tous ses os sont disloqués et déboîtés par d'atroces tiraillements ; toutes ses chairs déchirées par le supplice de la flagellation ne présentent que plaies livides et béantes ; les plaies de ses mains et de ses pieds percés de clous s'élargissent par le poids même du corps ; la tête ne peut s'appuyer sans être plus profondément transpercée par les épines ; la langue ne trouve dans le vinaigre et le fiel qu'un breuvage empoisonné ; ce corps virginal dépouillé de ses vêtements est exposé aux brutales railleries d'un peuple hébété ; son nom est un objet de blasphème ; ses titres de Fils de Dieu, de Roi, de Messie, sont tournés en ridicule, et lui sont reprochés comme des crimes. Ses oreilles ont ainsi autant à souffrir que ses regards. Son corps est en proie à d'horribles tourments ; son âme à d'indicibles désolations. Rien dans son humanité torturée n'obéit à la concupiscence. L'homme entier est immolé.

Or cet horrible crucifiement n'est pas le crucifiement de Jésus-Christ seul ; il est notre crucifiement à nous tous aussi. C'est en effet de l'humanité coupable tout entière que Jésus-Christ a pris la place et soutenu le rôle ignominieux. C'est donc aussi l'homme du péché, l'humanité tout entière qui en lui est condamnée, crucifiée, immolée. Par conséquent c'est tout péché qui est expié ; c'est toute concupiscence, principe, cause et corps du péché, qui est détruite ou du moins paralysée dans ses funestes effets (1).

O profond conseil de la sagesse de Dieu, qui a choisi la croix pour nous rendre sensible une vérité que tout autre genre de mort du Rédempteur aurait laissée inconnue et

(1) « Nos scimus quia vetus homo noster crucifixus est, ut destruat corpus
« peccati (Rom. vi. 6). »

cachée! Nous n'avons qu'à regarder Jésus-Christ sur la croix, et nous comprenons aussitôt quel est celui qui se trouve dans cet horrible supplice et pourquoi il s'y trouve. Nous nous voyons nous-mêmes simultanément crucifiés en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ. Mais nous avons la certitude que chacun de nous crucifié en lui et avec lui a satisfait à la justice divine, que le corps du péché qui nous séparait de Dieu est détruit pour nous, si notre ingratitude ne le fait pas revivre; et que rien désormais ne peut nous empêcher d'aller à Dieu et de nous unir à lui : *Nos scimus quia vetus homo noster*, etc.

La seconde raison pour laquelle Jésus-Christ a choisi la mort de la croix, est qu'il voulait nous délivrer de la malédiction du péché. Pour bien comprendre cette seconde raison, il faut nous souvenir que, d'après la loi de Moïse, entre les coupables qui subissaient la peine de mort, à cause de leurs crimes, ceux-là seulement étaient exécrables et maudits aux yeux de Dieu, qui mouraient sur une croix (1).

Or pourquoi cela? Et qu'avait de si particulier le supplice de la croix pour rendre ainsi exécérable celui qui y était condamné? La sainte Écriture va nous l'apprendre. Il est raconté d'Absalon que, fuyant devant l'armée victorieuse de son père et de son roi, contre lequel il s'était révolté, suspendu par ses longs cheveux aux branches d'un arbre, il fut percé de trois coups de lance, et demeura ainsi suspendu, spectacle exécré des hommes et de Dieu. Or, de la même manière, Adam révolté contre Dieu, son père et son roi céleste, resta comme fixé avec tous ses désirs et ses concupiscences à l'arbre vers lequel il avait tendu une main sacrilège, et il y fut percé par la lance de Satan qui l'avait vaincu; conséquemment il encourut la malédiction divine qui frappe toute

(1) « *Maledictus a Deo qui pendet in ligno (Deuter. xxi. 23).* »

intelligence révoltée contre la loi de Dieu (1). Or cette malédiction, avec le péché du premier père, avait été transmise à ses malheureux enfants. Puis donc que le supplice de la croix était le seul qui représentât cette horrible catastrophe et renouvelât ainsi les joies de l'ange apostat, avec le souvenir de la déchéance et de l'ignominie du genre humain, ce supplice était et devait être souverainement odieux aux yeux de Dieu et des hommes : *Maledictus a Deo qui pendet in ligno*.

Il était donc certain que l'homme crucifié n'était pas maudit pour ce qu'il était, mais pour ce qu'il représentait ; et la malédiction extérieure et légale qui le frappait n'était que la figure de la malédiction invisible, mais réelle, qu'avaient encourue tous les hommes par suite du péché. Il est vrai que tous les hommes n'étaient pas soumis à la loi de Moïse ; mais il n'en est pas moins vrai que la malédiction portée par cette loi contre l'homme crucifié les regardait et les frappait tous, tous ayant péché en Adam et avec Adam, et tous ayant été crucifiés et maudits en lui et avec lui. Or Jésus-Christ, étant essentiellement saint et béni dans sa personne de Fils consubstantiel de Dieu, ne pouvait prendre sur lui la malédiction intérieure, formelle, réelle, qu'avait encourue Adam, pour lui et pour toute sa postérité.

Qu'a-t-il donc fait ? Il a, selon saint Paul, consenti à être crucifié lui-même, comme un criminel ; et il a pris ainsi sur lui la malédiction extérieure, figurative, que la loi avait prononcée contre tout homme mourant sur la croix ; il fit plus, il en prit jusque dans son cœur la tristesse et l'ennui que ne méritait pas son innocence, mais que méritaient les crimes de l'humanité. Alors il se présenta aux yeux des hommes et de Dieu même, non pas seulement comme un homme mau-

(1) « *Maledicti qui declinant a mandatis tuis (Ps. cxviii. 2).* »

dit, mais comme la malédiction elle-même personnifiée (1); et par le mérite de sa grande et profonde humiliation, il effaça la malédiction invisible que les hommes avaient encourue, et qui avait été réduite en une formule claire et précise par la malédiction de la loi; enfin il mérita que la bénédiction divine avec toutes ses conséquences, la bénédiction divine promise à Abraham, cette bénédiction appartenant en propre au Fils de Dieu, Jésus-Christ, le second Adam, s'étendît à tous les hommes qu'avaient frappés la malédiction de l'Adam premier (2).

Mystère profond! théologie sublime, cachée dans le supplice de la croix! Quel autre supplice aurait pu nous la présenter d'une manière aussi sensible, nous la révéler aussi clairement? La croix donc, par cela même que c'était le seul supplice frappé de malédiction et d'opprobre, proclame hautement que notre ancienne malédiction est abolie; que, si nous n'allons follement la ressusciter par de nouvelles fautes, elle ne saurait plus nous atteindre; et que de l'arbre de la croix, comme du véritable arbre de vie, il ne descend à jamais que la bénédiction et la paix de Dieu, par laquelle nous lui devenons agréables et bénis comme ses enfants.

La troisième raison pour laquelle le Rédempteur des hommes a choisi le bois de la croix pour y mourir, c'est que l'homme avait péché et était déchu par le bois. C'est par le fruit de l'arbre défendu qu'Adam avait été séduit et entraîné dans la rébellion. C'est par cet arbre funeste que Satan avait triomphé du premier homme et l'avait rendu son esclave avec toute l'humanité. Puis donc que le Rédempteur a voulu mourir pour réparer cette grande ruine, il était con-

(1) « Factus pro nobis maledictum (*Gal. III. 13*). »

(2) « Christus redemit nos de maledicto legis, factus pro nobis maledictum » (*Gal. III. 13*). »

venable et conforme à la justice divine qu'il mourût et par le bois et sur le bois. Ainsi, dit saint Maxime, l'homme était sauvé par le même moyen par lequel il avait péri, et ce qui avait été pour l'homme un poison mortel se convertissait en remède et en source de vie (1). L'Église exprime la même pensée dans sa liturgie : « Afin, dit-elle, que la vie découlât de nouveau de la même source d'où était sortie la mort, et que Satan, qui avait triomphé par le bois, fût à son tour par le même bois à jamais vaincu. »

Reconnaissez donc, mes Frères, combien est grande et magnifique l'histoire et la philosophie de la religion ; comme ses mystères se lient ensemble, s'éclairent, s'expliquent l'un par l'autre, s'accordent et s'harmonient dans un ensemble imposant, grandiose et tout à fait divin. Tout autre genre de mort qu'aurait pu subir le Sauveur pour l'amour de nous aurait laissé dans l'obscurité ces mystérieuses analogies entre le péché et la réparation. Mais la croix, mieux que tous les discours, nous révèle que cet arbre, planté au milieu d'une terre sainte, est le remède du mal causé par cet autre arbre qui fut planté au milieu du paradis terrestre. La croix nous découvre des rapports ineffables entre l'Éden et le Calvaire, entre le second Adam et le premier ; entre la maladie originelle et son contre-poison. Elle nous présente comme en un tableau le plan et l'économie de la religion tout entière.

Or les trois raisons que je viens d'exposer, pour lesquelles Jésus-Christ, voulant mourir à notre place, avait dû préférer la mort de la croix, sont relatives à la nature de son ministère. En voici maintenant une quatrième qui tient à la di-

(1) « In ligno configitur ut quia homo per arborem concupiscentia deceptus fuerat, per arborem salvaretur, et eadem materia quæ fuerat causa mortis fieret remedium sanitatis (*S. Maxim.*). »

(2) « Ut unde mors oriebatur inde vita resurgeret et qui in ligno vinebat in ligno quoque vinceretur (*Præfatio Crucis*). »

gnité de sa personne : la mort de la croix était la plus propre à démontrer la liberté de son sacrifice.

Ce grand sacrifice a été volontaire, Jésus-Christ n'a été immolé que parce qu'il l'a bien voulu (1); et parce que ce sacrifice a été volontaire de la part du Fils de Dieu, il a été un sacrifice véritable et d'une efficacité infinie en faveur de ceux pour qui il a été offert. C'est pour marquer cette circonstance de son oblation qu'il avait dit : Personne ne saurait m'ôter la vie malgré moi ; mais je vais la donner moi-même, pour la reprendre lorsque je le jugerai à propos (2).

Tout autre genre de mort que le Sauveur aurait subie ne pouvait que cacher cette grande et importante vérité. Eût-il été frappé comme Abel, placé sur un bûcher comme Isaac, scié comme Isaïe, lapidé comme Zacharie, décollé comme Jean-Baptiste, égorgé comme les victimes du temple, il aurait semblé ne succomber qu'à une force extérieure, à un coup venu du dehors. Il n'aurait pas paru maître de son dernier moment. Sa mort aurait paru l'effet d'une contrainte étrangère, et non pas de sa volonté intérieure. Il aurait semblé mourir, non dans le moment choisi par lui-même et de sa propre volonté, mais dans le moment choisi par la brutalité de ses bourreaux. La circonstance la plus noble, la plus auguste de son sacrifice serait restée cachée. On aurait pu supposer la liberté de sa mort, on n'en aurait pas eu la preuve visible. On n'aurait vu en Jésus-Christ mourant qu'un agneau muet, immolé par une force extérieure ; et non le Grand Prêtre qui, avec une liberté et une indépendance souveraines, devait s'immoler lui-même, victime et sacrificeur tout à la fois.

(1) « Oblatus est quia ipse voluit (*Is. LIII. 7*). »

(2) « Nemo tollit animam meam a me, sed ego pono eam a meipso ; et potestatem habeo ponendi eam et potestatem habeo iterum sumendi eam » (*Jo. X.*). »

Mais le crucifiement est un supplice qui, quelque atroce qu'il soit, ne donne pas la mort au moment voulu par l'exécuteur ; ne cause qu'une mort lente, tourmentée et difficile, et laisse longtemps la victime entre la vie et la mort. En choisissant donc ce genre de mort, Jésus-Christ a voulu pouvoir dire sur la croix tout ce qu'il avait prémédité ; il a voulu appeler la mort par un cri tout-puissant, et attester ainsi qu'il rendait lui-même son âme à Dieu, avant que l'épuisement de toutes ses forces et l'extinction de toute chaleur vitale eût rendu sa mort nécessaire. Ainsi il a démontré que sa mort était moins l'effet de la haine des Juifs que de son amour pour les hommes. Il a démontré aussi qu'il était le maître absolu de sa vie, et que, comme il l'avait prédit lui-même, il déposait cette vie à son gré, pour la reprendre aussi quand il le voudrait (1).

Enfin, la mort de la croix, tout en manifestant la dignité et la puissance du Rédempteur, a en même temps rendu sensibles les effets de la Rédemption ; et c'est là la cinquième raison pour laquelle le Fils de Dieu a choisi et préféré ce genre de mort.

L'Homme-Dieu avait été constitué dans les décrets éternels comme médiateur entre le ciel et la terre, entre l'homme et Dieu, afin qu'il fit cesser, par l'effusion de son sang, l'inimitié qui les séparait, et qui, sans lui, aurait été éternelle. Or quel autre genre de mort que celui de la croix pouvait mieux convenir à un tel ministère ? La croix, en effet, s'appuyant sur la terre par sa base, et s'élevant par sa sommité vers les cieux, n'a-t-elle pas rendu sensible l'action médiatrice de celui qui y était cloué ? Oui, par sa hauteur, elle nous dit que cette médiation s'élève jusqu'au trône de Dieu pour l'apaiser, et par sa profondeur, elle nous avertit qu'elle

(1) « *Nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a melpso (Jo. x. 18).* »

peut descendre jusqu'aux enfers et en désarmer le prince. Elle étend ses bras vers les deux pôles, et proclame ainsi qu'elle peut atteindre au nord, au midi, au couchant, au levant, pour attirer à Jésus-Christ et réunir ensemble les enfants de Dieu disséminés sur la superficie du monde entier. Ainsi se réalise le grand dessein que Jésus-Christ avait prédit en ces termes : « Lorsque je serai élevé au-dessus de terre, j'attirerai tout à moi (1). »

Par la croix aussi Jésus-Christ est placé dans l'air, et il nous montre, dit saint Athanase, que par sa mort il a purifié l'atmosphère terrestre des malins esprits, des puissances aériennes qui l'infestaient (2).

Par la croix il est placé entre le ciel et la terre, et il nous indique par là, dit saint Jean Chrysostome, qu'il a ouvert et qu'il a tracé le chemin qu'on avait perdu, par lequel on peut de la terre monter aux cieux (3). Par là il nous déclare aussi, dit saint Ambroise, qu'il est le pont de miséricorde au moyen duquel est rétabli le passage primitif entre l'exil d'ici-bas et la patrie céleste (4). Et par là enfin il nous manifeste, dit saint Cyprien, que Jésus-Christ est la véritable échelle de Jacob, qui rétablit, entre un Dieu Père et les hommes ses enfants, les anciennes communications de prières qui montent et de grâces qui descendent, de mérites qu'on offre et de récompenses qu'on obtient (5). La croix, enfin, nous apprend que

(1) « Ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum (*Jo. xii.* 32). »

(2) « Moriens in cruce a dæmonibus expiat aerem (*S. Athan.*), ut etiam ipsius aeris malum mundaretur, sicut est terra sanguinis stillatione munda (*S. August.*). »

(3) Christus crucifixus est ut viam nobis ad celos aperiret (*S. J. Chrysost.*). »

(4) « Ut cœlestibus quæ prius erant et terrena sociaret (*S. Ambr.*). »

(5) « Cruce scalam inferioribus ad occursum Patris erexit (*S. Cypr.*). »

Jésus-Christ est ce pacificateur universel qui réconcilie le ciel et la terre par son sang (1).

Telles sont les merveilles de la croix que Dieu, pendant de longs siècles, s'est plu à symboliser, à prédire dans tous les grands faits, dans toutes les splendides figures de l'Ancien Testament. Car la croix est le véritable arbre de vie du paradis terrestre, qui, planté dans l'Église, préserve de la mort tous ceux qui s'en appliquent les fruits. La croix est l'arche véritable de Noé, bois unique par lequel on peut échapper au naufrage universel. La croix est la véritable échelle de Jacob, par laquelle seule les bénédictions du ciel descendent sur la terre, et les prières de la terre montent jusqu'au ciel. La croix est la véritable verge de Moïse, qui fait jaillir en abondance les eaux salutaires de la grâce, qui change en douceurs les amertumes de la vie, qui nous fraye un chemin au milieu des eaux de la mer orageuse du siècle, pour parvenir à la véritable terre promise du paradis. La croix est le simple baton de David, l'arme ignoble de Samson, et aussi la noble épée de Gédéon et de Juda, avec lesquels les plus faibles parmi les serviteurs de Dieu peuvent terrasser les vrais Philistins, les soldats de Satan, les puissances de la terre et de l'enfer. La croix est enfin la véritable porte marquée du signe mystérieux tracé avec le sang de l'agneau, le vrai *Thau* d'Ézéchiël, qui, imprimé sur nos fronts par les sacrements, est respecté par l'ange de la justice, et distingue ceux qui se sauvent d'avec ceux qui périssent.

Quelle fut donc la stupidité et l'aveuglement des Juifs, qui voulurent voir Jésus crucifié pour le déshonorer, et qui n'ont réussi qu'à lui préparer dans la croix et par la croix l'instrument le plus propre pour accomplir ses desseins, et pour

(1) « *Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cælis sunt (Coloss. I. 20).* »

rendre sensible au monde l'importance de ses fonctions, la dignité de sa personne, l'harmonie de ses mystères, la liberté de son sacrifice, l'efficacité de son ministère, l'excès de sa bonté !

O admirable économie de sa Providence, qui, en choisissant la croix pour y faire mourir le Rédempteur, a changé le plus dégradant des supplices en un trône de majesté et de gloire, et qui, par un moyen si faible, par un symbole si odieux, a pu vérifier tant d'illustres prophéties, accomplir tant de mystères, opérer tant de prodiges, répandre sur toute l'humanité tant de grâces et de bienfaits ! O croix, auguste et précieuse enseigne de la grandeur et de la charité de mon Sauveur ! si le Juif vous blasphème, si l'incrédule vous dédaigne, moi je veux vous adorer et vous bénir. C'est en vous que je place toutes les espérances de mon salut, c'est vous qui serez toujours ma gloire, mes délices, mon bonheur.

Oui, oui, mes frères, que Jésus crucifié soit la pierre d'achoppement des âmes grossières et sensuelles, qu'il soit la risée des âmes vaines et des cœurs orgueilleux (1) ! Pour nous, c'est la science vraiment importante, la philosophie vraiment profonde, la poésie vraiment sublime, la législation vraiment réformatrice ! Que sont-ils, en effet, les chefs-d'œuvre de l'homme, vis-à-vis des chefs-d'œuvre de la sagesse et de la puissance de Dieu ?

DEUXIÈME PARTIE.

Si le Fils de Dieu, déterminé à mourir pour l'homme, avait accepté tout autre genre de mort que celui de la croix, s'il avait voulu, par exemple, mourir par la lapidation ou par le

(1) « *Jesus Christus crucifixus Judæis quidem scandalum, gentibus stultitia !*
« (1 Cor. I. 13). »

glaive, nous n'aurions su, dit saint Augustin, comment représenter perpétuellement et à tout instant la mort de notre Sauveur, car nous n'avons pas toujours à notre disposition le fer ou les pierres. Mais, en choisissant la mort de la croix, il a choisi un genre de mort dont nous pouvons sans effort et sans peine, à tout instant, et avec un simple mouvement de la main, représenter l'image sur nous-mêmes, en exprimer toutes les circonstances, nous rappeler tous les mystères que son amour a su y accomplir (1).

Il n'était donc pas douteux pour ce saint docteur que l'usage chrétien de faire le signe de la croix ne fût entré dans les desseins de Jésus-Christ. Aussi Tertullien, saint Jérôme, saint Cyrille font-ils remonter cet usage jusqu'aux apôtres, et saint Augustin expressément jusqu'à l'institution immédiate du Sauveur lui-même. Voici les belles paroles de ce dernier docteur : « Jésus-Christ lui-même nous a appris à porter sur le front, sur le siège de la pudeur, l'ignominie glorieuse de la croix (2). » Théophilacte dit aussi « que Jésus-Christ avait choisi la croix afin qu'après avoir par elle triomphé du démon, il pût en transporter le signe sur le front des fidèles comme le trophée de sa victoire (3). »

Mais aucun Père n'a mieux que saint Jean Chrysostome, l'un des plus grands génies du monde chrétien, constaté l'ancienne tradition sur l'usage continuel que les chrétiens faisaient du signe de la croix, ni mieux indiqué les intentions qui doivent animer cet acte religieux. La croix de Jésus-

(1) « *Noluit lapidari aut gladio percuti, quia nos videlicet ferrum et lapides « ferre non possumus, sed crucem elegit quæ levi motu manus exprimitur « (S. August.). »*

(2) « *Crucis ignominiam in loco pudoris nostri constituit Christus (S. August.). »*

(3) « *A Domino electa est crux quam, diabolo superato tanquam trophæum « in frontibus fidelium erat positurus (Theophil.). »*

Christ, nous dit-il, doit être constamment respectée et adorée, non-seulement en elle-même, mais dans toutes ses images et ses représentations (1). C'est pour cela que nous retraçons avec tant de soin la représentation de la croix, non-seulement dans notre esprit, mais aussi sur nos fronts, et sur les murs et les portes de nos habitations. C'est pour cela que nous en faisons le signe avant de nous asseoir à table, avant de nous mettre au lit, dans tous les temps et dans tous les lieux. Nous voulons imiter les soldats, qui ne mangent ni ne dorment jamais sans leurs armes (2). Remarquez bien, dit encore ce grand homme, que nous appelons la croix un signe, un sceau; car, comme le sceau sert à authentifier les actes des rois de la terre, ainsi le signe de la croix que nous faisons avant de réciter le symbole et de recevoir les sacrements, est le sceau du roi des cieux, par lequel nous constatons que ce symbole et ces sacrements sont vraiment divins, et que c'est de Jésus-Christ que nous les avons reçus. Enfin, conclut saint Jean Chrysostome, lorsque vous faites le signe de la croix sur votre front, sur votre poitrine, sur vos yeux et sur toutes les autres parties du corps, souvenez-vous de vous offrir vous-mêmes, victimes agréables et pures, à celui qui s'est offert pour vous sur la croix (3). Il est donc évident, par tous ces témoignages de la tradition chrétienne, que c'était un usage universel, chez les premiers fidèles, de peindre la croix partout, et d'en retracer fréquemment le signe sur eux-

(1) « Colenda et adoranda est crux Christi, ejusque effigies et figura (*S. J. Chrys.*). »

(2) « Ob eam causam et in muris et in ædibus et in portis et in frontibus et in animo depingimus. Hanc et in mensa et in lecto et in quocumque loco proferimus, quoniam milites sine armis nec prandunt, nec dormiunt (*Ibid.*). »

(3) « Cum frons signabitur, cum pectus, cum oculi, cum reliqua membra, fac teipsum offeras hostiam Deo gratam (*Ibid.*). »

mêmes. Il n'est pas moins évident que cet usage était regardé et recommandé comme un usage très-pieux, très-saint, très-mystérieux et très-efficace. C'est aussi aux premiers jours du christianisme que remonte l'usage de faire intervenir la croix dans tout ce qui tient à la religion. C'est par la croix qu'on a toujours consacré tous les rites, célébré tous les mystères, béni tous les objets, distingué les tombeaux, décoré les autels, paré les églises et sanctifié tous les détails de la vie du chrétien ; ce qui a fait dire à saint Ambroise que le signe de la croix était à lui seul déjà une espèce de sacrement (1).

Vous voyez maintenant ce que vous devez penser de ceux de nos frères séparés qui ont voulu abolir chez eux le culte de la croix, et qui, comme les Anglais et les Hollandais, pour être admis à commercer dans le Japon, ont eu le triste courage de fouler aux pieds la croix, de cracher sur l'image de Jésus crucifié. Vainement ils se disent encore chrétiens ; dès que, pour l'amour de l'or, ils s'avilissent ainsi, au jugement des idolâtres japonais eux-mêmes, ils sont regardés par ce seul fait comme reniant Jésus-Christ et abjurant le christianisme. Certes, si on leur proposait de fouler aux pieds le drapeau de leur pays, ils n'y consentiraient pas ; ils croiraient ne plus appartenir à l'Angleterre ou à la Hollande, après une si lâche défection. Or, en outrageant la croix, le véritable drapeau des chrétiens, en rougissant si indignement du signe de Jésus-Christ, en plaçant sur leurs temples une flèche au lieu d'une croix, par ce seul acte, bien plus encore que par leurs confessions erronées, ils déclarent ne plus appartenir au peuple chrétien. Ils se placent en dehors du christianisme. Ils abjurent d'une manière solennelle Jésus-Christ et le salut dont il est l'auteur. Ils sympathisent avec les Juifs et tous les infidèles ennemis de la croix. Ils

(1) « *Divinum crucis sacramentum* (S. Ambr.). »

s'associent et font cause commune avec Satan; ils laissent apercevoir qu'ils sont manifestement possédés de son esprit; car il n'est rien que Satan hâisse et déteste plus que la croix. Ils se rangent ainsi parmi ces malheureux dont saint Paul déplorait le sort avec tant de larmes, et qu'il ne désignait que par la qualification d'ennemis de la croix (1).

Mais, hélas! pourquoi porter notre attention sur les régions lointaines et aux extrémités du monde? Pourquoi nous occuper de ce qui a lieu parmi des peuples hérétiques ou infidèles? Cette haine, ce mépris de la croix du Sauveur, se sont introduits aussi dans les pays catholiques. Ne sont-ils pas des ennemis de la croix du Sauveur, ces chrétiens qui commencent leur journée et la terminent, qui se couchent et se lèvent, passent les mois, les années, leur vie entière comme de stupides animaux, sans faire jamais sur eux un seul signe de croix, pour rappeler à Dieu, aux hommes et à eux-mêmes qu'ils sont réellement chrétiens? Ne sont-ils pas des ennemis de la croix, ces philosophes orgueilleux, ces « animaux de gloire, » qui croiraient se dégrader et se confondre avec le vulgaire, avec les femmes, les enfants, les imbéciles, si on les voyait faire le signe de la croix? Ne sont-ils pas des ennemis de la croix, ces hommes amollis, ou du moins criminellement légers et profanes, qui remplissent leurs maisons, leurs chambres de statues, de peintures, de gravures destinées à reproduire le sensualisme adoré des païens, et qui en ont exclu, comme un objet malencontreux, le symbole des espérances et de la morale du christianisme, l'image de Jésus crucifié?

Ils sont enfin les ennemis de la croix, sinon par l'intention expresse, au moins par les actes, ces savants, ces pu-

(1) « Quos sæpe dicebam vobis, nunc autem et flens dico, inimicos crucis Christi (Philipp. III. 18). »

blicistes qui travaillent à faire de la science ou de la politique sans la croix et en opposition avec la croix ; et cela, bien qu'une assez longue expérience, et même les expériences les plus récentes aient démontré que de pareils essais, moins impies peut-être qu'insensés et stupides, n'aboutissent qu'au néant, et, ce qui est pire que le néant, au mal sans correctif et sans remède. Dans une courte période de temps, on a fait seize constitutions toutes fondamentales, soixante mille lois toutes d'urgence ; mais, comme on a oublié de leur donner la croix de Jésus-Christ pour base, tout cet échafaudage politique s'est écroulé comme un édifice sans fondement.

On vient de proclamer la liberté, l'égalité, la fraternité. Mais, grand Dieu ! la vraie liberté est-elle autre chose que la justice ; la vraie égalité, autre chose que l'humilité ; la vraie fraternité, autre chose que la charité chrétienne ? Or, la justice, l'humilité et la charité sont trois sœurs issues du même père. C'est par ses divines paroles et l'effusion de son sang adorable que Jésus-Christ leur a donné le jour sur la montagne sainte. Nées au pied de la croix, elles ne peuvent vivre qu'au pied de la croix. Mais puisque, tout en les proclamant par leur nom de liberté, égalité, fraternité, on a paru vouloir leur faire renier la sainteté et la divinité de leur origine ; puisque l'on a voulu les transporter loin de la croix et de son ombre salutaire, on ne réussira qu'à leur faire perdre la vertu bienfaisante et régénératrice qui émane de la croix. Les séparer de la croix, ce sera aussi les séparer de Dieu. Étrangères à la croix, elles seront étrangères au Dieu-Juge, sans lequel il n'y a pas de liberté véritable ; étrangères au Dieu-Providance, sans lequel il n'y a pas d'égalité possible ; étrangères au Dieu-Père, sans lequel il n'y a pas de fraternité. Bientôt vous n'aurez plus que trois héroïnes païennes, appelées LICENCE, ANARCHIE, TYRANNIE,

qui ne se plairont que dans le sang, qui ne vivront que de crimes, qui ne régneront que par l'oppression, les misères et les souffrances de l'humanité.

Détournons nos regards de ces scènes hideuses. Souvenons-nous plutôt que la croix de Jésus-Christ est aussi la croix de Marie. Écoutons saint Jérôme, qui nous dit que sur le Calvaire l'amour maternel, plus cruel que les bourreaux, reproduisait dans l'âme de Marie toutes les plaies, toutes les douleurs que Jésus-Christ souffrait dans son humanité sainte (1). Marie auprès de la croix, dit encore saint Bernard, c'était Marie sur la croix (2). C'est, nous dit à son tour saint Fulgence, par cette *crucifixion* de son tendre cœur que cette Mère de Dieu est devenue aussi notre mère; et que sur le Calvaire nous sommes nés enfants de Dieu, et par le sang de Jésus-Christ et par les douleurs de Marie (3). Par conséquent, la croix a été l'instrument des grandeurs de Marie, comme elle l'a été de la gloire de Jésus-Christ; et le culte de la croix, si agréable à Jésus-Christ, ne peut être que bien cher à Marie.

Montrons-nous donc tout à la fois bons catholiques, véritables disciples de Jésus-Christ et véritables enfants de Marie. De même que nous croyons les mystères, vénérons avec tendresse l'auguste signe qui en est la formule expressive et abrégée. Nous l'aurons chez nous, cet auguste signe; nous le porterons sur nous; nous le reproduirons fréquemment avec l'invocation de la Trinité sainte. Ce sera une profession publique de notre détermination à ne pas rougir de l'Évangile; et à nous associer à toutes les souffrances, à toutes les humiliations du

(1) « Quot clavi, quot vulnera, Christi carnem rumpentes, totidem Mariæ animam transverberantes (S. Hieronym.). »

(2) « Stans juxta crucem, stat in cruce ut cum Filio moriatur (S. Bern.). »

(3) « Suis juxta crucem doloribus hoc meruit obtinere ut omnium mater esset (S. Fulg.). »

Rédempteur. Ce sera un acte de foi à ses mystères, un acte d'espérance en ses promesses ; un acte d'amour pour ses bienfaits. Ce sera une arme redoutable contre les puissances de ténèbres qui ne redoutent rien plus que la croix. Ce sera une prière puissante auprès de Dieu, par les mérites de son Fils crucifié, et à laquelle il ne peut rien refuser. Ce sera un souvenir et un perpétuel avertissement, qui élèvera toutes nos pensées, épurera tous nos sentiments, dirigera toutes nos intentions et sanctifiera toutes nos œuvres. Enfin la croix de notre Sauveur, devenant la règle unique de notre vie, sera notre consolation dans notre mort ; car alors nous la regarderons sans crainte, nous la baisérons avec tendresse, nous la saisirons avec transport ; et, ce trophée précieux dans nos mains, chantant l'hymne de l'espérance, nous entrerons en possession de la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il (1).

(1) Ceux qui ont assisté aux derniers moments du R. P. Ventura n'oublieront jamais avec quelle tendre pitié il couvrait de baisers et tenait continuellement en ses mains le crucifix. Après son dernier soupir, toujours dans la même attitude, il semblait murmurer encore : *Per quem salvati et liberati sumus.*

SERMON

SUR

LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Dilexit me et tradidit semetipsum pro me (Galat. II. 20).

Il nous a aimés et il s'est livré lui-même pour nous.

Tout entière la vie du Fils de Dieu ici-bas ne fut, au témoignage de l'Esprit-Saint, qu'un acte non interrompu d'amour pour les enfants des hommes : *Charitate perpetua dilexi te (Jérém. xxxi. 3)*. Mais, semblable à un flambeau qui, près de s'éteindre, répand une plus vive clarté, l'amour de Jésus-Christ pour tous ses vrais disciples ne s'était jamais manifesté d'une manière aussi éclatante qu'aux approches de sa mort (1).

En effet, les sept paroles qu'il prononça sur la croix avant de rendre le dernier soupir furent autant d'éclairs lumineux, par lesquels le plus tendre, le plus aimant des pères nous découvrit l'excès de son infinie charité pour tous ses enfants.

Il n'est que trop vrai, ainsi que l'Évangile l'atteste, que le Rédempteur a été livré à la mort par la perfidie de Judas, par l'impiété de Caïphe, par la haine du peuple, par le mépris d'Hérode, par la lâcheté de Pilate; mais les paroles de mon texte et les sept paroles que Jésus prononça sur la croix, en

(1) « Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos » (Jo. XIII. 1). »

nous faisant pénétrer dans le sanctuaire de son cœur, nous apprennent quelle fut la véritable cause de sa Passion et de sa mort. Oui, les causes visibles et extérieures de la mort du Sauveur, n'en furent que les causes subalternes et ne purent que servir la cause véritable et supérieure, j'entends, l'amour de Jésus pour les hommes. Oui, cet amour seul a été le véritable ministre qui a cloué cette auguste victime sur l'autel de la croix, le véritable couteau qui l'a immolée, le véritable feu qui l'a consumée, le véritable Pontife qui l'a offerte. *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.*

Je veux donc aujourd'hui vous conduire tout de suite sur le Calvaire, vous faire entendre et vous expliquer les dernières paroles du Sauveur, qui nous révèlent si bien les plus intimes, les plus importants secrets de son amour. Elles pénétreront et embraseront vos cœurs, je n'en doute point; et dès lors, répondant à l'amour dévoué par l'amour repentant, par l'amour reconnaissant, vous prendrez la sainte résolution de vous abandonner sans différer et pour toujours à cet aimable Jésus, que son amour vous a si généreusement livré : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.*

O divine croix, jadis symbole d'ignominie, de faiblesse, de douleur et de mort ! vous que le Fils de Dieu a changée par son sang en trône de gloire, en source de joie, de résurrection et d'immortelle vie, nous venons aujourd'hui avec tous les vrais chrétiens, dans l'unité de la même foi et du même amour, nous prosterner à vos pieds; nous vous saluons avec transport comme le trésor sacré de toutes nos consolations, de toutes nos espérances : *O crux, ave, spes unica!* Nous vous prions ensuite, dans ce jour qui nous rappelle l'immense charité du Sauveur mourant dans vos bras, nous vous prions de nous appliquer le fruit du sang divin dont vous fûtes trempée, afin que ce sang adorable efface les crimes des pécheurs et augmente les mérites et les

vertus des justes. *Piis adauge gratiam reisque dele crimina.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le plus grand criminel, dans le moment où il subit son supplice, même d'après les anciennes lois romaines, doit être considéré comme un objet sacré : *res sacra reus*. Il a droit à la compassion même des juges qui l'ont condamné, même des bourreaux qui l'exécutent ; et il n'est permis à personne de prendre plaisir à ses tortures, ou d'insulter à ses douleurs.

Mais, hélas ! tous ces égards que la nature commande, et que la loi exige même envers les plus scélérats, on les a oubliés quand il s'est agi du juste par excellence, de celui devant qui s'abaissent les cieux.

A peine la croix fut-elle dressée, à peine le crucifié fut-il montré au peuple, qu'une espèce de fureur satanique s'empara de tous les spectateurs. La vue de ce condamné inoffensif, de ce corps délicat couvert de plaies sanglantes, et suspendu à quatre clous, ne les attendrit pas. Tout sentiment de pitié semble éteint dans les cœurs de cette multitude farouche. Hébreux et Romains, princes et peuples, magistrats et bourreaux, jusques aux passants, tous de concert vomissent l'outrage, la malédiction, le blasphème : comme si ce n'était pas assez, dit saint Léon, des clous qui percent sa chair, ils veulent des traits de leur langue lui percer le cœur (1).

Mais voici que les cieux s'obscurcissent. La terre secouée et s'entr'ouvrant tremble sous les pas. La nature ne peut souffrir tant d'indignités contre son auteur. Toutes les créatures gémissent et semblent demander que le Très-Haut venge son Fils. Eh ! ce Fils lui-même, élevant ses yeux vers le ciel, ne

(1) « *Fixuris clavorum addiderunt tela linguarum (S. Leo.).* »

va-t-il pas dire à Dieu son Père ses ignominies et ses douleurs? Tremble, génération ingrate; tremble, peuple impie! Tu as cessé d'exister. Voici la foudre de l'éternelle colère qui va éclater sur toi!

Que dis-je? Que parlé-je de vengeance et de punition? Non, non, de la bouche de Jésus mourant ne peuvent sortir que des paroles de miséricorde et d'amour. Le divin Rédempteur ne parle pas pour hâter la vengeance, mais pour l'arrêter. « Mon Père, s'écriera-t-il, j'ai avant de mourir une grâce à vous demander : c'est que vous pardonniez tout ce qu'ont fait aujourd'hui contre moi les Juifs et les Gentils, les accusateurs et les juges, le peuple et les prêtres. Pardonnez aussi à ceux qui m'ont cloué sur cette croix et qui m'insultent dans mon supplice. Ah! mon Père, ils sont dignes d'excuse. Plus aveugles que coupables, ils n'ont pas su, ils ne savent pas ce qu'ils font (1)! »

O Jésus bien-aimé! ô tout aimable et miséricordieux Jésus! que ces paroles sont tendres! qu'elles sont suaves! Le peuple l'outrage, et il en a compassion! Le peuple l'accuse; et lui, il prend la défense de ses accusateurs! Le peuple le blasphème et le maudit; lui, il appelle sur ce peuple le pardon, la bénédiction, la vie! Le peuple ne met pas de bornes à sa brutale fureur; Jésus n'en met pas non plus à sa divine charité. L'agneau divin n'interrompt son silence de victime résignée que pour demander grâce en faveur de ceux mêmes qui l'immolent. Il veut que les premiers à tirer profit de sa mort soient ceux-là mêmes qui la lui donnent : Mon Père, pardonnez-leur! Ils ne savent ce qu'ils font. *Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt!*

Tendre et miséricordieuse, cette parole n'est pas moins sublime. Elle est tout à fait digne d'un homme qui a Dieu pour

(1) « Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt! (Luc. xxiii. 34). »

Père et qui est Dieu lui-même. Les Juifs lui avaient porté l'insolent défi de prouver sa divinité en descendant de la croix : Si vous êtes le Fils de Dieu, descendez, descendez de cette croix (1)! Les insensés! ils ne comprenaient pas ce qu'il y avait de puissance et de force à ne pas céder aux insultes de ses lâches ennemis. Ils ne comprenaient pas que ce nouvel Isaac ne pouvait descendre de l'autel où il était monté de lui-même, ni interrompre le sacrifice qu'il avait commencé avec tant d'amour. Eh quoi! ils ne lui demandent rien de moins que d'effacer un testament qui ne peut avoir de force que par la mort du testateur! Ils veulent qu'il renonce à sa dignité de Rédempteur et de sauveur du monde! Que fera donc le Fils de Dieu? Au miracle que réclament la malice et l'insolence, il opposera un miracle encore plus grand : celui de sa charité! Au lieu de prouver sa divinité en descendant de la croix, il la prouvera d'une manière bien plus éclatante, et plus digne de Dieu : il la prouvera en demeurant sur la croix, et en faisant de cette croix l'autel d'où s'élèvera la prière qui désarme la justice. Tels sont les prodiges que sait faire la bonté infinie ; tels sont les moyens que sait prendre un Dieu pour triompher d'une malice qui elle-même n'a pas de bornes.

Mais pourquoi le divin Rédempteur n'a-t-il pas fait cette prière tout bas et dans le secret de son cœur? Pourquoi a-t-il voulu lui donner cette publicité et la faire entendre de tous et à une grande distance de sa croix? Sans doute, répond saint Augustin, elle n'aurait rien perdu de son efficacité en demeurant secrète, mais en ce cas nous eussions été privés d'un grand exemple. Jésus-Christ était en même temps notre maître et notre modèle. Comme notre maître, il nous avait donné la leçon et le précepte du pardon des injures. Comme notre modèle, voici qu'il ajoute aujourd'hui l'exemple au

(1) « Si Filius Dei es, descende de cruce (*Matth.* xxvii. 40). »

précepte. Il vient de prononcer cette sublime parole, la plus capable d'éteindre dans les cœurs tout sentiment de haine et de vengeance. Par là, nous dit saint Paul, il nous engage à être bons et indulgents les uns envers les autres, et à nous pardonner réciproquement nos torts, comme le Fils de Dieu nous a pardonné les plus graves offenses (1).

Ainsi, d'après saint Paul, ce n'est pas seulement pour les Juifs que Jésus-Christ a sollicité ce pardon. Il l'a sollicité pour tous ceux qui directement ou indirectement avaient contribué à sa mort, en un mot pour tous les pécheurs de tous les temps et de tous les lieux. En effet, Jésus-Christ n'a dû mourir que parce qu'il avait été chargé par le Père éternel de satisfaire pour tous : les péchés de tous avaient été comme déposés sur sa tête sacrée (2). Aussi sa mort, tout en étant l'effet de la plus criante injustice de la part des Juifs, n'en fut pas moins une satisfaction exigée par la justice divine pour les péchés de tous. Le pardon fut donc sollicité pour le péché originel et pour tous les péchés actuels, pour les péchés passés et pour les péchés futurs, pour les vôtres et pour les miens.

Voilà donc, dit saint Paul, en Jésus-Christ qui fait cette prière, le grand prêtre de la nouvelle loi, pontife seul digne d'un tel sacrifice, victime seule digne d'un tel sacerdoce ; le voilà, ce grand prêtre qui n'a pas besoin de demander grâce et pardon pour lui-même avant de prier pour les autres ; le voilà, les yeux tournés vers le ciel, les mains levées en haut, offrant à Dieu le sacrifice de son corps déchiré de coups, de son âme navrée de douleurs, de sa gloire terrestre profondément humiliée et anéantie, et demandant par sa prière et ses

(1) « Estote benigni, donantes invicem sicut Deus donavit vobis (*Coloss.* III. « 13). »

(2) « Posuit in eo iniquitates omnium nostrum (*Is.* LIII. 6.). »

supplications le pardon du monde entier! Oui, il méritera et par le cri puissant dont il accompagne sa prière, et par les larmes sanglantes qui remplissent ses yeux, et par le parfum de son infinie charité qui s'élève avec ses soupirs, et par l'humilité profonde qu'il exprime en présence de son Père, et par le respect infini dont il est digne lui-même, il méritera d'être exaucé de celui que nul ne pouvait fléchir, de celui dont la majesté infinie demandait l'hommage de l'infini (1). Que fera donc Dieu le Père? Dieu du haut du ciel, ajoute saint Paul, abaissant son regard vers ce sacrifice, écoutant cette prière d'un Fils bien-aimé, dépose sa juste colère, laisse tomber de ses mains sa foudre éteinte, désarme son bras prêt à frapper, commence à regarder avec compassion le monde objet de son courroux et lui rend son amour : Dieu ainsi s'abassa dans le Christ pour réconcilier le monde avec le ciel et ne plus imputer aux coupables leurs transgressions (2). Voilà pourquoi, ajoute saint Paul, Dieu le Père, avec une plume trempée dans le sang de son Fils bien-aimé, effaça le décret funeste qui condamnait tous les pécheurs à périr; et ainsi effacé, il le suspendit cloué à la croix de Jésus-Christ (3). Tel un créancier satisfait remet sa quittance au débiteur pour qui la caution a payé. *Non reputans illis delicta ipsorum*. Il est donc établi dès cet instant que nos péchés nous seront toujours pardonnés, et qu'ils ne nous seront pas plus imputés que s'ils n'avaient jamais été commis, à une seule condition pourtant : c'est que les larmes de notre

(1) « Qui in diebus carnis suæ preces supplicationesque.... cum clamore « valido et lacrymis offerens exauditus est pro sua reverentia (*Hebr.* v. 7). »

(2) « Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi, non reputans illis delicta ipsorum (*2 Corinth.* v. 19). »

(3) « Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, quod erat contrarium nobis; et ipsum tulit de medio affligens illud cruci (*Coloss.* II, « 14). »

pénitence couleront avec le sang de Jésus-Christ, et que notre prière se confondra avec son ardente prière. *Non reputans illis delicta ipsorum*. Ainsi donc, repentants de nos péchés et pardonnant à nos frères, comme Jésus-Christ nous l'a ordonné par sa parole et par son exemple, nous pouvons, sans craindre d'être rejetés, lui dire avec assurance : Pardonnez-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Notre confiance repose sur l'efficacité de cette fervente prière prononcée par Jésus-Christ sur la croix, et qui, avec la voix de son sang, est montée jusques aux cieux. Ainsi réconciliés, nous pouvons nous approcher de Dieu, duquel nous étions si éloignés, et il nous est permis de lui demander de pouvoir entrer en part de sa divine société, de son amitié, de tout son amour : *Vos qui eratis longe, facti estis prope in sanguine Christi* (Ephes. II, 13). La justice infinie est désormais rentrée en paix avec l'homme, la terre est réconciliée avec le ciel et Dieu avec l'homme. Jésus-Christ par son sang est devenu le médiateur et le garant de cette paix si longtemps désirée : *Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cælis sunt* (Coloss. I. 20).

Heureux le bon larron, qui sut profiter à temps de ce moyen de salut ! Soit que quelque goutte du sang de Jésus-Christ eût rejailli sur ses membres, soit que la sainte Vierge, qui était debout entre la croix de son Fils et celle du bon larron, eût intercédé pour ce dernier, tout à coup éclairé de la grâce, cet homme, jusque-là incrédule, reconnaît son Sauveur. Il ne peut plus sans indignation entendre le mauvais larron, qui continue à blasphémer contre le Fils de Dieu ; et du haut de la croix, du milieu des supplices, il devient le premier apôtre, le premier évangéliste, le premier confesseur, le premier martyr de Jésus-Christ. Il proclame tout haut, il prêche à tout le peuple la sainteté et la divinité de Jésus-Christ. Il ne tiendra pas à lui que son infortuné com-

pagnon, confondu par ses reproches, ne rende lui aussi hommage à la vérité : « N'as-tu donc aucune crainte de Dieu, lorsque ce Dieu, par amour pour nous, a voulu subir la même condamnation que nous, mais avec cette différence, que nous, nous subissons le juste châtiment de nos crimes, tandis que celui-ci n'a fait aucun mal (1)? » Ensuite, se tournant vers le Sauveur, le front humilié, la voix suppliante, le cœur pénétré de repentir tout à la fois et de confiance, il lui dit et lui répéta plusieurs fois : « Mon Dieu et Seigneur, daignez vous souvenir de moi, lorsque vous serez entré dans votre royaume (2). »

Oh! que ce passage de l'Évangile est touchant! Qu'il est beau de voir ce malfaiteur converti, qui ne se scandalise pas des humiliations et des opprobres de Jésus-Christ; qui le voit cloué à la croix, et le prie comme s'il le voyait assis sur son trône dans le ciel; qui le voit condamné au même supplice que lui-même, et le reconnaît pour le Maître souverain de l'univers et le Juge suprême des vivants et des morts; qui le voit mourir, comme un homme, et l'invoque en l'adorant comme son Dieu! Tout le monde regarde Jésus comme coupable; lui seul le proclame innocent, tout le monde l'insulte comme un méprisable esclave, lui seul le vénère comme son maître et Seigneur; tout le monde l'accuse, lui seul le défend; tout le monde le blasphème, lui seul le bénit et l'adore!

Admirable prodige de la puissance du Sauveur! s'écrie ici saint Léon. Oh! force admirable de la grâce! lumière précieuse de la foi! Voici un homme obstiné dans le crime jusqu'au moment de son supplice. Converti en un instant, il

(1) « Nonne et tu Deum times, quod in eadem damnatione es? Et nos quidem juste; nam digna factis recipimus. Hic vero nihil mali gessit » (*Luc. xxiii. 40, 41*). »

(2) « Et dicebat ad Jesum : Domine, memento mei, cum veneris in regnum tuum (*Ibid. 42*). »

s'élève au-dessus de toute crainte, de tout respect humain ; et du haut de la croix il proclame en face de la multitude l'innocence, la sainteté, le pouvoir de celui qui semble succomber sous la puissance de ses ennemis (1).

Quel spectacle édifiant pour notre foi ! Oui, le scandale de la croix est effacé (2), puisque nous voyons notre aimable Sauveur, parmi les outrages et les souffrances qui n'atteignent que l'homme, déployer et exercer la puissance surnaturelle de Dieu. Nous le voyons par sa grâce pénétrer l'esprit et l'éclairer, toucher le cœur et le changer, commander aux volontés les plus rebelles et les dompter. Quelle autre force que la voix intérieure de sa grâce divine pourrait parler victorieusement aux âmes endurcies dans le vice et en faire de véritables fils du père des croyants ? Par quelle autre puissance qu'une puissance divine un homme aurait-il réussi, du sein des supplices, à se faire adorer comme un Dieu ?

Reconnaissons-nous moins sa divinité au calme et à la placide miséricorde de la réponse faite par le Sauveur au bon larron ? Ah ! c'est bien la réponse du Dieu qui, selon le prophète, ne rejette jamais le cœur brisé et humilié : *Cor contritum et humiliatum* ! Voyez-le qui tourne vers le larron pénitent la paisible majesté de son visage divin : « Ne craignez pas ! » lui dit déjà son pieux regard ; et il ajoute du ton de la plus indicible bonté : « En vérité, en vérité, je vous le promets ; vous serez aujourd'hui avec moi en paradis (3). »

O parole ! ô réponse digne d'immortel souvenir ! Oh ! que la miséricorde divine est disposée à courir à la rencontre du pécheur pénitent ! Ici le pécheur n'a pas été aussi

(1) « Usque ad crucem reus, factus est repente confessor (S. Leo). »

(2) « Evacuatum est scandalum crucis (Gal. v. 11). »

(3) « Amen, amen dico tibi : Hodie mecum eris in paradiso (Luc. xxiif. 43). »

prompt à prier que le Sauveur à l'exaucer, à combler ses vœux. Mais remarquez la douceur, la bonté de ce mot : « Vous serez avec moi. » Jésus-Christ ne dédaigne donc pas d'être dans son royaume en compagnie d'un larron, dès qu'il s'est converti et qu'il est devenu un saint ! Il ne rougira pas de le montrer aux anges comme le premier trophée de sa grâce, comme le premier fruit de la rédemption ! Et toi, heureux pénitent, lui dit gracieusement saint Jean Chrysostome, oh ! que tu as été habile ! oh ! comme, même sur la croix, tu n'a pas oublié ton métier de larron ! Voici qu'en un instant tu t'es assuré la possession de l'éternel royaume (1). En effet, Jésus-Christ nous avait dit que le royaume des cieux est la conquête des forts et que l'on ne peut s'en emparer que par la violence. Et voici que le larron pénitent vient de nous apprendre que la foi, l'humilité, le repentir, le zèle, la charité sont les actes de violence dont il faut faire usage pour cette rapine et cette conquête.

Mais remarquez-bien, dit saint Léon, que cette grande promesse du Sauveur : « Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis, » est une parole au-dessus du langage humain. Celui qui parle et promet ainsi n'est pas seulement un homme. Non, non, ce n'est pas de la croix d'un condamné, mais du trône même de la Divinité que descend cette promesse, promesse calme, majestueuse, comme toute parole de Dieu (2) !

Or, si nous comprenons bien la force et l'étendue de cette parole, ce n'est pas à un seul homme qu'elle s'adresse. Cette parole est une promesse faite, un mystère révélé au monde

(1) « Vel in cruce pristinae artis haud oblitus prædatus es regnum (S. Jo. Chrysost.). »

(2) « Excedit humanam conditionem ista promissio ; nec de ligno crucis, sed de throno editur potestatis (S. Leo). »

entier. Nous apprenons, en effet, par cette parole, que grâce à la croix de Jésus-Christ est enfin rétabli le pont de miséricorde entre la terre et le ciel; que les portes de la maison éternelle, fermées par le péché, s'ouvrent en ce moment par le sang de Jésus-Christ; que le chemin en est frayé à tous les hommes, et que, comme le dit saint Paul, il n'y a plus d'arrêt de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ (1); c'est-à-dire pour ceux qui s'unissent à Jésus-Christ par la foi en ses mystères, par la pratique de ses lois, par la correspondance à son amour; oui, pour ceux-là, rien ne saurait les arrêter, rien ne saurait les empêcher d'entrer dans le ciel en compagnie de Jésus-Christ. Quels qu'ils puissent avoir été autrefois, identifiés qu'ils sont maintenant avec Jésus-Christ, ils sont les fils de Dieu; le ciel leur appartient à titre d'héritage : *Si filii et hæredes*. En un mot, depuis que le ciel a été ouvert au larron, il ne peut être fermé aux plus grands pécheurs, s'ils sont pénitents.

Mais, hélas ! pendant que le repentir ouvre le paradis au larron touché de la grâce, voici que l'aveuglement volontaire, l'obstination, l'endurcissement, l'orgueil, ouvre au mauvais larron les portes de l'enfer. Grand Dieu, que vos jugements sont terribles ! deux hommes sont là, crucifiés tous les deux en compagnie de Jésus-Christ; tous les deux malfaiteurs convaincus; tous les deux témoins de la patience et de la divine mansuétude du Sauveur; tous les deux, par un choix providentiel, associés à son sacrifice, compris dans ses prières, baignés de son sang; et pourtant l'un se convertit et se sauve; l'autre s'endurcit, et il périt même auprès de la croix du Sauveur, et même auprès de l'arbre de vie il trouve la mort éternelle. Oh ! quel grand crime ce doit être que l'orgueil

(1) « *Nihil nunc damnationis est illis qui sunt in Christo Jesu (Rom. viii. 1).* »

avec tous ses désordres ! Il rend inutiles les grâces les plus puissantes, les moyens les plus sûrs de salut et de sanctification. Craignons l'orgueil et la vaine confiance dans nos prétendues lumières. Si l'exemple du bon larron nous est présenté afin que nul ne désespère, celui du mauvais larron nous est présenté afin que nul ne présume.

Ainsi, dit saint Augustin, la croix de Jésus-Christ, dressée entre les croix des deux larrons, n'est pas l'échafaud d'un coupable, mais le tribunal d'un juge souverain, qui juge les hommes au moment même où il meurt pour eux (1). O stupidité ! ô aveuglement de la haine des Juifs ! ils voulurent placer la croix de Jésus-Christ entre celles des deux larrons (2), pour ajouter à l'outrage et le faire passer pour le plus scélérat des trois. Mais Dieu s'est joué de leur malice, il a fait servir leur dessein impie à la glorification de son Fils. Il a su ainsi justifier la vérité de ces paroles de Jésus : Dieu a donné à son Fils tout pouvoir de juger (3). La même main qui a forcé la faible main de Pilate et lui a fait irrévocablement proclamer la royauté de Jésus dans le titre de la croix, la même main a dirigé la haine insultante des Juifs, quand ils ont placé Jésus-Christ entre deux larrons. Eux, ils n'ont pensé qu'à commettre une scélératesse de plus ; et leurs propres mains, se mettant au service du Rédempteur, ne font que lui assurer une gloire nouvelle (4).

Qu'il est beau, en effet, dit saint Léon, de voir Jésus-Christ, sur la croix, se montrer le dispensateur de la miséricorde et de la justice, l'arbitre de la bienheureuse et de la malheu-

(1) « *Crux Christi in medio non fuit supplicium, sed tribunal (S. Augustin.).* »

(2) « *Unus a dextris et unus a sinistris (Matth. xxvii. 38).* »

(3) « *Omne iudicium dedit Filio (Jo. v. 22).* »

(4) « *Dum incumbunt sceleris, famulatæ sunt Redemptori (S. Leo).* »

reuse éternité ! Déjà il prélude au jugement suprême qui aura lieu au dernier jour du monde, alors que tous les hommes seront placés les uns à la droite, les autres à la gauche. Le discernement qu'il fait aujourd'hui entre les deux suppliciés devient la prophétie de celui qu'il fera un jour entre tous les hommes (1). Heureux ceux qui en ce jour-là se trouveront placés à droite avec les brebis, avec les âmes pures, avec tous les bénis, tous les bien-aimés de Dieu !

Après avoir donné au bon larron, et en lui à tous les vrais pénitents, la garantie du pardon et du salut éternel, le divin Sauveur, levant encore une fois vers le ciel son visage flétri et ses yeux chargés de pleurs, parle de nouveau à son Père céleste ; et d'une voix haute et sonore, bien que désolée, il lui dit : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé (2) ? Comment cela est-il possible ? Est-ce que le Père éternel a pu, lui aussi, abandonner son Fils bien-aimé ? Non, non, mes frères, Dieu nous garde du blasphème sorti de l'âme noire de Calvin, lui qui, toujours attentif à déprécier Jésus-Christ, a osé dire que par ces paroles le Fils de Dieu a exprimé un abandon véritable de la part de Dieu ; en sorte qu'il aurait été réduit au désespoir et à la douleur des damnés. La vérité est que le Verbe éternel n'a pas été, n'a pas pu être délaissé de Dieu son Père, pas plus qu'il ne peut en être séparé (3). Cette parole du Seigneur est donc moins l'expression de la douleur que la manifestation d'un grand mystère d'amour (4). Cette parole, dit encore saint Augustin, n'est

(1) « In ista potestatis specie monstratur quæ in iudicio omnium hominum « facienda est discretio (S. Leo). »

(2) « Clamavit Jesus voce magna dicens : Deus meus, ut quid dereliquisti me « (Matth. xx. 7) ? »

(3) « Ab eo non poterat derelinqui, a quo non poterat separari (S. Leo). »

(4) « Vox ista magni est expositio sacramenti (S. Leo). »

pas la plainte d'un malheureux, elle est l'enseignement d'un maître (1).

Or, pour bien saisir et pénétrer cet enseignement, il faut savoir que ces paroles de Notre-Seigneur se trouvent textuellement dans le vingt et unième des psaumes de David, et que, dans ce psaume, le saint roi, parlant plutôt en évangéliste qu'en prophète, fait la description exacte de toutes les circonstances du crucifiement. Rien n'est omis, ni les clous, ni le fiel et le vinaigre, ni la division et le tirage au sort de ses vêtements, ni la fureur de ses ennemis, ni, en un mot, aucun détail de sa mort et de sa résurrection. De plus, saint Jérôme, et avec lui de concert la plupart des interprètes de l'Évangile, croient devoir conclure de la citation de ce premier verset du psaume que le Sauveur le récita et même le chanta tout entier (2). En récitant donc à haute voix ce psaume que les Juifs et les prêtres devaient savoir tous par cœur, Jésus-Christ les obligeait à méditer cette grande prophétie dont ils voyaient l'accomplissement sous leurs yeux. Et par là ce Sauveur si aimant, qui veut sauver jusqu'à ses plus implacables ennemis, les invitait à reconnaître le véritable Messie dans celui qu'ils avaient crucifié et abreuvé de tant d'outrages. Ainsi il voulait les instruire sans leur faire de reproches, les convaincre sans les réprimander, leur faire sentir l'énormité de leur crime sans les punir. O nouveau trait, trait sublime de l'inépuisable miséricorde du Rédempteur ! Comme la prière par laquelle il avait demandé leur pardon ne les avait pas touchés, sa charité industrieuse trouve ce nouveau moyen de les faire rentrer en eux-mêmes et de

(1) « Vox ista doctrina est non querela (*S. August.*). »

(2) « Ex quo intelligimus psalmum a Deo in cruce posito decantari » (*S. Hier.*). »

les convertir ; car il ne cessera jusqu'à son dernier soupir de vouloir leur conversion et leur salut.

Mais en même temps qu'il porte un si touchant intérêt au salut des Juifs, il manifeste par ces mêmes paroles un grand mystère d'amour envers tous les hommes. Selon la doctrine de saint Paul, Jésus crucifié était l'humanité tout entière , il était le vieil homme crucifié en lui (1). Jésus donc prononçant ces paroles, *Deus meus*, etc., parlait, dit saint Bernard, non pas en son propre nom, mais au nom de cette humanité coupable qu'il représentait à lui seul (2). Or, ajoute Raban, comme cette humanité avait été abandonnée, rejetée de Dieu à cause de ses crimes, et que Jésus-Christ s'était fait notre avocat, il déplorait par cette grande parole la misère, le délaissement de cette même humanité, dont la culpabilité pesait sur lui. Ainsi, mes frères, cette plainte de délaissement n'est, de la part de notre aimable Sauveur, qu'une nouvelle prière, afin que les hommes désormais ne se voient plus délaissés dans leur éloignement de Dieu (3).

Or, comme cette prière, ainsi que toutes les prières de Jésus-Christ, a été exaucée, c'est par le mérite de cette prière et par le mérite du délaissement extérieur où il s'est trouvé réduit de la part des hommes, qu'il nous a délivrés du délaissement intérieur, attiré sur nous par l'excès de notre malice. C'est par le mérite de cette prière que, durant notre vie, Dieu ne détourne jamais irrévocablement son regard de vers nous, et ne délaisse jamais sans retour même les plus

(1) « Nos scimus quia vetus homo noster crucifixus est (*Rom.* vi. 6). »

(2) « Loquitur ex persona hominis assumpti (*S. Ber.*). »

(3) « Humana natura ob peccatum fuerat a Deo derelicta ; propter quod « Dei Filius, noster factus advocatus, deplorat miseriam quorum suscepit « culpam. Ostensione vulnerum sacerdos interpellat apud Patrem pro nobis, « ut non derelinquatur in membris, qui in se capite nunquam potuit dere-
« linqui (*Raban.*). »

abominables pécheurs. C'est par le mérite de cette prière que la voie de la pénitence et du repentir nous est toujours ouverte, que le sein de Dieu est toujours prêt à recueillir le prodigue, sa main toujours levée pour pardonner et absoudre, et que même, après que toutes les autres grâces nous ont été retirées, en punition de l'abus réitéré que nous en fîmes, la grâce de la prière nous reste toujours ; elle est toujours là comme l'unique échelle pour sortir de l'abîme où nous sommes tombés. Toutefois il faut toujours se hâter de mettre à profit cette grâce de la prière ; car, à force de la négliger, nous finirions par n'en faire plus aucun cas, et nous n'y aurions même pas recours au moment de la mort. Alors se renouvellerait en nous ce terrible mystère constaté par saint Augustin : c'est que, pour avoir oublié Dieu pendant la vie, on en vient à s'oublier soi-même au moment de la mort. Ainsi l'on diffère le temps de la pénitence et du retour à Dieu jusqu'à ce qu'on n'en ait plus le temps. Alors, sans que Dieu nous abandonne, nous pouvons mourir comme si nous étions abandonnés de Dieu (1).

La miséricorde divine n'est pas en défaut pour cela, ni ne saurait être soupçonnée de ne pas être inépuisable. Aussi entendez un autre cri du Sauveur qui n'est proféré que pour inspirer la confiance en sa miséricorde et en sa bonté aux pécheurs même les plus profondément enfoncés dans l'abîme du désordre. « *Sitio ! J'ai soif !* s'écrie Jésus. *J'ai soif ! oh ! qui étanchera la soif qui me dévore ?...* » Cette soif, dit saint Cyprien, Jésus la ressentait effectivement très-vive et très-ardente dans ses entrailles, il la ressentait bien plus vive et bien plus ardente encore en son âme ; c'était la soif de son ardente charité, la soif du zèle qui le dévorait pour la con-

(1) « Ut qui vivens oblitus est Dei, moriens obliviscatur sui (S. August.). »

version et le salut de nous tous (1) ! Cette soif toute spirituelle, il l'avait manifestée en présence de la Samaritaine, lorsqu'il lui dit : « Femme, j'ai soif. Voudriez-vous me donner à boire (2) ? » Cette soif, la Samaritaine sut l'étancher, non pas en lui donnant de son eau, mais en lui offrant sa foi, en se convertissant à lui et en se repentant de ses péchés, en le reconnaissant et le proclamant comme le véritable Messie et le Sauveur du monde.

Cette soif dont son cœur brûla toujours sur la terre, il la ressent toujours avec la même ardeur au plus haut des cieux. Là aussi, outre la soif qui se désaltère aux sources éternelles de la vie, il brûle encore de cette autre soif qui ne peut s'étancher que par la conquête des âmes, par le salut éternel des captifs rachetés de son sang (3). Nous aussi, une soif nous dévore et nous consume ; de toutes parts trompés, déçus par des chimères, nous avons soif de réalité, soif de confiance et d'amour. Désespérés, dégoûtés de tout, gardons-nous de désespérer du suprême consolateur. Gardons-nous de craindre qu'il puisse rejeter même ceux qui le redoutèrent et l'évitèrent toujours, même ceux qui tardivement, à l'heure dernière, semblent faire de son service un insultant pis aller. Même au jour d'un retour trop longtemps différé, nous le trouverons prêt à courir au devant de nous, poussé par sa miséricorde (4). Oui, comme le père du prodigue, il sera toujours prêt à nous accueillir, à nous pardonner, à nous serrer dans ses bras, à nous rendre, avec son affectueuse amitié, toutes les délices de la piété, toutes les gloires de la vertu. Pour qui donc les baisers de la tendresse paternelle ?

(1) « *Sitis hæc est de ardore dilectionis (S. Cypr.).* »

(2) « *Mulier, da mihi bibere (Jo. iv. 7).* »

(3) « *Eorum sitit fidem pro quibus fudit sanguinem (S. August.).* »

(4) « *Misericordia motus accurrit (Luc. xv. 20).* »

pour qui les riches vêtements des vertus héroïques et des éclatants mérites? pour qui l'anneau d'indissoluble amitié (1)? Pour ces âmes passionnées, dégradées peut-être par l'égarement des passions, et qui, par l'effet de la grâce divine, n'en seront pas moins capables de se passionner noblement pour le service de Dieu.

Qu'attends-tu donc, pécheur, mon frère, pécheur attardé et comme englué dans la fange du vice? que tardes-tu à venir étancher et la soif qui ravage ton cœur, et aussi la soif du zèle dont brûle un père aimant pour ta conversion et ton salut éternel? N'imité pas la barbarie des Juifs, symbolisée par le breuvage offert au Sauveur dans sa soif. Combien plus poignante et plus amère est à son cœur leur haine et leur corruption obstinée que ne le sont à sa bouche et le vinaigre et le fiel qu'on lui présente! Et toi aussi, voudrais-tu donc lui arracher encore une fois de plus la plainte qu'il a poussée par la bouche de son prophète : Les ingrats! les insensés! dans ma soif de les sauver ils ne m'ont offert que le breuvage dérisoire de leurs erreurs, de leurs vices, de leur impiété (2)!

Certes, l'amour de Jésus pour les hommes ne saurait avoir besoin de se manifester davantage. Que lui reste-t-il à faire de plus pour triompher des cœurs les plus rebelles? Ce qui lui reste à faire, c'est précisément de déclarer que les inventions divines ont tout épuisé. Alors il prononce cette grande et profonde parole : « Tout est consommé! » *Consummatum est!* (Jo. xix. 30). Oui, grande et profonde parole qui a peu besoin de commentaire; c'est effectivement comme si Jésus-Christ avait dit au monde entier : Par mon incarnation, par ma naissance, par ma vie et par ma passion, par la mort que je vais accepter, se trouve accompli tout ce qui était écrit

(1) « *Cecidit super collum ejus et osculatus est eum* (Luc. xv. 20). »

(2) « *Et in siti mea potaverunt me aceto* (Psalm. xxi). »

dans le livre des décrets éternels, tout ce qui était figuré par les patriarches, prédit par les prophètes, représenté par les sacrifices, tout ce qui était promis de Dieu et attendu des hommes touchant le Messie et la Rédemption.

Consummatum est ! Tout est consommé ! L'attente de la terre est satisfaite, les vœux du ciel sont exaucés, l'univers est racheté, le démon vaincu, l'orgueil humain humilié, la concupiscence réprimée, l'idolâtrie abattue, l'ancienne loi abrogée, le voile des Écritures est déchiré, l'Évangile annoncé, Dieu connu, l'homme sauvé. L'Église nouvelle est fondée, le sacerdoce véritable institué, la nouvelle alliance scellée du sceau de Dieu. La loi de contrainte, qui ne faisait que des esclaves, est remplacée par la loi de l'amour, seule capable d'engendrer les vrais enfants de Dieu. La plénitude des temps est arrivée, le ciel est ouvert, la face de la terre est renouvelée. Le grand dessein de la sagesse, de la puissance et de la bonté de Dieu, médité avant tous les siècles, est accompli dans le temps pour durer dans l'éternité.

Consummatum est ! Tout est consommé ! Grand enseignement qui obvie à bien des erreurs. En d'autres termes : il n'y a plus de mystères à découvrir, plus de vérités à révéler, plus de lois nouvelles à imposer, plus de secours nouveaux à fournir, plus d'espérances nouvelles à présenter. La raison n'a plus rien à chercher, ni la philosophie à inventer pour le culte de Dieu, le salut de l'homme et la perfection morale de la société. Ce n'est plus le temps de chercher la vérité, mais de la croire ; de disserter sur la vertu, mais de la pratiquer. Non, aucune nouveauté de doctrines, de lois, de systèmes, n'est plus possible en matière de religion. L'esprit humain ne trouvera rien de mieux que la loi de l'Évangile, la doctrine du Messie, la religion du Calvaire. Le vrai et légitime progrès ne saurait être que dans le développement graduel, l'application sincère, la pratique fidèle de cette doctrine, de

cette loi, de cette religion. En dehors du christianisme, il n'y aura donc jamais qu'ignorance de Dieu, dégradation et asservissement de l'homme, barbarie dans la société.

Consummatum est ! Tout est consommé ! C'est un arrêt qui tombe sur vous, fabricateurs de religions nouvelles, vous qui n'êtes que des imposteurs, vous qui ne flattez l'homme que pour le perdre, vous qui ne prétendez honorer Dieu que pour le blasphémer et faire oublier jusqu'à son nom. Tout est consommé ! C'est la réprobation anticipée de toutes ces religions philosophiques, politiques, humanitaires, dont l'homme est l'inventeur, les gouvernements humains le seul appui, les tribunaux humains les seuls interprètes, et le bourreau le seul vengeur. Périssent à jamais ces vains délires de la raison, ces vrais sacrilèges du cœur ! La véritable religion est enfin proclamée ; elle est à jamais établie sur une base solide, inébranlable, pour tous les temps et pour tous les lieux.

Consummatum est ! Tout est consommé ! Précieuse déclaration ! encourageante assurance ! Par elle, le Seigneur nous a dit : Vous n'avez plus rien à craindre désormais. Vos dettes sont acquittées, votre rachat est conclu. La justice de Dieu est satisfaite. Votre condamnation est abolie. La bénédiction divine demandée en votre nom est obtenue. Le chemin du salut est aplani devant vous. L'abîme ouvert entre le ciel et la terre est comblé. Les cieux abaissés vous réclament. Vous n'avez qu'à désirer, espérer et posséder. Votre Dieu a pourvu à tout et restauré toutes choses.

C'est ainsi qu'un Dieu encourage et console. Mais ne nous contentons pas d'écouter les encouragements ; écoutons aussi les utiles leçons qui nous sont données. Tout est consommé ! Par là Jésus-Christ nous annonce qu'il n'a pas attendu le moment de la mort pour opérer notre salut. Il y a consacré toute entière sa précieuse vie. Sur la croix il n'a

fait que mettre la dernière main à l'œuvre dont il s'est toujours occupé depuis Bethléem jusqu'au Calvaire. Et nous, oserons-nous ajourner jusqu'au moment de la mort la pensée de nous appliquer les fruits de cette Rédemption ? Ne devons-nous pas, nous aussi, y consacrer notre existence tout entière ? Ne devons-nous pas faire en sorte qu'au moment de la mort il ne nous reste qu'à consommer et couronner une œuvre dès longtemps commencée ? Oui, nous ferons pour nous-mêmes ce que Jésus-Christ a fait pour nous, afin qu'à ce dernier moment nous puissions dire, avec la confiance du juste et dans la joie de notre cœur : L'œuvre de mon salut est enfin consommée ! *Consummatum est !*

Ainsi nous l'avons vu, l'amour inépuisable du Sauveur, dans sa passion, a su prendre toutes les formes : il s'est fait victime suppliante ; il s'est fait médiateur qui réconcilie ; il s'est fait juge miséricordieux, qui n'a de condamnation que pour ceux qui s'obstinent à repousser la clémence ; il s'est fait pasteur qui appelle et invite, dévoré de la soif de sauver ses brebis ; il s'est fait précepteur divin, qui instruit par l'éloquence de l'exemple, et qui saura, par ses institutions et ses lois, instruire toutes les générations à venir. Il nous reste à montrer en lui le caractère du père le plus aimant, qui veut, même après sa mort, vivre par les témoignages de son amour.

DEUXIÈME PARTIE.

Tout père de famille près de mourir n'oublie pas de faire son testament. La faculté de tester est une des plus nobles facultés de l'homme, l'une des plus chères à ses plus intimes, à ses plus louables instincts. Être originairement immortel, il doit jusqu'au bout lutter contre la mort et chercher à se survivre par le bonheur d'autrui. C'est, dit saint Am-

broise, ce que notre aimable Sauveur n'a pas oublié sur la croix.

O excès de tendresse et d'amour ! Rassasié d'opprobres, abreuvé de fiel et de vinaigre, réduit aux dernières angoisses, brisé de douleurs, et tout cela par la malice des hommes, il leur déclare ses dernières volontés ; il dispose de tout ce que son Père céleste avait mis à sa disposition ; il divise son héritage entre ses enfants, n'oubliant pas même les plus ingrats et les plus rebelles. Il rédige son testament avec toutes les solennités d'usage.

Rien ne manque, en effet, ici aux conditions d'un testament ordinaire : d'une part, c'est le mourant qui prononce ; de l'autre part, tous ceux en faveur desquels il est fait sont présents pour l'acceptation dans la personne de leurs représentants. Les soldats romains représentent le peuple gentil ; les habitants de Jérusalem, le peuple juif ; les justes sont représentés par les saintes femmes ; les pécheurs, par les larrons ; les pénitents, par Madeleine ; les ministres de la religion par le disciple bien-aimé. Ainsi tous les peuples, tous les sexes, tous les états différents des âmes sont représentés dans cet acte solennel, qui est fait pour tous.

Enfin, dit encore saint Ambroise dans cet acte, saint Jean, le seul des disciples présents au pied de la croix, remplit en même temps les fonctions de notaire public, de chancelier de l'Église, qui reçoit les paroles de Jésus-Christ et les atteste comme témoin, témoin bien digne d'un pareil testateur (1). Ainsi, après avoir rédigé dans son évangile ce testament de notre tendre Père, saint Jean en a fait un instrument authentique et public ; il y a apposé sa signature ; et il a déclaré, avec une espèce de serment, qu'il n'a écrit

(1) « Testamentum Domini signabat Joannes dignus tanto testatore testis » (S. Ambros.). »

que ce qu'il a vu de ses yeux, entendu de ses oreilles; et que son témoignage est sincère et fidèle (1).

N'oublions pas que, d'après saint Ambroise, Jésus-Christ mourant a fait non-seulement son testament public, mais aussi son testament privé (2). C'est-à-dire qu'après avoir disposé de ses biens publics, comme Sauveur et Rédempteur du monde, après avoir assuré la réconciliation avec Dieu et le pardon aux pécheurs pénitents, le paradis à tous les justes, la grâce de la conversion à tous les obstinés, la confiance à tous les timides, la véritable religion au monde entier, voilà qu'il veut disposer aussi de ses biens domestiques comme Fils de l'homme. Eh! de quoi pourra-t-il disposer sous ce rapport? Pauvre, vivant des secours de la charité, nu sur une croix, il n'a même pas ses vêtements à léguer; les soldats qui l'ont crucifié s'en sont emparés comme de leur propriété et se les sont partagés entre eux. Attendez: il a quelque chose de bien cher à son cœur; il a la sainte et auguste Vierge Marie, sa mère, qui l'a conçu dans son sein; il a l'Église, sa fille, qui va tout à l'heure naître du sang de son côté. Tel est le bien précieux dont il peut disposer encore. Jetant donc ses regards sur Marie et sur Jean, tous les deux au pied de la croix, il dit à sa Mère: Femme, voici votre fils; et à saint Jean: Voici votre mère (3).

Saint Jean n'est pas désigné ici par son nom propre, mais par sa qualité de disciple bien-aimé: *discipulus quem diligebat Jesus*. Saint Jean, d'après l'interprétation des

(1) « Et qui vidit testimonium perhibuit, et verum est testimonium ejus; et ille scit quia vera dicit (Jo. xix). »

(2) « Condebat Dominus non solum publicum sed et domesticum testamentum (S. Ambros.). »

(3) « Cum vidisset Jesus matrem et discipulum stantem quem diligebat, dixit Matri suæ: Mulier, ecce filius tuus; deinde dicit discipulo: Ecce mater tua (Jo. xix). »

Pères, représentait donc l'Église, qui, comme Jean, croit en Jésus-Christ, n'abandonne jamais Jésus-Christ, et est l'objet du plus tendre amour de Jésus-Christ. Par conséquent, Jésus-Christ, par ces dernières paroles, a légué Marie comme mère à l'Église, et l'Église comme fille à l'auguste Vierge.

Marie, au pied de la croix, assistait à la mort de Jésus-Christ. C'était bien la place de la Mère de Dieu. Le spectacle qu'elle donnait était digne de la hauteur de son rang. Dans l'attitude sublime de la Mère on pouvait lire une nouvelle preuve de la divinité du Fils (1). La dignité de l'attitude extérieure était surpassée par la grandeur et l'intrépidité de son âme. Ainsi la plus délicate des vierges, la plus désolée de toutes les mères, se montrait la plus forte de toutes les femmes (2).

Le visage de Marie trahit une immense résignation au milieu d'une immense douleur. Absorbée comme dans une extase d'affliction profonde et de sublime contemplation, elle ne détourne pas un instant ses yeux de la scène la plus déchirante qui ait pu jamais torturer le cœur d'une mère.

Chaque coup frappé par les bourreaux, chaque blasphème vomi contre l'Homme-Dieu, ont été autant de glaives dont elle a été transpercée. Et toutefois, d'un regard plein d'intérêt pour les hommes, bien plus que de compassion pour son Fils, elle considère une à une les plaies qui ont déchiré ce corps adorable. Sans doute elle voudrait en épargner les tortures à celui qu'elle aime au-dessus de tous; mais elle a compris que de là devait jaillir un sang seul capable d'effacer les péchés du monde, et elle se résigne; et même elle se

(1) « Stabat non degeneri mater spectaculo (*S. Ambros.*). »

(2) « Stabat corpore excelsa, animo excelsior (*Id.*). »

complaît dans ce qui est devenu la condition nécessaire de la rédemption des hommes (1).

Par ce sublime héroïsme, en s'associant à l'amour avec lequel le Père livrait son Fils, et le Fils se livrait lui-même, Marie montrait qu'elle était la femme prophétisée de Dieu même après la chute. Elle aussi enfantait dans la douleur la génération des enfants de Dieu. Sur le Calvaire éclatait la grande inimitié entre la race de la femme et la race du serpent. Là aussi le serpent devait avoir pour toujours la tête écrasée (2). C'est donc Marie qui, sur le Calvaire, a été la femme forte, la femme parfaite, la femme par excellence. Aussi Jésus-Christ ne l'appelle-t-il pas MÈRE, mais simplement FEMME! *mulier!*

Mais, afin qu'il n'y ait pas de doute sur la maternité de Marie par rapport à l'Église, et sur la filiation de l'Église par rapport à Marie, Jésus-Christ ajoute la déclaration pleine d'autorité de sa parole divine et dévoile un mystère qui s'était déjà accompli dans le secret de son cœur, dans les adorables profondeurs de l'amour : il déclare fille de Marie l'Église qui naissait déjà de la générosité de son offrande, de l'excès de son martyre, de la ferveur de sa charité.

Remarquez aussi qu'un simple homme peut bien en mourant, et par ses dernières dispositions, recommander un ami à sa mère et sa mère à un ami. Mais ce testateur humain, tout en manifestant un désir, ne peut pas par sa parole inspirer à sa mère des sentiments de mère pour son ami, ni à l'ami des sentiments de fils pour sa mère. Mais Jésus-Christ est un testateur qui est Dieu. Sa volonté toute-puissante accomplit

(1) « Spectabat piis oculis Filii vulnera ex quibus sciebat redemptionem
« hominibus futuram (S. Ambros.). »

(2) « Inimicitias ponam inter te et mulierem, inter semen tuum et semen
« ipsius. Ipsa conteret caput tuum (Genes. III. 15). »

tout ce qu'elle veut ; sa parole produit tout ce qu'elle énonce. Ses désirs sont des réalités ; dans sa bouche les mots sont des créations. En prononçant donc, non pas du ton d'un homme qui prie, mais du ton d'un Dieu qui commande, ces grandes et immortelles paroles : « Femme, voilà votre Fils ! Disciple, voilà votre Mère ! » il opéra une création véritable dans le cœur de sa Mère et dans celui du disciple. Marie sentit naître en elle-même un cœur de mère pour l'Église, et l'Église dans la personne du disciple un cœur plein de piété filiale pour Marie. C'est ce que l'Évangile a voulu exprimer par ces mots : Et dès ce moment le disciple reçut Marie comme une personne qui était vraiment à lui (1).

Voilà qui vous explique, mes frères, et la protection constante de Marie pour l'Église, et le zèle, la confiance et la tendresse de l'Église pour Marie. Il y a là pour les incrédules et pour les hérétiques un sujet d'étonnement et de scandale, parce qu'ils n'entendent rien aux mystères d'amour révélés dans l'Évangile. Pour nous il est évident de là qu'il n'y a pas de catholicisme véritable sans le culte affectueux de Marie, de même qu'il n'y a pas de culte véritable de Marie hors de l'Église catholique.

Nous apprécierons donc avec un sentiment de vive reconnaissance le legs précieux que nous a fait à sa mort le plus tendre père, en nous léguant sa propre mère pour être pour nous plus qu'une mère adoptive. Ayons donc confiance dans sa tendresse. Si la sévérité du père, que nous avons offensé, nous effraye, recourons à la mère qui est toute miséricorde, tout amour pour ses enfants.

Mais rappelons-nous aussi que saint Jean, légué pour fils à Marie par le divin Sauveur, était plein de foi, d'amour et de zèle intrépide pour son maître. Songeons surtout par quelles

(1) « Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua (Jo. xix. 27). »

vertus plus particulières il mérita de devenir le gardien du plus doux, du plus précieux trésor que Jésus-Christ laissait en ce monde; de même qu'il avait mérité d'être le disciple que Jésus aimait entre tous (1). C'est par une pureté virginale, c'est par une éminente charité que Jean mérita cette prérogative. Et nous aussi, à quelles conditions croyons-nous pouvoir soutenir la dignité d'enfants de Marie, de frères putnés, héritiers de cette tendresse qui n'était due qu'à Jésus, ou à un ami substitué comme un autre lui-même? N'en doutons pas : ce ne peut-être qu'à condition d'être toujours fidèles aux doctrines, aux lois, à l'amour de Jésus-Christ. Comment Marie pourrait-elle nous aimer, si en portant ses regards sur nous elle ne pouvait dire : C'est là un disciple que mon Fils aimait, *discipulus quem diligebat Jesus*? Ne pensons pas qu'il nous suffise d'être membres extérieurement de cette Église que représentait le plus fidèle et le plus aimant des apôtres; à l'amour seul il appartient de recueillir le legs de l'amour. L'indifférence et la froideur nous déshériteraient aussi sûrement que l'hérésie ou l'incrédulité.

Mais voici que le Sauveur vient de pousser un dernier cri. Il vient d'élever la voix d'une manière aussi éclatante qu'il l'avait fait pour déplorer la misère et le délaissement de l'humanité coupable; Jésus, poussant de nouveau un grand cri, rendit l'âme (2). Pourquoi ce grand cri? demande saint Jérôme. Par ce grand cri, vraiment miraculeux, dans un moment où, selon les lois ordinaires de la nature, la voix doit faiblir et se perdre, Jésus a voulu montrer qu'il mourait plein de vie, qu'il ne meurt qu'en commandant à la mort, par son choix et non par nécessité, par

(1) « *Discipulus quem diligebat Jesus (Jo. xix. 26.)* »

(2) « *Jesus autem iterum clamans voce magna emisit spiritum (Matth. xxvii. « 51). »*

puissance et non par faiblesse, par sa propre volonté et non par la volonté des hommes (1).

Mais encore ce grand cri est un legs de l'amour. Quelles sont en effet les paroles qu'il a ainsi proférées? Mon Père, je remets mon âme entre vos mains (2). Comprenons-en bien tout le mystère. Son âme bénite, unie hypostatiquement à la personne du Verbe qui est toujours en Dieu et avec Dieu, ne pouvait pas sortir des mains de Dieu. Il n'avait donc pas besoin, lui Fils de Dieu, de recommander son âme à Dieu son Père. Ce n'était donc pas son âme, ou du moins son âme seule, qu'il recommandait à Dieu. C'étaient, dit saint Athanase, tous les fidèles, tous les fils de l'Église, qui, remplis de l'esprit de Jésus-Christ, ne forment qu'une même âme avec celle de cet adorable Sauveur. Car, d'après saint Paul, celui qui s'attache à Dieu ne fait qu'un même esprit avec lui (3). Jésus-Christ, dans les divins élans de sa charité, les appelle son esprit, son âme, parce qu'il les aime à l'égal de lui-même; et son dernier cri n'est que l'expression de cet ineffable amour.

Quel bonheur et quelle gloire n'est-ce donc pas pour tous les vrais chrétiens, quelque pauvres, quelque méprisés qu'ils soient ici-bas, de se voir en vertu de cette puissante parole du Sauveur reçus, au moment de leur mort, dans les bras mêmes et dans le sein de Dieu?

En prononçant cette suprême parole, Jésus-Christ a voulu aussi nous communiquer le courage de la répéter nous-mêmes, en son nom, et par l'impulsion de son esprit, avec la même confiance et le même amour. En effet, en passant par la bouche du Fils de Dieu, cette sainte parole a acquis une puissance infinie; elle est devenue comme un bouclier

(1) « Qui mortis dominatur et præcipit potestative expirat (*S. Hieron.*). »

(2) « Pater, in manus tuas commendo spiritum meum (*Ps. xxxix. 6*). »

(3) « Qui adhæret Domino unus spiritus est (*I Cor. vi. 16*). »

contre les tentations, un remède contre les craintes qui peuvent troubler les justes eux-mêmes au moment de la mort. Et, certes, répéter cette parole, n'est-ce pas se mettre à la place de Jésus-Christ, s'unir à son sacrifice, s'appliquer à ses mérites ? N'est-ce pas faire une douce violence au cœur de Dieu pour l'obliger à recevoir notre âme dans son sein, comme dans un asile de sûreté et d'éternelle paix ? Telle est sans aucun doute la raison pourquoi l'Église met cette même parole dans la bouche de ses enfants à la dernière heure. C'est aussi pour cela que les vrais chrétiens sont bien autrement tranquilles et heureux que les prétendus philosophes, qui ne sont soutenus que par un faux courage, celui du désespoir, et qui ont perdu tout droit de pouvoir dire : Dieu Père, je remets mon âme, je remets mon éternité entre vos mains ! *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum !*

Après avoir prononcé cette dernière parole, Jésus-Christ de lui-même, par un dernier acte de sa volonté, incline sa tête et expire. Remarquez cette circonstance en apparence si simple et qui n'est pas sans raison rapportée par l'évangéliste saint Jean. D'ordinaire, lorsqu'un homme expire, sa tête ne s'incline et ne retombe que par le fait même de la mort. C'est parce que l'âme se retire et s'échappe que le corps s'affaisse. Jésus-Christ plie lui-même et incline lui-même sa tête sur sa poitrine : *Inclinato capite tradidit spiritum*. Il incline d'abord la tête, et alors il livre son âme à Dieu. Ainsi il confirme, par un fait extérieur et visible, cette grande vérité qu'il avait révélée et enseignée avec assurance : Nul ne peut m'ôter la vie, c'est moi qui la dépose parce que j'en suis le maître souverain et l'arbitre. Je ne la quitte que pour la reprendre (1).

(1) « Nemo tollit animam meam a me, sed ego pono eam ut iterum sumam eam (Jo. x. 18). »

Or cette inclination volontaire de sa tête, tout en étant une nouvelle preuve de sa divinité, est aussi une démonstration nouvelle de son amour pour nous. Selon l'opinion de la plupart des pères de l'Église, les os d'Adam que Noé avait retirés dans l'arche avaient été déposés sur la montagne du Calvaire ; et c'est précisément pour cela que cette montagne fut appelée : *Calvariæ locus*, le lieu du crâne : le lieu où repose la tête du premier homme. C'est aussi pour cela que sur cette montagne Abel, Noé, Melchisédech, Abraham, Jacob, Josué, tous les prophètes et tous les grands prêtres avaient successivement sacrifié. Or Notre-Seigneur a été crucifié précisément sur le lieu où se trouve le crâne d'Adam, et de là l'usage très-ancien, dans l'Église, de placer une tête de mort au pied de la croix. Jésus-Christ donc, qui, les bras étendus, la poitrine à découvert, incline doucement sa tête vers la terre où se trouvaient les restes d'Adam, c'est, dit saint Augustin, Jésus-Christ embrassant l'humanité entière dans son chef, donnant, comme un tendre père, un affectueux baiser à tous ses enfants bien-aimés ; et désirant les presser sur son sein (1). C'est Jésus-Christ, qui, après avoir fait tomber les premières gouttes de son sang sur les os du premier homme et avoir baptisé l'humanité entière dans son chef, lui inspire l'espérance et le gage de la résurrection. Voilà pourquoi, selon la prophétie, les os d'Adam, si humiliés par la mort et le péché qui en avait été la cause, tressaillirent de joie en présence de ce grand mystère d'amour : *Exultabunt ossa humiliata* (Ps. 50).

C'est dans cette attitude affectueuse, la tête inclinée vers nous, que notre doux Sauveur, en versant sa dernière larme, et poussant un large soupir de charité, expire et rend son

(1) « Caput inclinat in monte ut oscula daret dilectis suis (S. August.). »

âme à Dieu, son père (1) : Mais celui qui résigne ainsi dans l'acte de l'amour une vie qui n'avait été qu'un perpétuel acte d'amour pour les hommes est assurément Dieu. Et le voile du temple qui se déchire du haut en bas, la terre qui tremble et s'entrouvre, le soleil qui s'éclipse, les tombeaux qui rendent à la liberté et à la vie leurs morts, dans le moment même où Jésus expire, tout cela, dit saint Léon, n'est que le gémissement de la nature entière, qui devait ce témoignage à son auteur de vouloir finir avec lui, ayant été créée par lui (2).

Quel magnifique déploiement de la sagesse et de la majesté d'un Dieu sauveur ! Semblable à un grand roi qui, méprisant les insultes de quelques vils esclaves, laisse aux derniers de ses ministres le soin d'y répondre pour lui, Jésus-Christ ne croit pas qu'il soit de sa dignité de répondre lui-même aux derniers blasphèmes des Juifs. Il y répond, et pendant son agonie et au moment de sa mort, d'une manière tout à fait digne d'un Dieu, par le bouleversement de la nature entière. Ce furent, dit saint Léon, le ciel et la terre et tous les éléments qui eurent commission de répondre aux lâches et stupides blasphèmes des Juifs (3).

Réponse magnifique, réponse sublime, qui fut bien comprise par le centurion, par les soldats qui avaient crucifié le Rédempteur, et par un grand nombre de ceux mêmes qui l'avaient outragé. Frappés de terreur, éclairés enfin par de si grands prodiges, humiliés, confus, repentants et se frappant la poitrine, ils élèvent la voix pour confesser et reconnaître

(1) « Et inclinato capite, tradidit spiritum (*Jo. xix. 30*). »

(2) « Debat hoc testimonium suo mundus auctori, ut in occasu sui conditoris vellent elementa finire (*S. Leo.*). »

(3) « Vocibus eorum stultis atque blasphemis reddunt universa elementa responsum (*S. Leo.*). »

que Jésus est vraiment le Fils de Dieu. Le calvaire, qui tout à l'heure encore retentissait des blasphèmes d'une fureur impie, ne retentit plus que des gémissements du repentir, des témoignages rendus à la gloire du crucifié. Le centurion et toute la multitude se retirent en se frappant la poitrine, et en disant : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu (1)! »

Comment donc, et où trouver des termes assez énergiques pour flétrir, autant qu'elle le mérite, l'impie et stupide obstination de ces prétendus savants, qui, en face des prodiges dont fut accompagnée la mort du Sauveur, en face des témoignages que lui ont rendus le ciel et la terre, les anges et les hommes, les vivants et les morts, les Juifs et les Romains, les évangélistes et les auteurs profanes, les justes et les méchants, les créatures insensibles elles-mêmes, l'univers entier, en un mot, ne craignent pas de demeurer les contempteurs de l'homme-Dieu ? Ne sont-ils pas plus aveugles que les ténèbres, plus insensibles que les cadavres, plus durs que les rochers, plus incrédules que Satan lui-même ?

Les malheureux ! ils le sauront trop bien au jour où ils paraîtront devant son tribunal, quel est celui qu'en pleine lumière du christianisme ils se sont obstinés à renier avec tant d'orgueil, à insulter avec tant d'audace. C'est à ces grandes assises de son jugement que Jésus-Christ citait ses accusateurs déicides, et qu'il citera dans toute la suite des siècles tous les incrédules qui renient le témoignage de leur propre conscience.

Quant à nous, mes frères, souvenons-nous toujours que ce Jésus-Christ crucifié sera seul, au moment de la mort, notre consolation et notre espérance. Oui, dans ce moment

(1) « Centurio et omnis turba percutiebant pectora sua, dicentes : Vere Filius Dei erat iste (*Matth.* xxvii ; *Luc.* xxiii). »

suprême où nous devons quitter le monde, et que le monde nous quittera, où nous devons sortir du temps pour nous engouffrer dans l'éternité, dans ce moment suprême où l'âme toute seule, sans compagnons, sans parents, sans amis, devra se trouver, esprit solitaire, en communication immédiate avec l'Être infini, oh ! alors, il n'y a pas de courage qui tienne, il n'y a pas de force qui ne fléchisse, de fermeté qui résiste, de philosophie qui se rassure. Ceux qui alors tremblent le plus sont précisément ceux mêmes qui affectent à l'extérieur plus de calme et plus d'assurance. Ils sont d'autant plus consternés, abattus au fond de leur cœur, qu'ils paraissent plus calmes et rassurés au dehors. Ces apparences d'une tranquillité factice et menteuse cachent le pire des désespoirs, le désespoir froid, plus inguérissable et plus désolant que le désespoir furieux. Dans ce moment suprême donc, nous n'aurons d'autre moyen pour calmer les frayeurs de notre imagination, la désolation de notre cœur, le frémissement de tout notre corps, que de tourner nos yeux hagards, nos mains défaillantes, vers cette image de Jésus-Christ mort sur la croix pour le salut de l'homme.

C'est pour cela que les ministres du Seigneur se hâtent alors de présenter à nos regards, de mettre entre nos mains cette image, symbole de la confiance, de la miséricorde et du pardon. Mais, hélas ! lorsqu'on n'a pas voulu de cet Homme-Dieu pendant la vie, qu'il est difficile d'espérer en lui, de l'invoquer à l'heure de la mort ! Il faut plaindre le chrétien pour lequel le Dieu crucifié n'est que le Dieu du dernier moment, et qui ne se souvient de lui que lorsqu'il va être cité à son tribunal. Que n'a pas à craindre celui qui, pour abandonner le péché, attend que le péché l'ait abandonné lui-même.

Divin Sauveur, doux Jésus qui nous avez tant aimés, non, non, ce n'est pas nous qui serons à ce point ingrats et insensés ! Attirés, subjugués par les démonstrations de votre

généreux amour, c'est dès aujourd'hui, c'est à l'instant même que nous voulons nous livrer à vous, qui vous êtes si entièrement livré pour nous.

A cet effet, prosternés à vos pieds, nous reconnaissons hautement et nous condamnons l'ingratitude avec laquelle nous n'avons répondu à votre amour que par l'oubli de votre bonté, par l'abus de vos grâces, par la violation de vos lois, par la profanation de vos mystères, par le scandale donné à vos fidèles, par toutes les lâchetés du respect humain. Humiliés, confus, le cœur brisé de douleur, nous nous repentons amèrement de n'avoir payé vos bienfaits que par des outrages, toutes vos avances que par le mépris, l'indifférence ou même l'aversion. Pardonnez-nous par le mérite infini de vos plaies, de votre sang, de votre mort. Nous promettons, nous jurons de n'appartenir dès ce moment qu'à vous, de vous servir, de vous obéir, de vous aimer. Prenez-nous tous à votre suite; abritez-nous sous votre croix; cachez-nous dans votre cœur si aimant. Secourez-nous, sauvez-nous, Seigneur, nous vos serviteurs dévoués, que vous avez rachetés de votre sang précieux (1). Faites que nous, qui avons aujourd'hui assisté en esprit à votre douloureuse mort, et qui nous sommes associés à vos tourments, nous puissions un jour, en compagnie de vos saints, partager votre éternelle gloire (2). Nous sommes chrétiens; nous sommes votre peuple; sauvez-nous! Nous sommes votre héritage; bénissez-nous (3)! Bénissez-nous avec ce même amour qui vous a fait consentir à mourir pour nous. Bénissez-nous! et que cette bénédiction nous suive et nous guide partout dans le pèleri-

(1) « *Famulis tuis subveni quos pretioso sanguine redemisti (Hymn. Te Deum).* »

(2) « *Æterna fac cum sanctis tuis in gloria numerari.* »

(3) « *Salvum fac populum tuum, Domine, et benedic hereditati tuæ.* »

nage de la vie, qu'elle nous garde des abîmes, qu'elle nous attire en haut, qu'elle nous conduise et nous élève jusqu'aux éternelles collines (1). Que cette bénédiction, que vous nous donnez aujourd'hui sur la terre, nous soit le gage de cette bénédiction qui doit à jamais demeurer sur vos élus ! *Benedictio Dei omnipotentis, Patris et Filii, et Spiritus sancti descendat super vos et maneat semper !*

(1) « Et rege eos et extolle illos usque in æternum. »

SERMON

SUR LA RÉSURRECTION.

Surrexit non est hic (Marc, xvi. 6).

Il est ressuscité; il n'est plus ici.

L'HOMME qui place une pierre sur la tombe de son semblable a coutume d'y graver la lugubre et monotone inscription : *Hic jacet* : ci-gît, ici repose!... Pour tous les fils des hommes l'épithaphe ne peut jamais être qu'un souvenir de mort. Mais pour celui qui fut à la fois et Fils de l'homme et Fils de Dieu, voici la magnifique inscription qu'un ange radieux et au comble de la joie vient apporter du ciel et dicter sur son tombeau : *Surrexit non est hic*, il est ressuscité, il n'est plus ici. Ainsi s'accomplit la grande prophétie du fils d'Amos : Son sépulcre sera environné de gloire; son sépulcre même lui sera glorieux : *Et erit sepulcrum ejus gloriosum* (1). Ainsi, toute grandeur, tout pouvoir des rois de la terre finit au tombeau; mais c'est au contraire au tombeau que commencent la puissance et l'empire du roi des cieux.

Aujourd'hui donc notre divin Sauveur peut se glorifier d'avoir enseveli dans son tombeau toutes ses souffrances, tous ses opprobres, et, comme le dit saint Paul, la mort elle-même (2). Il a donc tenu parole; il a réalisé ses promesses; il a constaté sa mission, il a confirmé sa doctrine, il a donné

(1) (Is. xi. 10).

(2) « Absorpta est mors in victoria (I Corinth. xv. 44). »

au monde, d'après saint Paul, la preuve la plus éclatante et la plus certaine de sa divinité (1). Car, selon saint Grégoire, par sa mort il nous a surtout révélé son amour; mais par sa résurrection il nous a révélé surtout sa puissance (2).

Or, puisque la gloire du chef doit rejaillir aussi sur ses membres, applaudissons avec transport aujourd'hui, mes frères, à la gloire de notre Sauveur bien-aimé, comme si elle était notre propre gloire. Justifions la sainte joie que le souvenir de ce mystère excite dans tous les cœurs chrétiens; et pour cela rappelons d'abord les magnifiques prophéties qui avaient prédit ce mystère, ensuite les prodiges qui l'ont accompagné, et enfin la gracieuse annonce qui en fut faite par les anges. Puisseons-nous y trouver un pressant motif d'élever nos esprit et nos cœurs des misères d'ici-bas à la richesse des biens du ciel. Mais implorons d'abord l'assistance de la Reine des cieux, en la félicitant du triomphe de son Fils qui est aussi son triomphe : *Regina cœli*.

PREMIÈRE PARTIE.

L'une des preuves les plus lumineuses de la divinité de Jésus-Christ, c'est qu'il a été le seul homme dont la vie tout entière a été racontée avant sa naissance. Car les mystères de Jésus-Christ ont été non-seulement tous prédits par les paroles des prophètes, mais aussi tous figurés par les actions des patriarches; car, comme le dit saint Augustin, la vie des patriarches a été toute prophétique (3).

En effet, comme la double substance du premier homme,

(1) « Prædestinatus est Filius Dei... ex resurrectione mortuorum (Rom. 1. 4). »

(2) « Mortuus est ex voluntate, sed resurrexit ex potestate (S. Gregor.). »

(3) « Etiam vita patriarcharum prophetica fuit (S. August.). »

dans l'unité de l'être, figura la double nature de Jésus-Christ, dans l'unité de personne; comme Moïse en figura la naissance, Abel l'innocence et la douceur, Noé le ministère, Melchisédech le sacerdoce, Isaac le sacrifice, Jacob la fécondité, Job les souffrances, David les persécutions, Salomon la royauté, Joseph l'exaltation, Samson la mort, de même il fut particulièrement réservé à Jonas d'en figurer la sépulture et la résurrection. C'est Jésus-Christ lui-même qui a voulu interpréter et appliquer à sa propre personne cette grande figure historique, lorsqu'il dit : Comme Jonas, après avoir passé trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, en est sorti vivant, de même le Fils de l'homme, après avoir passé trois jours et trois nuits dans le sein de la terre, en sortira ressuscité (1). Or, voyez, mes frères, avec quelle fidélité le mystère de ce jour a été peint d'avance dans cet ancien tableau.

Jonas demande lui-même d'être jeté à la mer : *Tollite me et mittite me in mare* (Jon. 1. 12); et Jésus-Christ, librement, se livra aux mains des Juifs, pour être jeté dans ce que les Prophètes avaient appelé l'océan des humiliations et des peines : *Magna est velut mare contritio tua!* (Thren. II. 13). C'est, dit saint Maxime, que l'Église entière ne pouvait éviter la perdition, si Jésus-Christ n'était livré à la mort de la croix; de même que le navire de Jonas ne pouvait échapper au naufrage si le prophète n'était jeté au sein des flots (2).

Quel est donc cet homme si extraordinaire, si singulier, demanda encore saint Maxime, qui se laisse jeter avec tant

(1) « Sicut Jonas fuit, tribus diebus et tribus noctibus, in ventre ceti; sic erit Filius hominis in corde terræ (Matth. XII. 40). »

(2) « Nisi Jonas pessum daretur, navis periculum non sedaretur; sic nisi morte Christi non liberaretur ecclesia (S. Maxim.). »

de confiance et de sécurité au sein de la mer en courroux (1)? Quel est cet homme qui, tombant dans la gueule dévorante d'un monstre marin, a pu être englouti, mais non dévoré (2)? Quel est cet homme qui, lancé hors des conditions de l'humanité et comme exilé de la vie, ne laisse pas de voyager en société avec la vie et vainqueur de la mort (3). Ah ! cet homme prodigieux, vrai prodige lui-même, c'est Jésus-Christ en effigie, Jésus-Christ en figure, dont la mort, monstre implacable, voulut s'emparer pour le dévorer ; mais dont la mort demeura la captive, réduite à trembler devant celui dont elle avait fait sa proie (4). C'est le même Dieu qui jadis, commandant à la baleine, la força de déposer à terre, sain et sauf, le prophète, et le même qui, commandant à la mort, la força de rendre au monde le Sauveur ressuscité (5).

Qui pourrait, dit encore saint Maxime, célébrer assez la puissance de Dieu, lorsque, par l'étonnant prodige de la délivrance du prophète, il a voulu peindre d'avance, en traits si saillants et si fidèles, le prodige encore plus étonnant de Jésus-Christ délivré des étreintes de la mort (6)? Qui pourrait aussi célébrer assez la sagesse de Dieu, lorsqu'il a voulu donner ainsi, par anticipation, la preuve la plus sensible du mystère de ce jour, et préparer de loin le monde à y croire? Comment, en effet, oserait-on nier, dans la personne du

(1) « Quis iste qui vastissimos sinus ingreditur? (*S. Maxim.*). »

(2) « Quis est iste qui inter avidos rictus absumi potest, consumi non potest? (*Id.*). »

(3) « Quis est iste qui demissus in alienam rerum naturam, in vitæ exilium, cum vita peregrinatur, mortis superstes (*Id.*). »

(4) « Dominus noster Jesus Christus est, quem mors, implacabilis bellua, in escam suam rapuit et prædam suam captiva contremuit (*Id.*). »

(5) « Præcepit Dominus pisci et evomuit Jonam in aridam; præcepit morti et mundo restituit Salvatorem (*Id.*). »

(6) « Videmus in propheta et mortem pariter et resurrectionem Domini apertissime figuratam (*Id.*). »

Maître, un prodige depuis plusieurs siècles accompli dans la personne du serviteur (1) ?

Mais, indépendamment de cette grande et splendide prophétie en action, Dieu a fait prédire aussi le même mystère de Jésus ressuscité par les paroles de tous les prophètes et de David en particulier. C'est par la bouche de David que le Messie lui-même a dit, plus de dix siècles à l'avance : « Ma chair reposera dans l'espérance ; car Dieu ne laissera pas mon âme dans les lieux souterrains, et préservera le corps de son Messie de la corruption du tombeau (2). » C'est par la bouche du même David que le Messie a dit aussi : « Je m'endormirai en toute sécurité dans le sommeil de la mort ; mais je ressusciterai, parce que mon humanité a été unie à la divinité (3). » C'est enfin par la bouche de David que Jésus-Christ avait prononcé cette admirable parole : « Ma chair recommencera à fleurir (4). » Parole admirable, je le répète ; car, dit saint Ambroise, la chair du Sauveur a vraiment refléuri lorsqu'il est ressuscité (5).

Pourrait-on imaginer une prophétie plus suave et plus gracieuse ? Cette chair immaculée, cette chair comme divinisée par le mystère de l'Incarnation, l'on peut bien dire qu'elle avait fleuri une première fois dès lors qu'elle fut unie à la personne du Verbe. C'est alors que cette fleur nazaréenne, pleine de grâce et de vérité, sortit de la tige de Jessé, du sein

(1) « Hæc credere cur renuis in Domino, quod impletum cernis in servo ? » (*S. Maxim.*). »

(2) « Caro mea requiescet in spe, quoniam non derelinques animam meam in inferno, nec dabis Sanctum tuum videre corruptionem (*Ps. xv. 10*). »

(3) « Ego dormivi et soporatus sum et exsurrexi, quia Dominus suscepit me » (*Ps. lll. 6*). »

(4) « Refloruit caro mea (*Ps. xxvii. 7*). »

(5) « Refloruit Dominus, cum resurrexit (*S. Ambros.*). »

virginal de Marie (1). L'aveugle fureur des Juifs voulut déraciner cette aimable fleur de la terre des vivants, dont elle était l'ornement et les délices (2). Et voici que cette fleur divine consentit elle-même, de son plein gré, à être écrasée, broyée pour l'utilité de ceux-là mêmes qui la foulaient aux pieds. Cédant bien moins à leur cruauté qu'à son propre amour, on la vit languir à terre, pâle, effeuillée, flétrie, alors que Jésus mourut en croix et fut renfermé dans le tombeau (3). Mais elle ne perdit rien de ses parfums. La mort, tout en séparant réellement l'âme très-sainte de Jésus-Christ d'avec son corps, ne sépara ni l'âme ni le corps d'avec la divinité, à laquelle toute l'humanité de Jésus-Christ était hypostatiquement et inséparablement unie. Ainsi ce saint corps, qui reposa trois jours dans le sein de la terre, conserva toujours, en demeurant uni à la personne du Verbe, le principe, le germe de l'immortalité et de la vie. Par conséquent, cette divine fleur, en reprenant aujourd'hui son âme et la force de sa végétation divine, a pu relever de nouveau sa tête languissante sur sa tige; elle a pu se ranimer et déployer, avec une magnificence nouvelle, tous les charmes, toutes les richesses de ses couleurs et de sa beauté. En sorte que la résurrection du Sauveur n'a été que la nouvelle floraison de son humanité sainte (4).

Oh! que les mystères de la religion sont, sous tous les aspects, touchants, délicieux, sublimes à méditer! Comme ils parlent en même temps à l'esprit, au cœur, à l'imagination, à tout l'homme, pour le relever, l'ennoblir et le sanctifier!

(1) « Egredietur virga de radice Jesse et flos de radice ejus ascendet » (*Is. xi. 1*). »

(2) « Eradamus eum de terra viventium (*Jerem. xi. 19*). »

(3) « Flos Libani elanguit (*Nahum. i. 4*). »

(4) « Refloruit Dominus, cum resurrexit (*S. Ambros.*). »

DEUXIÈME PARTIE.

Nous sera-t-il maintenant donné de redire fidèlement par nos paroles la gloire des prodiges qui ont accompagné cette *refloraison* et cette résurrection admirable, si magnifiquement figurée et prédite, et aujourd'hui si divinement accomplie?... En un seul et même instant, par la vertu du Verbe, l'âme de Jésus-Christ se réunit à son corps, et le corps, *revivifié* se revêt de la gloire de la Divinité. Ce saint corps, en effet, déposant les bandelettes qui l'enveloppent, faisant disparaître le sang dont tous ses membres avaient été baignés, refermant toutes les plaies qui le défiguraient, hormis celles de son côté, de ses pieds et de ses mains, converties en brillantes cicatrices, glorieux témoignages de son identité, ce saint corps acquiert soudain tous les privilèges d'un corps glorifié. Il était infirme et passible : il devient impassible ; il était pesant, opaque, mortel : il devient léger, translucide, immortel.

O corps très-bienheureux de mon Sauveur, combien de beauté t'*adornes* ! combien de grâce te décore ! combien de lumière te revêt ! combien de majesté et de gloire t'environne ! Oui, dans sa première floraison, le rejeton de Jessé a été le plus beau d'entre les fils des hommes. Mais dans cette nouvelle floraison il est la beauté même, *la même* grâce, *la même* lumière, parce qu'on y voit percer de toute part la beauté, la grâce et la lumière du Fils de Dieu (1).

Ainsi transformé, ce divin corps s'élance hors du tombeau sans en briser les portes ; de même, dit saint Augustin,

(1) « Refloruit Dominus, cum resurrexit ! »

qu'en naissant il est sorti du sein de sa divine Mère sans en altérer la virginité (1).

O Juifs, aussi insensés que méchants, de quoi vous a-t-il servi, s'écrie saint Grégoire, d'avoir entouré de palissades le tombeau, de l'avoir environné de gardes, d'en avoir fermé l'entrée avec une grande pierre, et d'y avoir apposé le sceau de la Synagogue et de l'empire? En enfermant ainsi le corps du Sauveur, est-ce que vous avez pu enfermer aussi sa divinité? La mort, qui peut retenir l'homme, ne peut emprisonner Dieu (2). Le tombeau ne pouvait donc le retenir, puisque l'univers entier ne suffit pas à le circonscrire (3).

Qu'il est beau, ajoute saint Pierre Chrysologue, qu'il est nouveau, ce prodige! Voici l'ordre naturel suspendu et changé! Les tombeaux dévorent les cadavres; et voici un tombeau qui dévore la mort elle-même! Oui, la tombe a conçu; elle a reçu un corps mort et elle rend un corps vivant (4). Et cette seconde naissance, ajoute saint Léon, est encore plus admirable et plus étonnante que la première. Le sein de la Vierge enfanta Jésus-Christ sujet à la mort; le tombeau l'enfante aujourd'hui doué d'une immortelle vie (5).

A ce grand prodige de sa propre résurrection Jésus-Christ fait succéder, presque au même instant, le prodige de la résurrection de plusieurs patriarches, de plusieurs justes, morts depuis longtemps; et il les envoie à Jérusalem se montrer à un grand nombre de personnes, et rendre plus solen-

(1) « Sicut ex intactis matris visceribus salva virginitate processit (*S. August.*). »

(2) « Cum Deus sit, morte teneri non poterat (*S. Gregor.*). »

(3) « Quem mundus non capit, nec sepultura custodit (*Id.*). »

(4) « Mutatur ordo rerum : mortem non mortuum devorat sepulcrum ; uteri nova forma mortuum concepit, parit vivum (*S. Petr. Chrysol.*). »

(5) « Illa corpus mortale genuit ; hoc edidit immortale. Religiosior ista quam illa natiuitas (*S. Leo*). »

nelle et plus authentique la résurrection du Maître, puisque eux, les serviteurs, venaient aussi d'être ressuscités (1).

Ces prodiges qui appartiennent à l'ordre de la gloire, furent accompagnés d'autres prodiges dans la nature. Au même moment que Jésus-Christ sortit triomphant de son tombeau, un grand tremblement de terre eut lieu, d'après l'Évangile (2). Et ainsi la terre, tremblant de joie en ce moment, comme elle avait tremblé d'horreur et d'effroi au moment de la mort du Sauveur, atteste que celui qui vient de ressusciter est vraiment Créateur, Roi et Seigneur de cette terre. D'autre part, le soleil qui, trois jours auparavant, s'était éclipsé pour ne pas éclairer le déicide, se lève aujourd'hui avant l'aurore, pour fêter avec une splendide lumière la résurrection de Jésus-Christ, et paraissant ressusciter avec lui à une vie nouvelle, comme il avait paru mourir à sa mort, il annonce que Jésus-Christ est aussi le véritable Créateur, Roi et Seigneur du ciel (3).

Enfin, pour compléter la gloire d'un si grand triomphe, voici qu'avec la joie des amis sincères, des fidèles serviteurs de Jésus-Christ, contraste la consternation, l'abattement, l'épouvante de ses adversaires.

A peine Jésus-Christ est-il sorti du tombeau, qu'un ange, selon le récit de l'Évangile, descendant des cieux, écarte, par un acte de son pouvoir surnaturel, la pierre roulée à l'entrée (4); et semble dire à la mort avec dédain : O mort! où

(1) « *Multa corpora Sanctorum, qui dormierant, resurrexerunt; et exeuntes de monumentis, post resurrectionem ejus, venerunt in sanctam civitatem et apparuerunt multis (Matth. xxvii).* »

(2) « *Et ecce terræ motus factus est magnus (Matth. xxviii. 2).* »

(3) « *Ut consurgeret auctori suo antelucanus erupit, qui ut suo commoretur auctori ipsam suam meridianam mortificaverat vanitatem (S. Hieron.).* »

(4) « *Angelus enim Domini descendit de cœlo; et accedens revolvit lapidem (Matth. xxviii. 2).* »

est ta victoire? où est ton triomphe? Les habits de cet ange, dit l'Évangile, étaient plus éclatants que la blancheur de la neige, son visage plus terrible que la foudre (1).

Imaginez la surprise et la terreur des gardes du tombeau, à la vue de tant de phénomènes simultanés : la terre qui tremble, la pierre qui bondit, le sépulcre qui semble s'écrouler, la lumière qui les éblouit, l'ange qui les menace ! L'Évangile raconte qu'ils demeurèrent glacés d'effroi, comme morts de terreur (2).

Les chefs des prêtres, les docteurs et les pharisiens avaient pu déjà pressentir quelque chose de ce grand événement. Les nombreuses apparitions de saints relatées dans l'Évangile devaient de moment en moment exciter de sourdes rumeurs. La ville fut bientôt dans l'agitation et le trouble. L'annonce de la résurrection, circulant de bouche en bouche, venait bientôt réjouir les bons, faire frémir les méchants.

Quels ne furent pas la rage et l'effroi des principaux d'entre les Juifs, lorsque à ces vagues rumeurs de la multitude vint s'unir le témoignage des gardes qui accoururent tout tremblants raconter tout ce qu'ils avaient vu ! A cette annonce, les principaux d'entre les prêtres, la pâleur peinte sur le visage, la rage et la consternation dans le cœur, se réunissent en conseil, et après une longue discussion avec les anciens du peuple, ils appellent les gardes et leur donnent de l'argent autant qu'ils en peuvent désirer (3). Allez, leur

(1) « Erat autem adaspectus ejus sicut fulgur, vestimenta autem ejus sicut nix (*Matth. XXVIII. 3*). »

(2) « Pro timore autem ejus exterriti sunt custodes et facti sunt velut mortui (*Ibid. 4*). »

(3) « Ecce quidam de custodibus venerunt in civitatem et nuntiaverunt principibus sacerdotum omnia quæ facta fuerant. Et congregati cum senio-

disent-ils en même temps, gardez-vous de raconter les choses comme elles se sont passées. Dites que dans la nuit, pendant que vous dormiez, les disciples de Jésus sont venus enlever son corps du tombeau. Ne vous inquiétez pas des suites. Nous nous chargeons de faire entendre au président ce qu'il faudra et de vous mettre à couvert (1).

O profonde perversité ! ô infernale obstination de volontés rebelles à la lumière de Dieu ! Tout en cherchant à cacher, par des moyens aussi bas, la résurrection du Seigneur, ils en reconnaissent eux-mêmes la vérité ; et ce qu'ils ne peuvent nier, ils refusent de le croire !

Rappelez-vous ici, mes frères, que pendant l'agonie de Jésus-Christ sur la croix ces mêmes Juifs, insultant à sa douleur, lui disaient : « Si tu es vraiment le Fils de Dieu, descends de la croix ; à ce signe nous reconnaitrons ta divinité (2). » Or il ne convenait pas alors à l'amour du Sauveur d'interrompre la grande œuvre de notre salut. Il ne convenait ni à la majesté de Dieu, ni à l'indépendance du souverain Maître de régler l'économie de ses prodiges sur les prétentions insensées et blasphématoires des plus vils et des plus méchants des hommes. Jésus-Christ donc ne répondit pas alors à ces insolents défis, ou, pour mieux dire, il y répondit en substituant aux prodiges de puissance qu'on lui demandait les prodiges encore plus grands de sa charité. Il y répondit en demandant pour eux à son Père le pardon de ce nouveau crime.

« ribus, consilio accepto, pecuniam copiosam dederunt militibus (*Matth.* xxviii. 11, 12). »

(1) « Dicentes : Dicite quia discipuli ejus nocte venerunt, et furati sunt eum, vobis dormientibus. Et si hoc auditum fuerit a præsidente, nos suadebimus ei et securos vos faciemus (*Ibid.* 13, 14). »

(2) « Si Filius Dei es, descendē de cruce... Si rex Israël est, descendat nunc de cruce, et credimus ei (*Id.* xxviii. 40, 42). »

Mais il était digne aussi de son amour et de sa majesté divine que, tout en refusant aux Juifs le prodige si insolument sollicité, il opérât un prodige plus grand encore, et plus capable de confondre à la fois leur obstination et de venger sa divinité. C'est ce qu'il a fait aujourd'hui, nous dit saint Grégoire, en sortant du tombeau, lui qui n'avait pas voulu descendre de la croix (1). N'y a-t-il pas, en effet, un plus grand prodige à triompher de la mort par la résurrection qu'à descendre de la croix pour conserver sa vie (2)?

Or, tous ces faits avec toutes les circonstances qui les accompagnent, tous ces faits qui se succèdent et se coordonnent avec une si admirable sagesse, l'homme n'a pas pu les inventer. Ils forment dans leur ensemble la plus éclatante démonstration de la divinité de Jésus-Christ, la plus haute glorification de sa vertu et de sa mission divine. Qu'ils soient donc confondus et les Juifs qui osèrent le braver jusque sur sa croix, et les incrédules qui, dans toute la suite des siècles, se scandaliseront du mystère de la croix! Qu'ils soient confondus tous ceux qui voudraient précipiter les desseins de Dieu, le forcer de condenser en un seul jour, en un seul point, tous les miracles de sa grâce! Dieu sait toujours prendre son temps; il a l'éternité pour lui. Jugeons de tous ses desseins par tout ce qui s'est succédé dans les trois jours de sa passion et de sa résurrection. Il a su et il saura toujours déployer à propos sa puissance, venger tous ses droits et réduire au silence les audacieux contempteurs de sa divinité.

Nous avons vu se dérouler devant nous tout l'ordre des décrets de Dieu, soit dans la magnificence des prophéties

(1) « Qui de cruce descendere noluit, de sepulcro surrexit (*S. Gregor.*). »

(2) « Plus fuit mortem resurgendo destruere, quam vitam descendendo servare (*Id.*). »

et des figures par lesquelles pendant de longs siècles fut prédit le grand fait de la résurrection, soit dans la gloire des prodiges qui en ont accompagné l'accomplissement. Il nous reste à voir, pour notre instruction et pour notre consolation surtout, avec quelle délicatesse d'affection, de condescendance et d'aménité ce grand mystère a été annoncé après qu'il fut accompli.

TROISIÈME PARTIE.

La religion, dans sa pratique et son application immédiate, n'est pas affaire de raisonnement et de spéculation, mais bien plutôt de sentiment et d'amour. De là l'explication d'un fait d'observation assez constante : comme les femmes savent aimer plus que les hommes, et qu'il y a relation entre la foi et l'amour, mieux aussi que les hommes les femmes en général ont montré et montrent tous les jours qu'elles sentent la religion, quelles croient à la religion, qu'elles demeurent fidèles à la religion. Non, nous ne croyons pas que ce soit sans dessein que Dieu a permis, et dans sa passion et dans sa résurrection, un si étrange contraste entre les saintes femmes et la plupart des disciples. Du reste, que nul ici ne nous accuse de flatterie ; il nous serait facile de montrer aussi par quel fatal abus la femme peut, dans l'exercice de la religion, tourner en défauts ses qualités, en malédictions ses plus belles prérogatives.

L'Évangile nous dit que, dès le point du jour, le lendemain du sabbat, les saintes femmes qui avaient assisté à la mort du Sauveur se rendirent à son tombeau, portant avec elles des parfums précieux pour les répandre sur le saint corps, selon la coutume des Juifs, et pour donner ainsi à leur bien-aimé Maître et Sauveur ce dernier témoignage de

leur amour et de leur piété (1). Mais comment ferons-nous, se disaient-elles entre elles, pour soulever l'immense pierre qui ferme le tombeau (2)? Elles n'avaient pas achevé de se faire cette question, que, regardant le tombeau, elles s'aperçurent que la pierre avait été enlevée et que l'entrée en était ouverte et libre (3). Elles y entrent donc avec un sentiment de piété et de crainte religieuse. Mais elles ont à peine fait un pas, qu'elles reculent épouvantées. Car, au lieu du saint corps qu'elles cherchaient, elles ne voient qu'un ange rayonnant de lumière et de beauté céleste. Le messager du ciel les rassure, et du ton de la plus douce familiarité et de la plus affectueuse bienveillance, il leur dit : « N'ayez peur, vous dont je connais les pures et saintes intentions. Je sais bien que vous cherchez Jésus le Nazaréen qui a été crucifié. Il n'est plus ici, il vient de ressusciter, comme il l'avait prédit. Approchez et voyez l'endroit où avait été déposé le Seigneur (4). Allez donc au plus vite porter à ses disciples, et en particulier à Pierre, l'heureuse nouvelle de sa résurrection. Ensuite rendez-vous tous ensemble sur les montagnes de Galilée; le Seigneur vous y aura précédés, comme il vous l'avait prédit, et vous aurez la consolation de l'y voir, selon sa promesse. Voilà ce que j'avais à vous annoncer (5). »

(1) « Venerunt ad monumentum portantes quæ paraverant aromata (Luc. xxiv). Emerunt aromata ut venientes ungerent Jesum (Marc. xvi. 1). »

(2) « Dicebant ad invicem : Quis revolvat nobis lapidem ab ostio monumenti? (Marc. xvi. 3.) »

(3) « Et respicientes, viderunt revolutum lapidem; erat quippe magnus valde (Ibid. 4). »

(4) « Respondens autem angelus dixit mulieribus : Nolite timere vos; scio enim quod Jesum qui crucifixus est queritis. Non est hic; surrexit enim, sicut dixit. Venite et videte locum ubi positus erat Dominus (Matth., xxviii. 5. 6). »

(5) « Et cito euntes dicite discipulis ejus quia surrexit et præcedit vos in Galilæam. Ibi eum videbitis; ecce prædixi vobis (Ibid. 7). Sed ite, dicite discipulis ejus et Petro quia præcedit vos in Galilæam (Marc. xvi. 7). »

Tel fut le discours de l'ange ; et ici ceux qui n'ont pas encore compris le dessein de celui qui a, selon le prophète, abaissé les cieux pour descendre jusqu'à nous (1), peuvent se demander : Est-il bien possible qu'un habitant des cieux, l'un de ces nobles esprits qui brillent comme des astres dans la cour céleste, vienne s'entretenir avec tant de bonté avec de pauvres et simples femmes?... Et pourquoi pas? cet ange n'est-il pas le ministre de ce même Dieu de bonté qui, ainsi que l'atteste l'Écriture, aime à s'entretenir de préférence avec les âmes pieuses et simples (2)? Voyez : ce furent jadis de simples bergers à Bethléem qui les premiers apprirent, par la bouche de l'ange, la naissance du Sauveur; et voilà qu'aujourd'hui ce sont de simples femmes de Jérusalem qui, les premières aussi, apprennent par le message d'un ange la révélation de la résurrection de ce même Sauveur. Les apôtres verront eux aussi, à leur tour, le Seigneur ressuscité, afin de pouvoir attester au monde, comme témoins oculaires, un si grand miracle. Mais la première nouvelle, ils ne la recevront que des femmes, et les femmes seules auront le privilège de l'apprendre de la bouche d'un ange. Oh ! l'importante leçon qu'il y a ici ! C'est que Dieu préfère toujours la simplicité à la science, l'humilité au talent, la droiture du cœur à la hauteur de la condition. Voilà ce qui explique pourquoi, dans de grandes et solennelles occasions, il a donné rang au pauvre au-dessus du riche, aux petits au-dessus des grands de la terre, à la femme vraiment pieuse et parfaite au-dessus de l'homme : « Il se plaît à converser avec les simples. »

Souvenez-vous aussi que c'est ce même ange qui de son

(1) « *Inclinavit cœlos et descendit* (*Ps. xvii. 10*). »

(2) « *Et cum simplicibus sermocinatio ejus* (*Prov. iii. 32*). »

regard foudroyant venait de renverser les sentinelles du tombeau, que c'est ce même ange qui maintenant exhorte à la confiance, à la joie, les saintes disciples de Jésus-Christ : *Nolite timere vos*. « N'ayez pas peur, vous... » Remarquez bien, s'il vous plait, le mot vous, placé à la fin de cette phrase. *Nolite timere vos* !... Qu'il est consolant, ce mot ainsi placé ! C'est comme si l'ange leur eût dit : « Je veux bien qu'ils craignent, qu'ils tremblent, les Juifs qui ont demandé la mort du Seigneur; Pilate, qui y a si lâchement consenti; les soldats qui n'ont pas refusé d'en être les exécuteurs; le peuple qui est venu le renier et le blasphémer jusque dans son supplice. Mais vous, âmes pieuses, âmes sincèrement dévouées au Dieu sauveur, vous qui l'avez accompagné au Calvaire, vous qui l'avez adoré sur la croix, vous qui le cherchez dans son tombeau; vous, pour qui Jésus crucifié est toujours votre Sauveur et votre Dieu, vous, vous n'avez rien à craindre de sa justice, vous avez tout à espérer de sa bonté : *Nolite timere vos* !

Que n'aurions-nous pas à dire, si après avoir admiré et approfondi les paroles de l'ange, nous nous arrêtions quelques instants sur les paroles de Jésus lui-même ? Quel abîme de bonté et de condescendance n'y a-t-il pas dans cette seule parole adressée à Madeleine : *Mulier, quid ploras* ? Femme, pourquoi pleurez-vous ? Ah ! n'oublions pas que cette femme fut autrefois le scandale de la cité. Des larmes ! elle en eut de bien légitimes à verser pour réparer le désordre de sa vie... Et Jésus-Christ veut faire entendre que le grand mystère de la résurrection doit à jamais fortifier et consoler ceux qui par la pénitence ont obtenu de passer de la mort à la vie. Ce n'est pas elle seule qui doit être consolée. Il y a parmi les disciples des timides, des lâches ; il y a eu un renégat. Eh bien ! nul ne sera excepté du mystère de réconciliation et de vie, si ce n'est celui qui a volontairement

péri parce qu'il est volontairement devenu un homme de perdition. Voici que le vainqueur de la mort et du péché ne craint aucun contact déshonorant, aucune affinité avilissante. Il a bien dit à Madeleine : *Noli me tangere*; Ne m'approchez pas! Ce qui peut bien signifier : Ne m'approchez pas par une affection qui pourrait être encore trop sensible, tandis que vos affections ne passent pas par les cieux pour redescendre à moi. Mais ne pensez pas que les pécheurs ni les pécheresses me causent aucune répugnance, aucun dégoût. Allez donc annoncer à tous mes apôtres, sans en excepter aucun, qu'ils sont toujours mes frères; que mon Père est toujours leur Père, que mon Dieu est toujours leur Dieu. Oui, dites-leur bien que si je monte vers mon Père, c'est pour me souvenir qu'il est votre Père à tous; que si je monte vers mon Dieu, c'est pour me souvenir qu'il est toujours votre Dieu (1).

Or, mes frères, les paroles que Jésus-Christ a prononcées par lui-même, ou par ses anges, au jour de sa résurrection, doivent pour toujours retentir dans le monde. C'est pour toujours que Jésus-Christ ressuscité est venu porter paix et réconciliation au repentir sincère. C'est pour toujours aussi que Jésus glorifié proclame par lui-même et par ses anges le double caractère de son Évangile. A son entrée dans ce monde, il fit prophétiser par un saint vieillard qu'il serait pour les uns ruine et mort, pour les autres résurrection et vie; pour les uns terreur et guerre d'extermination, pour les autres paix et joie inaltérables. Au grand jour de sa résurrection, la même alternative est solennellement proclamée.

Qu'ils tremblent donc, de par les anges de Dieu, ces phi-

(1) « Vade autem ad fratres meos et dic eis : Ascendo ad Patrem meum, et Patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum (Jo. xx. 17). »

losophes pleins d'orgueil , ces incrédules insensés , ces hommes d'État superbes et insensibles , qui n'eurent jamais que dédain pour la religion du crucifié. Qu'ils craignent et qu'ils tremblent aussi , ces hérétiques indociles et rebelles qui , plus audacieux que les bourreaux , n'ont pas craint de déchirer la précieuse tunique du Sauveur ; qui n'ont jamais compris le grand mystère de l'unité et qui blasphèment l'Évangile véritable au nom de leur faux évangile. Qu'ils craignent et qu'ils tremblent aussi , les mauvais catholiques qui n'ont pu être gagnés ni par la parole de Jésus-Christ , ni par celle de ses anges. Ce sont tous ceux qui , à l'exemple des Juifs charnels , ont rêvé un Messie terrestre comme eux , un Messie complice de tous leurs vains désirs , de toutes leurs folles passions.

Mais pour vous , âmes sincèrement chrétiennes , âmes généreuses et pures , pour qui Jésus crucifié est toujours le Dieu de votre exil ; pour vous qui avez appris de Jésus-Christ par combien de tribulations et de travaux on achète le repos et la gloire ; pour vous qui ne vivez que de l'honneur de le servir , du bonheur de l'aimer , de l'espérance de le posséder un jour ; pour vous qui , en attendant , le suppliez d'être toujours avec vous , dans votre esprit par la foi , dans votre cœur par la charité , dans vos membres par la mortification ; vous n'avez rien à craindre , ni à la pensée de la résurrection de Jésus-Christ , ni à la pensée de votre propre résurrection. *Nolite timere vos. Scio quia Jesum Christum crucifixum quaeritis.* Vous n'avez rien à craindre , vous. Je sais ce que vous cherchez : vous cherchez Jésus crucifié , avant de chercher Jésus glorifié. Vous méritez de le trouver , de le trouver et dans son crucifiement et dans son repos , et dans ses humiliations et dans sa gloire. Vous n'avez garde de le renier dans l'exil , il ne vous reniera pas non plus dans la patrie : *Nolite timere vos !*

Ne croyez pas avoir sujet de vous alarmer parce que vous avez été pécheur et grand pécheur. Eh ! qu'importe ce que vous avez été ; qu'importe ce que vous avez fait, lorsque vous avez pour juge celui qui triomphe aujourd'hui, celui qui a enseveli dans sa tombe et voué à l'oubli tout ce que vous aurez été, tout ce que vous aurez fait : à une seule condition cependant, c'est que, par la pénitence, vous vous serez enseveli dans une même tombe avec votre Sauveur ? N'avez-vous pas entendu le message confié aux saintes femmes par l'envoyé céleste : Dites aux disciples, dites en particulier à Pierre : *dicite discipulis et Petro* (1). Pourquoi cette marque de distinction en faveur de Pierre ? N'est-ce pas ce chef des apôtres qui a contristé son Maître par un triple reniement ?... Et c'est précisément pour cela que la bonne nouvelle de la résurrection doit lui être notifiée d'une manière toute spéciale. Sa faute, il est vrai, a dépassé toute mesure. Mais il ne faut pas que lui-même désespère. Il est trop désolé de sa faute pour que sa faute puisse lui être préjudiciable.

Le venin du péché aura donc toujours, grâce aux mérites du Sauveur, un sûr contre-poison dans la douleur qu'il nous cause (2).

Quel est d'ailleurs l'objet du message confié aux saintes femmes ? Dites aux disciples et tout particulièrement à leur chef repentant, dites à Pierre, que le Sauveur vous précédera sur les montagnes de la Galilée (3). Or cette mystérieuse Galilée où Dieu se révèle n'est que la figure de cette révélation ineffable qui ne nous sera accordée que dans les cieux, alors que, voyant Dieu face à face, nous lui devien-

(1) « (*Marc.* xvi. 7). »

(2) « Ut Petrus ex negatione non desperet ; non enim nocent peccata quæ displicent (*S. Gregor.*). »

(3) « Quia præcedit vos in Galilæam (*Marc.* xvi. 7). »

drons semblables par l'effet de cette vision même (1). Courage donc, puisque les pécheurs pénitents y sont convoqués comme les justes ! Courage, puisque celui qui nous y a précédés est aussi puissant pour nous y attirer que pour s'y transporter lui-même ! Courage, puisque la pierre du tombeau, par lequel il faut passer d'abord, a été enlevée de devant nous et que l'entrée est libre à tout le monde !

Que nous reste-t-il donc à faire ? l'Église et tous ses saints docteurs nous l'ont suffisamment indiqué dans les textes sacrés qui, pendant ces solennités, sont offerts à nos méditations. Nous devons d'abord, comme le veut saint Paul, dans ces jours des azymes de Pâques, devenir azymes nous-mêmes, c'est-à-dire, en excluant de nos cœurs tout ce que Jésus-Christ réprouve, aller à lui avec les désirs les plus simples et les intentions les plus pures : *in azymis sinceritatis et veritatis* (2). Nous devons aller chercher Jésus-Christ dans son sépulcre, là même où il avait enseveli sa liberté, sa gloire, sa vie. Nous ne sommes jamais plus sûrs de le trouver que là où il faut s'humilier et mourir à soi-même (3). Nous ne devons partir qu'au point du jour et ne prétendre arriver qu'au lever du soleil, c'est-à-dire obéir aux premières lueurs de la grâce ; mais nous bien convaincre que, pour nous unir à Jésus-Christ, il faut dépouiller le ténébreux habillement de nos vices (4). Nous devons porter avec nous des aromates, des parfums précieux ; c'est-à-dire offrir à Dieu l'encens suave de la prière ; aller à Dieu par de continuelles aspirations, et

(1) « Illa revelatio vera est Galilæa de qua dictum est : Cum apparuerit, si-
« miles ei erimus, quia videbimus eum sicuti est (*Venerabilis Beda*). »

(2) « (*S. Paul. 1. ad Cor. 8*). »

(3) « Ad sepulcrum : id est, passionem imitemur (*Venerabilis Beda*). »

(4) « Orto jam sole : id est discussis vitiorum tenebris (*Id.*). »

réjouir l'Église de Dieu par la bonne odeur de l'exemple, par la pratique édifiante des plus aimables vertus (1).

Que tardons-nous de nous mettre en chemin? L'amour véritable ne connaît ni retards ni obstacles. Voyez les empressements du véritable amour personnifié dans Madeleine, personnifié dans le disciple bien-aimé. Reconnaissez le véritable amour dans ces tendres préoccupations qui absorbent le cœur de Madeleine; reconnaissez-le aussi dans cette course rapide qui a comme donné des ailes au plus jeune des apôtres (2). Souvenez-vous de la pierre du tombeau que l'ange a pris soin d'écarter. N'oubliez pas que sous la loi de grâce les obstacles de la vertu n'existent qu'autant qu'il est nécessaire pour donner lieu à la vigilance et à l'émulation. Oui, par la résurrection du Seigneur, toutes les lois sont devenues faciles, toute perfection est devenue accessible, tous les mystères ont été révélés, tous les trésors de grâces et de secours ont été ouverts. Oui, la grâce qui, à dater de ce jour, doit se répandre dans le monde, vérifiera l'assurance donnée par le Sauveur que son joug est suave, que son fardeau est léger. La grâce de Jésus-Christ doit, en effet, rendre agréable à l'entendement le joug de la foi, léger au cœur le poids des commandements. L'amour humble croit tout, l'amour persévérant s'espère tout, l'amour généreux obéit à tout, supporte tout (3).

De cette sorte, n'en doutez pas, mes frères, nous aurons tous le bonheur, que je vous souhaite à tous, que j'espère pour vous tous; nous aurons tous le bonheur de retrouver Jésus-Christ dans la véritable Galilée de la manifestation éter-

(1) « Portantes aromata: id est, odorem bonorum operum et orationem Domino afferentes (*Venerabilis Beda.*). »

(2) « Ille alius discipulus præcucurrit citius Petro (*Jo. xx. 4.*). »

(3) « Caritas omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet (*I Cor. xiii. 7.*). »

nelle. Nous le verrons dans toutes ses grandeurs, dans toute sa magnificence. Nous le verrons dans toute sa lumière, dans toute sa grâce et sa beauté. Oui, vous le verrez, vous tous qui aurez su mourir pour ressusciter avec lui. Je vous le déclare, je vous l'assure en son nom. En ce jour de joie, je n'ai dû prendre la parole que pour vous porter ce message : *Ibi eum videbitis; ecce prædixi vobis* (Matth. xxviii. 7). Ainsi soit-il!

PREMIER SERMON

SUR

L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Non in manufacta Sancta introivit Jēsus exemplaria verorum, sed in ipsum cælum ut appareat nunc vultui Dei pro nobis.

Jésus-Christ n'est pas entré dans un sanctuaire ouvrage de l'homme, et simple figure du véritable ; mais il est entré dans le ciel même afin de se présenter éternellement pour nous devant la face de Dieu (*Hebr. ix*).

Au Grand Prêtre des Juifs était réservé le droit d'entrer, une fois l'année, dans cette partie du temple de Jérusalem, appelée le *Saint des saints*. Ce sanctuaire, ouvrage de main d'homme, et construit par les soins de Salomon, n'était, après tout, que le symbole et la représentation des réalités futures. *In manufacta sancta exemplaria verorum*. Aussi le Grand Prêtre ne paraissait-il qu'en présence de l'arche, monument de l'alliance divine, mais où Dieu n'abaissait sa gloire qu'exceptionnellement et par un vrai miracle.

A Jésus-Christ il appartenait d'entrer le premier dans cette demeure céleste, ouvrage de Dieu même, séjour de gloire et de bonheur sans fin : *in ipsum cælum* ! A lui, en qui habitait corporellement la Divinité, il appartenait de paraître sans intermédiaire de voiles ni de symboles, devant la face de celui dont il exprime et réfléchit la gloire et la splendeur : *ut appareat nunc vultui Dei*.

L'entrée du Grand Prêtre des Juifs dans le sanctuaire terrestre n'était qu'une cérémonie stérile, n'ayant d'autre utilité que de préparer la révélation de nos espérances et d'en figu-

rer l'accomplissement. Mais l'entrée de Jésus-Christ dans le sanctuaire des cieux est le complément de la mission du Rédempteur ; c'est la prise de possession de l'héritage qu'il était venu conquérir à l'humanité tout entière ; c'est la continuation de ce sacrifice offert pour nous dans le temps et qui doit se perpétuer dans l'éternité.

Il est donc pour nous d'un immense intérêt, le ministère que Jésus-Christ est allé en ce jour inaugurer pour nous dans les cieux. C'est pour nous, c'est pour notre sanctification et notre salut, qu'il avait abaissé sa gloire ; abaissement ineffable qui, dans la langue de l'Église, n'a pu être exprimé que par ces mots : Il est descendu des cieux ; *descendit de cœlis*. C'est aussi pour nous, pour notre utilité, qu'en ce jour il a relevé sa gloire, et qu'il a opposé à la profondeur de ses abaissements la sublimité de son exaltation.

Éclairé de l'Esprit de Dieu, le roi David avait parfaitement connu, plus de dix siècles avant l'événement, tout ce qu'il y avait de magnifiques avantages, d'ineffable utilité pour nous dans le mystère de l'Ascension. Voilà pourquoi, plein d'enthousiasme prophétique, il s'écriait : « Peuples et nations du monde entier, applaudissez des mains ; livrez-vous devant Dieu aux transports d'une vive joie et d'une sainte *exultation* ; entonnez des chants de triomphe en l'honneur de celui qui devers l'Orient s'élève au-dessus des cieux (1). »

C'est donc pour justifier ces transports d'allégresse, pour les éveiller de plus en plus dans le cœur des vrais chrétiens, et pour les épurer de plus en plus en les faisant servir à notre sanctification, que nous voulons d'abord faire comme l'historique de l'ascension du Sauveur, et exposer ensuite, d'après

(1) « Omnes gentes plaudite manibus. Jubilate Deo in voce exultationis. Psallite Domino qui ascendit super cœlos ad Orientem (*Ps. XLVI et Ps. LXVII*). »

saint Paul, quelque chose du grand ministère que Jésus-Christ remplit pour nous dans les cieux. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quarante jours s'étaient écoulés depuis que notre aimable Sauveur, vainqueur de la mort et de l'enfer, était ressuscité à la vie; et pendant tout ce temps, multipliant ses apparitions et conversant parmi ses disciples avec la plus grande familiarité, il n'avait cessé de les convaincre de plus en plus de l'identité de sa personne et de la vérité de sa résurrection (1). Pendant ce même temps, le sujet de tous ses entretiens et de tous ses discours avait été le royaume de Dieu. C'est-à-dire et le royaume céleste dont il devait bientôt prendre possession, et aussi ce royaume de Dieu qui n'est autre que l'Eglise de Dieu sur la terre, conduite et dirigée par l'Esprit de Dieu (2). C'est-à-dire qu'il instruisit alors tous ses apôtres du sens prophétique de toutes les Écritures; de tout ce qui doit s'accomplir sur la terre et de tout ce qui doit ne se réaliser que dans les cieux; des rapports du culte visible avec ce que les mystères ont de plus élevé, de l'institution et de l'efficacité des sacrements avec leurs matières et leurs formes symboliques; de la constitution des lois et de la discipline de son Eglise; de la création des pasteurs et de la perpétuité du ministère pastoral. En tout cela il leur montrait comment les choses présentes se coordonnent avec les choses futures; tout ce qui se commence sur la terre avec ce qui doit se consommer dans les cieux; comment l'ordre de la grâce doit con-

(1) « Quibus præbuit seipsum vivum in multis argumentis per dies quadraginta apparens eis (*Act.* 1. 3). »

(2) « Loquens de regno Dei (*Ibid.*). »

duire à l'ordre de la gloire, dont celui de la grâce n'est que l'ébauche et la préparation (1).

Ayant donc terminé la mission qu'il était venu accomplir sur cette terre, Jésus-Christ voulut lui donner une conclusion digne de lui-même et de celui qui l'avait envoyé. Il choisit les témoins de son triomphe, comme il avait choisi les témoins de ses humiliations. Seulement ici ils sont plus nombreux ; parce que, si le Sauveur n'appelle que les âmes d'élite aux plus terribles épreuves, il a pour soutenir le courage des faibles l'espoir de la récompense. D'ailleurs, comme Dieu a décrété de fonder sur le témoignage la preuve authentique de la religion, il veut que le grand fait de son ascension glorieuse soit constaté par des témoins irrécusables. En présence donc de tout le collège apostolique, de sa sainte Mère, des saintes femmes et de tous ceux qui s'enfermèrent ensuite dans le cénacle, Jésus, laissant imprimés sur la pierre les vestiges de ses pieds adorables, commence à s'élever vers le ciel par la seule vertu de sa toute-puissance : *Videntibus illis elevatus est* (2).

O ascension ! ô départ ! est-il possible, dit saint Cyprien, d'imaginer rien de plus magnifique, de plus glorieux que ce départ et cette ascension (3) ?

Il est raconté du prophète Élie qu'il a été enlevé au ciel dans un char de feu ; pour nous faire entendre, dit saint Grégoire, qu'Élie, tout prophète de Dieu qu'il était, au fond n'était qu'un homme et avait besoin d'un secours extérieur pour s'élever au-dessus de la terre (4). Mais de Jésus, il est dit qu'il s'élevait lui-même, afin qu'il fût notoire qu'étant

(1) « Gratia inchoatio gloriæ (S. Thomas). »

(2) Act. 1. 9.

(3) « Rei hujus modi magnificentia omnem superat intellectum (S. Cyp.). »

(4) « Quia purus homo auxilio indigebat alieno (S. Gregor.). »

Dieu et homme tout ensemble, sa vertu divine toute seule lui suffisait; et que celui qui a créé toutes choses n'avait besoin du ministère ni du secours d'aucune créature (1).

Saint Luc nous a transmis une autre particularité touchant l'Ascension : c'est que notre aimable Sauveur, au moment de quitter la terre, élevant en haut ses mains divines, bénit avec un amour tout affectueux ses apôtres, sa sainte Mère, les saintes femmes, tous ses disciples (2). N'en doutons pas; il bénit en eux toute l'Église qu'il avait fondée, toute l'humanité qu'il avait rachetée et à laquelle il offrait la grâce de l'Évangile, toute la terre qu'il avait sanctifiée par l'effusion de son sang, qu'il avait au moins préparée à la propagation de sa religion sainte, et où il avait certainement affaibli l'empire du démon. Or, non-seulement il bénissait déjà, lorsque ses pieds sacrés touchaient encore la terre; mais l'historien sacré ajoute que cet aimable Sauveur continuait en s'élevant de bénir à droite et à gauche (3); ne laissant ainsi que des bénédictions sur son chemin. Ainsi se complétait le caractère de la mission du Sauveur, caractère tout de bonté et de bénignité constaté par le prince des apôtres, lorsque après la Pentecôte il proclamait dans le temple cette vérité consolante : Dieu ressuscitant son Fils l'a envoyé vous bénissant (4).

O bénédiction ! qu'elle est mystérieuse et qu'elle est féconde ! Qu'elle est efficace ! Il est dit, dans la Genèse, que Dieu, après avoir créé les plantes, les animaux et l'homme,

(1) « Redemptor noster non angelis, non curru sublevatus legitur, quia qui fecerat omnia, super omnia sua virtute ferebatur (S. Gregor.). »

(2) « Elevatis manibus suis benedixit eis (Luc. xxiv. 50). »

(3) « Et factum est dum benediceret illis, recessit ab eis et ferebatur in celum (Luc. xxiv. 51). »

(4) « Vobis primum Deus suscitans filium suum, misit eum benedicentem vobis (Act. iii. 26). »

bénit toutes ces créatures (1). Et voici que le Rédempteur aussi, après avoir fait dans l'ordre de la grâce une création nouvelle, bénit tout ce qu'il a régénéré. Or, comme à la suite de la bénédiction du Dieu créateur, les animaux commencent à se multiplier, la race humaine à se propager, la terre à se parer de fleurs et de fruits ; de même, à la suite de cette bénédiction du Dieu Rédempteur, on vit les fidèles se multiplier, l'Église s'étendre, l'univers se parer des fleurs et des fruits de toutes les vertus.

Le Prophète-roi, cet évangéliste par anticipation, nous parle des captifs que le Sauveur devait associer à son triomphe : « Vous vous êtes élevé, lui dit-il, vers les hauteurs des cieux ; vous avez emmené avec vous de nombreux captifs (2). » Selon la tradition des apôtres, les saints Pères ont vu dans ces captifs le cortège de tous les saints retirés de ce monde avant la venue de Jésus-Christ, de tous les saints patriarches, de tous les saints prophètes, de tous les justes qui attendaient dans les limbes le jour de la délivrance. Ainsi se réalise l'espérance de tous les siècles ; et cette immense multitude de nobles prisonniers arrachés pour toujours à la jalousie de la mort et de l'enfer, vient rehausser la gloire du triomphe de l'Ascension, et donner à toutes les générations l'assurance que le ciel est ouvert et qu'il ne l'est pas pour Jésus-Christ seul, mais pour tous ceux qui croient et espèrent en lui.

En même temps, dit encore le même prophète, toute la création s'ébranle ; toute la terre tressaille de joie ; toutes les sphères s'abaissent ; tous les cieux s'entr'ouvrent ; tout front se courbe, tout genou fléchit ; toute intelligence s'incline sur son passage ; tous les anges applaudissent ; tous les saints

(1) « Et benedixit eis (*Genes.* 1. 22. 28). »

(2) « Ascendisti in altum, cepisti captivitatem (*Ps.* LXVII. 19). »

chantent des hymnes ; tous les instruments célestes font entendre des sons mélodieux et de ravissantes harmonies ; une jubilation universelle éclate et publie ce triomphe ; toute créature adore et rend hommage au roi qui s'élève pour aller prendre possession de son trône , au Dieu très-haut, au Dieu terrible, au Dieu grand au-dessus de tous les Dieux (1).

Eh ! pourquoi dans son ascension le Sauveur montre-t-il qu'il est un triomphateur au-dessus de tous les triomphateurs ? un roi au-dessus de tous les rois ? Écoutez une voix qui a retenti sous les voûtes célestes : « Esprits évangéliques, princes des cieux, ôtez les barrières éternelles ; hâtez-vous d'ouvrir de toute leur largeur les portes de la maison céleste dont vous êtes les gardiens. Laissez entrer le roi de gloire (2). » — « Et quel est-il donc ce roi de gloire ? » ont répondu les célestes phalanges. — « Le roi de gloire est le Seigneur fort et puissant ; celui qui vient de signaler sa force et sa puissance dans la lutte contre le vice et la corruption (3). » — « Le roi de gloire est le Dieu des saintes milices, le Dieu de tous ceux qui s'illustrent par les travaux de la vertu (4). » Ainsi a parlé la voix céleste. Pénétrons, mes frères, dans le sens profond de ces célestes oracles, ce sont les triomphes de la vertu que Jésus-Christ, entrant dans les cieux, a voulu résumer et réaliser en lui-même. Voilà pourquoi il ne s'est pas contenté de rendre son entrée magnifique et glorieuse , il a voulu que ce fût la gloire et la

(1) « Omnes gentes plaudite manibus ; jubilate Deo in voce exultationis.

« Quoniam Dominus excelsus, terribilis, rex magnus super omnem terram...

« Ascendit Deus in jubilo et Dominus in voce tubæ (Ps. XLVII. 1, 2, 7). »

(2) « Attollite portas principes vestras et introibit Rex gloriæ (Ps. XXIII. 7). »

(3) « Quis est iste rex gloriæ ? Dominus fortis et potens ; Dominus potens in prælio (Ibid. 8). »

(4) « Dominus virtutum ipse est rex gloriæ (Ibid. 10). »

magnificence même éclatant et se manifestant de manière à éclipser toute gloire et toute magnificence (1).

Mais tout en pénétrant dans ces sublimes profondeurs, n'oublions pas qu'il y a là des secrets dont il faut respecter la sublimité inaccessible à l'intelligence de l'homme, des secrets qu'il n'est pas donné à une langue humaine de répéter ici-bas.

C'est pour cela que Jésus disparaît aux regards de ses disciples, et qu'un immense nuage resplendissant de lumière vient l'envelopper et le dérober à leur vue. Ils ne peuvent plus le suivre que des désirs de leur cœur, de leurs bénédictions et de leurs protestations de fidélité et d'amour (2).

Mais afin que rien ne manque à la gloire du triomphateur, écoutez, mes frères, ce que deux anges viennent dire aux heureux spectateurs de son triomphe. Ils étaient demeurés là tout absorbés dans une extase de tristesse, tout à la fois, de joie et d'admiration. Ils ne pouvaient plus détacher leurs yeux de ce côté du ciel d'où Jésus avait disparu : Hommes de Galilée, leur disent deux messagers célestes, pourquoi vous tenir ici les yeux fixés vers le ciel (3) ? Ce même Jésus-Christ qui vient de vous quitter pour monter aux cieux reviendra un jour de la même manière que vous l'avez vu s'élever au-dessus des nuées (4).

Oh ! que ces paroles sont graves ! que cette prophétie est terrible ! Ainsi les messagers du ciel vous le signifient : Lorsque Jésus-Christ reviendra, ce ne sera plus avec l'extérieur de l'humiliation, de la faiblesse et de la souffrance, comme dans son premier avènement ; mais ce sera avec tout

(1) « *Elevata est magnificentia tua super cœlos (Ps. viii. 2).* »

(2) « *Et nubes suscepit eum ab oculis eorum (Act. i. 9).* »

(3) « *Quid statis adspicientes in cœlum ? (Act. i. 11).* »

(4) « *Hic Jesus qui assumptus est a vobis in cœlum, si veniet quemadmodum vidistis eum euntem in cœlum. (Act. i. 11.)* »

le déploiement de sa gloire, de sa puissance et de sa majesté, comme dans son ascension vers les cieux ; il reviendra tel qu'il était monté, non tel qu'il était descendu, dit saint Bernard (1). Ce ne sera pas comme la première fois pour être jugé et condamné par les hommes ; mais pour juger à son tour ceux qui l'ont méconnu, offensé, méprisé, persécuté, bafoué, mis à mort. Oui, il viendra pour juger, lui qui était venu pour être jugé, dit saint Augustin (2). C'est-à-dire que celui qui était venu pour sauver les pécheurs reviendra pour les perdre ; celui qui était venu pour expier le péché reviendra pour le punir. Or, comme le jour de son premier avènement fut un jour de bonté, de miséricorde, de pardon, de paix, d'espérance et de joie, le jour de son dernier avènement sera un jour de justice, de colère, d'amertume, de désolation et d'horreur (3).

Mais n'altérons pas la sainte joie de ce jour par cette triste pensée ; plutôt continuons à nous réjouir, avec saint Cyprien, d'une chose aussi nouvelle, aussi étrange que de voir notre nature terrestre qui, dans la personne de Jésus-Christ, est aujourd'hui élevée jusque sur le trône royal des cieux (4).

Les premiers chrétiens faisaient de ce grand prodige l'objet de leurs méditations, l'objet de leurs délices et de leur amour. En effet, dans les catacombes de Rome, par exemple, en particulier dans celles de sainte Agnès, que l'on fouille depuis quelques années, dans ces lieux souterrains où vivaient cachés nos anciens pères, les élèves des apôtres, les héros du christianisme, savez-vous quelle est la peinture

(1) « Veniet quemadmodum adscendit, non quemadmodum descendit » (S. Bern.). »

(2) « Veniet judicaturus, qui venerat judicandus (S. August.). »

(3) « Dies iræ, dies illa calamitatis et miseriæ (Soph. l. 15). »

(4) « Spectaculum novum et peregrinum caro nostra supra regium solium erecta ! (S. Cypr.). »

qu'on rencontre le plus souvent ? C'est la peinture de Jésus en habit de berger qui, une brebis sur les épaules, s'en va au ciel ; c'est-à-dire, justement le mystère de ce jour. Vous savez que le bon Pasteur, dont il est parlé dans la parabole, qui, ayant laissé dans le désert les quatre-vingt-dix-neuf brebis, est allé chercher la centième qui s'était égarée ; et qui, l'ayant retrouvée, la met joyeux sur ses épaules et la ramène au bercail, vous savez, dis-je, que ce bon Pasteur est le Verbe éternel, le Fils de Dieu lui-même qui, ayant laissé dans les cieux les hiérarchies angéliques, est venu sur la terre chercher l'humanité, cette brebis égarée par la faute du premier père et exposée à devenir la proie des loups infernaux. Non content d'appeler à lui par sa prédication, d'attirer par sa grâce, de laver dans son sang cette race humaine dans sa généralité, il avait uni à lui, incorporé avec lui, pris sur lui les prémices de cette humanité par son incarnation. Jésus-Christ donc qui aujourd'hui entre dans le ciel avec une âme, un corps de notre nature, avec cette brebis prise de notre troupeau, Jésus-Christ, selon saint Épiphane, est le bon Pasteur, qui, dans sa personne, porte sur ses épaules et commence à introduire dans le bercail céleste l'humanité auparavant égarée ; il l'offre en don à son Père et lui en fait hommage (1).

J'expliquerai plus tard, s'il plait à Dieu, ce délicieux mystère de l'humanité élevée au ciel pour y régner (2). Aujourd'hui je me hâte de vous exposer le mystère non moins délicieux de l'humanité introduite dans le ciel par Jésus-Christ, pour y être la victime du sacrifice éternel offert pour nous (3).

(1) « Nimirum pastor ille bonus errabundam ovem quæsitam, inventamque, « humeris clementer impositam ad cœlestem patriam adduxit et cœlesti Patri « muneris loco obtulit (*S. Epiph.*). »

(2) Voir le sermon sur LE CIEL qui se trouve à la fin du volume.

(3) « Ut appareat vultui Dei pro nobis (*Hebr. ix. 24*). »

Mais, pour vous faire mieux comprendre cette exposition, je dois la faire précéder d'un préambule nécessaire en développant brièvement un caractère particulier des saintes Écritures.

DEUXIÈME PARTIE.

Jésus-Christ, dès le jour même de sa résurrection, annonçant à ses disciples son départ pour le ciel, avait prononcé ces douces et touchantes paroles : « Je remonte vers mon Père qui est aussi le vôtre, vers mon Dieu qui est aussi votre Dieu (1). » Il est donc évident, d'après la volonté et le témoignage de Jésus-Christ lui-même, que nous tous chrétiens nous ne formons avec Jésus-Christ qu'un seul peuple, une seule famille, sous un même Dieu, sous un même Père. Aussi le divin Sauveur nous a-t-il traités en tout comme ses frères bien-aimés. S'il s'est déclaré le premier né de tous ses frères, ce n'a été que pour nous prodiguer à nous, ses frères puînés, les soins du plus tendre amour, les marques du plus parfait dévouement. D'abord il n'a pas voulu se séparer de nous sans nous laisser un souvenir le plus riche, le plus magnifique, le plus digne de son indicible bonté, en nous laissant son corps pour nourriture dans la sainte Eucharistie ; Et ce qui n'aurait pu être qu'un simple souvenir est devenu comme l'abrégé, le résumé, la condensation en quelque sorte de toutes ses merveilles (2). Mais il ne s'en est pas tenu là. Ce frère affectionné, à peine retourné aux cieux, s'est hâté de nous écrire pour nous confirmer les témoignages de sa

(1) « Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum (Jo. xx. 17). »

(2) « Memoriam fecit mirabilium suorum ; escam dedit timentibus se » (Ps. cx). »

tendresse; car les écrivains sacrés, selon l'expression du Prophète-roi, n'ont été que comme des secrétaires mettant leur langue et leur plume à la disposition de l'Esprit-Saint. « Ma langue, dit David, obéit aux inspirations de l'Esprit de Dieu, comme le secrétaire habile à celui qui dicte ses ordres (1). » Ainsi saint Basile ne dit rien qui ne soit très-conforme à la révélation divine, quand il nous représente les quatre évangiles, les actes, les épîtres canoniques, l'apocalypse, tous ces écrits précieux qui forment le Nouveau Testament, comme autant de lettres écrites par les évangélistes et les apôtres, au nom de Jésus-Christ, notre frère premier-né d'entre les morts (2) et sous la dictée du Saint-Esprit. Saint Paul lui-même nous indique le véritable but de ce commerce épistolaire, en nous disant que tous ces écrits sont destinés d'abord à nous instruire des mystères, des doctrines et de tous les enseignements proposés à notre foi; mais aussi à nous consoler de l'absence d'un frère bien-aimé; en sorte que nous *déliciant* dans son portrait tel qu'il est retracé dans ces écritures, nous ayons l'assurance d'aller le rejoindre où il est et de nous unir à lui dans la maison de notre père commun (3).

Mais, parmi tous les divins secrétaires qui nous ont transmis les paroles de Jésus-Christ après son ascension au ciel, saint Paul est celui qui paraît avoir plus profondément pénétré les mystères de Jésus-Christ; qui en a connu plus avant les raisons voilées sous l'écorce de la lettre; et qui a le mieux saisi les rapports qu'ils ont avec les faits de l'Ancien Testament. Saint Paul est celui, en un mot, qui connaît le mieux le ciel et tout ce qui s'y fait. Et pourquoi? parce que Jésus-

(1) « *Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis* (Ps. XLIV. 2). »

(2) « *Primogenitus ex mortuis*. » (Coloss. I. 18.)

(3) « *Quæcumque scripta sunt ad nostram doctrinam scripta sunt ut per consolationem scripturarum spem habeamus* (Hebr. XV. 4). »

Christ voulant que ses frères puînés laissés ici-bas, connus-sent, autant que le permet leur condition présente, quelque chose de sa vie glorieuse; et surtout connussent bien l'influence que du haut des cieux il exerce sur son Église, accorda à saint Paul une faveur au-dessus de sa condition mortelle. Il l'éleva par l'extase et le ravissement jusqu'au troisième ciel (1); lui révéla directement son Évangile dans toute sa plénitude, et quant à la lettre et quant à l'esprit (2); lui fit entendre les plus profonds arcanes de la Divinité, qu'il n'est pas permis à un homme d'articuler ici-bas (3); et lui fit mesurer de cette hauteur, de cette largeur et de cette profondeur tout ce qui pouvait être communiqué aux intelligences par la foi. Donc saint Paul, dans tout ce qu'il écrit de Jésus-Christ, a parlé de ce qu'il a vu de ses propres yeux, de ce qu'il a recueilli de la bouche même de Jésus-Christ. Si nous voulons savoir des nouvelles de notre frère bien-aimé qui est dans le ciel, si nous voulons savoir ce qu'il y fait pour nous, c'est à saint Paul qu'il faut le demander. C'est saint Paul qui nous en instruira dans son admirable épître aux Hébreux, épître qui, tout en s'adressant directement aux Hébreux, peut et doit être considérée comme adressée, par l'ordre de Jésus-Christ, à l'Église tout entière. Voici donc ce que nous trouverons relativement au mystère de ce jour dans le chapitre IX de cette sublime épître. On peut dire que c'est comme l'abrégé de la théologie des mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le temple de Jérusalem était divisé en trois parties : La première partie qui formait comme le corps du temple et où

(1) « Raptus est in paradisum (II Cor. xii. 4). »

(2) « Evangelium non ab homine accepi, sed per revelationem Jesu Christi » (Galat. i. 12). »

(3) « Audivi arcana verba quæ non licet homini loqui (II Cor. xii. 4). »

l'on immolait les victimes était accessible au peuple, qui pouvait y venir adorer et prier et assister aux sacrifices.

Dans la seconde partie, qu'un grand voile séparait de la première, se trouvait l'autel des parfums, le chandelier mystérieux, et la table soutenant les pains de proposition, figures de l'Eucharistie. Cette seconde partie du temple s'appelait *Sancta*, sanctuaire. L'entrée en était interdite au peuple, et n'était permise qu'aux prêtres, qui y offraient l'encens, et aux lévites qui les aidaient dans toutes les fonctions du culte.

Enfin, derrière un second voile qui s'appelait proprement le voile du temple et qui fut miraculeusement déchiré en deux parties au moment où Jésus-Christ expira sur la croix, derrière ce second voile était caché le Saint des saints, ou le sanctuaire proprement dit, le lieu le plus auguste et le plus redoutable du temple. Là se conservait l'arche fabriquée par Moïse, contenant un vase plein de la manne du désert, la verge d'Aaron, et les tables de la loi. Il était défendu à tous, sous peine de mort, de mettre le pied dans le Saint des saints. Il n'y avait d'exception que pour le Grand Prêtre : seul le Grand Prêtre, une fois par an, devait y entrer, portant dans ses mains deux coupes du sang de la victime qui venait d'être immolée dans la première partie du temple en la présence et sous les yeux du peuple.

Ici saint Paul nous fait remarquer que cette grande cérémonie de l'entrée solennelle du Grand Prêtre dans le Saint des saints n'était qu'une figure sensible du mystère de l'Ascension de Jésus-Christ : *Quæ parabola est instantis temporis* (Hebr. ix. 9.)

En effet, d'après le témoignage de Joseph, l'historien juif, qui en cela nous a transmis la pensée de Salomon et des Juifs restaurateurs du Temple, le Saint des saints, dans lequel personne ne pouvait entrer, représentait d'une manière sen-

sible le ciel appartenant en propre à Dieu seul et dans lequel l'entrée était interdite à l'homme déchu à cause de son péché (1) :

Le Grand Prêtre donc, qui seul pouvait entrer dans le Saint des saints, portant dans ses mains le sang de la victime immolée en présence du peuple, représentait de la manière la plus frappante Jésus-Christ seul véritable Grand Prêtre, seul digne d'entrer dans le ciel, et d'y aller éternellement offrir à son Père dans le secret des cieux la victime qu'il avait lui-même immolée en public sur le Calvaire.

Mais le Saint des saints, même après que le Grand Prêtre y était entré, n'en restait pas moins fermé le reste de l'année, à lui-même et aux autres. Cette cérémonie donc, se répétant chaque année et toujours sans effet, figurait bien le mystère futur de l'immolation de Jésus-Christ ; mais elle ne pouvait l'accomplir ; elle était très-propre à en indiquer les circonstances, mais elle n'en pouvait produire les effets, et ce Saint des saints inaccessible à tous disait éloquentement que la voie du ciel demeurerait fermée même aux élus de Dieu tant que durerait le temple ancien (2).

Aujourd'hui les choses sont changées. Jésus-Christ, nous dit saint Paul, véritable pontife des biens futurs, portant dans ses mains, non pas le sang des animaux, mais son propre sang, est entré dans le véritable Saint des saints ; et il en laisse les portes toujours ouvertes, ayant trouvé le secret de la rédemption éternelle (3). C'est qu'aujourd'hui Jésus-Christ n'entre pas dans un tabernacle de fabrique humaine ; mais

(1) « Tertia pars tabernaculi erat velut cœlum Deo sepositum ; quia et cœlum inaccessum hominibus (*Joseph. Antiq. Jud.*). »

(2) « Hoc significante spiritu sancto nondum propalatum esse sanctorum viam adhuc stante priore tabernaculo (*Hebr. ix. 8.*) »

(3) « Christus autem assistens Pontifex futurorum bonorum, per amplius

dans le ciel même, dont le tabernacle terrestre n'était que la figure ; et il n'en sort pas, mais il y reste pour se tenir éternellement devant la face de Dieu, en qualité d'intercesseur, et pour y continuer en notre faveur les fonctions de Prêtre et de Pontife, selon l'ordre de Melchisédech (1).

Ces magnifiques paroles de saint Paul nous découvrent d'un côté les liens secrets, les mystérieuses harmonies de l'Ancien Testament et du Nouveau, les figures et leurs réalités, les prophéties et leur accomplissement ; l'économie des saintes Écritures et l'unité de la religion. D'autre part, ces paroles nous révèlent le ministère de miséricorde, de compassion et d'amour que Jésus-Christ est allé exercer pour nous ; continuant à être dans le ciel ce qu'il a été pour nous sur la terre, notre médiateur, notre patron, notre avocat ; ne cessant jamais, ne se lassant jamais, n'oubliant jamais de s'intéresser à notre salut. C'est ce que saint Paul nous fait connaître dans un langage singulièrement énergique, lorsqu'il paraît n'assigner à l'existence de Jésus-Christ dans les cieux d'autre but, d'autre fin, d'autre raison d'être que sa continuelle intercession en notre faveur : vivant éternellement afin d'intercéder pour nous (2). Délicieuse et consolante parole ! Jésus-Christ dans le ciel fait donc de cette intercession son exercice unique, son unique occupation, son unique délice ! Et au sein de la gloire céleste sa vie est toujours ce qu'elle fut sur la terre, un souvenir éternel de nous, un acte d'amour non interrompu envers nous, une incessante sollicitude pour nous !

« et perfectius tabernaculum non manufactum, id est, non hujus creationis ;
 « neque per sanguinem hircorum aut vitulorum, sed per proprium sanguinem
 « introivit semel in Sancta, æterna redemptione inventa (*Hebr. ix. 11, 12*). »

(1) « Non in manufacta Sancta Jesus introivit, exemplaria verorum, sed in
 « ipsum cælum, ut appareat nunc vultui Dei pro nobis (*Ibid. 24*). »

(2) « Semper vivens ad interpellandum pro nobis (*Id. vii. 25*). »

Voilà pourquoi, dit saint Ambroise, il n'a pas voulu effacer les cicatrices de ses plaies, il a voulu les porter dans le ciel même; afin de présenter sans cesse à son Père la rançon de notre liberté (1). Aussi, pour intéresser son Père en notre faveur n'a-t-il pas même besoin de parler, il lui suffit de se montrer; et c'est ce qu'a voulu dire saint Paul par ces paroles : il est entré dans le ciel pour être toujours devant la face de Dieu et intercéder en notre faveur (2). En effet, les plaies sacrées dont il a voulu conserver après sa résurrection, non-seulement les cicatrices, mais aussi les ouvertures, sont la preuve toujours vivante du sacrifice sanglant que le Fils de Dieu a offert pour nous, du prix infini qu'il a soldé pour nous, des infinis mérites qu'il nous a acquis. Par ces plaies Jésus-Christ est vraiment cet agneau toujours vivant et toujours égorgé, dont nous parle saint Jean dans l'Apocalypse (3). C'est-à-dire que par ces plaies toujours saignantes et toujours étincelantes de lumière, Jésus-Christ est dans les cieux en état de sacrifice permanent et perpétuel, en état de victime toujours immolée et toujours s'immolant pour notre défense et pour notre salut. Ainsi donc rien que son attitude, sa position de victime toujours en présence et sous les yeux de Dieu, est à elle seule une harangue éloquente, une prière d'une efficacité et d'une valeur infinie en notre faveur : *Ut appareat nunc vultui Dei pro nobis.*

Or il n'en est pas de cette immolation de Jésus-Christ comme de l'oblation nécessaire au Grand Prêtre de l'ancienne loi pour entrer une fois l'année dans le Saint des saints. Jésus-Christ n'a pas plus besoin de renouveler son immola-

(1) « Vulnera pro nobis suscepta cælo inferre voluit, abolere noluit; ut Deo Patri pretium nostræ libertatis ostenderet (*S. Ambros.*). »

(2) « Ut appareat nunc vultui Dei pro nobis (*Hebr. ix. 24*). »

(3) « Agnum stantem tanquam occisum (*Apoc. v. 6*). »

tion par une nouvelle effusion de son sang, qu'il n'a eu besoin de venir s'immoler dès le commencement du monde et de répéter cette immolation dans toute la série des années de l'ancien temps. Il lui a suffi de se présenter une seule fois avec son *hostie*, pour détrôner et déposséder à jamais le péché, pour engloutir dans l'immensité de ses expiations l'immensité de la dette des pécheurs (1). Ainsi ce qui se fait éternellement dans les cieux n'est que la perpétuelle application de ce qui a été fait et consommé en une seule fois.

Aurons-nous maintenant une idée suffisante de l'efficacité et de l'excellence des mérites de Jésus-Christ et de sa puissante médiation? Attendez : il faut encore entrer plus avant dans ce mystère et pour cela rapprocher ce qui est dit dans l'Épître aux Hébreux, de ce qui a été dit par le même saint Paul dans l'Épître aux Éphésiens. Là, ce grand docteur des nations nous révèle que non-seulement Jésus-Christ nous a par avance associés à la gloire de sa résurrection, mais qu'il nous a par avance associés à toute la gloire, à toutes les conséquences de son ascension dans le ciel. Il nous a fait par avance asseoir avec lui au plus haut des cieux. C'est nous-mêmes, c'est non-seulement notre esprit, c'est toute notre substance humaine, esprit et corps, qu'il a ainsi voulu placer sous le regard immédiat de son Père (2). Ceci n'est après tout qu'une conséquence de grand mystère de l'incarnation du Verbe, mystère qui n'exprime pas une simple assimilation, mais une sorte d'*unification* des rachetés et du Ré-

(1) « Neque ut sæpe offerat semetipsum, quemadmodum Pontifex intrat in « Sancta per singulos annos in sanguine alieno ; alioquin frequenter oportebat eum pati ab origine mundi. Nunc autem semel in consummatione sæculorum, ad destitutionem peccati per hostiam suam apparuit... Semel « oblatum est ad multorum exhaurienda peccata (*Hebr.* ix. 25, 26, 28). »

(2) « Conressuscitavit et consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu « (*Eph.* ii. 6). »

dempteur. Et pour nous renfermer dans les considérations particulières au mystère de ce jour, nous pouvons dire que par cette union de nous tous en un seul corps, en une seule personne morale, Jésus-Christ a voulu comme rendre impossible un refus de la part de celui auprès duquel il intercède. Remarquez-le bien, ce sont tous les hommes et ceux de l'ancien temps, et ceux de tous les temps présents et futurs, et les Juifs et les Gentils, et les justes et les pécheurs, qui sont ainsi comme récapitulés et représentés en Notre-Seigneur Jésus-Christ (1). La foudre de la justice prête à frapper les pécheurs est ainsi comme arrêtée, et ne peut les atteindre sans passer par l'humanité sainte qui s'est dévouée pour tous. Seule, l'obstination de ceux qui persévèrent à répudier ou à déshonorer ces magnifiques prérogatives, peut armer de nouveau la justice, et en devenant définitive la rendre implacable.

Oh ! combien ils ont tort, et dans quelle étrange erreur, dans quelle triste ignorance ils sont, ceux qui se prennent à désespérer des promesses de la miséricorde divine ! Justes ou pécheurs, comment donner accès à la tentation du désespoir, lorsqu'un Dieu prend ainsi soin de nous révéler les richesses de sa miséricorde, les inépuisables trésors de sa charité ?

Voyez : comme si Dieu avait craint que nos faibles intelligences, que nos cœurs pusillanimes ne pussent atteindre à ces hauteurs des divines inventions de son ineffable bonté, il a voulu mettre l'espérance de plus en plus à la portée de tous... Jésus-Christ nous fait dire par la tradition catholique qu'il n'est pas seul notre intercesseur et notre avocat dans le ciel. Oh ! sans doute cette nouvelle assurance ne doit préjudicier en rien à la suffisance, à la plénitude absolue de sa

(1) « *Instaurare omnia in Christo quæ in cœlis et quæ in terra sunt, in ipso* »
« (*Eph.* 1. 10). »

médiation. Mais de même que Jésus-Christ est dans le ciel à la droite de la vertu de Dieu (1), de même, nous dit saint Bernard, Marie est dans le ciel à la droite de Jésus-Christ, et elle a auprès de son divin Fils le même ministère, la même fonction que Jésus-Christ exerce auprès de son divin Père. Comme Jésus-Christ est dans le ciel le médiateur entre Dieu et les hommes, ainsi à son tour Marie est dans le ciel la médiatrice entre les hommes et leur divin médiateur (2). En effet, continue saint Germain, comme personne, Jésus-Christ excepté, n'a plus que Marie souffert pour les hommes sur cette terre, de même personne, dans le ciel, ne prend un intérêt plus vif, un soin plus affectueux que Marie au salut du genre humain (3). De même que le vrai Joseph, Jésus-Christ, dans son élévation, n'a pas oublié ses frères, la vraie Esther, Marie, après son élévation à la droite du vrai Assuérus, n'a pas oublié son peuple. Jésus-Christ présente incessamment à son Père ses plaies, monument éternel de miséricorde et d'amour ; Marie présente aussi à Jésus-Christ son sein et son cœur, asile sacré de la plus pure et de la plus tendre affection. Jésus-Christ rappelle toujours à son Père son côté et son cœur transpercés par la lance du soldat, Marie rappelle toujours à son Fils son cœur maternel transpercé par le glaive de la douleur. Dieu le Père ne peut rien refuser aux prières de Jésus-Christ, parce que c'est son Fils unique ; de même Jésus-Christ ne peut rien refuser aux supplications de Marie, parce que Marie est sa Mère.

S'il est vrai que Jésus-Christ dans sa gloire fait consister sa vie et son bonheur à intercéder pour nous, il est vrai

(1) « A dextris virtutis Dei (*Matth.* xxvi. 64). »

(2) « Mediator Dei et hominum Jesus ; mediatrix hominum et mediatoris hominum Maria (*S. Bern.*). »

(3) « Quis post filium tuum curam gessit generis humani sicut tu ? » (*S. Germanus*). »

aussi que Marie fait consister sa plus douce joie et la gloire de sa vie immortelle à intercéder pour nous auprès de Jésus-Christ. En sorte qu'il nous est permis de dire d'elle, sans témérité et sans faire injure à la médiation du divin Rédempteur, qui fut le Rédempteur de Marie elle-même, qu'elle aussi n'existe et ne vit que pour intercéder en faveur de nous tous : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.*

Avec ces deux avocats si puissants et qui furent si affectueux pour nous, qu'aurions-nous encore à craindre ? Le divin Père nous effraye, parce qu'il est notre maître ; nous recourons à Jésus-Christ, parce qu'il est notre frère et notre médiateur. Jésus-Christ lui-même nous effraye parce qu'il doit être un jour notre juge, nous pouvons recourir à Marie qui n'est que Mère, Mère toute miséricorde, tout amour pour ses enfants ; Mère qui n'inspire que de la confiance, qui n'exprime qu'amour et affectueuse tendresse, qui ne peut refuser à ses enfants sa protection.

O Marie ! nous vous saluons en ce jour du triomphe de votre Fils, en ce jour où il n'est pas difficile de s'exciter à une douce confiance, en ce jour où le ciel semble ne s'ouvrir que pour nous attirer auprès de vous et de votre Fils bien-aimé. Mais il doit venir, ce jour terrible, prophétisé par les deux messagers célestes, ce jour où les cieux s'ouvriront d'abord pour révéler à toutes les tribus de la terre la puissance et la majesté du grand triomphateur. Oh ! dans ce jour où devront sécher de frayeur tous ceux qui ont voulu demeurer étrangers à nos espérances, faites, ô Marie ! que nous puissions être du nombre de ceux qui relèveront leurs têtes avec assurance. Faites que, grâce à vous, nous puissions voir dans notre juge celui qui, montant aux cieux, a voulu nous appeler ses frères, vous laisser parmi nous comme un doux otage et comme la toute-puissante mandataire de l'infinie miséricorde. Ainsi soit-il !

DEUXIÈME SERMON

SUR

L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Pro nobis præcursor introivit Jesus (Hebr. vi. 20).

Jésus-Christ est entré dans le ciel comme notre précurseur.

LE prophète David avait prédit que le Messie nous révélerait les voies cachées qui conduisent à la véritable vie, à cette vie qui consiste à voir Dieu face à face, à cette vie qui élève l'âme jusqu'à la droite de Dieu même, à cette vie qui inonde l'âme de délices et de bonheur sans fin (1). Et en effet, ainsi que Jésus-Christ l'a dit lui-même lorsqu'il conversait parmi les hommes sur la terre, il a été lui-même pour nous la voie, la vérité, la vie (2). La voie par ses exemples, la vérité par ses doctrines, la vie par les prodiges de son amour. Toutefois, dit saint Ambroise, ce n'est que par le mystère de l'ascension de Jésus-Christ au ciel que la prophétie de David s'est accomplie dans toute sa plénitude; c'est en réalité par son ascension que Jésus-Christ a enfin ouvert la voie du ciel où se trouve la véritable vie; cette voie fermée et ignorée depuis tant de siècles, et qui a commencé dès ce jour à être connue de tous, accessible à tous (3). Tel est en effet l'im-

(1) « *Notas mihi fecisti vias vitæ; adimplebis me lætitia cum vultu tuo; delectationes in dextera tua usque in finem (Psalm. xxxv. 10).* »

(2) « *Ego sum via et veritas, et vita (Jo. xiv. 6).* »

(3) « *Dum Redemptor ab inferis redit ad superos, incipimus notam habere viam vitæ quæ prius ignota habebatur (Corn. a Lap.).* »

portant résultat de l'Ascension que saint Paul nous invite à méditer, lorsqu'il nous présente dans Jésus-Christ non pas un triomphateur qui ne jouit de sa victoire que pour lui-même, mais en précurseur qui est allé préparer l'entrée du ciel à quiconque voudra le suivre : *Pro nobis præcursor introivit.*

C'est justement ce grand et précieux résultat que je vais étudier avec vous dans le mystère de l'Ascension. Avec vous nous chercherons d'abord quel est le dernier terme, le but suprême de notre existence ici-bas; nous chercherons ensuite quelle est la voie qui doit nous conduire à ce terme désiré. Ces deux points se trouveront résolus par le développement du mystère de l'Ascension.

PREMIÈRE PARTIE.

Toute l'économie de la Rédemption est dans cette vérité fondamentale, qui nous a été révélée par saint Paul : savoir, que l'humanité tout entière a été réunie et tout entière représentée en Jésus-Christ (1). C'est, dit saint Léon, parce que Jésus-Christ réunissait en lui la nature de tous, hormis le péché, qu'il a pu traiter la cause de tous.

Représentés ainsi et compris tous en Jésus-Christ, nous pouvons avec vérité affirmer que tous ses mystères nous sont communs. Aussi, nous dit saint Augustin, comme sa Résurrection est le fondement de notre espérance, de même son Ascension est notre propre gloire et notre propre triomphe (2). » Il est entré aujourd'hui dans le ciel moins pour lui-même que pour nous; il y est entré comme notre repré-

(1) « Omnia et in omnibus Christus (*Coloss.* III. 11). Instaurare omnia in Christo (*Ephes.* I. 10). »

(2) « Resurrectio Domini spes nostra est; Ascensio Domini glorificatio nostra est (*S. Aug.*). »

sentant, comme notre délégué, pour en prendre possession en notre nom. Il nous en a indiqué le chemin, et nous a assuré tous les moyens d'y parvenir.

« Remarquez bien, en effet, dit ce même Père, que Jésus-Christ n'est monté au ciel qu'en tant qu'il était homme ; car en tant qu'il était Dieu, Fils de Dieu, Verbe de Dieu, il n'a jamais abandonné le ciel, le sein du Père qui l'engendre de toute éternité (1). » L'Ascension n'a donc lieu que dans cette nature humaine qu'il a prise pour nous, et en faveur de notre humanité, afin, comme il le dit lui-même, que ses ministres, ses serviteurs, ses amis, ses frères, soient avec lui, dans le même lieu que lui (2). Nous n'aurons donc aucune peine à comprendre ces paroles de saint Jean Chrysostome : « Aujourd'hui, dans la personne de Jésus-Christ, les prémices de notre humanité sont montées au ciel (3). » C'est encore dans le même sens que saint Augustin a dit : « Il est à moi ce corps qui fut pendu à la croix, qui reposa dans le tombeau, qui ressuscita le troisième jour, qui aujourd'hui monte au ciel (4). » Par conséquent, lorsque Jésus-Christ entre dans le ciel, c'est la nature humaine, c'est cette humanité mortelle qui est transportée au centre même de l'immortalité, qui en prend possession dans la personne de Jésus-Christ (5).

Si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, jamais on n'aurait pu croire à la résurrection des hommes. Saint Paul l'avait bien senti quand il disait : « Si Jésus-Christ n'est pas ressus-

(1) « Ascendit ad Patrem per id quod homo erat ; manserat in Patre per id quod Deus erat (S. Aug.). »

(2) « Ut ubi sum ego, ibi sit et minister meus (Jo. xii. 26). »

(3) « Hodie nostræ primitiæ Christus ascendit (S. Jo. Chrysos.). »

(4) « Meum est quod pependit in ligno, quod in sepulcro jacuit, quod tertio die resurrexit, quod in cælum ascendit (S. August.). »

(5) « In gremium immortalitatis, mortalis natura transfunditur (S. Leo). »

cité, notre foi est vaine et sans fondement. » De même, si Jésus-Christ n'existait pas avec son corps vivant dans le ciel, nous n'aurions jamais pu croire que ces corps terrestres, mortels, corruptibles, même épurés et transformés, fussent trouvés dignes d'être admis dans le ciel. Mais maintenant nous savons non-seulement par la promesse révélée, mais par le prodige accompli; non-seulement par la parole, mais par le fait, à quoi nous en tenir pour notre propre condition : nous n'avons qu'à fixer le regard de la foi sur Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme sa Résurrection a été le gage de la nôtre, de même son Ascension est le gage de notre ascension. Ce que nous voyons réalisé dans le corps de Jésus-Christ nous garantit ce que nous pouvons attendre pour le nôtre. Oui, notre propre corps, comme le sien, sera reçu dans le royaume céleste (1).

Mais comment concilier tout cela avec la déclaration formelle que Jésus-Christ a faite dans l'Évangile en disant : « Personne ne peut monter au ciel, excepté celui qui est descendu du ciel, excepté celui qui en devenant le Fils de l'homme n'a pas cessé de résider dans le ciel comme Fils de Dieu (2)! » « Gardez-vous, nous dira saint Augustin, de trouver ici la moindre difficulté : par cette même parole, qui semblerait nous interdire l'entrée des cieux, Jésus-Christ nous y appelle et proclame le droit que nous aurons d'y entrer, si nous le voulons bien. » En effet, dans ce passage il ne parle pas de lui-même comme individu de notre espèce, il parle de lui-même comme chef de l'humanité restaurée

(1) « In illo corpore cœlestibus regnis arrha nostræ conditionis imposuit » (S. Leo). »

(2) « Nemo ascendit in cœlum, nisi qui descendit de cœlo, filius hominis » qui est in cœlo (Jo. III. 13). »

dont tous les hommes sont membres (1). En vertu de cette unité, nous étions avec lui quand il descendit des cieux, s'abaissant jusqu'à nous, de même que nous fûmes avec lui nous relevant et nous transportant jusqu'aux plus sublimes hauteurs des cieux.

Ainsi, par son ascension au ciel, nous qui sommes restés sur la terre, nous ne sommes pas séparés de lui. Nous sommes toujours avec lui ce grand corps de l'Église, dont il est le chef (2). Son Ascension n'est pas l'élévation d'un individu qui peut rester séparé d'avec d'autres individus de la même espèce : c'est l'élévation du chef d'un grand corps qui est l'Église, et ce chef ne peut rester séparé d'avec ses membres. Il ne peut rester incomplet : si le chef est dans le ciel, les membres doivent s'y trouver aussi et doivent l'y rejoindre. Le chef n'a précédé les membres que pour soutenir leur espérance (3).

Jésus-Christ, nous disant que personne ne monte au ciel que lui, a donc voulu nous inculquer cette vérité importante : que, si nous désirons monter au ciel, nous devons non-seulement lui ressembler, mais devenir lui-même, c'est-à-dire nous unir intimement à lui et par la foi en ses doctrines, et par l'espérance en ses promesses, et par la charité, fidèle zélatrice de ses lois, et par la grâce sanctifiante qui nous incorpore à lui, qui nous fait devenir une seule chose avec lui, qui réalise entre nous et lui et entre nous tous l'union des trois personnes divines entre elles (4). Il nous a

(1) « Propter unitatem qua caput nostrum est et nos membra ejus sumus » dicit hoc (S. August.). »

(2) « Cum ascendit in cœlum nos non separamur ab illo (S. August.). »

(3) « Capitis præcessio spes membrorum est (Id.). »

(4) « Ut sint unum sicut ego et tu unum sumus (Jo.). »

dit en un mot : « Soyez mes membres, si vous voulez monter au ciel (1). »

Le voilà donc clairement révélé, le grand mystère de la fin de l'homme, de son avenir éternel ! La fin dernière de l'homme, c'est son intime union avec Dieu dans le ciel pour l'éternité ; union intime et parfaite, union consommée par l'association de tout notre être, corps et âme, avec le corps et l'âme du divin médiateur !

Les anciens philosophes, pour avoir abandonné les traditions primitives, tombèrent à cet égard dans une double erreur : ils méconnurent le dogme de la résurrection des corps ; et ceux mêmes qui admirent l'immortalité de l'âme en ignorèrent les conditions. Pour beaucoup d'entre eux, ainsi que nous l'apprend Cicéron, l'immortalité n'était que la permanence plus ou moins longue de l'âme après la mort (2). Durant cette permanence, d'après cette philosophie mesquine et incomplète, autant que peu ferme dans ses allégations, les bons n'auraient trouvé que dans le contentement et la satisfaction d'eux-mêmes la récompense de leurs vertus et tout leur bonheur par delà la tombe. Les méchants aussi n'auraient subi que par le remords et le dégoût d'eux-mêmes un malheur mérité et le châtimement de leurs crimes. Ils n'eurent aucune idée ni de cette intime communication avec Dieu, qui doit dans le ciel faire l'éternel bonheur des élus, ni de cette éternelle, entière et irrémédiable séparation d'avec Dieu, qui constitue le malheur des méchants. Dans les croyances populaires, faibles échos, pâles reflets des traditions primitives, obscurcies et enveloppées parmi les fables, on ne trouvait presque plus de restes de ces grandes et capitales vérités.

(1) « Dixit estote membra mea, si vultis in cœlum ascendere (*S. Aug.*). »

(2) « Permanere animas putamus (*Cicero*). »

A leur tour, les philosophes modernes qui ont abjuré les croyances chrétiennes, comme les anciens avaient répudié les croyances humanitaires, n'ont pas été plus heureux. Pour eux, la doctrine de l'âme après la mort consiste à être absorbée dans un tout qui n'existe que dans leurs imaginations malades, troublées par le doute et aveuglées par l'orgueil. Pour eux, non plus, il n'est pas question de résurrection des corps. Pour eux enfin il n'est pas constant que ce moi humain, dont ils ont fait un Dieu pendant la vie, conserve après la mort conscience de lui-même, ou bien, s'il ne va pas se dissoudre dans l'être universel, dans la nature panthéistique, sans aucune distinction réelle de sa propre individualité. C'est-à-dire que pour ces grands penseurs il n'est pas encore décidé si après la mort il survivra de l'homme quelque chose ou rien. Voilà où en est, avec sa boursofflure et ses progrès, la philosophie moderne!

Disparaissez, ténèbres humaines, devant la lumière divine qui, de la vie entière du Verbe de Dieu fait homme, se reflète sur nous et nous investit de toute part! Jésus-Christ, ainsi qu'il nous l'a fait remarquer lui-même, était sorti du sein de son Père et venu dans le monde, et, après y avoir souffert, y être mort et s'être ressuscité, le voici qui va quitter le monde et retourner à son Père (1).

Dans ces quelques paroles est retracée à nos yeux l'histoire complète de l'homme; elle n'est au fond que l'histoire même du Sauveur des hommes. Là nous découvrons notre condition véritable et tout le plan de nos destinées, retracé en caractères non équivoques; nous y apprenons que tout ce qui s'est accompli en lui, comme chef de l'humanité, se reproduit en nous qui sommes ses membres. Comme lui,

(1) « A Patre exivi et veni in mundum; iterum relinquo mundum et vado ad Patrem (Jo. xvi. 28). »

nous venons de Dieu et nous devons retourner à Dieu qui est le principe de notre existence et qui doit être aussi notre fin. Il est mort et nous devons mourir aussi ; il est ressuscité, et nous devons aussi ressusciter. Il est monté au ciel en corps et en âme, et nous aussi après notre résurrection, si nous l'avons mérité, nous monterons en corps et en âme dans le ciel. La porte en avait été fermée par Adam ; elle vient de se rouvrir pour nous (1). Le chemin en était devenu également difficile à découvrir et à suivre ; il est désormais indiqué à tous, facilité et consacré par les pas du Sauveur (2). Puisque c'est en tant qu'homme que Jésus-Christ est entré dans la maison céleste ; puisque c'est la double substance de l'humanité qu'il a portée au plus haut des cieux, il nous indique de la manière la plus certaine et la plus intelligible que par la foi en lui tout homme peut prétendre au ciel (3). Jésus-Christ est allé se placer à la droite de Dieu ; et nous aussi (que cette assurance ne vous étonne pas, mes frères), nous pouvons aller prendre une place à côté de lui, pourvu qu'en deçà de la tombe nous ayons voulu être unis, incorporés avec lui. Oui, ne vous étonnez pas, mes frères, de notre assurance, lorsque nous osons prétendre aller prendre place à côté du Fils de Dieu, jouir éternellement de Dieu, vivre éternellement en compagnie de Dieu, partager éternellement la gloire de Dieu. Le mystère de ce jour est hautement proclamé dans le monde entier, précisément pour faire entrer dans tous les cœurs chrétiens cette noble assurance. L'Apôtre des nations ne l'avait pas compris autrement, alors qu'il attribuait au mystère de l'Ascension une efficacité

(1) « Ecce jam porta patet quam clauserat Adam (*S. Aug.*). »

(2) « Suavem ac solemnem dedicavit ascensum (*S. Bern.*). »

(3) « Dum humanam conditionem sideribus importavit, credentibus cælum
« patere posse monstravit (*S. Fulgent.*). »

même présente et actuelle : Par sa résurrection, s'écriait-il, Jésus-Christ nous a déjà ressuscités; par son ascension il nous a fait asseoir, en la personne de Jésus-Christ, sur un trône céleste (1) !

Telle est donc, mes frères, la doctrine du christianisme touchant la fin dernière de l'homme, touchant ses éternelles destinées ! Quel plus noble but de notre existence, quel plus magnifique terme à proposer aux épreuves d'ici-bas ! Le chrétien peut donc se dire à lui-même, parmi les splendeurs du mystère de l'Ascension : « Je n'existe que pour me sanctifier dans le temps, en servant Dieu comme mon maître ; et pour jouir, dans l'éternité, de Dieu comme mon rémunérateur (2). » Le Dieu qui a été mon premier principe est aussi ma dernière fin. Créé par lui, je n'existe que pour lui. Mon terme est aussi glorieux, aussi sublime que mon origine. Je viens de Dieu, je dois retourner à Dieu ; je suis la propriété de Dieu. Je tiens à Dieu par les deux bouts de mon existence, par mon principe et par ma fin. Je suis une chose sacrée, céleste, divine, estimée de Dieu, du plus grand prix. Je suis le seul être du siècle présent qui appartienne au siècle futur. Voyageursur la terre, je suis le candidat des cieux. La terre, avec toutes ses richesses, n'est que le lieu de l'exil ; c'est le ciel qui est ma patrie. La terre est le lieu du mérite et du travail ; c'est le ciel qui est le lieu du repos et de la récompense. Les créatures ne sont que des moyens et des instruments ; Dieu seul est ma fin et le terme de toutes mes pensées. Dieu ne m'a placé dans le temps que pour m'assurer le bonheur de l'éternité.

(1) « Et conressuscitavit, et consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu » (*Eph.* II. 6). »

(2) « Nunc vero liberati a peccato, servi autem facti Deo, habetis fructum » vestrum in sanctificationem, finem vero vitam æternam (*Rom.* VI. 22). »

Nous avons, je crois, donné une réponse suffisante à la première question que nous nous étions proposée : Quel est le but, quelle est la fin suprême des destinées de l'homme ici-bas ? Il nous reste à résoudre la seconde question : Par quelle voie l'homme doit-il marcher pour arriver au terme de son pèlerinage ?

DEUXIÈME PARTIE.

A la pensée de la gloire et de la magnificence qui accompagne l'ascension de Jésus-Christ dans les cieux, on ne peut s'empêcher de s'écrier avec saint Bernard : Heureux terme ! heureuse conclusion du pèlerinage du Fils de Dieu sur cette terre (1) ! Mais considérons de quel lieu est parti le divin triomphateur, et nous verrons tout de suite à quelles conditions nous pouvons avoir part à son triomphe ; et quelle est la voie qu'il nous faut suivre pour espérer d'aller le rejoindre au céleste séjour.

Jésus-Christ, montant aux cieux, est parti du sommet de la montagne des Oliviers. Il est parti d'auprès du jardin de Gethsémani ; c'est-à-dire qu'il ne s'est élevé vers les cieux que du même endroit où il s'était prosterné contre terre. Il n'a déployé sa majesté de roi que là où il avait été lié et garrotté comme un esclave ; il n'a été accueilli par les anges que là où il avait été environné de vils satellites ; il n'a paru dans toute sa puissance de Dieu que là où il avait agonisé comme le plus faible des hommes ; il n'a accompli son triomphe que là où il avait commencé sa passion.

Quoi de plus instructif ? quoi de plus éloquent ? Par là, mes frères, nous apprenons, de la manière la plus saisissante,

(1) « Oh ! felix clausula totius itinerarii Filii Dei (S. Bern.) ! »

qu'on ne peut le suivre au chemin de la gloire, selon la pensée de saint Paul, qu'après l'avoir suivi dans le chemin des opprobres. Nous apprenons qu'on ne peut partager ses consolations qu'après avoir partagé ses ennuis et ses douleurs. Nous apprenons qu'on ne peut monter au ciel, après lui, qu'après être monté avec lui sur la croix. « Si nous souffrons avec lui, avec lui nous serons glorifiés ; si nous sommes associés à ses souffrances, nous le serons à ses consolations (1). »

Cette grande leçon donnée aujourd'hui par le Fils a eu son entière application dans la Mère. Oui, Marie n'est si près de lui dans le ciel que parce qu'elle a été le plus près de lui sur le Calvaire. Elle n'a été saluée et intronisée Reine des anges et de tous les saints que parce qu'elle avait été la reine des martyrs sur la terre. Elle n'a obtenu la plus riche part dans la gloire et les joies de Jésus-Christ que parce qu'elle avait, plus que toute autre créature, partagé ses ignominies et ses douleurs. Ainsi, dit saint Bernard, l'histoire de Marie vient à son tour élever la voix et s'unir à l'histoire de Jésus-Christ, pour nous répéter cette grande leçon, qu'il faut avoir suivi Jésus-Christ montant sur sa croix pour avoir droit de le suivre montant au paradis (2). Longtemps avant sa passion et sa mort, le Sauveur et le précepteur du monde avait dit : « Quelqu'un veut-il venir à ma suite, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix sur ses épaules et qu'il marche après moi (3). »

Pour nous bien pénétrer de cet enseignement, n'oublions

(1) « Si compatimur, ut et conglorificemur ; si socii erimus passionis, erimus et consolationis (*Rom. VIII. 17*). »

(2) « Sequere ascendentem in crucem, ut sequaris ascendentem in cœlum » (*S. Bern.*). »

(3) « Qui vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me (*Matth. xvi. 24*). »

pas que la croix, chez les anciens, n'était que ce que le gibet, la potence est de nos jours, le supplice des plus vils et des plus odieux criminels. La croix n'avait jamais été jusque-là proposée aux justes comme le signe de la vraie vertu, du vrai bonheur. Lors donc que le Fils de Dieu prononça ces grandes paroles qu'aucune langue humaine n'avait jamais articulées, qu'aucune oreille humaine n'avait jamais entendues, personne ne comprit rien à un langage si étrange et si nouveau.

Que fit donc le Fils de Dieu? Il voulut ajouter l'acte aux paroles, l'exemple à la leçon. Il porta lui-même le premier sa croix, et ainsi il nous montra en même temps et la nécessité et la manière de porter notre croix à notre tour.

Or, c'est cette même leçon, cette leçon pratique donnée sur le chemin du Calvaire, qu'il renouvelle aujourd'hui sur la montagne des Oliviers. Cette montagne, en effet, ne fut-elle pas le premier théâtre de sa Passion? N'est-ce pas sur cette montagne qu'il avait dans sa prière accepté la croix des mains de son Père celeste? N'est-ce pas là qu'il avait commencé à la porter dans son cœur, avant de la porter sur ses épaules? N'est-ce pas là que la terre ensanglantée avait attesté son martyre, de même aussi que la voie douloureuse et le sommet du Golgotha? Ici donc, sans avoir besoin de paroles, et par le seul fait plus éloquent que tout autre langage, il nous répète son grand enseignement, sa grande invitation : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix sur ses épaules et marche après moi. »

Ainsi sont condamnés d'avance certains systèmes aussi absurdes que funestes, qui prétendent faire cesser toute souffrance en ce monde et nient audacieusement la nécessité de porter la croix.

Ici je m'arrête pour dissiper certaines préventions qui

pourraient tout d'abord s'élever contre nous; et je demanderai si par hasard on s'imagine que nous, résignés au joug de la croix et désireux de faire partager à tous nos convictions, nous aspirons à voir l'homme toujours et partout souffrant, toujours et partout crucifié... Non, non, mes frères, tel n'est pas le but de l'Évangile. L'histoire est là pour attester que le clergé catholique a pris dans tous les temps aux souffrances de l'humanité un intérêt bien autrement sincère et bien autrement actif et efficace que toute la philanthropie moderne. Non, ce n'est ni parmi les publicistes, ni parmi les philosophes à rêves creux, c'est dans les rangs du clergé catholique qu'il sera donné à chaque pays de trouver des Vincent de Paul, des Camille de Lellis, des Joseph Calasanse, des Thomas de Villeneuve. Loin de nous pourtant la prétention de repousser en bloc tout système nouveau, ni de condamner en masse tous ceux qui se laissent prendre à certaines théories, Nous savons, d'après saint Paul, qu'il y a du vrai dans tout système d'erreur, et des intentions pures, des convictions sincères, des sentiments généreux dans les partis de toute sorte.

Ainsi, en tant que les systèmes auxquels nous faisons allusion voudraient par des moyens légaux et pacifiques améliorer le sort des peuples, diminuer la somme des souffrances qui pèsent sur nos frères, adoucir au moins celles qui resteront toujours, nous n'y verrons que des inspirations généreuses, saintes et tout à fait chrétiennes. Car alléger les maux même physiques de l'homme, lui procurer des consolations pour ceux auxquels il ne peut échapper, c'est une des grandes pensées de Jésus-Christ, un des grands bienfaits de son Évangile. C'est tout le code de la charité chrétienne; c'est une des plus constantes préoccupations de l'Église. Pourquoi autrement aurait-elle excommunié tant d'opresseurs des peuples, aboli l'esclavage, condamné l'u-

sure, flétri de ses anathèmes l'exploitation de l'homme par l'homme ? Pourquoi a-t-elle créé, encouragé cette prodigieuse variété de congrégations, véritables légions de héros de la charité, qui avec un zèle et un dévouement sublimes ont entrepris de lutter contre toutes les misères et toutes les douleurs humaines, et cela avant qu'aucun philosophe, aucun publiciste, eût jamais songé même à rien de semblable ?

Mais en tant qu'on exagérera les systèmes au point de vouloir bouleverser et détruire l'ordre social actuel, au lieu de le corriger et de le perfectionner ; en tant qu'on prétendra substituer à l'ordre présent un autre ordre de choses tout à fait chimérique, païen, impossible ; en tant qu'on voudra fonder une société sur le droit, à l'exclusion de tout devoir ; sur l'égoïsme, à l'exclusion de tout dévouement ; sur l'assouvissement de toutes les passions, à l'exclusion de toutes les vertus ; en tant qu'on ira jusqu'à détruire la famille par un sensualisme abrutissant ; la propriété par la communauté des biens ; la dignité de l'homme par l'incertitude de la paternité et par une promiscuité honteuse ; en tant qu'on prétendra décréter la cessation de toutes les souffrances, l'abolition de tous les maux ; et, en un mot, changer la vallée des larmes en un paradis de voluptés, nous le déclarons : nous respectons assez la parole de Dieu, nous aimons assez l'homme, nous connaissons assez l'humanité, pour ne pas refuser d'approuver des rêves aussi absurdes que funestes.

Je dis absurdes d'abord : car le même Jésus-Christ qui a dit : « Vous aurez toujours parmi vous des pauvres, » a dit aussi que chaque homme aura des souffrances à endurer, une croix à porter pendant toute la durée de sa vie : *Tollat crucem suam*. Or, quoi de plus absurde, pour ne pas dire impie et insensé, que de prétendre s'opposer à l'accomplissement d'un double oracle sorti de la bouche du Fils de Dieu ? Quoi de plus absurde surtout que de prétendre, au

nom de l'Évangile, donner un démenti à l'Évangile lui-même ? Non, mes frères, il n'en sera pas ainsi. Le ciel et la terre passeront avant que l'on puisse rendre vaine et sans effet une seule parole du Verbe incarné. L'histoire de l'humanité est là pour garantir nos assertions.

Tant qu'il y aura des hommes sur la terre, il y aura des passions ; tant qu'il y aura des passions, il y aura aussi péché et désordre ; il y aura, par une suite nécessaire, misères, maladies, souffrances, souffrances physiques, souffrances morales, sans parler même des châtiments de Dieu, qui ne feront jamais défaut.

La question ne saurait donc être que du plus ou du moins. La pauvreté et la souffrance trouveront-elles ou ne trouveront-elles pas des soulagements, grâce à la sagesse des gouvernements et aux dévouements de la charité ? Là est tout le problème à résoudre. Mais vouloir chercher autre chose que les palliatifs, les adoucissements, la diminution du mal, c'est vouloir se roidir, se révolter contre un arrêt qui n'en recevra pas moins son exécution, c'est poursuivre la réalisation de pures chimères, de tout ce qu'il y a de plus absurde en fait de rêves éclos de cerveaux humains.

Nous avons dû ajouter que non-seulement ces rêves sont absurdes, mais encore qu'ils sont tout ce qu'il y a de plus funeste. En effet, la science humaine, la politique humaine, les lois et les constitutions humaines, impuissantes à guérir les maux qui procèdent de la volonté, plus impuissantes encore à guérir ceux qui résultent de la nature même de l'homme, ne peuvent assurer à tout le monde l'aisance et le bonheur qui sont le rêve de tous. On promet donc, dans toutes ces utopies, ce qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme sous le ciel de réaliser, quand on promet à tous aisance et bonheur. On surexcite ainsi les convoitises et les aspirations fiévreuses de l'indigence vers un bonheur impossible, pen-

dant qu'on les dépouille des biens réels qui leur restaient, la paix, la résignation, l'espérance chrétienne. On éveille dans les masses d'horribles instincts, et on ne leur offre, pour les satisfaire, que le crime ou des fantômes. Ainsi, en voulant réaliser le bien-être corporel, on ravage, on dégrade, on abrutit les âmes. On leur promet une félicité menteuse sur la terre, et on les met dans l'impossibilité de parvenir au seul véritable bonheur, au bonheur du ciel. On leur fait oublier leurs destinées immortelles, on les fait renoncer à la société des anges pour les convier aux jouissances de la brute.

Ceux donc qui, peut-être par un sentiment généreux, se sont engagés dans de pareilles voies, doivent singulièrement prendre garde à ce qu'ils font. Ils ont voulu se donner comme les amis des hommes en les délivrant de la croix, ils pourraient bien en devenir les plus cruels ennemis, les véritables bourreaux, en leur préparant d'irréremédiables tortures. Nous l'avons dit, nous ne cesserons de le répéter : leurs efforts ne tendent à rien de moins qu'à lutter contre un arrêt divin, irrévocable, inflexible. La croix est la condition inévitable du bonheur qui nous attend au ciel. Cet arrêt, empreint déjà et gravé dans la constitution présente de l'humanité, a été scellé dans la régénération même de l'homme, il a été écrit du sang même d'un Dieu, et Jésus-Christ l'a emporté avec lui dans le ciel comme pour le garder dans les éternelles archives, jusqu'au jour où le signe auguste de la croix précédera le Juge souverain descendant des cieux.

Croyez-nous, mes frères, c'est avec une grande répugnance que nous répétons devant vous ces terribles leçons, si contraires aux maximes du monde, si dures peut-être et si amères à la délicatesse de certaines personnes. Hommes nous-mêmes, et, par vocation, comme par inclination du cœur, amis des hommes, nous ne voudrions pas, pour tous les trésors du monde, faire inutilement de la peine à nos

amis, à nos frères. Nous voudrions, tout au contraire, pouvoir vous dire sans vous tromper, qu'il n'en coûte rien à la nature de devenir disciple de Jésus-Christ. Nous voudrions pouvoir vous dire qu'en flattant la chair, en poursuivant les honneurs, en amassant des richesses, en s'asservissant au monde, en suivant les préjugés, les usages du monde, on peut, par des chemins rians et semés de fleurs, arriver au repos et au bonheur du ciel.

Mais si je vous tenais ce langage, au lieu de vous éclairer je vous tromperais, au lieu de vous édifier je vous aurais scandalisé, je vous aurais montré le chemin de la perdition au lieu de celui de la béatitude. J'aurais en ce jour donné un démenti sacrilège à mon Maître, qui est aussi votre maître, à mon Dieu, qui est aussi votre Dieu. C'est lui qui avait dit longtemps avant sa mort, et qui me semble le confirmer de plus en plus au jour de son ascension : Le royaume des cieux est le prix de la violence, la récompense de ceux qui, pour ne craindre aucune violence du dehors, ont commencé par se faire violence à eux-mêmes (1). C'est lui qui a mis pour condition essentielle à notre enrôlement parmi ses disciples, et à notre participation dans sa victoire et son triomphe, ces trois choses indispensables : l'abnégation de soi-même, le *portement* de la croix, l'imitation des exemples du Rédempteur. L'empreinte de ses pas laissée sur l'ancien théâtre de son agonie, le signe de la croix par lequel il donne à ses disciples sa suprême bénédiction, demeurent comme les dernières notifications de l'irrévocable arrêt. Tout ce que je puis dire pour vous consoler, c'est que, marchant à la suite de Jésus-Christ, vous verrez la foi perdre ses difficultés, la loi ses répugnances, la pénitence ses amertumes, la piété ses tristesses, la voie du

(1) « Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud (*Matth.* xi. « 12). »

salut ses épines, la mort même ses horreurs. Je puis vous parler ainsi en toute assurance et avec toute autorité ; c'est Jésus-Christ lui-même qui a dit : « Mon joug est suave, mon fardeau est léger (1). » Voilà pourquoi, ce me semble, Jésus-Christ n'a pas voulu quitter définitivement la terre au jour de ses angoisses et de sa mort. Depuis sa résurrection jusqu'au jour de son départ pour les cieux, tout est calme et serein en lui et autour de lui ; il n'a jamais apparu à ses disciples sans leur souhaiter et leur donner la paix. Voilà pourquoi c'est sans le secours d'aucune créature, c'est sans aucun effort de son humanité qu'il s'élève vers les cieux. Il aurait pu s'élever vers les cieux au milieu des tonnerres, des éclairs et des tempêtes. Mais alors il ne nous aurait pas donné ce grand enseignement que nous donne la placidité de son triomphe ; c'est que si les efforts, si la lutte, si les tortures mêmes sont la condition du triomphe, la vertu divine qui éclate en nous par les opérations de la grâce nous élève, quand il plait à Dieu, tellement au-dessus de la nature, que les tempêtes, les terreurs, les persécutions, les angoisses, les douleurs sont comme si elles n'étaient pas, et alors, portés par la grâce divine, nous nous élevons vers un monde supérieur plus facilement que nous n'avions coutume de retomber, par notre pesanteur naturelle, vers les choses d'en bas.

Considérez donc, mes frères, avec les yeux de la foi, le grand et magnifique spectacle que nous présente l'Église militante, voyageant sur cette terre et suivant les traces du Sauveur, avant de devenir par sa délivrance l'Église triomphante. A sa tête est Jésus-Christ, qui du haut du Calvaire et indiquant sa croix, va répétant la grande leçon : « Si

(1) « Jugum meum suave est, et onus meum leve (*Matth.* xi. 30). »

« quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix sur ses épaules et qu'il marche sur mes pas. » Immédiatement après lui vient l'auguste Marie, sa divine mère, portant la croix de ses douleurs maternelles, aussi lourde que la couronne de ses privilèges, de ses mérites et de ses vertus. Viennent ensuite les apôtres avec la croix de leur apostolat ; les martyrs, avec la croix de leurs tourments ; les docteurs, avec la croix de leurs études et de leurs luttes contre l'erreur ; les confesseurs, avec la croix de leurs épreuves et des persécutions de toute sorte ; les vierges, avec la croix de leurs alarmes et de leurs mortifications, surmontée du lis de leur pureté ; les pénitents, avec la croix de leurs veilles, de leurs larmes, de leurs tentations et de leurs austérités ; enfin, la multitude innombrable des adorateurs fidèles du vrai Dieu, tous les justes, toutes les âmes pures et saintes des deux Testaments, tous les vrais disciples de Jésus-Christ, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, avec les croix diverses de tous leurs héroïsmes secrets et publics, de toutes leurs peines intérieures et extérieures, de toutes leurs privations, de tous leurs ennemis, de tous leurs délaissements. Parmi cette immense multitude de fidèles marchant à la suite de l'Homme-Dieu, il n'en est pas un seul qui, chargé de sa croix, ne présente en même temps le signe de la douleur sur son front, la tristesse du devoir sur son visage, les larmes du repentir dans ses yeux, les traces de la pénitence dans son corps, les stigmates de l'abnégation et du dévouement dans son cœur.

Mais aussi voyez en même temps comme, au milieu de cette sainte caravane, la joie sincère éclate sans contrainte ! comme la paix est profonde au milieu des tempêtes du dehors ! comme la marche est intrépide et le pas assuré ! Ne vous étonnez pas : leurs intentions sont pures et se fixent toujours sur l'objet unique et distinct que l'œil de leur cœur

simple et limpide a fixé. Leurs sentiments sont sublimes, rien n'arrête ni n'appesantit le vol de ces colombes affectueuses qui, d'une aile assurée, s'élancent vers Dieu. Leur vie est parfaite, ils n'ont pas craint de viser trop haut ni de prendre pour modèle un type trop parfait, à l'école de celui qui a dit : « Soyez parfait, comme votre Père céleste est lui-même parfait. »

Non, non, rien ici ne doit nous étonner : la foi est la base de tout l'édifice de leur vertu ; la foi est le premier moteur de tous leurs mouvements ; la foi est la vie de leur vie. C'est la confiance, née de la foi, qui les soutient, c'est l'exemple de Jésus-Christ, auteur et consommateur de la foi, qui les encourage, c'est la charité, transformation de la foi agissante, de la foi qui agit par amour, c'est la charité qui leur fait surmonter, dévorer pour ainsi dire tous les obstacles ; l'esprit de Dieu, esprit tout à la fois de force et de douceur, se fait pour eux onction qui console, flamme qui épure, sainteté qui *adorne*.

Qu'elle est auguste, qu'elle est aimable, aux yeux de Dieu et des hommes, cette sainte société des élus de Dieu, voyageant sur la terre et citoyens du ciel ! Oh ! qui nous donnera à vous, à moi, à nous tous marqués du sceau de Jésus-Christ, qui nous donnera de lui être incorporés ? Ne pouvons-nous pas, tout enfants dégénérés que nous sommes du père commun, ne pouvons-nous pas du moins nous glisser dans ces rangs glorieux, à la faveur de l'ombre de la croix, par la tolérance du moins de cette Mère tendre qui ne veut pas qu'aucun de ses enfants périsse ? Hâtons-nous, il est encore temps d'obtenir d'être inscrit dans cette auguste milice ! Si nous ne pouvons prendre place parmi les innocents et les vierges, nous pouvons, il ne tient qu'à nous, être admis parmi les pénitents. Personne n'est exclu ; tout homme est invité, appelé à la suite de Jésus-Christ, pourvu qu'il se

présente la croix sur les épaules, l'abnégation dans le cœur autant que sur les lèvres, la résolution de marcher sur les pas de Jésus exprimée par tous les actes de sa vie.

Heureux, mes frères, si la mort vient nous surprendre au milieu de cette sainte société; dans ce chemin en apparence si rude, si escarpé, si impraticable, mais en réalité si tranquille, si sûr, si délicieux! C'est, après tout, le seul chemin qui conduise au ciel. Ne différons plus d'y entrer; car lorsque nous aurons eu le courage de suivre Jésus-Christ au Calvaire, à la croix, à la douleur, à l'humiliation, à la mort, nous serons admis à partager son éternelle gloire, son éternelle vie : *Si compatimur, ut et conglorificemur!* Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE.

Emitte Spiritum tuum, et creabuntur, et renovabis faciem terræ (Ps. ciii. 30).
Envoyez votre Esprit, et tout sera créé, et vous renouvelerez la face de la terre.

EN parlant de la terre que la toute-puissance de Dieu venait de tirer des profondeurs du néant, l'historien sacré nous dit qu'elle était vide et stérile; et qu'enveloppée d'épaisses ténèbres, elle n'était que chaos et abîme (1). Il est dit aussi : L'esprit de Dieu planait sur les eaux (2), comme pour les féconder (3). Aussi la vertu de l'esprit de Dieu ne dut-elle demeurer étrangère ni à la création de la lumière et des astres, ni à la fécondation des plantes qui revêtirent le globe terrestre. Or, ces profondes paroles, historiquement vraies, étaient encore mystérieusement prophétiques; et, tout en nous révélant l'état du monde matériel, à l'origine des choses, elles ont aussi prédit et dépeint d'avance l'état du monde moral au temps de la rédemption. Elles ont été une splendide prophétie des effets de l'action divine dans la régénération des âmes.

Oui, au moment où le Fils de Dieu monta au ciel, la terre était vide de vérité, stérile de vertus : *Terra erat inanis et vacua*. Elle était enveloppée des ténèbres et des nuages de

(1) « Terra autem erat inanis et vacua, et tenebræ erant super faciem abyssi » (Gen. 1. 2). »

(2) « Spiritus Domini ferebatur super aquas (Ibid.). »

(3) « Instar incumbentis avis (S. Hier.). »

toutes les erreurs, encombrée de la fange de tous les vices. Le monde moral, le monde social n'était qu'un véritable chaos, un abîme de désordres. Tout y était ignorance et corruption : *Et tenebræ erant super faciem abyssi.*

Mais au jour où le Fils de Dieu envoya son Esprit sur ses apôtres, cet Esprit vint apporter aux âmes la lumière de toutes les vérités, le feu sacré de toutes les vertus. C'est à cette double merveille du pouvoir créateur que faisait allusion le roi-prophète, lorsqu'il disait : « Envoyez votre Esprit, et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre. » C'était dire en réalité que la descente du Saint-Esprit, dont nous célébrons aujourd'hui le solennel anniversaire, serait comme une création nouvelle et changerait l'état des esprits et des mœurs dans le monde entier. Ce sera aussi tout le sujet de ce discours. Nous allons, en exposant les circonstances de la venue du Saint-Esprit sur la terre, décrire les effets merveilleux qu'il a opérés et dans les intelligences et dans les cœurs : double avantage assuré à toute âme qui a le bonheur de le recevoir. La conclusion devra être que, si nous avons le bonheur de le posséder, nous le conserverons avec une attention jalouse ; et si nous en sommes privés, nous nous hâterons de l'obtenir par la pénitence.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce qui doit nous frapper d'abord dans l'histoire du grand mystère de ce jour, c'est qu'il est dit dans le texte sacré : « Tout à coup il se fit un retentissement du ciel, comme celui d'un vent impétueux qui arrive, et il remplit toute la maison où ils demeuraient (1). » Cette maison, vous le savez,

(1) « Et factus est repente de cœlo sonus tanquam advenientis spiritus vehementis, et replevit totam domum ubi erant sedentes (Act. II. 2). »

était le cénacle. Là se trouvaient la sainte Vierge, âme de l'Église, Pierre, le chef de l'Église, les apôtres, colonnes de l'Église; là étaient présents les premiers fidèles, prémices de l'Église de Jésus-Christ. Cette maison était donc l'Église de Jésus-Christ, la véritable Église. Donc en nous disant que l'esprit est venu remplir cette maison, l'historien sacré a voulu nous dire que dès aujourd'hui le Saint-Esprit est descendu sur l'Église, s'est uni à l'Église, s'est incorporé avec l'Église pour ne la quitter jamais, pour la vivifier, l'éclairer et la diriger toujours. Le Dieu Père, le Créateur a jeté les bases de cette Église par sa puissance; le Dieu Fils, le Rédempteur en a cimenté les parties par son sang, le Dieu sanctificateur, l'Esprit Saint l'a remplie de lui-même. Ainsi, dit saint Augustin, ce que l'âme est pour le corps de l'homme, l'Esprit-Saint commence aujourd'hui à l'être pour l'Église, qui est le corps de Jésus-Christ (1). L'âme, remplissant le corps tout entier, communique à chaque membre son énergie, donne à chacun la capacité de remplir sa fonction particulière. C'est par l'âme que les yeux voient, que les oreilles entendent, que la langue parle, que les mains agissent, que les pieds marchent (2). De même le Saint-Esprit prend aujourd'hui possession de l'Église, pour donner à toutes les parties qui composent ce corps mystique le pouvoir d'exercer leurs fonctions respectives. En effet, c'est par le Saint-Esprit que les apôtres évangélisent, que les docteurs enseignent, que les thaumaturges opèrent des prodiges, que les pasteurs gouvernent, que les fidèles reçoivent la lumière et la grâce pour obéir (3). Tel est le mystère que nous révèle saint Paul, lors-

(1) « Quod anima est hominis corpori, spiritus sanctus est corpori Christi, id est Ecclesiæ (S. August.). »

(2) « Anima vitam dat corpori, membris affusa singulis (S. August.). »

(3) « Ita per Spiritum sanctum singuli operantur et pariter vivunt (S. August.). »

qu'il dit : « Il y a une grande variété et une grande diversité de grâces, d'états, de conditions, et de fonctions dans l'Église de Dieu ; mais c'est le même et unique esprit qui opère en tout et partout (1). » Telle est cette unité de principe et de forme de vie et d'action qui constitue la plus belle prérogative et la base fondamentale de l'Église ; unité qui nous garantit toutes ses autres prérogatives ; qui nous garantit son infailibilité, sa sainteté, son immortalité. C'est cette belle unité qui frappait saint Augustin, quand il s'écriait : « Aimez la vérité, contemplez l'unité, attachez-vous à la charité, et vous parviendrez à l'éternité (2). »

Mais pourquoi le Saint-Esprit est-il descendu en forme de langues de feu ? Nous lisons, en effet, dans le texte sacré : « Alors leur apparurent comme des langues de feu qui se partagèrent, et le feu se reposa sur chacun d'eux (3). » Saint Grégoire le Grand nous donnera la réponse et l'interprétation. La langue, selon ce grand Pontife, a un rapport intime, nécessaire avec la pensée et le verbe intérieur de l'intelligence humaine ; car c'est par la langue que notre intelligence se manifeste au dehors et fait connaître sa pensée, sa raison, son verbe. Or, saint Paul nous a dit que le grand mystère de Jésus-Christ nous a été révélé par le Saint-Esprit (4). Notre-Seigneur lui-même nous a dit : « Lorsque viendra sur vous cet esprit de vérité que je vais vous envoyer, il vous instruira de toute vérité ; il vous fera connaître tout ce qui me regarde ; il vous mettra à même de comprendre et de con-

(1) « *Divisiones gratiarum sunt, idem autem spiritus qui operatur in omnibus* (I Cor. XII. 4). »

(2) « *Amate veritatem, considerate unitatem, tenete charitatem, ut perveniat ad aeternitatem* (S. August.). »

(3) « *Et apparuerunt illis dispersitæ linguæ tanquam ignis, seditque supra singulos eorum* (Act. II. 3). »

(4) « *Nobis autem revelavit Deus per spiritum suum* (I Cor. II. 10). »

fesser que je suis venu de Dieu (1). » Le Saint-Esprit est donc la langue du Verbe divin. C'est lui qui exprime au dehors la pensée substantielle de Dieu, qui révèle ses mystères, ses grandeurs, parce qu'il les connaît de toute éternité, étant coéternel et consubstantiel au Verbe. Il était donc convenable qu'il apparût sous forme de langues; par là il apprenait, de la manière la plus simple et la plus intelligible, ce qu'il est en effet, et quelle doit être son opération, soit par rapport à l'Église, soit par rapport aux membres de l'Église (2).

Voulez-vous voir, mes frères, comment le Saint-Esprit, langue divine du Verbe divin, a instruit aujourd'hui les apôtres dans les mystères du Verbe? Venez, écoutez ces apôtres naguère si ignorants, si stupides, si grossiers, toujours si disposés à prendre, dans le sens le plus matériel, les paroles de leur divin Maître. Écoutez en particulier saint Pierre parlant en présence de tout le peuple, des prêtres et des docteurs de la loi. Grand Dieu! quel miraculeux changement! Quelle sublimité de pensées! Quelle élévation de langage! Quelle profonde connaissance de l'Écriture sainte et du sens des prophéties, touchant la vie, la mort, la résurrection de Jésus-Christ! Quelle force de raisonnement, quelle majestueuse éloquence, pour établir l'innocence et la divinité de Jésus-Christ! Toute la multitude est stupéfaite, touchée, émue jusqu'aux larmes, remuée jusqu'au fond des cœurs (3). Terrassés, conquis par cette éloquence d'un nouveau genre, puisque c'est l'éloquence du Saint-Esprit, humiliés, confus d'avoir pu cruci-

(1) « Cum venerit paracletus, spiritus veritatis quem ego mittam vobis, ipse suggeret vobis omnia et vos testimonium perhibebitis de me quia a Deo exivi » (Is.). »

(2) « In linguis monstratus est, quia est coæternus Filio; habet enim cognitionem maximam lingua cum verbo, quia per linguam procedit verbum » (S. Gregor.). »

(3) « His auditis compuncti sunt corde (Act. II. 37). »

fier l'auteur même de la vie, ils montrent aussitôt la docilité des vrais pénitents, et disent à Pierre, ainsi qu'aux autres apôtres : « Que ferons-nous, hommes nos frères (1) ? » Le pardon ne se fait pas attendre. Pierre les rassure et les excuse déjà sur ce qu'ils ont agi par ignorance. Le repentir et le baptême sont les seules conditions imposées (2). Et voilà que trois mille personnes à l'instant même se repentent, croient en Jésus-Christ, reçoivent publiquement le baptême et deviennent chrétiens (3). Mais ne vous étonnez pas, vous dit saint Léon, de cette sagesse et de cette science qui brillent dans les apôtres, et qui agissent si promptement et si efficacement sur toute une multitude. C'est le Saint-Esprit, c'est la langue du Verbe divin qui vient de les instruire et qui vivifie leur parole : A l'école de Dieu l'homme apprend sans lenteur (4).

Ce même prodige, pour qui sait l'observer, se renouvelle tous les jours. Je ne vous dirai pas que c'est de la même manière, avec la même facilité que des missionnaires catholiques, ces nouveaux apôtres, agissent sur des peuples barbares et les amènent à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ. Je vous dirai : Regardez ce qui se passe autour de vous et sous vos yeux. Interrogez les soi-disant philosophes, qui veulent faire de la sagesse sans Dieu et contre Dieu, hors de l'Église et contre l'Église. Demandez-leur ce qu'ils savent, ce qu'ils croient de Dieu, de l'âme, de la vie future ? Ils seront singulièrement embarrassés pour formuler une réponse. Ils ne savent articuler que des mots sonores, des phrases incohé-

(1) « Quid faciemus, viri fratres (*Act.* II. 3.) »

(2) « Pœnitementini igitur et baptizetur unusquisque vestrum (*Ibid.* 38). »

(3) « Qui ergo receperunt sermonem ejus, baptizati sunt et appositæ sunt in die illa animæ circiter tria millia (*Ibid.* 41). »

(4) « Ubi Deus magister est, cito discitur, quod docetur (*S. Leo*). »

rentes, des systèmes creux et absurdes qui leur servent à couvrir l'ignorance de toute vérité, la disette de toute croyance et de toute conviction. Il en sera de même des hérétiques, qui ont pris au sérieux les principes de l'hérésie : sommés de formuler leur foi et leur symbole, ils ne seront pas médiocrement embarrassés et ne trouveront dans leur esprit, comme dans leur langage, que vague et incertitude.

Au contraire, interrogez, je ne vous dirai pas un théologien catholique, mais un simple paysan, une bonne femme, un enfant qui sait son catéchisme, et vous l'entendrez exposer avec la plus étonnante facilité, avec la plus grande précision, les plus sublimes doctrines sur Dieu et ses attributs, sur Jésus-Christ et ses mystères, sur les sacrements et leur efficacité, sur l'homme et son origine, sa chute et sa destinée ; sur la vie future avec ses châtiments et ses récompenses. En sorte que les philosophes, même les plus profonds, hors de l'Église ne font que bégayer comme des enfants ; tandis que les enfants de l'Église les plus naïfs et les plus simples parlent en vrais sages, en profonds philosophes. Le prophète l'avait prédit : Dieu a rendu éloquentes les bouches des plus petits enfants (1). N'en soyez pas surpris ; lorsque vos bonnes mères, lorsque les instituteurs chrétiens et les ministres de l'Église vous enseignent la doctrine chrétienne, c'est le Saint-Esprit lui-même, la langue du Verbe divin, qui vous enseigne Jésus-Christ et sa religion ; et sous un pareil maître, on apprend vite et bien ce qui est enseigné. *Ubi Deus magister est, citò discitur quod docetur.*

Pour bien comprendre ces heureux résultats il faut ne pas oublier que le Saint-Esprit, qui parle aux oreilles des croyants, veut bien ajouter encore d'ordinaire à cette première grâce

(1) « *Linguas infantium fecit disertas (Sap. x. 21).* »

la grâce de parler la vérité et de la transmettre à d'autres, comme nous l'avons reçue de Dieu. De même que dans l'ordre naturel, aucune langue d'homme ne parle que parce que une autre langue d'homme lui a parlé; de même dans l'ordre spirituel et surnaturel, nous ne parlons un langage de vérité avec Dieu et avec les hommes, qu'autant que la langue du Saint-Esprit nous a appris ce langage divin. La même grâce qui nous détermine à croire la parole divine, nous fait parler le langage de la divine foi : *Credidi, propter quod locutus sum*. En nous apprenant ce que nous devons croire, ce que nous devons espérer, ce que nous devons aimer, le Saint-Esprit nous apprendra à parler notre foi, notre espérance, notre amour. C'est de lui que nous tenons ce langage plein de confiance avec lequel nous pouvons parler de nous-mêmes auprès de Dieu, et aussi ce langage plein de force et d'onction avec lequel nous pouvons parler de Dieu aux hommes. Saint Paul, en effet, a dit que c'est le Saint-Esprit qui prie en nous, qui forme au fond de nos cœurs d'ineffables gémissements (1). Et d'autre part Jésus-Christ lui-même a dit que lorsque nous avons à parler de Dieu et des choses de Dieu aux hommes, ce n'est pas nous qui parlons, mais bien le Saint-Esprit qui parle pour nous (2). Tout ceci avait été prédit par les prophètes : « Ils auront tous Dieu lui-même pour précepteur et pour maître (3). »

A toutes ces grâces qui doivent se perpétuer dans l'Église, l'Esprit-Saint en ajouta une qui n'était que transitoire et miraculeuse, mais qui était un symbole de ses salutaires influen-

(1) « Ipse spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus (*Rom. viii. 26*). »

(2) « Non enim vos estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis (*Matth. x. 20*). »

(3) « Erunt omnes docibiles Dei (*Jo. vi. 45*). »

ces dans toute la suite des siècles. « Ils furent tous remplis du Saint-Esprit et ils se mirent à parler diverses langues étrangères, selon que l'Esprit-Saint en accordait le don à chacun d'eux (1). » Aussi comme il se trouvait alors à Jérusalem des hommes de toutes les nations du monde, chacun les entendait dans sa langue et en était entendu (2). Quel prodige ! Tout le monde était dans l'étonnement et la stupeur (3). C'était là certainement une grande merveille ; mais le prodige figuré par ce prodige est plus admirable encore. En effet, dit saint Grégoire, les apôtres, qui parlent déjà la langue de tous les peuples, annoncent dès ce moment que cette Église naissante se répandra bientôt parmi tous les peuples, parlera toutes les langues, sera l'Église catholique, universelle (4).

Mais remarquez aussi que, tout en parlant différentes langues, les apôtres n'enseignent que la même religion, ne prêchent que la même vérité. Cette uniformité de doctrine s'est perpétuée de siècle en siècle. Elle est devenue le propre apanage de l'unique Église de Jésus-Christ. Aujourd'hui comme dans le cénacle, dans plus de mille langues diverses, sur tous les points du globe, l'Église ne proclame qu'une seule vérité, une seule religion (5). Que ce phénomène unique au monde est frappant ! comme il révèle bien l'opération de l'Esprit de Dieu ! Depuis dix-huit siècles, trois cents millions de catholiques répandus sur la surface de la terre entière, dans toutes leurs différentes langues, ne croyant, ne

(1) « Repleti sunt omnes Spiritu sancto et cœperunt loqui variis linguis, prout Spiritus sanctus dabat eloqui illis (*Act. 11. 4*). »

(2) « Audiebat unusquisque lingua sua illos loquentes (*Ibid. 6*). »

(3) « Stupebant autem omnes, et admirabantur (*Ibid. 7*). »

(4) « Linguae illæ quibus loquebantur, Spiritu sancto impleti, per omnium gentium linguas futuram Ecclesiam præsignabant (*S. Gregor.*). »

(5) « Sicut tum, ita nunc omnibus linguis ipsa veritas loquitur (*S. Greg.*). »

confessant, ne pratiquant qu'une même doctrine, une même morale, un même culte, les mêmes prières, les mêmes sacrifices ! voilà un prodige qui ne s'est jamais vu, qui ne se voit nulle part en dehors de la vraie Église, de l'Église catholique.

Les anciens philosophes qui parlaient la même langue, le grec, étaient divisés en plus de quatre-vingts sectes différentes, touchant les vérités les plus fondamentales. Les hérétiques modernes, eux aussi, alors même qu'ils ne parlent qu'une même langue, n'en sont pas moins divisés. Voyez : le luthéranisme qui parle généralement l'allemand, est divisé en soixante sectes. L'anglicanisme, qui ne parle guère que l'anglais, en Angleterre et aux États-Unis, est divisé en plus de trois cents sectes ; si bien qu'on ne peut pas trouver dans ces malheureuses contrées deux provinces du même Etat, deux villes de la même province, deux familles de la même ville, et quelquefois deux individus de la même famille qui professent exactement la même religion. Le père est réformé, la mère est anabaptiste, le fils aîné est antitrinitaire, le cadet est évangélique, la fille est quakeresse, le cocher est presbytérien, les autres domestiques sont méthodistes. Les sectes ainsi naissent des sectes, les opinions engendrent les opinions, comme les vers naissent au milieu des matières en putréfaction. On se parle sans s'entendre, on se tolère sans s'aimer, on s'assemble sans s'unir. Il y a des chrétiens de nom, mais pas de christianisme ; il y a des membres épars de sociétés nominales, mais pas d'Église. Tout est contradiction, lutte et incertitude en matière de doctrine, lorsque par lassitude on ne tombe pas dans l'indifférence et l'incrédulité. C'est la confusion de Babel, confusion d'autant plus funeste qu'elle est dans les croyances, dans les sentiments, dans les pratiques religieuses, dans tout ce qui devait rapprocher et relier les hommes entre eux. Les incrédules et

les hérétiques, dit saint Grégoire, ont voulu imiter les anciens ouvriers de la tour de Babel; ils ont voulu, eux aussi, élever contre le ciel un édifice avec des matériaux empruntés à la terre, bâtir des religions humaines qui aient leurs fondements sur la terre, tandis que la vraie religion doit venir du ciel. Ils ont commis le même crime, ils subissent le même châtiment. Dieu confondit alors les langues des ouvriers de Babel. Il confond aujourd'hui les idées, les pensées des fabricateurs de religions nouvelles; et tandis que l'humilité inspirée par le Saint-Esprit aux membres de l'Eglise y produit l'unité, hors de l'Eglise, l'orgueil de Babel, inspiré par Satan, ne produit que confusion et division (1).

Remarquez, d'ailleurs, que la religion des infidèles est l'unité sans la variété; la religion des hérétiques est la variété sans l'unité; il n'y a que le catholicisme qui unisse la variété dans l'unité et l'unité dans la variété. Le catholicisme parle différentes langues, est disséminé parmi différents peuples, possède une grande variété d'usages, de rites; et dans cette variété de langues, de mœurs, de rites, c'est toujours la même doctrine, la même foi, la même religion. Quelle en est la cause? C'est que toujours le même Esprit inspire et dirige l'Eglise. Oui, le même Esprit! l'Esprit de vérité immuable! l'Esprit qui n'emprunte pas la vérité à l'inconstance et à la mobilité des intelligences créées! mais l'Esprit qui procède du Père et du Fils, et qui ne donne que ce qu'il a reçu dans les profondeurs de l'éternité!

Qu'ils sont donc injustes et stupides ceux qui nous reprochent de croire à l'infailibilité de l'Eglise! Ils nous disent que nous attribuons à des hommes, sujets à l'er-

(1) « *Hic humilitas unitatem parit, illic superbia confusionem (S. Greg.).* »

reur, l'infaillibilité qui n'est le propre que de Dieu. Oh ! ce n'est pas ainsi que, nous catholiques, nous entendons l'infaillibilité de l'Église. Nous savons bien que l'homme est sujet à l'erreur, et c'est précisément pour cela que nous voulons être catholiques, que nous ne voulons pas accepter les doctrines d'invention humaine. Nous savons aussi que l'Esprit-Saint est descendu sur l'Église; qu'il est resté dans l'Église; que cette langue divine parle par la bouche de l'Église; qu'elle instruit les pasteurs de l'Église et les préserve de l'erreur. Lors donc que nous croyons à l'infaillibilité de l'Église, ce n'est pas à l'infaillibilité de l'homme que nous croyons, mais bien à l'infaillibilité de Dieu même. Rappelez-vous ce touchant récit de l'histoire ecclésiastique. Au temps des persécutions païennes, une mère chrétienne venait d'être condamnée à périr sur un bûcher, parce qu'elle n'avait pas voulu renier Jésus-Christ. Cette vertueuse mère avait un enfant de huit ans qu'elle avait eu soin de bien instruire dans les principes et les pratiques de la religion chrétienne. Le persécuteur, n'ayant pas réussi à faire apostasier la mère, essaya, par tous les moyens possibles, de faire apostasier l'enfant. « Eh bien ! lui disait-il, tu te trompes en croyant que Jésus-Christ est Dieu. — Non, non, répondit l'enfant, je ne me trompe pas; je sais certainement que l'unique et vrai Dieu, c'est Jésus-Christ. — Et comment sais-tu cela, mon enfant ? lui demanda le juge. — Je le sais, parce que ma mère me l'a dit. — Et qui l'a dit à ta mère ? — L'Église ! — Et qui l'a dit à l'Église ? — Le Seigneur Jésus-Christ, Dieu lui-même. Je n'ai donc pas pu être trompé par ma mère. Ma mère n'a pas pu être trompée par l'Église. L'Église n'a pas pu être trompée par Jésus-Christ. — Tu verras que ta mère a été trompée; car nul ne la sauvera du bûcher. » Et en même temps il ordonna de jeter la mère dans les flammes. « — Non, non, ma mère n'a pas été trompée. L'Église nous

enseigne que Jésus-Christ donne le ciel à ceux qui l'aiment et l'adorent. Jésus-Christ, qui est au ciel, ne trompe pas. Je veux partager le sort de ma mère. » En prononçant ces paroles, l'enfant se débarrasse des mains du juge, s'élance dans le bûcher embrasé, tombe sur le corps de sa mère; et ces deux âmes héroïques s'envolent ensemble vers les cieux.

Et nous, mes frères, en voyant comme Jésus-Christ a su convier toutes les âmes au banquet de la vérité, nous reconnaitrons aussi que Jésus-Christ ne nous a pas trompés quand il a promis d'envoyer l'Esprit-Saint, docteur de toute vérité. Réjouissons-nous donc de nous trouver dans cette Église, avec laquelle il a promis d'être toujours. Attachons-nous pour jamais à cette Église, dont il a fait, comme le dit saint Paul, la colonne et l'appui inébranlable de la vérité (1).

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'aurait pas suffi que l'Esprit de Dieu, descendant sur la terre, y eût répandu l'abondante effusion de sa lumière par l'enseignement de la vérité. Il fallait, et il fallait surtout, qu'il y répandît les principes et les germes des vertus par l'abondante effusion de la grâce.

N'oublions pas ce que j'ai dit, en commençant ce discours, que toutes les créatures, dans l'ordre naturel, sont nées de l'Esprit de Dieu planant sur les eaux à l'origine du monde. « En effet, dit saint Cyprien, c'est sa chaleur vivifiante qui anima tout, féconda tout, et conduisit tout à sa perfection (2). » Non que le Saint-Esprit soit l'âme substantielle de tous les corps et de tout l'univers; car ce serait là l'erreur du

(1) « Columna et firmamentum veritatis (1 Tim. III. 13). »

(2) « Spiritus Domini, creator omnium, cujus vivificus calor animat omnia, et fecundat et provehit (S. Cypr.). »

panthéisme ; mais parce que c'est le Saint-Esprit qui, de sa richesse, donne à la matière et à tous les corps leur propre nature, leurs forces et leurs propriétés (1).

Or ce que le Saint-Esprit avait fait dans l'ordre de la nature au commencement du monde, il le répéta d'une manière plus magnifique dans l'ordre de la grâce, à la naissance du christianisme.

La vertu n'était pas moins rare sur la terre que la vérité. Tous les peuples du monde, à l'exception d'un seul, plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, croupissaient dans la fange de tous les vices. Les philosophes, avec leurs faux systèmes d'une morale tout humaine, ne corrigèrent aucun vice, ne réussirent à persuader et inculquer pas même une seule vertu. Ceux mêmes d'entre eux qui plaçaient le souverain bien dans l'honnêteté n'avaient pas assez de cette honnêteté pour en donner l'exemple. Cette prétendue honnêteté n'excluait pas de la conduite de la vie les actions les plus honteuses, les plus contraires à l'ordre social. Tout en prêchant la vertu, Aristote consacra le vol, le meurtre, le suicide. Platon innocentait les amours contre nature, et la communauté des femmes. La profession de cette honnêteté philosophique n'empêchait pas Cicéron de faire tuer dans une seule nuit six mille prisonniers de guerre, pour avoir le nombre légal d'ennemis morts qui devait donner droit aux honneurs du triomphe. La vertu sévère du grand Caton, au témoignage d'Horace, son panégyriste, se plaisait à puiser ses forces et sa chaleur dans le vin, et ne craignait pas de se reposer dans l'ivresse (2). Je vous laisse à évaluer l'excellence d'une vertu qui ne s'inspirait que du dieu du vin, pour

(1) « Non quod ipse sit substantialis anima singulis, sed quod de sua ubertate
« singulis suas efficientias dividit (*S. Cypr.*). »

(2) « Fertur et magni Catonis sæpe mero caluisse virtus (*Horat. Od.*). »

finir par porter ses hommages à la déesse des sales voluptés. Ces philosophes étaient pourtant les plus honnêtes gens de l'antiquité; et vous voyez qu'ils n'ont été que des scélérats ! Je sais que, dans une circonstance récente, on a eu le triste courage d'essayer de donner un démenti à l'histoire et à la conscience universelle. On a osé affirmer, avec une effronterie sans égale, que l'antiquité païenne est tout ce qu'il y eut de plus moral au monde; ce qui conduirait à dire que l'humanité, avec tous les soutiens, tous les secours du christianisme, n'a fait que dégénérer sans cesse. Mais de pareilles assertions ne se discutent même pas; elles sont assez démenties et par l'histoire et par la conscience universelle. Il n'en reste pas moins constant que l'ordre social païen ne présente qu'un ensemble de violences, d'injustices, d'impostures, de guerres perpétuelles, d'esclavage, de turpitudes, de fureurs politiques, de fausse morale, de fausse religion. En vain vous y chercheriez l'humilité, principe de toute perfection morale, et la charité, fondement de toute prospérité sociale. L'antiquité païenne n'eut pas même en l'esprit l'idée de ces grandes vertus, puisqu'elle n'en eut même pas le nom dans sa langue; et, d'autre part, il est assez prouvé par les faits, que toute la vertu païenne ne fut que l'égoïsme et l'orgueil.

Mais à peine le Saint-Esprit fut-il descendu sur les apôtres, en langues de feu, que vous voyez aussitôt, à côté des plus importantes, des plus majestueuses vérités, éclore les plus sublimes vertus. En effet, de même que l'Esprit-Saint est apparu sous forme de langues lumineuses pour annoncer qu'il vient éclairer les âmes, il a voulu aussi que ces langues soient une flamme ardente, pour témoigner qu'il vient purifier, sanctifier, féconder les cœurs. Le voilà enfin allumé cet incendie que Notre-Seigneur Jésus-Christ désirait si vivement voir embraser toutes les âmes.

Fixez d'abord votre attention sur ces Apôtres naguère si grossiers, si faibles, si timides. Voyez-les transformés en savants, en philosophes, en intrépides héros, tels que l'antiquité n'en a jamais connus. C'est l'usurier Matthieu qui devient un évangéliste, un historien qui saura se faire égorger pour attester ses récits; c'est l'incrédule Thomas, qui ira porter le témoignage de sa foi aux extrémités de l'univers... Nous n'avons pas besoin de les énumérer tous en détail; Jésus-Christ les a tous choisis pour martyrs de sa cause. Voyez avec quel calme ils acceptent aujourd'hui leur mission; aujourd'hui qu'ils en voient distinctement, sans nuage, et le but et tous les périls. Voyez surtout le premier d'entre eux, Pierre, ce triple renégat, Pierre, dont le courage se brisait à la voix d'une faible femme, voyez-le aujourd'hui braver tout à la fois le magistrat romain, la synagogue, la fureur de la multitude, les soupçons jaloux d'Hérode. Pourriez-vous croire qu'il y ait ici l'effet d'un enthousiasme passionné? Quel intérêt nouveau pourrait donc enflammer ces cœurs auparavant glacés? Leur intrépidité calme suffit déjà pour témoigner qu'il n'y a ici et qu'il ne peut y avoir d'autre mobile que l'action même de l'Esprit divin sur des hommes transformés, régénérés, élevés au-dessus d'eux-mêmes. Entendez-les exprimer, sans faste comme sans détour, le motif déterminant de cette attitude si nouvelle qu'ils prennent en face de tout Jérusalem, et qu'ils sauront prendre en face du monde entier: « Considérez, disent-ils aux puissants adversaires de Jésus, considérez s'il est juste, en présence de Dieu, de vous écouter plutôt que Dieu lui-même. Pouvons-nous ne pas attester ce que nous avons vu et entendu (1)? » Bientôt vous les verrez

(1) « Si justum est in conspectu Dei vos potius audire quam Deum, judicate. »
« Non enim possumus quæ vidimus et audivimus non loqui (Act. iv. 19, 20). »

braver les cachots, les tourments, la flagellation, les bûchers, tous les genres de tortures et de morts cruelles ; et, ce qui est humainement inexplicable, non-seulement le calme, mais la joie habitera dans leur cœur et se révélera dans leurs regards et leurs discours. Ils ont été emprisonnés, chargés de chaînes ; on ne les relâche qu'après les avoir cruellement flagellés, comme des esclaves et des malfaiteurs. « Eux, ils se retirent pleins de joie de ce qu'ils ont été devant Dieu trouvés dignes de souffrir et les supplices et les affronts pour le nom de leur divin Maître (1). » Évidemment ils ont ressenti en eux les effets de cette promesse : « Vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint qui surviendra en vous (2). » « Vous serez pénétrés, revêtus d'une énergie divine qui ne peut venir que d'en haut (3). » Et ils ont été transformés en des êtres nouveaux, surhumains, divinisés.

C'est par la vertu du même Esprit que plus tard dix-huit millions de martyrs de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de jeunes vierges, des vieillards, des enfants même ont étonné, désespéré, confondu les plus féroces tyrans et ont su déjouer menaces, promesses, séductions et supplices. C'est par la vertu du même Esprit que non-seulement les premiers chrétiens, mais aussi les vrais chrétiens de tous les temps, de tous les lieux ont su échanger l'amour de l'or contre la pauvreté, la gloire contre l'humiliation, les jouissances charnelles contre les mortifications de tout genre, la vengeance contre le pardon des injures, les dévouements de la charité contre l'égoïsme et l'intérêt personnel. Seul le

(1) « *Cœsis denuntiaverunt ne omnino loquerentur in nomine Jesu et dimiserunt eos. Et illi quidem ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habitū sunt pro nomine Jesu contumeliam pati (Act. v. 40, 41).* »

(2) « *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos (Act. i. 8).*

(3) « *Quoadusque induamini virtute ex alto (Luc. xxiv. 49).* »

Saint-Esprit a pu déposer dans le cœur de l'homme et faire éclore ces vertus qui caractérisent le christianisme, qui sont inconnues partout ailleurs.

Vous savez maintenant ce que vous devez penser de ces prétendus philosophes qui veulent faire de l'ordre par la force, de la vertu par la science, de la morale sans Dieu. Laissons-les essayer de fonder la société sur le droit à l'exclusion du devoir, sur les passions à l'exclusion de la vertu, sur l'intérêt à l'exclusion du dévouement. Comme les philosophes de l'antiquité, et plus honteusement encore, ils s'évanouiront dans la vanité de leurs orgueilleuses pensées. Les philosophes païens eux-mêmes méconnurent moins quelquefois la nécessité de l'action divine. Tout païen qu'il était, Cicéron avait rendu hommage à cette vérité méconnue aujourd'hui, que toute grandeur morale ne peut venir que de l'inspiration divine (1). Sous l'empire du christianisme il serait trop honteux de rétrograder au delà du paganisme. Comme c'est le dévouement de Jésus-Christ pour l'homme et de l'homme pour Jésus-Christ qui constitue la sainteté de l'Église ; de même c'est le dévouement des parents pour leurs enfants et des enfants pour leurs parents qui forme le lien des familles ; c'est le dévouement du pouvoir pour le peuple et du peuple pour le pouvoir, qui assure la sécurité et la force de l'État ; c'est le dévouement des peuples pour les autres peuples se respectant, s'aidant mutuellement, qui réalise la vraie civilisation du monde et le bonheur de l'humanité. Or le dévouement n'est que le sacrifice de soi-même aux autres. Point de dévouement, sans l'immolation de l'égoïsme. Point d'immolation de l'égoïsme, sans la charité de Dieu ; point de charité de Dieu, sans le Saint-Esprit ; car

(1) « Nemo unquam magnus fuit sine aliquo afflatu divino (Cicer.). »

c'est par le Saint-Esprit que la charité est répandue dans les âmes (1).

On voudrait suppléer au défaut de ce dévouement par le prétendu courage qu'inspirent les doctrines philosophiques. En peine de trouver le véritable principe de la vertu, la philosophie moderne a imaginé d'en revenir à l'apparente force des stoïciens. Hélas ! on ne trouvera dans cette moquerie du courage que la force de renoncer à la foi du chrétien, la force de renier la pudeur, la force de s'asservir à toutes les tyrannies de l'ambition ; on n'y trouvera que la force de tuer l'intelligence par l'incrédulité, le cœur par la volupté et l'égoïsme, le corps par le suicide. Il y a toujours mort et néant au fond de toutes les doctrines antichrétiennes.

Pour nous, nous sentons le besoin de croire, le besoin surtout de croire à la charité de Dieu pour nous (2). C'est cette croyance à la charité d'un Dieu qui nous retire de l'abîme du vice, d'où la crainte seule ne nous retirerait pas ; c'est cette croyance à la charité d'un Dieu qui nous fait croire à la possibilité du pardon, et qui nous en fait concevoir la douce espérance. Or c'est le Saint-Esprit qui crée en nous cette croyance, aussi bien que la douce confiance qui en résulte. Car, nous dit l'apôtre saint Paul, ce n'est pas un Esprit de servitude et de crainte que nous avons reçu. Mais l'Esprit qui vient en nous, l'Esprit que Jésus-Christ nous envoie du sein de son Père, est l'Esprit d'adoption, l'Esprit qui donne à nos cœurs une langue de feu et d'amour pour crier vers le ciel : O vous, notre Père (3) !

(1) « *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum* » (Rom. v. 5). »

(2) « *Et nos credimus charitati quam habet Deus in nobis* (1. Jo. iv. 16). »

(3) « *Non enim accepistis spiritum servitutis iterum in timore, sed accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus : Abba, Pater !* (Rom. viii. 15). »

C'est cette croyance et cette confiance en l'amour de Dieu qui caractérise la véritable religion de Jésus-Christ, et qui toujours la distinguera de toute autre. La crainte nécessaire pour subjuguier un peuple grossier et indocile a laissé dans le judaïsme ses profondes empreintes. Le rationalisme, avec ses prétentions à l'indépendance et à une fausse liberté, n'a jamais trouvé que contrainte et froid glacial dans les rapports avec Dieu. Le protestantisme, en rompant avec l'unité, a aussi rompu avec les sources de la charité véritable. Pour nous catholiques, c'est grâce aux influences salutaires de l'Esprit-Saint que le sentiment de l'amour de Dieu est un sentiment si populaire. Ce sentiment prédomine dans nos solennités religieuses ; il se reflète sur la physionomie des vrais et sincères catholiques. Les dissidents affectent de s'en scandaliser ; ils nous opposent la prétendue gravité et l'austérité apparente de leur culte. Ils n'ont pas, ils n'auront jamais cette hilarité et cette joie pure qui est un des fruits de l'Esprit de Dieu. Ils ne savent pas tout ce qu'ils ont perdu en abolissant le dogme du pardon des péchés attaché à la confession, le dogme de la présence réelle, source de tant d'épanchements de confiance et d'amour. Leur religion est devenue aussi indifférente que l'examen, aussi froide que la raison, aussi stérile que la dispute, aussi incertaine que le doute, et plus d'une fois aussi déchirante que le remords, aussi désolante que le désespoir. Eh bien ! laissons-les avec leur religion du Sinaï, et attachons-nous à la religion du Calvaire ; laissons-les avec la religion de la contrainte, et tenons-nous plus que jamais à la religion de l'amour.

Mais nous professons aujourd'hui solennellement que l'acte d'amour lui-même, si simple, si naturel, si impérieux même, quand il s'agit du bienfaiteur universel, est un acte au-dessus des forces du cœur humain. Voilà pourquoi nous invoquons aujourd'hui celui qui est le foyer inextinguible de

tout amour. Parmi nous il en est qui ont besoin de s'arracher aux impuretés du vice, aux chaînes du péché. Hélas ! d'eux-mêmes ils ne peuvent que multiplier de plus en plus leurs crimes. Leur prière même, et l'expression de leur repentir, ne serait pas assez pure sans vous, Esprit de pureté : *Sine tuo nomine, nihil est in homine, nihil est innoxium*. Venez, Esprit-Saint, consommez dans ces cœurs malades tout ce qui peut être opposé à votre sainteté, à votre divine rectitude. Il y a dans ces cœurs, révolte, ingratitude, tortuosité. Vous seul pouvez faire fléchir la roideur, attendrir les cœurs endurcis, et mettre fin aux égarements : *Flecte quod est rigidum, fove quod est frigidum, rege quod est devium*.

Il se trouve aussi des âmes pieuses, des consciences délicates, de fidèles serviteurs et servantes de Dieu, qui sont heureux de se dévouer à toutes sortes de bonnes œuvres, mais qui ne sont pas pour cela exempts ou de certaines terreurs involontaires, ou même de certains abattements suites de la faiblesse humaine. Venez, Esprit-Saint, habitez par vos consolations dans ces âmes, où vous habitez déjà par la grâce. Nul autre que vous ne peut venir au secours de ces âmes. Nul autre que vous ne peut connaître et visiter les plus secrets replis du cœur. Nul autre que vous ne possède ce baume divin de paix et d'espérance que vous savez verser dans un cœur flétri. Aussi l'Eglise vous a-t-elle appelé le meilleur consolateur, l'hôte le plus affectueux, le plus doux réfrigérant pour l'âme désolée : *Consolator optime, dulcis hospes animæ, dulce refrigerium !*

N'en doutez pas, mes frères, ces prières seront entendues, seront exaucées. Nous en avons pour gage les enseignements de la foi, qui nous montrent le Saint-Esprit agissant lui-même sur les cœurs par la prière et formulant lui-même la demande qu'il veut exaucer.

Mais pour mieux assurer l'effet de la prière, ne négligeons

pas un moyen héroïque entre tous. Depuis que le Saint-Esprit s'est reposé sur Marie et lui a par sa toute-puissance conféré la gloire de la maternité divine réunie à la gloire de sa virginité sans tache, Marie, épouse sainte de ce divin Esprit, est devenue la trésorière et la dispensatrice de tous ses dons. Souvenons-nous que Marie est cette tige bénie du ciel, dont parle Isaïe, et qui doit porter une fleur unique. Sur cette fleur qui n'est autre que la fleur Nazaréenne, le fruit des entrailles de Marie, doit se reposer l'Esprit de Dieu avec tous ses dons (1). Quiconque, dit saint Bonaventure, désire obtenir quelque participation aux dons de l'Esprit-Saint, doit donc s'approcher de cette fleur divine. Mais ce n'est que par l'intermédiaire de la tige que nous arriverons jusques à la fleur et par la fleur à l'Esprit de Dieu (2). C'est-à-dire que par Marie on arrive à Jésus-Christ, et par Jésus-Christ à l'Esprit-Saint. Hâtons-nous donc, par nos prières et nos hommages à Marie, de faire pencher vers nous cette tige précieuse; la fleur divine étant ainsi rapprochée de nous, nous n'aurons plus qu'à tendre la main et à recueillir avec la fleur les dons de l'Esprit qui réside en elle (3). Oui, nous en avons la douce confiance, la pieuse, la miséricordieuse Vierge s'est déjà inclinée vers nous; les dons de l'Esprit de Dieu se répandent comme un doux parfum dans nos cœurs. Ainsi est exaucée cette ardente prière qui aujourd'hui, de tous les points du globe, s'est élevée vers les cieux : Donnez à vos fidèles qui se confient en vous vos sept dons ensemble; prêtez à leurs ver-

(1) « Et flos de radice ejus ascendet; et requiescet super eum spiritus Domini (Is. XI. 1, 2). »

(2) « Quicumque spiritus sancti gratiam adipisci desiderat florem in virga quærat, quia per virgam ad florem, per florem ad spiritum pervenimus (S. Bonavent.). »

(3) « Si hunc florem habere desideras, virgam precibus flectas (Id.). »

tus le mérite qui manque à leur indigence; soutenez-les par votre force jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au terme des épreuves; accordez-leur la gloire et la joie qui n'ont pas de fin (1).

- (1) « Da tuis fidelibus
« In te confidentibus
« Sacrum septemarium
« Da virtutis meritum,
« Da salutis exitum,
« Da perenne gaudium. »
-

FRAGMENTS

D'UN DEUXIÈME SERMON

SUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE (1).

Repleti sunt omnes Spiritu sancto (Act. 11. 4).

Tous alors furent remplis de l'Esprit-Saint.

IL y a dix jours à peine, nous avons célébré le souvenir du grand et délicieux mystère de l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nos âmes ravies auraient bien voulu suivre autrement que par le désir le Triomphateur qui s'élevait au-dessus des cieux. Hélas ! bientôt retombant sur nous-mêmes, nous étions réduits à ne sentir que les désolations et la solitude de l'exil.

Voici que l'Église nous invite à méditer le souvenir d'un mystère non moins sublime, non moins attrayant : le mystère de l'Esprit-Saint qui descend sur les apôtres et les premiers fidèles pour les remplir de sa divinité et les combler de tous ses dons. *Repleti sunt omnes Spiritu sancto.*

C'est là le premier effet de cette divine et perpétuelle médiation que Jésus-Christ est allé exercer auprès de son Père céleste (2). Mais comme il est magnifique ! s'écrie saint Augustin, comme il est ineffable, ce premier témoignage de divine bonté ! Combien est touchante la sollicitude du Créa-

(1) Prêché dans l'église de Notre-Dame de Lorette, à Paris, en 1853.

(2) « Semper vivens ad interpellandum pro nobis (Hebr. vii. 25). »

teur pour la restauration de sa créature (1)! Le Verbe divin n'a emporté de nous au ciel qu'une nature humaine; et voici qu'en échange il nous envoie un Dieu (2). Voici que, dans nos maux cruels, nous allons recevoir d'en haut un nouveau secours. Voici que la majesté divine daigne visiter encore une fois personnellement ses pauvres infirmes, c'est-à-dire, nous tous si déplorablement atteints de maladies de toute sorte. Voici que de nouveau il se fait, pour notre soulagement et notre guérison, un ineffable mélange des choses divines et humaines (3)! Voici enfin l'homme élevé jusqu'à Dieu, puisque Dieu descend jusqu'à l'homme et le remplit de lui-même : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto*.

Le mystère de ce jour est donc le dernier terme du mystère de l'Incarnation; la dernière conséquence de la mort, de la résurrection et de l'ascension du Sauveur; le dernier accomplissement de ses promesses. C'est la fin de l'ancienne alliance, le commencement de la nouvelle. C'est la cessation de la loi et la promulgation de l'Évangile; la répudiation des Juifs et la vocation des gentils; la mort de la synagogue et l'établissement de la nouvelle Église. Ce mystère est donc bien digne de toutes nos méditations. Je suis heureux d'avoir à vous en entretenir dans cette belle église, laquelle s'honore du nom et de la protection de Marie, de Marie qui plus que toute autre créature a été remplie des dons et des grâces de l'Esprit-Saint. Je suis particulièrement heureux que ma bouche, qui a été sur le point de se fermer pour toujours dans le silence de la mort, puisse offrir ce premier discours,

(1) « *Quam ineffabilis pietas! Quanta est auctori cura pro restauratione « facturæ suæ! (S. August.).* »

(2) « *Hominem portavit in cœlum; et Deum misit in terras (Id.).* »

(3) « *Ecce de supernis medicina mittitur. Ecce iterum infirmos suos per « seipsam majestas visitare dignatur. Ecce iterum humanis divina miscentur « (Id.).* »

après mon rétablissement, comme un hymne de reconnaissance à cette auguste Vierge qui doit toujours, après Dieu, être saluée comme la ressource et la guérison des infirmes.

Dans les fragments qui nous restent de ce discours, nous retrouvons, à peu de chose près, du moins en indication, les deux parties du sermon précédent. Nous y trouvons de plus l'explication de cette partie du texte sacré : « Tout à coup il se fit un grand retentissement venu du ciel, comme d'un vent impétueux qui arrive (1). » En sorte que la division du discours paraît avoir été celle-ci : « Le Saint-Esprit est la langue qui instruit l'Église, le feu divin qui l'anime et la féconde, le souffle qui la dirige. » Les deux premières parties, autant que nous pouvons en juger, n'étaient que la reproduction du discours précédent. Voici ce que nous pouvons recueillir de la troisième partie :

..... Le Saint-Esprit est descendu aujourd'hui sur l'Église comme un vent violent. Pourquoi cela ? Saint Cyprien va nous expliquer ce mystère. Rappelons-nous cette arche mystérieuse de Noé portée sur les vastes eaux, dirigée et poussée uniquement par le souffle de Dieu. Cette arche, qui portait l'espérance du genre humain, était la figure de l'Église. Ainsi l'Esprit-Saint qui descend aujourd'hui des cieux, aussi véhément que le souffle des tempêtes, vient nous enseigner que de même qu'il dirigeait autrefois l'arche de Noé sur les vastes eaux, c'est lui aussi qui pousse en avant et dirige le vaisseau de l'Église et la préserve des naufrages, parmi les flots soulevés de toutes les erreurs, de toutes les passions et de toutes les persécutions suscitées par les impies (2).

(1) « Factus est repente de cœlo sonus, tanquam advenientis spiritus vehementis (*Act.* II. 2). »

(2) « Arcam illam quæ typum gerebat Ecclesiæ Spiritus sanctus tunc regabat et nunc regit (*S. Cypr.*). »

Jetons un coup d'œil sur l'histoire ecclésiastique, nous verrons que l'Église a été battue, pendant trois siècles, par les flots de la persécution païenne; pendant trois siècles encore par les flots de l'hérésie; pendant trois autres siècles par le mahométisme, dont le sensualisme brutal envahissait une grande partie du monde connu; pendant trois siècles par les flots de l'ignorance et par les ruptures du schisme de l'Orient; pendant trois siècles par les conséquences funestes du grand schisme d'Occident; pendant les trois derniers siècles par les erreurs du protestantisme et de la fausse philosophie. Au milieu de ces tempêtes, le vaisseau de l'Église sembla maintes fois devoir bientôt sombrer et près de se perdre au fond des abîmes. Particulièrement dans ces derniers temps, lorsque le grand pontife Pie VI vint au milieu de vous, habitants de la France, couronner la vie d'un saint par la mort d'un martyr, l'Église alors pouvait sembler, humainement parlant, à peu près anéantie et la barque de Pierre plus que jamais hors d'état de résister à la tourmente.

Eh bien ! tout à coup, lorsqu'il s'y attendait le moins, on vit le magnifique navire revenir à flot. On put constater que pendant la tempête il n'avait pas été ralenti d'un quart d'heure dans sa course; il n'avait pas perdu un lambeau de ses voiles; il ne lui manquait pas une seule pièce de sa solide mâture : il pouvait avec sécurité, plus que jamais, poursuivre sa marche triomphale et régénératrice. Comment expliquer cela? C'est, dit Théophilacte, que la croix est le mât de ce navire; les doctrines évangéliques sans tache d'erreur ni de corruption sont ses brillantes voiles; Jésus-Christ est le capitaine; saint Pierre, le pilote, est assis au timon; la foi tient lieu de gouvernail; les anges avec les apôtres sont les rameurs et les matelots; les passagers sont les fidèles avec toutes les légions de saints encore dans la voie. Par-dessus tout, c'est le Saint-Esprit qui de son souffle

enfle les voiles de ce navire, le dirige et le pousse dans sa marche tranquille et majestueuse. Oui, c'est le souffle du Saint-Esprit qui le fait sillonner toutes les mers, aborder à tous les rivages par la prédication de l'Évangile, qui réussit à féconder toutes les nouvelles acquisitions et n'abandonnera jamais le navire qu'il ne l'ait conduit au port fortuné du paradis de délices (1).

Mais quels sont ces navires que s'obstinent à donner la chasse au vaisseau de l'Église? Ah! je les reconnais, mes frères, et vous aussi vous les reconnaissez au bruit qu'ils font; à la confusion, au tumulte qui règne sur leur bord, aux cris de haine qui seuls les rallient! Ce sont les navires des pirates de l'hérésie et du schisme. Mais ne craignez rien : ils auront beau poursuivre le vaisseau de l'Église; ils ne ralentiront même pas sa marche; ils auront beau l'attaquer, ils ne le vaincront jamais; ils auront le sort de tous leurs devanciers. Où sont aujourd'hui les navires d'un Arius, d'un Eutychès, d'un Nestorius, d'un Donat, d'un Novatien, de toutes ces sectes qui souvent crurent triompher par l'appui des Césars? Ils ont disparu; le flot qui les apporta les a tous engloutis. Ceux des sectaires du seizième siècle auront le même sort.

Mais quel est ce navire dont les pilotes se montrent si hostiles à l'Église, suscitent de toute part des ennemis à l'Église, se coalisent avec tous les adversaires de l'Église, mais dont les malheureux passagers de toute part tendent les bras vers la barque de Pierre, vers la véritable Église? Ah! je vous re-

(1) « *Navigat instructa fidei gubernaculo in diei cursu habens gubernatorem Deum, navigantes apostolos, remiges angelos, portans choros omnium sanctorum, erecta in medio ipsius salutari arbore crucis, in quo Evangelicæ fidei vela suspendens, flante Spiritu sancto ad æternam securitatis quietem et portum paradisi perducitur (Theophilact.).* »

connais, frères issus de cette grande nation, jadis connue sous le nom d'île des saints, et en qui trois siècles de protestantisme n'ont pu tout à fait éteindre les souvenirs et les sympathies pour l'unité catholique. Je vois que vous venez de hisser le signe de détresse; car vous avez relevé la croix. Je vous vois les yeux fixés vers l'étoile du pôle, car vous rétablissez le culte de l'auguste Vierge qui s'appelle astre du matin, étoile de la mer (1)! Courage, frères égarés! encore un noble effort pour vaincre les funestes rafales de l'orgueil qui vous empêchent de joindre le vaisseau de l'Église! et vous l'atteindrez, pour y être recueillis et sauvés; et nous pourrons ensemble continuer la traversée qui doit se terminer au rivage de la céleste patrie! Ainsi soit-il!

(1) « *Stella matutina! maris stella!* »

SERMON

SUR LA TRÈS-SAINTÉ TRINITÉ.

Euntes docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti (Matth. xxviii).

Allez, enseignez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

LORSQUE Dieu voulut créer l'homme, il dit, d'après l'Écriture sainte : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance (1). » Or il n'y a pas de doute, d'après le sentiment de tous les interprètes, que par ces paroles Dieu n'ait voulu faire entrevoir dès lors la révélation du grand et profond mystère de la très-sainte et très-auguste Trinité. Le mot DIEU, au singulier, signifie ici l'unité de la nature divine, et le mot *Faisons*, au pluriel, indique la pluralité de personnes. D'autre part, dans les paroles que Jésus-Christ a prononcées, lorsqu'il a envoyé les apôtres enseigner et baptiser dans le monde entier, il a indiqué par ces mots « *au nom*, » l'unité de Dieu, et il a indiqué la Trinité des personnes divines par ces mots : « du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Voilà donc le mystère de la sainte Trinité, annoncé d'abord d'une manière obscure à l'époque de la création, puis révélé dans toute sa clarté et dans toute sa magnificence à l'époque de la rédemption des hommes.

D'après le rapprochement de ces deux époques et de ces

(1) • Dixit Deus : Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram (*Gen. I. 26*). •

deux grandes révélations, l'intention de Dieu nous apparaît manifeste. Il a certainement voulu nous faire entendre que la même Trinité qui s'est plu à créer l'homme, ne s'est pas moins intéressée à sa rédemption ; et que dans tout son être l'homme a été, de la part de la Trinité sainte, l'objet d'une prédilection et d'une sollicitude toute particulière.

De là pour l'homme un devoir de juste gratitude et l'obligation d'honorer ce grand mystère ; de là aussi l'origine et la justification de la solennité célébrée en ce jour par l'Église catholique. C'est pour entrer dans ces vues et ces intentions que nous allons vous entretenir aujourd'hui de cet auguste mystère. Nous essayerons de vous faire voir combien la très-sainte Trinité est admirable dans son image, combien elle est croyable dans son incompréhensibilité, combien elle est aimable dans sa prédilection pour nous.

PREMIÈRE PARTIE

Les grands de la terre ont coutume de placer leur écusson et leurs armes de famille dans les lieux et sur les objets qui leur appartiennent en propre. Le Roi des rois n'a pas dû négliger non plus les droits et les prérogatives de sa souveraineté. Or, toutes les créatures appartenant à Dieu et lui appartenant à un double titre, puisqu'il les a créées et les conserve, il a dû imprimer sur chacune d'elles comme ses armoiries et son image. Quelles seront ces armoiries ? Quelle sera cette image ? Dieu a dans son être tout à la fois la Trinité et l'unité : Trinité de personnes, unité de nature. Trinité dans l'unité, tel devra être le chiffre et l'emblème de sa royauté divine ; et te sera aussi le chiffre et l'emblème qu'il imprimera sur toutes les créatures. En effet, dit saint Thomas, toute créature en premier lieu subsiste dans son

être; en second lieu elle a une forme propre et qui la détermine dans son espèce; en troisième lieu elle est coordonnée vers une autre chose. En tant donc qu'elle subsiste entière dans son être, toute créature représente le Père, principe qui ne procède d'aucun autre principe. En tant qu'elle a une forme déterminative de son espèce, elle représente la personne du Fils, pensée divine et forme éternelle de tous les êtres. Enfin, en tant qu'elle est coordonnée à une autre chose et qu'elle entre dans un ordre et une harmonie, elle représente le Saint-Esprit, ordre substantiel des personnes divines, harmonie éternelle, amour qui tend à ramener vers l'unité. Ainsi toute créature est réellement *une* dans son être, *trine* dans sa manière d'être et ses rapports. Par cela même toute créature porte le cachet, l'empreinte du Dieu *Trine* et *Un* qui l'a créée.

Mais dans toutes les créatures, ajoute saint Thomas, cette empreinte, cette image du Dieu *Trine* et *Un* se trouve comme un vestige, comme une trace qu'y a laissée le pied de Dieu (1). Sous ce rapport les créatures signalent l'existence de la cause première, sans en révéler la nature. Quant aux créatures intelligentes, telles que l'homme, cette empreinte s'y trouve d'une manière plus parfaite; elle s'y trouve par manière de représentation, et comme la reproduction du visage de Dieu (2). Car c'est en créant l'homme seulement que Dieu a dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » C'est sur l'homme, d'après le prophète, que Dieu s'est plu à imprimer la radieuse ressemblance de sa face divine (3).

(1) « In omnibus creaturis invenitur repræsentatio Trinitatis per modum vestigii (S. Thom. Summ. Theol. I. P. Q. 5. A. 7). »

(2) « In creaturis rationalibus invenitur per modum similitudinis (Ibid.). »

(3) « Signatum est super nos lumen vultus tui (Ps. IV. 6). »

En rentrant donc en nous-mêmes, nous dit saint Augustin, nous y trouvons, bien que non pas égale et coéternelle, l'image pourtant fidèle de la souveraine Trinité (1).

Cette fidèle image ne se trouve pas en nous en tant que nous avons un corps. Car en tant que nous sommes âme et corps, substantiellement unis en unité d'être, nous représentons seulement le grand mystère de l'incarnation de Jésus-Christ, Dieu et homme en unité de personne (2). Ce n'est donc pas selon la forme du corps, dit saint Augustin, mais selon l'âme rationnelle que nous avons été créés à l'image de Dieu, et que l'empreinte de sa *Trine unité* se trouve en nous (3). En effet, comme Dieu est intelligence, Verbe et amour, ou Père, Fils et Saint-Esprit, et que ces trois personnes sont un seul et même Dieu, de même en tant qu'êtres raisonnables nous sommes nous aussi intelligence, pensée ou raison et amour; et ces trois choses ne sont en nous qu'une seule et même âme intelligente (4).

Comme donc en l'absence d'une personne qui nous est chère nous nous plaisons à regarder son portrait, de même dans l'impossibilité où nous sommes à présent de contempler face à face l'incompréhensible Trinité divine, tâchons de nous consoler en contemplant les traits de beauté divine qu'elle a daigné tracer en image dans notre âme; et nous l'y trouverons admirable et digne de nos adorations et de notre amour.

(1) « Nos quidem in nobis, tametsi non cœqualem et cœternam, imaginem « summæ Trinitatis agnoscimus (S. August.). »

(2) « Sicut anima rationalis et caro unus est homo, ita Deus et homo unus est « Christus (Symb. S. Athan.). »

(3) « Non secundum formam corporis, sed secundum rationalem animam « homo ad imaginem Dei factus est (S. August.). »

(4) « In nobis mens et notitia et amor tria sunt quidem et hæc tria unum « sunt (Id.). »

Ainsi que tout être intelligent, notre âme a deux espèces d'actions : l'une intérieure, *ad intra*, ou action immanente, *actio immanens*, c'est-à-dire action qui reste dans l'être qui la produit; l'autre extérieure, *ad extra*, c'est-à-dire action qui passe au dehors, *actio transiens*. Notre action intérieure est celle par laquelle nous pensons et voulons, et qui reste dans notre propre esprit; notre action extérieure est celle par laquelle nous opérons en dehors de notre esprit, ou bien c'est notre action en rapport avec d'autres êtres et qui pour cela se dit action transitive, *actio transiens*. Il en est de même dans l'intelligence infinie de Dieu. Il a créé toutes les choses et les conserve : c'est son action extérieure, *ad extra*. Mais d'autre part cette intelligence infinie se connaît elle-même, elle s'aime en même temps; c'est son action intérieure, *ad intra*.

L'action intérieure de notre intelligence consiste en ce que, par un retour sur elle-même, en se contemplant et se plaisant dans ses perfections finies, elle se connaît et s'entend elle-même. Or, dit saint Thomas, dans l'intelligence qui s'entend, quelque chose procède d'elle-même, c'est la conception de la chose entendue qui résulte de la force intellectuelle et de sa connaissance (1). Or, cette conception, ajoute saint Thomas, s'appelle parole intérieure, s'appelle le *Verbe* de notre cœur (2).

Il en est de même de l'action intérieure de l'intelligence divine. Par un retour sur elle-même, se contemplant elle-même et se complaisant dans ses perfections infinies, elle se

(1) « Quicumque intelligit, hoc ipso quod intelligit, procedit aliquid intra ipsum quod est conceptio rei intellectæ, ex vi intellectiva procedens et ex ejus notitia (S. Thom.). »

(2) « Quæ quidem conceptionis vox significat et dicitur verbum cordis (Id.). »

connaît elle-même, elle s'entend elle-même, et par cela même elle produit bien plus parfaitement que notre intelligence quelque chose qui est la conception de son intelligence infinie. Or cette conception ineffable s'appelle le VERBE de Dieu.

Notre intelligence, en produisant sa pensée, son verbe, qui est la conception d'elle-même, s'y complaît, elle s'aime dans ce verbe, et de là se produit en nous la volonté et l'amour. L'intelligence divine aussi, en produisant son verbe, sa pensée éternelle, s'y complaît, s'aime dans ce verbe, et de là se produit dans la profondeur de sa nature divine, la volonté ou l'amour; c'est le SAINT-ESPRIT.

Ainsi vous voyez, dit saint Thomas, que l'action intérieure de la nature intellectuelle n'est que l'action de l'entendement et de la volonté (1). Tout commence à l'intelligence et se termine à la volonté (2). De là nous comprenons aussi pourquoi il y a trois personnes divines, et pas plus, pas moins. De même que, intelligence, pensée ou raison, et volonté, voilà toute l'âme; de même aussi, intelligence infinie, Verbe éternel, amour parfait, voilà Dieu tout entier. Voilà les trois personnes qui rendent témoignage dans les cieux (3).

La conception de l'intelligence est éminemment intellectuelle; elle est de la même nature que l'intelligence; elle est la reproduction, la ressemblance de la chose entendue. Ainsi la procession de la pensée est même en nous une sorte de génération; car la génération est la naissance d'un être vivant, qui soit de même nature que l'être qui l'a produit; et notre pensée, fidèle copie de notre intelligence, participe de sa vie.

(1) « Actio immanens in ipso agente in intellectuali natura est actio intellectus et voluntatis (*S. Thom.*). »

(2) « Processio ad intra in intellectuali natura terminatur ad processionem voluntatis (*Id.*). »

(3) « Tres sunt qui testimonium dant in cœlo (1 *Jo.* v. 8). »

C'est donc avec juste raison que saint Augustin, parlant de notre pensée, de notre verbe intime, osait l'appeler le FILS DE NOTRE ESPRIT : *Filius cordis*.

Sans doute que nous devons nous arrêter tout tremblants, quand nous voulons passer, par voie de comparaison, des choses humaines à la méditation de l'Être divin. Toutefois nous ne devons pas méconnaître que Dieu nous a offert les êtres créés comme les degrés d'une échelle, pour nous élever jusques à lui. Il ne doit donc pas sembler téméraire, si tout d'un coup, de la génération de notre propre pensée, nous nous élevons à l'incompréhensible génération du Verbe divin. Nous rejetons ici, comme un blasphème, toute idée de procédératinnel. Nous voulons dire seulement que si notre pensée peut être regardée comme une sorte de génération, à plus forte raison il y a génération en Dieu ; à plus forte raison le Verbe de Dieu est engendré avant toute créature, à plus forte raison il doit s'appeler le FILS DE DIEU. « Aujourd'hui, a dit l'Éternel, je vous ai engendré (1). »

Mais la volonté, ou l'amour, ne se produit pas en nous par voie de ressemblance avec l'intelligence et la pensée, mais par voie d'inclination et de l'intelligence et de la pensée vers un autre objet. Ainsi, quoique procédant de l'intelligence et de la pensée, l'amour ne saurait être dit le *fils* de la pensée et de l'intelligence. Nous pouvons conclure de là pourquoi l'amour infini, la troisième personne de l'auguste Trinité, bien que procédant du Père et du Fils, ne s'appelle pas le Fils. Nous pouvons aussi rendre raison des noms ineffables que Jésus-Christ lui-même a donnés aux personnes divines en les appelant : Père, Fils et Saint-Esprit. La première personne engendre réellement; elle est donc véritablement

(1) « Ego hodie genui te (Ps. II. 7). »

PÈRE. La seconde personne est réellement engendrée, elle est donc véritablement FILS. Mais la troisième *procède* et n'est pas engendrée, elle résulte de la *Spiration*; et pour cela elle est véritablement Esprit, Esprit-Saint, Esprit du Père et du Fils, digne d'être glorifié avec le Père et le Fils.

L'intelligence est simple et indivisible; lors donc qu'elle engendre sa pensée, elle s'y reproduit tout entière. Il en est de même de la volonté. Voilà donc notre âme qui existe tout entière dans son intelligence, tout entière dans sa pensée, tout entière dans sa volonté, et cependant ce ne sont pas trois âmes, mais une seule et même âme intelligente. Ainsi en Dieu, substance aussi immatérielle et indivisible, le Père, engendrant son Verbe, lui communique sa substance tout entière. Le Père et le Fils produisant le Saint-Esprit, lui communiquent aussi tout entière la même substance et la même nature divine. Ainsi la substance divine est tout entière dans le Père, tout entière dans le Fils, tout entière dans le Saint-Esprit. Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu. Cependant ce ne sont pas trois dieux; mais un seul et même Dieu. Car c'est la même nature divine qui se retrouve tout entière dans les trois personnes divines.

Mais souvenons-nous que notre âme n'est que l'image de la très-sainte Trinité. Il faut donc qu'entre ce qui se passe en nous et ce qui se passe en Dieu, il y ait la même différence qu'il y a entre l'image et la chose, entre le portrait et l'original. Notre trinité terrestre ne peut qu'indiquer faiblement et en ébauche les traits de la Trinité céleste; elle ne saurait ni la reproduire ni l'égaliser. Ainsi toutes les facultés, toutes les opérations de notre âme doivent se ressentir de l'imperfection inhérente à tout ce qui est créé, à tout ce qui est fini. Au contraire, en Dieu, ces mêmes opérations sont infiniment parfaites, comme la nature qui les produit.

L'*entendre* est en nous une opération de l'entendement, et

non pas sa substance. Notre verbe, notre pensée à nous, n'est pas la reproduction de la substance même, de la nature même de l'entendement; autrement il y aurait génération réelle et parfaite.

En Dieu tout est Dieu, tout est acte pur, et l'acte même de l'*entendre* est Dieu et la substance même de l'Être intelligent (1). Le Verbe donc qui en est produit est une chose subsistante, de la même nature que le Père (2); et par conséquent ce n'est qu'en Dieu que la génération est parfaite et que le Verbe est son véritable Fils (3).

Il en est de même du Saint-Esprit; il est une chose subsistante de la même substance que le Père et le Fils. Il y a donc cette différence entre nous et la Trinité sainte, que notre esprit seulement a sa substance propre, tandis que la pensée et la volonté ne sont en nous que des opérations de l'Esprit; mais en Dieu le Fils et le Saint-Esprit ont chacun leur subsistance aussi bien que le Père. Or, puisque dans la nature rationnelle ce qui a subsistance proprement dite s'appelle personne, il s'ensuit qu'en Dieu il y a trois personnes réelles et parfaites.

En second lieu la pensée et la volonté ne sont en nous que des opérations accidentelles, passagères, qui ont un commencement et une fin. Mais en Dieu, puisque son *entendre* est son être, puisque son *vouloir* est aussi son être, et que l'un et l'autre sont éternels, les trois personnes ne peuvent qu'être éternelles. Le Père a sur le Fils, le Père et le Fils ont sur le Saint-Esprit une priorité non de temps, mais de principes, vu que le Père a toujours engendré le Fils et que du Père et du Fils a toujours procédé le Saint-Esprit.

(1) « Intelligere divinum est ipsa substantia intelligentis (S. Thom.). »

(2) « Et verbum procedens procedit ut ejusdem naturæ subsistens (Id.). »

(3) « Et propter hoc dicitur proprie genitus ut Filius (Id.). »

Lorsque nous produisons notre pensée et notre volonté, cette pensée et cette volonté restent dans l'intelligence où elles se produisent, mais n'y restent que d'une manière très-imparfaite. Le souvenir et la trace s'en effacent rapidement, si elles ne sont assez fréquemment renouvelées. Tout au contraire, en Dieu, le Verbe est toujours dans le Père (1), et le Saint-Esprit aussi est toujours avec le Père et le Verbe.

Tout le mystère de l'intelligence humaine et par conséquent toute la véritable philosophie est dans cette belle formule du philosophe chrétien qui parmi les modernes a le plus illustré de la France : « L'homme pense sa parole, avant de parler sa pensée (2). » Or, on peut dire de même que tout le mystère de l'intelligence divine, et par conséquent toute la véritable théologie, est dans cette autre formule : « Dieu a pensé éternellement sa parole, avant de parler sa pensée. » En d'autres termes, Dieu engendre éternellement son Verbe; c'est ainsi qu'il pense éternellement sa parole. Puis, dans la plénitude des temps, il a envoyé son Verbe en ce monde; c'est ainsi que, dans le temps et pour nous, il parle sa pensée.

On a dit et enseigné que les mots sont le signe des idées, rien n'est moins exact ni plus incomplet que cette définition. Les signes ordinaires sont la simple indication de la chose, ils ne sont pas la chose elle-même; ils ne participent nullement aux propriétés, aux vertus de la chose signifiée. Mais les mots, les paroles ne sont pas la simple, la nue indication de l'idée. Il y a dans les mots, dans les paroles, en tant qu'intermédiaires entre deux intelligences, quelque chose de la pensée, de l'idée que l'on veut transmettre. On peut dire avec exactitude que les mots, les paroles sont la pensée, l'idée elle-même revêtue de formes sensibles pour se mani-

(1) « Pater in me est et ego in Patre (Jo. x. 38). »

(2) De Bonald.

fester au dehors. C'est ainsi que Jésus-Christ n'a pas été, comme le pensaient les ariens, le signe, la représentation du Verbe de Dieu, le Fils de Dieu. Mais il a été le Verbe de Dieu, le Fils de Dieu lui-même revêtu de la chair de l'homme, pour se rendre visible et converser parmi les hommes. En effet, dit saint Augustin, comme la pensée qui est en notre esprit se rend sensible en se revêtant de la voix, de même le verbe qui était éternellement dans le sein de son Père s'est rendu sensible en prenant notre chair (1). Mais de même que ma pensée, mon idée, tout en se rendant sensible par la voix, ne quitte pas l'esprit qui la produit, mais qu'elle reste toujours en lui et avec lui; ainsi le Verbe divin, tout en se rendant visible sur la terre, n'a jamais quitté le sein du Père éternel (2). Comme c'est la langue qui donne à notre pensée un son, une forme pour la rendre intelligible au dehors; ainsi c'est le Saint-Esprit qui a formé le corps adorable nécessaire pour rendre visible le Verbe éternel. Et c'est pour cela, comme nous l'avons vu dimanche dernier, que le Saint-Esprit est au Verbe divin ce que la langue est à notre pensée. Oui, le Saint-Esprit est la langue qui nous a raconté les mystères du verbe; et c'est pour cela qu'il est descendu sur les apôtres sous forme de langues de feu.

Dans l'homme, c'est la pensée seule qui se manifeste telle qu'elle est par la parole parlée ou écrite. L'intelligence et l'amour ne se connaissent que par les œuvres et dans les œuvres. C'est par voie de conclusion et de déduction qu'il est donné de constater et l'intelligence et l'amour. Seule la

(1) « Sicut verbum meum apud me est et transit in vocem; ita verbum Dei apud Patrem erat et transivit in carnem (*S. Aug.*). »

(2) « Sicut ergo verbum meum prolatum est sensui tuo et non recessit a corde meo, sic Verbum Dei prolatum est sensui nostro et non recessit a Patre suo (*Id.*). »

pensée se fait voir et connaître telle qu'elle est dans la parole écrite ou parlée. De même c'est par leurs œuvres et dans leurs œuvres que le Père et le Saint-Esprit se révèlent à nous, mais par voie de raisonnement. C'est seulement le Verbe, la pensée divine éternelle, qui a été vue, comme en elle-même, au moyen de la chair et dans la chair (1).

Comme la parole rend sensible notre pensée, notre pensée rend manifeste l'intelligence. L'âme intelligente ne se connaît que par la parole et dans la parole. Ainsi dans le Verbe de Dieu, nous avons connu l'intelligence divine; en lui cette intelligence se manifeste, le Père dans le Fils, le Père et le Fils par le Saint-Esprit. « Celui qui me voit, voit aussi mon Père... Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père... Mon Père vous enverra l'Esprit de vérité... En ce jour-là vous connaîtrez que je suis dans mon Père et mon Père en moi (2). » Ainsi c'est dans son Fils, dans son Verbe, dans sa pensée parlée, que Dieu veut être connu, que Dieu veut se manifester à nous, soit que nous en soyons aux éléments de la doctrine, soit que nous soyons avancés dans les hauteurs de la science. De même aussi quand il s'agit de connaître l'âme humaine, nous pouvons la connaître tout entière dans la pensée. La spiritualité, la liberté de l'âme se reconnaissent et se voient manifestes dans la pensée. Oui, dans la pensée se manifeste toute l'âme.

Oh ! que ces analogies sont admirables ! Qu'il est beau de voir cette Trinité créée, éternelle, souveraine, toute-puissante, et qui, pour se faire connaître, crée dans l'homme une

(1) « Vidimus gloriam ejus (Jo. 1. 14). Quod vidimus oculis nostris, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ (I Jo. 1. 1). »

(2) « Qui videt me videt et Patrem.... si cognovissetis me, et Patrem meum utique cognovissetis.... dabit vobis spiritum veritatis.... in illo die vos cognoscetis quia ego sum in Patre meo (Jo. xiv), »

Trinité terrestre! Oh! ce n'est pas un mot vide de sens, une expression allégorique, hyperbolique que celle-ci : « Dieu a créé l'homme à son image; » c'est la plus exacte, la plus incontestable vérité. En créant l'homme, Dieu a imprimé en lui une image de son être, il a fait de nous tous des portraits vivants de son invisible et impénétrable divinité. Pour le voir, pour le connaître, nous n'avons pas besoin de sortir de nous-mêmes. Un regard attentif sur nous-mêmes le découvre à la lumière de la foi. Dans un lieu obscur on ne voit rien, on ne distingue rien. Ce lieu obscur, c'est l'âme privée de la lumière de la foi. Grâce au flambeau secourable de la foi, malgré nos ignorances, il nous sera donné de connaître et l'éternel original, et la copie sortie des mains du Créateur, et l'intelligence humaine et l'intelligence divine. Pour parvenir aux plus sublimes révélations, tout notre mérite sera de ne pas perdre de vue le flambeau nocturne qui nous est prêté pour guider nos recherches (1). Privé de cette précieuse lumière, on ne saurait connaître ni l'homme, ni Dieu. On ne sait alors ni d'où vient l'homme, ni ce qu'il représente. L'homme n'est plus qu'un tableau dont on ignore le prix et la valeur, parce qu'on ne connaît pas la main du grand artiste qui l'a conçu et exécuté. Qu'est-ce qui peut empêcher alors de le mépriser et de le fouler aux pieds? Pour le disciple de Platon, l'homme ne sera qu'un animal à deux pieds sans plumes. Pour Aristote, l'homme sera l'esclave naturel de l'homme, sa condition aura enlevé toute valeur à son âme. Pour Sénèque, rien n'empêchera que l'homme ne soit un instrument de plaisir à la merci d'un autre homme. Socrate et Cicéron dans la pratique n'auront pas été plus clairvoyants. Effacez le signe divin, l'homme n'est plus qu'un être dégradé;

(1) « Cui benefactis attendentes velut lucernæ lucenti in caliginoso loco
« (II *Petr.* I. 19). »

permis dès lors à la force de l'exploiter selon ses caprices et ses intérêts.

Quelles actions de grâces ne devons-nous pas à l'adorable Trinité pour avoir mis dans l'homme tant de grandeur et de noblesse et pour ne lui en avoir pas laissé ignorer les titres ! Qu'ils viennent, ceux qui poursuivent avec tant de patience et quelquefois de bassesse les honneurs et les décorations que le monde promet ! Qu'ils viennent, ceux qui croient que la religion n'est propre qu'à rabaisser, dégrader, ou même *abêtir* les hommes ! Qu'ils nous disent s'il est une grandeur, une illustration pareille à celle de porter en soi l'image et la ressemblance de la Divinité ; ou si c'est trop peu pour nous de porter dans nos âmes un abrégé, une réduction du Dieu infini ! Plutôt n'y a-t-il pas lieu de s'écrier avec le prophète : « Seigneur, notre Dieu, qu'est-ce donc que la créature humaine, pour que vous vous soyez ainsi souvenu d'elle ? pour que vous ayez daigné non-seulement vous courber jusqu'à elle et laisser dans notre être l'empreinte de vos pieds, mais que vous ayez voulu y refléter, y briser et y fixer les rayons de votre splendeur divine ? »

DEUXIÈME PARTIE.

Oui, certes, elle est grande, la majesté du mystère de la très-sainte Trinité ! Pour confondre et anéantir son jaloux adversaire, Dieu n'a qu'à le montrer dans le moindre de ses reflets, dans la plus pâle de ses images. Mais enfin tout imposant, tout magnifique et tout sublime que soit ce mystère, il n'en est pas moins incompréhensible. Comment comprendre en effet cette grande énigme d'unité de nature dans une trinité de personnes ? cette essence indivisible et indivisée ayant cependant trois personnes distinctes, sans que l'unité

de nature confonde les personnes, ni que la pluralité de personnes divise la nature? Comment comprendre que dans cette Trinité un seul Fils épuise une fécondité infinie, un seul Esprit-Saint termine un amour infini? Comment comprendre que le Père engendre le Fils sans lui être antérieur dans le temps? que le Fils soit engendré sans rapport de dépendance envers le Père? que le Saint-Esprit soit produit par le Père et le Fils sans infériorité d'existence et de dignité? Comment comprendre que la sagesse infinie du Père se retrouve tout entière dans le Verbe, son fils, mais image parfaite, mais consubstantialité vivante, mais un seul et vrai Dieu avec lui? Comment comprendre que le Père et le Fils, par un seul et unique acte de volonté, produisent continuellement le divin amour, vrai Dieu lui aussi comme le Père et le Fils?

Comment comprendre que, dans cette Trinité, la même *Génération* est parfaite et se répète toujours; la même *Spiration* est accomplie et toujours se renouvelle? Qu'il y a mis-sions sans sortie, relations sans sujétion, oppositions sans contrariété? Comment comprendre enfin que, dans cette Trinité, chaque personne a ses propriétés personnelles, et cependant l'une n'est ni plus ni moins parfaite que l'autre; chacune a séparément toutes les perfections que toutes les trois possèdent réunies ensemble? que chacune est toute-puissante, incréée, immense, éternelle, infinie? que chacune en un mot est Dieu, et que cependant ce ne sont pas trois tout-puissants, ce ne sont pas trois éternels, ce ne sont pas trois infinis, ce ne sont pas trois immensités, ce ne sont pas trois souverainetés?

Mystère profond, impénétrable, incompréhensible, dans lequel le théologien le plus éclairé ne comprend rien de plus, quant au fond du mystère, que le chrétien dont la foi est la plus simple et tout juste initiée aux premiers éléments de la

doctrine chrétienne. L'homme fait n'y comprend pas plus que l'enfant; l'homme de génie et le savant, pas plus que la bonne femme et que celui qui en est encore à *la foi du charbonnier*.

En présence de cet écrasant mystère, tout entendement est obtus; toute raison est faible, toute capacité est bornée, toute lumière est obscure, tout savoir est insuffisant, toute recherche est vaine et superflue, toute curiosité téméraire ne peut conduire qu'à un aveuglement pénal et à une irrémédiable cécité : la gloire de ce majestueux soleil fait plus qu'éblouir; elle aveugle, elle foudroie le scrutateur audacieux (1). En vain la raison humaine, fortifiée même par la foi, soutenue par la science, guidée et poussée en avant par le génie, essaierait un vol hardi au-dessus d'elle-même, dans l'espoir d'aborder l'intelligence de cet insondable mystère; au moment où elle croirait y être parvenue, elle en serait plus éloignée que jamais.

Les prophètes auxquels Dieu révéla ce mystère l'ont toujours présenté avec ce caractère d'impénétrable obscurité et de lumière inaccessible. Ils l'ont toujours contemplé comme un abîme sans fond, un océan sans rivage, une extension sans limite. Ils ont toujours adoré dans ce mystère le Dieu caché, le Dieu si profondément caché qu'il ne se dérobe pas seulement à la vue des sens, mais bien plus encore à la vue de l'esprit : Vous êtes, ô mon Dieu, véritablement le Dieu caché (2) !

Mais ces incompréhensibilités mêmes du mystère en établissent d'une manière éclatante la vérité, et la rendent infiniment plus croyable. Ces majestueuses obscurités, ces augustes ténèbres sont la preuve la plus évidente de la vérité

(1) « *Scrutator majestatis opprimetur a gloria (Prov. xxv. 27).* »

(2) « *Vere tu es Deus absconditus (Is. xlv. 15).* »

du mystère. Elles démontrent que c'est une révélation descendue du ciel, et non point une invention de l'esprit humain.

En effet, nous savons que ce mystère n'a pu être inventé par les philosophes qui, d'après la remarque de saint Thomas, n'ont connu que les attributs appartenant, par *appropriation*, aux personnes, tels que la puissance, la sagesse, la bonté, et encore ne les ont-ils connus que très-imparfaitement (1). Mais quant à ce qui constitue l'essence du mystère de la Trinité, savoir la pluralité de personnes dans une seule nature, la paternité, la filiation, la spiration; ils n'en ont eu et ils n'ont pu en avoir la moindre idée (2). Le verbe de Platon n'était pas une personne engendrée; c'était la raison idéale selon laquelle Dieu avait fait toutes choses.

La raison humaine, laissée à elle-même, rejette tout ce qui l'abaisse, comme le cœur repousse tout ce qui le gêne. C'est pour cela que les religions de fabrique humaine sont plus ou moins accessibles à la raison et favorables surtout aux passions. Les philosophes et les hérétiques, par un effet de leurs courtes vues, peuvent bien admettre et proposer des doctrines qui deviennent incompréhensibles ou plutôt absurdes et contradictoires dans leurs déductions et leurs applications. Mais en général leur but et leur intention directe n'est point de proposer des vérités incompréhensibles, pas plus que des vertus héroïques et sublimes à pratiquer. C'est pour cela que chaque hérésie n'est que la négation d'un mystère qui confond la raison humaine ou d'une loi qui incommode les passions. L'incrédulité à son tour n'est que la négation com-

(1) « Philosophi non cognoverunt nisi quædam essentialia quæ appropriantur personis scilicet potentiam, sapientiam, bonitatem (*S. Thom.*). »

(2) « Sed non cognoverunt mysterium divisionum personarum per propria quæ sunt Paternitas, Filiatio, Processio (*Id.*). »

plète de toute vérité cachée et de toute sainte loi, dans l'intérêt d'une raison orgueilleuse et de cœurs corrompus. La question n'est pas de savoir si les incrédules, comme les hérétiques, ne tombent pas forcément dans de révoltantes absurdités en fait de doctrines, et sous un joug bien autrement insupportable que le joug des lois divines. Ce qu'il importe de noter, c'est que Dieu seul, dans une intention patente et avouée, peut révéler et imposer à l'homme des dogmes incompréhensibles et des lois sévères, une croyance au-dessus de la portée de la raison et une morale au-dessus des penchants du cœur.

Il est donc vrai et incontestable que le mystère de la très-sainte Trinité, étant incompréhensible, n'a pu être que révélé de Dieu, et il faut, dit saint Hilaire, s'en rapporter à Dieu et l'en croire dans tout ce qu'il daigne nous dire de lui-même (1) : Si la religion nous proposait un Dieu compréhensible à notre raison, c'est alors que nous devrions nous montrer difficiles à croire ; nous devrions nous en défier ; un tel Dieu nous devrait être suspect. En effet, un Dieu que l'homme comprendrait pourrait très-bien n'être qu'un Dieu d'invention humaine. Un Dieu accessible à la raison pourrait bien être l'œuvre de la raison. Ce Dieu, à force d'être trop humain, cesserait par cela même de paraître un être vraiment supérieur à la nature humaine. A force d'être facilement croyable, il ne paraîtrait plus qu'une rêverie, une fiction indigne de toute créance. Rien, en effet, n'est plus contraire à la raison que l'hypothèse d'une intelligence finie comprenant les insondables profondeurs de l'infini.

Dieu n'est Dieu qu'autant qu'il est infini, et par conséquent infiniment élevé au-dessus de la compréhension de mon intelligence. Un Dieu que je comprendrais serait un Dieu trop

(1) « *Ipsi Deo de Deo credendum est (S. Hilar.).* »

petit à mes yeux ; il ne me paraîtrait pas digne de mes hommages. L'honneur et la gloire de l'homme consiste à ne courber son front, à ne plier son genou que devant l'infini et l'incompréhensible.

Ai-je donc à craindre de me trop abaisser en adorant l'ineffable Trinité ? Par qui , en effet , a été cru et adoré ce mystère ? Par les plus grands génies du monde. Il n'a été nié que par des hérétiques, par des incrédules, parmi lesquels on a pu trouver des hommes d'esprit, mais pas un seul homme de génie ; il a été nié par des esprits faux et des cœurs corrompus. Il a été cru par les Tertullien, les Origène, les Cyprien, les Lactance, les Basile, les Athanase, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostome, les Cyrille, les Ambroise, les Augustin, les Léon, les Bernard, les Thomas, les Albert le Grand, les Bellarmin, les Suarès, les Leibnitz, les Newton, les Bossuet, les Pascal, les de Bonald. Il a été cru dans le monde entier ; il est professé par quatre cent millions de chrétiens, par tout ce qu'il y a de plus élevé sur la terre en fait de raison et de science ; et cela, sans qu'on ait la prétention de le comprendre. Or un mystère incompris et incompréhensible, quelle autre voix que celle de Dieu a pu le proclamer jusqu'aux extrémités de la terre ? quel autre bras que celui de Dieu a pu le faire triompher de la fureur des sectes et des conspirations de l'incrédulité ? quel autre doigt que celui de Dieu a pu l'écrire dans les intelligences les plus hautaines et les plus puissantes, dans les cœurs les plus rebelles, comme dans les plus simples et les plus humbles ? et cela pendant dix-neuf siècles, et au grand jour, tandis que les philosophies et les sectes qui osent nier le dogme de la Trinité, tout en ayant des complices dans toutes les mauvaises passions, se voient encore forcées de se dissimuler, de biaiser dans leur langage, et de chercher à masquer leurs mauvaises doctrines sous quelque apparence de trinité philosophique et nominale.

Donc, par cela même que le dogme chrétien de la Trinité est incompréhensible et cependant cru par tant de multitudes fidèles, il s'ensuit que c'est un dogme divin digne de toute créance. Il s'ensuit que dans son incompréhensibilité il recèle un véritable excès de crédibilité. Tel est, tel fut d'ailleurs toujours le triomphe de toute révélation émanée de Dieu : « Vos témoignages, ô mon Dieu, a dit le prophète, sont toujours croyables ; ils le sont à l'excès (1) ! »

TROISIÈME PARTIE.

Nous avons vu que la très-sainte Trinité avait concouru tout entière à la création de l'homme. *Faisons l'homme*, indique bien clairement la pluralité de coopérateurs. Oui, chacune des personnes divines y contribua et y imprima le sceau de son opération par une faveur particulière. Le Père laissa le sceau de son opération dans l'intelligence, le Fils dans la raison, le Saint-Esprit dans la volonté. Ainsi ce ne fut pas seulement le Dieu *Un*, mais aussi le Dieu *Trine*, qui se manifesta dans la création.

Mais l'homme ne sut pas conserver ce qui l'élevait si haut. Livrée au péché, son intelligence devint aveugle, impuissante à concevoir des pensées justes et raisonnables. Ainsi elle cessa de représenter Dieu le Père, elle cessa de refléter cette lumière de la face divine que la création avait mise en elle (2). La raison ne représenta plus le Dieu Fils, elle cessa d'être la lumière émanée de la lumière. S'égarant dans sa vanité et son orgueil, elle devint un instrument d'erreur et non de vérité. Elle tourna contre Dieu les dons de Dieu même. Elle

(1) « Testimonia tua credibilia facta sunt nimis (Ps. xc1. 7). »

(2) « Signatum est super nos lumen vultus tui (Ps. 1v. 6). »

s'aveugla à dessein pour ne point voir. Sa volonté, désormais perverse et inclinée au mal, cessa de représenter l'Esprit-Saint, c'est-à-dire la volonté pure, droite et sainte qui ne peut jamais vouloir l'iniquité, qui ne peut vouloir autre chose que tout ce qui est bon, tout ce qui est droit, tout ce qui est pur, tout ce qui est digne de tout amour, tout ce qui est saint. L'image de la Trinité, tout en conservant des traits essentiels, demeura altérée, décolorée, déformée. La copie ne semblait plus représenter le divin modèle que pour le déshonorer. « L'homme, dit le prophète, n'avait pas compris l'excès d'honneur auquel il avait été élevé, il était descendu au rang de la brute, qui ne porte point la ressemblance de celui qu'elle ne connaît pas (1). » Sans lumière, sans droiture, sans amour, il ne fût qu'aveuglement, déraison, égoïsme.

La divine Trinité en eut compassion et résolut de retoucher et de restaurer son œuvre qu'une main ennemie avait gâtée. Une grâce de régénération et de renouvellement fut attachée aux eaux du baptême, dès le jour où, sur le Jourdain, la Trinité sainte se révéla d'une manière éclatante. Par l'effet de cette grâce dut être effacé tout ce que l'homme avait mis de vétusté dans l'œuvre divine; et en même temps dut reparaître le coloris et la beauté de l'image céleste. Oh! s'il nous était donné de contempler cette œuvre de renaissance et de restauration divine, s'il nous était donné de contempler l'âme ainsi régénérée par la Trinité sainte, nous tomberions prosternés, éblouis de tant de splendeur! C'est Dieu lui-même qui nous apparaîtrait dans l'image, œuvre de ses mains!

(1) « Homo cum in honore esset comparatus est jumentis insipientibus » (Ps. XLVIII, 13). »

Le baptême nous est conféré au nom de la sainte Trinité ; et cela pour nous avertir que comme les trois personnes divines ont concouru à l'œuvre de notre création, et que chacune d'elles nous a donné quelque chose du sien pour nous faire vivre de la vie intellectuelle ; de même toutes les trois concourent à notre régénération spirituelle et à notre sanctification, et nous ont donné chacune quelque chose du leur, pour nous faire vivre de la vie spirituelle. Or comme dans la création le Père a mis en nous l'intelligence, le Fils la raison, le Saint-Esprit l'ordre et l'harmonie ; ainsi dans la régénération que saint Paul appelle une création nouvelle, le Père met en nous la foi, le Fils l'espérance, le Saint-Esprit la charité. Jésus-Christ ayant dit : Personne ne vient à moi, que mon Père ne l'attire (1), et la foi nous étant d'ailleurs présentée comme le fondement et le principe de toute religion, nous devons comprendre que la foi est nécessairement le don du Père. Ensuite saint Pierre nous ayant dit que Jésus-Christ nous a régénérés en espérance vivante (2), et saint Paul appelant Jésus-Christ notre espérance (3), nous ne saurions douter un seul instant que l'espérance ne soit le don particulier du Fils. Enfin le même saint Paul enseigne assez ouvertement que la charité est le don propre du Saint-Esprit, quand il nous dit que c'est le Saint-Esprit qui répand la charité divine dans nos cœurs (4).

Admirez la beauté et l'harmonie du plan divin. De même que dans l'ordre naturel c'est de l'intelligence que naît la pensée, et que la volonté ensuite procède de ces deux choses

(1) « Nemo venit ad me, nisi Pater meus traxerit eum (Jo. vi. 44). »

(2) « Regeneravit nos in spem vivam (I Petr. i. 3). »

(3) « Christus spes nostra (I Timoth. i. 1). »

(4) « Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per spiritum sanctum qui datus est nobis (Rom. v. 5). »

unies, intelligence et pensée. Ainsi dans l'ordre surnaturel c'est de la foi que naît l'espérance, et c'est de l'espérance et de la foi que naît la charité. Or comme intelligence, pensée et volonté sont trois choses distinctes et cependant ne constituent qu'un seul tout, l'âme raisonnable ; de même la foi, l'espérance, la charité, sont trois vertus réelles et distinctes, et cependant elles ne constituent qu'une seule chose, l'état de l'âme vraiment chrétienne, de l'âme qui vit de la vie de la grâce.

Conformément à l'institution de Jésus-Christ, l'énonciation du mystère de la très-sainte Trinité entre dans tous les sacrements ; et cela afin que nous comprenions, dit saint Augustin, qu'il n'y a de grâce de salut que par la très-sainte Trinité. C'est au nom de la très-sainte Trinité qu'est baptisé le catéchumène, qu'est confirmé le chrétien, qu'est absous le pécheur. C'est en ce nom béni qu'est dispersée l'Eucharistie, qu'est donnée l'onction aux malades, qu'est consacré le prêtre, que sont formés les liens sacrés du mariage.

C'est la sainte Trinité qui éclaire l'infidèle, qui convertit l'hérétique, qui justifie le pécheur et sanctifie le juste. C'est d'elle que s'inspire le zèle de l'apôtre, la force du martyr, la fidélité des vierges, la ferveur du pénitent, la piété et l'austérité du solitaire. C'est elle qui soutient le *viateur*, console le mourant, couronne l'élu.

Très-sainte et auguste Trinité, nous ne connaissons pas ce que vous êtes en vous-même. Nous ne pouvons qu'adorer votre inaccessible lumière. Mais nous voyons bien ce que vous faites. La splendeur de vos œuvres nous dit l'excellence de votre nature. Comment vous témoignerons-nous notre reconnaissance ?

Le premier acte de notre gratitude devra être d'abord l'acte d'une foi humble et parfaite. Lorsqu'on doit tout à un

bienfaiteur, n'est-ce pas la propension et le premier mouvement de tout cœur bien né, que de pouvoir offrir en hommage à ce bienfaiteur les prémices de tout ce qu'on a reçu de plus excellent entre ses dons ? Par l'acte de foi nous abaïssons devant Dieu tout ce qu'il nous a donné de plus excellent : la faculté de connaître, de comprendre et d'embrasser la vérité. Qu'est-ce donc en nous qui pourrait refuser de s'abaïsser devant les hauteurs de l'intelligence infinie ? Nous sommes à nous-mêmes un mystère et une énigme, parce qu'il a plu à la Trinité sainte de laisser tomber sur notre être intellectuel et surnaturel quelque reflet de sa splendeur. Et nous refuserions de baisser nos yeux devant la splendeur des splendeurs, devant les hauteurs inaccessibles à toute hauteur créée ? Non, non, nous ne refuserons pas l'acte de notre foi à la Trinité sainte. Nous savons que descendre par les abaïssements volontaires de la foi, c'est le seul moyen de ne pas descendre jusqu'à l'abîme éternel par les abaïssements contraints réservés à l'incrédule.

Mais croire à ce grand mystère serait-ce assez ? Une foi soumise et humble, dit saint Hilaire, ne suffit pas ; Dieu veut encore être servi par une foi vivante et active. Soumettre la raison n'est que le commencement et le début. La foi doit régner encore sur les affections et sur toute la conduite ; il ne suffit pas qu'elle les rectifie et les dirige au bien ; il faut surtout qu'elle les mette à l'abri de toutes les influences délétères. La Trinité a déposé en nos cœurs son auguste ressemblance. Que fait-on dans les arts quand il s'agit de tableaux sortis de la main d'un grand maître ? On les garantit avec soin des injures de l'air et de toute avarie. Notre âme, chef-d'œuvre du Dieu créateur et rédempteur, devra-t-elle être gardée avec moins de sollicitude ? Craignons pour elle l'air contagieux du monde, les tentations de toute sorte ; n'oublions jamais le conseil du sage : « Gardez avec toute sorte

de soin et de vigilance votre cœur, Dieu y a déposé un germe de vie divine (1). »

Or, la meilleure garde, la meilleure défense dont nous puissions entourer notre cœur, ce sera la fréquente invocation de la Trinité sainte. C'est ce que l'Église nous insinue suffisamment par son exemple, par toutes les pratiques de son culte. Elle ne commence rien sans le signe de la croix accompagné des paroles que Jésus-Christ a révélées : Au nom du Père, etc. Dans toutes les oraisons de sa liturgie, elle invoque ou rappelle les trois personnes divines ; elle ne termine aucune hymne, aucun psaume, que par la doxologie sacrée en l'honneur de l'auguste Trinité. Ainsi, plus de cent fois par jour, elle oblige ses ministres à louer et invoquer sur la terre cette adorable Trinité que louent et invoquent sans fin dans les cieux les hiérarchies angéliques. L'Église sait bien que nous ne pouvons rien dire à Dieu de plus agréable, rien de plus utile pour nous-mêmes. Ce nom est la terreur de tous nos invisibles adversaires ; il renferme d'ailleurs tous les baumes, tous les préservatifs utiles à l'âme contre les contagions du monde.

Il ne sera pas superflu d'ajouter qu'invoquer le nom de la Trinité sainte, c'est un moyen sûr de plaire à la reine des cieux. Oui, Marie, fille chérie du Dieu Père, Marie, mère sans tache du Dieu Fils, Marie, épouse sainte du Dieu Esprit de sainteté, Marie ne saurait être indifférente à rien de ce qui intéresse la Trinité auguste. Marie sait bien ce qu'elle doit à chacune des personnes divines ; elle sait bien ce qu'elles lui ont conféré de grandeurs et de privilèges ; elle qui de toutes ses gloires a prétendu ne retenir que le titre de servante du Seigneur, ne peut que sympathiser à tous ceux qui se

(1) « *Omni custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit (Prov. iv. 23).* »

proclameront les serviteurs du Dieu Père, Fils et Saint-Esprit. Imitons donc la sainte Église qui, dans ses litanies, après avoir imploré merci auprès du Père, du Fils et du Saint-Esprit, s'avance vers Marie et l'invoque à son tour par cette touchante prière : Sainte Marie, priez pour nous. *Sancta Maria, ora pro nobis*. Oh ! l'Église est sûre d'avoir accès auprès de cette sainte Mère et de toucher son cœur, quand elle a dit auparavant : *Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis*. Oui, nous avons tous besoin de la commisération d'un Dieu Père, qui peut nous dire : « où a été jusqu'ici l'honneur rendu à ma paternité (1) ? » Nous avons besoin de la commisération d'un Dieu Rédempteur, qui est en droit de dire : « Mon peuple, qu'ai-je pu faire que je n'aie pas fait pour vous sauver (2) ? » Nous avons besoin de la commisération d'un Dieu Esprit-Saint, qui est en droit de nous dire : « Qu'avez-vous fait de mes dons qui vous ont été prodigués dès le bain de la régénération opérant par l'Esprit de Dieu (3) ? »

Mais l'auguste Marie n'a qu'à se présenter pour intercéder en notre faveur ; elle réunit en elle les titres et les droits les plus sacrés qu'il y ait au ciel et sur la terre : FILLE, MÈRE, ÉPOUSE, elle commande en suppliant, parce qu'elle supplie au nom des plus puissantes affections que Dieu ait pu tirer des trésors de son amour.

Nous n'avons donc autre chose à faire qu'à la supplier de ne pas nous refuser sa puissante intercession, maintenant et à l'heure de notre mort. *Nunc et in hora mortis nostræ. Amen.*

(1) « Si ergo Pater ego sum, ubi est honor meus ? (*Malac. i. 6*). »

(2) « Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ (*Is. v. 4*). »

(3) « Lavacrum regenerationis et renovationis Spiritus sancti (*Tit. iii. 5*). »

SERMON

SUR L'AMOUR DE DIEU.

POUR LE DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, ex tota anima tua, ex tota mente tua. Hoc est maximum et primum mandatum; secundum autem simile est huic; diliges proximum tuum sicut teipsum (Matth. xxii. 37, 38, 39).

Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toute ton âme ! C'est le plus grand et le premier des commandements. Le second est semblable au premier : Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

SEMBLABLE à l'enfant qui vient de naître, et dont le cœur seul de sa mère devine les souffrances physiques et se hâte d'y apporter remède, l'homme sent ses instincts et ses besoins moraux, mais il ne les comprend pas, il ne sait pas s'en rendre compte, il ne connaît pas les moyens de les faire cesser (1). C'est Dieu seul qui peut révéler l'homme à l'homme même, et lui apprendre les vraies exigences de sa nature, les vraies conditions de son être et la vraie manière de s'y conformer.

Ainsi, créé de Dieu, pour Dieu, l'homme ne peut trouver le repos de son cœur que dans l'amour de Dieu. Vous nous avez créés pour vous, disait à Dieu saint Augustin, et notre cœur est dans l'agitation jusqu'à ce qu'il se repose en vous ! L'amour de Dieu n'est pas un poids pour le cœur de l'homme, mais un allègement ; ce n'est pas un joug, mais un affran-

(1) « Quasimodo geniti infantes (I Petr. II. 2). »

chissement; c'est la satisfaction de tous les désirs de son âme; c'est la perfection de sa nature; c'est l'ennoblissement de son être, c'est le comble de sa félicité.

Mais le fait est que si Dieu n'avait pas appris lui-même à l'homme ce besoin que nous avons d'aimer Dieu, l'homme ne s'en serait jamais douté; il n'aurait jamais cru possible d'aimer, lui, être fini et imparfait, l'être parfait, l'être infini. La preuve en est que toutes les fois que la raison philosophique a voulu marcher seule dans la connaissance des rapports entre Dieu et l'homme, elle n'a jamais rien pensé ni rien dit de l'amour de l'homme envers Dieu, et que c'est Dieu seul qui, dans l'ancienne loi et dans la nouvelle, a révélé à l'homme non-seulement la possibilité, mais aussi la nécessité d'aimer son Dieu; et pour l'engager, non-seulement il a permis à l'homme de l'aimer, mais il l'y a même obligé; et il a fait de cet amour le fondement de son divin code, le plus grand de ses commandements, la première de ses lois : *Maximum et primum mandatum*; disant à l'homme, avec ce ton de bonté, de puissance, de majesté et d'empire qui n'appartient qu'à lui : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton esprit, de tout ton cœur, de tout ton être : *Diliges*, etc.

Appelé à vous dire ici quelques mots d'édification, je pense n'avoir rien de mieux à faire, tout en me renfermant dans l'Évangile de ce jour, que de vous entretenir de ce grand commandement de Dieu, d'en relever à vos yeux la nécessité, l'efficacité, l'importance, soit pour la régénération de l'homme, soit pour la restauration de la société. Ce sera le sujet de cet entretien; mais ce n'est que par la lumière de Dieu que l'on peut connaître la puissance, les richesses et les charmes de l'amour de Dieu pour l'homme et de l'homme pour Dieu. Implorons donc cette lumière par l'intercession de Marie, la Mère de la sainte espérance du parfait amour : *Ave Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

RÉGÉNÉRATION DE L'HOMME PAR L'AMOUR DE DIEU.

Il est dit dans les livres saints qu'à peine notre premier père eut commis le péché, Dieu alla le chercher, l'appela à lui par cette douce parole : *Adam, ubi es?* Adam, Adam, où es-tu ? Ce n'était pas la voix du maître qui mande auprès de lui le serviteur rebelle pour le punir ; c'était, dit Origène, la voix du Père qui cherchait son fils égaré pour le sauver (1). C'était, ajoute saint Jean Chrysostome, l'empressement de la mère, qui, voyant de loin son enfant tomber, vole auprès de lui pour le relever (2). En effet, Dieu ne réprimande pas Adam prévaricateur, il ne lui dit pas : Scélérat, impie, qu'as-tu donc fait ? Il l'appelle tout simplement par son nom, pour lui inspirer la confiance, pour l'attirer à la sincérité du repentir, à l'humilité de la confession, et lui faire entrevoir le pardon déjà prochain : *Fiduciæ occasionem probens ut per peccati confessionem peccatum ablueret.* (Orig.)

Toutefois Adam rougissant de sa faute, tremblant d'effroi au son même de cette voix de l'amour de son Dieu courut, se cacher avec sa compagne parmi les arbres du paradis pour se dérober à la divine présence (3).

Mais n'allez pas croire, dit le grand Origène, que ce fut par un trait d'irréflexion ou de délire qu'Adam alla chercher au milieu des arbres un asile, une protection contre le courroux de Dieu ; ce fut par un instinct prophétique qui lui fit

(1) « Quis Pater tanta cura perditum quærit filium (Orig.) ? »

(2) « Ad collapsum descendit ; jacentem sublevavit (S. Jo. Chrys.). »

(3) « Cum audisset Adam vocem Domini Dei sui abscondit se et uxor ejus in medio ligni (Gen. III. 8). »

pressentir ce grand mystère que l'homme pécheur ne saurait trouver aide ni refuge assuré, contre la justice de Dieu, qu'auprès de l'arbre de la croix (1).

Cependant parce qu'il n'eut alors qu'une idée confuse de ce mystère, Adam n'en trembla pas moins au son de la voix de Dieu (2).

Or ce récit historiquement vrai est en même temps mystérieusement prophétique. Dans l'histoire du père est tracée d'avance l'histoire des enfants. Héritiers du péché d'Adam, ils le seront de sa peur. Ils ne se rappelleront plus le nom de Dieu qu'en tremblant ; et la crainte de Dieu, particulièrement après le déluge, deviendra le sentiment le plus commun de l'humanité.

Ce n'est pas que l'espérance eût tout à fait abandonné la terre. La tradition, par la promesse du Rédempteur, avait répandu et perpétué dans le monde l'espoir de la réconciliation future de l'homme avec la Divinité. Mais parce que ce Rédempteur promis depuis tant de siècles ne venait pas encore, l'humanité, dit saint Bernard, avait commencé à n'y plus croire, à désespérer de son pardon, et tremblait plus que jamais sous le poids écrasant du dogme traditionnel de sa proscription originelle (3).

La religion du monde n'était donc, à des exceptions près, que la religion de la peur. Toutes les cérémonies du culte ne présentaient à l'esprit que l'idée d'un Dieu courroucé et n'alimentaient que la crainte dans les cœurs. La joie était bannie de toutes les cérémonies religieuses. Un sacerdoce affreux ne

(1) « Significans jam tunc nullum aliud peccatoribus perfugium conquirendum nisi in arbore crucis. (*Orig.*). »

(2) « Audivi vocem tuam et timui (*Ibid.* 10). »

(3) « Promittebatur sed non sentiebatur et a multis jam non credebatur » (*S. Bern.*). »

parlait jamais de la divinité aux peuples que pour les engager à l'apaiser par des sacrifices de sang, par des hécatombes de victimes humaines.

Chez les Juifs eux-mêmes, chez lesquels la loi des sacrifices et les prophètes maintenaient, avec la foi du Messie, un germe de confiance et d'amour, l'espérance ne ressortait cependant qu'avec difficulté de ce mystère du pardon, aperçu de loin par les anciens justes, d'après saint Paul, et salué avec tristesse dans les épaisses ténèbres de l'avenir : *A longe adspicientes et salutantes* (1). La confiance y était presque aussi sombre que le doute, aussi timide que la peur; et l'esprit de religion n'était que celui de la crainte et de la servitude (2).

Oh! qu'ils étaient affreux et lamentables les effets de cette crainte de Dieu qui dominait alors l'humanité presque tout entière! Ce n'était pas cette crainte de Dieu, principe de la sagesse qui ouvre le cœur à la grâce et qui facilite les conquêtes de la charité (3). Ce n'était pas cette crainte de Dieu, l'un des dons de l'Esprit-Saint : *Spiritus timoris Domini*, qui a son principe dans l'amour initial de Dieu, et qui fait le bonheur d'un cœur où elle domine : *Beati omnes qui timeant Dominum*! Ce n'était pas cette crainte de Dieu, qui est comme la pudeur de l'âme; qui est semblable à l'amour respectueux d'un fils, à l'amour timide de la nouvelle épouse; qui n'exclut pas la confiance, mais la soutient, l'ennoblit et la perfectionne.

C'était, au contraire, la crainte diabolique, n'ayant que la haine secrète de Dieu pour principe, et ne devant avoir que l'éloignement de Dieu et l'abrutissement de l'homme pour résultat. Car, d'après la remarque de saint Paul, telle fut la

(1) (*Hebr.* xi. 13.)

(2) » *Spiritus servitutis in timore* (*Rom.* viii. 15). »

(3) » *Initium sapientiæ timor Domini.* »

cause de cette espèce de fureur avec laquelle les hommes, dans leur désespoir, se livrèrent aux jouissances matérielles, à toutes les infamies de l'impureté (1).

Mais ce n'est pas tout : créé de Dieu pour Dieu, l'homme ne peut se passer de Dieu ; et tout en s'efforçant d'en effacer l'idée de son esprit à cause de la peur que Dieu lui fait, il voudrait penser à Dieu toujours ; être toujours en sa compagnie à cause de l'immense besoin qu'il en a.

Or, voulez-vous savoir comment l'homme résoudra le grand problème de ces deux sentiments contradictoires qu'il éprouve en lui-même par rapport à Dieu : de la peur qu'il avait de Dieu et du désir naturel qui l'attirait incessamment vers Dieu ? L'homme, dit saint Paul, eut recours à des dieux de sa création, à des dieux incapables de lui faire peur, de lui rien reprocher, capables au contraire de justifier ses vices et d'encourager ses passions ; et c'est là l'une des causes les plus puissantes de l'idolâtrie, de cet horrible et sacrilège découragement de l'esprit par lequel l'homme prostitua aux créatures le culte qu'il devait à l'incorruptible Divinité, transforma tout en dieu, non-seulement l'homme, mais aussi la brute, non-seulement les plaisirs, mais aussi les crimes, et alors tout fut dieu excepté le Dieu véritable (2).

Ces horribles effets de la crainte servile de Dieu parmi les peuples païens se renouvellent tous les jours sous nos yeux au sein même du christianisme. Oui, dans ces hommes dont la vie désordonnée vous scandalise, dont l'incrédulité poussée jusqu'au cynisme vous effraye, l'écroulement hideux de

(1) « Desperantes semetipsos tradiderunt impuditiæ, in operationem immunditiæ omnis (*Ephes. iv. 19*). »

(2) « Et mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei in similitudinem imaginis corruptibilis hominis et volucrum, et quadrupedum, et serpentium (*Rom. i. 23*). »

leur intelligence et de leur cœur n'est dû qu'aux effets de la crainte servile de Dieu. Élevés autrefois sur les genoux de l'Église, ayant grandi dans une atmosphère chrétienne, la foi est au fond de leur cœur; mais c'est la foi sans amour, la foi des démons, dont saint Jacques a dit : « Les démons croient et ils croient jusques à trembler de terreur (1). » Avec l'amour de Dieu, ils ont perdu toute confiance. Ces hommes aux apparences gaies, à l'air dégagé, aux manières libres, au visage enjoué, qui affectent à l'extérieur un esprit calme, une âme tranquille, un cœur content; ils tremblent au nom de Dieu, ils désespèrent de pouvoir se réformer; ils se corrompent toujours davantage; désespérant de servir Dieu, ils l'offensent; désespérant de l'aimer, ils le haïssent; désespérant de le posséder, ils le nient. Dès lors ils cherchent à se former des faux dieux à la place du Dieu véritable. Ils s'enfoncent dans tous les vices. Ils font des dieux de tous les objets de leurs instincts, de leurs passions; ils se font dieux eux-mêmes. Ils se prosternent devant tout, ils adorent tout; ils se dévouent, ils s'immolent à tout excepté au Dieu véritable; vrais idolâtres! car le Dieu de l'homme est tout ce qui obtient la préférence dans le cœur de l'homme (2). Le plus idolâtre n'est pas celui qui courbe le genou devant la statue de Vénus ou de Brahma, combien plus idolâtre est celui qui se prostitue aux passions. L'avarice, par exemple, qu'est-elle si ce n'est le culte et l'idolâtrie de l'or (3)? L'idolâtrie ne consiste pas tant dans les prostrations extérieures que dans l'adoration intérieure des objets de nos affections criminelles.

Ainsi la crainte de Dieu avait poussé l'homme dans tous les

(1) « *Dæmones credunt et contremiscunt (Jac. II. 19).* »

(2) « *Quidquid.... in dilectionis lance præponderat Deus est....* »

(3) « *Avaritia quæ est simulacrorum servitus (Coloss. III. 5).* »

excès, en le faisant passer par toutes les erreurs, elle l'avait dépravé dans toutes les puissances de son esprit, dans tous les sentiments de son cœur. Elle l'avait corrompu jusqu'à dans toutes les fibres les plus profondes de sa nature : elle en avait fait un démon par l'orgueil, une brute par l'impureté, un insensé par la superstition.

Or le moyen que l'homme tombé si bas pût se relever ? Le moyen de lui faire changer des habitudes que quarante siècles avaient converties en une seconde nature ?

Cette restauration ne pouvait se faire que par des moyens tout contraires à ceux qui avaient causé en lui de si profonds ravages, de si lamentables ruines.

Mais était-il facile de faire passer l'homme de cet état de terreur et d'effroi, cause de sa dégradation, à l'amour de Dieu auquel était attachée la réforme de son cœur, la restauration de sa dignité ? Hélas ! que parlé-je de restauration et de réforme ? Il s'agissait en quelque manière de le créer de nouveau : *Sed nova creatura*. (Galat. vi. 15.)

Ce n'était donc pas assez, dit Tertullien, que Dieu vînt jusqu'à l'homme ; puisque l'homme ne pouvait pas de son propre mouvement aller à Dieu. Voici ce qu'il fallait : Dieu devait venir à l'homme, en qualité d'homme, comme l'égal de l'homme, afin d'inspirer à l'homme le courage d'approcher de Dieu, de traiter sur le pied d'une égalité parfaite avec Dieu (1).

Saint Paul, mieux encore que Tertullien, avait dit : Pour arrêter l'homme dans sa fuite, pour le ramener de son éloignement, pour le dompter dans sa solitude sauvage, pour le relever de son abattement, pour calmer ses appréhensions et ses frayeurs, pour subjuguier en quelque sorte son cœur

(1) « Ut homo ex æquo agere ad Deum posset (Tertull.). »

et y faire naître la confiance et l'amour; il était nécessaire que Dieu, en venant à l'homme, lui cachât les splendeurs de sa majesté, les motifs de sa colère, les menaces de sa justice, sous le voile de l'humanité, de la clémence, de la miséricorde et de la douceur; qu'il apparût revêtu des dehors d'une amabilité infinie. Il était nécessaire que le Dieu sauveur de l'homme, divin en tout et sous tous les rapports très-ressemblant à l'homme, se fit son ami, son compagnon, son frère; descendît avec lui aux démonstrations de familiarité, de confiance, de tendresse ordinaires aux personnes égales entr'elles par nature et par condition. Il était nécessaire, en un mot, qu'il révélât sous les traits de l'humanité le Dieu des miséricordes infinies (1).

Où, cet aimable Sauveur n'est pas venu seulement comme un Dieu gracieux, bénissant, charitable; mais il est venu, il a passé sur cette terre comme la grâce même, la bénignité même, la charité même, personnifiées en lui, représentées en lui, rendues sensibles en lui, avec toute la force de leurs charmes, avec toute la douceur de leurs attraits (2).

Ne vous étonnez pas, dit saint Pierre Chrysologue, de cette économie du mystère de l'Incarnation, de cette magnificence de miséricorde, je dirai presque de cette prodigalité, de ce luxe de bonté. C'est ainsi qu'a dû apparaître le Dieu qui venait non pas pour être craint, mais pour être aimé; le Dieu qui venait chasser de nos âmes la peur pour y faire régner la charité (3).

Mais tout cela ne suffisait pas encore : en même temps qu'il inspirait l'amour de Dieu par les attraits extérieurs de

(1) « Debuît per omnia fratribus similari, ut misericors fieret (*Hebr.* II. « 17). »

(2) « Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei (*Tit.* III. 4). »

(3) « Et qualiter nasci debuît qui amari voluit, non timeri; qui venit timorem pellere (*S. Petr. Chrys.*). »

sa personne ; il devait nous y engager aussi par le charme et l'autorité de sa parole ; et c'est ce qu'il a accompli en faisant de l'amour de Dieu le premier article de son code, le plus grand de ses commandements, le fondement de toutes ses lois : *Hoc est maximum et primum mandatum.*

La philosophie avait dit aux hommes : Respectez Dieu, parce que Dieu est une nature parfaite. Le paganisme avait dit : Tremblez devant Dieu, parce que Dieu est un maître courroucé et sévère. Il était réservé à l'Évangile de dire aux hommes : « Aimez Dieu ; parce que Dieu est pour vous tous le vrai, l'unique Père : *Diliges Dominum Deum tuum... Unus est pater vester qui in cœlis est.* »

La philosophie n'avait su imaginer que le culte du respect ; le paganisme que le culte de la crainte. C'est l'Évangile qui devait inaugurer le culte de Dieu par l'amour.

Sans cette grande parole sortie de la bouche de Jésus-Christ, jamais l'homme ne se serait douté que Dieu eût agréé et, qui plus est, sollicité notre amour. Jamais il ne se serait douté que Dieu lui permit de l'aimer. Pour guérir ses préjugés, dissiper toutes ses appréhensions, Jésus-Christ nous assure aujourd'hui que Dieu non-seulement agréé notre amour, mais qu'il l'exige ; non-seulement il nous le permet, mais il nous l'ordonne, non-seulement il nous en fait l'invitation, mais il nous l'impose comme une loi ; non-seulement il nous le manifeste comme un désir, il nous en fait un commandement.

C'est cet Évangile, c'est cette bonne nouvelle annoncée au monde par les apôtres, c'est l'exposition de ce grand mystère de la miséricorde et de la bonté divines qui apprivoise l'homme, le dompte et le ramène à Dieu.

Saint Jean devenu le théologien, l'évangéliste de la charité, parce qu'il eut le bonheur de reposer sur le cœur de Jésus-Christ, foyer d'amour infini, d'en sentir les douces palpita-

tions, d'en pénétrer les secrets, saint Jean nous a conservé un essai de cette prédication des apôtres aussi suave que forte, aussi attrayante que sublime.

« Nous vous prêchons, disaient donc les envoyés de Jésus-Christ aux hommes, nous vous prêchons le Verbe éternel qui s'est fait homme, qui est mort pour l'homme, pour donner la vie à l'homme, et que nous-mêmes nous avons entendu de nos oreilles, vu de nos yeux, touché de nos mains (1).

« Frères, nous vous disons ces choses si douces, si touchantes, afin que vous aussi vous preniez courage et veniez vous joindre à nous; et que tous ensemble nous allions aux pieds du Verbe divin, et formions une seule et même société, une seule et même famille, sous le même père qui est Dieu; avec le même frère qui est son Fils; et qu'à la crainte de Dieu, sentiment sombre et funeste, succède, dans nos cœurs la sainte joie, la joie parfaite, fille du divin amour (2).

« Jadis nous n'osions pas nous résoudre à nous approcher de Dieu; nous craignions d'en être repoussés et punis. Mais maintenant, dès l'instant que ce Dieu nous a envoyé son propre Fils qui fut victime expiatoire de nos péchés; maintenant que Dieu a fait les premiers pas vers nous et qu'il a été le premier à nous aimer, nous ne pouvons plus lui refuser notre amour (3). »

C'est ainsi que les apôtres évangélisaient le monde; et à peine ce langage d'amour, qu'aucune langue humaine n'avait jamais articulé jusque-là, qu'aucune oreille humaine n'avait

(1) « *Quod vidimus, quod audivimus, quod manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ, hoc annuntiamus vobis (I Jo. i. 1).* »

(2) « *Et hoc annuntiamus vobis, ut et vos societatem habeatis nobiscum, cum Deo et vero Filio ejus Jesu Christo, et gaudium vestrum sit plenum (I Jo. i. 3).* »

(3) « *Non quasi nos dilexerimus Deum, sed quoniam ipse prior dilexit nos; et misit Filium suum propitiationem pro peccatis nostris (I Jo. iv. 10).* »

jamais entendu, résonna aux oreilles des fils des hommes et se répéta dans leur cœur, le monde s'ébranla; une révolution s'opéra dans tout ce que la nature humaine a de plus intime. Le cœur de l'homme fut transformé. La peur l'avait fait tomber dans la boue. L'amour le ramassa, le purifia, l'éleva jusqu'à la sainteté, à la gloire de Dieu; et cette prophétie de David s'accomplit : « En vain l'homme s'est confié dans la profondeur de ses pensées. Il n'a fait que s'abaisser, en voulant s'élever. Dieu seul triomphera (1), » parce que Dieu seul peut relever et réhabiliter l'homme.

Le feu de la charité se répandit dans le monde et y consuma toutes les attaches profanes. L'homme commença à regarder comme père le Dieu devant lequel il avait tremblé comme devant un ennemi redoutable. On commença à invoquer avec une tendresse toute filiale le saint nom de Dieu, que jadis on n'articulait qu'avec frayeur. L'âme chrétienne commença à appeler Dieu : Mon bien-aimé, mon frère, mon ami, mon bien, mon tout, mes délices; voici mon Dieu! je traiterai avec lui en toute confiance; je n'aurai plus peur (2). Ainsi là où avait régné la terreur, régna l'amour, l'amour le plus pur dans ses motifs, le plus généreux dans ses offrandes, le plus constant dans ses épreuves, le plus héroïque dans ses sacrifices. Dix-huit millions d'hommes de toute condition, de tout âge, de tout sexe, de tendres enfants, des vierges délicates, de faibles vieillards, ne vécurent plus que du bonheur d'aimer Dieu, du désir de s'immoler pour lui, de l'espérance de le posséder, au prix de toute espèce de privations, de peines, de tourments, dont le seul récit fait frissonner d'horreur. Toute leur ambition était de pouvoir sceller de leur sang, sur les bûchers, dans d'affreux

(1) « Accedet homo ad cor altum et exaltabitur Deus (Ps. LIII. 7). »

(2) « Ecce Deus meus, fiducialiter agam et non timebo (Is. XII. 2). »

cahots, sur les échafauds, sous la dent des bêtes féroces, l'efficacité, la force et la constance de leur amour.

Ne vous étonnez pas de ces prodiges de courage et de générosité. L'homme qui aime Dieu, c'est l'homme à l'intelligence éclairée, au cœur pur, à la raison libre, à la volonté droite, aux vues élevées, aux sentiments généreux, aux désirs divins, aux œuvres parfaites ! c'est l'homme régénéré, ennobli, élevé au-dessus de lui-même, au-dessus de l'humanité ! L'homme déifié ! « Ce n'est plus moi qui vis, s'écrie l'apôtre, c'est Dieu qui vit en moi (1). »

Le feu sacré détruit toutes les affections profanes, dompte tous les mauvais instincts, tous les penchants vicieux, divinise le moi humain. La vie mystique, la vie intérieure, la vie parfaite, n'est que la déification du moi humain par l'amour.

Les mêmes effets se produiraient dans ces esprits dégradés par l'erreur, désolés par le doute, déchirés par le remords, abrutis par le vice. Si l'on pouvait parvenir à leur inspirer un peu de confiance en Dieu, ils seraient sauvés. Qu'une étincelle de l'amour de Dieu tombe sur ces cœurs glacés par la volupté, endurcis par l'égoïsme, et aussitôt le marbre devient chair, et bientôt ils ne résistent pas plus que la cire au brasier ardent (2). Personne donc qui doive désespérer de croire, de se convertir et d'aimer. Seulement gardez-vous de résister aux premiers mouvements de l'amour initial. Il n'est pas de profondeur d'où l'on ne puisse sortir, aucun point si éloigné d'où l'on ne puisse retourner, point d'initié si longue qu'on ne puisse faire céder à la pratique de la religion. Car la religion n'est qu'amour : la foi, c'est l'amour qui croit ; l'espérance, c'est l'amour qui attend ; la prière, c'est l'amour qui demande ; le culte, c'est l'amour

(1) « Vivo ego, jam non ego ; vivit vero in me Christus (*Galat.* II. 20). »

(2) « Factum est cor meum tanquam cera liquescens (*Ps.* XXI. 15). »

qui adore; le repentir, c'est l'amour qui regrette; la pénitence, c'est l'amour qui se punit; la charité, c'est l'amour qui se dévoue; le martyr, c'est l'amour qui s'immole (1). Ainsi l'amour de Dieu devient-il un moyen aussi efficace qu'universel de régénération pour chaque homme en particulier.

DEUXIÈME PARTIE.

RESTAURATION DE LA SOCIÉTÉ PAR L'AMOUR DE DIEU.

J'ai à vous montrer encore ce que peut l'amour de Dieu pour la restauration de la société tout entière.

Ce n'est pas la parole d'un législateur humain qui peut régénérer les sociétés. Elle peut imposer des lois, non pas en inspirer l'amour, encore moins changer les cœurs et les plier constamment au devoir. Seul, un législateur divin peut opérer tout ce qu'il énonce. Les mots, dans sa bouche, sont des actes créateurs. Tout ce qu'il dit, il le réalise et l'accomplit. Il n'est donc pas à craindre que la parole de Jésus-Christ soit moins efficace et moins puissante quant à l'amour du prochain que par rapport à l'amour de Dieu. Ce qu'il a fait pour amener le cœur de chaque homme à l'amour du Dieu Père, il le fera pour amener les hommes à l'amour de la fraternité.

C'est en effet dans le sens le plus énergique et le plus absolu que Jésus-Christ a déclaré le second commandement semblable au premier : *Secundum autem simile est huic*. « C'est par une seule et même charité, dit saint Augustin, que nous aimons Dieu et les hommes (2). »

(1) « Plenitudo ergo legis est dilectio; qui diligit, legem implevit (Rom. xiii. « 8 et 10). »

(2) « Una eademque charitate Deum hominemque diligimus, sed Deum « propter Deum, proximum et nos propter Deum (S. Aug.). »

« Les hommes, dit Origène, régénérés par l'amour de Dieu, formés à aimer Dieu comme père commun, commenceront à s'aimer tout naturellement comme frères. L'amour de l'homme est la conséquence nécessaire, le reflet de l'amour de Dieu. On ne peut pas aimer sincèrement Dieu sans aimer l'homme, créature de Dieu, fils de Dieu, image de Dieu, représentant de Dieu, être devenu sacré, déifié par les sacrements, et presque Dieu lui-même : *Ego dixi, Dii estis* (Ps. LXXXI. 6). Impossible d'aimer Dieu, père des hommes, sans aimer les hommes comme des frères. De là, parmi les chrétiens, le respect pour la femme, pour l'enfant, pour l'esclave, pour le pauvre, pour le malade, pour le malheureux. De là les saintes industries de la charité, le dévouement sublime pour essuyer les larmes, soulager les souffrances, améliorer la condition et sauver la vie. Les martyrs de la foi furent en même temps les martyrs de la charité. Le monde païen, étonné de ce spectacle, dompté par ces prodiges, s'avoua vaincu ; il céda moins à la vertu des autres miracles qu'aux miracles de la vertu ; il fut moins entraîné par le raisonnement que par le cœur. De là aussi la propagation si rapide de l'Évangile, les prodiges de la civilisation chrétienne, inconnus chez les infidèles. Car, comme la sainteté véritable n'est que l'amour de Dieu, de même la civilisation n'est que le respect, que l'amour, que le dévouement de l'homme pour l'homme. Mais le respect, l'amour, le dévouement de l'homme pour l'homme ne découlent que de l'amour de Dieu. Le commandement d'aimer l'homme n'a sa racine, son appui, sa raison d'être que dans le commandement d'aimer Dieu : *Secundum autem simile est huic*. L'amour de Dieu est donc le fondement de la vraie civilisation.

Catholiques et Français, vous que vos bonnes mères, ces premiers apôtres de l'homme, ces premières évangélistes qui

révèlent Dieu à l'homme, ont accoutumé, dès la plus tendre enfance, à appeler Dieu votre Père; vous qui avez sucé avec le lait la foi, l'espérance et l'amour de Dieu, vous êtes dans l'impossibilité heureuse de comprendre l'ineffable prodige, l'immense portée de cette résurrection morale de l'homme par l'amour. Lorsque vous les voyez si communs, si faciles, si populaires parmi nous, ces sentiments de confiance en Dieu et de sympathie pour nos semblables, vous croyez ces sentiments une chose toute naturelle, toute spontanée, vous les regardez comme l'épanouissement propre de l'âme humaine. Mais pour vous convaincre que ce sont les prodiges de l'amour de Dieu, allumé divinement parmi les peuples chrétiens, vous n'avez qu'à jeter les yeux sur ces peuples malheureux qui sont restés étrangers à la bonne nouvelle, ou qui l'ont repoussée obstinément. Chez eux, Dieu n'est qu'une redoutable énigme qui glace le cœur d'effroi, qui asservit l'homme à une loi de fer, qui le tient cloué dans un fanatisme désespérant; Dieu n'est qu'un maître sévère, une puissance ennemie qu'on s'empresse d'apaiser par d'horribles sacrifices; tandis que, dans le désespoir de goûter les délices de l'esprit, on se plonge dans les jouissances corporelles et dans tous les vices, jusqu'au plus complet abrutissement.

Ignorant le dogme sanctificateur de la paternité divine, ils ignorent le dogme civilisateur de la fraternité humaine. Là, l'homme hait l'homme; là, l'homme méprise, exploite, asservit l'homme. Là, le juste, c'est l'utile; la raison, c'est le caprice; le droit, c'est la force; et de là la véritable barbarie. Car, comme l'absence d'amour de Dieu est la dépravation ou la véritable barbarie de l'âme, de même l'absence d'amour pour l'homme est la barbarie ou la dépravation de la société.

Ce n'est qu'en aimant Dieu qu'on peut réellement aimer

l'homme, et par conséquent là où Dieu n'est pas aimé, est seulement craint, est haï, il n'y a qu'indifférence, mépris, haine pour l'homme. Partout où Dieu est blasphémé, l'homme est crucifié, partout où le culte n'est que superstition, partout où manque la religion véritable, là aussi manque le véritable lien entre les hommes, la véritable civilisation ; là il n'y a que passion, caprice, arbitraire, tyrannie, oppression, barbarie en un mot.

La barbarie fait peur ? Qui donc voudrait être barbare ? Alors on a imaginé de singer le christianisme. On a appelé les peuples à la fraternité. Vaine et puérile tentative de vouloir établir la fraternité humaine, en oubliant la filiation qui nous rattache à Dieu ! Non, les hommes ne peuvent s'aimer en frères qu'en se souvenant qu'ils sont les enfants de Dieu.

Ne savons-nous pas ce qu'on a fait avec une civilisation oublieuse de Dieu ? au lieu d'avancer on a reculé ; ou si vous voulez, on n'a obtenu qu'un progrès négatif, le progrès dans le mal ; progrès dans la misère, progrès dans les vices de toute sorte. Quoi de plus niais aussi et de plus stupide que de vouloir faire sur la terre les affaires de l'homme qui descend du ciel ? Qu'est-ce, s'il vous plaît, que ces législateurs qui, en méditant leurs lois, n'ont jamais en vue Dieu, le souverain législateur (1) ? Pour améliorer la condition de l'homme, il faut s'entendre avec Dieu : il faut consulter Dieu, invoquer Dieu, s'appuyer sur Dieu, tendre à ramener en tout l'homme vers Dieu. En oubliant Dieu, on ne fera jamais rien pour l'homme.

Pour bien comprendre ceci, il suffit de se demander ce que deviennent sans l'amour de Dieu les trois pouvoirs cons-

(1) « Non proposuerunt Deum ante conspectum suum (Ps. LIII. 5) ! »

titutifs de toute société : la famille, le pouvoir public, l'Église. Sans l'amour des parents, point de famille ; sans l'amour du pouvoir public, point d'État ; sans l'amour des ministres sacrés, point d'Église. Mais ces différents amours n'auront ni sincérité, ni durée, qu'autant qu'ils seront puisés dans le ciel. Ce n'est pas pour ce qu'ils sont en eux-mêmes, c'est pour ce qu'ils représentent que ces pouvoirs doivent être aimés. Il faut aimer le pouvoir domestique, en tant que représentant le Dieu créateur, et continuant ici-bas l'action divine, l'action créatrice qui fait naître l'homme. Il faut aimer le pouvoir public, quels que soient sa forme et son nom, comme représentant le Dieu conservateur, continuant l'action divine qui protège et maintient les individus et les familles. Il faut aimer le pouvoir religieux, autant qu'il représente le Dieu sanctificateur et qu'il continue l'action sanctificatrice. L'expérience et l'histoire sont là pour nous dire ce que deviennent ces pouvoirs quand ils ne sont pas aimés.

Avant qu'on eût imaginé d'appeler Dieu l'*Être suprême*, Dieu n'était chez vous, Français, que le **BON DIEU**. Ce mot était un acte public d'amour, l'expression du sentiment universel de toute une nation. Les mots universels sont toujours l'expression de sentiments universels. La foi en Dieu était donc alors la foi au Dieu de bonté, au Dieu père. De cette paternité découlaient toutes les autres. En aimant Dieu, le Dieu bon, on aimait par voie de conséquence le père, on aimait le roi, on aimait l'Église. La notion du Dieu bon disparut et avec elle tous les sentiments affectueux. Bientôt vinrent des lois aussi folles qu'impies. En même temps qu'on décrétait l'existence de l'Être suprême, on décrétait, par la déclaration d'égalité, l'abolition des pouvoirs ; on en décrétait la haine, comme si les sentiments pouvaient être commandés par les lois. Tous les liens sociaux furent brisés. Tout respect, tout amour de

l'homme pour l'homme s'éteignit dans les cœurs. La haine devint le seul patriotisme. On se fit un jeu du meurtre et de l'échafaud, une gloire de la barbarie. Le sang coula à torrents.

Ce ne furent point là des monstruosités exceptionnelles. Ce ne fut que la logique des passions. Ce sera le sort éternel de toute société déshéritée de Dieu. Impossible de contenir autrement que par la force et la contrainte les hommes qui ne s'aiment pas. Laissés libres, ils en viennent bientôt à s'entrégorger, s'entre-détruire. Le glaive même se lasse à réprimer les passions haineuses. L'esclavage devient une nécessité. La justice alors n'est plus qu'une chimère, la fraternité un sacrifice aussi absurde qu'inutile.

Ainsi s'explique ce fait immense, constant, universel : que toute société non chrétienne est esclave. Là où Dieu n'est pas connu sous les rapports de paternité et de filiation, il n'est pas aimé. Là où Dieu n'est pas aimé, les hommes ne s'aiment pas. L'amour de Dieu, ce ciment nécessaire à l'édifice social, sera-t-il suppléé par des moyens artificiels ? Non, ce n'est pas avec des phrases, avec de la poésie, avec des lois, avec des théories froides comme la raison, incertaines comme le doute, vides comme le néant, que l'on pourra changer le cœur de l'homme. Les lois humaines supposent les sentiments, ne les créent pas.

Pour réformer sérieusement l'homme, il faut en faire une nouvelle créature. Seuls les motifs puisés dans les mystères de l'Homme-Dieu éteignent les inimitiés (1).

La charité de par la loi, c'est le communisme. Sans une loi des pauvres, vous n'aviez presque pas de pauvres. On ne meurt pas de faim parmi les peuples de foi. La taxe des pau-

(1) « Ipse est pax nostra..... qui fecit utraque unum.... Interficiens inimicitias in semetipso (*Ephes. II. 14, 16*). »

vres, c'est le pouvoir faisant faire aux riches par force ce qu'ils ne font plus par charité. Sans doute il a bien fallu en venir là, lorsqu'on a eu en perspective l'émeute, le pillage, la guerre civile. Il a bien fallu aviser à combler le vide que laissait la charité. Efforts impuissants ! la bienfaisance contrainte est frappée de stérilité dans sa source même. Elle soulage peu de misères ; elle n'en console aucune ; souvent elle risque de les multiplier.

Maintenant, si vous remontez des effets aux causes, vous pourrez mesurer les effets des mauvaises doctrines. Vous verrez ce que vous devez penser de vos philosophes qui sans nier tout à fait Dieu, lui refusent le titre de Créateur, le dépouillent ainsi du beau titre de Père, et détruisent dans le cœur de l'homme tout sentiment de reconnaissance et d'amour envers Dieu.

Un dieu qui n'a pas créé l'homme n'a plus aucun droit aux hommages de l'homme ; il ne peut guère se mêler efficacement des affaires de l'homme. Pour mieux dire, il doit demeurer étranger à l'homme, tout ainsi que l'homme demeurera étranger à ce dieu. Quelle assurance ai-je qu'il m'aime ? Quelle obligation ai-je de l'aimer ? Un tel dieu est-il véritablement Dieu ?

Je laisse ce dieu aux philosophes, les meilleures gens du monde, comme on le sait, se contentant de tout, même de la misère ; acceptant tout, même l'erreur ; se riant de tout, même de leurs perpétuelles contradictions ; croyant à tout, même à l'absurde, sauf aux sublimes vérités du christianisme. Je laisse ce dieu à leur intelligence étroite, à leur raison facile, à leurs prétentions discrètes, à leurs exigences modérées. Ils peuvent s'en contenter, si cela leur convient. Pour moi, je ne m'en contente pas : à chacun son goût ; mon goût à moi, ni, je pense, le vôtre non plus, ne sera jamais de courber le front devant un pareil dieu. C'est peut-être de la

présomption et de l'orgueil de ma part, de me montrer si difficile, si exigeant en fait de divinité. Mais que voulez-vous ? je confesserai, s'il le faut, mon orgueil : je ne veux pas m'agenouiller devant un dieu qui ne m'appartient pas, qui ne m'aime pas, qui ne se soucie pas de moi, et que moi-même je ne puis pas aimer. Un pareil dieu ne m'intéresse pas ; il ne me satisfait pas ; je ne puis me résoudre à l'adorer. Je déclare que si l'Écriture sainte, si l'Église me proposait un pareil dieu, j'irais chercher ailleurs le Dieu de ma raison, je laisserais là le Dieu de l'Écriture sainte et le Dieu de l'Église.

Je vais au Dieu de la révélation, et je laisse le dieu de la raison philosophique. Il me faut le Dieu chrétien et non pas le Dieu abstrait ; le bon Dieu et non pas seulement le grand dieu. J'ai besoin non-seulement du Dieu qui sait tout, qui peut tout, qui régit tout, qui voit tout, qui précède tout, qui survit à tout, qui récompense tout, qui punit tout ; ce n'est pas assez pour moi : j'ai encore besoin du Dieu qui parle à mon cœur, qui veut mon cœur, et que mon cœur cherche et désire ; qui m'offre son cœur et me demande le mien, qui m'aime et que je puis aimer, sachant tous les titres qu'il eut à mon amour.

Le Dieu vivant auquel tout être aspire, duquel tout être sort, que tout être honore comme son Maître, son Créateur, comme la source de toute consolation, de tout bonheur, c'est là le Dieu devant lequel mon esprit sourit, mon cœur palpite, ma chair même tressaille (1) ; et puisque c'est là le Dieu de l'Écriture sainte, le Dieu de l'Église, je m'arrange très-bien avec lui ; celui-là me console, me satisfait, c'est à celui-là que je veux m'attacher.

(1) « *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum (Ps. LIII. 3).* »

Il m'assure qu'il est prêt à m'aider, à me protéger et à me sauver, parce qu'il m'aime. Je ne puis douter qu'il ne m'aime, puisqu'il veut être aimé de moi ; car le désir d'être aimé est un sûr indice de l'amour. Celui qui veut être aimé, aime certainement lui-même le premier. Quand même il ne m'aurait pas été dit que le Père éternel nous aime : *Pater amat vos* ; par cela même qu'il me commande de l'aimer, qu'il ne dédaigne pas mon amour, qu'il récompense mon amour, je le reconnais pour mon Père, mon Dieu, mon tout. C'est lui que je puis adorer sans me dégrader. Je me prosterne donc à ses pieds, je l'adore, parce qu'il est l'auteur de mon être. Je m'attache à lui, je suis heureux de lui et avec lui ; je mets mon espérance en lui : *Mihi adhærere Deo bonum est* (1). Et puisqu'il ne me permet pas seulement, mais qu'il m'ordonne de l'aimer aussi infiniment qu'il est infiniment bon, je veux l'aimer de tout mon être, de tout mon esprit, de tout mon cœur. Par là tout mon être sera relevé, ennobli ; car c'est en l'aimant que je m'unis à lui, que je deviens lui, un être déifié ! L'objet aimé est dans celui qui aime, comme l'objet connu dans celui qui connaît (2). Je l'aime, je l'embrasse, je le presse sur mon cœur, je le caresse.

Je me donne tout à lui. Je soumets ma raison à son Évangile qui me donne des idées si justes, si grandes, si sublimes, si touchantes de sa divine nature ; les seules dignes de sa majesté et de ma grandeur, dont la philosophie ne s'est jamais doutée. J'accepte sa révélation, j'embrasse son culte, je veux accomplir ses lois. Il sera le Dieu de mon intelligence : *ex tota mente* ; il sera le Dieu de mon cœur, de toutes mes affections : *ex toto corde*. Il sera la règle de

(1) *Ps. LXXII. 28.*

(2) « *Omne amatum est in amante, sicut omne cognitum in cognoscente* » (*S. Thom.*). »

toute ma vie, de toutes mes démarches, le centre de tous mes désirs. Je n'aimerai les créatures qu'en lui, par lui, avec lui, sans préjudice de lui; seul il sera l'objet et le terme de ma foi, de mon espérance, de mon amour; je ne serai heureux que de lui et par lui dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

SUR LA GUÉRISON DE L'AVEUGLE-NÉ.

Deus qui jussit de tenebris lumen splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris, ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu (II Cor. iv. 6).

Le Dieu qui a commandé que la lumière jaillit du sein des ténèbres, c'est lui-même qui a fait briller dans nos cœurs la clarté de la science divine reflétée vers nous par le visage de Jésus-Christ.

LA plus belle et la plus gracieuse des créatures corporelles, la lumière est aussi la plus nécessaire. Sans la lumière le monde ne serait qu'une horrible prison dans laquelle les hommes et les animaux, forcément immobiles, et comme enchaînés à la même place par les liens des plus profondes ténèbres, ne sachant rien les uns des autres, ne pourraient ni agir, ni subsister. C'est donc en vain, dit saint Ambroise, que Dieu les eût créés, s'il ne leur eût donné le moyen de se voir; aussi Dieu a-t-il soin de commencer par la lumière la série des merveilles de la création (1).

Mais, d'après saint Paul, cette admirable créature, la lumière, que Dieu fit briller dans le monde au commencement de la création, n'a été que la figure et la prophétie de la lumière plus admirable encore de la science divine dont la clarté a rayonné dans les âmes au temps de la rédemption : *Deus qui jussit*, etc. Et comme, d'après la belle pensée de saint Ambroise, la lumière matérielle qui éclaire les corps

(1) « Unde vox Dei debuit inchoare, nisi a lumine? Frustra enim esset mundus, si non videretur (S. Ambros.). »

n'est que le reflet de la face du Dieu créateur (1), de même, ajoute saint Paul, la lumière spirituelle qui éclaire les âmes n'est que le reflet de la face adorable de Jésus-Christ, du Dieu Rédempteur : *in facie Christi Jesu*.

C'est qu'en effet la lumière de Dieu, dans l'Évangile, ressort non-seulement de tous les enseignements de Jésus-Christ, mais aussi de toutes ses œuvres, et qu'il nous a éclairés non-seulement par ses paroles, mais aussi par ses miracles. Cette remarque peut s'appliquer en particulier à l'étonnant prodige de la guérison de l'aveugle-né. Nous trouvons dans ce prodige le mystère de la foi mis en action; et en l'expliquant, nous pourrions y voir la grâce de la foi, la confession de la foi, le jugement de la foi.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Sauveur du monde ne révéla jamais aucune de ses grandes vérités sans la confirmer par quelque'un de ses grands miracles. Ainsi, selon saint Jean Chrysostome, ce fut pour confirmer la révélation de son origine éternelle et de sa divinité, révélation repoussée par les Juifs et pour laquelle ils avaient voulu le lapider, que Jésus-Christ opéra le miracle si nouveau et jusqu'alors inouï de la guérison d'un aveugle-né (2).

Nous ne savons que par la tradition que l'aveugle-né s'appelait Sidonius. Mais si l'évangéliste ne nous a pas dit son nom, il nous a fait connaître sa condition en nous apprenant

(1) « Deus vidit lucem et vultu suo illuminavit (*S. Ambr.*). »

(2) « Venit ad miraculum maximum et ad id temporis nunquam factum
« confirmando quod dixerat in templo, fidemque faciens quod Deus esset
« (*S. Jo. Chrys.*). »

que c'était un pauvre mendiant (1). Par là l'historien sacré a voulu, selon saint Jean-Chrysostome, nous montrer l'ineffable bonté avec laquelle notre aimable Sauveur préférait toujours les pauvres aux riches, les déshérités du monde aux grands du monde, et en faisait les objets constants de sa prédilection et de ses bienfaits (2).

Voyez, en effet, avec quelle bonté il s'approche de ce malheureux gisant au milieu de la voie publique; avec quel intérêt il le regarde, avec quelle tendresse il compatit à son sort. Car tout cela, selon saint Jean-Chrysostome, est renfermé dans ces seuls mots de l'Évangéliste : Il vit un homme aveugle dès sa naissance (3). Heureux Sidonius ! Jésus-Christ te regarde, tu es donc sauvé ; car, dit le vénérable Bède, Jésus-Christ qui regarde l'homme, c'est Jésus-Christ qui veut user de miséricorde envers l'homme (4).

Daignez donc, ô mon Dieu ! et à nous et à tous ces pieux auditeurs, accorder un de ces regards de votre miséricorde, un de ces regards qui sauvent, un de ces regards qui éclairent et sanctifient en même temps : Regardez-nous et sauvez-nous (5).

Oui, mes frères, nous pouvons adresser avec confiance à Notre-Seigneur cette humble supplique et notre confiance ne sera point déçue. En effet, selon saint Grégoire, le grand miracle que Jésus-Christ allait opérer en guérissant l'aveugle-né était, comme la plupart de ses autres miracles, symbolique et figuratif. Il voulait par ce prodige représenter, d'une manière sensible, le prodige plus étonnant encore par lequel

(1) « Mendicabat (Jo. ix. 8). »

(2) « Non insignes, non nobiles, sed ignobiles et mendicos sua ducebat dignos providentia et summa devotione curabat (S. Jo. Chrys.). »

(3) « Vidit cæcum, id est ad eum accessit ; studiose respexit (Id.). »

(4) « Respicere Dei, miserari est (Ven. Beda). »

(5) « Respice in nos et salva nos (Id.). »

il devait donner aux hommes la vraie lumière en illuminant leurs âmes par sa doctrine et par sa grâce (1). Et en effet, continue saint Grégoire, lorsque nous voyons ce pauvre aveugle, pour qui le jour est comme s'il n'était pas, qui est là assis le long du chemin, couvert de haillons, pâle, triste, désolé, famélique, qui mendie vainement et auquel personne ne s'intéresse, ni ne fait attention; comment ne verrions-nous pas en lui une image vivante du genre humain tout entier à l'époque de la venue du Sauveur? Le genre humain, lui aussi, indigent de tout bien spirituel, privé de la lumière de la vérité, marchant à tâtons, selon l'expression d'un prophète, parmi les épaisses ténèbres, parmi les monstrueuses erreurs des philosophies et des religions humaines, mendiant inutilement auprès de l'homme ce que l'homme ne pouvait lui donner, avait fini par s'asseoir et s'affaïsser dans son désespoir et sa corruption (2). D'autre part, lorsque nous voyons Jésus-Christ qui, de son propre mouvement, va chercher l'aveugle-né pour le guérir, comment ne pas reconnaître ce même Fils de Dieu, qui a vu l'irréremédiable et universelle cécité dont était frappé le genre humain depuis la faute originelle, et qui est venu illuminer nos âmes par le soleil de sa divine présence (3)?

C'est ce que Jésus-Christ vient confirmer par ses propres paroles. En effet, les apôtres lui ayant demandé si c'était à cause des péchés de ses parents que Sidonius était né aveugle, le Sauveur leur répondit : « La cécité de cet homme n'est la conséquence d'aucun péché; c'est seulement un

(1) « Ut significaret se simili modo homines illuminaturum in monte per suam doctrinam et suam gratiam (*S. Greg.*). »

(2) « Seditibus in regione umbræ mortis (*Is. ix. 2 ; Matth. iv. 16*). »

(3) « Cæcum est humanum genus, quod in parente primo claritatem suæ lucis amisit, sed tamen per redemptoris sui præsentiam illuminatur (*S. Gregor.*). »

moyen providentiel que Dieu a choisi pour manifester la puissance de son Fils (1). » Notre-Seigneur ajoute aussi cette profonde et grande parole : « Tandis que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde (2), » c'est-à-dire que par moi se reflète toute lumière de vérité sur les intelligences humaines. Or, dit saint Augustin, comme ce mot, « tandis que, » *quamdiu*, embrasse la durée entière du monde; Jésus-Christ nous a révélé par là ce que le disciple bien-aimé devait nous enseigner dans son Évangile quand il a dit du Verbe fait chair : « Il était la lumière véritable qui éclaire tout homme venant au monde (3). »

En effet, avant même son apparition corporelle en ce monde, c'est lui, dit Tertullien, et ce ne pouvait être que lui, la sagesse, la parole, le Verbe de Dieu, devant un jour se faire homme, qui pouvait converser avec les hommes sur la terre, pour les éclairer et les instruire (4). C'est lui qui révéla au premier homme ce qu'on appelle la loi naturelle qui par la tradition s'est répandue dans le monde. C'est lui qui plus tard inspira les patriarches, éclaira les prophètes et donna sa loi écrite au peuple juif. C'est lui qui après son incarnation révéla au monde la loi évangélique, qui n'est pas une autre loi, dit saint Thomas, mais la même loi que la loi primitive maintenant écrite et révélée dans toute sa plénitude et toute sa perfection. C'est lui enfin qui, par le ministère des missionnaires catholiques, continue à répandre chez les peuples les plus barbares cette même révélation qui éclaire le monde

(1) « Neque hic peccavit, neque parente ejus; sed ut manifestentur opera Dei in illo (*Jo. ix. 3*). »

(2) « Quamdiu sum in mundo, ego sum lux mundi (*Ibid.*). »

(3) « Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum (*Id. i. 9*). »

(4) « Deus alius in terris cum hominibus conversari non potuit, nisi sermo qui erat caro futurus (*Tertull.*). »

civilisé, de même que c'est lui qui, depuis six mille ans, éclaire le monde physique par son soleil. *Deus qui jussit de tenebris lucem splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris.*

Telle est donc la source de la véritable lumière qui éclaire les intelligences. Ne vous laissez donc pas tromper par les stupides prôneurs d'une lumière purement humaine. Ce n'est pas la philosophie, mais la religion; ce ne sont pas les recherches laborieuses de l'homme, mais la révélation de Dieu; ce n'est pas la raison, mais la foi qui peut éclairer l'homme d'une manière solide et parfaite; sans cette lumière du Verbe on ne connaît assez sûrement rien de certain et de vrai, de même qu'on ne fait rien de vraiment vertueux sans sa grâce. Celui qui cherche la vérité, comme celui qui aime la vertu, doit venir puiser l'une et l'autre dans ce foyer divin qui brille dans l'Église et par l'Église. Toute lumière qui ne vient pas de Jésus-Christ n'est que fausse lueur, comme toute vertu, sans lui, n'est qu'apparente et factice. Il n'y a pas deux soleils dans le monde moral, pas plus qu'il n'y en a pas deux dans le monde physique, mais un seul : Jésus-Christ ne laisse aucun doute à cet égard : « Tandis que je suis dans ce monde, je suis la lumière du monde. » *Quamdiu sum in mundo, ego sum lux mundi.*

En prononçant cette grande parole, le divin Sauveur laisse tomber à terre, de ses lèvres très-pures, un peu de salive, la mêle avec la poussière du sol et en forme une espèce de boue, et avec cette boue il frotte les yeux de l'aveugle (1). Mais quel besoin le Sauveur avait-il d'un semblable procédé, lui qui d'un mot pouvait guérir l'aveugle, comme d'un seul

(1) « Hæc cum dixisset, expuit in terram et fecit lutum ex spuito et linivit « lutum super oculos ejus (Jo. IX. 6). »

mot il avait créé toutes choses? Les modernes rationalistes, secte impie autant que stupide, à laquelle est venue aboutir enfin le protestantisme allemand, les modernes rationalistes qui, pour expliquer par la raison les miracles de l'Évangile, ne reculent devant aucune absurdité, n'ont pas rougi d'affirmer que Jésus-Christ n'était qu'un grand empirique, et que la boue employée par lui n'était qu'un liniment dont il avait le secret, en sorte que cette guérison n'eut rien de miraculeux.

Cet odieux blasphème n'a pas même le mérite de la nouveauté. Au temps de saint Ambroise, les ennemis de la divinité de Jésus-Christ, les anciens ariens, pères des ariens modernes, étaient tombés dans le même délire; et saint Ambroise leur répondait ce que nous pouvons répondre encore : « C'est précisément parce qu'il a employé de la boue qu'il ne s'agit point ici de science naturelle, mais de puissance divine. L'art humain ne sert de rien ici, tout est l'œuvre de la Divinité (1). »

Remarquez en effet, mes frères, qu'il s'agissait d'un aveugle-né et non pas seulement d'un homme qui aurait eu une maladie dans les yeux. Sidonius était donc complètement privé de l'organe de la vue, et lorsque Jésus-Christ le guérit soudainement de la cécité, il dut éprouver la même difficulté à voir que tout enfant qui vient au monde. L'enfant nouveau-né, bien qu'il ait l'organe de la vue parfaitement sain, ne voit d'abord les objets que confusément. Tout ce qu'il voit, il lui semble qu'il l'ait sur les yeux; ce n'est que par l'expérience successive et à l'aide du toucher qu'il parvient à distinguer les objets et à reconnaître leur distance réelle. Il fallait donc, afin que Sidonius pût voir instantané-

(1) « Quod luto linivit, non artis est, sed potestatis; sanitatem dedit non exercuit medicinam (*S. Ambros.*). »

ment toutes choses avec perfection, que Jésus-Christ non-seulement créât pour lui un organe visuel complet dans toutes ses parties, mais qu'il lui donnât en même temps cette aptitude, cette faculté de voir qui ne s'obtient que par degrés avec le temps et l'expérience. Or, soutenir que Jésus-Christ a pu réaliser tout cela par un procédé purement naturel, purement humain, c'est plus que de l'absurdité, c'est de la stupidité portée à son comble.

Mais laissons ces abjects imposteurs, condamnés par la justice de Dieu à dévorer les erreurs les plus grossières, en punition de ce qu'ils n'ont pas voulu accepter les vérités révélées d'en haut. Écoutons les Pères de l'Église, ces immortels génies qui n'ont pas moins étonné le monde par la simplicité de leur foi et la sainteté de leur vie, que par la sublimité de leur science et l'éclat de leurs lumières. Dieu leur a accordé le privilège de pénétrer et d'expliquer les profonds mystères de sa religion, cachés sous l'écorce des faits les plus simples de l'Évangile. C'est d'abord saint Augustin qui nous dira que le Sauveur n'a fait usage d'un peu de boue dans la guérison de l'aveugle-né, que pour montrer qu'il était ce même Dieu qui au commencement du monde avait formé d'un peu de boue le corps entier de l'homme (1).

Remarquez aussi, nous dira Eusèbe d'Émèse, que la salive descend de la tête dans la bouche, et que par cela même elle est une figure expressive de la divinité du Verbe éternel qui est engendré et descend de l'entendement divin, et qui a dit de lui-même : « Je suis la sagesse sortie de la bouche du Très-Haut (2). » Or cette salive divine, ajoute saint Augus-

(1) « Voluit docere seipsum esse creatorem, qui in principio ad hominis formationem usus est luto (S. Aug.). »

(2) « Saliva, quæ naturaliter ex capite defluit, Christi divinitas est, quia sapientia ex ore altissimi prodit (Euseb. Em.). »

tin, est tombée la première fois sur la terre lorsque le Verbe éternel est descendu dans la terre sainte, dans la terre vierge du sein de Marie; c'est alors que, par l'opération d'un art tout divin, se coagula une boue précieuse et que le Verbe éternel eut un corps (1).

Que veut donc nous enseigner Jésus-Christ, lorsque avec un peu de salive et de poussière il procure le bienfait de la vue à l'aveugle-né? Il nous enseigne que c'est par la foi au mystère de l'Incarnation, par la foi en sa divinité personnellement unie à l'humanité qu'il procurera aux hommes la vue de l'esprit, la lumière qui conduit à Dieu. Oui, la foi en la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, tel est, dit le savant et pieux Cornélius à Lapede, tel est le miraculeux liniment qui doit remédier à la cécité des âmes. C'est cette foi qui est le principe de toute lumière, de toute connaissance, de tout progrès dans la science de Dieu et de l'homme; hors de cette foi l'homme ne se connaît pas lui-même, pas plus qu'il ne connaît Dieu (2). Ceux qui n'ont pas reçu l'onction de ce baume divin, manipulé par l'Esprit-Saint lui-même, ceux qui n'ont pas une foi vive et sincère en la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, restent toujours aveugles. Mais nous, mes frères, si nous avons cette foi sainte, si nous croyons fermement et efficacement au mystère du Verbe fait chair, réjouissons-nous : le même prodige qui s'est opéré dans les organes de l'aveugle-né s'est opéré plus merveilleusement encore dans nos âmes; d'aveugles que nous étions, nous sommes devenus clairvoyants dans les choses de Dieu et du salut éternel (3).

(1) « Saliva hæc in terram cecidit, quia Verbum in Virginem descendit, et factum est lutum, quia Verbum caro factum est (*S. Aug.*). »

(2) « Hoc igitur medicamentum est quo cæci illuminantur (*Corn. a Lap.*). »

(3) « Cæci sunt qui hoc luto non tanguntur. Tanguntur vero qui Christum Deum et hominem confitentur (*Id.*). »

Mais revenons à Sidonius : il y avait près du temple une fontaine miraculeuse, à laquelle le prophète Isaïe, qui l'avait fait jaillir par ses prières, avait donné un nom mystérieux en l'appelant *Siloe*, mot qui selon l'Évangéliste signifie *envoyé* (1). Cette fontaine était donc la figure du baptême de Jésus-Christ, de celui qui devait être envoyé des cieux, et envoyer ses apôtres comme il avait été envoyé lui-même. Or Jésus-Christ, après avoir passé sur les yeux de Sidonius le liniment de boue, lui ordonna d'aller laver ses yeux dans cette fontaine, et son obéissance fut à l'instant récompensée par la cessation de sa cécité. Il alla à la source, il lava ses yeux, et il revint clairvoyant (2). Par là, Jésus-Christ nous a révélé d'une manière sensible la nécessité du baptême pour obtenir l'illumination de l'esprit par la doctrine. Il est vrai que c'est l'instruction catéchistique qui nous donne la connaissance des vérités révélées. Mais c'est par le baptême que nous recevons l'habitude de la foi, c'est-à-dire ce don surnaturel qui prépare et dispose à l'acte de foi. L'instruction vient faire briller la lumière aux yeux de l'esprit, mais c'est le baptême qui crée, pour ainsi dire, l'organe visuel, en conférant à l'esprit l'aptitude à voir les choses de Dieu, et en mettant en nous une disposition effective et habituelle à y adhérer par la foi.

Nous donc chrétiens, tous tant que nous sommes, qui avons reçu l'onction divine par la révélation du mystère de Jésus-Christ, du Verbe incarné, nous qui avons été lavés et sanctifiés dans la Fontaine du Messie envoyé de Dieu, nous qui avons reçu le double bienfait du baptême et de l'instruction chrétienne, gardons-nous de jamais oublier d'où nous

(1) « *Siloe, quod interpretatur missus (Jo. ix. 7).* »

(2) « *Abiit ergo et lavit et venit videns (Id.).* »

vient ce double et inappréciable bienfait. N'oublions jamais que ce n'est ni la raison ni la vertu naturelle qui ont pu réaliser en nous cette transformation : c'est par sa miséricorde, c'est par le don gratuit de la régénération et du renouvellement dans l'esprit divin, que nous avons été sauvés de la cécité originelle et funeste qui nous aurait conduits aux éternelles ténèbres (1).

Il serait difficile de se figurer l'étonnement et la stupeur de la multitude, lorsqu'on vit revenir de la fontaine Sidonius, l'aveugle d'autrefois, maintenant n'ayant plus besoin de guide, et faisant briller dans ses deux yeux la joie dont était transporté son cœur. Plusieurs personnes refusaient de croire à l'évidence même et au témoignage de leurs propres yeux ; et tandis que tout le peuple criait : « C'est lui, c'est Sidonius, l'aveugle mendiant, qui vient d'être favorisé d'un grand miracle, et qui voit aussi clair que nous (2), » eux ils s'obstinaient à dire : « C'est impossible ! ce n'est pas lui ! C'est quelqu'un qui lui ressemble (3). » Et Sidonius de leur répondre : « Mais c'est bien moi (4) ! » Là-dessus on lui demandait comment s'étaient ouverts ses yeux (5) ; et il répondait : « Cet homme qui s'appelle Jésus a détrempé un peu de poussière, il m'en a passé sur les yeux, et il m'a dit : « Allez à la fontaine de Siloë et lavez-y vos yeux (6). » Je suis allé, j'ai lavé mes yeux, et je vois. »

(1) « Non ex operibus justitiæ quæ fecimus nos, sed secundum suam misericordiam salvos nos fecit per lavacrum regenerationis et renovationis Spiritus sancti (Tit. III. 5). »

(2) « Hic est qui sedebat et mendicabat (Jo. IX. 8). »

(3) « Alii autem : Nequaquam, sed similis est ei (Ibid. 9). »

(4) « Ille vero dicebat quia ego sum (Ibid.). »

(5) « Dicebant ergo ei : Quomodo aperti sunt tibi oculi ? (Ibid. 10). »

(6) « Ille homo, qui dicitur Jesus, lutum fecit, et unxit oculos meos ; et dixit mihi : Vade ad natatoria Siloe, et lava. Et abii, et lavi, et video (Ibid. 11). »

Remarquez bien, mes frères, l'admirable laconisme, la sublime concision de ces trois mots : « Je suis allé, j'ai lavé mes yeux, je vois. » La rapidité de la phrase elle-même exprime de la manière la plus vive et la plus énergique l'instantanéité et la perfection du prodige, comme aussi elle exprime la simplicité et la promptitude de la foi de la part de l'aveugle.

Mais cette étonnante facilité avec laquelle Sidonius a obtenu le bienfait de la vue matérielle, est la figure et l'image de la facilité plus étonnante encore avec laquelle on peut obtenir la vue spirituelle par la grâce de la foi. Oh ! que d'efforts et d'études il faut pour devenir philosophe, savant selon le monde ! Quelques instants d'instruction suffisent pour former le chrétien, le vrai savant selon Dieu. Ensuite, de même que pour jouir de la lumière matérielle il suffit d'avoir les yeux sains et la volonté de les ouvrir, de même pour jouir de la lumière de la révélation divine, deux choses seulement sont requises : l'intégrité de l'œil intellectuel et la volonté de croire, c'est-à-dire l'humilité de l'esprit et la sincérité du cœur.

Les philosophes anciens et modernes, en parlant du principe qu'il ne faut admettre comme vérité naturelle que ce qui paraît vrai à chacun, dans l'étude de la nature, après avoir passé toute leur vie dans d'interminables disputes, ont abouti, pour dernier terme, au doute. Les vrais protestants, en partant du même principe appliqué à la révélation, c'est-à-dire en professant que chaque chrétien ne doit admettre comme vérité révélée que ce qui lui paraît tel en lisant l'Écriture, après d'interminables recherches et d'innombrables variations, ont abouti à l'indifférence.

Que nous sommes heureux, mes frères, d'appartenir à l'Église catholique, au sein de laquelle, sans disputer, sans chercher, sans raisonner, mais par la seule soumission à

l'enseignement de l'Église, nous connaissons, de la manière la plus claire et la plus précise, Dieu et ses attributs, l'homme, son origine, sa condition présente et sa destinée, le Rédempteur et ses mystères, les sacrements et leur efficacité, les lois divines et leurs obligations, le mal et ses châtimens, le bien et ses récompenses ! Nous connaissons toutes ces grandes et sublimes vérités, et nous y adhérons sans hésiter comme à des dogmes de foi ; tandis que la raison, abandonnée à elle-même, n'en a jamais connu une seule d'une manière précise et sans mélange d'erreurs ; tandis que les vrais protestants n'ont jamais eu sur ces mêmes vérités que de simples opinions, et sont demeurés exposés à toutes les variations, à toutes les fluctuations du sens privé. Or, cette sublime science de tout ce qui est nécessaire à l'homme, nous l'avons obtenue sans efforts, sans longueurs de temps, par les instructions de nos mères chrétiennes ou des ministres de l'Église. De sorte que nous aussi nous pouvons dire, avec un lachisme de langage qui répond à la rapidité et à la facilité des faits : J'ai été baptisé, j'ai écouté, et je crois de même que l'aveugle-né disait : « Je suis allé, je me suis lavé et je vois. » Ah ! c'est que la même puissance a tout fait, là comme là. La cécité de l'âme, comme la cécité corporelle, appelait un pouvoir surnaturel et divin, et ce pouvoir, Dieu l'a déployé dans toute son efficacité. La vertu de son Verbe par laquelle il crée toutes choses, il soutient toutes choses, il restaure toutes choses, a opéré en nous ; et de la face du Christ s'est reflétée sur nous la lumière par qui tout vit et s'embellit dans l'ordre de la grâce comme dans l'ordre de la nature.

DEUXIÈME PARTIE.

Au bruit du grand miracle qui venait de mettre en émoi toute la ville de Jérusalem, le grand sanhédrin s'assemble

solennellement. Tout l'appareil de l'autorité est déployé. Les parents de Sidonius sont introduits, et à peine osent-ils avouer tout tremblants que Sidonius est leur fils et qu'il était aveugle dès sa naissance. Car dans les traits comme dans la voix de ces juges iniques se trahissait une immense haine contre Jésus-Christ et contre tous ceux qui se déclareraient ses partisans.

Mais Sidonius ne se laisse pas intimider par tout ce déploiement de menaces et de terreurs, et lorsque, après lui avoir fait raconter les circonstances du prodige, les juges sans pudeur ni retenue s'efforcent de lui persuader que « Jésus-Christ ne peut être qu'un pécheur et non un prophète (1), » Sidonius répond avec autant de sagacité que de courage : « Si Jésus est ou n'est pas pécheur, je n'en sais rien ; ce que je sais bien, à n'en pas douter, c'est que j'étais aveugle et que maintenant j'ai l'usage de mes yeux (2). » Et il ajouta : « Pourquoi insistez-vous ? Auriez-vous peut-être, vous aussi, l'intention de devenir ses disciples (3) ? »

Admirable trait de courage et d'intrépidité reconnaissante ! Sidonius se déclare ainsi assez expressément le disciple de Jésus-Christ, en présence de ses adversaires les plus acharnés et les plus puissants ! Aussi lui répondent-ils par d'horribles malédictions (4). O heureux Sidonius, d'avoir mérité de telles malédictions, de n'avoir été maudit que pour avoir confessé le Christ ! Seigneur, à nous aussi, à nous cet honneur d'être maudits et bafoués par le monde, par les impies, par les hérétiques, à cause de notre fidélité à votre loi et à

(1) « Nos scimus quia hic homo peccator est (Jo. IX. 24). »

(2) « Si peccator est nescio ; hoc unum scio : Quia, cæcus cum essem, nunc video (Ibid. 25). »

(3) « Quid iterum vultis audire ? Numquid et vos vultis ejus discipuli fieri ? (Ibid. 27). »

(4) « Maledixerunt ergo ei (Ibid. 28). »

votre religion ! Nous nous rappelons que vous avez promis le bonheur éternel à ceux qui, sur la terre, auront été maudits pour l'amour de vous (1).

Aux malédictions, les Juifs ajoutèrent encore le dédain et les insultes ; « Misérable ! lui dirent-ils, comment osez-tu penser que nous puissions devenir ses disciples ? Sois son disciple tant que tu voudras ! Nous, nous ne sommes disciples que de Moïse. Pour Moïse, nous savons que Dieu lui a parlé ; mais pour celui-là, nous ne savons qui il est ni d'où il est venu (2). »

Quelle insolence dans ces paroles ! Quelle audace contre le Dieu sauveur ! Quelle rage contre ses disciples ! Sidonius ne s'en émeut pas, et avec un calme imperturbable : « Il est bien étrange, répond-il, que vous ne sachiez pas d'où vient Jésus-Christ, tandis qu'il vient de m'ouvrir les yeux. En vain voudriez-vous me persuader qu'il est un pécheur. Je n'en crois rien. On sait que Dieu ne fait pas la volonté des pécheurs, mais bien de ceux qui l'adorent et sont fidèles à sa loi. Depuis que le monde existe, on n'a jamais ouï dire qu'un homme ait ouvert les yeux à un aveugle-né. Si Jésus ne venait pas de Dieu, il ne pourrait opérer de pareils prodiges (3). » Admirable argumentation ! s'écrie saint Euthyme. On voit bien que le Sauveur, en donnant à Sidonius le sens de la vue, lui

(1) « Beati eritis cum maledixerint vobis homines propter Filium hominis ;
« ecce merces vestra copiosa est in cœlis (*Matth. v. 12*). »

(2) « Tu discipulus illius sis ; nos autem Moysi discipuli sumus. Nos scimus quia Moysi locutus est Deus. Hic autem nescimus unde sit (*Jo. ix. 28. 29*). »

(3) « In hoc enim mirabile est quia vos nescitis unde sit, et aperuit meos
« oculos. Scimus autem quia peccatores Deus non audit ; sed si quis Dei cultor
« est et voluntatem ejus facit, hunc exaudit. A sæculo non est auditum quia
« quis aperuit oculos cæci nati. Nisi esset hic a Deo, non poterat facere quid-
« quam (*Ibid. 30, 31, 32, 33*). »

a ouvert d'une manière non moins merveilleuse l'œil de l'intelligence (1).

Les juges, en face de ce discours sans réplique, n'en deviennent que plus aveugles et plus furieux. « Et toi, disent-ils, toi, né tout entier dans le péché, toi, maudit avant de naître, tu viens nous donner des leçons ! » et ils le jetèrent dehors comme excommunié (2). C'est ainsi, dit Eusèbe d'Émèse, que les fils du mensonge triomphent et chassent le disciple et l'apôtre de la vérité.

Mais si les Juifs chassent Sidonius avec fureur, Jésus-Christ l'accueille avec la plus grande bonté. Il va le chercher dans le temple même où l'aveugle guéri s'était rendu, et s'approchant de lui avec la même tendresse qu'avant sa guérison : « Sidonius, lui dit-il, veux-tu croire au Fils de Dieu (3) ? » « Eh ! Seigneur, qui est ce Fils de Dieu ? sur votre parole, je suis prêt à croire en lui (4). » « Tu le connais, tu l'as vu, lui dit alors Jésus-Christ, et celui qui te parle, c'est lui-même (5). » Une révélation si claire, si affectueuse, remplit Sidonius d'une joie toute céleste, et dans un transport de foi et d'amour, il s'écrie : « Oui, Seigneur, je crois ! » et, se prosternant à ses pieds, il l'adore (6).

Et de nos jours aussi, ce sont des hommes de mensonge, des hommes pour qui tout est vrai, excepté la vérité, tout est objet de passion, excepté la vertu, tout oblige, excepté le devoir, tout est honorable, excepté l'honneur ; ce sont ces

(1) « Vide quomodo mirabiliter argumentatur ! Vere non exterioribus tantum oculis, sed et interioribus est illuminatus (*Euthym.*). »

(2) « In peccatis natus es totus et doces nos ! Et ejecerunt eum foras (*Jo. ix. 34.*). »

(3) « Tu credis in Filium Dei ? (*Ibid. 35.*) »

(4) « Quis est, Domine, ut credam in eum ? (*Ibid. 36.*) »

(5) « Et vidisti eum et qui loquitur tecum ipse est (*Ibid. 37.*). »

(6) « At ille dixit : Credo, Domine ! et procidens adoravit eum (*Ibid. 38.*). »

gens-là qui calomnient, qui tournent en ridicule, qui persécutent, qui expulsent et ruinent s'ils peuvent ceux dont la présence est pour eux un perpétuel reproche. Il est honorable, sans doute, et glorieux pour les amis dévoués de la religion et de la vertu d'avoir de pareils ennemis. Mais combien est-il honteux que souvent, pour ne pas déplaire à de tels hommes, on pousse la faiblesse jusqu'à prendre le masque de l'impudeur, de l'incrédulité, de l'irrégion, ou tout au moins de l'indifférence!

Malheureux hypocrites du vice ou de l'erreur, plus méprisables que les hypocrites de la vertu et de la foi! car si c'est une lâcheté, sans aucun doute, que d'affecter dans les paroles une foi qui n'est pas dans le cœur, et d'emprunter les apparences d'une vertu démentie secrètement par les actions, c'est encore une lâcheté plus grande et plus abjecte de se vanter d'excès que l'on n'a pas commis, de professer des erreurs que l'on repousse par toutes ses convictions, de vouloir dérober une espèce de gloire par le vice et l'impiété que l'on méprise au fond. Ce n'est pas une moindre lâcheté de ne pas avoir le courage de sa foi, tandis qu'on a celui de son opinion politique, de rougir d'être reconnu comme homme de l'Eglise, tandis qu'on ne rougit pas d'être homme de parti, de se déclarer et de se passionner pour un maître en philosophie, et d'affecter de ne pas avoir de maître en religion, d'accepter le culte de l'homme et de renier Dieu. Ils sont à plaindre, ceux-là. Viendra le jour où le Fils de Dieu aura honte, devant son Père, de tous ces chrétiens qui auront eu honte de lui devant les hommes.

Voilà donc le disciple fidèle de Jésus-Christ qui, non content de l'avoir confessé devant le sanhédrin par la sublime défense qu'il en a faite, veut le confesser par le culte et l'adoration qu'il lui rend. Ils sont ainsi condamnés par ce sublime exemple, ces hommes inconséquents qui ont quelquefois

assez de courage pour se déclarer hautement chrétiens devant les incrédules, catholiques devant les protestants, mais qui n'ont pas assez de courage pour pratiquer leur religion. Ils confessent Jésus-Christ dans le monde, et ils refusent de le confesser dans le temple. C'est à eux que l'apôtre saint Paul reprochait de glorifier Dieu par les paroles, et de le renier par les actions (1). Par conséquent, Jésus-Christ n'est le Dieu que de leur esprit, il n'est pas le Dieu de leur cœur.

Heureux vous tous, mes frères, qui, non contents de vous déclarer chrétiens parmi le monde, venez souvent ici rendre votre hommage à Jésus-Christ ! Vous le lui rendez par l'empressement avec lequel vous participez à ses sacrements, par le recueillement avec lequel vous écoutez sa parole, et surtout par la fidélité avec laquelle vous obéissez à ses lois. Ainsi, votre confession de foi passe de l'esprit au cœur, et des paroles se traduit dans les actions. C'est là la foi parfaite et vivante. Elle a tout le mérite de la foi de Sidonius, elle en aura aussi la récompense. Car Jésus-Christ a dit : « Celui qui me confessa devant les hommes, je le confesserai devant mon Père, qui est dans les cieux (2). » Or, être confessé par Jésus-Christ pour son disciple, c'est être accueilli comme un ami, c'est être adopté comme un frère et un cohéritier, c'est être embrassé et aimé de prédilection comme un fils ; ce sera un jour contempler sans voile, face à face, cette beauté parfaite, cette amabilité infinie de notre bien-aimé Sauveur, qu'à présent nous ne voyons que dans les énigmes de la foi, que dans le miroir de ses œuvres. Ce sera participer à toutes les consolations, à toutes les délices, à toutes les joies, qui, comme toute lumière, émanent de la face adorable de Jésus-

(1) « Factis autem negant (*Tit.* 1. 16). »

(2) « Confitebor et ego eum coram Patre meo qui in cœlis est (*Matth.* xvi. 22). »

Christ. Alors s'accomplira dans toute sa plénitude l'oracle divin : « Celui qui a commandé que la lumière jaillît du sein des ténèbres fera briller toutes les splendeurs de la science divine reflétées en nous par le soleil de l'éternité. » Mais n'oublions pas les dernières paroles que Jésus-Christ adressait à l'aveugle guéri : « Je suis venu en ce monde pour exercer un jugement de justice et de miséricorde, afin que ceux qui ne voient pas commencent à voir, et que ceux qui voient deviennent aveugles (1). » Profondes et terribles paroles qui énoncent les plus grands mystères de la grâce divine, et tout l'ordre providentiel de Dieu dans le gouvernement des âmes. Il ne tient qu'à nous d'être du nombre de ceux qui, clairvoyants ou aveugles, doivent être illuminés des clartés éternelles. Pour cela il nous suffira de profiter de l'avertissement qui nous est donné dans la parabole des dix Vierges prudentes et des dix Vierges insensées. Si nous n'y opposons pas d'obstacle volontaire, Dieu nous pourvoira certainement du flambeau de la foi. Mais ne l'oubliez pas : la flamme doit en être entretenue par l'huile d'une charité sincère. Nous devons tous, peuple et clergé, prêtres et laïques, brûler de cette sainte ardeur qui est tout à la fois zèle de la gloire, zèle de l'édification du prochain, zèle de notre propre sanctification. Si nous imitions les Vierges insensées, si, comme elles, nous portions le flambeau de la foi, sans l'aliment des bonnes œuvres, nous serions, comme elles, exclus de la fête nuptiale de Jésus-Christ dans les cieux. Que cette menace ne nous trouble pas. Tant que dure le jour, c'est-à-dire la vie présente, il est toujours possible de se pourvoir richement par la pratique des bonnes œuvres. C'est seulement quand la nuit sera venue, qu'il sera trop tard de songer aux bonnes

(1) « In judicium ego in hunc mundum veni ; ut qui non vident videant
« et qui vident cœci fiant (Jo. ix, 39.). »

œuvres (1). Quant au temps présent, nous avons toujours le flambeau inextinguible, le flambeau qui, seul par lui-même, éclaire et échauffe tout à la fois ; nous n'avons qu'à nous approcher de lui, jamais il ne nous fera défaut. Il l'a dit : « Tandis que je suis en ce monde, j'en suis la lumière (2). Je suis venu y allumer l'incendie du divin amour, et je ne cherche que des cœurs pour les embraser (3). » Puissions-nous tous, mes frères, et maintenant et toujours, brûler de ces saintes ardeurs ! Ainsi soit-il.

(1) « Venit rox, quando nemo potest operari (Jo. ix. 4). »

(2) « Quando sum in mundo, lux sum mundi (Ibid. 5). »

(3) « Ignem veni mittere in terram ; et quid volo nisi ut accendantur (Luc. xii. 49). »

HOMÉLIE

SUR

LA PARABOLE DE L'ÉCONOME INFIDÈLE (1).

Facite vobis amicos de mammona iniquitatis, ut cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula (Luc. xvi).

Faites-vous des amis avec les richesses injustes, et lorsque vous viendrez à manquer, ils vous recevront dans les tabernacles éternels.

C'EST un spectacle bien douloureux aux yeux de la foi que de voir les sacrifices qu'on s'impose, les humiliations auxquelles on se soumet, les bassesses auxquelles on descend pour se ménager des protecteurs, des amis auprès des maîtres de la terre ; tandis qu'on ne fait rien, ou presque rien, pour se procurer des amis et des protecteurs auprès du grand monarque du ciel, du maître de l'univers.

Ce fut donc pour nous prémunir contre ce grand scandale, et nous préserver de cette contradiction monstrueuse, que le Fils de Dieu adressa aux riches de ce monde ces paroles si douces et si touchantes, et en même temps si menaçantes et si sévères, pour quiconque sait les approfondir : « Convertissez en capital de vertu les gains et les épargnes, fruits de l'iniquité. Faites-vous des amis pour le ciel au moyen des biens de la terre ; et lorsque vous viendrez à mourir, ces amis vous accueilleront dans leurs bras et vous introduiront dans les tabernacles éternels. »

(1) Prêchée à Montpellier pour une assemblée de charité.

Afin de mieux imprimer dans nos cœurs cette importante doctrine, Jésus-Christ la présente comme la moralité de sa parabole sur l'économe infidèle, et l'en déduit comme une conséquence de son principe. Appelé que je suis en ce jour à plaider devant vous la cause des pauvres, je ne crois pas pouvoir faire mieux et je ne ferai pas autre chose que de vous expliquer cette doctrine et cette parabole. Je devrais craindre, ne possédant pas et ne parlant pas facilement votre belle langue, de compromettre plus que je ne servirais la cause qui m'est confiée. Mais deux choses me rassurent : votre indulgence accoutumée, et puis la conviction où vous serez qu'en plaident la cause du pauvre c'est votre propre cause que je plaide, la cause de votre bonheur dans le temps et dans l'éternité.

Mais pour réussir sûrement, implorons le secours de Marie, mère de la miséricorde et de la charité ; de Marie consolatrice des affligés, espérance de ceux qui n'ont plus d'espoir ; de Marie qui, en nous donnant le pain vivant descendu des cieux, nous a donné le divin ferment, l'immortel aliment de toute œuvre et de toute institution charitable. *Ave Maria.*

Il y avait, nous dit Jésus-Christ dans l'Évangile, un puissant et riche Seigneur qui avait confié à un économe l'administration de tous ses biens (1).

Or ce riche et puissant Seigneur, selon le célèbre interprète Alcuin, c'est Dieu lui-même ; et nous chrétiens nous sommes ses économes, ayant tous contracté au baptême l'engagement solennel de bien user de notre vie pour notre véritable avantage et pour celui du prochain (2).

Comprenez donc bien, vous dit saint Ambroise, que tout

(1) « Homo quidam erat dives qui habebat villicum (Luc. xvi. 1). »

(2) « Villicus est omnis Christianus qui in Baptismo suscepit villicationem a sui et proximi (Alcuin.). »

ce que vous avez d'avantages dus à la naissance ou à la fortune, tout ce que vous avez de qualités de l'âme et de dons corporels, de grâces spirituelles et de biens terrestres, tout ce que vous dites être à vous n'est pas à vous proprement, mais à Dieu, l'auteur, le dispensateur, le maître souverain de tous les biens, et qui vous en a confié seulement l'administration et l'usage, mais non la propriété (1).

Mais qu'est-ce donc à dire ? L'Évangile aurait-il donc condamné le droit de propriété ? Non, mes frères, l'Évangile, loin de condamner, consacre la propriété, et, mieux que toute loi, la garantit par une sanction divine. La même loi évangélique qui, sous la menace d'un malheur éternel, défend de tuer l'homme : *Non occides* ; qui défend de déshonorer la femme : *Non mœchaberis* ; qui défend d'attenter à la réputation d'autrui : *Non falsum testimonium dices* ; cette même loi défend, sous la même menace, de s'approprier la plus petite portion du bien d'autrui : *Non furtum facies* ; et elle pousse la sévérité jusqu'au point de condamner non-seulement le vol, mais encore tout injuste désir de la fortune d'autrui : *Non concupisces* ; vous ne convoiterez pas.

Cependant prenons garde : par là Dieu a voulu régler les rapports de l'homme avec l'homme ; rapports impossibles si nos droits respectifs n'étaient bien définis et n'étaient vis-à-vis de nos semblables des droits absolus. Mais dans les rapports de l'homme avec Dieu, il en va bien autrement. Dieu, sans cesser d'être Dieu, ne peut, en nous investissant de certains droits, abdiquer le droit souverain qu'il a sur toute personne et sur toute chose. Aussi voyons-nous, par la parabole de l'économe, que Dieu, en nous accordant de l'aïssance, de la richesse, ne nous donne pas le droit d'en jouir

(1) « In quo discimus non ipsi esse Domini, sed villici alienarum facultatum » (S. Ambros.). »

sans réserve et sans restriction. C'est une donation, il est vrai, mais une donation à titre onéreux. Or, comment à titre onéreux ? le voici : à condition que nous serons pour le pauvre ce que Dieu a été pour nous ; à condition que chacun de nous soit le bienfaiteur, le père, la providence, le Dieu du pauvre, comme Dieu a été si éminemment pour nous notre Bienfaiteur, notre Père, notre Providence, notre Dieu ; à condition que nous ferons part au pauvre des biens que Dieu nous a confiés, que nous consacrerons au moins le superflu de nos revenus au soulagement du pauvre (1) ; ainsi nos biens ne sont pas libres de toute redevance ; Dieu a hypothéqué sur ces biens la subsistance du pauvre. On peut dire même que, vis-à-vis de Dieu, nous n'en avons qu'une sorte d'usufruit et non pas une possession perpétuelle et indépendante (2). J'ai donc eu raison de dire que Dieu est ce maître riche et puissant dont parle la parabole ; maître plus puissant et plus riche que tout autre, puisqu'il est le souverain maître du ciel et de la terre, et qu'il nous a tous constitués ses administrateurs et ses économes auprès des pauvres.

Mais par les mêmes paroles qui proclament les devoirs du riche envers le pauvre, Jésus-Christ a su aussi prévenir les injustes prétentions du pauvre ; il lui a interdit toute action sur le bien du riche. En effet, l'administrateur, l'économe, ne doit rendre compte de son administration qu'à son maître. A-t-il mal administré ? c'est au maître à le destituer, à exiger la reddition de ses comptes. Mais personne n'a le droit d'intervenir. Ainsi Jésus-Christ, par cela même qu'il a déclaré le riche son administrateur et son économe, l'a soustrait à tout contrôle humain, quant à l'usage des biens qu'il

(1) « Verumtamen, quod superest, date eleemosynam (*Luc. xi. 41*). »

(2) « *Temporariæ prorogationis tempus suscepimus, non jus perpetuum possidendi (S. Petr. Chrysol.).* »

lui a confiés. Le pauvre lui-même, en faveur duquel Dieu a créé un droit sur le superflu des riches (1), ne peut pas faire valoir ce droit en justice par-devant les tribunaux humains. Moins encore peut-il se faire justice par lui-même et se venger par le pillage et par le vol de la dureté du riche. Le pauvre qui vole le riche est aussi coupable devant Dieu que le riche qui refuse tout secours au pauvre. Mais la cause du pauvre contre le riche est une affaire entre l'homme et Dieu, et les autres hommes n'ont rien à y voir. Ce n'est, après tout, qu'une affaire entre l'administrateur et son maître. *Qui habebat villicum.*

Or voulez-vous savoir quel est, au tribunal de Dieu, le sort du riche que Dieu même avait rendu indépendant et non justiciable des tribunaux de la terre? La suite de la parabole vous l'apprendra.

L'économe de l'Évangile, ne gardant plus ni discrétion, ni mesure dans les malversations et les gaspillages de toute sorte, fut dénoncé par la clameur publique auprès de son maître, comme dissipateur et administrateur infidèle (2). Oh ! la terrible vérité que Jésus-Christ nous a révélée par cette circonstance de sa parabole ! c'est-à-dire que toutes les fois que le chrétien se sert de ses talents pour s'enorgueillir, de son autorité pour opprimer le faible, de son crédit et de sa fortune ou pour séduire l'innocence ou pour corrompre la justice, au lieu de mettre crédit, puissance, richesse, au service du pauvre et de la vertu délaissée, alors un cri redoutable s'élève contre lui vers le tribunal de Dieu ; alors de toutes parts on entend des voix accusatrices qui dénoncent l'abus qu'il fait des dons de Dieu contre Dieu même. *Et hic diffamatus est apud illum.*

(1) « Quod superest, date eleemosynam (Luc. xi. 41). »

(2) « Et hic diffamatus est apud illum quasi dissipasset bona illius (Luc. xvi. 1). »

Dieu ne doit pas, ne peut pas souffrir toujours et se taire en présence d'un pareil abus de ses dons. Sa patience s'épuise, sa miséricorde se lasse, et un jour vient où il fait justice de ces accusations et des cris du pauvre (1). Hâtons-nous donc, nous dit saint Pierre Chrysostome, d'empêcher que de pareilles accusations ne nous préviennent auprès du Juge suprême. Hâtons-nous d'étouffer par l'exercice de la miséricorde ces cris accusateurs de notre injustice et de notre peu de charité (2); autrement nous n'éviterons pas le sort de l'économe infidèle.

En effet, le maître de cet économe ayant constaté ses malversations et ses méfaits, tout d'un coup, à l'improviste, et lorsqu'il s'y attendait le moins, le fait venir devant lui, le somme de rendre compte des infidélités passées, et lui enlève, avant le terme fixé, toute administration pour l'avenir (3).

C'est aussi ce qui, à la longue, arrive à tout chrétien qui ne fait pas un usage légitime et charitable des biens temporels qu'il a reçus : « Dieu le destitue, dit saint Grégoire; Dieu lui enlève la richesse, au moyen de ces revers imprévus, qui souvent, en peu de jours, réduisent à néant les plus grandes fortunes, ou bien, par une mort prématurée et soudaine, le cite à son tribunal éternel pour y être jugé avec rigueur, condamné sans miséricorde (4). »

Quelle sera donc alors notre consternation et notre épouvante? L'économe de l'Évangile, entendant la signification

(1) « Non est oblitus clamorem pauperum (*Ps.* ix. 13). »

(2) « Caveamus ne apud patrem familias male versæ substantiæ fama nos præcedat (*S. Petr. Chrysol.*). »

(3) « Redde rationem villicationis tuæ, jam enim amplius non poteris villicare (*Luc.* xvi. 2). »

(4) « Non pervenit ad statutum tempus, qui suæ villicationis tempus amisit (*S. Greg.*). »

de l'ordre qui le privait de son emploi : « Malheureux que je suis ! s'écriait-il ; voilà que mon maître me chasse de sa maison, me prive de toute ressource pour vivre. Que vais-je devenir, et que puis-je faire maintenant ? Travailler à la terre ? je n'en ai pas la force ; mendier ? je n'en ai pas le courage (1). »

« Entendons bien, nous dit Eusèbe d'Émèse, l'importante vérité que nous révèlent ces tristes paroles de l'économe infidèle. Pendant cette vie, nous avons, pour cultiver le terrain stérile de notre cœur, la bêche de la componction et de la pénitence ; et ainsi nous pouvons obtenir des produits qui seront notre ressource pour la vie éternelle (2). » Pendant cette vie, nous pouvons mendier avec succès l'intercession des saints et des anges, et surtout de l'auguste Vierge, auprès de Dieu (3). Mais, hélas ! à l'heure de la mort, dans les derniers instants de la dernière maladie, ne conservant plus assez de force, assez de présence d'esprit, nous ne pourrions travailler à remuer, à remettre en ordre notre cœur : *Fodere non valeo*. Nous n'aurons peut-être plus assez d'assurance pour solliciter, assez de confiance pour espérer le secours de la Mère de Dieu, que nous aurons oubliée ; des anges, que nous aurons méconnus ; des saints, dont nous nous serons moqués : *Mendicare erubesco*. Hélas ! il est bien tard pour s'exciter à la contrition lorsque le cœur s'est endurci ! il est bien difficile de faire un pénitent d'un homme qui n'est presque plus qu'un cadavre ! Osera-t-on se tourner vers Dieu pour lui demander sa miséricorde dont on a tant abusé, un pardon que l'on désespère d'obtenir ?

(1) « Quid faciam, quia Dominus meus aufert a me villicationem ? Fodere non valeo ; mendicare erubesco (*Luc. xvi. 3*). »

(2) « In hac vita tantum licet ligone devotæ compunctionis fructum acquirere (*Euseb. Emis.*). »

(3) « Hic mendicamus a sanctis auxilium (*Id.*). »

Prévenons, maintenant qu'il en est temps encore, les suites d'une fin si déplorable. Hâtons-nous d'imiter l'économe de l'Évangile. Que fait-il? il profite des moments où la procuration et la signature de son maître ne lui ont pas encore été retirées. Il réunit ses débiteurs; il leur remet, au moyen d'une quittance en règle, une portion de ce qu'ils devaient à son maître. Car, disait-il, « ces débiteurs se souviendront un jour de l'indulgence dont j'ai usé à leur égard aujourd'hui, et ils m'accorderont un asile chez eux, lorsque je serai chassé de la maison de mon maître (1). »

Or, ce qui paraît d'abord bien surprenant, le maître, loin de blâmer son économe de ce nouvel acte d'infidélité, n'a que des éloges pour son astucieuse prévoyance. Que peut signifier une indulgence aussi étrange? Est-ce par hasard que l'approbation divine nous est assurée, si, à l'exemple du mandataire frauduleux, nous usurpons, nous dérobons le bien d'autrui?

Comprenons mieux la parabole : cette parabole met en relief non pas les rapports d'intérêts d'homme à homme, mais les rapports de l'homme avec Dieu; et elle renferme toute la législation de la charité. Le maître de l'Évangile n'avait certainement pas confié ses biens à son économe pour qu'il lui fût loisible de les employer à se faire des amis. Dieu pouvait sans doute procéder de la même manière avec nous. C'est de Dieu que nous tenons nos biens, même ceux que nous possédons par des voies légitimes. C'est lui qui nous les a donnés en bénissant nos travaux, nos industries, la culture de nos terres. Il en est le propriétaire véritable, le véritable maître. Il pouvait donc nous imposer la condition de les partager avec les pauvres, à titre de justice, et en

(1) « Scio quid faciam, ut, cum amotus fuero a villicatione, recipiant me in tabernacula sua (Luc. xvi. 4). »

qualité d'économes et de payeurs du divin Maître. Dans cette hypothèse, nous n'aurions fait que remettre aux pauvres ce que Dieu leur a destiné ; et en faisant l'aumône nous n'aurions eu aucun mérite devant Dieu, aucun droit à la reconnaissance des hommes.

Mais le Dieu de bonté a voulu agir tout autrement avec nous. Il impose à l'homme de respecter toujours le bien d'autrui, comme s'il en était autant le véritable propriétaire devant Dieu qu'il l'est devant les hommes. En matière de charité, il nous a affranchis de toute contrainte imposée de par la loi civile. Il nous a laissés parfaitement libres de faire ou refuser l'aumône. Ainsi, comme nous l'avons déjà fait comprendre, ce n'est pas le gouvernement, mais l'Église ; ce n'est pas le code, mais l'Évangile ; ce ne sont pas les tribunaux, mais la conscience, que Dieu a chargés de nous rappeler à l'accomplissement des devoirs de la charité.

Il ne s'en est pas tenu là. Lorsque nous donnons quelque chose aux pauvres, Dieu daigne considérer cette donation comme un acte de générosité de notre part ; tandis qu'elle n'est que l'accomplissement d'un devoir de justice. Il nous traite et nous considère comme si nous avions donné ce qui est à nous. Il loue notre adresse à nous faire des amis avec son propre bien ; il promet de récompenser une charité exercée avec des ressources qui ne sont pas les nôtres. Voilà ce que figure cette étonnante louange donnée dans la parabole à l'économe infidèle : *Et laudavit dominus villicum iniquitatis*. Ainsi Dieu, par une adorable condescendance, veut nous amener à nous faire des amis avec ses propres biens ; et voilà pourquoi Jésus-Christ conclut sa parabole par cette grave exhortation : « Faites-vous, avec l'argent de l'iniquité, des amis qui, après votre mort, vous accueilleront dans les demeures éternelles. »

Jésus-Christ appelle les richesses « l'argent de l'iniquité :

mammona iniquitatis. » Et cela d'abord, dit saint Jérôme, « parce qu'il est rare que le riche ne soit ou l'héritier d'un injuste ou un injuste lui-même (1). » « Et cela, dit Eusèbe d'Émèse, parce que les richesses, même quand elles ne doivent rien à l'usure et aux friponneries de toute sorte, même quand elles n'ont pas à rougir de leur origine ni de leur accroissement, ne sont que trop souvent l'aliment du faste et de la volupté (2); et trop souvent aussi un instrument de tyrannie et d'oppression (3). » Il y a, d'ailleurs, injustice dans la propension que nous avons à nous regarder comme maîtres absolus et indépendants de nos richesses; Dieu, comme nous l'avons vu, ne nous en ayant confié que l'administration. Et toutefois, telle est la bonté de Dieu, que non-seulement il nous permet, mais il nous exhorte et nous oblige à nous ménager des amis avec ces mêmes biens qui ont presque toujours quelque tache d'injustice ou dans leur origine, ou dans leur gestion, ou dans leur usage. Il promet de louer lui-même de sa bouche divine nos aumônes, et de les récompenser comme des actes de générosité exquise, tandis qu'ils n'auront été, par rapport à Dieu, que des actes de justice et de stricte équité : *Laudavit dominus villicum iniquitatis.* Il nous présente, au terme de la vie, la belle perspective des pauvres secourus par nous venant à notre rencontre au moment de notre mort, pour nous accompagner et nous introduire dans les demeures éternelles : *Ut recipiant vos in æterna tabernacula.*

Mais, direz-vous peut-être, si les pauvres ne vont pas au ciel, s'ils ne nous précèdent pas dans le chemin de l'éternité, comment expliquer qu'ils viendront à notre rencontre

(1) « Omnis dives aut iniquus aut iniqui hæres (S. Hier.). »

(2) « Quia sunt illecebræ peccatorum (Euseb. Emiss.). »

(3) « Mammona mundo tyrannico furore dominatur (S. Petr. Chrysol.). »

à l'heure de la mort (1) ? Tranquillisez-vous , Jésus-Christ n'a-t-il pas déclaré lui-même que tout ce que nous donnons aux pauvres , c'est à lui-même que nous le donnons ? En effet , Jésus-Christ étant , comme fils de Dieu , infiniment riche , s'est fait pauvre pour nous , comme fils de l'homme , a vécu pauvre , est mort pauvre. Maintenant qu'il s'est retiré dans le ciel , il n'en continue pas moins à être pauvre , à vivre pauvre sur la terre dans la personne des pauvres , par lesquels il déclare être représenté ; de sorte que les prières des pauvres sont ses prières , les larmes des pauvres sont ses larmes , les souffrances des pauvres sont ses souffrances ; c'est donc lui-même , et en lui les anges et les saints , que nous nous rendons favorables et dont nous nous faisons des amis en secourant les pauvres. Ainsi , de même que le pauvre représente Jésus-Christ sur la terre , Jésus-Christ , pareillement , représente le pauvre dans le ciel. Ainsi , à défaut du pauvre que vous aurez secouru , Jésus-Christ et ses saints seront toujours prêts à vous accueillir sur le seuil de l'éternité (2).

Eh quoi ! les riches charitables , mais oublieux des autres préceptes , pourront donc se sauver sans repentir , sans pénitence , sans observation de la loi tout entière ? Non sans doute , mes frères , mais telle est la bonté de Dieu , tel est à ses yeux le mérite de la charité , que les actes de cette vertu obtiendront sûrement et le temps , et la grâce , et l'esprit de la vraie pénitence aux plus grands pécheurs. Ceci nous ne l'inventons point , nous ne le disons pas de nous-mêmes. L'Écriture sainte elle-même nous révèle la puissance de l'aumône. Nous pouvons en effet , d'après l'Écriture même , nous

(1) « Quomodo recipient pauperes benefactores suos ? (S. Petr. Chrysol.). »

(2) « Recipit vice illorum ; quia quod pauperibus datur in terra , ab ipso recipitur in celo (Id.). »

représenter la charité comme une tendre mère qui couvre de son manteau toutes les misères de l'âme et les dérobe, pour ainsi dire, à l'œil de la justice (1). L'aumône, d'après l'Écriture, est une sorte de rédemption, qui décharge l'homme de toutes les suites de son péché (2). L'aumône est l'ange thaumaturge qui nous arrache à la mort éternelle et nous est un sûr garant de la miséricorde divine (3).

Ainsi, dit saint Grégoire, ces pauvres que nous rencontrons, qui nous importunent de leurs prières, qui nous attristent par le spectacle de leurs haillons et de leurs infirmités, ces pauvres, aujourd'hui rebut du monde, ce sont, aux yeux de la foi, des êtres privilégiés. Ils nous demandent aide et secours aujourd'hui; un jour ils seront nos patrons et nos intercesseurs, si nous le voulons bien (4). Oui, ces pauvres peuvent promettre avec certitude de tenir plus qu'ils ne demandent; ils obtiennent pour leurs bienfaiteurs plus qu'ils ne reçoivent. Ils reçoivent ici-bas les soulagements du corps, et ils nous obtiennent au ciel le salut de l'âme; ils nous demandent quelques pièces de monnaie pour le temps; et ils nous procurent les richesses du paradis pour l'éternité. Voyez, s'il est possible de refuser, lorsque ceux qui nous présentent leur requête, vont devenir pour nous de si puissants intercesseurs (5).

Mais il y a encore une circonstance dans la parabole que je n'ai pas expliquée et qui mérite bien de fixer toute votre

(1) « Charitas operit multitudinem peccatorum (I Petr. iv. 8). »

(2) « Peccata tua eleemosynis redime (Dan. iv. 14.). »

(3) « Eleemosyna a morte liberat et facit invenire misericordiam. »

(4) « Ecce importune sese pauperes offerunt, rogant nos qui pro nobis intercessores venient (S. Gregor.). »

(5) « Patronis potius in æterna tabernacula nos recepturis quam egenis deus largimur. Videte si negare possumus, quando patroni sunt qui petunt (S. Gregor.). »

attention. C'est qu'après nous avoir parlé de l'astucieuse habileté du ministre infidèle, après nous avoir dit comment il sut s'y prendre pour s'assurer des ressources dans l'avenir aux dépens de son maître, Jésus-Christ, avec le ton d'une sainte tristesse et l'accent d'une divine douleur s'écrie en terminant : « Hélas ! les fils du siècle, au milieu de leur génération, sont plus clairvoyants et plus habiles que les fils de la lumière (1).

C'est en effet ce qu'on ne voit que trop, ce qu'on a trop souvent à déplorer au sein des populations catholiques. Hélas ! si, pour se sauver, l'on faisait seulement la centième partie de ce que l'on fait pour se perdre..... ! Il n'est sorte de sacrifice auquel on ne souscrive pour s'assurer les biens du temps ; et on recule devant tout sacrifice, devant tout effort, quand il s'agit des biens de l'éternité !

Remarquez ici avec quelle précision Jésus-Christ partage le genre humain tout entier comme en deux familles, en deux nations. Tandis qu'aux yeux du monde il y a dans le genre humain des distinctions infinies de races, de familles, de castes, de dynasties, de conditions diverses ; Jésus-Christ, de son regard divin, mesurant toutes les générations et toutes les variétés de conditions différentes, les classe toutes sous deux divisions : d'un côté les fils des ténèbres, de l'autre les fils de la lumière ; d'une part ceux qui, d'après l'Évangile, sont nés de la chair, nés du démon (2), d'autre part ceux qui sont nés de Dieu (3) ; ou si vous voulez encore, les enfants du siècle présent et les enfants du siècle futur.

Voulez-vous maintenant savoir, quant au sujet qui nous

(1) « Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt »
« (Luc, xvi). »

(2) « Vos ex patre diabolo estis (Jo. viii. 44). »

(3) « Ex Deo nati sunt (Ibid. i). »

occupe, quelle est cette illustre génération, cette noble famille des enfants de Dieu? Ce sont ces riches que vous voyez au milieu de vous, aussi nobles par le cœur que par la naissance, aussi illustres par la piété que par le nom, qui ne trouvent d'autre avantage dans les richesses que de pouvoir faire des heureux ; qui s'estiment plus heureux eux-mêmes de donner que les pauvres de recevoir ; auprès desquels on n'invoque jamais en vain assistance et secours ; et dont la générosité inépuisable soutient et fait prospérer tant d'œuvres de charité et de religion, au sein de cette ville si noble et si chrétienne.

Ce sont ces héroïques filles de la charité, ces admirables sœurs de la miséricorde, en qui l'esprit toujours vivant de saint Vincent de Paul réalise des prodiges toujours nouveaux de dévouement et qui, véritables gloires de leur pays font partout, sur tous les points du globe, aimer, bénir et respecter la religion catholique avec le nom français.

Ce sont tous ces cœurs généreux, toutes ces excellentes natures, que vous comptez en si grand nombre parmi vos concitoyens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, pour lesquels c'est un délice, c'est un besoin impérieux, que de pouvoir faire du bien ; qui se montrent saintement avides de trouver des faméliques à rassasier, des misérables presque nus à vêtir, des veuves, des orphelins à préserver du désespoir ou de la séduction ; qui n'attendent pas qu'on les recherche, mais qui spontanément vont à la découverte de ces misères cachées, de ces familles doublement malheureuses, parce qu'elles rougissent de le paraître.

Ce sont aussi ces personnes vertueuses, qui, quoique dénuées des biens de la fortune, trouvent encore moyen d'être bienfaisantes à leur manière ; qui regrettent d'être pauvres, seulement parce qu'elles ne peuvent, selon leurs désirs, soulager les pauvres ; mais qui, par l'exemple de leur rési-

gnation, par leurs conseils, par mille services ingénieusement rendus, trouvent moyen d'exercer une charité féconde et précieuse à l'Église de Jésus-Christ.

Qu'il est beau de voir tous ces anges de la miséricorde, tous ces ministres visibles de l'invisible providence de Dieu, se répandre dans les divers quartiers de la ville, explorer les plus tristes réduits, donner conscience à certains malheureux d'une plus grande misère que celle qui provoquait leurs premières plaintes, leur faire désirer une guérison plus difficile et plus désirable que celle de leur corps miné par la maladie, et partout faire bénir la religion qui soulage tant de maux !

Oui, voilà les chrétiens qui forment la véritable génération, la véritable famille des enfants de Dieu, précisément parce qu'ils ne cherchent que Dieu; ils ne voient que Dieu dans la personne du pauvre et dans toutes leurs saintes entreprises. Le prophète les voyait en esprit, quand il s'écriait : C'est ici la génération de ceux qui cherchent le Seigneur, qui cherchent la face du Dieu de Jacob (1).

Génération vraiment heureuse et aimée du ciel, parce que Dieu est avec elle et en elle : Le Seigneur, dit encore le prophète, est dans la génération sainte (2). Oui, âmes charitables, Dieu est avec vous, pour surveiller, protéger, pour bénir vos personnes, vos familles, vos biens (3). Quelquefois le monde pourra insulter à votre vertu et à votre charité, ainsi que faisait la femme de Tobie, quand elle ne comprenait encore rien aux épreuves du juste. Mais tous ces mépris sont passagers, et la récompense de la vertu sera éternelle. Or, en attendant que nous obtenions le bonheur de l'é-

(1) « Hæc est generatio quærentium Dominum, quærentium faciem Dei » Jacob (*Ps.* xxiii. 6). »

(2) « Dominus in generatione justa est (*Ps.* xiii. 6). »

(3) « Generatio rectorum benedicetur (*Ps.* cxl. 2). »

ternité, Dieu réalise assez souvent, dès ici-bas, la prospérité des familles charitables, pour confondre les détracteurs de la Providence et de la vertu (1).

Voulons-nous maintenant savoir quelle est cette génération des fils de Satan qui se croit si habile, qui se croit seule sage et éclairée dans le choix du vrai bonheur? Ce sont ces riches incrédules, dont l'insatiable avarice, selon saint Augustin, foule aux pieds avec la même insolence et la crainte de Dieu et le respect de l'homme (2). Ce sont ces hommes à l'âme de bête immonde (3), selon l'expression de saint Basile, lesquels, à l'exemple du mauvais riche de l'Évangile, ne se servent des richesses que pour se plonger dans tous les excès du luxe et de la volupté. Ce sont ces idoles dorées, tour à tour si encensées et si enviées du monde; et qui en même temps cachent sous des habits brodés, sous un vernis de politesse, sous des manières distinguées, une âme ignoble, un détestable naturel.

Ce sont ces riches, égoïstes à la fois et vaniteux, voluptueux et cruels, ambitieux et avarés, à la poitrine sans cœur, à l'âme de fer, qui non-seulement ne donnent jamais rien aux pauvres, mais qui ne se croyant pas assez sûrs de la dureté de leur naturel se fortifient contre toutes les surprises de la sensibilité, et prennent toute espèce de précautions, afin que le pauvre n'approche pas de leur porte, que les gémissements du malheur ne parviennent jamais à leurs oreilles, et que le spectacle de la misère ne tombe jamais sous leurs yeux.

Ce sont ces égoïstes hypocrites qui, pour se justifier de pro-

(1) « Gloria et divitiæ in domo ejus. Justitia ejus manet in sæculum sæculi » (Ps. CXI. 3). »

(2) « Insatiabilis avaritia nec Deum timet nec homines veretur (S. August.). »

(3) « Porcinam habentes animam (S. Basil.). »

diguer aux chiens et aux chevaux ce qu'ils refusent aux premiers besoins de l'homme, traitent les pauvres de fripons et de fainéants; comme si ce n'était pas assez de méconnaître, en les délaissant, le caractère sacré que Jésus-Christ a imprimé sur les pauvres; comme si ce n'était pas assez de les frustrer des bienfaits préparés pour eux dans le plan de la Providence, sans venir encore, par un double sacrilège, après les avoir délaissés, les calomnier et les vouer à l'infamie.

Oh! que cette génération méchante et adultère (1) est infâme et maudite aux yeux de Dieu! Je n'entreprendrai pas de le dire aujourd'hui. Aussi bien nulle expression, nulle image ne pourrait y suffire. Une seule parole saura et les démasquer et les flétrir comme ils le méritent; ce sera la parole du Juge suprême prononcée au dernier jour du monde : Retirez-vous de moi !

Je ne vous ferai pas l'injure de vous demander maintenant à laquelle de ces deux générations vous voulez appartenir. Ne serait-ce pas, en effet, insulter tout ensemble et votre patriotisme et votre foi, que de vous demander si vous voulez fermer votre cœur et vos oreilles à la voix du malheur, aux supplications de la misère et de la souffrance? Chrétiens et Français, vous n'aurez pas oublié que la compatissance pour la misère est la première loi du christianisme et l'un des caractères propres de votre nation.

Non, non, je ne crains pas d'avoir pu compromettre aujourd'hui la cause que j'ai entrepris de plaider devant cet auditoire. Après tout, ce n'est pas un étranger peu exercé dans votre langue, et qui n'ose se flatter d'avoir crédit et autorité auprès de vous tous, qui peut nuire au triomphe d'une si noble cause. En effet, ce n'est pas moi, c'est Jésus-

(1) « Generatio mala et adultera! (Matth. xii. 39). »

Christ lui-même qui vous convie à vous faire des protecteurs et des amis avec les richesses toujours entachées d'injustice. Ce n'est pas moi, c'est Jésus-Christ lui-même qui vous exhorte à purifier vos dons en les faisant passer par les mains pures et virginales des héroïques filles de Saint-Vincent de Paul. Oui, la collecte sera large et magnifique, elle répondra à la multiplicité des besoins que doit soulager cette œuvre si excellente ; elle justifiera l'idée que je conçus des sentiments de cette noble cité, lorsque en y entrant la première fois je vis le sanctuaire de la charité surgir majestueux à côté des célèbres établissements de la science, comme pour les embellir et les couronner.

O Montpellier, ville si savante et si catholique, dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur, oui, vous subsisterez, vous prospérerez toujours ! Vous n'aurez pas à craindre le sort de tant de puissantes et antiques cités, que l'égoïsme et l'avarice de leurs habitants, bien plus encore que le fer de l'ennemi ont précipitées de leur grandeur et vouées à une éternelle désolation. Vous prospérerez toujours, parce que vous fûtes et serez toujours une des villes les plus éclairées et les plus charitables de l'Europe catholique. Il en est très-certainement des cités comme des maisons particulières. La gloire et les richesses y sont comme immobilisées ; les fléaux de toute sorte n'osent en approcher, tandis que la foi catholique en est le rempart, que Dieu en est le défenseur, et que les œuvres de la charité en sont les vigilantes et actives sentinelles. L'oracle saint ne sera jamais révoqué : Celui qui donne au pauvre ne connaîtra pas l'indigence (1). Non, il ne connaîtra pas l'indigence de la parole de Dieu et de la doctrine chrétienne, la plus terrible de toutes les di-

(1) « Qui dat pauperi non indigebit (*Matth.* XVIII. 27). »

settes (1). Il ne connaîtra pas l'indigence des sentiments affectueux, qui ne peuvent s'acheter avec l'or, si ce n'est avec l'or déposé dans le sein des pauvres. Surtout il ne connaîtra pas cette indigence absolue de mérites, qui sera si terrible pour ceux qui paraîtront vides de bonnes œuvres aux pieds du souverain Juge. Il ne connaîtra pas cette indigence d'appui et de consolation, auprès du suprême tribunal, sort réservé à ceux qui n'auront jamais voulu appuyer, soulager, ni consoler qui que ce soit.

Non, non, habitants de Montpellier, vous ne connaîtrez aucune de ces indigences; vous aurez su, aux jours de l'abandonce et de la prospérité, prévoir les jours mauvais (2). Plus sages encore que ceux qui, lisant dans l'avenir, trouvent dans d'habiles combinaisons les moyens de sauvegarder contre tout événement leurs fortunes temporelles, vous aurez trouvé dans les associations charitables les véritables compagnies d'assurance. Vous aurez connu cette sainte usure que l'on exerce sur Dieu même quand on donne largement à ses pauvres (3). Et Dieu dans le temps vous rendra, en échange d'un or sujet à la rouille, l'or pur de sa grâce et de la sainteté. En attendant qu'il vous donne avec profusion dans l'éternité les seules richesses incommutables, les seules richesses qui ne sont pas un instrument et un moyen, mais le terme de tous les désirs et de tous les vœux; et ces richesses, ce sont les pauvres, jadis banquiers de Jésus-Christ sur la terre, qui, devenus les gardiens et les plénipotentiaires de Jésus-Christ à la porte des cieux, vous en mettront pour jamais en possession. Ainsi soit-il.

(1) « Famem audienti verbum Dei (*Amos. VIII. 11*). »

(2) « Non timebit domui suæ a frigoribus nivis (*Prov. XXXI. 21*). »

(3) « Fœneratur Domino qui miseretur pauperis (*Ibid. XIX. 17*). »

HOMÉLIE

SUR LA PARABOLE DU SAMARITAIN (1).

Spiritus Domini super me, eo quod unxerit Dominus me ut mederer contritis corde et consolarer omnes lugentes (Is. LXI).

L'Esprit de Dieu est sur moi, le Seigneur m'ayant marqué de son onction, afin que je puisse guérir toutes les plaies de l'âme et consoler tous ceux qui pleurent.

C'EST au nom et en la personne du Messie qui allait venir, que le prophète a prononcé ces douces et touchantes paroles ; et ainsi ces paroles furent une révélation anticipée qui manifestait d'avance et le but, et l'esprit, et l'importance, et les avantages de la mission de Jésus-Christ en ce monde.

Or cet aimable Sauveur est venu ensuite dire lui-même à ses apôtres : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie (2). » Et par là il nous a fait comprendre que dans la suite des siècles, la mission des pasteurs, ministres de l'Église, est exactement la même que la mission de Jésus-Christ, fondateur de l'Église. C'est-à-dire que le prêtre ne reçoit l'onction divine de l'Esprit-Saint que pour continuer dans le monde la mission d'amour que le Sauveur a commencée ici-bas, et qu'à l'exemple de son divin modèle, le prêtre, en tant que prêtre, ne doit pas dominer par la force, mais gagner les cœurs par la charité ; qu'il ne doit pas être le ministre de la justice et des châtiments, mais l'ange de la miséricorde et du pardon ; qu'il n'existe, en un mot, que pour guérir ses

(1) Prêchée à Saint-Pons, diocèse de Montpellier, pour la clôture de la retraite ecclésiastique.

(2) « Sicut misit me Pater, et ego mitto vos (Jo. xx. 21). »

semblables de tous leurs maux, leur assurer la vraie liberté, les vraies consolations, le vrai bonheur : *Spiritus Domini super me*, etc.

Mais il n'a pas suffi à Jésus-Christ de déléguer à ses apôtres et à leurs successeurs cette précieuse et touchante mission, il a voulu aussi la leur présenter comme en action et en un tableau vivant, dans la délicieuse parabole du Samaritain.

Ainsi, en ce moment où ces vénérables prêtres, entourant leur saint évêque de leur respect et de leur amour après s'être retrempés, par les exercices de la retraite, dans l'esprit de leur vocation, sont venus ici renouveler publiquement, en présence de Dieu et du peuple, les engagements de leur sacerdoce, rien ne m'a semblé plus opportun que l'explication de cette parabole, dans laquelle le Fils de Dieu, tout en nous révélant les prodiges de son amour, a tracé d'une manière si frappante le caractère véritable de son Église, les devoirs du prêtre envers le peuple, et les devoirs du peuple envers le prêtre.

Esprit-Saint, par qui seul la charité de Dieu se répand dans les cœurs, descendez aujourd'hui d'une manière toute spéciale sur nous tous : afin qu'à l'école de l'amour infini, pénétrés tous de cette charité sainte, qui fait les délices de Dieu et le bonheur des hommes, nous apprenions à nous aimer, à nous servir, à nous soulager mutuellement dans nos misères et dans toutes nos afflictions : *Ut mederer*, etc. Nous vous demandons cette grâce par l'intercession de Marie, la mère de la parfaite dilection. *Ave Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Le mot *Jérusalem* signifie *la vision de la paix*; le mot *Jéricho* signifie *la lune*. Ainsi dans la parabole que j'entreprends d'expliquer, la ville de Jérusalem représente l'état

d'innocence dans lequel l'homme jouissait de la paix et du repos de l'âme, et la ville de Jéricho figure l'état de notre chair après le péché. Car, comme la lune a différentes phases, de même notre chair, à cause du péché, naît dans la misère, grandit dans la souffrance, vieillit dans la douleur et disparaît par la mort. Ces rapprochements et ces interprétations nous sont fournis par saint Augustin (1).

Le voyageur de la parabole qui se rendait de Jérusalem à Jéricho, et qui tomba entre les mains des voleurs (2), c'est donc, selon saint Augustin, Adam et toute sa race, c'est l'humanité entière, qui par le péché est sortie de la véritable Jérusalem, de la vision de paix, de l'état de grâce où l'on est en commerce et en union avec Dieu, pour passer à Jéricho, pour commencer à vivre de la vie du péché, de cette vie, qui, comme l'astre des nuits, est muable, inconstante et sujette à défaillance.

Les larrons aux mains desquels est tombé le malheureux voyageur, ce sont, dit saint Ambroise, les anges de ténèbres, aux mains desquels est tombée l'humanité pour n'avoir pas cherché en Dieu sa force et son appui (3).

Il est dit dans la parabole que les larrons, après avoir

(1) « Homo qui descendit est Adam; Hierusalem, civitas pacis, cujus beatitudine lapsus est. Jericho, id est luna, significat mortalitatem nostram, « propterea quod nascitur, crescit, senescit et moritur (*S. Aug.*). »

(2) « Homo quidam descendebat ab Jerusalem in Jericho, et incidit in latrones (*Luc. x. 30*). » Il y avait, au rapport de saint Jérôme, entre Jérusalem et Jéricho, un immense désert que les Juifs appelaient *a dommim*, c'est-à-dire le lieu du sang, à cause des assassinats qu'y commettaient fréquemment les voleurs de grand chemin sur de malheureux voyageurs. C'est à ces circonstances que Jésus-Christ fait allusion dans ce récit, qui, d'après plusieurs interprètes, serait moins une parabole que le souvenir d'un fait réel arrivé peu de temps avant que le divin Maître en fit le sujet d'une de ses plus magnifiques et touchantes instructions.

(3) « Qui sunt latrones, nisi angeli noctis et tenebrarum (*S. Ambros.*)? » Origène avait dit aussi : « Les larrons sont ces puissances ennemies, desquelles

dépouillé le voyageur de tout ce qu'il avait, après l'avoir brisé de coups, le laissèrent couvert de plaies et à demi mort au milieu du chemin (1).

Or les esprits mauvais en ont fait autant avec l'homme tombé en leur pouvoir. Ils l'ont dépouillé, dit saint Ambroise, de la robe d'innocence, de tous les ornements de la grâce spirituelle (2). Ils lui enlevèrent, dit saint Augustin, toutes les habitudes vertueuses qui forment les véritables ornements de l'âme (3). Ils lui ravirent enfin, dit saint Jean Chrysostome, le principe de l'immortalité du corps et le droit à la candidature du ciel (4). Ils consommèrent ce dépouillement sacrilège, dit aussi saint Augustin, en blessant profondément l'âme humaine dans ses plus nobles facultés, dans son libre arbitre (5), et en la couvrant des plaies hideuses du péché; car les péchés, dit le vénérable Bède, sont des plaies véritables qui altèrent, qui défigurent l'intégrité de l'âme, comme les plaies altèrent et défigurent l'intégrité du corps (6).

le Seigneur a dit dans l'Évangile : « Tous ceux qui sont venus avant moi n'ont été que des voleurs et des brigands : « *Latrones sunt contrariæ fortitudines, de quibus Dominus ait : Omnes, quotquot venerunt, fures sunt et « latrones.* » Il faut se souvenir aussi que Jésus-Christ a appelé le démon l'assassin de l'homme, dès le commencement du monde. « *Ille homicida erat ab « initio (Jo. VIII. 44).* »

(1) « *Qui expoliaverunt eum et, plagis impositis, abierunt, semivivo relicto (Luc. x. 30).* »

(2) « *Expoliaverunt innocentiae veste et indumentis gratiae spiritualis (S. Ambros.).* » C'est de cette robe, dit le vénérable Bède, que nos premiers parents se sentirent dépouillés, lorsqu'ils reconnurent en rougissant qu'ils étaient nus : « *Hæc est illa stola, qua amissa, protoplasti cognoverunt se esse « nudos.* »

(3) « *Ornamentis morum (S. Aug.).* »

(4) « *Immortalitate et dignitate cœlesti (S. Jo. Chrys.).* »

(5) « *Liberum arbitrium vulneratum (S. Aug.).* »

(6) « *Plagæ peccata dicuntur, quia his humanæ naturæ violatur integritas (Venerab. Beda).* » Sur le mot *semivivo*, à demi mort, saint Augustin fait

Le prêtre et le lévite, qui, passant tout près du malheureux voyageur blessé et mourant, ne sont pas touchés de son sort et continuent leur chemin sans lui porter le moindre secours (1), signifient, selon saint Jean Chrysostome, la stérilité du sacerdoce transitoire d'Aaron, et l'inefficacité de la loi mosaïque, pour guérir les blessures et les infirmités de l'humanité déchue (2). D'après d'autres interprètes, on peut aussi penser que ce prêtre et ce lévite figurent encore les prêtres et les philosophes païens, qui connurent de près les misères et les plaies de l'humanité ; mais qui, au lieu de les faire disparaître, les rendirent plus profondes et plus inguérisables par les infamies et les horreurs de leurs superstitions, et par leurs doctrines au moins vaines et stériles, quand elles n'étaient pas funestes aux mœurs par leur licence.

Oh ! comme il représente bien l'humanité tout entière, ce pauvre voyageur, dépouillé, brisé de coups, perdant avec son sang le reste de ses forces, torturé par la douleur de ses plaies, impuissant à se relever, près d'expirer sans remède et sans secours ! C'est bien là, selon la pensée de saint Augustin, cette humanité blessée par la faute primitive et par ses fautes actuelles, gisante sur le chemin qui pourrait la conduire à la vie, mais impuissante à se relever de sa corruption, incapable de se procurer elle-même les secours spirituels, et sans espoir d'en obtenir d'autrui, n'ayant

remarquer que l'homme, du côté du cœur, en tant qu'il était ravagé et tyrannisé par le péché, était réellement mort ; mais du côté de l'esprit il était encore vivant, pouvant encore connaître et comprendre son Dieu. « *Semivivo, quia ex parte qua potest adhuc cognoscere et intelligere Deum vivus est ; ex parte qua peccatis contabescit et præmitur mortuus est.* »

(1) « *Sacerdos quidam viso eo præterivit, similiter et levita (Luc. x. 31, 32).* »

(2) « *Nec sacerdos Aaron transiens sacrificio potuit profuisse ; nec frater ejus Moyses per legem potuit subvenire (S. Jo. Chrys.).* »

en perspective que le désespoir et la mort éternelle (1).

Mais rappelons-nous, mes frères, que, lorsque les Juifs, dans leur audace sacrilège, dirent au Sauveur du monde : « Vous êtes un Samaritain et un possédé (2), » Jésus-Christ, avec un air de douceur et de patience infinie, répondit : « Non, je ne suis pas possédé du démon (3) ; » Ainsi, comme l'a remarqué Origène, des deux insultes qu'on lui jette à la face, notre aimable Sauveur n'en a repoussé qu'une seule, la seconde ; mais il laisse subsister la première ; il ne se refuse pas à être traité de Samaritain ; il accepte même cette insulte comme un titre d'honneur, et comme son nom véritable.

En effet, le mot *Samaritain* signifie *gardien*. Comment donc ce Dieu de bonté pourrait-il repousser cette qualification, lui dont le Prophète avait dit qu'il veille toujours sur son peuple, qu'il ne suspend jamais un instant sa tendre sollicitude, et qu'il le protège et le conserve avec amour comme la prunelle de ses yeux (4) ?

Il n'est donc pas douteux, dit saint Augustin, que dans le Samaritain de l'Évangile, Jésus-Christ n'ait voulu se peindre et se représenter lui-même. Et voyez comme le portrait représente bien l'original (5). Il est dit du Samaritain que, voyageant par la même route de Jérusalem à Jéricho et rencontrant sur son chemin le malheureux blessé, il s'approcha de lui avec sa monture ; et le voyant dans l'état déplorable

(1) « Totum genus humanum est homo ille qui jacebat in via ; quia vires ei propriæ ad surgendum non sufficebant (*S. Aug.*). »

(2) « Samaritanus es tu, et dæmonium habes (*Jo. viii. 48*). »

(3) « Ego dæmonium non habeo (*Id. viii. 49*). »

(4) « Non dormitabit neque dormiet qui custodit Israel (*Ps. cix. 4*). Considera me, Domine, ut pupillam oculi (*Ibid. xvi. 8*). »

(5) « In Samaritano Dominus noster Jesus Christus se voluit intelligi (*S. Aug.*). »

où les brigands l'avaient laissé, il en eut compassion (1).

Est-il possible, dit saint Ambroise, de lire ces détails sans se rappeler que le Verbe divin, descendu du ciel, et faisant par son humanité le même voyage que l'homme, a eu compassion de l'homme, dans l'état désespéré où il l'a trouvé, et s'est approché de lui en lui faisant éprouver les effets de sa miséricorde (2)? La monture sur laquelle le Samaritain est arrivé tout près du voyageur mourant signifie, d'après un grand nombre d'interprètes, la nature humaine par laquelle le Verbe de Dieu daigne venir jusqu'à nous (3). Oui, c'est sur cette humble monture de son humanité, aussi frêle, aussi passible que la nôtre, c'est en qualité de Fils de l'homme, ainsi qu'il l'a dit lui-même, que le véritable Samaritain, le véritable ami de l'homme, est venu à la recherche de l'homme pour le sauver (4).

Le Samaritain de la parabole ne se borna pas à de stériles mouvements de compassion envers le malheureux blessé. Mais, descendant de sa monture, il s'incline sur lui, il l'encourage, il le console. Il lave et panse ses plaies en y répandant de l'huile et du vin; il les bande ensuite soigneusement. O compassion, ô tendresse, ô charité de ce bon Samaritain!

Mais tout cela, dit saint Jean Chrysostome, n'est que la peinture fidèle des soins pieux dont nous sommes les objets

(1) « Samaritanus autem quidam iter faciens, venit secus eum, et videns eum, misericordia motus est (*Luc. x. 33*). »

(2) « Venit secus eum, quia descendit de cœlis et Verbum caro factum est, factus misericordia vicinus (*S. Ambros.*). »

(3) « Jumentum est caro qua Verbum Dei ad nos venire dignatus est (*Haymon*). » Origène, saint Augustin, saint Jean Chrysostome, Théophraste, Eusèbe d'Émèse, et nombre d'autres écrivains ecclésiastiques, ont donné la même interprétation, et reconnu, dans la monture du Samaritain, l'humanité du Verbe fait chair.

(4) « Venit secus eum, quia Filius hominis venit quærere et salvum facere quod perierat (*S. Ambros.*). »

de la part de Jésus-Christ. En effet, par le vin mystérieux du sang de sa passion, par l'huile symbolique des sacrements, il a pansé les plaies de nos péchés, il nous a appliqué les seuls remèdes qui guérissent, c'est-à-dire, qui sanctifient efficacement (1). Saint Jean n'a-t-il pas dit que Jésus-Christ nous a en effet lavés dans son sang (2)? Le Prophète-roi n'a-t-il pas dit aussi que Dieu, par l'huile de la grâce, nous a donné l'onction sainte qui de la tête descend et se répand dans tout le corps (3)? Il a aussi pansé et bandé soigneusement nos plaies; parce que, dit saint Augustin, il ne s'est pas contenté de nous présenter dans les sacrements le remède contre le péché commis, mais qu'il nous y assure aussi des préservatifs puissants contre tous ceux que nous serions tentés de commettre (4).

Mais tous les soins les plus exquis prodigués par le Samaritain au blessé n'auraient servi de rien, s'il l'avait laissé gisant, épuisé de forces, au milieu du chemin, dans un lieu désert. Il le relève donc avec le plus de précaution possible, il le place de son mieux sur sa monture, l'emmène et le dépose dans la première hôtellerie qu'il rencontre. Là, il lui fait fournir tout ce dont il avait besoin, lit, chauffage, remèdes, nourriture, et il continue d'en prendre soin avec l'affection d'un ami et le dévouement d'une mère (5).

Semblablement la passion et la mort par lesquelles Jésus-Christ, le Samaritain céleste, avait lavé et pansé nos plaies,

(1) « Vinum et oleum, id est sanguinem passionis et oleum chrismatis, quibus delictorum vulnera curantur et sanctificationis medela præstatur » (S. Jo. Chris.). »

(2) « Qui lavit nos in sanguine suo (Apoc. 1. 5). »

(3) « Impingnasti in oleo caput meum (Ps. XXII. 5). »

(4) « Alligatio vulnerum est cohibitio peccatorum (S. August.). »

(5) « Et imposuit illum super jumentum et duxit eum in stabulum et curam ipsius egit (Luc. x. 34). »

puis les sacrements si nécessaires pour la guérison et la consolidation de ces mêmes plaies, tout cela serait demeuré inutile et n'aurait servi de rien si le Sauveur nous eût laissés dans le désert de ce monde, sans autre secours, abandonnés à nous-mêmes. Que fit donc cet aimable Sauveur? Il éleva jusqu'à lui, par la confiance qu'il sut lui inspirer, l'humanité qu'il venait de sauver par la Rédemption et qu'il portait en lui-même dans la personne d'Adam notre premier père (1). Il emmena cette humanité (2) et la déposa dans l'hôtellerie de l'Église qu'il venait de fonder tout exprès. Là, il lui prodigua tous les soins, toutes les tendresses de sa charité infinie, pendant les quarante jours qui suivirent sa résurrection (3). Car l'Église, dit Origène, est une véritable hôtellerie, toujours ouverte à ceux qui veulent y entrer; toujours prête à nous accueillir tous à toute heure, et ne refusant à personne son hospitalité et son secours (4).

Remarquez aussi, dit Théophilacte, que ce n'est pas sans

(1) « Adam protoplastum Christus in se portavit (*S. Aug.*). »

(2) Saint Augustin remarque la particularité que le Samaritain, ayant disposé sur sa monture le pauvre blessé, l'emmena en marchant lui-même à pied : « Duxit ille pedibus incedens. » Cela nous rappelle que le Fils de Dieu, non-seulement s'est fait Fils de l'homme, mais aussi serviteur de l'homme, ainsi qu'il le dit de lui-même : « Je ne suis pas venu pour être servi, mais bien pour servir : « Non veni ministrari, sed ministrare. » Saint Paul entre dans la même pensée, quand il dit de Jésus-Christ : « Il a pris la forme de l'esclave : « Formam servi accipiens. »

(3) Saint Ambroise dit que par ces mots, « Le jour suivant, » *altera die*, Jésus-Christ, dans la parabole, a entendu le jour de sa résurrection. « *Altera dies, resurrectionis dies.* »

(4) « Pandochium, quod universos suscipit intrare volentes, Ecclesia intelligitur quæ omnes suscipit, nulli auxilium denegat (*Origen.*). » Remarquons que le mot original grec, que l'interprète latin a rendu par le mot *stabulum*, signifie aussi *hospice des pauvres*. Or l'Église est un véritable hospice des pauvres, puisqu'elle reçoit tous les hommes qui sont, comme l'a dit saint Augustin, les mendiants de Dieu. « *Omnes mendici Dei sumus.* » Mais on lira aussi avec satisfaction la belle interprétation que saint Jean Chrysostome a

mystère qu'il est dit que le Samaritain emmena le blessé à l'hôtellerie sur sa monture. Cela signifie que Jésus-Christ a mis notre humanité blessée sur sa propre humanité en nous faisant devenir ses membres (1) et que personne, ajoute le vénérable Bède, n'entre dans l'hôtellerie de l'Église, à moins qu'il n'y soit porté par Jésus-Christ lui-même, qui au baptême nous incorpore à son corps mystique (2).

Mais voici le plus beau trait de la charité du Samaritain. Obligé de repartir le lendemain, il fait venir le maître de l'hôtellerie, et en lui indiquant le voyageur blessé : Je vous recommande, lui dit-il, ce malheureux. Ayez-en le même soin

donnée de ce passage : « L'hôtellerie, dit-il, est l'Église qui accueille tous ceux qui s'adressent à elle, après s'être lassés dans les chemins du monde, et qui s'en reviennent accablés du fardeau de leurs crimes : « *Stabulum Ecclesia est quæ in mundi itinere lassatos et sarcina delictorum defessos suscipit ventientes.* » Et puis, le même saint docteur continue : « Dans cette hôtellerie, le voyageur n'a qu'à déposer le poids de ses péchés, et aussitôt il se trouve délassé ; et délassé, il répare ses forces par une nourriture salutaire : « *Ubi deposita onere peccatorum, viator lassus reficitur, refectus salutaris pabulo reparatur.* » Dans cette hôtellerie, on est à l'abri des rayons brûlants du soleil et des frimas de l'hiver : « *Ubi nec flagrantis solis ardor sentitur, nec hiemis frigus timetur.* » En dehors de cette hôtellerie, des brigands cruels, des loups ravisseurs se jettent avec rage sur tous ceux qu'ils rencontrent : « *Extra stabulum latrones pessimi et lupi rapaces grassantur.* » Au dedans, il n'y a rien à craindre de tout cela. Les surprises et les tromperies y sont impossibles, les dangers n'y sont nullement à craindre. Si le loup s'y introduit sous la peau de brebis, il est bientôt découvert. On crie aussitôt au loup, il est chassé et mis dehors : « *Ubi si forte lupus latens sub velamine ovium esse detegitur, publicatus abjicitur.* » Tout ce qui est méchant, tout ce qui est mauvais ou funeste, est en dehors de l'Église. On n'y trouve que d'innocents agneaux, un air salubre et un repos parfait : « *Intra stabulum innocentia agnorum et requies omnis et salubritas.* » Aimez donc le Seigneur qui, par amour pour vous, est venu en ce monde, qui vous a relevé de la profonde misère où vous étiez tombé, qui vous a lui-même amené et introduit dans l'Église : « *Dilige Dominum, qui propter te in sæculum venit ; qui te jacentem erexit ; qui te in Ecclesiam per semetipsum invexit.* »

(1) « *Imposuit super jumentum suum, quia membra sua nos fecit (Theophil.).* »

(2) « *Quia nemo, nisi per baptismum Christi, intrat in Ecclesiam (Id.).* »

que si c'était moi-même. Voici deux pièces d'or ; dépensez-les sans ménagement pour tout ce dont il pourrait avoir besoin ; et s'il vous faut dépenser encore quelque chose pour sa guérison, dépensez-le sans difficulté, et je vous en tiendrai compte à mon retour (1).

Or le maître de l'hôtellerie, c'est, selon Origène, celui qui préside à l'Église ; c'est le souverain pontife, ce sont les évêques, c'est le clergé entier, qui tous réunis ne forment qu'un corps, une personne morale qui gouverne l'Église et qui exerce toute l'action de l'Église (2).

Les deux pièces de monnaie sont, d'après saint Ambroise, les saintes Écritures des deux Testaments, qui présentent d'une manière sensible les caractères de l'inspiration divine, en même temps que les dogmes de l'unité et de la Trinité en Dieu, de la divinité et de l'humanité de Jésus-Christ. C'est là comme l'image du grand Roi des cieux, de même que les monnaies portent l'empreinte et l'image des rois de la terre. Dieu a laissé ces Écritures en dépôt entre les mains de l'Église, et elles sont d'une immense utilité pour guérir les blessures de l'âme (3).

On peut dire aussi que ces deux pièces de monnaies figurent la VÉRITÉ et la GRÂCE : la vérité, qui guérit les esprits en les éclairant ; la grâce, qui ferme les plaies des cœurs en les sanctifiant ; la vérité dans l'ensemble de la révélation, la grâce

(1) « Altera die protulit duos denarios, et dedit stabulario, et ait : Curam
« ipsius habe ; et quodcumque supererogaveris, ego, cum rediero, reddam tibi
« (Luc. x. 35). »

(2) « Stabularius Ecclesiæ præsidem significat cui dispensatio credita est
« (Orig.). » Saint Jean Chrysostome dit aussi : « Par le maître de l'hôtellerie,
nous affirmons qu'on doit entendre l'évêque : « Stabularium Episcopum con-
« firmamus. »

(3) « Denarii sunt duo testamenta quæ imaginem in se habent magni Regis
« expressam, quorum pretio vulnera nostra curantur (S. Ambros.). »

dans l'institution des sacrements ; la vérité et la grâce dont Jésus-Christ, le lendemain de la résurrection, avant de repartir pour le ciel, a confié le dépôt au maître de la véritable hôtellerie, au corps des pasteurs de l'Église. Ce sont là, dit saint Jean Chrysostome, les deux pièces de monnaie qui nous procurent les moyens de remettre sur pied ceux qui sont tombés, de soigner les malades et de guérir les blessés dans l'ordre spirituel, comme aussi de conserver la santé à ceux qui l'ont recouvrée (1).

Oh ! que ces interprétations sont belles ! s'écrie Origène, quelles sont en même temps et solides et touchantes, agréables à l'esprit et conformes à la raison (2) !

Arrêtons-nous un instant, mes frères, à méditer cette grande et délicieuse parole : Prenez-en soin, *curam illius habe* ; en nous souvenant que c'est en réalité la parole prononcée par le céleste Samaritain, lorsqu'il voulut charger les ministres de son Église du soin de l'humanité languissante et blessée.

Prenez-en soin, *curam illius habe* ! Cette parole prononcée par le Dieu Tout-Puissant, qui opère tout ce qu'il dit, qui réalise tout ce qu'il nomme, cette parole, dis-je, a été en même temps dans l'Église et pour l'Église un commandement et un décret, une loi et une institution. Par cette parole le Sauveur du monde a transmis et laissé à l'Église son esprit, son cœur, tous les sentiments, tous les transports de sa charité infinie en faveur de l'homme. L'Église dès lors s'est considérée, s'est montrée comme animée de l'Esprit de Dieu, comme remplie de l'onction de la bonté divine, pour essuyer toutes les larmes, pour adoucir toutes les douleurs,

(1) « Illi sunt denarii per quos eriguntur lapsi, confirmantur sani, sanantur vulnerati, curantur ægroti (S. Jo. Chrys.). »

(2) « Hæc rationabiliter et pulchre dicuntur (Origén.). »

pour fermer toutes les plaies, pour éloigner, ou diminuer du moins, tous les maux de l'humanité : *Spiritus Domini super me*, etc.

Et, en effet, dès l'instant où cette parole aussi puissante qu'affectueuse, et dans laquelle se résume tout l'esprit de l'Évangile, a été prononcée par le divin Samaritain, elle va se répétant dans la grande hôtellerie de l'Église, et elle s'y répètera toujours avec la même énergie et la même fécondité. C'est cette parole qui y maintiendra toujours actif cet esprit de charité ardente, inépuisable, qui est le caractère propre et distinctif de l'Église, l'auréole qui de toutes parts rayonne autour d'elle.

Il est vrai que l'humanité, cette malade impatiente et inquiète, étourdie et légère, se révolte souvent contre l'Église qui veut la soigner, qu'elle la repousse, la persécute et l'outrage. Mais l'Église, garde-malade qu'on ne saurait lasser ni rebutter, ne fait nulle attention à tous ces délires du patient, pour ne se rappeler que ses besoins et ses douleurs. Toujours vigilante, elle accourt, elle vole pour soulager et pour sauver, même avec la certitude de ne recueillir que de la haine, du mépris, des malédictions pour récompense de ses sollicitudes et de son amour. C'est que le Sauveur a recommandé à l'Église de ne jamais abandonner l'humanité, quelle que soit son ingratitude envers l'Église. C'est que cette grande et efficace parole : Prenez-en soin, *curam illius habe*, retentit toujours à l'oreille de l'Église et se répète avec un puissant écho dans son cœur.

Voilà qui vous explique l'étonnant mystère de cette charité de l'Église, que les ennemis eux-mêmes de l'Église admirent sans la comprendre; de cette charité qui fait braver par les envoyés de l'Église et les persécutions des gouvernements et les antipathies des peuples, et l'injustice des édits et la cruauté de leur exécution, et les prisons et les cages de

fer, et la cangue et le glaive, et la potence et le bûcher, quand il s'agit de pénétrer dans les contrées les plus intolérantes et les plus barbares, pour y répandre la lumière de la foi, les consolations de l'espérance et tous les baumes de l'amour chrétien.

C'est encore ce qui vous expliquera pourquoi et comment il se fait que depuis dix-huit siècles jamais n'ont manqué ni ne manqueront des évêques, des prêtres, des religieux, des missionnaires, et des vierges héroïques, qui s'exilant volontairement et pour toujours de leurs familles et de leurs patries, à travers les tempêtes de l'Océan et les horreurs des déserts, à travers les menaces d'hommes plus redoutables que les monstres de la mer et les bêtes féroces, courent se dévouer partout où il y a des infidèles à éclairer, des pécheurs à convertir, des pauvres à secourir, des malades à soigner, des peuples à civiliser.

Qu'il est beau, qu'il est glorieux pour votre France que ce soient des Français qui, en première ligne et en plus grand nombre, dans ces phalanges de l'Église, parcourent le monde dans toutes les directions pour obéir aux saintes inspirations du zèle et de la charité ! Qu'il est beau, qu'il est glorieux pour la France que ce soit principalement avec les offrandes de ses enfants, avec le sang de ses martyrs, avec le dévouement de ses vierges héroïques, avec la gloire du nom français que la Providence ait voulu porter au loin les bienfaits de la foi, de la paix et de la civilisation chrétienne ! Qu'ils sont beaux les pas de ceux qui vont évangéliser la paix, évangéliser la possession de tous les biens (1) !

France, fille aînée de l'Église, rassure-toi dans tes craintes,

(1) « *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona* » (Is. LII. 7). »

dans tes appréhensions ! Oui, le vent emportera les prédictions de ces prophètes de malheur qui t'annoncent que tu vas retomber dans la barbarie et dans la superstition. Tu es malade, il est vrai ; tu es blessée. Mais cette même Église, qui jadis te forma en une grande nation, et dont l'esprit est encore tout-puissant dans ton sein, te soignera, te guérira : *Curam tuâ aget*. Dieu, dans sa miséricorde, ne permettra pas que tu perdes toi-même, avec la véritable religion, la civilisation véritable, qu'au prix de tant d'efforts et de tant de sacrifices tu t'empresses de porter au loin et d'assurer à tant de peuples.

Mais dans la parabole du Samaritain Jésus-Christ ne nous fait pas connaître seulement son cœur et celui de son Église qui en est le reflet ; il a tracé en même temps, et par une conséquence nécessaire, les principaux devoirs du peuple envers les ministres de l'Église, et c'est ce que nous allons voir dans la seconde partie de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

Vous venez d'entendre, mes frères, que d'après la doctrine des Pères et des interprètes de l'Évangile, le voyageur de la parabole est l'humanité déchue par le péché ; que le maître de l'hôtellerie n'est autre que le corps des pasteurs et des ministres de l'Église auxquels Jésus-Christ a fait une loi de prendre soin de l'humanité, de soulager et consoler toutes les infirmités et les misères humaines. Il est donc de toute évidence que cette précieuse mission de miséricorde et de charité, n'ayant été dévolue qu'à l'Église, ne peut être remplie que par l'Église. Voici par conséquent le premier des devoirs du peuple envers l'Église : confiance dans l'action de l'Église, non pas seulement pour la guérison des maux pri-

vés et individuels, mais plus encore pour la guérison des maux sociaux, des maux humanitaires, qui moins que tous autres ne sauraient être combattus et guéris que par l'action de l'Église.

Voyez, en effet, ce qui est arrivé de nos jours. L'Europe catholique, aussi bien que l'Europe schismatique et l'Europe protestante, est blessée et de la pire de toutes les blessures, malade et de la pire de toutes les maladies : je veux dire de la perte de l'intelligence. On a beaucoup médité, ou plutôt rêvé sur sa guérison. On a essayé de tout; mais toujours en excluant toute action de l'Église.

Au premier rang se présente la science. Elle se vante de pouvoir à elle seule suffire à cette immense et difficile besogne. Elle s'est mise à l'œuvre avec ses écoles, ses cours, ses petits livres élémentaires, ses résumés, ses almanachs, ses feuillets, voire même avec ses pamphlets contre l'Église. Tous les systèmes ont pu se donner carrière sur des terrains où l'erreur a été libre, même plus libre que la vérité.

Eh bien ! quel a été le résultat de ces soins très-empressés, si l'on veut, mais non pas très-désintéressés, bien s'en faut ? Toutes les vérités foulées aux pieds pour faire place à toutes les erreurs, à tous les délires de la raison humaine, toutes les vertus travesties ou niées, ou révoquées en doute. Bientôt tout a été vrai, excepté la vérité ; tout a été vertueux, excepté la vertu ; tout a été honorable, excepté l'honneur. Est-ce que peut-être je me mets à déclamer sous l'inspiration d'un fanatisme aveugle ? Est-ce que par hasard des hontes que la pudeur et le lieu saint défendent de nommer n'ont pas été réhabilitées, innocentées, présentées comme les conséquences d'instincts naturels et irréprochables ? Est-ce que les dramaturges et les romanciers ne se sont pas frénétiquement jetés sur ces théories infâmes, comme sur des sources nouvelles de l'inspiration et de la poésie ? Comment pouvait-il en

être autrement lorsque dans le naufrage des intelligences on s'obstinait à fermer les yeux pour ne plus avoir d'étoiles ni de boussole? Rien d'étonnant alors que toute discipline spirituelle et morale disparaisse; que le doute devienne philosophie, l'anarchie gouvernement, l'athéisme religion.

En se détachant de l'Église, l'homme ne pouvait que faire une horrible chute; il ne pouvait que tomber dans un affreux abîme. Il est tombé sur lui-même, comme le dirait saint Augustin : *Incidit in semetipsum*. Emprisonné dans les choses de la terre, il a perdu de vue le ciel. Il n'a plus d'intérêt que pour la vie matérielle, plus d'attrait que pour la volupté, plus d'instinct que pour le crime, plus de goût que pour la destruction. Il ne consomme une ruine que pour en entreprendre une autre. Il ne peut rien endurer de ce qui a été et de ce qui durera. Dieu le désole, la religion l'effraye, parce que Dieu et la religion, ce sont choses qui durent. L'autorité lui devient insupportable même sous les formes qu'il lui a données, parce que l'autorité, telle quelle, est une garantie de durée quelconque. La société civile ne saurait échapper à ses haines plus que la société religieuse. C'est encore là un élément de durée. Elle n'est plus pour lui qu'un malheur ou un anachronisme. Le voilà donc à l'œuvre pour détruire tout cela et le refaire ensuite à son image, au moule de ses rêves et de ses fantaisies, afin de pouvoir dire : Tout cela est mon œuvre. Je suis tout-puissant, je suis tout; et s'il y a un Dieu au monde, c'est moi !

Il est facile de comprendre que les blessures et les plaies de la société, sous l'action d'un pareil traitement, n'ont pu que s'aigrir et s'irriter de plus en plus. Aussi la science humiliée, épouvantée des désastres qui ne sont que la conséquence de ses funestes théories, hésite et recule. Les prêtres de la raison, comme il leur a plu de s'appeler, à l'exemple du prêtre de la parabole, n'ont garde d'apporter aux malheu-

reux leur commisération et leurs soins. Ils désespèrent de pouvoir porter remède à une situation qu'ils savent bien avoir rendue plus déplorable; alors, ne prenant plus conseil que de leur égoïsme, ils poursuivent leur route à travers les landes de leurs stériles doctrines, de leurs systèmes aussi mouvants que les sables du désert, et ils laissent la société luttant entre la vie et la mort : *Sacerdos viso eo præterivit*.

La politique a aussi la présomption de pouvoir à elle seule guérir la société malade; repoussant tacitement, ou même expressément, sous le nom de *bagatelles* (1) les saintes et habiles industries de la charité chrétienne. Pour mieux se passer du concours de l'Église, elle a improvisé des constitutions par dizaines, des lois par milliers, des impôts par millions, des monopoles sans nombre qui devaient, à l'entendre, rétablir la société dans son état normal et lui assurer la longévité de l'ordre, de la richesse, de la force, de la liberté et des prospérités de toute sorte. Mais, hélas! comment la politique irrégulière, ne s'inspirant que d'elle-même et de son égoïsme rétréci, pourrait-elle guérir les maux de la société, dont elle ne connaît ni les maladies ni les besoins? Il faut avoir recours à Dieu pour connaître l'homme et tout ce qui intéresse l'homme. Aussi voyez comme cette politique sans Dieu est aussi sans franchise et ne vit que d'expédients. Elle en est toujours aux vanteries, aux promesses, aux espérances d'un avenir qu'il faut toujours ajourner. Si de tant d'intrigues et de menées tortueuses, si de tant de combinaisons toujours nouvelles et toujours anciennes, vieilles avant de naître, il résulte quelque bien pour les peuples, ce n'est le plus souvent que par hasard; et cette politique irrégulière

(1) On se souvient, et on se souviendra longtemps de ce mot d'un législateur : « Surtout ne vous amusez pas aux BAGATELLES DE LA CHARITÉ. »

ne concourt au bien des peuples que comme Satan, contre sa volonté et contre ses intentions.

En dépit de tant et de si lamentables expériences, la politique irréligieuse ne vient offrir aux sociétés modernes pour tout moyen de guérison et pour tout remède, à nos décadences et à nos ruines morales, que des chemins de fer, des bateaux à vapeur, des manufactures, des docks, des banques et des compagnies de spéculateurs, des salles de spectacle et pis encore. Mais aussi, en revanche, elle tient toujours prêts, comme aides indispensables, le sbire et le bourreau, la prison et le bagne, le canon et la guillotine.

Nous n'avons pas à nous prononcer sur la valeur de ces moyens curatifs. Nous laisserons ce soin aux statistiques officielles. Or, d'après ces enquêtes authentiques, nous trouverons un nombre toujours croissant de vols, de fraudes, d'empoisonnements, d'assassinats, d'infanticides, de suicides, de duels, d'incestes, de sacrilèges. Il demeurera constaté que la constitution morale de l'homme dégénère de plus en plus, en même temps que la constitution physique s'affaisse. Tous les liens se relâchent; toutes les institutions se décomposent. L'autorité tombe plus bas, au lieu de se relever. Le bonheur matériel, auquel on a tout sacrifié, fait défaut comme le reste. Ce n'est plus tel ou tel gouvernement, c'est l'ordre social lui-même qui chancelle et vacille sur sa base. Et la politique aveugle, parce qu'elle est irréligieuse, ne sait pas voir que c'est en minant la foi que le génie du mal veut faire crouler d'un seul effort et l'édifice intellectuel, et l'ordre civil, et l'ordre public, et l'ordre social tout entier.

Craignant de voir clair, de peur d'être obligée de se repentir, cette mesquine politique aime mieux abandonner les peuples à leur corruption, comme des malades incurables; elle se contente de leur donner pour gardiens ses agents de police, plutôt pour empêcher le mal de trop paraître au de-

hors que pour songer même à en restreindre les funestes ravages. Elle est assez bien figurée par ce lévite de la parabole qui ne se croit pas obligé à faire plus que ceux qui sont passés avant lui : *Similiter et Levita, cum videret eum, pertransiit.*

Jésus-Christ avait vu de haut toutes ces aberrations des pouvoirs humains, lorsqu'il disait : « Les princes des nations les dominant; mais il n'en sera pas ainsi parmi vous. Celui qui, parmi vous, est le plus grand doit se faire le serviteur de tous, de même que le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie pour la rédemption de tous (1). » Or, d'après ces simples et profondes paroles, le Fils de Dieu paraît avoir très-bien distingué le droit public des princes païens, *principes gentium*, d'avec le droit public des peuples chrétiens, *vos autem non sic*. D'après ces simples et profondes paroles, le pouvoir suprême païen est, quelle que soit sa forme, un pouvoir dominateur et tyrannique, *dominantur eorum*, absorbant en lui-même et effaçant tous les autres pouvoirs (2), les exploitant tous dans son propre intérêt, et disant : L'État c'est moi ! et de là l'esprit permanent de haine, de mépris et de révolte dans les rangs du peuple. Mais le pouvoir suprême chrétien est un pouvoir dévoué : *omnium minister*. Vous l'entendez : dévoué à tous ; c'est-à-dire, conservant tous les autres pouvoirs, s'immolant, s'il le faut, dans l'intérêt des autres, à l'exemple de Jésus-Christ, et disant : Moi, je suis à l'État ! et de là, dans le peuple,

(1) « *Principes gentium dominantur eorum ; vos autem non sic. Sed qui major est inter vos erit omnium minister ; sicut Filius hominis venit ministrare, non ministrari, et dare animam suam redemptionem pro multis* » (*Matth. xx. 25*). »

(2) Le pouvoir religieux ou pontifical, le pouvoir des cités en lesquelles se subdivise la nation, ou pouvoir communal, et le pouvoir domestique ou paternel.

esprit d'amour, de respect et de soumission. Enfin, d'après ces simples et profondes paroles, l'ordre social païen est fondé sur l'égoïsme; l'ordre social chrétien, sur le dévouement.

Or de quoi se plaint-on aujourd'hui dans les deux camps opposés? On se plaint que les pouvoirs méditent de nouvelles conquêtes sur les peuples et que les peuples aspirent à renverser les pouvoirs; que les grands sont sans compassion, et que les petits sont sans respect pour les supérieurs; que des orgies scandaleuses ont lieu en haut, et que des instincts dégradants se remuent en bas; que d'un côté on est impatient de l'ordre et que de l'autre on déteste la liberté. C'est-à-dire, aux yeux du chrétien qui voit de plus haut avec les lumières de la foi, que l'égoïsme a tout envahi et que le dévouement a disparu de la société.

Eh bien! je défie et les prêtres de la science et les lévites de la politique, qui, dans une pensée stupidement impie, s'obstinent à tout attendre soit de leurs doctrines, soit de leurs combinaisons, fussent-elles servies par la force qui leur fera défaut à l'heure fatalement marquée par la Providence, je les défie de conjurer le danger qui naît de ces horribles dispositions des esprits, sans le concours de l'action de l'Église. Je les défie d'inspirer, réduits à eux seuls, le respect de l'autorité à ceux qui obéissent, et l'estime des inférieurs à ceux qui commandent. Je les défie de détourner, à eux seuls, ni les pouvoirs de la pensée d'opprimer ni les peuples de l'instinct de se révolter. Je les défie de constituer à eux seuls un ordre social à l'abri du despotisme et de l'anarchie, dans lequel les gouvernants ne soient pas des tyrans et les gouvernés ne soient pas des esclaves, dans lequel le pouvoir ait une autre règle que l'intérêt et le peuple un autre frein que la force; dans lequel le commandement ne soit pas le caprice, et l'obéissance ne soit pas la nécessité. En un mot, je défie la science et la politique de rappeler à elles

seules, dans la société malade, le dévouement qui seul peut opérer sa guérison, lui garantir force et durée.

Oh ! sans doute, je ne viens pas proscrire ou flétrir la science ou la politique. L'une et l'autre, elles ont aussi un grand rôle à remplir dans la société ; mais ce rôle, elles ne peuvent le remplir qu'en s'inspirant de la pensée de l'Église, en invoquant le concours de l'Église, en s'associant loyalement à l'Église. Mais en s'isolant de l'Église, la science et la politique, toutes-puissantes pour le mal, ne peuvent plus rien, absolument rien pour le bien de la société.

C'est que le Dieu fait homme n'a pas donné à la science ni à la politique, mais à l'Église, la mission charitable de soigner l'humanité malade : *Curam ipsius habe!* C'est que le même Fils de Dieu n'a pas mis dans les mains de la science et de la politique, mais dans les mains de l'Église, les deux précieuses pièces de monnaie, la vérité et la grâce, qui seules peuvent guérir les cœurs, relever les âmes, donner leur véritable valeur à tous les efforts entrepris pour moraliser les masses : *Duos denarios dedit stabulario.* C'est que l'Église, seule embrassant, dans son immense charité, et le riche et le pauvre, et le puissant et le faible, et les pouvoirs et les peuples, peut elle seule, par ses doctrines, par ses institutions, par son action, par son influence, par ses promesses, par ses menaces, rappeler efficacement à tous leur devoir, inspirer à tous le dévouement mutuel qui en les unissant tous fait le bonheur de tous.

Confiance donc dans le ministère de l'Église ; ne craignez donc plus de ramener son influence dans la politique, pour l'empêcher d'être absurde ; dans la législation, pour l'empêcher d'être injuste et oppressive ; dans la science, pour l'empêcher d'être vaine, stérile et même funeste. Voilà le premier devoir envers l'Église pour tout peuple chrétien, qui, ne se sentant pas malade, ne veut pas périr.

Mais à la confiance en l'action de l'Église il faut que tout peuple vraiment chrétien unisse la soumission et l'obéissance à l'enseignement et à la direction de l'Église. En effet, remarquez bien que le Samaritain de la parabole, en déposant le blessé dans l'hôtellerie, ne lui a pas dit de se soigner lui-même. Il ne lui a pas confié à lui les deux pièces de monnaie pour subvenir aux dépenses d'entretien. C'est le maître de l'hôtellerie qui est chargé de soigner le malade ; c'est dans ses mains que sont remises les deux pièces de monnaie ; c'est à lui que sont données les instructions et que sont promises les récompenses. Par toutes ces circonstances, le Samaritain céleste, Jésus-Christ, nous a révélé le dessein de sa providence par rapport au salut des âmes et toute l'économie de sa religion. Nous apprenons par cet admirable récit que Jésus-Christ n'a pas chargé l'homme de se guérir lui-même de ses infirmités spirituelles, ou bien de s'éclairer, de s'instruire, de se corriger, de se sanctifier lui-même. Non, il n'a pas rendu chaque chrétien dépositaire des deux mystérieuses pièces de monnaie, de sa vérité et de sa grâce, pour interpréter nous-mêmes et entendre sa doctrine comme il plairait à chacun de nous. Il ne nous a pas laissés libres de déterminer nous-mêmes les moyens par lesquels nous devrions participer à sa grâce ; mais, ayant chargé l'Église et ses ministres de soigner l'humanité malade, et confié aux pasteurs de l'Église le dépôt de ses révélations et de ses sacrements, il nous fait entendre que c'est à eux d'interpréter les unes et de nous conférer les autres. C'est ce que saint Paul a résumé dans ces célèbres paroles : Que l'on ne nous regarde pas comme des hommes ordinaires, mais comme les ministres de Jésus-Christ et comme les dispensateurs des mystères de Dieu (1).

(1) « Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei (1 Cor. iv. 1). »

Sans doute Dieu pouvait faire avec tous les hommes ce qu'il a fait avec le premier homme. Il pouvait exercer immédiatement par lui-même toute son action sur l'homme. Mais il lui a plu d'en agir autrement : il lui a plu d'agir sur l'homme par le ministère d'autres hommes. De même donc que dans l'ordre temporel il fait naître l'homme par ses parents, qu'il le gouverne par les pouvoirs politiques, qu'il le juge par les magistrats, qu'il l'éclaire par les savants, qu'il lui porte secours par les riches, qu'il le protège par les forts; de même aussi, dans l'ordre temporel, selon un grand interprète, il ne nous instruit, il ne nous sanctifie, il ne nous conduit dans la voie du salut éternel que par les prêtres qu'il a lui-même établis ses ministres dans l'Église (1). C'est aussi pour cela que saint Paul appelle les ministres de l'Église les coadjuteurs de Dieu dans l'œuvre du salut des hommes (2), et que Jésus-Christ lui-même les avait appelés la lumière du monde (3) et le sel de la terre (4), voulant qu'ils eussent à éclairer les hommes par l'interprétation de ses doctrines et à les sanctifier par la dispensation de ses sacrements.

Il nous est donc impossible de concilier avec l'Évangile, de concilier avec la parabole du Samaritain la doctrine qui est la base même du protestantisme, la doctrine qui proclame l'action immédiate et directe de Dieu sur l'âme chrétienne, la doctrine qui soustrait le chrétien au ministère de l'Église soit pour l'intelligence des Écritures, soit pour la participation à la grâce. Au contraire, il est de toute évidence que d'après

(1) « Vult Deus per homines, per ministros a se constitutos viam salutis edoceri (*Cornel. a Lap.*). »

(2) « Dei enim sumus adiutores... in ministerium salutis (1 *Cor.* III. 9). »

(3) « Vos estis lux mundi (*Matth.* v. 14). »

(4) « Vos estis sal terræ (*Matth.* v. 13). »

l'Évangile et en particulier d'après la parabole du Samaritain, tout chrétien doit aux ministres de Jésus-Christ soumission, obéissance et respect comme à Dieu même. Ce devoir est essentiellement lié avec la charge et la responsabilité que Jésus-Christ impose à ses ministres lorsqu'il les charge de veiller sur nos âmes, lorsqu'il leur confie le soin de remédier à leurs infirmités spirituelles. Ainsi l'avait compris saint Paul, quand il disait aux premiers chrétiens : « Obéissez à vos supérieurs et soyez-leur soumis. Sachez qu'ils veillent comme devant rendre un compte sévère du salut ou de la perte de vos âmes (1). »

Enfin on comprend quelle dut être la reconnaissance du voyageur blessé envers le maître de l'hôtellerie, qui, sur les ordres du Samaritain, prit de lui des soins empressés jusqu'à son entière guérison. C'est aussi le troisième devoir des fidèles envers les ministres de l'Église pour les biens spirituels qu'ils en reçoivent.

Ah ! mes frères, quoi que puissent en dire des hommes trompés et trompeurs, qui dans ces derniers temps ont travaillé avec une espèce de fureur à décrier le prêtre, à inspirer aux populations la défiance pour le prêtre, l'antipathie, la haine, le mépris du prêtre, il n'en est pas moins vrai que le prêtre, comme le dit saint Jean Chrysostome, est l'homme qui ne vit pas pour lui, mais pour Jésus-Christ (2) et pour les intérêts de sa gloire tout entière attachée au salut des âmes. Il n'en est pas moins vrai que ce prêtre, établi comme médiateur visible entre Dieu et l'homme, et offrant tous les jours le sacrifice de propitiation et de paix, combat contre la jus-

(1) « Obedite præpositis vestris et subiacete eis; ipsi enim pervigilant quasi rationem reddituri pro animabus vestris. »

(2) « Non sibi sed Christo vivit (S. Jo. Chrys.). »

tice et la colère du ciel et traite mieux que tout autre les intérêts spirituels et temporels de la terre (1).

Êtes-vous juste, c'est le prêtre qui, par l'exercice de son ministère, vous confirme dans la justice ; êtes-vous pécheur, hérétique, incrédule, c'est le prêtre qui vous surveille, qui vous suit, qui vous attire et vous ramène dans les voies de la grâce, au giron de l'Église, aux croyances religieuses par toutes les industries de son zèle.

Êtes-vous malheureux, c'est le prêtre, dit saint Grégoire, qui, devenu image visible de la divine miséricorde, descend pour les soulager vers les membres de Jésus-Christ (2). C'est le prêtre qui arrache à l'opulence des secours en faveur de la pauvreté. C'est lui qui fait trouver des mères selon la grâce à ces pauvres enfants que les mères selon la nature ont délaissés. C'est en lui qu'on rencontre le défenseur de la veuve, le tuteur de l'orphelin, le consolateur du malade, du prisonnier, de l'opprimé, et comme la Providence visible de tous ceux qui souffrent.

N'est-ce pas dans le sein du prêtre qu'on va déposer les querelles de famille pour les faire cesser ? N'est-ce pas dans la parole du prêtre que vous puisez le conseil dans les doutes qui vous agitent, la force dans les tentations qui vous font trembler, la consolation dans les peines qui vous affligent, le repos parmi les remords qui vous désespèrent ?

Doux sans faiblesse, redoutable sans colère, patient sans lâcheté, vous réprimandant sans amertume, vous excitant à la confiance sans flatterie, vous instruisant sans vous humilier, vous secourant sans offenser votre dignité, se dérochant à votre reconnaissance pour ne pas offenser votre délicatesse,

(1) « *Medius inter homines et Deum constitutus pro illis, dimicat huic populum concilians et adjungens (S. Jo. Chrys.).* »

(2) « *Ad Christi membrum miseratio descendit (S. Gregor.).* »

le prêtre n'est-il pas l'instigateur et l'entremetteur de réconciliations heureuses, de restitutions inattendues, de réparations efficaces, de repentirs sincères et de conversions longtemps espérées ?

N'est-ce pas le prêtre enfin qui, compagnon indivisible, ami seul fidèle jusqu'à la fin de la vie, ne vous quitte pas au moment où tout vous abandonne, au moment de la mort ? Et comme il vous a reçu dans ses bras à votre naissance, pour vous introduire dans l'Église, il ne vous quittera point à votre dernière heure, il ne se reposera point qu'il n'ait recueilli votre âme pour la transmettre au ciel, pour la déposer dans le sein de Dieu.

Serait-ce donc trop vous demander que de solliciter auprès de vous un peu de reconnaissance et de gratitude pour ceux à qui, après Dieu, vous serez redevables du seul vrai bonheur et ici et dans l'éternité ? Serait-ce devenir importun que de vous dire, avec saint Paul, qu'il est de votre devoir de ne pas traiter en inconnus ceux qui travaillent parmi vous au saint ministère (1) ? Serait-ce trop exiger que de demander une honnête subsistance pour ceux que saint Paul aurait voulu voir admettre à la participation de tous les biens (2) ? Serait-ce une prétention insoutenable que de réclamer, avec saint Paul, un double respect et de doubles honneurs pour ceux qui remplissent avec un zèle sans bornes et avec une édification toujours croissante les devoirs de leur charge (3) ?

Je croirais faire injure à la noblesse de vos sentiments si j'insistais. La gratitude, la soumission, la confiance des fidèles

(1) « Noveritis eos qui laborant inter vos (I *Thessal.* v. 12). »

(2) « Communicet autem is qui catechizatur, ei qui se catechizat, in omnibus bonis (*Galat.* vi. 6). »

(3) « Qui bene præsumt presbyteri, duplici honore digni habeantur, maxime qui laborant in verbo et in doctrina (I *Tim.* v. 17). »

les envers les ministres de l'Église sont des devoirs sacrés. Il est impossible qu'ils soient jamais oubliés parmi vous, et qu'ils ne deviennent pas de jour en jour l'objet de la plus sainte émulation.

Je ne veux pas non plus taire ici les devoirs du prêtre. Les exposer devant vous, c'est augmenter votre légitime affection pour un clergé qui sait si bien s'exhorter lui-même et dont le zèle ne connaît ni découragement ni langueur.

TROISIÈME PARTIE.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, racontant dans la parabole que le bon Samaritain soigna d'abord lui-même le voyageur blessé et puis le confia aux soins du maître de l'hôtellerie, a fait usage de la même expression dans ces deux circonstances de son récit, il en prit soin : *curam ejus egit*; prenez-en soin : *curam illius habe*. Or cela n'est pas sans mystère. L'identité d'expression, d'après les interprètes, est ici adoptée pour indiquer l'identité de procédés et de sentiments. Jésus-Christ a donc voulu nous apprendre par là, dit saint Bernard, que comme le Samaritain constitua le maître de l'hôtellerie successeur et vicaire de sa propre sollicitude pour le blessé, de même Jésus-Christ a constitué les ministres de son Église successeurs et vicaires de son amour envers les hommes : *amoris Christi vicarios*. Ainsi le soin que Jésus-Christ a pris de l'humanité malade et malade à la mort par les suites de l'erreur et du vice, le prêtre doit constamment le prendre lui-même : *curam ejus egit... curam illius habe*. Oui, le même soin, exactement le même.

Le Samaritain n'a pas cherché à savoir la nationalité, les croyances, les opinions du voyageur blessé, avant de songer à lui donner ses soins. Il n'a vu que son malheur, il n'a con-

sidéré que le besoin qu'il avait de secours. Ses blessures et son délaissement furent le seul titre à la compassion du Samaritain et aux démonstrations de sa charité. Le Samaritain, le voyant dans cet état, fut touché de compassion (1). C'est ainsi que Jésus-Christ en a usé envers les hommes. Il a eu compassion de nous; il s'est livré pour nous tous sans distinction de personnes (2). Il n'a vu en nous qu'une créature déchue, blessée à mort par le péché, incapable de se réhabiliter elle-même. Oui, mon Dieu, comme l'a dit le prophète-roi, vous n'excluez personne du bienfait de votre miséricorde (3).

Voilà donc le premier devoir du prêtre envers le peuple. Il doit le soigner sans distinction de rang, d'âge, de sexe, de croyances, d'opinions. Le dévouement du prêtre catholique doit être catholique, c'est-à-dire, comme l'exprime le mot, il doit être *universel*; il doit être large comme l'univers, humaine comme l'Évangile, sans acception de personnes comme la charité.

Ah ! dirait peut-être une charité restreinte, et qui par conséquent ne serait pas la charité catholique : « Mais ce sont des hommes profondément pervers descendus au fond du gouffre de la corruption ! ce sont des hérétiques ! des incrédules ! des impies ! » N'importe, il s'ensuit seulement qu'ils sont plus malades et qu'ils ont plus de droits à nos soins. Dès qu'ils sont dans notre diocèse, dans notre paroisse, ils nous sont, eux aussi, confiés par Jésus-Christ et par l'Église : *cūram illius habet*. De quel droit prétendrions-nous les abandonner et désespérer de leur salut ?

Pauvres âmes ! plus malheureuses peut-être que coupables ;

(1) « Videns eum misericordia motus est (*Luc. x. 33*). »

(2) « Pro omnibus mortuus est Christus (*II Cor. v. 15*). »

(3) « Misereris omnium Deus (*Sap. xi. 24*). »

aveuglées par de funestes préjugés d'éducation et d'origine ; égarées par l'erreur, abruties par l'ignorance, victimes de leurs propres passions et des passions d'autrui ! Pauvres âmes où tout est à refaire ! où il reste à peine quelque vestige de moralité, quelque étincelle de raison et d'aspiration vers la vérité et la vertu ! Plus sont profondes les plaies, plus elles ont droit à des soins affectueux et intelligents. Ce sont bien elles qui doivent plus particulièrement attirer les saints artifices de notre zèle, les industries ingénieuses de notre dévouement. N'était-ce pas, ce que Jésus voulait nous insinuer, lorsqu'il prononça ces tendres et touchantes paroles : « Je veux la miséricorde et non les sacrifices. Ce ne sont pas ceux qui sont en santé, mais les malades qui ont besoin du médecin. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs (1).

Par la même raison que notre dévouement doit être universel, il est facile de conclure que nous n'avons, comme prêtres, aucun rôle déterminé à remplir dans l'ordre politique. Nous ne devons être ni pour les gouvernements contre les peuples, ni pour les peuples contre les gouvernements ; ou plutôt nous devons, tour à tour, plaider la cause des gouvernements en exhortant les peuples à la tranquillité et au bon ordre, plaider la cause des peuples en rappelant aux gouvernements les lois de la justice et les conseils de la bonté. Nous ne devons appartenir à aucun parti, si ce n'est à celui de Dieu, de la vertu et du malheur qui implore la pitié. En nous rangeant d'un seul côté, nous devenons suspects à ceux du côté opposé. Au milieu des dissensions civiles, le presbytère, comme l'Église, doit rester un terrain neutre, où

(1) « *Misericordiam volo et non sacrificium. Non est opus valentibus medico, sed male habentibus. Non veni vocare justos, sed peccatores* (*Matth. ix. 13*). »

toutes les opinions peuvent se rencontrer et se respecter dans l'esprit de la même charité, comme tous les rangs s'y réunissent et s'y confondent dans l'esprit de la même égalité.

La grâce de notre ministère évangélique peut être comparée à l'eau qui n'a pas de couleur et lave tout ce qui est souillé, féconde tout ce qui est stérile, désaltère tout ce qui est altéré.

Lorsque l'homme veut entrer par le baptême dans l'Église, on ne lui demande pas ses opinions politiques, mais sa croyance religieuse. Malheur donc à nous, si nous mettions à l'exercice de notre ministère des exceptions que Jésus-Christ et son Église n'y mettent pas ; et si nous faisions des démonstrations de notre charité la récompense de ceux qui partageraient nos propres opinions. Jésus-Christ nous demandera un compte rigoureux de cette partialité, injuste dans tout citoyen qui respecte l'homme, sacrilège dans le prêtre, qui, dans le premier homme venu, doit respecter Jésus-Christ au nom de qui il se présente. C'est en effet Jésus-Christ lui-même qui a dit au prêtre : Tout homme digne de pitié pour ses erreurs, pour ses désordres, pour ses souffrances, pour ses désolations, doit être l'objet de vos soins. C'est moi qui vous l'adresse. Ses malheurs sont ses seuls droits ; ses besoins sont sa seule recommandation ; ses maladies et ses plaies sont ses seuls privilèges. Prenez-en soin, *curam illius habe*.

Le dévouement du Samaritain pour le voyageur blessé a été, comme nous l'avons vu, l'image du dévouement généreux avec lequel Jésus-Christ s'est livré lui-même pour l'humanité déchue, pour l'humanité entière, elle aussi dépouillée et blessée à mort par suite du péché. D'où nous devons conclure que notre dévouement doit être non-seulement universel, mais encore généreux.

A l'imitation de celui qui a porté sur lui-même nos infir-

mités et nos douleurs (1), le véritable prêtre de Jésus-Christ doit, au fond de son cœur, sentir les misères, les maladies de son peuple ; il doit souffrir de ses souffrances, languir de ses langueurs ; être peiné de ses peines, alarmé de toutes ses alarmes et de ses dangers ; être prêt, s'il le faut, à en prendre sur lui tout le poids et toute l'amertume.

Volontiers le prêtre laissera aux savants et aux politiques du siècle l'or, les plaisirs, les honneurs, la domination et le pouvoir. Mais ce qu'il n'abandonnera jamais, ce sera le soin des âmes que Jésus-Christ lui-même lui a confiées ; ce sera la dispensation de la vérité et de la grâce ; ce sera le doux et saint empire de la charité. Il a appris de Jésus-Christ que les véritables plaies de l'âme sont l'erreur et le vice ; et que les âmes ne vivent que de vérité et de sainteté. Sa foi lui dit qu'il n'y a pas d'autre vérité et d'autre sainteté que la vérité et la sainteté catholiques. Il sent que Jésus-Christ, dans le mystère eucharistique, fait passer dans son cœur de prêtre toute l'ardeur de cette charité divine qui ne connaît ni dangers ni obstacles, qui dévore, pour ainsi dire, les difficultés, et qui sait au besoin immoler son repos, sa santé, sa vie même.

Ceux qui ne voient rien au delà des mobiles ordinaires de l'activité humaine se demandent quel peut être l'aliment et le soutien de ce zèle si constant et si généreux. Le voici : c'est que le prêtre attend de Dieu et de Dieu seul sa récompense, de même que le maître de l'hôtellerie n'attend pas du malheureux blessé, mais du Samaritain seul, la récompense de son zèle et de ses soins. Nous aussi nous ne devons attendre que de Jésus-Christ, lorsqu'il viendra nous demander compte de notre ministère, la récompense et le dédommagement de tous nos sacrifices.

(1) « Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit » (Is. LIII. 4). »

Les cœurs rétrécis par l'incrédulité et le matérialisme supposent toujours un calcul et une spéculation dans le déploiement de notre zèle. Oui, il est sûr, autant qu'ambitieux, le calcul de l'espérance qui anime le prêtre catholique. Il sait que le divin Rémunérateur comptera tout, compensera tout, avec usure et magnifiquement. Mais ce n'est pas en ce monde ; mais ce ne sera qu'à son retour, à son avènement dernier ; il l'a dit par la bouche du Samaritain de la parabole : Lorsque je serai de retour, moi je vous rendrai tout, absolument tout ce que vous aurez dépensé pour le malade confié à vos soins (1).

Voilà la véritable source, voilà le véritable mobile du zèle sacerdotal ; voilà aussi la condition et le véritable secret de sa réussite auprès des peuples.

On calomnie le peuple et en particulier le peuple français, quand on prétend qu'il n'aime pas l'action, l'influence du prêtre. Oui, dans des temps malheureux, lorsque les populations, vivant en dehors de l'action du prêtre, ne le connaissent que par les peintures calomnieuses que lui en font des écrivains aux gages des plus basses cupidités, ou par quelques rares scandales exploités par l'esprit de ténèbres, il a pu se faire qu'un moment on ait cru le peuple hostile à l'action de l'Église.

Mais qu'on n'élève pas, ou qu'on fasse tomber le mur de division entre le prêtre et le peuple, qu'on laisse le peuple voir de près le prêtre tel qu'il est généralement dans votre belle France, le prêtre qui vous ressemble, vénérables confrères, le prêtre qui unisse la vertu au savoir, le zèle à la bonté, le dévouement désintéressé pour le peuple à l'amour de la religion, et je garantis à ce prêtre le respect, l'estime,

(1) « Et quodcumque supererogaveris, ego, cum rediero, reddam tibi » (Luc. x. 35). »

l'affection, non-seulement des catholiques, mais même des dissidents, non-seulement des fidèles, mais aussi des incrédules. En dépit des passions et des préjugés, il reste toujours dans le peuple, dans le véritable peuple, je ne parle pas des satellites de telle ou telle conjuration, de telle ou telle ténébreuse coterie, il reste toujours dans le véritable peuple une certaine droiture, un certain sens chrétien, qui fait qu'on le voit estimer, applaudir, aimer le prêtre, lorsqu'il ne voit en lui que l'homme de Dieu, l'homme de l'Église, l'homme du peuple.

Puisqu'il en est ainsi, vénérables confrères, embrassons avec amour les intérêts de ce bon peuple que Jésus-Christ et l'Église ont confié à nos soins. Étudions attentivement, et plus attentivement de jour en jour, ses besoins spirituels et ses misères temporelles. N'ignorons pas que nous avons pour cette étude un avantage immense sur tous les faiseurs de statistiques, sur tous les rêveurs de fade et stérile philanthropie. Il nous suffira de prêter l'oreille à cette puissante parole : Ayez-en soin, *curam illius habe*. Nous comprendrons que ces soins doivent varier et se transformer selon les temps et les circonstances, mais en demeurant toujours une inspiration de la charité catholique. Les deux mystérieuses pièces de monnaie confiées à notre fidélité forment un trésor, un fonds inépuisable. Oui, la vérité et la grâce, dont nous avons la dispensation, suffisent à tout, se prêtent à tout; et pourvu qu'elles ne s'altèrent pas entre les mains qui les dispensent, elles auront cours et toujours et partout, en dépit de toutes les conspirations de l'enfer. Ne nous laissons donc jamais d'instruire l'ignorance, de diriger le juste, de chercher le pécheur, de soutenir le faible, d'encourager le timide, de secourir le pauvre, d'assister le malade, de défendre l'opprimé, de consoler le malheureux. Ne nous renfermons pas dans l'accomplissement rigoureux

du devoir et de ce qui nous est strictement imposé comme précepte. Ne mettons pas trop facilement des bornes à l'étendue de notre charité, puisque Jésus-Christ nous déclare qu'il ne mettra d'autres bornes à l'étendue de ses récompenses, que les limites fixées par les restrictions de notre zèle et de notre bonne volonté. Vous l'avez entendu dans la parabole : « A mon retour, je vous rembourserai tout, exactement tout ce que vous aurez dépensé pour celui que je vous confie (1). » Or vous savez ce que signifie, dans la bouche du divin Rémunérateur, une promesse de dédommagement. Vous savez comment il centuplera le capital dépensé pour lui. Vous savez s'il a dit vrai quand il a promis d'être lui-même, par la communication de tout son être, de tout son bonheur, notre récompense grande à l'excès, et lorsqu'il s'est fait garant que dans notre sein serait déposée une mesure pleine, comble, tassée, débordant de toute part (2).

Or sus, en présence de tels encouragements, il serait honteux à nous de nous lasser, de nous arrêter dans l'accomplissement des bonnes œuvres, puisque, au grand jour de la moisson, il n'y aura pas plus lieu de se lasser à recevoir, que Dieu ne pourra se lasser à nous combler de ses dons (3).

Et vous, pieux fidèles, seconde de si généreux desseins, de si nobles dévouements, dont l'honneur revient sans doute à l'Église, mais dont vous recueillez toute l'utilité et tout le fruit. Unissez-vous de cœur à ces pasteurs charitables, qui ne vivent que de l'espoir de contribuer au salut de vos âmes.

(1) « Et quodcumque supererogaveris, ego, cum rediero, reddam tibi »
« (Luc x. 35). »

(2) « Mensuram bonam et confertam (Id. vi. 38). »

(3) « Bonum igitur facientes non deficiamus, tempore enim suo metemus »
« non deficientes (Galat. vi. 9). »

Aidez-les de vos prières, de votre obéissance, de votre respect, de votre amour, afin qu'ils accomplissent avec moins de difficulté auprès de vous l'œuvre de leur zèle, traversée de tant d'obstacles.

Et vous, vénérable Pontife, qui avez si fidèlement écouté, si constamment transmis à vos collaborateurs l'ordre du divin Maître; vous qui êtes si persuasif, si éloquent, dans toute la force du mot, lorsque vous dites à quelqu'un de vos prêtres : Ayez soin de cette partie du bercail; faites-en l'objet de votre sollicitude particulière, comme j'en fais l'objet d'une sollicitude générale, *curam illius habe*, c'est à vous qu'il convient de personnifier tout le ministère ecclésiastique dans cette belle portion de la catholicité; c'est sur vous que l'âme sublime et charitable de l'auguste Pie IX se repose, lorsque son cœur paternel s'épanche auprès de Dieu pour la prospérité spirituelle de ce magnifique diocèse. Il me semble l'entendre vous dire avec les paroles de saint Ambroise : « Siégez au milieu de votre peuple comme le Christ sur son tribunal; offrez les sacrés mystères avec la sainteté d'un habitant des cieux; présentez les vœux du peuple avec la majesté du pontificat; soyez pour les fidèles entre eux, et pour les fidèles auprès du Très-Haut, un médiateur pacifique (1). » Puis encore il me semble que, se souvenant de la France, sa fille aînée, l'auguste Pontife vous crie : « Priez, priez beaucoup pour la paix de la France, fille bien-aimée de l'Église, afin que cette nation privilégiée, placée à la tête du mouvement catholique, puisse accomplir sa mission providentielle, seconder partout la propagation de l'Évangile, et porter aux peuples, avec le christianisme, la seule et véritable civilisa-

(1) « *Ascende ad altaris tribunal ut Christus; ministra ut sanetus; offer vota populorum ut pontifex; interpella pro pace ut mediator (S. Ambros.).* »

tion. *Interpella pro pace ut mediator.* Priez, intercédez pour la paix, mais pour la paix fondée sur la justice, appuyée, embellie par la charité. Car c'est l'égoïsme de l'homme qui perd le monde; et il ne peut être sauvé que par la charité de Dieu. *Interpella pro pace ut mediator.* Ainsi soit-il !

•

•

HOMÉLIE

SUR LA CONVERSION DE ZACHÉE (1).

APPelé à vous dire quelques mots d'édification à propos de l'inauguration de cette chapelle, je n'ai pas cru pouvoir faire mieux que de vous lire l'évangile marqué pour la consécration des églises, et de commenter le récit de la merveilleuse et touchante conversion du publicain Zachée. Je serai simple dans cette explication du texte sacré. L'Évangile n'a pas besoin des vains ornements de la parole humaine. C'est une parole divine qui a toujours en elle-même la vertu d'éclairer les esprits, de consoler et guérir les cœurs. Le récit est d'ailleurs en lui-même bien digne de vous intéresser. C'est le récit de l'un des plus grands miracles opéré par Notre-Seigneur, et qui révèle de la manière la plus frappante sa puissance et sa divinité.

Remarquez : il s'agit de la conversion d'un homme possédé de la passion des richesses, c'est-à-dire la passion la plus forte, la plus indomptable, la plus vivace de toutes; la passion qui, après avoir tyrannisé l'homme tout le long de sa vie, ne le quitte pas même sous les glaces de l'âge. Il s'agit de la conversion d'un avare, le plus grand miracle, en effet, que puisse opérer la grâce divine, parce que la rage de l'or est la pire de toutes les idolâtries.

(1) Prêchée pour la bénédiction d'une chapelle (1851).

Personne, je crois, n'ignore que la ville de Jéricho fut jadis prise et détruite par Josué, et que ses inexpugnables remparts, avec leurs hautes murailles, tombèrent non pas battues par les machines de guerre, mais ébranlées par le son plus redoutable des trompettes sacerdotales; non pas par les efforts de l'homme, mais par l'action irrésistible de la puissance divine.

Or, puisque tous les faits de l'Ancien Testament sont en même temps historiquement vrais et mystérieusement prophétiques, il nous sera facile de reconnaître ici la figure des admirables conquêtes de l'Évangile. Ainsi, selon saint Jérôme, cette ville superbe de Jéricho, qu'aucune force humaine n'avait pu abattre, et que les trompettes lévétiques seules réduisirent en un monceau de ruines, figura et prophétisa hautement la chute du paganisme. C'est bien là ce monde idolâtre, qu'aucune puissance humaine n'avait pu subjuguier, et qui, à la voix des prédicateurs de l'Évangile, devait tomber en poudre devant la puissance du véritable Josué.

Or il a plu à notre aimable Sauveur de nous donner pendant sa vie un essai du grand prodige de la conversion des Gentils, en convertissant lui-même dans la ville de Jéricho, figure du monde idolâtre, Zachée et sa famille avec bon nombre de ses concitoyens.

C'est pour cela que saint Luc commence le récit de cette merveilleuse conversion en nous apprenant que Jésus, entré à Jéricho, parcourait la ville (1). Il faut ne jamais oublier que, dans l'Évangile, il n'y a pas de mot superflu, de circonstance indifférente. Chaque mot a une grande portée, chaque circonstance renferme quelque vertu et quelque mystère; c'est

(1) « Ingressus Jesus perambulabat Jericho (*Luc.* XIX. 1). »

la remarque de saint Augustin : « Autant de paroles, autant de mystères (1). »

La nouvelle Jéricho, édifiée sur les ruines de l'ancienne, était, au temps de Jésus-Christ, une grande ville. Il y avait donc grand nombre de percepteurs, fermiers des impôts publics. Ces collecteurs exerçaient leurs fonctions sous un chef, que nous appellerions dans nos mœurs actuelles directeur général des contributions, lequel s'appelait *gabba* et ses subordonnés *gabbaïm*, et, par un surnom odieux, on les appelait encore *parisim*, c'est-à-dire larrons, et ils étaient réputés infâmes par les Juifs. On conçoit que le chef devait être plus odieux encore que ses subordonnés. Or, voici ce qui nous est dit de celui que le Sauveur va convertir : Il y avait un homme nommé Zachée, chef des publicains et très-riche (2).

Ce n'est pas sans raison, remarque saint Pierre Chrysologue, que l'Évangile signale ici la résidence, la fonction, la position de fortune de cet homme.

Les grandes richesses ne sont pas sans iniquité. Les fautes des chefs ont toujours plus de portée et de plus funestes suites ; les grandes villes offrent un appât à de plus grandes injustices. Toutes ces circonstances se réunissent dans Zachée pour en faire un grand coupable. Mais l'Évangéliste ne s'attache à mettre ici en relief la gravité des fautes que pour mieux faire briller les merveilles de la miséricorde (3). Saint Ambroise ajoute que Zachée n'est présenté sous des couleurs aussi défavorables que pour relever l'espérance de ceux que

(1) « Quot verba, tot mysteria (S. August.). »

(2) « Et ecce vir nomine Zacchæus ; et hic princeps erat publicanorum, et ipse dives (Luc. xix. 2). »

(3) « Ex loco, persona, officio reatus magnitudo monstratur, ut ex magnitudine criminis magnitudo misericordiae cluceat (S. Petr. Chrys.). »

pourrait abattre l'énormité de leurs fautes. Que nul ne désespère, lorsque le pardon est assuré à celui dont la fortune n'était qu'un édifice de fraude et d'iniquité (1).

Mais ne disons pas trop de mal du publicain Zachée. Après tout, il y avait du bon dans cet usurier. L'avarice n'avait pas encore éteint tout à fait en lui le sentiment religieux. Préoccupé du soin de grossir les richesses qui ne servent qu'à procurer les avantages et les plaisirs du corps, il n'avait pas complètement oublié son âme. La preuve en est que depuis longtemps il se mourait d'envie de voir Jésus-Christ, de s'assurer s'il était vraiment le Messie attendu, et ce désir n'était pas une curiosité vaine (2).

Heureux Zachée ! s'écrie ici saint Fulgence. Le désir de voir Jésus-Christ par les yeux du corps, est une preuve qu'il l'avait déjà entrevu des yeux de l'esprit et qu'il n'était pas sans quelque idée de la grandeur de ce personnage divin (3). Ce désir si ardent, si pur, si désintéressé, était déjà une prière; et cette prière ne pouvait pas manquer d'être exaucée auprès de ce Dieu de bonté, dont les oreilles sont toujours ouvertes au cri des pauvres d'esprit, c'est-à-dire de ceux qui reconnaissent la misère de leur âme et viennent aux pieds de Jésus-Christ chercher le moyen de la faire cesser (4). Oui, heureux Zachée, tu verras le Sauveur, puisque tu veux le voir. Ce Dieu tout aimable ne se cache qu'à l'orgueil des faux sages et des faux savants. Il ne se cache qu'à l'audace insensée, aux intentions sacrilèges des faux philosophes qui ne sondent la religion que pour s'en débarrasser et la combat-

(1) « Ne quis de se desperet, quando iste pervenit ad gratiam cui census in fraude (S. *Ambros.*). »

(2) « Cupiebat videre Jesum quis esset (*Luc. XIX. 3.*). »

(3) « Cupiebat videre facie, quem viderat mente (S. *Fulg.*). »

(4) « Desiderium pauperum exaudivit Dominus (*Ps. x. 17.*). »

tre. Ceux-là, il les laisse, comme les Juifs, dans cet aveuglement pénal, où ils ne voient ni n'entendent plus rien, et où reniant Dieu ils finissent par se renier eux-mêmes. Mais quant à ces *petits*, selon l'Évangile, esprits vraiment humbles et dociles, qui ne le cherchent que pour croire en lui et l'adorer, ce divin Sauveur va lui-même à leur rencontre, il se révèle à eux, il leur donne l'intelligence et le goût de ses mystères (1). Oui, Zachée, tu verras le Seigneur, tu te convertiras à lui, tu sortiras pour toujours de la fange de tes vices; car il est impossible, dit un interprète, qu'un pécheur tourne vers Jésus-Christ un regard de confiance et d'amour, et qu'il reste dans son péché (2).

Mais malgré tous ses efforts, Zachée n'avait pu satisfaire son désir. Il était malheureusement de très-petite taille, et d'au milieu de la foule où il se perdait il n'avait pu fixer ses regards sur le visage adorable du Sauveur (3).

Foule importune! s'écrie Eusèbe d'Émèse, qui éloigne et repousse cet homme loin du véritable, du seul et unique bien (4)! Éloigne-toi donc un instant, foule importune! Place au désir sincère! place à la bonne foi et à l'intention droite, qui seules ont le droit d'approcher du Seigneur et de s'entretenir avec lui! Mais que dis-je? La véritable foule qui empêche Zachée de voir Jésus-Christ n'est pas cette foule compacte qui lui barre le chemin, c'est bien plutôt cette légion de vices qui le dégradent et l'obsèdent de toutes parts (5). Ah!

(1) « Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus; et revelasti ea parvulis » (*Matth.* xi. 25). »

(2) « Qui videt Jesum non potest vitilis immorari (*Corn. a Lapide*). »

(3) « Et non poterat præ turba, quia statura pusillus erat (*Luc.* xix. 3). »

(4) « Mala turba quæ a tanto talique bono hominem deturbat (*Euseb. Emiss.*). »

(5) « Turba ista quæ eum retardabat, non erat tam virorum quam peccatorum (*Ibid.*). »

lorsqu'on est bien avant engagé dans la vie du monde, lorsqu'on n'existe que pour les intérêts du monde, pour les passions du monde, pour les plaisirs du monde, bientôt on ne respire plus qu'une atmosphère viciée par les ardeurs de toutes les concupiscences, bientôt aussi l'âme est en grand danger de périr par une sorte d'asphyxie morale. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'âme n'est plus capable d'apercevoir ni de goûter les beautés, les sublimes grandeurs de la religion, les charmes de la vertu, les attraites de la grâce. Autour d'elle s'est condensée la foule qui l'empêche de regarder en face Jésus-Christ (1). Pour voir le divin Sauveur dans le miroir de la foi, pour le découvrir au fond des énigmes de ses mystères, pour apercevoir tout ce qu'il y a de vrai là où l'incrédule ne voit qu'erreur et superstition, pour goûter tout ce qu'il y a de grandeur et de gloire, là où l'incrédule ne voit qu'abjection et bassesse, il faut se retirer du monde, il faut se soustraire aux influences voluptueuses et corruptrices du monde, et c'est ce qu'a fait Zachée.

Désirer, c'est aimer; et l'amour, lorsqu'il est profond et sincère, est toujours industrieux et sûr d'arriver à ses fins. Que fait donc Zachée? Une multitude d'enfants bondissant de joie précédait toujours Jésus-Christ dans ses marches. Ces troupes d'anges terrestres étaient bien dignes d'annoncer et de fêter le Seigneur. L'innocence n'est-elle pas le plus beau cortège de la Divinité? A l'apparition de ce cortège d'enfants, Zachée a deviné le chemin que Jésus va suivre. Il court devant, grimpe, non sans effort, sur un sycomore et se tient debout entre les branches, les yeux fixés du côté que Jésus devait venir (2). Enfin, se disait-il en lui-même, je le verrai,

(1) « Qua qui circumdatus est Christum videre non potest (*Euseb. Emiss.*). »

(2) « Et præcurrens ascendit in arborem sycomorum, ut videret eum, quia « inde erat transiturus (*Luc. ix. 4*). »

je pourrai librement jouir du bonheur de le contempler !

Ce n'est pas sans raison, remarque saint Pierre Chrysologue, que l'Évangile a désigné par son espèce l'arbre sur lequel Zachée est monté. Le sycomore des Orientaux est ce que les Latins ont appelé *ficus fatua*, comme qui dirait : figuier insensé (1). Or c'est des feuilles d'un figuier qu'Adam et Ève se firent des ceintures pour couvrir leur nudité après leur faute (2). Il y a dans ce rapprochement de profonds et gracieux mystères. Zachée a recours au même arbre que nos premiers parents ; mais c'est pour cacher une autre sorte de nudité, c'est pour voiler la nudité de son âme que l'avarice avait dépouillée de tout bien spirituel (3).

Mais comment le Seigneur a-t-il fourni à Zachée le moyen de couvrir la nudité de son âme ? Le sycomore n'est appelé *ficus fatua*, figuier insensé, que par antiphrase ; car, selon la remarque de Plîne, il est au contraire le plus sage des arbres, et il n'expose jamais ses bourgeons aux atteintes du froid ; mais, quand le froid est passé, il les fait éclore soudainement en une seule nuit. Cet arbre est donc une belle figure de l'arbre de la croix, qui, d'après saint Paul, n'a rien d'insensé que pour l'orgueil du philosophe païen, tandis que, pour les vrais chrétiens, la croix est l'arbre de la sagesse et de la puissance de Dieu (4). Le sycomore produit d'ailleurs un fruit et distille un suc qui ne manque pas de douceur, et

(1) Quelque étrange que puisse d'abord sembler cette épithète, elle a ses analogues dans la langue française. On dit, par exemple : vigne folle, folle avoine, etc.

(2) « Consuerunt folia ficus, et fecerunt sibi perizomata (*Gen.* xi. 7). »

(3) « In mysterio ascendit in arborem sycomorum, ut, unde Adam texerat nuditatem corporis Zacchæus, inde avaritiæ nuditatem velaret (*S. Petr. Chrysol.*). »

(4) « Gentibus stultitia... his qui salvi sunt Dei virtus et Dei sapientia » (*I Cor.* ii. 23). »

sous ce rapport, selon le vénérable Bède, il est aussi une image de la croix de Jésus-Christ, qui, pendant qu'elle est dédaignée et tournée en ridicule par les mécréants comme une folie, ne renferme pas moins pour les âmes fidèles d'ineffables joies et d'ineffables consolations (1). Or, voyez comme dans les livres saints l'Ancien et le Nouveau Testament se coordonnent et s'expliquent l'un par l'autre. Il est dit d'Adam devenu pécheur, qu'effrayé de son attentat il alla, tout tremblant avec sa compagne, se cacher parmi les arbres du paradis (2). Or, il ne faut pas croire, dit Origène, qu'Adam ait fait cela sans se rendre compte de ce qu'il faisait et seulement sous l'impression de son imagination frappée et troublée par la peur. Non, mais ce fut par un instinct prophétique qu'il se réfugia dans cet asile. Il pressentait dès lors et il révélait au genre humain le grand mystère d'espérance qu'il y a pour l'homme pécheur dans l'arbre de la croix, contre les menaces de la justice de Dieu (3). Zachée donc allant chercher dans un arbre le moyen de voir Jésus-Christ, et trouvant par cet arbre sa conversion et son salut, c'est Zachée accomplissant en lui-même ce qu'Adam avait prophétisé; car ce fut à cet arbre qu'il dut de voir Jésus-Christ, ce fut à cet arbre qu'il dut bien réellement son salut.

Oui, Seigneur, nous savons maintenant où trouver le bouclier qui nous défendra contre les coups de votre justice. Nous nous cacherons derrière votre croix; là les traits de votre justice ne sauraient nous atteindre. Nous nous abri-

(1) « Sycomorus, crux dominica, quæ credentes alit ut ficus, ab incredulis « irridetur ut fatua (*Venerab. Beda*). »

(2) « Ut audivit vocem Dei sui abscondit se Adam et uxor ejus in medio « ligni (*Gen. III. 8*). »

(3) « Non sine mysterio factum est quod Adam abscondit se in medio ligni, « sed ostendens jam tunc nullum aliud peccatoribus perfugium futurum nisi « in arbore crucis (*Orig.*). »

terons sous les branches de cet arbre sur lesquelles vous avez étendu vos bras. Ce sont là ces ailes de votre miséricorde sous lesquelles nous vous supplions nous-mêmes de nous protéger (1). Partout ailleurs nous ne pouvons nous attendre qu'à vos justes vengeances ; ici nous serons reçus sous votre protection. C'est là que le premier homme connut son Rédempteur ; car c'est là qu'il reçut la promesse de son pardon, qu'il vit de loin et salua l'objet de son espérance (2). C'est près de cet arbre que Jésus-Christ passe, qu'il voit l'homme pécheur et qu'il est vu par l'homme ; qu'il reçoit les hommages de l'homme repentant et qu'il lui accorde son pardon, sa grâce, son amour. L'arbre de la croix, c'est là la grande école où nous apprenons à connaître Dieu et ses attributs, Jésus-Christ et tous ses mystères. Oh ! ce n'est pas en embrassant l'arbre de la science humaine que nous trouverons la science véritable, il nous perdrait comme il a perdu Adam. Loin de nous cette science, qui, lorsqu'elle n'est pas l'erreur même, est au moins le néant ; lorsqu'elle n'est pas absurde, est au moins vaine et inconsidérée ; et lorsqu'elle n'est pas corruptrice, est au moins froide et tout à fait stérile. C'est près de cet arbre de la foi que passe Jésus-Christ ; mais il ne passe que pour ceux qui y montent, qui s'y établissent comme sur un roc solide, et qui de là dominant et foulent aux pieds le monde et ses passions. C'est de là qu'on voit Jésus-Christ et qu'on reçoit de lui un regard qui réjouit et sauve. C'est de là qu'on est appelé à marcher sur ses pas et à toutes les faveurs de son amour (3).

Jésus-Christ, en passant près du sycamore du haut duquel

(1) « Sub umbra alarum tuarum protege me (*Ps. xvi. 3*). »

(2) « A longe salutantes (*Hebr. xi. 13*). »

(3) « Juxta hanc fidei arborem transit Jesus ; inde videtur et videt, et ascendentes in eam Dominus respicere et ad se vocare dignatur. (*Ven. Bed.*) »

Zachée le contemplait avec extase, élève vers lui ses yeux divins, et leurs regards se rencontrent aussi bien que leurs cœurs (1).

Heureux Zachée ! Jésus t'a vu ! tu es sauvé ! Jésus qui regarde, c'est Jésus qui choisit, qui appelle, qui aime (2). Oui, Jésus a vu Zachée des yeux du corps, mais il l'a vu bien plus encore par le regard de sa divinité. Il a regardé son esprit pour l'éclairer, son cœur pour le purifier et le sanctifier. Jésus ne l'a vu que pour lui pardonner, pour le rappeler à la vie, pour le remplir de sa grâce, pour assurer son salut (3).

Dieu de bonté et de miséricorde ! à nous, à nous aussi un de ces regards affectueux, qui, en pénétrant notre cœur, le touche et le fasse fondre en larmes de repentir et d'amour ! Divin Sauveur, Zachée n'était pas, comme nous, marqué du sceau de l'adoption par le baptême. Nous sommes donc, mieux que lui, les enfants de Dieu, les christs de Dieu. Ne nous refusez donc pas un de ces précieux regards qui nous transforme et nous fasse devenir de véritables christs, non pas seulement par le caractère extérieur et par le nom, mais aussi par toute la conduite de la vie. O Dieu, jetez un regard sur la face de votre Christ (4) !

Mais ô bonté, ô condescendance ineffable du Sauveur ! Zachée n'avait désiré que de voir le Seigneur ; et le Seigneur, qui accorde toujours plus qu'on ne lui demande, accorde à Zachée une grâce à laquelle il ne se serait jamais attendu. Car, du ton le plus affectueux et l'appelant par son nom :

(1) « Cum pervenisset ad locum, suspiciens Jesus vidit illum (*Luc. XIX. 5*). »

(2) « Videre Dei, eligere est, amare est (*Vener. Bed.*). »

(3) « Vidit magis oculis mentis ut agnosceret salvatorem. Vidit ad veniam, respexit ad gratiam, intendit ad vitam, contemplatus est ad salutem » (*S. Petr. Chrysol.*). »

(4) « Respice in faciem Christi tui (*Ps. LXXXIII. 10*). »

« Zachée, lui dit-il, hâtez-vous de descendre ; je dois aujourd'hui faire séjour dans votre maison (1). »

Il n'est pas facile d'imaginer et moins encore de rendre le tumulte d'émotions et de sentiments divers qu'éprouva la belle âme de Zachée, en entendant une si douce et si délicieuse invitation. Cette affectueuse parole, en passant par son oreille, descendit comme un baume suave dans son cœur. « Dieu de bonté, disait-il en lui-même, est-ce possible ? M'appeler par mon nom, avec tant d'amabilité, comme si j'étais l'un de ses plus fidèles disciples, moi, dont la vie est si opposée à ses leçons ! Et ce n'est pas encore assez, il veut venir chez moi !... Est-ce possible ? Le Dieu de la sainteté dans la maison d'un si grand pécheur ! Eh ! d'où peut me venir une faveur si grande et si peu attendue ? Ah ! je ne suis pas digne qu'il daigne seulement passer devant ma demeure ; comment oserai-je l'y recevoir ? Mais reprenons courage, il saura bien par sa grâce faire que ma maison ne soit pas tout à fait indigne de lui. Lui-même en sera l'ornement et la sainteté... » — Et ce disant, partagé entre la confusion et la reconnaissance, entre l'humilité et l'amour, Zachée se précipite au bas de l'arbre, vole à la maison porter l'avis que le Seigneur allait arriver. Il donne ses ordres afin que tout le monde soit prêt et que Jésus soit reçu avec les plus grands honneurs. Il revient alors sur ses pas et se porte à la rencontre du Seigneur. Il le reçoit au seuil de sa maison avec les démonstrations de la plus grande humilité mêlée aux transports de la plus douce joie (2).

Ici, à défaut de réflexion, il pourrait arriver qu'on se fît cette demande : Comment l'aimable Sauveur, si humble, si

(1) « Zachæe, festinans descende ; quia hodie in domo tua oportet me manere (*Luc. xix. 5*). »

(2) « Et descendit festinans, et excepit illum gaudens (*Id. xix. 6*). »

discret, si éloigné de s'imposer à personne, s'invite-t-il lui-même chez Zachée? Et qui vous a dit, reprend saint Ambroise, que Zachée n'a pas invité le Seigneur? Cet excellent homme aurait volontiers donné toutes ses richesses pour avoir le bonheur de recevoir une seule fois chez lui le Fils de Dieu; mais il n'osait l'espérer et moins encore le demander. Jésus, dans sa toute-science, connaît parfaitement les dispositions du cœur de Zachée. Si Zachée n'a pas invité le Seigneur par quelque-une de ces formules que souvent le cœur désavoue, il l'a invité, il lui a fait une douce violence par la vivacité et les transports de ses désirs, qui auprès de Dieu valent bien les plus éloquentes paroles (1). Après tout, le Seigneur savait bien qu'il avait dans les richesses de sa miséricorde de quoi payer et récompenser abondamment l'hospitalité généreuse que lui donnerait Zachée (2).

« Mais, ô divin Maître! qu'allez-vous faire? pouvaient lui dire ses disciples et ses amis. Y pensez-vous? Ne savez-vous pas que ce Zachée est un grand usurier, un pécheur public? Que dira-t-on de vous voir assis à la table d'un homme si décrié, l'objet de la haine et du mépris de tout le peuple? N'entendez-vous pas comme le peuple en murmure tout haut? Ne voyez-vous pas que vos amis eux-mêmes en sont scandalisés (3)? »

O aveugles disciples! ô peuple stupide! s'écrie saint Pierre Chrysologue, où donc est la place du médecin, si ce n'est auprès du malade? où est la place du pasteur, si ce n'est auprès de la brebis perdue? Quelle est la mère qui ne court

(1) « Se non invitatum invitat; si enim non vocem invitantis audierat, viderat affectum (*S. Ambros.*). »

(2) « Sciebat uberem hospitii sui esse fructum (*Id.*). »

(3) « Et videntes murmurabant omnes quod ad hominem peccatorem divertisset (*Luc. XIX. 7.*). »

vers le précipice où tombe son fils? Et vous trouvez des reproches à élever contre le Dieu Sauveur (1)! Eh! que parlez-vous, hommes vains et superficiels, que parlez-vous de Zachée comme d'un grand pécheur, d'un pécheur public? Il l'a été, vous dit saint Cyrille, il ne l'est plus. Jésus-Christ a lu dans son cœur, et il en connaît toutes les saintes dispositions (2).

Voyez, en effet, quelle est présentement la conduite de Zachée : à peine Jésus-Christ est-il assis dans sa maison, que Zachée vient en présence du Seigneur, et, debout devant lui, ferme dans sa sainte résolution, il lui dit : « Seigneur, j'ai parfaitement compris le but de votre visite. Vous ne m'avez pas parlé de l'obligation de réparer le mal que j'ai fait, mais mon cœur a compris le vôtre. Ce n'est pas trop de la moitié de mes biens pour soulager les pauvres, je la leur donne dès maintenant; et tous ceux à qui j'ai fait tort, je leur restitue le quadruple de ce qu'ils ont perdu (3). »

O prodige de la grâce! s'écrie saint Jean Chrysostome, le Sauveur n'a pas encore parlé, et Zachée a déjà obéi (4)! Il n'attend pas qu'un autre lui rappelle la loi de Moïse, qui condamne le voleur à rendre le quadruple de ce qu'il a dérobé. Lui-même il est son propre accusateur, lui-même il devient un juge sévère à lui-même (5). Or, comme en fait de restitution, ce qu'on ne fait pas à l'instant on risque de ne

(1) « Quo medicus, nisi ad ægrotum? Quo... pastor, nisi ad ovem perditam? In quod præcipitium post filium non se dat mater? et arguitur Deus? » (*S. Petr. Chrys.*). »

(2) « Vidit hominis animam nitentem ad sancte vivendum (*S. Cyrill.*). »

(3) « Stans autem Zacchæus dixit : Ecce dimidium bonorum meorum, do pauperibus, et si quem defraudavi, reddo quadruplum (*Luc. xix. 8*). »

(4) « Audi mirabile! Nondum Christus dicit, et Christo obedit (*S. Jo. Chrys.*). »

(5) « Non expectat legis censuram ipse sui iudex effectus (*Id.*). »

le faire jamais, Zachée ne se borne pas à des velléités, à des projets vagues. Il ne dit pas : « Je restituerai ; » il dit : « Je restitue. » Il n'ajourne pas non plus ses bonnes œuvres ; il dit : « Je donne aux pauvres (1). » Les promesses, les projets peuvent n'être que des signes très-équivoques de conversion. Une conversion véritable et sincère n'ajourne rien, et ne compte pas sur un avenir qui n'est pas à nous. Ainsi aucun des caractères qui signalent une vraie conversion n'ont manqué à la conversion de Zachée. Elle a été humble, elle a été généreuse, elle a été efficace et sans restriction, elle a été prompte et sans hésitation ni ajournement.

Nous admirerons bien plus la conversion de Zachée, si nous considérons combien, humainement parlant et abstraction faite de la grâce, elle devait être difficile. Jésus-Christ avait dit qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux (2), réservant ainsi de telles conversions aux plus grands prodiges de sa grâce (3). Seulement, pour ne désespérer personne, il avait ajouté : « Ce qui est impossible aux hommes est possible auprès de Dieu (4). » Certes l'expérience nous dit bien que la chose est impossible à la morale philosophique, aux doctrines humaines, quelles qu'elles soient. Mais voici que Jésus-Christ vient porter un solennel défi à tous les charlatans de morale et de vertu. Le prodige ré-

(1) « *Nec solum promittebat, sed faciebat. Non dixit : Reddam, dabo ; sed, « Ecce do, ecce reddo (Theophil.).* »

(2) Voyez dans *Cornelius a Lapide* les raisons qui doivent engager à traduire *camelum* par *chameau*, et non par *câble*, comme quelques-uns l'ont prétendu.

(3) « *Facilius est camelum per foramen acus transire, quam divitem intrare « in regnum cœlorum (Matth. xix. 24).* »

(4) « *Apud homines hoc impossibile est, apud Deum autem omnia possibilia « sunt (Ibid. 26).* »

servé à Dieu seul, il l'opérera. Voilà un usurier riche et opulent, qui volontairement se dépouille de tous ses biens, qui renonce au fruit de tant de laborieuses fraudes et d'habiles spéculations, qui regarde ses richesses comme un fardeau inutile et dangereux, et qui croit dans ses intérêts de s'en décharger pour être plus alerte dans la voie pénible qui conduit au ciel, pour entrer plus facilement par la porte étroite de l'éternel bonheur (1).

Que les Juifs murmurent, tant qu'ils voudront, en voyant Jésus-Christ entrer chez un pécheur public et décrié. « Pécheur, dit saint Fulgence, est plus juste et plus saint que ceux qui l'accusent et qui n'ont qu'un vain masque de justice et de sainteté (2). » Bientôt ils verront ce pécheur vendre ses somptueuses maisons, ses villas, ses terres et en faire largesse aux pauvres ; ils le verront donner au monde un exemple sans précédents, un exemple qu'ils seront aussi incapables de comprendre que d'imiter, l'exemple de la pauvreté volontaire, embrassée en vue de Jésus-Christ. Quelle gloire pour le Sauveur ! quelle confusion pour ses adversaires ! quelle preuve éclatante de sa divinité ! Oui, il n'y a qu'un Dieu qui, par le seul attrait de sa grâce et sans parler, puisse opérer de si grands et si soudains changements ! Tel devra être le cri unanime de tous ceux qui entendront raconter cette conversion admirable.

Mais la grâce qui a su opérer ces merveilles n'a rien perdu de sa force. Elle peut à l'infini, moyennant notre coopération, réaliser les mêmes merveilles. Nous n'avons pas tous

(1) « Ecce camelus, deposita gibbi sarcina, per foramen acus transit ; hoc est, dives et publicanus, contempto censu fraudum, deposito onere divitiarum, angustam portam intravit, et arctam viam quæ ducit ad cælum, et benedictionem dominicæ susceptionis suscepit (*Vener. Beda*). »

(2) « Iste peccator melior est quam illi qui murmurabant et justos se esse simulabant (*S. Fulgent*). »

les richesses de Zachée. Nous ne pouvons pas déployer la magnificence avec laquelle Zachée dut faire les honneurs de sa maison. Mais voici qui est à la portée de tous : En ce jour Zachée a servi au Sauveur les mets les plus exquis, ceux qui lui sont entre tous les plus agréables, et ce sont aussi ceux que nous pouvons tous offrir à ce même Sauveur en correspondant à sa grâce. Zachée a servi à Jésus cet aliment mystérieux, dont il disait aux apôtres : « J'ai, pour me nourrir, un aliment que vous ne connaissez pas (1), un aliment dont vous ignorez la suavité et les délices. Cet aliment, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, de réaliser son œuvre, la sanctification des âmes (2). » Ce festin spirituel, ce banquet céleste, le seul agréable à Jésus-Christ, le seul digne d'un hôte qui est Dieu, Zachée le servit au Seigneur avec magnificence et profusion. Il lui fit savourer toutes les vertus d'une âme sincèrement convertie : la vivacité de la foi, la promptitude de l'obéissance, l'humilité de la prière, le courage des renoncements, la victoire remportée sur le respect humain, les saintes ardeurs et les largesses de la charité (3).

Ce sont là les magnificences que Jésus aime, celles qui conviennent à la majesté du roi des cieux. Il n'est donc pas étonnant que Jésus-Christ, si bien accueilli, si magnifiquement traité, ait enfin ouvert ses lèvres divines pour décerner un juste éloge à son hôte. Zachée avait à peine exprimé la généreuse résolution de réparer ses fautes, que le Sauveur élevant sa voix, et du ton le plus affectueux : « Aujourd'hui, dit-il, le salut de cette maison est assuré ; le maître de cette

(1) « Ego cibum habeo manducare quem vos nescitis (*Jo.* iv. 32). »

(2) « Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus (*Ibid.* 34). »

(3) « Venit ad Zacchæum hospitem spirituales epulas præparantem. Adveniente domino munus gratissimum offert, dona misericordiæ exhibet » (*S. Fulgent*). »

maison, lui aussi, est un fils d'Abraham. Je suis venu ici, parce que ma mission est de chercher et de sauver tout ce qui s'était égaré et perdu (1). »

Belles et encourageantes paroles ! Par elles nous apprenons d'abord que partout où entre le Sauveur, le salut l'y accompagne et y entre avec lui (2). Et remarquez bien, dit un commentateur, Jésus n'a pas dit seulement : Aujourd'hui le salut de Zachée est assuré, mais bien, « Le salut est assuré à cette maison tout entière ; » parce que l'exemple de Zachée a entraîné la conversion de toute la famille, et que tous ont assuré leur salut par leur foi sincère (3).

Jésus-Christ ajoute que Zachée, lui aussi, est un véritable fils d'Abraham (4). C'est que Zachée était Gentil et par conséquent étranger à la race d'Abraham. Mais s'il n'est pas héritier du sang d'Abraham, il est héritier de sa foi, de son dévouement, de son mérite (5). En effet, comme Jésus-Christ avait dit d'Abraham : qu'il désira voir le jour de sa venue, et qu'ayant vu ce mystère en esprit il en fut au comble de la joie (6), il est dit aussi de Zachée qu'il désira voir le Seigneur, et que l'ayant vu il l'accueillit avec grande joie en sa maison (7). C'est donc toujours l'ardeur des désirs qui provoque et favorise les miracles de la grâce. A chaque âme fidèle Dieu peut adresser, Dieu adresse effectivement l'éloge que par son

(1) « Hodie salus huic domui facta est ; eo quod et ipse sit filius Abrahæ. »
« Venit enim Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat (*Luc. XIX.*
« 9, 10). »

(2) « Ubicumque Christus ingreditur, ibi salus præsto est (*Tit. Bostr.*). »

(3) « Quia, Zacchæo converso, omnes ejus domestici, heri exemplo, in
« Christum crediderunt et salvi facti sunt (*Corn. a Lap.*). »

(4) « Eo quod et ipse filius sit Abrahæ (*Luc. XIX. 9*). »

(5) « Filius Abrahæ fide, non genere, merito, non sobole, devotione non
« stirpe (*S. Fulg.*). »

(6) « Voluit videre diem meum. Vidit, et gavisus est (*Jo. VIII. 56*). »

(7) « Cupiebat videre Jesum... excepit illum gaudens (*Luc. XIX. 3 et 6*). »

ange il adressait à Daniel : « Vous êtes un homme de désirs (1). » Abraham par la foi donne à Dieu même une hospitalité religieuse dans la personne des trois anges. Zachée a donné aussi cette hospitalité à Dieu dans la personne de son Fils ; mais il a été d'autant plus favorisé que la réalité est supérieure à la figure. Nous, à notre tour, nous pouvons aspirer à une faveur plus grande encore ; ce n'est plus dans nos maisons seulement, c'est dans nos poitrines que nous pouvons loger l'hôte des cieux. Pourquoi donc refuser de rivaliser, nous aussi, avec Zachée par des actes de dévouement et d'abnégation ? Abraham avait offert à Dieu son unique fils, l'unique espoir de la perpétuité de sa race. Zachée offre à Dieu tous ses biens, dont la possession jusque-là tenait une si grande place dans son cœur. Pour quiconque connaît les profondeurs de la passion de l'avarice, il ne paraîtra pas si étrange que le sacrifice des biens soit mis en parallèle avec le sacrifice même des enfants. Aussi saint Jean Chrysostome, faisant le parallèle d'Abraham et de Zachée, met-il ainsi en balance leurs mérites : Abraham immola à Dieu son fils, Zachée ses biens ; Abraham son unique héritier, Zachée tout son héritage (2). Oh ! quand pourrons-nous immoler à Dieu la passion dominante de notre cœur ! Telle est l'immolation à laquelle tous sont conviés, Juifs ou Gentils, Grecs ou Barbares, riches ou pauvres.

Quel sujet de consolation pour nous tous ! La foi de Zachée, dit saint Fulgence, a fait tomber le mur funeste qui séparait les Gentils et les excluait de la participation aux promesses et aux bénédictions d'Abraham. L'accès est ouvert à tous, grâce à l'exemple de Zachée (3). Les Gentils, qui étaient des

(1) « Vir desideriorum es tu (*Dan. ix. 23*). »

(2) « Abraham Domino filium, Zacchæus substantiam obtulit. Ille hæredem, hic hæreditatem donavit (*S. Jo. Chrys. Hom. de Zacchæo*). »

(3) « Zacchæi exemplo cunctis aditus aperitur (*S. Fulgènt*). »

étrangers, sont admis pour leur foi à faire partie de la famille d'Abraham; tandis que les Juifs, enfants d'Abraham selon la chair, sont exclus à cause de leur perfidie (1). Nous avons tous dans Zachée un frère qu'il suffit d'imiter pour appartenir à la filiation d'Abraham (2). Faisons ce qu'il a fait pour obtenir ce qu'il a mérité (3). Imitons l'humble foi, le détachement généreux, la charité ardente, la docilité parfaite, par lesquelles Abraham est devenu le père des croyants et Zachée un de ses plus illustres fils, et nous deviendrons tous ainsi les enfants d'Abraham et les héritiers de ses bénédictions (4).

Ainsi point de restriction aux effets de la grâce qui justifie. Non-seulement les âmes qui ont toujours persévéré dans l'innocence et la justice, mais aussi les pécheurs de toute sorte peuvent, par la pénitence, prendre place parmi les héritiers des promesses (5).

D'après le contexte de l'Évangile, il est certain que Jésus-Christ n'a dû passer que quelques heures dans la maison de Zachée. Comment donc concilier cela avec le mot touchant de Notre-Seigneur? « Il faut aujourd'hui que je demeure dans votre maison; » ce qui semblerait indiquer au moins un séjour de toute la journée. Cette difficulté n'en est pas une, dit saint Augustin; Jésus-Christ, en effet, ne parlait pas tant de la maison matérielle de Zachée que de la maison spirituelle de son âme. Il entendait parler non pas tant de demeurer corporellement dans sa maison, que de demeurer dans son cœur par la grâce; et voilà pourquoi il emploie un mot qui natu-

(1) « Extranei admittuntur per fidem; proprii perfidia repelluntur (*S. Fulg.*). »

(2) « Imitare fratrem, si vis ad patrem pervenire (*Id.*). »

(3) « Fac quod Zacchæus fecit, ut possis obtinere quod meruit (*Id.*). »

(4) « Fides Zacchæum filium fecit, quæ Abraham patrem constituit (*Id.*). »

(5) « Ut non solum qui juste vixerunt, sed et eos qui ab injustitia resipiscunt ad filios promissionis pertinere declaret (*Venerab. Beda.*). »

rellement exprime un séjour prolongé : demeurer, *manere*. Il faisait allusion à cette autre délicieuse parole sortie de sa bouche divine : « Si quelqu'un m'aime, il sera aimé de mon Père; et nous viendrons à lui et nous établirons notre demeure en lui (1). » Or, il est certain que, dès le jour de sa conversion, Zachée ne cessa d'aimer le divin Sauveur. Ayant fait le partage de ses biens, comme il l'avait promis, il se mit à la suite du Sauveur et fut l'un des soixante-douze disciples. Après la Pentecôte, ainsi que nous l'atteste saint Clément, disciple de saint Pierre, Zachée s'attacha au prince des apôtres, qui en fit le premier évêque de Césarée en Palestine; et là, Zachée fit une sainte mort après les travaux du plus laborieux et du plus fécond apostolat.

Ainsi Zachée demeura toujours fidèle à l'amour de Jésus-Christ, et Jésus-Christ aussi a toujours habité dans son âme. Ainsi s'est accompli littéralement tout ce qu'il y a d'énergie dans ce mot : Il faut que je *demeure*, c'est-à-dire que je m'établisse à toujours dans votre maison.

Or, c'est de la même manière que le Seigneur veut venir en nous; et c'est à nous tous aussi que Jésus-Christ adresse cette aimable parole : « Hâtez-vous de descendre; il faut que dès aujourd'hui je m'établisse dans votre maison. » C'est nous dire à tous : Hâtez-vous de quitter les hauteurs où la tête tourne, et d'où l'on finit par faire de déplorables chutes : oui, les hauteurs de votre orgueil, de la fausse science, du monde, de ses maximes, de ses préjugés. Hâtez-vous de descendre dans les basses régions de l'humilité, de la pénitence, de la pauvreté chrétiennes. Là seulement se trouve la grâce : *Festinans descende*. Entendez-bien : hâtez-vous! *festinans*. C'est aujourd'hui même qu'il faut répondre à l'invitation cé-

(1) « Si quis diligit me, diligetur a Patre meo; et veniemus ad eum et mansionem apud eum faciemus (Jo. xiv. 23). »

leste. C'est aujourd'hui, c'est à l'heure présente que Jésus-Christ veut inaugurer son entrée dans votre cœur, de même qu'il a voulu que cet oratoire lui fût consacré. N'ajournez pas à demain, au mois prochain, à l'année prochaine. Le Dieu qui a promis le pardon au repentir n'a pas promis le lendemain, ni encore moins une longue vie aux temporisateurs et aux obstinés.

Oui, il faut qu'aujourd'hui même Jésus-Christ prenne possession de la demeure, du temple de votre cœur. Il le faut, *oportet*. Oui, il le faut, parce que c'est un besoin impérieux pour son cœur aimant de vous faire ressentir au plus tôt les effets de sa miséricorde, et de répandre au plus tôt dans votre âme les richesses de sa grâce. Il le faut, *oportet*, parce que c'est un besoin non moins impérieux pour votre indigence et votre faiblesse de recevoir le supplément et l'appui qui lui manquent. Sans Jésus-Christ résidant en vous, point de lumière dans votre intelligence, point de constance dans votre volonté, point de paix ni de calme dans votre âme désolée. Créée pour Dieu, votre âme ne saurait être heureuse qu'à condition d'être en lui et avec lui, qu'à condition qu'elle soit en elle et avec elle. Il le faut, *oportet*, parce que malheur, mille fois malheur à l'âme de laquelle Dieu s'est éloigné ! Rien n'est plus affreux, rien n'est plus désolant que ce vide, cette solitude, ce veuvage de l'âme privée de son Dieu et pendant la vie et après la mort.

Hâtons-nous donc d'imiter Zachée et dans la promptitude et dans les effets persévérants de sa conversion. Commençons, comme lui, par désirer sincèrement de voir le Seigneur. A quoi bon tant de prières inutiles, où nous demandions que Jésus-Christ vînt à nous, quand nous ne redoutions rien tant pour notre cœur que sa venue et sa prise de possession ? Ensuite montons, comme Zachée, sur le mystérieux sycomore. C'est-à-dire, allons sans respect humain à l'Eglise,

attachons-nous à notre Sauveur et à sa croix, surmontons, de toute la hauteur de vue du chrétien, tout ce qui est considération humaine, tout ce qui est intérêt terrestre. Comme Zachée aussi, ordonnons toutes choses pour que notre habitation soit digne de celui qui doit y entrer, c'est-à-dire débarrassons notre cœur de toutes les idoles de l'avarice, de l'ambition, de la volupté. Balayons toutes les immondices de ce cœur misérable, comme faisait le prophète, par l'examen diligent de notre vie passée, et par la confession de nos fautes : *Scopebam spiritum meum* (1). Il faut aussi que cette demeure soit purifiée, qu'elle soit lavée par les larmes de la pénitence, qu'elle soit parfumée par l'encens de la prière, qu'on y voie régner le bel ordre de la justice et briller l'or pur de la charité. Or, comme Jésus est la fleur nazaréenne, il aime ce qui lui ressemble, il aime les fleurs qui ne se flétriront point. Faisons-lui trouver, à son arrivée, la violette de l'humilité, le lis de la pureté sans tache, les roses du céleste amour. Heureux si nous préparons ainsi à l'hôte de notre cœur l'habitation où il veut être accueilli. Il entrera avec sa paix divine. Et l'Église de la terre, et l'Église du ciel, et nos familles, et nos vrais amis applaudiront à la résolution que nous aurons prise, et tous les serviteurs de Dieu n'auront qu'une voix pour nous féliciter de ce que l'heure du salut sera arrivée pour notre âme : *Hodie salus domui huic facta est.*

Mais songez-y bien : il ne s'agit pas d'accueillir une fois en passant le Sauveur. Il veut être accueilli pour rester, pour faire sa demeure habituelle : *Oportet me manere*. Il ne s'agit donc pas d'accueillir Jésus seulement entre les jours de l'enfance et de l'adolescence, de l'accueillir seulement pen-

(1) (*Psalm. LXXVI. 7.*)

dant qu'on est encore à la pension, au collège, de l'accueillir seulement dans les années où le cœur, libre d'engagement, n'est pas encore préoccupé des charges et des soins de la famille, pour l'expulser ensuite de nos âmes et de nos souvenirs, dès que nous serons entrés dans le monde ; ou bien, si nous portons déjà tout le fardeau de la vie, de l'accueillir seulement aux époques solennelles où le remords et de touchants exemples nous avertissent de revenir à lui. Il s'agit de l'accueillir en nous pour toujours. N'oublions pas ce qu'a dit le disciple bien aimé : « Celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui (1). » Heureux si, à l'heure de notre mort, nous nous trouvons dans cette désirable société, dans cette ineffable union de Dieu en nous, et de nous en Dieu ! Jésus-Christ alors nous récompensera de l'avoir ici-bas accueilli dans la maison de notre cœur, et il nous accueillera dans cette maison du ciel, où il nous a dit qu'il y a beaucoup de diverses demeures, selon tous les degrés de vertu (2). Alors nous serons avec lui pour l'éternité. Ainsi soit-il.

(1) « Qui manet in caritate, in Deo manet, et Deus in eo (1^{re} Jo. iv. 16). »

(2) « In domo Patris mei mansiones multæ sunt (Id. xiv. 2). »

HOMÉLIE

SUR LA PARABOLE DU MAUVAIS RICHE (1).

Dicite justo quoniam bene. Væ impio in malum ! Retributio enim manuum ejus fiet ei (Is. III. 11).

Vous direz au juste que tout est bien pour lui. Vous direz à l'impie que pour lui tout est mal ; car il recevra de moi le prix de ses œuvres.

RIEN ne scandalise tant le commun des hommes que de voir si souvent en ce monde le crime dans la prospérité, jouissant de toutes les délices de la vie, et la vertu dans le malheur, traînant ses tristes jours au milieu de toutes les souffrances et de toutes les angoisses de la mort.

C'est pour prévenir le scandale de la raison de l'homme et de la foi du chrétien que Dieu dit un jour au prophète Isaïe : « Va chercher le juste et l'impie ; tu trouveras le juste le front triste, les yeux pleins de larmes, la figure pâle, l'air abattu, n'ayant pour société que la misère, l'humiliation et la douleur. Cependant je t'ordonne de te réjouir avec lui, et de lui dire de ma part qu'il est heureux : *Dicite justo quoniam bene*. Tu trouveras au contraire l'impie parmi les richesses, les honneurs et les plaisirs, vêtu avec luxe, l'air rassuré, rayonnant de bonheur, envié par les uns, flatté par les autres. Cependant garde-toi bien de le féliciter, de lui applaudir.

(1) Prêchée dans une assemblée de charité.

Répands plutôt des larmes sur lui, et déclare-lui, en mon nom, qu'il n'y a pas de malheur comparable à son malheur : *Væ impio in malum !* »

— Et pourquoi? — Parce que le temps passe, le monde s'évanouit; et le jour viendra enfin où tout cela finira, et je changerai en délices les peines du juste, en peine les délices de l'impie : *Retributio manuum ejus fiet ei*.

Grande et importante doctrine, mes frères! car c'est la justification de la Providence; c'est la consolation des affligés; c'est le désillusionnement des heureux du siècle; c'est la règle de la vie; c'est la préparation de la mort; c'est la sanction de toute morale.

Aussi notre divin Sauveur ne s'est-il pas contenté d'inculquer fréquemment cette même doctrine par de graves paroles; il a voulu nous la présenter comme en action dans l'histoire du mauvais riche et du mendiant Lazare.

Appelé aujourd'hui à plaider la cause du pauvre je n'ai cru pouvoir mieux faire que d'expliquer devant vous cette histoire, dans laquelle le Sauveur a peint avec des couleurs divines le bonheur du pauvre et lui a si efficacement assuré les secours du riche. Mais, en plaidant la cause du pauvre, j'ai l'assurance de procurer les intérêts de tous; car tous, en voyant où se termine la prospérité des méchants et le malheur des bons, apprendront à réformer leurs idées, leurs désirs et toute leur conduite.

PREMIÈRE PARTIE.

Il y avait, nous dit le Sauveur dans l'évangile de saint Luc, il y avait un riche qui ne savait se servir de ses richesses que pour le luxe des habits et la somptuosité des repas. Il était vêtu de fin lin et de pourpre comme les rois. Tous les jours

c'étaient chez lui des fêtes et des banquets splendides (1).

Il y avait en même temps couché, près de la porte du riche, un mendiant nommé Lazare couvert de plaies et d'ulcères (2). La philanthropie de ces temps-là n'avait pas encore fait la grande découverte réservée à nos jours, savoir, que la pauvreté est un crime et qu'il faut punir le pauvre de sa misère en le privant de sa liberté, afin qu'il ne vienne pas, spectre importun, troubler par sa présence les félicités du riche. Ainsi l'on tolérât que ce pauvre mendiant, tout dégoûtant qu'était son extérieur, demeurât couché à la porte d'une opulente maison.

Manquant de tout et se mourant de faim, le malheureux aurait bien voulu qu'on lui donnât quelque peu des miettes qui tombaient de la table somptueuse du riche; et ce chétif secours, il le sollicitait vainement (3).

Seulement les chiens de la maison, plus humains que leurs maîtres, venaient souvent lécher les plaies de Lazare, et semblaient vouloir ainsi alléger ses douleurs et le dédommager de l'insensibilité des hommes (4).

Que pensez-vous qu'auraient pu dire les hommes étrangers à notre foi et à nos espérances, en présence de pareilles scènes, en présence d'un tel contraste de prospérité à son comble et de misère tombée au dernier degré d'abjection? Ils auraient dit ce que disent quelquefois, ou sont tentés de dire, des chrétiens inconsiderés : « Grand Dieu! quelle est donc votre justice? quelle providence est la vôtre? comment! tout à celui-là? et à celui-ci rien? On voit bien que dans ce

(1) « Homo quidam erat dives, qui induebatur purpura et bysso et epulabatur quotidie splendide (*Luc. xvi. 19*). »

(2) « Et erat quidam mendicus, nomine Lazarus, qui jacebat ante portam divitis ulceribus plenus (*Ibid.*). »

(3) « Cupiens saturari de micis quæ cadebant de mensa divitis, et nemo illi dabat (*Id. xvi. 21*). »

(4) « Sed et canes veniebant et lingeabant ulcera ejus (*Ibid.*). »

monde il ne faut qu'être méchant pour être heureux ! La misère et le délaissement sont le partage de la vertu et de l'honnêteté!!! »

Mais Dieu voit les choses de tout autre œil, il les voit telles qu'elles sont en elles-mêmes et en rapport avec ses suprêmes lois. Imaginez qu'il eût envoyé le prophète Isaïe auprès de ces deux hommes. Il n'aurait pas moins chargé le prophète de dire à Lazare si souffrant, si dénué de secours et de consolations : « Ton sort est heureux et préférable à tout autre. » Il n'aurait pas moins fait dire au riche, malgré sa profonde sécurité et ce prétendu bonheur objet de tant d'envie : « Tu es, ô riche, le plus malheureux des hommes ! *Dicite justo quoniam bene. Væ impio in malum !* »

Saint Cyrille et Euthyme, ainsi que plusieurs autres Pères, s'appuyant sur les traditions des Juifs, affirment que ce récit n'était pas une simple parabole, mais l'histoire d'un fait véritable arrivé à Jérusalem. Ils ajoutent que le nom du riche conservé par la tradition était Nicentius. Cependant, d'après la remarque de saint Grégoire, il faut observer que Notre-Seigneur ne le désigne point par son nom ; il se borne, par une sorte de mépris, à le désigner en ces termes : un homme riche, *homo quidam dives*. Tandis qu'en parlant du pauvre, le Sauveur du monde prononce son nom avec une satisfaction assez marquée, lorsqu'il dit : Il y avait un pauvre mendiant du nom de Lazare : *Et erat quidam mendicus nomine Lazarus*. C'est évidemment, dit saint Grégoire, comme s'il ajoutait : Celui que je nomme a mon approbation ; et si je montre que je le connais, c'est que je veux le sauver. Celui que je ne nomme pas, et que je parais ignorer, est déjà frappé d'un arrêt de réprobation (1).

(1) « Perinde ac si aperte dicat : Illum cognitum per approbationem habeo ; « hunc per judicium condemnationis ignoro (S. Gregor.). »

Consolez-vous donc, âmes justes, mais désolées et affligées ici-bas, mais condamnées à tous les délaissements et à tous les oublis qui sont le partage de la pauvreté. Vos noms sont ignorés parmi les hommes, mais ils sont connus de Dieu. Ils ne sont inscrits sur aucun monument en ce monde; mais ils sont inscrits en lettres d'or dans le grand livre du ciel, dans le catalogue des prédestinés. A votre mort vous serez reçus là-haut, comme d'anciennes connaissances. Vous y êtes en effet connus dès à présent. Les anges saints, tous les bienheureux, la Reine des anges elle-même, répètent vos noms qui passent de bouche en bouche. Notre-Seigneur Jésus-Christ les prononce avec une affection et une tendresse particulière, et c'est lui qui vous a dit dans l'Évangile : « Réjouissez-vous; livrez-vous à tous les transports de la joie, parce que vos noms sont inscrits dans les cieux (1). »

Mais que les grands du monde sont malheureux, s'ils ne sont pas de vrais chrétiens ! Leurs noms, cités dans tous les livres, gravés sur des monuments publics, consignés dans toutes les histoires, répétés dans toutes les langues, ne sont pas connus dans le ciel. Personne là-haut ne s'occupe de ces grandeurs qui font tant de bruit ici-bas. Dieu connaît ceux qui lui appartiennent; mais pour ses ennemis, il ne les connaît pas, il oublie leur nom; et cet oubli, c'est le mépris, c'est l'opprobre réservé à ceux qui auront méprisé Dieu et son Christ (2). Aussi, lorsque après avoir été ici-bas étrangers à la miséricorde, étrangers à l'amour de l'homme comme à l'amour de Dieu, ils voudront après la mort implorer la divine miséricorde, il leur sera répondu par cette terrible et glaciale parole : *Jé ne vous connais pas ! Nescio vos !*

(1) « *Gaudete quod nomina vestra scripta sunt in cœlis (Luc. x. 20).* »

(2) « *Qui contemnunt me erunt ignobiles (1 Reg. II, 31).* »

Maintenant, me demanderez-vous, pourquoi Lazare est-il si agréable à Dieu ? pourquoi Nicentius n'est-il qu'un objet de haine et de réprobation ? C'est, dit saint Grégoire, que Lazare, en son extrême misère, n'accusait ni le ciel, ni les hommes. De sa bouche ne sortaient ni murmures, ni imprécations, ni plaintes amères (1). Dénué de tous les biens d'ici-bas, ajoute saint Ambroise, Lazare était riche de mérites et de vertus, riche de tous les biens du ciel (2). C'est pour cela que le Dieu de bonté prononce son nom avec tant d'amour : *Erat quidam mendicus nomine Lazarus.*

Nicentius, au contraire, était de ces riches qui, parmi les festins, le luxe et les plaisirs, ne tiennent aucun compte de Dieu, de leur âme et de leur éternité. Avec ses festins somptueux, son âme n'en restait pas moins famélique, et sous le luxe de ses vêtements il ne cachait qu'un cœur cruel et des entrailles de fer (3). La vue du pauvre souffrant et mourant de faim ne faisait qu'endurcir de plus en plus cette âme dégradée, emprisonnée, ou plutôt, comme dit saint Basile, ensevelie dans sa brutale sensualité (4). C'est pour cela que Jésus-Christ a honte de lui, et il a horreur même de son nom qu'il ne prononce pas : un homme riche ! *homo quidam dives.*

Aussi voyez ce qui arrive : les richesses et les plaisirs ne sont pas des garants contre les surprises de la mort. Nicentius dans toute la force de l'âge, aux plus beaux jours de ses fêtes et de ses plaisirs, est enlevé à sa douce vie ; et il meurt en même temps que le pauvre Lazare, dont les souffrances

(1) « Non murmur edidit ; non convicium dixit ; non stomachose succensuit » (*S. Gregor.*). »

(2) « Pauper sæculo, sed in Deo dives (*S. Ambr.*). »

(3) « Purpura, bysso, epulis ferrea viscera crudelis anima nutrieat (*S. Petr. Chrys.*). »

(4) « Anima ejus in abdomine sepulta jacebat (*S. Basil.*). »

n'ont pas précipité la mort. L'impur cadavre du riche est entouré de parfums, honneur immérité qui peut être regardé comme une nouvelle souillure. Il est soigneusement enveloppé de linges précieux et de riches étoffes, déposé dans un cercueil de grand prix et magnifiquement orné, accompagné d'une nombreuse suite de valets, de parents, d'amis, d'adulateurs et de complices de ses méfaits, puis déposé, après de pompeux éloges, dans un superbe mausolée.

D'autre part, la vénérable dépouille, le saint corps de Lazare, à peine couvert de quelques lambeaux de toile et de vêtements, sans un seul de ses proches qui l'accompagne, sans un seul ami qui le pleure et qui le suive, délaissé après la mort comme pendant la vie, est porté par deux fossoyeurs sur un triste brancard et jeté pêle-mêle avec beaucoup d'autres malheureux dans la fosse des pauvres.

Mais pendant que les restes de ces deux hommes reçoivent un traitement si divers dans ce monde visible, le Fils de Dieu lève pour nous le voile et nous fait connaître un bien autre contraste dans le traitement opposé qui les attend au sortir de la vie.

Il nous révèle que, tandis que le corps du riche est déposé sous les marbres du plus haut prix, son âme, livrée aux esprits de ténèbres, est par eux entraînée et ensevelie dans l'enfer : « Le riche mourut et il eut l'enfer pour sépulcre (1). » Au contraire, pendant que le corps de Lazare est traité avec si peu d'égard et même de mépris sur la terre, les anges accueillent son âme sainte, la portent en triomphe dans les cieux et la déposent, comme sur un trône de gloire, dans le sein d'Abraham. « Il arriva, nous dit l'Évangile, que le mendiant mourut aussi et qu'il fut transporté par les anges

(1) « *Mortuus est dives et sepultus est in inferno (Luc. xvi. 22).* »

dans le sein d'Abraham (1), » c'est-à-dire dans ce lieu de repos et de bonheur commencé où les justes attendaient la venue du Messie.

Remarquez bien le contraste de ces paroles : Le riche meurt et il est enseveli dans l'enfer. Le pauvre meurt aussi et il est porté par les anges dans le sein d'Abraham.

Le riche est mort : c'est-à-dire que de tous les biens qu'il eut et dont il a joui, il ne lui reste que l'abus qu'il en a fait et le péché. La mort vient de le dépouiller. Richesses, plaisirs, amusements, fêtes qui se succédaient sans interruption, cercles d'amis et de flatteurs, tout a disparu, tout s'est évanoui. Avec lui et pour lui tout est mort. Ce n'est pas encore assez. Du sein de toutes les jouissances de ce monde, il est tombé au centre de tous les maux, de toutes les souffrances. O catastrophe horrible ! ô épouvantable changement ! celui que toutes les voluptés semblaient avoir ordre de venir courtoiser tour à tour, le voici qui n'a plus d'autre entourage que l'affreux cortège de toutes les tortures auxquelles il ne saurait se dérober un seul instant (2).

Au contraire, Lazare a vu cesser pour lui avec le dernier souffle de vie, douleurs, désolations, insomnies, tourments de la faim et de la soif, rebuts et mépris des heureux du siècle. Le voilà tout d'un coup passé du travail au repos, du mépris à la gloire, de l'abîme de la misère à la possession de tous les biens. Il n'y avait pas place pour lui dans le moindre réduit de la maison des riches. Il gisait sur la voie publique, réduit à la société et à la commisération des animaux ; voici qu'il est transporté vers les cieux par la main des anges,

(1) « Factum est autem ut moreretur et mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ (*Luc. xvi. 22*). »

(2) « Cui adstiterant voluptatis obsequia, adstant ministeria nunc punarum » (*S. Petr. Chrysol.*). »

et pour l'accueillir le séjour du repos et de toute consolation semblera se dilater (1).

Cet émouvant contraste de la fin du riche et de celle du pauvre nous saisit, comme si c'était chose rare et tout à fait nouvelle; et ce sont là pourtant des scènes de tous les jours. Oui, pendant que la dépouille des riches et des grands de la terre est convoyée avec tant d'éclat et de pompe, c'est à peine si l'on trouve deux fossoyeurs qui, tout en murmurant, se hâtent de jeter dans l'ossuaire commun les restes du pauvre. Mais, dit saint Augustin, si la main prophétique qui traça sur la muraille la funeste destinée de Balthazar levait le voile qui couvre les mystères du monde spirituel, nous verrions que si une multitude lugubre de valets en deuil suit la pompe funéraire du riche avare, ambitieux, sensuel, mort dans son péché, une multitude joyeuse d'anges saints, chantant des hymnes de gloire, environne et accompagne l'humble bière du pauvre mort dans la grâce de Dieu (2).

Remarquez bien, dit saint Jean Chrysostome, et c'est Jésus-Christ même qui nous a fait cette révélation, la bonté de Dieu ne se contente pas d'envoyer un ange pour faire honneur à l'âme de ce juste qui est mort pauvre, elle lui envoie toute une légion d'anges pour lui faire cortège et former autour d'elle des chœurs joyeux (3). Il faut bien qu'une fête publique parmi les habitations des cieux compense la solitude et l'abandon où est laissé le pauvre ici-bas.

Oh! si nous pouvions voir, continue saint Jean Chrysostome, si nous pouvions voir avec quel empressement ces

(1) « *Quem divitis angulus non recepit, sinus divinæ consolationis obtinuit* » (S. Petr. Chrysol.). »

(2) « *Funus divitis antecedit lugubris turba servorum; feretrum pauperis antecedit angelorum multitudo psallentium* (S. August.). »

(3) « *Non sufficit ad portandum unus angelus; plures veniunt ut chorum lætitiæ agant* (S. Jo. Chrys.). »

anges bénis se disputent l'honneur d'approcher de cette âme d'un ami de Dieu, mort dans la misère et la douleur ! avec quelle révérence ils la traitent comme l'épouse et la reine de leur commun Maître ! avec quels transports de joie ils la bénissent et l'exaltent, en voyant rayonner sur elle le THAU mystérieux des élus, le signe de la prédestination éternelle !

C'est de cette révélation du Fils de Dieu que l'Église s'est inspirée quand elle a composé le rit si touchant et si doux avec lequel, mère pieuse et tendre, elle accompagne les âmes de ses enfants morts dans le Seigneur. A peine le chrétien vient-il d'expirer : « Anges de Dieu, s'écrie l'Église, hâtez-vous de lui venir en aide. Accourez recueillir son âme ; chargez-vous de la porter en présence du Très-Haut(1). » Puis, s'adressant à l'âme elle-même, l'Église poursuit : « Âme chrétienne, partez joyeuse. Un chœur d'anges va vous recevoir, afin qu'en compagnie de Lazare, jadis si misérable et maintenant si heureux, vous aussi vous obteniez le repos éternel (2). »

Ainsi la mort a changé tous les rôles et interverti toutes les positions. Elle a élevé de bas en haut le juste ; elle a précipité de haut en bas le méchant orgueilleux. Ah ! mes frères, si c'est à ces résultats que doit aboutir et la prospérité du mauvais riche et l'infortune du pauvre vertueux, n'est-ce point le cas de répéter toujours avec le prophète : Bonheur au juste en dépit de toutes ses tribulations ! Malheur à l'impie au sein même de toutes ses prospérités ! *Di-cite justo, etc.*

Mais là ne se borne point la gloire des justes, ni l'opprobre

(1) « Subvenite, sancti Dei, occurrите, angeli Domini, suscipientes animam ejus et offerentes in conspectu Altissimi (*Rit. rom.*). »

(2) « Chorus angelorum te suscipiat, ut cum Lazaro quondam paupere æternam habereas requiem (*Ibid.*). »

des méchants après la mort. Du sein de ses tourments, le mauvais riche, selon le récit évangélique, élève trop tard, et peut être pour la première fois, vers le ciel ses regards effarés, qu'il avait durant toute sa vie tenus fixés vers la terre (1). Il voit Abraham dans la gloire, et au sein d'Abraham ce même Lazare que de son vivant il voyait tous les jours couché devant sa porte, et qu'il ne daignait même pas regarder (2).

Apprenons de là que les réprouvés dans l'enfer auront devant les yeux ceux d'entre les élus qu'ils auront persécutés sur la terre, et dont la vue, en les glaçant d'effroi, ne fera qu'ajouter à leurs supplices (3). Ils les verront pleins de sécurité et triomphants, ceux qui furent les jouets et les victimes de leurs injustices et de leur cruauté (4). Ah ! les voilà ! diront-ils, ceux pour lesquels nous eûmes tant de mépris. Leur sagesse, à nos yeux, n'était qu'imbécillité, leur délicatesse de conscience que sottise, leur religion et leur foi que superstition, faiblesse et dégradation de la raison humaine ! Nous seuls nous fûmes les vrais insensés. Les voilà rangés au nombre des enfants de Dieu, en pleine possession de la félicité des saints (5) !

Nicentius aperçoit donc et reconnaît ce Lazare jadis si méprisé et si pauvre, maintenant riche de bonheur, au point qu'il peut en donner aux autres, sans craindre de jamais en manquer lui-même. Père Abraham ! s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée de soupirs et de sanglots, ayez compassion de moi ! *Pater Abraham, miserere mei*. Envoyez-moi pour un

(1) « Cum esset in tormentis elevans oculos (*Luc. xvi. 23*). »

(2) « Vidit Abraham et Lazarum in sinu ejus (*Ibid.*). »

(3) « Videntes turbabuntur timore horribili (*Sap. v. 2*). »

(4) « Stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se angustiaverunt » (*Id. v. 1*). »

(5) « Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam (*Ibid. 4*). »

instant ce Lazare que vous pressez sur votre cœur. Dites-lui qu'il trempe l'extrémité de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue, car je souffre d'horribles tourments dans cette flamme (1).

Et Abraham, que répond-il à cette prière désolée? — Mon fils, souviens-toi que durant ta vie tu as reçu ce qui te revenait de ta part de bonheur, et Lazare aussi ce qui lui revenait de sa part dans la distribution des maux. Il est donc équitable que Lazare ait aujourd'hui en partage les consolations, et toi les tourments; et que, comme il n'a plus rien à craindre, toi tu n'aies plus rien à espérer (2).

Que de philosophie et de profonde sagesse dans cette réponse! Savez-vous, en effet, pourquoi les philosophes incrédules tombent en tant d'erreurs sur la fin de l'homme en ce monde et sur l'économie de la Providence dans la distribution des biens d'ici-bas? C'est uniquement parce qu'ils séparent le ciel d'avec la terre, le temps d'avec l'éternité, la vie présente d'avec la vie future, Dieu d'avec l'homme. On sépare la prospérité des méchants d'avec cette vie de supplices qui les attend dans l'autre monde. On sépare les souffrances du juste pendant la vie d'avec les récompenses qui lui sont réservées après la mort. Dès lors tout est énigme, obscurité, incertitude, tout est inconciliable, incompréhensible.

Ne vous étonnez donc point si dans ce discours je ne discute pas et si je me contente d'exposer. Dans l'histoire de ces deux hommes, c'est l'histoire philosophique de l'humanité tout entière qui se déroule devant nous, au flambeau de

(1) « Mitte Lazarum ut intingat extremum digiti sui in aquam et refrigeret
« linguam meam, quia crucior in hac flamma (*Luc. xvi. 24*). »

(2) « Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, Lazarus autem simi-
« liter mala; nunc autem hic consolatur, tu autem crucioris (*Id. xvi. 25*). »

cette histoire tout s'harmonise, tout s'explique, et le bonheur des méchants et les malheurs des gens de bien. Elle vous apprend que la destinée de l'homme n'est pas complète ici-bas. La vie présente n'est que l'enfance ; c'est dans la vie future seulement que l'homme arrive à l'âge mûr, à l'âge parfait. En envisageant ainsi les deux termes, vous saisissez l'histoire complète de l'homme. Vous verrez et le bonheur et le malheur du présent, balancés avec une rigoureuse justice par les maux et les biens de l'éternité. Ainsi tout est juste, tout est équitable dans le plan de Dieu.

Or cette justice et cette équité sont de tout point irréprochables et à l'abri de toute recherche. Remarquez en effet, avec saint Grégoire, qu'il n'est pas dit simplement dans l'Évangile que Nicentius et Lazare aient reçu une part quelconque de biens et de maux, mais d'après l'énergie de l'expression, justement la part de biens ou de maux qui leur revenait : *recepisti*, vous avez reçu comme rétribution. Jésus-Christ n'a pas dit : *accepisti*, mais *recepisti*. Or il y a là une grande et importante leçon. Nous sommes ainsi avertis que Nicentius a pu recevoir sa part de bien en récompense de quelque bonne œuvre, de la pratique de quelque vertu, et de même aussi Lazare a pu recevoir sa part des maux de la vie en expiation de quelques fautes qu'il a pu commettre (1). Non pourtant qu'il faille mesurer les biens et les maux présents, d'après les seules vertus et les seuls démerites ; car Dieu se réserve toujours le droit d'agir avec des intentions multiples. Toujours est-il, selon la remarque d'Euthymius, qu'il n'y a pas au monde d'âme si méchante qui n'ait quelque vertu, et il n'y a pas d'âme si vertueuse qui n'ait quelque imperfection. Dieu donc souvent récom-

(1) « Indicatur aliquod boni habuisse ex quo in hac vita bona receperit, et « Lazarus habuisse malum quo puniretur (S. Gregor.). »

pense par des biens temporels les quelques bonnes actions des méchants qu'il ne pourrait récompenser dans l'autre vie, et il fait expier aux justes leurs imperfections qui ne peuvent les suivre au ciel.

Tremblez-donc, dit encore saint Grégoire, si vous voyez que tout vous réussit dans ce monde. Tremblez, au lieu de vous enorgueillir de vos richesses et d'une prospérité toujours croissante. Vous avez toujours à craindre que ce ne soit la récompense temporelle de quelques-uns de vos actes vertueux, récompense qui devra vous faire perdre tout espoir d'une récompense éternelle (1). Tremblez de peur qu'en secondant tous vos désirs, Dieu ne vous traite comme des condamnés à mort à qui l'on donne tout ce qu'ils demandent; comme des malades désespérés auxquels le médecin ne refuse plus rien de ce qu'ils désirent. Tremblez qu'il ne vous livre en pâture les biens matériels que parce que vous ne pouvez prétendre aux biens spirituels. Tremblez qu'il ne vous épargne et ne vous récompense dans cette vie que parce que vous n'avez en perspective que des châtimens dans la vie à venir.

Ah! Dieu n'est jamais plus à craindre pour l'homme que lorsqu'il semble plus indulgent. Dieu ne punit jamais l'homme plus sévèrement que lorsqu'il le laisse prospérer davantage ici-bas, et il ne le laisse ainsi prospérer que parce qu'il le voit incapable, à cause de ses vices, d'aspirer au bonheur de la vie à venir. Par conséquent, plus est grand le bien qu'il lui accorde, plus est redoutable la punition qu'il lui réserve.

Et vous, au contraire, âmes chrétiennes, dont la vie, comme celle de Lazare, n'est qu'un enchaînement de tribulations, d'amertumes et de croix, n'allez pas pour cela dire

(1) « *Ipsium bonum pertimescite, ne vobis pro quorundam actuum retributione sit datum (S. Gregor.).* »

que Dieu ne vous aime pas, qu'il ne vous console pas, qu'il vous délaisse et vous oublie. Est-ce peut-être que Dieu n'aimait pas la sainte Vierge sa mère, les apôtres ses frères, les martyrs et les saints ses amis, dont la vie n'a été qu'une longue chaîne de souffrances et de persécutions? Non, non, tout au contraire : le Dieu qui aime l'homme est le Dieu qui l'éprouve, qui l'humilie, qui l'afflige, et non le Dieu qui le laisse prospérer en ce monde. Il l'a dit lui-même : « Ceux que j'aime, je les éprouve et je les châtie (1). » Comme Lazare, malgré votre honnêteté, votre justice, votre piété, vous avez des passions à corriger, des taches à effacer, des torts à expier. Par les tribulations corporelles, il purifie et enrichit votre âme ; par la privation des biens de la terre, il vous prépare à la possession des biens du ciel ; et, tandis qu'il vous traite avec tant de sévérité dans le temps, il vous dispose et vous façonne à la vraie félicité, à celle qui n'aura pas de terme. Telle est la grande leçon que Jésus-Christ a voulu nous présenter dans l'histoire du mauvais riche et du mendiant vertueux.

Saint Jean Chrysostome voudrait que tout chrétien eût dans sa chambre cette histoire reproduite en tableau, afin de l'avoir toujours sous les yeux et de ne l'oublier jamais. C'est en effet une éloquente apologie de la Providence, et l'explication sensible du mystère de l'inégale distribution des biens de ce monde. C'est l'espérance du juste et la terreur du méchant ; c'est la consolation dans le malheur et le désillusionnement dans la prospérité ; c'est le préservatif contre les séductions du monde qui nous sourit, et la force de la patience contre le monde qui nous persécute ; c'est la règle de la vie et la consolation de la mort.

(1) « Ego quos amo arguo et castigo (Apoc. III. 19). »

Quel avantage ont donc apporté au riche ses plaisirs? Aucun. Quel dommage ont causé au pauvre ses douleurs? Aucun. Qu'est-il resté au riche de tous ses biens? Rien, excepté le remords et le châtement. Qu'est-il resté au pauvre de tous ses maux? Rien, excepté le mérite et la récompense (1). Combien gémit aujourd'hui Nicentius d'avoir été autrefois si heureux! Combien se réjouit Lazare d'avoir été si affligé! Que ne donnerait pas Nicentius pour avoir plutôt passé sa vie dans la misère et les douleurs de Lazare! Quels remerciements Lazare n'adresse-t-il pas à Dieu, pour lui avoir laissé ignorer la prospérité et la corruption de Nicentius!

Et maintenant, que vous semble-t-il du tableau que le divin Maître nous a mis sous les yeux? Que dites-vous de ces deux vies et de ces deux morts? Laquelle des deux vous paraît précieuse et digne d'envie? Laquelle funeste et déplorable? Lorsque la mort arrivera pour nous aussi, qui d'entre nous voudra avoir été heureux à la manière de Nicentius? Qui ne voudra, au contraire, avoir été affligé comme Lazare? Courage donc, hommes honorables par votre naissance et par vos vertus, ouvriers honnêtes et religieux, femmes et filles, qui n'enviez d'autre parure que celle de la modestie et de la piété, chrétiens fidèles à tous les devoirs de la famille et de la religion, mais qui tous vous voyez en ce monde pauvres, humiliés, souvent molestés ou même persécutés, vous tous qui paraissez condamnés par une Providence trop sévère à ne vous nourrir que du pain des larmes et de la douleur, levez vos yeux au ciel, ouvrez vos cœurs à l'espérance. Faites, en méditant les leçons du divin Maître, une halte salutaire dans votre douloureux pèlerinage (2). Attendez avec une volonté

(1) « Nec tamen pauperem fregere adversa, nec diviti secunda omnia pro-
« fuerunt (*S. Petr. Chrysol.*). »

(2) « Surgite postquam sederitis qui manducatis panem doloris (*Ps. CXXVI. 2*). »

ferme et constante le moment de la mort, où Dieu se réserve de réparer toutes les injustices et de remettre toutes choses dans l'ordre. Ce ne sont, après tout, que quelques jours à attendre; gardons-nous de vouloir rien anticiper ni précipiter par impatience. Et nous verrons que si Dieu a voulu assurer le bonheur des pauvres dans la vie à venir, il ne l'a pas non plus oublié pour la vie présente.

DEUXIÈME PARTIE.

Nous remarquerons d'abord que Nicentius n'était ni un Samaritain, ni un infidèle ou Gentil. Il n'était pas non plus un de ces riches incrédules qui veulent la religion pour le peuple, et se réservent le droit d'y être indifférents ou de s'en moquer pour eux-mêmes. Il était un adorateur du vrai Dieu, un bon Juif au fond, un fils d'Abraham, non-seulement par le sang, mais aussi par la foi. Car nous venons de voir qu'il appelait Abraham son père, *Pater Abraham!* et que, réciproquement, Abraham l'a appelé son fils. « Souvenez-vous, mon fils. » *Recordare, fili.*

Nicentius ne paraît pas non plus avoir été un de ces riches dont la fortune, trop grande et trop rapide, fait douter qu'elle soit entièrement pure. Ses richesses ne devaient rien à l'usure, au vol, à l'injustice, il ne s'en servait pas pour opprimer les inférieurs, pour combattre les égaux, pour servir ses vengeances, pour acheter des serments, corrompre la vertu et ourdir des trames injustes. L'Évangile ne l'accuse de rien de tout cela, ni n'insinue rien de pareil. L'Évangile accuse seulement la somptuosité de ses repas, les superfluités de son luxe et son insensibilité pour les malheureux.

C'était donc un riche qui aujourd'hui passerait pour un seigneur de bon goût et de grand cœur, faisant prospérer les

arts et se ménageant des amis. On l'appellerait un honnête homme, une bonne nature ; si vous voulez, un bon vivant, qui, sans faire tort à personne, savait jouir pour lui-même et se faire honneur de sa fortune. Or cet honnête homme, que nos modernes philosophes auraient placé dans leur troisième ciel, en compagnie de Socrate et de Lucullus, Jésus-Christ nous assure qu'en mourant, cet honnête homme descendit tout droit en enfer. *Mortuus est dives et sepultus est in inferno.*

Mais pourquoi un sort aussi rigoureux réservé à cet homme riche ? Est-ce, comme on veut le faire croire de nos jours, que les richesses, même quand elles ne doivent rien au crime, sont un crime par elles-mêmes ? Non ! mille fois non ! Les richesses acquises par des moyens honorables sont souvent des dons de la bonté divine, et l'on peut en user sans blesser la loi de Dieu. Mais souvenons-nous, mes frères, que Nicentius voyait tous les jours près du seuil de son palais le pauvre Lazare couvert de plaies et tourmenté par la faim, et qu'il lui refusait jusques aux miettes de sa table. Voilà tout son crime, la source unique de sa perte.

Nicentius ne fut pas damné, dit saint Jean Chrysostome, pour avoir été riche, mais pour n'avoir pas été miséricordieux (1).

Nicentius, dit saint Grégoire, n'est pas damné pour avoir volé le bien d'autrui, mais pour n'avoir pas fait un bon usage de son propre bien (2).

Nicentius, enfin, n'est pas damné, dit saint Ambroise, pour avoir fait bonne chère lui-même, mais pour n'avoir pas donné

(1) « Non quia dives fuerat torquetur, sed quia misericors non fuerat » (S. Jo. Chrys.). »

(2) « Non reprehenditur quia aliena rapuerit, sed quia sua male erogaverit » (S. Gregor.). »

à manger au pauvre qui mourait de faim, et pour s'être ainsi rendu coupable d'homicide (1).

Voilà donc, conclut saint Augustin, la grande loi de l'homme revêtue d'une sanction solennelle par l'exemple de ce riche, condamné au feu de l'enfer, non pour s'être livré à tous les vices de l'opulence, mais pour avoir négligé les devoirs et la pratique de la charité (2). Quelles sont les nouvelles théories du jour que l'on oserait mettre en parallèle avec cette loi de la charité chrétienne, qui fait un devoir à tous ceux qui ont du bien d'en partager le superflu avec ceux qui n'ont aucun bien? Non, sous l'empire de la loi chrétienne, aucun de ceux qui ont de l'aisance ne peut se rassurer ni se faire illusion, en disant : « Je vis de mon bien. Je n'en fais usage que pour moi et pour ma famille. (3). » Mais vous devez vous rappeler qu'une portion de ce bien que Dieu vous a départi, il l'a destinée au pauvre, et vous le devez au pauvre par ordre de Dieu ; et, si vous le retenez pour vous, vous ne pourrez pas sans doute être jugé et puni par les tribunaux des hommes ; mais, à l'exemple de Nicentius, vous serez jugé et puni au tribunal de Dieu.

Nos modernes utopistes qui croient en toutes choses avoir découvert des moyens d'aller au but et plus vite et plus sûrement que le souverain Législateur, ne manqueront pas de trouver un peu lente et peu efficace la voie d'appel à la suprême justice ; eux, ils vont par les plus courts chemins. Ils ont d'abord décrété de supprimer non-seulement la mendicité, mais la pauvreté elle-même. S'insurgeant contre l'arrêt qui est prononcé : Vous aurez toujours des pauvres parmi vous (4), ils

(1) « Non pavisti ; occidisti (*S. Ambros.*). »

(2) « Audiant irrogari supplicia iis qui nolunt erogare subsidia (*S. August.*). »

(3) « Nemo se securum existimet dicens : Ego aliena non rapio ; concessis licite fruar (*Id.*). »

(4) « Semper pauperes habetis vobiscum (*Matth. XI. 6.*). »

ont prononcé leur arrêt contradictoire : Il n'y aura plus de pauvres parmi vous ! Et la pauvreté, comme une nouvelle plaie d'Égypte, est venue couvrir la terre entière ; et, sous la verge de leurs législations malavisées, elle s'est implantée plus menaçante et plus horrible, revêtant la forme du paupérisme. Lois de la division des héritages, lois d'égalité absolue, lois hostiles aux communautés religieuses, lois restrictives du pouvoir paternel, lois de taxes pour les pauvres, etc., tout s'est tourné en multiplication indéfinie de toutes les formes de la misère.

Ah ! plutôt laissons faire le véritable fondateur et ordonnateur de toute société humaine. Celui qui a su exhausser les montagnes et creuser le lit des fleuves dans l'ordre physique, celui qui sait donner la pâture au petit de l'oiseau qui l'invoque (1), celui-là aussi sait coordonner entre eux, sans les détruire et sans les mettre aux prises les uns avec les autres, tous les rangs et tous les éléments de l'ordre social. Dans cet arrangement admirable dont la loi chrétienne peut seule réaliser l'idéal, tous les égoïsmes sont efficacement combattus, parce que nul homme n'existe pour lui-même. Tandis qu'avec tout son verbiage de philanthropie, la philosophie humanitaire, partant de l'isolement de l'esprit, conduit aussi à l'isolement du cœur ; la religion chrétienne partant de Dieu, s'appuyant sur Dieu, conduit tous les hommes à Dieu, et trouve partout sous sa main les liens puissants qui doivent relier les hommes dans l'unité.

Ce merveilleux caractère de la religion de Jésus-Christ ne resplendit mieux nulle part que dans les correctifs qu'elle applique à l'inégalité des conditions.

En effet, dit saint Pierre Chrysologue, ce n'est point par

(1) « Qui dat escam pullis corvorum invocantibus eum (*Ps. cXLVI. 9*). »

hasard, mais par une disposition toute providentielle de Dieu, que ces deux hommes, Nicentius et Lazare, se sont rencontrés en un même lieu, en un même temps; car, si Lazare, malade de corps et pauvre de biens temporels, avait besoin des secours et de l'assistance du riche, celui-ci à son tour beaucoup plus malade, beaucoup plus pauvre selon l'esprit, avait besoin des prières et de l'intercession de Lazare (1).

Voilà donc, reprend saint Paulin, l'économie du Dieu Rédempteur. Lorsqu'il met tant de Lazares sous les yeux des heureux du siècle, il veut que le juste, dans sa pauvreté, trouve une assistance assurée dans l'abondance et les libéralités du riche; et que le riche, à son tour, trouve un moyen de sanctification et de salut dans la reconnaissance et les prières du pauvre (2).

Hélas! si le pauvre est malheureux à cause de sa misère, le riche l'est bien davantage à cause de ses passions. Outre les tentations communes à tous, outre la corruption naturelle qui se trouve dans tous, il y a pour le riche les tentations inséparables des richesses. Il ne peut triompher de cette double série de tentations sans la grâce; et la grâce, il ne l'obtiendra bien souvent qu'autant que le pauvre secouru par lui la demandera pour lui (3).

Ainsi tout se coordonne. Si le riche est pour le pauvre le ministre du Dieu créateur, le pauvre est pour le riche le ministre du Dieu sanctificateur. Comme le riche tient en ses mains la vie du pauvre ici-bas, le pauvre tient aussi en ses mains le salut du riche pour la vie à venir. Comme le riche a le beau privilège de faire des heureux dans le temps, le

(1) « *Ægrotabant ambo, pauper corpore, dives mente (S. Petr. Chrys.).* »

(2) « *Divitem pauperi, pauperem diviti præparavit (S. Paulin.).* »

(3) « *Quidam sine eleemosynis salvari non possunt, adeo sunt cupiditatus irretiti (S. August.).* »

pauvre a le privilège plus précieux encore de faire des heureux pour l'éternité.

Soyons donc, mes frères, compatissants et charitables, soyons-le jusqu'à la générosité, envers les pauvres que Jésus-Christ appelle ses amis. Faisons servir à leur soulagement ce qui pourrait ne servir qu'à notre perte. Convertissons en aumônes, qui deviendront le contre-poison de tous les vices, un superflu qui jusqu'ici peut-être ne servit que d'aliment aux plus funestes passions.

Lors même que vous prendrez des plaisirs innocents, au sein de vos familles, n'oubliez pas le pauvre; prenez sur ces plaisirs la dîme qui doit réjouir le pauvre; et payez l'amende des excès qui peuvent se mêler même aux joies permises. N'oubliez pas que, tandis que vous avez du bien même pour suffire à vos amusements, le pauvre, lui, sera heureux d'obtenir de vos dons le strict nécessaire. Lorsque vos entreprises, vos industries, auront été couronnées de succès, n'oubliez pas non plus de faire la part du pauvre. Songez que ses prières vous sont indispensables pour vous assurer la possession de ce que vous aurez acquis. Plus libre d'esprit et de cœur par l'effet de vos générosités, il fera plus facilement monter sa prière pour vous vers le Seigneur.

De cette manière vous aurez d'abord moins à craindre ces funestes catastrophes qui, en quelques jours, renversent les plus grandes fortunes et jettent tant de familles dans les bras de l'indigence. D'après l'oracle de l'Esprit-Saint, la pauvreté n'entre pas dans les maisons qui sont toujours ouvertes aux pauvres. Les pauvres secourus forment une véritable compagnie d'assurance contre la pauvreté. Non, celui qui donne au pauvre ne connaîtra pas l'indigence (1).

(1) « Qui dat pauperi non indigebit (Prov. xxviii. 17). »

Ensuite, heureux autant qu'on peut l'être en cette vie, vous éviterez après la mort le triste sort du mauvais riche. Quoique riches en ce monde, vous partagerez le bonheur des pauvres dans l'autre. Les pauvres que vous aurez secourus seront pour vous des anges qui viendront à la rencontre de votre âme pour la porter au ciel et la déposer dans le sein de Dieu. On parle quelquefois de l'ingratitude des pauvres. L'un des chefs-d'œuvre de la grâce divine, c'est le pauvre rendu reconnaissant par une aumône vraiment chrétienne, par une aumône puisée au cœur du divin Maître et portant avec elle le feu vivifiant de la charité. Faites ainsi l'aumône, et vous éprouverez, à votre grand avantage, que tout est bien pour le juste. Toute bonne œuvre partie de son cœur et de sa main lui profite à lui et aux autres et pour le temps et pour l'éternité : *Dicite justo quoniam bene!* Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA RÉSURRECTION DES MORTS.

Quoniam per unum hominem mors, et per hominem resurrectio mortuorum; et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur (1 Cor. xv.).

Comme la mort est venue par un seul homme, de même par un seul homme viendra la résurrection des morts; et comme tous sont morts en Adam, tous seront vivifiés en Jésus-Christ.

Ainsi toute l'histoire de l'humanité, d'après saint Paul, se résume en deux personnages typiques et universels, en Adam et en Jésus-Christ.

En effet, le premier homme, dit aussi saint Paul, est venu de la terre et il est terrestre; le second, au contraire, a été céleste, parce qu'il était venu du ciel (1). Le chef terrestre a rendu terrestre toute sa descendance; le chef céleste a voulu avoir une descendance céleste comme lui-même (2). En Adam toute l'humanité a contracté le péché (3). En la personne de Jésus-Christ, ce même vieil homme, cette même humanité pécheresse a été crucifiée et est morte pour la destruction du péché (4). Et comme Adam, par son péché, a introduit la mort dans l'humanité entière, de même Jésus-

(1) « Primus homo de terra terrenus, secundus homo de cœlo cœlestis » (1 Cor. xv. 4). »

(2) « Qualis terrenus, tales et terreni; qualis cœlestis, tales et cœlestes » (Ibid. 48). »

(3) « In quo omnes peccaverunt (Rom. v. 12). »

(4) « Nos scimus quia vetus homo noster crucifixus est, ut destruat corpus » peccati (Id. vi. 6). »

Christ, en expiant le péché par sa mort, a introduit dans l'humanité entière un germe de résurrection et de vie; et comme la mort d'Adam a été le type de la mort de tous les vivants, de même la résurrection de Jésus-Christ a été le type de la résurrection de tous les ~~morts~~ (1).

Grande et sublime théologie des livres saints, que nous devons essayer ~~de pénétrer et d'approfondir~~ autant qu'il nous sera possible! Dans cette intention nous exposerons aujourd'hui ~~le dogme chrétien de la résurrection des morts~~. Nous en étudierons l'économie, la nécessité, les conditions; et nous y découvrirons ~~en même temps~~ le fondement de toutes nos espérances, la magnifique économie de tous les mystères de la religion.

PREMIÈRE PARTIE.

Les philosophes, d'ordinaire, n'énoncent leurs pensées que sous la garantie du raisonnement et de l'érudition. L'homme, intelligence faillible, et traitant d'égal à égal avec l'homme, ne peut qu'à cette condition faire accepter sa pensée par un autre homme. Dieu, sagesse infinie, Dieu, créateur et législateur de l'homme, n'a pas besoin de procéder ainsi pour obtenir créance auprès de l'homme. Ainsi, en révélant la religion, il ne discute pas avec l'homme, mais il lui manifeste ses paroles, comme des lois, avec précision, avec clarté, avec certitude, avec autorité, comme ayant un pouvoir non sujet à contestation : *tanquam potestatem habens*.

Cependant il y a aussi de temps en temps dans les livres saints des passages magnifiques, sublimes, d'une immense

(1) « Quoniam per unum hominem mors et per hominem resurrectio mortuorum, et sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur (I Cor. xv. 22). »

portée, qui nous découvrent comme le fond de la pensée divine, dans les dogmes mêmes les plus incompréhensibles et qui nous en facilitent jusqu'à certains point l'intelligence. C'est ce qui a lieu en particulier pour le dogme de la résurrection des morts. Nous trouvons dans les saintes Écritures trois figures ou allégories qui nous font entendre, autant que possible, comment s'opérera un jour cette renaissance de toute la race humaine.

Isaïe nous dit d'abord : « La terre enfantera en un seul jour, et de cet enfantement en un seul instant renaîtra le genre humain tout entier (1). Nul doute que l'Esprit-Saint n'ait voulu nous présenter sous une image sensible le grand mystère de la résurrection. Ainsi, selon l'oracle prophétique, le pouvoir de Dieu sera le père qui engendre, la terre sera la mère qui conçoit, les tombeaux seront le sein qui enfante; et de la sorte Dieu ne fera que répéter, en un même jour, en un même instant, le prodige de la naissance de tant de millions d'hommes, qu'il a successivement opéré dans la série de tous les siècles. En effet, Jésus-Christ lui-même a dit : « Un jour viendra dans lequel tous les morts, renfermés dans les tombeaux, entendront la voix du Fils de Dieu, et reviendront à la vie (2). » C'est donc la voix du Fils de Dieu lui-même, cette voix qui parle au néant et à laquelle le néant répond avec empressement et avec docilité, qui opérera le grand prodige de la résurrection. Je conçois donc que cette même voix qui, au commencement du monde, a dit à tous les êtres vivants : Croissez et multipliez; que cette même voix qui, prolongeant son écho sur tous les points du temps et de l'espace, a successivement appelé à la vie tous les hommes;

(1) « Parturiet terra in die una, et parturietur gens simul (*Is.* lvi. 8.). »

(2) « Venit hora quando ii qui in monumentis sunt audient vocem Filii Dei
« et procedent in resurrectionem (*Jo.* v. 28, 29). »

je conçois, dis-je, que cette même voix pourra les faire tous revivre en un même temps. Pourquoi Dieu, en effet, ne pourrait-il pas, par un seul miracle et en un seul instant, opérer ce qu'il a fait par une multitude de miracles pendant le cours de tant d'années? Pourquoi Dieu, qui a su animer la poussière du premier homme, ne pourrait-il pas ranimer la poussière de tous les hommes, jusqu'au dernier? Le miracle sera le même, quant à la substance; il n'y aura de différence que la différence accidentelle de la durée. Au lieu de naissances diverses, en différents jours, ce sera pour l'humanité entière une seule naissance, en un seul jour, en un seul instant : *Parturiet terra in die una, et parturietur gens simul.*

Saint Jérôme ajoute que le miracle de la résurrection des morts sera un moindre miracle que celui de la naissance des hommes. Tout les hommes étaient jadis plongés dans les abîmes du néant, et c'est du néant qu'ils sont venus à l'existence. Mais au dernier jour la plus noble portion de leur être, l'âme, se trouvera exister déjà, le corps seul ayant été dissous. Il ne s'agira donc pas de créer une seconde fois tous les hommes, mais seulement de restaurer une partie de leur être : le corps. Rien de nouveau ne sera surajouté; il y aura seulement, par rapport à une portion de leur être, répétition du prodige qui avait été opéré par rapport au tout. Au jour de la résurrection, les âmes se trouveront préexistantes; les corps seuls devront être rappelés à la vie pour leur être rendus. La même vertu qui forma le corps et l'âme saura bien rendre à l'âme le corps qu'elle avait perdu par la mort. Seulement le prodige sera moindre; car rétablir ce qui était demande une moindre puissance que produire ce qui n'était pas (1).

(1) « Multo minus est restituere quod fuit, quam facere quod non fuit » (S. Hier.). »

Mais mon corps se trouvera peut-être entièrement détruit, et aura par le phénomène de l'*assimilation* passé tout entier dans d'autres corps? Comment s'y prendra le Tout-Puissant pour me le rendre exactement le même? Point de doute que le Dieu qui a tiré le monde entier du néant, ne puisse du néant tirer aussi de nouveau le corps de tous les hommes. Mais ce corps d'une création nouvelle ne serait pas mon ancien corps? Je ne ressusciterai donc pas tout entier moi-même avec mon propre corps? Il n'y aura donc pas pour moi de résurrection véritable, car *ressusciter* ne signifie pas être créé de nouveau, mais redevenir ce que l'on était avant la mort?

Cette difficulté paraît grande; les païens l'opposaient à saint Paul en lui disant : « Comment est-il possible que les morts ressuscitent avec leurs propres corps, qui, pour un grand nombre d'entre eux, n'existeront plus (1)? » Et saint Paul leur répondait en ces termes : « Insensés! lorsque vous semez du blé, ce n'est pas la tige que vous implantez dans la terre, mais seulement la semence qui doit produire la tige. C'est Dieu qui ensuite donne à cette semence le développement et la vie qui la fait devenir une plante : il en sera de même au jour de la résurrection des morts (2). »

Oh! qu'elle est belle et profonde cette seconde allégorie des livres saints touchant la résurrection! comme elle est propre à nous faire, sinon comprendre, du moins regarder comme possible et en harmonie avec les autres œuvres de Dieu le mystère de l'identité des corps ressuscités! Mais, pour bien en saisir le sens, rappelez-vous ce qu'ajoute le

(1) « Quomodo mortui resurgent, qualive corpore venient? (I Cor. xv. 35.) »

(2) « Insiptens! quando seminas, non corpus quod futurum est seminas, « sed nudum semen. Deus autem dat illi corpus. Sic et resurrectio mortuorum (Id. xv. 36, 37, 38, 42). »

même apôtre : « Il y a, dit-il, une grande différence entre chair et chair ; la condition de la chair de l'homme n'est nullement la condition de la chair de la brute (1). » Or la différence entre la chair de l'homme et la chair de la brute est celle-ci : en vertu d'une loi naturelle, la matière doit toujours suivre la condition de sa forme. Puis donc que la forme de la brute, qui est son âme sensitive, périt tout entière à la mort ; de même la matière à laquelle cette âme sensitive est unie, ou la chair de la brute, doit périr tout entière avec sa forme. Mais l'âme intellectuelle, l'âme humaine, qui est la forme substantielle du corps humain, ne périt pas ; elle est immortelle. « Ainsi, dit saint Thomas, Dieu, dans l'institution de la nature humaine, a donné à la chair de l'homme une espèce d'incorruptibilité, afin qu'elle fût en rapport de convenance avec sa forme immortelle (2). » « Oui, dit saint Augustin, tandis que la chair de la brute se dissout tout entière et se transforme en d'autres substances lorsqu'elle est mangée, la matière dont est formée la chair de l'homme, alors même qu'elle est mangée, brûlée ; dispersée en poussière, ne périt jamais devant Dieu, et ne se convertit jamais entièrement en des substances différentes (3). Il reste toujours de cette chair quelque chose, un principe, un germe, que Dieu même a faits indestructibles, et que sa puissance saura bien retrouver en un instant, pour

(1) « Non omnis caro eadem caro ; sed alia caro hominum, alia pecudum (1 Cor. xv. 39). »

(2) « In institutione humanæ naturæ Deus dedit corpori humano quamdam incorruptibilitatem ut convenienter cooptaretur suæ formæ, ut sicut anima perpetuo vivit ita corpus per animam perpetuo vivat (S. Thom.). »

(3) « Non perit Deo materies de qua mortalium caro creatur, in quem libet cinerem pulveremque solvatur, in quorumque animalium cibum cedat (S. August.). »

les rendre à l'âme par laquelle ils avaient été animés (1). »

D'après cette différence établie par saint Paul entre la chair de la brute et la chair de l'homme, l'allégorie de la semence, proposée par le même apôtre, devient très-claire, et sert merveilleusement à repousser toute objection contre l'identité des corps ressuscités. Les germes, toujours indestructibles, de la chair de chaque homme seront dans la main de Dieu ce qu'est entre les mains du semeur le grain qu'il dépose dans le sein de la terre, c'est-à-dire le principe d'une végétation nouvelle. Or la plante, arrivée à son développement naturel, est numériquement la même qu'elle était dans son germe, bien que l'identité ne porte que sur sa forme végétative, sa semence. Le reste lui est survenu par la vertu divine soit de la terre, soit de l'air, soit de l'eau, différemment modifiés. De même, le corps des morts ressuscités sera numériquement le même que pendant la vie, bien que l'identité ne porte que sur la forme substantielle, l'âme intellectuelle, et sur les germes ou les moules que le temps aura respectés, tout le reste étant suppléé par la puissance de Dieu. Nous sommes donc en droit de dire aux incrédules qui rejettent le dogme de la résurrection des corps : Insensés ! que pouvez-vous opposer à une doctrine qui trouve son explication dans les phénomènes mêmes de la nature ? Ah ! craignez de vous montrer aussi ignorants dans les sciences naturelles que dans la théologie chrétienne. Pour vous confondre, le grand apôtre n'a eu qu'à vous renvoyer au phénomène de la germination des plantes. Il en sera de même de la résurrection des corps. Là comme là, c'est la vertu divine qui saura retrouver ce qui semblait avoir péri : *sic et resurrectio mortuorum*.

(1) « Sed illi animæ puncto temporis redit, quæ illam primitus animavit (S. August.). »

Mais saint Paul a dit aussi que notre corps humilié et dissous en poussière par la mort sera, au jour de la résurrection, restauré en un corps parfait (1). Voilà donc ici une allégorie qui explique encore davantage le même mystère. D'après ces paroles, l'homme mort ressemble à l'enfant, l'homme ressuscité à l'homme adulte. Or l'enfant qui vient de naître n'a qu'un corps petit et excessivement faible. Le volume, la hauteur, la force qu'il possédera plus tard, dans l'âge mûr, ne lui seront venus qu'avec le temps, avec le concours des aliments, de la chaleur, de l'air, et de tous les éléments qui ont extérieurement contribué au développement et à l'accroissement de son corps. Il en est de même dans la résurrection, qui est comme une naissance nouvelle. Le corps de l'homme, sortant du tombeau comme du sein d'une autre mère, n'est qu'un très-petit germe, un grain de poussière, un atome. Tout le reste de ce qui lui est nécessaire pour constituer un corps parfait, *in virum perfectum*, lui sera surajouté par l'accession de diverses substances, sous l'action toute-puissante de Dieu. « La différence, dit saint Augustin, est uniquement dans la durée du temps. Car, pour la résurrection, Dieu fait en un instant, par sa vertu toute-puissante, ce que cette même vertu divine avait fait autrefois dans le même corps, lentement et par degrés (2). »

Or le corps de l'homme adulte est numériquement le même que le corps de ce même homme lorsqu'il était enfant, bien que renouvelé incessamment et augmenté par des causes et des substances étrangères. En effet, cette rénovation et cette augmentation se font toujours sur un même germe et sous l'influence de la même forme, de l'âme vivi-

(1) « Reformabit corpus humilitatis nostræ in virum perfectum (*Philipp. III. 21*). »

(2) « Redditur munere quod accessurum erat tempore (*S. August.*). »

fiante. De même le corps de la résurrection sera numériquement le même que le corps de la naissance et de la mort. Ce sera un corps constitué sur la même base, développé au moyen du même germe, uni à son âme ancienne. Par conséquent, ainsi s'accomplira à la lettre la magnifique prophétie de Job, quand il disait : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour du monde je me relèverai de terre, je reprendrai la peau dont était revêtu mon corps, et dans ma chair je verrai mon Dieu ; cette espérance vit au fond de mon cœur (1). »

DEUXIÈME PARTIE.

Ce que nous avons dit peut suffire à celui qui cherche le *comment* de la résurrection des corps. Mais la question du *pourquoi* est encore plus importante et plus magnifique à exposer. Ici le dogme se lie d'une manière intime à tout ce qui existe : à l'ordre providentiel, à l'ordre théologique, à l'ordre humanitaire, à l'ordre universel. Loin d'être un dogme sans raison, ce dogme est la raison même et le fondement des plus grandes vérités : sans ce dogme on ne comprendrait assez ni Dieu, ni Jésus-Christ, ni l'homme, ni l'univers.

Bien que formé du limon de la terre, l'homme, dit l'Écriture sainte, d'après le dessein primitif de Dieu, devait échapper à la corruption du tombeau (2). La mort n'est pas l'œuvre de Dieu (3). Elle n'est entrée dans le monde qu'en consé-

(1) « Selo quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum, et rursus circumdabor pelle mea et in carne mea videbo Deum meum ; reposita est hæc spes mea in sinu meo (*Job. xix. 26*). »

(2) « Creavit Deus hominem inextiminabilem (*Sap. ii. 23*). »

(3) « Deus mortem non fecit (*Id. i. 13*). »

quence et en compagnie du péché (1). Or, si les hommes ne devaient pas ressusciter un jour, si la mort devait exercer sur eux un empire indestructible, éternel, il aurait été donné à la plus faible des créatures intelligentes de détruire, d'anéantir pour toujours un dessein arrêté, une volonté formelle du Créateur : savoir, le dessein, la volonté d'assurer à l'homme l'immortalité. Or un Dieu dont la malignité humaine aurait pu combattre pour toujours la volonté, traverser et annuler les intentions et les plans, serait-il vraiment un Dieu indépendant, tout-puissant, maître absolu ? serait-il un Dieu véritablement Dieu ? Dieu doit donc à la gloire et de sa puissance infinie et de son indépendance de ressusciter un jour tous les morts. Il se doit à lui-même de manifester par là à l'univers qu'il a bien pu permettre pour un temps seulement la mort de l'homme créé immortel ; mais que rien ne peut éluder ses desseins et ses volontés immuables, et que sa toute-puissance sait triompher du mal aussi bien que du néant.

La résurrection des morts est revendiquée par l'ordre théologique. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, dit saint Paul, il n'est pas notre Rédempteur, il n'est qu'un homme comme les autres, il n'est pas Dieu ; et dès lors la prédication évangélique est une imposture, la foi et l'espérance chrétienne sont une folie, le christianisme entier est une absurdité (2). Et pourquoi ? Parce que si Jésus-Christ ne s'est pas ressuscité, c'est qu'il n'a pu vaincre la mort. S'il n'a pu vaincre la mort, encore moins aurait-il pu vaincre le péché, cause de la mort. Si Jésus-Christ n'a pu vaincre le péché, notre péché subsiste donc avec toutes ses conséquences.

(1) « Per peccatum mors (Rom. v. 12). »

(2) « Si Christus non resurrexit, inanis est prædicatio nostra, vana est fides nostra (I Cor. xv. 14, 17). »

Nous n'avons donc été nullement rachetés; nous sommes donc encore sous le poids de l'ancien anathème, de l'ancienne condamnation, effet du péché (1).

Mais la mort est l'une des principales conséquences du péché d'Adam. Donc, si tout entière la race d'Adam doit renoncer à toute espérance de résurrection, il sera vrai de dire que la mort, cette grande calamité, cette grande humiliation attirée sur l'humanité entière par l'Adam premier, n'a pu être réparée par l'Adam second. Jésus-Christ ainsi ne nous aurait rachetés que par moitié. Ayant fait beaucoup pour nos âmes, il n'aurait pu rien faire pour nos corps. La méchanceté de l'homme pécheur qui a pu tuer l'âme et le corps aurait été plus forte que la grâce du Dieu Rédempteur, qui n'aurait pu nous rendre la vie du corps dont nous avons été dépouillés par le péché. Adam aurait été plus puissant à perdre la nature humaine que Jésus-Christ à la restaurer. Par conséquent, le grand ouvrage de la Rédemption, le chef-d'œuvre de la sagesse, de la puissance et de l'amour d'un Dieu, ne serait plus qu'une œuvre imparfaite, vaine et illusoire.

Saint Paul ajoute, avec sa logique irrésistible : Si notre humanité ne ressuscite pas, celle de Jésus-Christ n'est pas ressuscitée non plus. Car Jésus-Christ a voulu ressembler en tout à ses frères. Si Jésus-Christ n'a pu vaincre la mort pour ses membres, il n'a pu réussir à se ressusciter lui-même. Si notre humanité ne ressuscite pas, il n'est donc pas possible que la sienne soit ressuscitée (2). Dès lors, continue le grand apôtre, nous ses prédicateurs, ses apôtres, nous ne serions que de faux témoins, nous ne serions que des imposteurs

(1) « Si Christus non resurrexit, adhuc estis in peccatis vestris (I Cor. xv. 17). »

(2) « Si mortui non resurgunt, neque Christus resurrexit (Ibid. xv. 16). »

sacrilèges; nous irions proclamant dans le monde un miracle que Dieu n'a pas fait : la résurrection de Jésus-Christ. Non, Jésus-Christ n'est pas vraiment ressuscité, si tous les hommes ne doivent pas ressusciter aussi (1).

Nier la résurrection des morts, c'est donc, selon saint Paul, nier la vérité de la résurrection de Jésus-Christ, c'est détruire toutes les espérances du chrétien, c'est nier tout le christianisme.

La résurrection des morts est un dogme intimement lié avec les dogmes principaux du christianisme. On ne peut en effet concevoir comment le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, aurait pu s'unir à la nature humaine, en aurait pris les faiblesses, les infirmités, la sujétion à la mort, et ne lui aurait rien communiqué des privilèges d'immortalité, de force et de vie qu'il possède en lui-même. On ne peut pas concevoir que lui, qui est la résurrection et la vie, ne voulût pas ressusciter et faire revivre cette chair de l'homme qu'il a élevée, sanctifiée, déifiée en l'unissant à lui-même, et qu'il la laissât comme la chair de la brute en proie éternelle à la corruption et à la mort. En effet, il ne nous resterait dès lors à conclure que de deux choses l'une : ou il n'est pas Dieu, si ayant voulu nous ressusciter il ne l'a pas pu, ou bien il n'a pas réellement pris notre chair, si le pouvant il ne voulait pas nous ressusciter; et dans l'un et l'autre cas il n'est pas notre Rédempteur.

Mais nous n'avons qu'à reporter notre attention sur notre propre nature, et nous verrons que Dieu y a gravé en caractères lisibles le dessein de ressusciter notre corps. N'oublions pas que notre âme est, selon le langage de la philosophie

(1) « Invenimur autem falsi testes Dei, quoniam diximus quod Deus suscitavit Christum a mortuis; quem non suscitavit, si mortui non resurgunt » (I Cor. xv. 15). »

chrétienne, la forme substantielle de notre corps. Car notre corps n'est réellement un corps humain que par son union avec l'âme. Or c'est le propre de la sagesse infinie de proportionner toujours la matière à sa forme substantielle ; et voilà pourquoi, dit saint Thomas, Dieu, dans l'institution de la nature humaine, avait donné au corps une sorte d'incorruptibilité. Il en devait être absolument ainsi, afin que le corps fût une matière proportionnée à sa forme, l'âme étant de sa nature incorruptible et immortelle (1). Ce fut le péché seul qui altéra cet ordre ; et c'est par le péché qu'accidentellement la mort devint l'apanage de l'humanité. Or cette funeste accidentalité, dit aussi le Docteur angélique, ne peut pas, ne doit pas durer toujours. Il serait contre la nature des êtres que l'âme, forme toujours subsistante, fût toujours séparée de son corps, matière créée pour elle et à laquelle elle dut, par destination réciproque, être substantiellement unie. Or ce qui est contraire à la nature des êtres ne peut pas durer toujours (2).

Ensuite Dieu ne serait pas Dieu, s'il était donné à la plus chétive des créatures intelligentes de troubler pour toujours l'ordre universel, de mettre à néant pour toujours les desseins primitifs du Créateur. Dieu se doit à lui-même de rétablir par sa puissance l'ordre que le péché avait altéré. Dieu se devait donc à lui-même de rendre à leurs âmes tous les corps et de rétablir ainsi l'harmonie primitive des choses créées. La résurrection des corps, conclut saint Thomas, n'est donc pas, quant à sa fin, une chose étrange, arbitraire, ou même accidentelle. C'est au contraire une chose toute simple, toute

(1) « In institutione humanæ naturæ dedit Deus corporis quamdam incorruptibilitatem, qua convenienter cooptaretur suæ formæ (S. Thom.). »

(2) « Contra naturam est animam absque corpore esse. Nihil autem quod est contra naturam potest esse perpetuum (Id.). »

naturelle; c'est la chose la plus nécessaire (1), la plus conforme aux lois de la création et à l'ordre primitif du monde (2).

Or, maintenant, si nous portons notre attention sur les relations de l'homme avec les autres êtres, avec les sociétés humaines, avec l'univers entier, et si nous nous demandons comment le péché a troublé tous ces rapports, comment le grand plan du Créateur a été dérangé par le péché; oh! alors, que de preuves s'offriront à nous pour conclure la nécessité de la résurrection des morts! Si nous partons de ce principe incontestable de la théologie, savoir: que Dieu a fait toutes choses pour lui-même et pour sa gloire (3), dès lors, combien de lacunes, combien d'inutilités, combien de contradictions, combien d'énigmes indéchiffrables ne nous offre pas l'état présent du monde? Est-ce notre corps qui glorifie Dieu avec ses instincts et ses penchants perpétuellement opposés à la raison, avec ses infirmités et ses difformités qui en font plus d'une fois un monstre hideux? Est-ce cet univers qui glorifie Dieu, lorsque, avec tous ses désordres physiques, il semble déclarer une guerre perpétuelle à l'homme, chef-d'œuvre de Dieu, à l'homme, pontife de ce temple profané? Est-ce l'ordre social qui glorifie Dieu avec ses mille superstitions et ses mille idolâtries, avec cette fièvre qui agite sans cesse les nations soi-disant les plus civilisées,

(1) Il ne paraît pas que l'auteur ait voulu entendre par là une nécessité absolue et fatale. Nous avons consulté d'habiles théologiens sur ce passage, et ils se sont accordés à dire qu'il ne fallait entendre par là qu'une nécessité de convenance, et qui n'enchaîne nullement la liberté divine, le don de la résurrection, comme celui de la sanctification et de la béatification, devant être une grâce réelle : « *Gratiam et gloriam dabit Dominus (Ps. LXXXIII. 12).* » (Note de l'Éditeur.)

(2) « *Resurrectio quantum ad finem naturalis est (S. Thom.).* »

(3) « *Universa propter semetipsum operatus est Dominus (Prov. XVI. 4).* »

et qui pousse frénétiquement au culte du plaisir et de la matière les générations oublieuses de Dieu ?

En présence de tant de désordres, prétendrons-nous ôter à Dieu le droit, ou du moins l'intention de restaurer toutes choses, de ramener toutes choses, âmes et corps, esprits et matière, à leur véritable fin, à leur primitive destination ? Les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption sont là pour fixer toute incertitude et résoudre tous les doutes. Pourquoi le Fils de Dieu aurait-il pris un corps, pourquoi aurait-il glorifié ce corps et l'aurait-il introduit au sein de toute gloire, jusqu'au plus haut des cieux, s'il n'eût voulu prouver que la restauration entreprise par le Fils de Dieu devait tout comprendre, et le corps et l'âme, et le monde visible et le monde intellectuel ? A quoi bon ce nouveau pontife, appelé à chanter éternellement l'hymne sacré, à offrir le sacrifice éternel, si le grand coryphée ne doit pas être suivi des chœurs nombreux rappelés à la vie ; si la victime immortelle ne doit pas s'identifier avec d'innombrables victimes, sanctifiées par elle et comme elle douées d'une double substance ? Mais s'il n'y a pas de résurrection des morts, il faut dire que le Tout-Puissant, au lieu de restaurer son œuvre entière comme il s'en était promis, comme il l'avait annoncé (1), n'a fait qu'anéantir une partie de son œuvre, et a substitué au monde des corps vivants un nouveau monde, le monde des purs esprits.

Ne dites pas qu'en punissant le péché par la mort corporelle dans Adam et dans sa postérité, qu'en jugeant chaque homme immédiatement après la mort, qu'en appelant les uns aux récompenses éternelles, vouant les autres à des châtiements sans fin, Dieu aura fait assez pour sa gloire. Non, sa gloire ne serait par là ni assez vengée ni assez établie. Par là

(1) « Instaurare omnia in Christo (*Ephes.* 1, 10). »

il n'aurait vengé sa gloire qu'autant qu'elle a été attaquée, combattue et détruite par chaque homme en particulier. Mais il faut à Dieu une réhabilitation solennelle, générale et publique de sa gloire. Dieu, dans l'œuvre de la création, n'avait pas seulement voulu obtenir des hommages privés ; il avait voulu obtenir les hommages publics, communs, universels de toutes les créatures coordonnées en un grand tout et comprenant l'ordre corporel aussi bien que l'ordre spirituel. Donc le plan de Dieu a dû comprendre et comporter nécessairement le grand prodige de la résurrection des corps et d'un jugement universel.

Ainsi ce n'est pas assez pour la gloire de Dieu que les âmes des élus aient été admises triomphantes dans les cieux à mesure que la mort est venue terminer pour elles les épreuves de la vie. Ce n'est pas assez que l'enfer ait successivement englouti ses victimes et que tous ces arrêts de glorification et de réprobation soient devenus immuables.

Il n'est que trop vrai que dans le monde Dieu a été méconnu, offensé par des outrages publics. Publiquement on a accusé sa sainteté en blasphémant la divine patience avec laquelle il tolère le mal ; publiquement on a dénigré sa providence dans la distribution des biens et des maux ; publiquement on a foulé aux pieds ses lois les plus saintes, et l'on a osé mettre en doute son existence ; publiquement Jésus-Christ est devenu un signe de contradiction, et il a été méconnu, combattu, persécuté dans sa personne et dans les membres de son corps mystique, dans sa doctrine et dans sa religion. Le Rédempteur des hommes ne règne en réalité ici-bas que sur un petit nombre de ceux qu'il a rachetés ; et l'on dirait que ce règne, si magnifiquement décrit dans tous les oracles des prophètes, ne doit s'exercer qu'à la dérobée et comme en cherchant timidement à se soustraire au dédain de ses adversaires triomphants.

N'est-il donc pas de toute convenance, de toute nécessité pour la gloire du grand triomphateur, qu'il vienne un jour où publiquement ses adversaires seront comme l'escabeau de ses pieds? Ne faut-il pas qu'il y ait ce jour des grandes assises, où seront condamnés ceux qui ont repoussé le règne de son amour, le règne de sa miséricorde, le règne de sa paternelle longanimité? Assez longtemps Dieu révéla au monde sa bénignité ineffable, les inépuisables trésors de sa charité; il faut pourtant que sa justice ait son tour; il faut qu'il se révèle tout entier, avec sa force autant qu'avec sa bonté, avec sa justice autant qu'avec sa tendre compassion. Quoi! pour régir les royaumes éphémères de ce monde, on a compris qu'il ne fallait pas seulement des princes débonnaires, qu'il les fallait armés d'autorité et de force, et de tout ce qui est la dernière raison de leurs droits, et pour régir le grand univers, les cieux des cieux, le monde de tous les esprits, de toutes les intelligences, il ne faudrait pas un monarque qui se révèle dans toute sa majesté? Non, non, cette marque de pouvoir divin ne manquera pas à celui que Dieu a établi Roi des siècles, et par qui il a créé les siècles (1). On connaîtra le Dieu exerçant sa justice (2). Les choses d'ici-bas finiront par l'accomplissement de cette prophétie que le Fils de l'homme jeta à ses orgueilleux adversaires, comme son dernier défi à la fois et comme sa suprême apologie : « Oui, je suis le Fils de Dieu; et vous qui me blasphémez en me traitant de blasphémateur, vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu et venant assis sur les nuées du ciel (3). »

(1) « Per quem fecit et sæcula (*Hebr.* 1. 12). »

(2) « Cognoscetur Dominus judicia faciens (*Ps.* 1x. 17). »

(3) « Tu dixisti. Verumtamen dico vobis : Amodo videbitis Fillum hominis sedentem a dextris virtutis Dei et venientem in nubibus cœli (*Matth.* xxvi. 64). »

Après ces paroles tout raisonnement est superflu. Oui, il y aura un jugement dernier ; il y aura la résurrection des morts ; il y aura l'éclat de cette voix : « Levez-vous, morts, venez au jugement ! »

TROISIÈME PARTIE.

La voix de l'ange s'est fait entendre dans l'univers entier. La poussière des morts s'est éveillée. En un clin d'œil toutes les générations sont revenues à la vie pour ne plus mourir. Les effets de la résurrection n'ont pas été les mêmes pour tous ; tous sont ressuscités, mais tous n'ont pas éprouvé une heureuse transformation (1). L'état dans lequel chacun est ressuscité pourrait déjà tenir lieu de sentence. Mais le grand but que Dieu s'est proposé dans la résurrection des morts demande un jugement solennel, éclatant, d'une immense publicité ; pour cela il faut que toutes les générations soient réunies en un seul lieu. Que notre timide et étroite raison n'élève pas ici de vaines difficultés quant à la possibilité et à l'exécution. Celui qui peut, à bon droit, s'appeler le Dieu des esprits, n'est pas embarrassé non plus pour condenser ou raréfier la matière. L'espace ne saurait manquer à celui qui est l'immensité. La réunion de toutes les générations a été prophétisée, elle est nécessaire, elle aura lieu.

Lorsque la terre fut tirée du néant, les eaux primitives étaient répandues sur toute la surface du globe terrestre. Mais à peine Dieu eut-il prononcé cette grande parole : « Que toutes les eaux se rassemblent en un seul lieu (2), » qu'aus-
sitôt les eaux s'élevèrent des bas-fonds où elles croupissaient ;

(1) « Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur (1 Cor. xv. « 51). »

(2) « Congregentur aquæ in unum locum (Gen. 1. 9). »

elles se réunirent en torrents rapides, coururent des points les plus éloignés se recueillir en un seul bassin et former les vastes mers (1).

Or, selon les prophètes, la condition des eaux primitives devait être la figure de la condition extrême de tous les peuples ; les grandes eaux, ce sont les multitudes des peuples (2). Ainsi ce qu'il a fait sur les eaux primitives nous fera comprendre ce qu'il doit faire sur les multitudes d'hommes à la fin du monde. La même puissance qui commandait aux eaux saura bien se faire obéir quand elle prononcera ces paroles : « Élansez-vous, nations, rassemblez-vous dans la vallée de Josaphat (3). » De tous les points de l'horizon, d'un pôle à l'autre, poussés par une force à laquelle on ne voudrait pas obéir, mais à laquelle on ne peut résister, les flots des innombrables générations affluent dans la grande vallée, pour y former comme un vaste océan de tous les peuples : *Congregatæ sunt aquæ in unum locum.*

Voyez les justes s'élever dans les airs, portés légèrement, comme des anges, sur les ailes de la charité. Voyez les pécheurs rampants sur la terre, comme d'odieux reptiles. Entendez ceux-ci, sous l'impulsion de cette force irrésistible qui les entraîne, s'écrier : « Attendez, attendez un instant, que je retrouve un parent qui m'assiste, un ami qui me console, un protecteur et un avocat qui me défende ! » Il n'est plus temps ! chacun en ce jour a trop à s'occuper de soi pour songer aux autres. En ce jour chacun doit marcher seul, et seul se présenter au tribunal de Dieu, seul avec ses œuvres. De même que les eaux primitives entraînèrent avec elles leur

(1) « Et factum est ita ; congregationesque acuarum vocavit maria » (Gen. i. 10). »

(2) « Aquæ multæ populi multi (Apoc. xvii. 15). »

(3) « Erumpite, gentes, et congregamini in vallem Josaphat (Joel. iii. 11). »

limon, de même chaque pécheur, dans cet horrible voyage, garde avec soi le triste bagage de ses prévarications (1).

Qu'il est triste, mais éloquent, le spectacle de ces peuples de pécheurs qui s'avancent gémissants sous l'énorme fardeau de leurs péchés ! Entendez-les : « Qu'il est lourd à nos épaules, le poids de ces iniquités qui nous parut si léger au jour de nos illusions ! Nous succombons sous cet insupportable fardeau, et cependant il faut marcher. Nous frémissons, et il faut avancer. Nous sommes glacés d'effroi, et cependant nous arrivons. Le même fardeau qui nous écrase nous pousse en même temps. »

Les voilà, ces peuples assemblés comme les vastes eaux ! Oh ! qu'il est mystérieux et tout prophétique ce mot de *peuples* ! Il caractérise bien l'état des générations humaines en ce jour. Oui, en ce jour tous sont *peuple* ; Dieu seul est monarque, Dieu seul est pouvoir, Dieu seul est grandeur. Le Prophète l'avait bien dit : Dieu seul sera exalté en ce jour (2). Dans ce monde que le feu vient de détruire, lorsque la mort abattait les grands d'ici-bas, les nobles, les riches, elle laissait subsister grandeur, noblesse, richesse. C'était un héritage qui, passant de main en main, semblait jouir d'un privilège d'immortalité. En ce jour tous les royaumes sont tombés avec leurs rois ; tous les titres sont passés avec leurs titulaires ; toutes les grandeurs se sont évanouies avec le faste des grands ; toute distinction sociale est anéantie avec les sociétés d'ici-bas. Il n'y a plus que des peuples, tout le monde est peuple : *populi populi in valle concisionis* (Joël. III. 14). On reconnaît des pontifes, mais sans tiare ; des évêques, mais sans mitre ; des monarques, mais sans couronne ; des grands, mais sans suite ; des magistrats,

(1) « Opera enim illorum sequuntur illos (*Apocal.* XIV. 13). »

(2) « Exaltabitur solus Deus in die illa (*Is.* II. 11). »

mais sans insignes ; des militaires , mais sans armes ; des généraux , mais sans armée ; des dames , mais sans parures ; des prêtres et des religieux , mais sans ornements et sans habits sacrés. Partout ce ne sont que des eaux ou limpides ou impures ; ce sont des peuples de justes et de pécheurs pour quelques moments encore confondus ensemble : *aque multæ populi multi*. La nouvelle naissance que tous les hommes ont reçue au sein du tombeau a effacé toutes les distinctions d'origine, de race, de famille. Il n'y a plus d'autre distinction que celle de Créateur et de créatures, d'hommes et de Dieu, de justes et de pécheurs. Mais, d'une part, Dieu menaçant, terrible, inexorable ; d'autre part, les hommes consternés, confus, tremblants. Aujourd'hui c'est Dieu seul qui règne et domine ; c'est pour Dieu seul que tout se fait aujourd'hui : *Exaltabitur Deus solus in die illa*.

Mais quelle agitation, quel bouleversement se fait tout d'un coup dans cet immense océan de peuples ! Ce sont les anges de Dieu qui séparent les justes d'avec les pécheurs, les élus d'avec les réprouvés (1). Désormais plus de mélange de l'ivraie avec le blé. Le grand discernement qui doit justifier la providence divine se fait aujourd'hui. Les saintes légions des justes doivent à jamais être séparées d'avec l'ignoble et odieuse tourbe des méchants. Point de moyen terme entre les amis et les ennemis de Dieu, chacun doit prendre sa place à droite ou à gauche.

Cruelle et déchirante séparation ! heure terrible pour un grand nombre ! A quoi pourraient servir les plaintes, les cris, les sanglots et les larmes ? Ici point d'égards pour les relations de parenté, d'amitié ou de société. Selon qu'il est juste ou pécheur, chacun est appelé à droite ou repoussé à gauche,

(1) « Exibunt angeli et separabunt malos de medio justorum (Matth. XIII. 49). »

sans merci ni pitié. Toute autre distinction ou nuance est effacée. Le seul titre à l'admission ou au rejet, c'est la vertu ou le crime, le vice ou la sainteté : *separabunt malos de medio justorum*. C'étaient des citoyens de la même ville, des membres de la même famille, des prêtres et des fidèles de la même Église, des religieux du même ordre, peut-être des complices des mêmes crimes; selon que l'un fut innocent, l'autre coupable, l'un pénitent sincère, l'autre pécheur obstiné, ils seront pour jamais séparés les uns des autres : *separabunt malos de medio justorum*.

— Que fais-tu là, toi, pauvre, si longtemps malheureux, si longtemps dédaigné et repoussé de tous ? Ce n'est pas là ta place; viens ici, à droite ! — Et moi ? — Et toi ! reste à gauche ; la honte et les tardifs regrets sont ton partage. — Frère, qu'est-ce donc qui m'arrache de tes bras ? — Le péché ! — Mère, à qui, à quoi m'abandonnes-tu donc ? — A la colère de Dieu ! — Ami, il faut donc se séparer ? — Pour jamais... Ainsi l'un sera pris et l'autre laissé (1). Ainsi aura lieu la séparation entre un frère et un frère (2).

Que de déchirements ! que d'angoisses dans toutes ces séparations ! Mais remarquez encore un autre effet de ce terrible discernement. Chacun à sa place sera visible pour tous sans masque, sans mystère, sans voile. Il sera reconnu pour ce qu'il est, pour ce qu'il fut en réalité ; et de là, surprise et stupéfaction pour tous les autres (3). — Comment ? faut-il en croire mes yeux ? Il est donc placé parmi les hypocrites, ce prédicateur en apparence si zélé ! parmi les sacrilèges, ce prêtre, ce confesseur en si grand renom de piété ! parmi les ambitieux et les intrigants, ce religieux qu'on estimait si

(1) « Unus assumetur, et unus relinquetur (Matth. xxiv. 40). »

(2) « Inter fratres dividet (Os. xiii. 15.). »

(3) « Unusquisque ad proximum suum stupebit (Is. xlii. 8). »

modeste et si désintéressé ! parmi les avares , ce pasteur qui paraissait si détaché de tout ! Quelle triste condition que celle de l'hypocrite ! Il fit tout pour être rangé par l'opinion dans la classe des hommes vertueux , même des saints ; et le voilà pour jamais au rang des scélérats et des réprouvés ! Malheureux que je suis ! s'écrie-t-il , combien de regards se fixent sur moi ; combien de mains me désignent ; combien de bouches prononcent mon nom ! C'est bien lui , se dit-on l'un à l'autre , c'est bien lui , religieux et prêtre ! Lui aussi , le voilà aujourd'hui avec les stigmates du péché sur le front , la confusion sur le visage , le désespoir au fond du cœur ; ô confusion ! ô honte ! à quoi sert-il d'avoir voulu se dissimuler à soi-même , à Dieu et aux hommes ? Il faut aujourd'hui être la risée , le rebut , l'objet de l'horreur et de la stupéfaction du monde entier ! *Unusquisque ad proximum suum stupebit !* (Is. xiii. 8).

Dans ces mutuelles reconnaissances des pécheurs entre eux , que de reproches , que de blasphèmes , que d'imprécations ! Aux cris de ceux qui le reconnaissent : Taisez-vous , taisez-vous , je vous prie , répond un misérable , confus , désespéré. Taisez-vous , âmes honnêtes , ne rappelez pas les horribles artifices par lesquels j'ai voulu vous faire sortir des voies de la vertu. Taisez-vous , pauvres trop longtemps dédaignés , ne me reprochez pas vos longues misères , ma cruelle insensibilité et mes refus inhumains ! Taisez-vous , enfants , élèves , subordonnés , inférieurs de toute sorte confiés à ma sollicitude , que je devais sauver par mes exemples , que j'ai perdus par mes scandales ! Taisez les vertus qui m'ont manqué ; taisez les vices que je n'ai su ni repousser ni expier. Loin , loin de moi la voix accusatrice de mes désordres passés (1) ! — Mais à quoi bon nous taire ? répondent les voix impor-

(1) « Longe a salute mea verba delictorum meorum (Ps. xxi. 2). »

tunes. Il n'est plus temps de nous imposer silence. La terre et le ciel parlent plus haut que nous. C'est donc toi, séducteur indigne, funeste artisan de ma perte et de celle de tant d'autres; sois à jamais maudit, exécré, hai de tout ce qui est capable de haïr! Que ma douleur, que mes supplices, que mon enfer tout entier retombe sur ta tête et redouble ta douleur, tes supplices, ton enfer!

Dans le monde actuel, les pécheurs sont habiles à usurper les premières places dans la société, à se mettre toujours à la tête de tout. Un parchemin menteur, une décoration honorifique placée sur une poitrine déshonorée, une poignée d'écus hérités par hasard ou obtenus aux dépens de la probité et de l'honneur, quelques études superficielles en littérature, en philosophie, en politique, c'en est assez pour obtenir rang et faveur et figurer dans le monde à titre de chevalier, de savant, de philosophe, d'homme d'État. Au fond, ils sont destitués de toute science véritable, comme de toute vertu; aussi pauvres d'esprit que bas et rampants par les sentiments du cœur; aussi infatués de leurs préjugés que mauvais appréciateurs du mérite d'autrui. Ils n'ont qu'indifférence, pitié ou mépris pour tout ce qui est conscience délicate, vraie sainteté, humilité chrétienne, religion aussi éclairée que sincère.... « C'est un prêtre, ont-ils dit, un moine, une femme dévote, un chrétien pratiquant! tout cela imbécillité, ignorance, ou même, jonglerie, imposture! » Ce sera beaucoup s'ils consentent à leur laisser un pain pour se rassasier, l'air pour respirer, et les yeux pour pleurer. Cependant le juste s'efface, à mesure qu'on lui dispute plus injustement sa place au soleil; volontiers il consent à être oublié, pourvu qu'il ait au moins la liberté de servir Dieu. Volontiers il laisse les premières places à ceux qui ne lui laisseront que malgré eux une honorable paix dans les derniers rangs.

Or sous le gouvernement d'un Dieu souverainement juste, cette exorbitante injustice doit être réparée tôt ou tard. Un jour doit se trouver où les justes, les saints, les élus de Dieu soient enfin reconnus pour ce qu'ils sont, pour les seules âmes vraiment nobles, sublimes, héroïques ! Un jour doit se trouver où ceux qui par humilité se contentèrent des dernières places, soient élevés à la première, et où l'orgueil soit confondu, abaissé ; l'humilité triomphante et vengée ; un jour enfin où se vérifie l'oracle du Verbe divin : « Celui qui s'élève sera abaissé, celui qui s'humilie sera exalté (1). »

Voilà donc ce qui arrive : pendant que les pécheurs affaîssés par le poids de leurs corps, humiliés, entassés les uns sur les autres, comme de fétides troupeaux, attendent, dans d'horribles transes, l'arrêt final, les justes, au contraire, ainsi que nous l'a révélé saint Paul, ne seront nullement fixés à la terre par le poids de leurs corps ; leurs corps aériens, subtils, étincelants de lumière, n'auront aucune peine à s'élever dans les airs au-dessus de la région des nuages, comme pour aller à la rencontre de Jésus-Christ. Radieux, scintillants, comme des étoiles nouvelles, ils seront l'admiration des cieux et l'envie de la terre (2).

Spectacle ravissant ! bientôt les voilà qui vont se mêler parmi les substances spirituelles, parmi les anges de Dieu, et en vérité il est difficile de les en distinguer. N'a-t-il pas été dit qu'ils seront comme les anges de Dieu dans le ciel (3) ? Oh ! combien ils sont admirables dans leur exaltation ! Un aspect de domination sans faste, de constance et de fermeté sans dédain, un regard majestueux, la joie et la sérénité de leur âme que ne sauraient voiler leurs corps éthérés, trans-

(1) « Qui se humiliat exaltabitur (*Matth.* xxiii. 12). »

(2) « Simul rapemur cum Christo in aera (*I Thess.* iv. 16). »

(3) « Erunt sicut angeli Dei in cælo (*Matth.* xxii. 30). »

lucides, tout annonce qu'ils ont reçu une participation de la force et de la majesté divines. Sans faiblesse comme sans orgueil, ils voient, terrassés, écrasés sous le poids de la justice divine, ceux qui les ont autrefois persécutés et humiliés (1).

D'autre part, quelle n'est pas l'humiliation, quel n'est pas le serrement de cœur, le dépit, le désespoir des pécheurs en présence du triomphe des justes ! Représentez-vous-les, qui grincent les dents, qui se mordent les lèvres, qui se déchirent les chairs. Que de gémissements, de convulsions, de sanglots et de tardifs repentirs (2) ! Ah ! s'écrient-ils, c'est donc nous qui nous sommes trompés pour toujours (3) ! Nous appelions insensés, imbéciles ; ceux qui marchaient dans les voies de la véritable piété, de la simplicité évangélique, dans la fuite du monde et dans les exercices de la pénitence. Nous n'avions pas assez de mépris et de dérision pour ceux qui allaient enterrer dans un cloître les espérances du monde. Nous ne savions que déprécier et calomnier l'esprit d'abnégation, de renoncement, d'humilité, de retraite, de vigilance et de prière, qui n'est que l'esprit chrétien dans son essence et sa perfection. Nous ne cessâmes de persécuter, de mépriser, de ridiculiser les vrais serviteurs de Dieu. Leur vertu ne fut à nos yeux que folie, leur prudence que faux calcul, leurs espérances que pure illusion ; nous pensions que leur fin serait sans honneur, comme leur vie (4). Maintenant nous voyons bien que c'est nous qui sommes les insensés, et qu'eux ils ont été les seuls sages. Ce sont eux qui surent bien calculer et mettre à profit le temps de la

(1) « Stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se angustiaverunt (*Sap. v. 1*). »

(2) « Præ angustia spiritus gementes (*Id. v. 3*). »

(3) « Ergo erravimus ! (*Id. v. 6*). »

(4) « Vitam illorum aestimabamus insaniam et finem illorum sine honore (*Id. v. 4*). »

vie (1). Tandis que nous ici nous sommes abaissés, dégradés, torturés sous le joug des impurs ennemis de Dieu et des hommes; eux, glorifiés, comblés d'honneurs et de louanges, tressaillant de joie, ils sont admis au nombre des saints, comptés parmi les vrais fils de Dieu (2). Leur triomphe et leur bonheur ne connaîtront pas de fin.

Faut-il encore ajouter à notre douleur et à notre désespoir la présence du Juge souverain? — Qu'il ne vienne pas, ce Juge redoutable! Je ne puis penser à son apparition sans frémir, sans frissonner de tout mon corps. Comment pourrais-je soutenir sa vue (3)? Ah! qu'il ne vienne pas! —

Mais voici que le ciel s'est entr'ouvert. Voici que roule, en globes enflammés, un vaste torrent de feu. Ah! c'est le feu qui, selon la prophétie, doit précéder ses pas (4). C'est ce feu qui, pour les âmes de Dieu, se changera en souffle de consolation, en lumière de gloire, même en douce rosée d'espérance céleste; mais pour les ennemis de Dieu, ce feu sera plus destructeur que le glaive, plus terrible que la foudre. Ce feu, plus rapide que la flèche, a sillonné les airs, les éclats de son tonnerre ont ébranlé les cieux; et la terre secouée jusque dans ses fondements, tremblante, semble se dérober sous les pas (5).

« Malheureux pécheurs que nous sommes, quel sera notre sort? Montagnes, collines, venez vous ruer sur nous! venez nous écraser sous votre poids et nous dérober à ses re-

(1) « Nos insensati! (*Sap.* v. 4.) »

(2) « Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei! (*Id.* 5.) »

(3) « Quis poterit cogitare diem adventus ejus et quis stabit ad videndum
« Deum? (*Malac.* III. 2.) »

(4) « Ignis ante ipsum præcedet (*Ps.* xcvi. 3.) »

(5) « Illuxerunt fulgura ejus orbi terræ; vidit et commota est terra
« (*Ps.* xcvi. 4.) »

gards (1). » Mais à qui s'adressent vos paroles?... Des montagnes et des collines!... il n'y en a plus; à l'approche du Seigneur, elles se sont fondues comme la cire auprès du brasier. La terre entière tremblante voudrait rentrer dans le néant (2).

Les cieux qui semblent en convulsion, les astres qui sortent de leurs orbites, les sphères qui se précipitent les unes sur les autres, les voûtes du firmament qui s'entr'ouvrent, annoncent à tous les peuples la justice infinie, la puissance et la gloire de celui qui va venir (3). Il me semble de nouveau entendre les multitudes épouvantées et tremblantes s'écrier : « Ah ! comment soutiendrons-nous la vue de sa divine majesté, si la seule pensée de son apparition suffit pour nous glacer d'horreur (4) ? Pourquoi passer outre ? N'est-ce pas assez d'humiliations et de tourments pour nous ? à quoi bon l'apparition de ce Dieu juge ? Qu'il ne vienne pas !..... » Et le voilà qui vient ! voilà le signe glorieux de sa victoire ! voilà le drapeau triomphal qui le précède ! La croix, environnée de splendeurs, portée par les anges (5) ! A cette vue, quelle profonde émotion dans toute la vallée ! quels cris ! quels sanglots ! que de larmes (6) ! L'émotion n'est pas la même pour les justes et les pécheurs. Les justes, à la vue de ce signe de salut, versent des larmes d'amour et de confiance. Les pécheurs versent des larmes de remords et d'ef-

(1) « Tunc incipient dicere montibus : Cadite super nos ! colles, operite nos » (*Luc. xxiii. 30*). »

(2) « Montes sicut cera fluxerunt a facie Domini, a facie Domini omnis » terra (*Ps. xcvi. 5*). »

(3) « Annuntiaverunt cœli justitiam ejus, viderunt omnes populi gloriam » ejus (*Ibid. 6*). »

(4) « Ante faciem frigoris ejus quis sustinebit ? (*Ibid. cxlvii. 17*). »

(5) « Tunc parebit signum Filii hominis (*Matth. xxiv. 30*). »

(6) « Et plangent omnes tribus terræ (*Ibid.*). »

froi. Ceux-là saluent la croix, véritable clef de David, qui va leur ouvrir les portes du ciel (1). Ceux-ci sont effrayés à la vue de la croix qui leur apparaît comme cette flèche étincelante dont parle le prophète Habacuc et qui doit les foudroyer (2) et les précipiter jusque dans les gouffres de l'enfer.

Grand Dieu ! quelle imposante multitude et comme elle n'est rien devant le souverain Juge ! C'est par centaines de milliards qu'il faut compter ceux qui ont vécu sur la terre. Or les anges sont aux hommes comme 99 est à 1, c'est-à-dire, 99 fois plus nombreux que les hommes. Les voilà donc, ces milliards de millions d'esprits célestes, ainsi que Jésus-Christ lui-même l'avait prédit, les voilà qui se présentent tous absolument, sans qu'un seul fasse défaut, pour faire leur cour au roi des cieux et lui rendre hommage en face de tous les humains (3). Les voilà qui descendent en longues files et se rangent dans les immenses espaces des cieux.

Qu'elle est grande la majesté et la gloire de ce Maître que je n'ai pas voulu connaître, aimer, servir ! Le voici lui-même assis majestueusement sur un trône de nuées (4). Et ce trône est soutenu par la Sagesse et la Justice (5).

Ah ! qui pourrait tenir devant la terreur qu'inspire sa face divine ? L'enfer, mille fois l'enfer, plutôt que d'affronter son foudroyant regard ! Qui me donnera de m'abîmer dans les gouffres éternels, et de m'arracher ainsi à tant de colère et de fureur (6) ?

(1) « Clavis David quæ aperit cælum et nemo claudit (*Apocal. III. 7*). »

(2) « Splendorem fulgurantis hastæ (*Habac. Orat. 11*). »

(3) « Et omnes angeli ejus cum eo (*Matth. XXV. 31*). »

(4) « In nubibus cœli (*Id. XXVI. 64*). »

(5) « Justitia et judicium correctio sedis ejus (*Ps. xcvi. 2*). »

(6) « Quis mihi det ut in inferno protegas me et abscondas me ? (*Job. XIV. 13*). »

Mais non, vœux inutiles ! je suis contraint de me rencontrer avec lui face à face ; de soutenir son regard menaçant, et de contempler, éperdu, consterné, ces plaies sacrées d'où jaillissent autant d'éclairs et de sévères arrêts. Ils verront, a dit le Prophète, celui qu'ils ont transpercé (1). Le visage de Dieu pèse sur tous ceux qui ont fait le mal (2).

Le Juge qui s'avance est vraiment Fils de l'Homme ; mais il est aussi Fils de Dieu ; et sur son humanité resplendit toute la majesté et la puissance de la Divinité. C'est précisément parce qu'il est tout à la fois Fils de Dieu, Fils de l'homme, Rédempteur et Sauveur des hommes, et qu'à tous ces titres son autorité est irrésistible, que Dieu lui a donné le pouvoir de juger tous les hommes (3).

Le tribunal est donc ainsi établi sur les hauteurs des cieux ; et voici qu'on apporte les livres de la loi nouvelle, pour confondre tout à la fois les infidèles, les hérétiques, les schismatiques, les mauvais catholiques. Tous doivent y trouver leur condamnation : les uns pour avoir rejeté cette loi, les autres pour en avoir perverti le sens ou bravé les menaces (4). Autour du souverain Juge viennent s'asseoir comme assesseurs les douze apôtres sur douze trônes éblouissants de clarté (5).

Voici enfin, rangés en bel ordre, sur des nuages resplendissants, les patriarches, les prophètes, les martyrs, les chœurs de vierges, les confesseurs, tous les saints, tous les élus, qui eux aussi doivent donner leur vote, prononcer par acclamation la sentence avec le souverain Juge, et juger ainsi non-

(1) « Videbunt in quem transfixerunt (Jo. xix. 37). »

(2) « Vultus autem Domini super facientes mala (Ps. xxxii. 17). »

(3) « Dedit ei potestatem judicium facere quia Filius hominis est (Jo. v. 27). »

(4) « Stetit judicium, et libri aperti sunt (Apocal. xx. 12). »

(5) « Sedebitis super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israël » (Matth. xix. 28). »

seulement les hommes, mais aussi les anges prévaricateurs et rebelles (1).

Mais, comme tout jugement, ce jugement doit aussi être précédé de l'accusation. Le crime de chacun des accusés doit être connu avant que l'arrêt de condamnation soit prononcé. Or, je vois que cet examen et cette procédure se font précisément ainsi que saint Paul l'avait prédit : c'est-à-dire qu'on n'interroge pas chacun en particulier, que chacun en particulier n'est pas sommé de venir avouer sa faute. Mais une immense lumière divine descendant du trône du souverain Juge produit une clarté d'une splendeur toute nouvelle, splendeur miraculeuse, qui dissipe encore mieux les ténèbres spirituelles du cœur que les ténèbres matérielles du corps; splendeur divine, aux reflets de laquelle tout ce qui semblait enseveli dans un oubli éternel revient à la lumière; splendeur irrésistible, qui révèle tous les secrets des cœurs et montre l'histoire de chacun dépeinte sur son visage. Le Juge illuminera les ténèbres mêmes et ne laissera plus exister de secrets des consciences (2).

Par un double prodige, le soleil de justice sera tout à la fois et la lumière qui éclaire l'objet et le miroir qui en reproduit l'image. De même qu'un jour le Sauveur, pour confondre des hypocrites, traça de son doigt divin sur le sable quelques caractères où se trouvaient représentés comme en un tableau les péchés des accusateurs de la femme adultère, en sorte que leurs consciences y étaient mises à découvert; ainsi maintenant, à la clarté de la lumière divine, chacun peut lire distinctement l'histoire de sa propre vie et celle des autres. On la lit en soi-même; on la lit dans le regard du

(1) « An nescitis quoniam et angelos judicabimus (I Cor. vi. 3). »

(2) « Illuminabit abscondita tenebrarum et manifestabit consilia principum (Id. iv. 5). »

souverain Juge. Rien ne peut plus être masqué, dissimulé, ni atténué. L'histoire de chacun se présente à nu telle qu'elle a été depuis le berceau jusqu'à la tombe. Aux puissants reflets de la lumière divine, l'œil de chaque homme devient aussi pénétrant que l'œil de Dieu même, et peut en un instant suivre l'histoire de chaque homme dans tous ses détails. Le Tout-Puissant veut que dans ce jour tout soit connu, parce que dans ce jour tout doit être puni ou récompensé : *libri aperti sunt*.

O manifestation ineffable ! ô justification des plans de la providence divine ! Oh ! comme en ce jour se déroule et se manifeste toute l'économie de la Rédemption ! Comme il est facile de saisir les raisons des préceptes divins, de la juste distribution des grâces, des tentations et des épreuves auxquelles chacun a dû être soumis ! Comme il est démontré que les voies du salut éternel étaient faciles, que ni la lumière n'a manqué à personne pour connaître le vrai, ni la grâce pour le pratiquer ; enfin que chaque pécheur ne s'est perdu que parce qu'il l'a bien voulu ! Toutes les difficultés sont maintenant levées, tous les doutes dissipés, tous les torts et toutes les injustices mises à découvert.

Où sont maintenant ces airs dédaigneux du philosophe, du mauvais plaisant, du sceptique ? où sont les sourires orgueilleux de l'impie, la fierté de l'incrédule, les lois dictatoriales de l'hérésiarque, l'impudence du libertin ? Personne n'ose plus soutenir comme plausibles certains systèmes d'erreurs ; comme justes certaines industries ; comme légitimes certaines amitiés et certaines liaisons ; comme pardonnables certains excès. Toutes les vaines excuses sont réduites au silence, toute iniquité demeure muette (1). C'est que per-

(1) « Omnis iniquitas oppilabit os suum (Ps. cvi. 42). »

sonne ne peut se dérober à la lumière qui l'investit au dehors, qui pénètre au dedans. Chaque conscience est un écho fidèle à la voix qui vient d'en haut. Chacun est à lui-même son accusateur et son juge.

Mais la même lumière qui dévoile toutes les secrètes abominations, révèle aussi tout ce qu'il y eut ici-bas de sainteté cachée, de secrètes vertus. Gloire donc en ce jour et triomphe pour les humbles enfants de l'Église, pour les fidèles observateurs des lois chrétiennes. Dans le monde ils furent regardés comme des esprits faibles, des cœurs étroits. Toutes leurs vertus furent calomniées : leur docilité n'avait été que servilisme, leur foi était simplicité et stupidité ; leur zèle, fanatisme ; leur éloignement du monde, singularité bizarre et misanthropie ; leur sévérité de mœurs et leur vie pénitente, bêtise ou exagération ; leur piété, superstition ou hypocrisie. Mais à cette heure le jour s'est fait, les ténèbres volontaires se sont dissipées. Si le masque a été ôté au vice, la vertu, elle aussi, paraît ce qu'elle fut en réalité. Son héroïsme brille dans toute sa gloire. Les langues calomniatrices et sacrilèges sont réduites au silence. La prière du Prophète a été exaucée : « Qu'elles deviennent muettes, les lèvres menteuses qui osent parler contre le juste (1). »

Ce mutisme et ce silence ne doivent pas suffire à la gloire des justes. Dieu leur a ménagé les hommages contraints de ceux qui furent leurs plus constants adversaires (2). Quel dédommagement pour les justes que d'avoir pour admirateurs aujourd'hui ceux mêmes qui furent les censeurs, les persécuteurs de leurs vertus ! Tels sont les renversements et les changements que Dieu sait faire. Des noms que le monde

(1) « Muta sicut labia dolosa quæ loquuntur adversus justum iniquitatem (Ps. xxx. 19). »

(2) « Inimici mei mentiti sunt mihi (Ibid. xvii. 46, et lxxx. 16). »

dédaigna, ou que même il voulut couvrir d'infamie et de honte, sont aujourd'hui inscrits en lettres d'or dans le livre de vie. Ceux qui furent si souvent jugés avec tant de partialité et d'injustice, sont aujourd'hui constitués juges de leurs détracteurs et de leurs envieux. Et après avoir été longtemps foulés aux pieds par les impies et les pervers, eux, ils sont élevés sur des trônes et peuvent à leur tour fouler aux pieds leurs adversaires, comme on foule la cendre et la boue (1). Grand Dieu! comme vous savez bien prendre votre temps pour faire éclater votre sagesse et votre justice! Comme vous savez bien, au moment donné, procurer la gloire et l'honneur de ceux qui sont vos amis (2)!

Dans ce grand procès du genre humain, toute enquête, toute audition de témoins est superflue. Il est inutile de chercher des preuves, d'arracher les aveux aux coupables. La grande lumière que Dieu fait briller suffit à tout. Les vices, comme les vertus, sont également mis à nu et dévoilés aux regards de l'univers entier. Point de mystères, d'excuses, ni de subterfuges possibles; innocents ou coupables, tous apparaissent tels qu'ils sont, convaincus ou justifiés sans appel.

Aussi le souverain Juge, se tournant sans retard vers ceux qui sont placés à sa gauche (3): « Retirez-vous loin de moi (4), » ô vous tous qui n'avez pas voulu de moi! Vous m'avez mis dans votre estime au-dessous de toutes vos jouissances, de tous vos gains, de tous vos intérêts. Vous n'avez su apprécier ni le sang que je répandis pour vous, ni les récompenses

(1) « Calcabitis impios, cum fuerint cinis sub planta pedum vestrorum » (*Malac.* iv. 3). »

(2) « Nimis honorificati sunt amici tui, Deus (*Ps.* cxxxviii. 17). »

(3) « Tunc dicet his qui a sinistris sunt (*Matth.* xxv. 41). »

(4) « Discedite a me (*Ibid.*). »

que je vous montrai en perspective, ni les châtimens dont je vous menaçai. Vous n'avez tenu compte ni des lumières que je vous donnais, ni des grâces dont je vous comblais à tout instant, ni de la bonté avec laquelle je tâchais de vous attirer, ni de la sévérité avec laquelle je vous châtais pour vous retenir. Retirez-vous loin de moi, de moi dont vous avez rejeté les lumières, méprisé les grâces, profané les bienfaits, bravé les menaces, outragé la bonté. Retirez-vous loin de moi, vous qui n'avez eu pour moi, dans la personne de mes pauvres, que des entrailles de fer; vous qui, dans la personne de ces pauvres, m'avez repoussé, bafoué, laissé languir de faim et de froid. Retirez-vous loin de moi votre Sauveur qui le fus en vain, votre bienfaiteur qui ne le serai plus, votre fin dernière qui ne le puis plus être que pour votre tourment.

« Vous ne voulûtes pas de mes bénédictions, que mon cœur vous offrait avec tant d'empressement; je suis obligé de faire tomber sur vous des malédictions que vous seuls avez voulues et préférées aux bénédictions. Vous ne voulûtes pas de mon amour; vous aurez ma haine qui s'appesantira sur vous. Vous ne voulûtes pas du ciel qui vous était préparé, qui avait été créé pour vous; vous aurez le feu éternel qui n'avait été allumé que pour l'ange apostat et pour les complices de son apostasie (1). C'est lui que vous avez voulu pour maître; vous l'aurez pour impitoyable tyran. Vous l'avez voulu pour inspirateur et pour guide, ayez-le maintenant pour compagnon de supplice et pour votre bourreau. »

Ensuite le souverain Juge se tournera vers les justes placés à sa droite : « Pour vous, leur dira-t-il, apôtres zélés, martyrs généreux, vierges sublimes, pénitents austères, chré-

1) « Discedite maledicti in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus (*Matth. xxv. 41*). »

tiens fervents, âmes fidèles de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les conditions, vous dont l'unique étude fut le soin de me plaire et de procurer ma gloire, dont l'unique espérance fut mon paradis, l'unique trésor ma grâce et mes sacrements; vous qui m'avez aimé non-seulement dans ma personne, mais encore dans d'autres moi-même qui sont les pauvres, qui m'avez secouru, assisté et soulagé dans leurs besoins et leurs souffrances, voici le jour des récompenses et des couronnes. Soyez bénis dans tout votre être, bénis dans vos lèvres qui ne se sont jamais ouvertes pour le murmure, et qui doivent s'ouvrir pour des accents de joie éternelle; soyez bénis dans votre esprit, désormais étranger à toute pensée vaine et éternellement repu de vérité; soyez bénis dans vos cœurs, foyers de tant de sentiments généreux et désormais centres vivants de tout ce que l'amour divin a de plus suave et de plus délicieux. Soyez bénis dans tous vos sens, qui ont eu tant de part à toutes vos vertus : dans vos mains qui ont secouru le pauvre, dans vos pieds qui couraient l'assister. Venez recevoir toutes les bénédictions dont mon Père m'a constitué l'héritier et le distributeur. Vous n'avez voulu que moi dans le temps, vous ne devez pas en être séparé dans l'éternité. Vous n'avez jamais refusé de partager mes misères, mes douleurs, mes opprobres; vous m'avez suivi partout, de Bethléem au Calvaire : il est juste que vous me suiviez au séjour de ma gloire, et que vous partagiez mon éternel bonheur. C'est là l'héritage que Dieu vous a préparé dès le commencement du monde (1). »

Ces mots sont à peine prononcés, qu'un cri universel, immense, unanime, s'élève de tous les points de l'espace.

(1) « Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum » (Matth. xxv. 34). »

Toutes les bouches, tous les cœurs, n'ont qu'une seule voix, un seul sentiment : « Vous êtes Juste, Seigneur ; et vos jugements sont l'équité même (1). »

Au même instant, les cieux s'ouvrent ; et un nouveau torrent de lumière, figuré par la colonne lumineuse qui guidait les Hébreux vers la terre de promesse, indique aux élus la voie triomphale. Jésus-Christ est en tête, précédé du glorieux étendard de sa croix ; les anges forment de chaque côté une haie resplendissante. Tous les bienheureux, les palmes dans leurs mains, les couronnes sur leurs fronts, tressaillant de joie, étincelant de clarté céleste, s'élèvent dans les airs, en légions triomphantes. Ils ont jeté un dernier regard dédaigneux vers la terre, et déjà ils se sont élancés dans les cieux.

D'autre part la terre s'entr'ouvre ; au-dessous mugit l'horrible gouffre de l'enfer ; les flammes s'élancent et enveloppent de leurs tourbillons l'immonde troupeau des réprouvés. Couverts de confusion, se tordant de désespoir, se déchirant de rage, poussant des cris affreux, pressés par la justice divine, ils tombent dans un océan de feu. L'abîme s'est refermé sur leurs têtes ; pour eux, le temps n'est plus et commence une affreuse, une immobile éternité !... comme aussi vient de commencer pour les justes une interminable éternité de jouissances et d'inaltérable bonheur !

Tel est donc le double terme où doivent aboutir toutes les choses humaines : les uns sont arrivés, par la voie large et commode, au supplice éternel ; les autres, par les sentiers étroits et difficiles de la vertu, à la possession de la véritable vie, de la vie qui n'a pas de fin (2).

(1) « Justus es, Domine, et rectum iudicium tuum (*Ps.* cxviii. 137). »

(2) « Et ibunt hi in supplicium æternum, iusti autem in vitam æternam » (*Matth.* xxv. 46). »

En présence de cette alternative, laisserons-nous nos âmes succomber sous le poids du remords et de la terreur ? Nous contenterons-nous de nous écrier : O jugement sans miséricorde ! ô condamnation sans appel ! ô désespoir sans consolation ! ô éternité sans fin ! ô malheureux pécheurs, qui nous sommes trompés pour toujours !.....

Mais non, il n'y a pas pour nous encore de mal sans remède. Le temps de la miséricorde n'est pas encore expiré. Le grand, le redoutable jour des justices, n'est pas encore venu. Nous sommes encore à même d'échapper à un sort si funeste et si désespéré.

Nous n'avons qu'à nous tenir avec Jésus-Christ par l'exact accomplissement des devoirs de notre état et à marcher dans les voies de notre vocation. Séparons-nous de la cité de Satan, pour appartenir sans retour à la cité de Dieu. Sortons de Gomorrhe, avant que le déluge de feu vienne la surprendre et la réduire en cendres. Ainsi nous n'aurons pas un jour à nous rappeler, avec un tardif et inutile repentir, la méditation d'aujourd'hui et ce dernier appel de la miséricorde d'un Dieu Sauveur. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LE CIEL (1).

Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens; quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram (Coloss. III. 1, 2).

Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les choses qui sont en haut, là où Jésus-Christ siège à la droite de Dieu; prenez goût aux choses d'en haut, et non à celles de la terre.

AINSI, selon saint Paul, la preuve que par notre conversion nous sommes vraiment ressuscités à la vie de la grâce, tout comme Jésus-Christ aujourd'hui même est ressuscité à la vie de la gloire, c'est que nous ne pensions qu'au ciel, nous n'ayons de goût et d'attrait que pour le ciel. L'Église aussi, en nous répétant ces mêmes paroles de l'Apôtre dans la grande solennité de ce jour, nous témoigne qu'elle veut nous voir élever au ciel nos esprits et nos cœurs. Heureux si, secondant son désir, nous n'aspirons désormais qu'au ciel, nous ne parlons que du ciel, bien persuadés que c'est là le meilleur moyen d'honorer la glorieuse résurrection de Jésus-Christ et d'assurer la nôtre : *Si consurrexistis cum Christo, etc.*

Je croirais donc, mes frères, tromper aujourd'hui l'attente de l'Église et la vôtre, si je ne venais épurer de plus en plus votre joie et fortifier votre espérance par la pensée et la méditation du ciel.

Mais que puis-je vous dire des mystères du ciel, devant lesquels la pénétration d'un saint Thomas s'arrête et recule,

(1) Prêché le saint jour de Pâques.

l'éloquence d'un saint Augustin, le vol sublime de saint Jean retient son essor, et le génie de saint Paul demeure confondu ?

Cependant ces deux derniers apôtres ont laissé tomber de leur plume inspirée deux grandes et profondes paroles. Saint Jean a dit : « Lorsque Dieu se manifestera à nous, nous le verrons comme il est en lui-même, et en le voyant nous lui deviendrons semblables (1). » Saint Paul ajoute : « En contemplant dans les cieux, à visage découvert, la gloire du Seigneur, nous serons transformés en l'image même de Dieu (2). » Ainsi, selon ces deux grands apôtres, si éclairés dans la religion de Jésus-Christ, élevés si haut dans la science de ses mystères, de même que la séparation d'avec Dieu et la perte totale des biens de Dieu est le grand supplice des réprouvés, de même aussi la vision de Dieu, la ressemblance avec Dieu, constituent la véritable béatitude des saints. C'est à ce double point de vue que j'essayerai d'exposer quelque chose de la béatitude céleste. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie, reine du ciel, afin qu'il nous soit donné de bégayer quelque chose sur ces profonds et redoutables mystères, que l'œil n'a jamais vus, que l'oreille n'a jamais entendus, que la foi et l'espérance doivent cependant saluer et désirer avec ardeur.

PREMIÈRE PARTIE.

Imaginez un aveugle-né, qui, dans un des plus beaux jours de printemps, transporté sur le sommet d'une montagne, d'où l'on peut découvrir un paysage non moins riche

(1) « Scimus enim quoniam cum apparuerit, similes ei erimus ; quoniam videbimus eum sicuti est (I Jo. III. 2). »

(2) « Nos autem, revelata facie, gloriam Dei speculantes, in eandem imaginem transformamur (II Cor. 3. 18). »

que varié, obtient tout d'un coup, par miracle, le bienfait de la vue. Oh ! qui pourrait se figurer ou décrire la surprise, la stupéfaction et la joie qu'il éprouve, lorsque, pour la première fois, il contemple la voûte azurée des cieux, la splendeur du soleil, la richesse de la végétation, l'émail des fleurs, les jeux capricieux de la lumière, le calme majestueux et les teintes variées de la mer, l'immense variété d'objets qui peuplent et embellissent la terre et les eaux ? Il avait souvent entendu parler de toutes ces merveilles ; il s'en était figuré une image quelconque ; mais, privé du sens de la vue, il n'en avait acquis que des notions vagues, hasardées, et souvent tout à fait fausses, ou du moins très-grossières et imparfaites.

Or, la surprise de cet aveugle-né ne serait qu'une bien faible image de la surprise et de l'étonnement qu'éprouve l'âme bienheureuse lorsqu'elle est introduite dans la Jérusalem céleste. En se voyant dans une région si nouvelle, dans une atmosphère si pure, dans une cité si splendide et si magnifique, elle ne peut que s'écrier : O Jérusalem, cité de Dieu, séjour bienheureux de la paix et du bonheur ! ma foi ne fut pas un vain leurre ! mon espérance ne fut pas une illusion ! Tout ce qu'on m'avait raconté de tes magnificences et de tes gloires, combien je le vois supérieur à ce qui m'avait été dit, combien supérieur à tout ce que j'avais pu imaginer (1) ! Ici jamais la nuit ne répand ses ténèbres, jamais aucun nuage ne vient offusquer l'éternelle splendeur ; ici tout est beauté, lumière ; ici tous les sens sont ravis à la fois ; ni la continuité ne fait naître l'ennui, ni la succession des merveilles ne fatigue ni ne distrait.

Mais quels sont ces êtres privilégiés dont je me vois entourée de toute part ? Est-il possible que ce soient là les élus

(1) « *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei ! Sicut audivimus, sic vidimus, in civitate Domini virtutum (Ps. LXXXVI. 3).* »

qui de la terre, vallée des larmes, ont été transmis aux cieux ? Et pourtant ce sont bien eux, je ne puis pas ne les point reconnaître. Ceux qui portent pour insignes la représentation des anciennes figures, symboles de la foi, ce sont les patriarches ; ceux qui portent en leurs mains les livres des oracles, symboles d'espérance, ce sont les prophètes ; ceux que revêt l'or de la charité, ce sont les apôtres, qui ont rendu le témoignage le plus irréfragable, le témoignage du sang, preuve d'amour au-dessus de toute preuve ; sur leurs pas, voici tous les martyrs émules de leur courageuse charité. Viennent ensuite les docteurs, qu'environne de ses immortelles clartés une auréole de science divine ; les pénitents, dont l'austérité sainte n'est surpassée que par leur humilité, les vierges sur lesquelles l'agneau reflète une splendeur toute spéciale, et qu'il semble inviter à le suivre plus avant que tous les autres élus dans la contemplation des choses divines. Mais tous les élus ont cela de commun que leurs corps ont été dépouillés de tout ce qu'ils avaient de grossier et de terrestre ; la lumière immortelle qui les revêt les pénètre en même temps de telle sorte, qu'ils semblent se confondre avec les substances spirituelles (1).

O heureux séjour ! oh ! qu'il est doux de se trouver ici ! Une paix profonde, un calme inaltérable, forment l'enceinte de cette cité unique, et défendent à toute espèce de discorde et de trouble d'en approcher jamais (2). Les larmes y sont taries pour toujours ; jamais les yeux ne s'y mouilleront de pleurs (3) ; aucun mot de plainte, aucun gémissment, aucun cri de douleur n'altère la joie de ce séjour bienheureux. Nul mal, nulle crainte même du mal n'approche d'ici. Jeunesse et

(1) « *Amictus lumine sicut vestimento* (Ps. ciii. 2). »

(2) « *Qui posuit fines tuos pacem* (Ps. cxlvii. 3). »

(3) « *Absterget Deus omnem lacrymam* (Apoc. vii. 17). »

maturité qui ne connaît pas de déclin, beauté qu'aucun accident ne flétrit jamais, santé qui ne craint jamais la maladie, joie et délices que ne trouble aucune tristesse, aucun ennui, aucun dégoût, vie bienheureuse qui ne redoute jamais la mort (1) !

Oh ! dites-moi, mes frères, le paradis ne fût-il autre chose que l'exemption de tout mal, que la jouissance inaltérable de tous les biens naturels, ne serait-ce pas l'acheter à vil prix, quand même il faudrait s'assujettir aux plus grands sacrifices pour en mériter la possession ? Oui, le paradis ne fût-il autre chose, mille vies d'épreuves et de tourments ne devraient pas être mises en balance ; et le ciel est plus que cela, infiniment plus que cela.

Les saints seraient malheureux dans le ciel, si leur félicité devait se borner à cette exemption de maux et à la société des élus.

Nous savons avec quelle inclination véhémence, impétueuse, invariable, l'âme humaine tend vers Dieu ; nonobstant toutes les illusions qui la fascinent, les fantômes qui l'aveuglent, les objets sensibles qui l'égarent, elle cherche Dieu et toujours Dieu en ce monde ; elle le cherche implicitement dans tout ce qu'elle connaît, dans tout ce qu'elle aime (2). Imaginez, si vous pouvez, combien cette inclination sera plus violente lorsque l'âme, dégagée de l'embarras du corps, délivrée du prestige des objets sensibles, rendue à toute la vivacité de ses désirs, n'apercevra qu'en Dieu l'objet capable de remplir l'immensité de son cœur. Son premier cri en entrant dans le ciel ne doit-il pas être : Dieu, Dieu de mon cœur, où êtes-vous ? Je n'ai cherché que vous seul pen-

(1) « Mors ultra non est, neque luctus, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt (*Apoc. xxi. 4*). »

(2) « Cognoscunt in omni cognito, et ad amant in omni amato (*S. Thom.*). »

dant que j'ai été sur la terre. Puis-je maintenant dans le ciel chercher autre chose que vous (1) ? N'ayant voulu que Dieu dans le temps, puis-je vouloir autre chose que vous dans l'éternité ? Où est-il le Dieu de mon âme ? qu'il se dévoile à moi, qu'on me le montre, je veux le voir ! je veux le voir, le Dieu vivant ! Mon cœur palpite, tout mon être frémit d'impatience de le voir et de le posséder (2).

Anges, montrez-le-moi ! société des saints, où le possédez-vous ? Marie, que tardez-vous à me montrer le fruit immaculé de vos entrailles, vous qui deviez me le présenter après l'exil (3) ?

Oui, âme fortunée, tu le verras ce Jésus bien-aimé. Il ne manquera pas à la promesse qu'il a faite dans son Évangile : « Celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai aussi, et pour preuve de cet amour, je me manifesterai à lui moi-même (4). » Non, non, les amis de Dieu ne seront pas seulement admis à voir la maison de Dieu, à contempler les magnificences de son palais. Ils seront admis à voir le Fils de Dieu.

O humanité sainte glorifiée ! La voici telle que la virent un instant les apôtres sur le Thabor, le visage éblouissant comme le soleil, les vêtements plus blancs que la neige, environné d'une splendeur et d'une majesté divine. De son regard, de sa bouche, de tous ses traits procèdent la beauté, la grâce, tout ce qui est capable d'attirer et de se faire aimer. O admirable, ô doux, ô bien-aimé Jésus ! Je le vois enfin ce Rédempteur divin, ce Sauveur adorable ! je le vois, et le ver-

(1) « Quid mihi est in cœlo et a te quid volui super terram ! (Ps. LXXII. 25). »

(2) « Cor meum et caro mea (Ps. LXXXIII). »

(3) « Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende (Antiph. Salve). »

(4) « Si quis diligit me, diligetur a Patre meo ; at ego diligam eum et manifestabo ei meipsum (Jo. XIV. 21). »

rai toujours tel qu'il est en lui-même. Sur la terre je ne le voyais qu'au travers des voiles eucharistiques, je ne l'adorais que sur son gibet converti en trône d'amour. Ici je le vois sur ce trône de gloire où il doit régner à jamais par sa puissance, sa bonté, sa douceur, ses infinies amabilités. Oui, sa bonté me touche, sa douceur m'attire, ses infinies amabilités m'enivrent et me transportent !

A côté de ce vrai Salomon, voici sur un trône particulier la véritable Bersabée ! Voici à la droite du roi la reine majestueuse qui partage avec lui les hommages de la terre et les délices du ciel. Je la reconnais à son aimable sourire, à son regard pieux et tendre, à son magnifique vêtement qui est l'or pur de la charité, embelli de la riche variété de toutes les vertus (1). C'est vous que je vois, ô Marie, ô miséricordieuse, ô aimante, ô douce Marie, ma mère, mon avocate, mon espérance, mon refuge, ma consolation, mes délices, ma vie ! Enfin il m'est donné de me jeter à vos pieds, d'être auprès de vous, d'y être pour toujours, d'être pour jamais en votre sainte compagnie !

Mais je connais le vœu de votre cœur. Ici, comme autrefois sur la terre, vous ne m'attirez à vous que pour me présenter à votre Fils. Vous n'agréz mes hommages et mon amour que comme gage des hommages profonds et de l'amour souverain dus à votre Fils. Je vous obéirai : il régnera sur moi, comme il règne sur la création tout entière.

Je le vois sur son trône que toutes les splendeurs environnent, assisté par des myriades d'esprits célestes qui se font une gloire de célébrer le Verbe éternel uni à sa sainte humanité, de le servir comme leur Maître, de l'adorer comme leur Dieu.

(1) « *Adstitit regina a dextris tuis, in vestitu deaurato circumdata varietate* » (Ps. XLIV. 10). »

Ainsi dans l'éternité, anges, archanges, principautés, puissances, vertus, dominations, trônes, chérubins et séraphins, au nom de toute la création qu'ils régissent, de tous les hommes dont ils sont les gardiens, lui présentent l'unanimité des hommages de l'univers. Ils lui offrent l'encens odorant des prières des justes; l'action de grâces de tous les saints qui lui renvoient tout le mérite et la gloire de leurs vertus. Qu'il est beau de voir tout genou fléchir devant le divin Rédempteur, toute langue bénir son saint et auguste nom, tous les fronts se courber, toutes les sphères s'abaisser, toutes les intelligences s'humilier, toutes voix répéter le cantique nouveau et éternel ! Il est digne, l'agneau qui a été immolé, de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire, bénédictions dans tous les siècles (1).

Mais, dit saint Augustin, pendant que l'œil corporel des bienheureux *se béatifie* dans les splendeurs de l'humanité glorieuse de Jésus-Christ, l'œil de leur cœur *se béatifie* aussi dans le mystère de la divinité qui se manifeste à eux, sans voile, sans ombre, sans obstacle (2). La raison en est, selon le vénérable Bède, que l'on verra alors clairement en Dieu ce que maintenant on ne peut que croire avec humilité touchant la nature et les attributs de Dieu.

Nous croyons à présent Dieu, *un* dans sa nature, *trine* dans ses personnes, éternel dans son principe, immortel dans sa durée, immense dans ses grandeurs, très-saint dans sa connaissance, tout-puissant dans sa force, inépuisable dans sa richesse, infini dans sa gloire, magnifique dans sa

(1) « Dignus est agnus qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem » (*Apoc.* v. 12). »

(2) « Uterque oculus beatificatur : oculus corporis in humanitate, oculus cordis in divinitate (*S. August.*). »

majesté, très-miséricordieux dans sa bonté. Mais, dominés que nous sommes par la pesanteur et les illusions des sens, nous ne connaissons pas mieux le Dieu très-grand et incompréhensible, que nous ne voyons le soleil lorsque d'épais nuages nous en dérobent l'aspect; nous ne le voyons qu'en reflet dans les œuvres de ses mains comme dans autant de miroirs; nous ne le connaissons que comme une énigme dont les créatures ne nous donnent que le mot sans nous en donner la solution (1). Il n'en sera pas ainsi dans le ciel; là toute ombre disparaîtra, tout voile sera déchiré, nous verrons Dieu face à face (2). Nous le connaissons aussi clairement qu'il nous connaît lui-même (3). Nous le connaissons tel qu'il est en lui-même dans la splendeur de sa substance, dans l'abîme de ses perfections infinies (4).

Mais comment sera-t-il possible que notre entendement fini puisse fixer ses faibles pupilles sur l'être infini, en contempler la lumière inaccessible, sans rester ébloui et comme foudroyé?

L'Écriture sainte ne nous laisse pas sans quelque explication en présence de ce mystère redoutable; elle nous dit que nous verrons Dieu à la faveur de sa propre lumière (5). Ainsi, de même que la lumière qui émane du soleil matériel inonde et soutient en même temps la pupille de nos yeux, en sorte que, toute faible qu'elle est, elle peut apercevoir et contempler une immense quantité d'objets dans leur grandeur naturelle, de même la lumière qui jaillit du soleil spirituel, de Jésus-Christ glorifié, agrandit et affermit la puissance visuelle

(1) « Videmus nunc per speculum et in ænigmate (I Cor. XIII. 12). »

(2) « Tunc autem facie ad faciem (*Ibid.*). »

(3) « Cognoscam, sicut cognitus sum (*Ibid.*). »

(4) « Videbimus eum sicuti est (I Jo. III. 2). »

(5) « In lumine tuo videbimus lumen (*Ps.* XXX. 10). »

de notre intelligence, de sorte que malgré sa faiblesse et son exigüité, elle puisse contempler l'éblouissante majesté de Dieu et les profonds arcanes de l'Être infini. Cette lumière divine, au moyen de laquelle nous pouvons voir Dieu même, c'est ce que la théologie appelle la LUMIÈRE DE GLOIRE, *lumen gloriæ*, qui émane du Verbe divin. Aussi saint Thomas dit-il que les bienheureux qui voient tout dans le Verbe, pénètrent d'autant plus avant dans la connaissance des grandeurs de Dieu, qu'il leur est donné de contempler plus parfaitement le Verbe (1).

Investie, pénétrée de cette lumière d'en haut, notre intelligence non-seulement ne chancellera pas, ne restera pas confondue en présence du soleil incréé, mais elle pénétrera avec assurance dans le secret même des puissances de Dieu (2). Voir votre face, ô mon Dieu ! s'écriait saint Augustin, c'est connaître votre vérité et votre gloire (3).

Je le vois enfin tel qu'il est en lui-même, cet Être incompréhensible, absolu, qui existe par la nécessité même de son existence, par la perfection même de sa nature ; Être parfait, dont toute idée est une réalité, toute pensée une loi, toute volonté un prodige ! Être principe et fin de tous les êtres, et lui seul principe et fin de lui-même ! Je comprends enfin le mystère de la nature divine, dont me parlait l'univers, mais dont il ne me parlait qu'en énigme ; que la foi me montrait, mais qu'elle ne me montrait qu'à travers un voile, auquel je soumettais mon entendement sans le comprendre. Je ne vois plus que de profondes et sublimes harmonies là où ma

(1) « Beati tanto plura cognoscunt in Verbo, quanto perfectius intuentur
« Verbum (S. Thom.). »

(2) « Introibo in potentias Domini (Ps. LXX. 16). »

(3) « Cognoscere veritatem tuam et gloriam tuam, hoc est cognoscere faciem
« tuam (S. August.). »

faible raison croyait apercevoir contradiction et antagonisme.

Enfin je comprends pourquoi cet Être si parfaitement infini, si infiniment parfait, est ancien, sans âge; nouveau, sans commencement; libre, sans varier jamais; immuable, sans être jamais le même; bon, sans faiblesse; juste, sans colère.

Il existe toujours, et aucun temps ne le mesure; il est présent partout, et aucun lieu ne le contient; il meut toutes choses, et aucun mouvement ne le fatigue ni ne l'incommode; il change tout, et aucun changement ne l'altère; il prévoit tout, et aucune prévision ne le trouble; il gouverne tout, et aucune entreprise ne l'occupe; il se communique à tous, et aucune communication ne l'amointrit; il donne à tous, et aucune largesse ne l'épuise ni ne l'appauvrit.

O Dieu grand! Dieu très-bon! Dieu très-haut! bien souverain, réalité infinie, essence parfaite, qui vous suffisez toujours à vous-même, qui êtes toujours content de vous-même, toujours en vous-même bienheureux!

Mais voir Dieu face à face, ajoute saint Augustin, ce n'est pas connaître seulement les attributs de son essence, mais aussi l'auguste Trinité de ces personnes dans une seule indivisible nature; c'est connaître la puissance du Père, la sagesse du Fils, la bonté du Saint-Esprit.

Voici donc, se dira l'âme bienheureuse, qu'en vertu de la lumière que Jésus-Christ reflète en moi, je suis devenue capable d'atteindre, par mon entendement, ce que, guidée par la foi, j'osais à peine exprimer et adorer dans ma stupeur.

Voici le grand arcane de la nature divine, l'insondable mystère d'une trinité de personnes en unité de substance; le grand écueil de la raison humaine. Il n'y a plus de mystère pour moi; je vois sans être ébloui, je comprends sans être atterré. Je sais comment l'intelligence éternelle, en se contemplant elle-même, engendre éternellement son Verbe,

la grande parole de la nature divine, son Fils véritable, sa véritable image, mais substantielle, vivante, parfaite, Dieu comme lui-même; et comment cette intelligence et ce Verbe, se complaisant l'un dans l'autre, produisent éternellement l'Esprit-Saint, leur amour coéternel qui les unit ensemble, Dieu véritable, lui aussi, avec eux et comme eux.

Ainsi, dans cette Trinité, un seul Fils épuise une fécondité infinie; un seul Esprit-Saint termine un infini amour; ni l'unité de nature ne confond les personnes, ni la trinité de personnes ne divise la nature.

Ainsi, dans cette auguste Trinité, la génération est toujours parfaite et se répète toujours; la procession est toujours accomplie et toujours se renouvelle.

Je vois comment le Fils est engendré par le Père, sans lui être postérieur dans le temps; comment le Saint-Esprit procède du Père et du Fils sans leur être inférieur par condition. Chaque personne est éternelle, toute-puissante, immense, chaque personne est Dieu; et cependant, puisque c'est la même nature qui dans tous les trois se répète tout entière, sans se diminuer, sans se détruire, ce ne sont pas trois Dieux, trois Infinis, trois Éternels, trois Tout-Puissants, mais un seul Tout-Puissant, Éternel, Infini.

Mais où suis-je donc? tandis que cet arcane, qui n'en est plus un pour moi, fixe toute mon admiration par sa sublimité, voici que le mystère de l'Incarnation du Verbe m'attire à lui par le charme toujours nouveau de sa grâce. Oh! qu'il fut stupide le Juif qui s'en est scandalisé! qu'il fut insensé le Gentil qui ne voulut pas l'admettre! Oh! que ce mystère est digne de la majesté divine! A mes yeux se découvrent les profondeurs, les abîmes de la sagesse infinie qui a conçu l'idée de ce mystère, de l'amour infini qui en fut le motif, de la puissance infinie qui sut l'accomplir. Oh! qu'il est grand et sublime, cet ouvrage de Dieu par excellence! oui,

votre ouvrage, ô mon Dieu ! *opus tuum* ; cet ouvrage qui s'est réalisé au milieu des temps, dans un coin de terre, et qui réunit le passé et l'avenir, le ciel et la terre, le temps et l'éternité, le créateur et la créature ; cet ouvrage qui a tout renfermé, tout perfectionné, tout divinisé, tout restauré, dans le seul et unique médiateur et réparateur de tout, Jésus-Christ ! *Instaurare omnia in Christo*.

Or, comme dans la Trinité sainte je vois clairement trois personnes dans une seule nature, de même dans l'Incarnation je vois deux natures, deux volontés dans une seule personne. Je découvre le lien secret et indissoluble formé par le Saint-Esprit, et par lequel la divinité et l'humanité en Jésus-Christ, deux natures infiniment distantes l'une de l'autre, sont unies en une seule hypostase merveilleuse et unique, et n'en sont pas moins un seul *suppôt*, un seul et même Jésus-Christ, dans lequel ni l'humanité ne dégrade la divinité, ni la divinité n'absorbe l'humanité ; mais l'humanité apparaît plus noble et plus élevée, la divinité plus gracieuse et plus aimable.

Je comprends maintenant que tout ce qui me paraissait contradiction et impossibilité dans cette énigme de la sagesse et de la puissance divine, n'est que redoublement de charmes et de grâces, n'est qu'évidence et clarté nouvelle de tout ce qu'il y eut de plus lumineux, de plus saisissant dans les splendeurs de la vérité. Je vois comment le Verbe est devenu véritablement homme sans cesser d'être Dieu ; comment l'auguste mère qui l'a enfanté devint mère sans cesser d'être vierge ; comment Jésus-Christ lui-même, sans cesser d'être Dieu, s'offrit à Dieu comme victime ; comment, Fils de l'homme, il fut le réparateur de l'homme ; comment il mourut réellement sans cesser d'être immortel ; comment, immolé pour le salut des hommes, il mérita la vie béatifique aux anges eux-mêmes, et comment, en accomplissant sur la terre son

sacrifice, il en étendit les influences et les effets jusques aux habitants des cieus, Pacificateur universel du monde céleste et du monde terrestre (1).

Or, comme toute la religion et toute la doctrine chrétienne est le reflet de la sagesse infinie de Jésus-Christ, en contemplant cette sagesse dans le visage même de ce Dieu humanisé, je puise à sa source, je vois dans son idée première, sans voiles, sans intermédiaires, sans énigmes, toute la profondeur, toute l'excellence, toute la grâce de cette religion, des mystères qu'elle contient, des lois qu'elle impose, des sacrifices qu'elle demande, des secours qu'elle fournit, des récompenses qu'elle promet.

Oh ! que je suis heureux d'avoir cru, comme si j'avais vu ! Maintenant que je vois tout ce que j'ai cru, je suis bien récompensé de ma foi ! Comme il est satisfaisant pour mon intelligence de voir se dérouler devant moi tout le plan des desseins de Dieu ! Je vois distinctement comment la sagesse de Dieu gouverna l'univers dans l'ordre de la nature, mais en vue de l'ordre de la grâce ; comment il administre et dispense les dons de la grâce, mais en vue de la gloire. Oh ! qu'elle est puissante et suave en même temps l'action de sa grâce ! Je vois par quel attrait ineffable elle fait plier la volonté sans la violenter ni la contraindre ; comment elle change le cœur sans l'asservir ; comment elle le conduit d'une extrémité à l'autre du monde moral, de l'erreur à la vérité, du vice à la vertu, de l'imperfection à la perfection, sans le dépouiller jamais de sa liberté. Ni la prédestination des élus n'a rien de partial, ni la damnation des réprouvés rien d'injuste. Combien j'aurais aimé Dieu davantage, si j'avais pu voir comment, dans le sanctuaire de l'amour in-

(1) « *Pacificans sive quæ in cœlis, sive quæ in terra sunt (Coloss. 1. 20).* »

fini, a été déterminé et opéré mon salut éternel ! Je les aperçois maintenant, ô Dieu plein de miséricorde ! ces voies secrètes, ces industries si affectueuses par lesquelles vous me sauvâtes de tant d'écueils et de dangers, comme vous fîtes tourner à mon avantage les obstacles les plus contraires, ou même les événements les plus fortuits. Par vos soins vous fîtes contribuer à l'œuvre de mon salut éternel et l'injustice de mes persécuteurs, et les machinations de vos perfides adversaires.

Oh ! combien de mystères d'amour et de grâce me sont révélés dans la contemplation du cœur sacré de Jésus ! C'est dans ce cœur, foyer d'amour infini, que fut *idée* et préconçu le mystère des mystères, le prodige des prodiges, le grand miracle de l'Eucharistie. J'y vois clairement que, comme ma parole parlée ou écrite, toujours la même, tout entière, sans partage, sans division, se reproduit dans l'esprit de tous ceux qui m'écoutent et me lisent, et cela sans quitter mon esprit ; de même, dans l'Eucharistie, le Verbe incarné, sans quitter le sein du Père éternel, qui l'engendre de toute éternité, se donne sans division ni partage, toujours le même, à tous ceux qui participent à la sainte communion.

Oh ! combien de choses vois-je dans une seule et même chose ! combien de mystères aperçois-je dans un seul mystère : le péché originel et ses ravages héréditaires, l'économie des sacrements et leur efficacité, l'excellence de la loi et ses motifs, la force de la parole évangélique et ses conquêtes, l'obstination des Juifs et leur réprobation, l'aveuglement des Gentils et leur vocation, la tolérance de l'erreur qui a servi à la propagation et au triomphe de la vérité, l'expiation du purgatoire, l'éternité des peines et l'indéfectibilité des récompenses célestes !

Mais en Jésus-Christ non-seulement je comprends le monde de la grâce, je vois aussi clairement expliqué le monde de la

nature. Oh ! combien est vrai ce que saint Bernard avait dit, que, dans cette patrie de la vision, je verrais dans le Verbe tout ce qui a été fait par le Verbe, puisque c'est dans ce même Verbe que se trouve l'idée archétype de toutes les choses, et que toutes choses y subsistent mieux qu'en elles-mêmes (1).

Ainsi l'intelligence infinie ne me cache rien de ses connaissances, comme l'amour infini ne me refuse rien de sa bonté. Toutes les œuvres de Dieu, je les connais, comme le Dieu même qui les a faites. La création entière est un livre ouvert à mon regard, et j'en comprends tout ce qu'il y a de plus abstrus et de plus intime.

Je vois comment l'entendement éternel conçoit l'idée des choses; comment le Verbe éternel leur donne la forme, et comment l'amour éternel les ordonne, les réalise et les accomplit.

Oh ! qu'ils sont profonds les abîmes, qu'elles sont inépuisables les sources de l'infinie puissance qui fournit l'être à toutes les créatures ! Je l'entends, cette parole dont la vertu parle au néant, et à laquelle, docile, le néant répond ; cette parole qui, lorsqu'elle le veut et comme elle le veut, remplit le ciel et la terre de merveilles toujours nouvelles. Oh ! comme ces créatures, pensées, paroles de Dieu, réalisées en dehors de Dieu, sans être des parties de la nature divine, lui ressemblent dans la manière d'être et d'opérer ! Certes, tout effet ne doit-il pas représenter d'une manière quelconque sa cause ? Reportant mes regards dans le passé jusqu'aux jours de la création, je les vois, toutes ces créatures, au sortir du néant, tressaillir et sourire au Créateur. Je les vois rivaliser

(1) « Videbit in Verbo facta per Verbum, ubi melius sunt quam in seipsis » (S. Bern.). »

entre elles et se faire un honneur de courir révéler ses grandeurs et sa bonté sur tous les points du temps et de l'espace, et revenir ensuite, selon son bon plaisir, déposer à ses pieds tout ce qu'elles avaient reçu de sa libéralité.

O intelligences terrestres, que vous êtes étroites et bornées ! La plus grande partie des œuvres de Dieu vous est inconnue. Votre prétendue philosophie, votre prétendue science des causes n'est que la prétendue connaissance très-incomplète des faits que le hasard souvent, bien plus que vos recherches, a mis sous vos yeux, et par lesquels vous expliquez ou prétendez expliquer d'autres faits. Mais l'essence même des corps, les causes intimes de leurs vertus et de leurs propriétés, les véritables causes des phénomènes visibles vous sont cachés. La nature, que vous avez cependant sous votre regard et même sous votre action, est pour vous un livre fermé et scellé autant et peut-être plus encore que les secrets de la grâce. C'est ici au ciel, ici seulement que, devenu en un instant savant dans la science même de Dieu, je pénètre toutes les causes naturelles des phénomènes. Je découvre toutes les lois que Dieu a imprimées à la matière ; je vois les natures intimes des êtres ; j'en saisis les principes les plus cachés, les fins dernières et les relations mutuelles, par lesquelles ils dépendent les uns des autres, se lient ensemble en un seul tout et forment les ravissantes harmonies de l'univers.

Je connais en particulier le petit monde, l'étonnant abrégé du grand monde, l'homme, qui sur la terre, après avoir fatigué vainement depuis tant de siècles l'intelligence de tant de savants, est encore une énigme incompréhensible à l'homme même. Comme on ne peut reconnaître un portrait que lorsqu'on a connu l'original d'après lequel il a été peint, de même je ne puis bien connaître l'homme créé à l'image et à la ressemblance du Verbe incarné sans le comparer avec

ce sublime prototype. L'union substantielle de la divinité et de l'humanité en Jésus-Christ devient pour moi une lumière divine, immense, qui m'explique le mystère de l'union également substantielle de l'esprit et de la matière dans l'homme. Dès que je connais comment en Jésus-Christ il y a dualité de natures en unité de personne, je connais comment dans l'homme il y a dualité de substances dans l'unité d'être. Dès que je connais comment en Jésus-Christ l'humanité est parfaite, mais non complète, parce que la personnalité humaine est suppléée par la personnalité du Verbe, en sorte qu'il y a en Jésus-Christ deux natures en une seule personne, je connais aussi comment dans l'homme le corps est parfait, mais non pas complet, parce qu'il n'a pas d'être propre comme les autres corps; autrement il y aurait dans l'homme deux êtres, l'être du corps et celui de l'âme; et il n'y aurait plus d'union substantielle entre l'âme et le corps; mais l'être du corps est suppléé par l'être de l'âme, etc.

A l'aide de cette lumière je vois merveilleusement unis dans ce petit monde et le fini et l'infini. Je vois comment l'homme si petit embrasse toute connaissance avec son entendement, se rappelle toute chose par sa mémoire, se représente toute image par sa *fantaisie*, embrasse tout bien par sa volonté : *Intellectus est ad omnia* (saint Thomas).

Je vois comment s'opère l'incompréhensible prodige de la parole, lorsque l'homme, avec le son matériel de sa voix, avec les chiffres matériels de son écriture, transmet hors de lui-même sa pensée, conception toute spirituelle, et reproduit dans tous ceux qui l'écoutent ou le lisent les conceptions tout intellectuelles de son esprit, les sentiments tout immatériels de son cœur.

Je vois comment l'âme est unie au corps sans être corporelle, et comment toute substance incorporelle est cependant la forme substantielle par laquelle le corps subsiste.

s'alimente, croît et se reproduit. Comment l'homme grandit dans sa personne, sans que sa nature numérique soit changée; comment son corps, se transformant et se renouvelant sans cesse, au moyen de la destruction de lui-même et de sa réparation, se trouve toujours le même; comment il se nourrit de substances extérieures, sans altération de sa propre substance; comment enfin l'âme créée après le corps, pour vivre avec le corps, peut et doit néanmoins survivre au corps.

Or, connaissant l'homme, je connais toute l'humanité, l'histoire de tous les temps, le langage, les mœurs de tous les peuples, les découvertes de tous les savants, la science de tous les siècles.

Saint Grégoire l'avait dit : Comment dans le ciel ignorer quelque chose, puisqu'on connaît, on verra celui qui connaît et voit toutes choses (1)?

O gloire! ô bonheur! voilà donc que dans un seul instant je sais bien plus que tout ce qu'ont su jamais tous les hommes ensemble de tous les temps, et je suis instruit de tout sans maître, j'ai tout appris sans application, j'ai tout entendu sans peine, j'ai pu découvrir sans raisonnement les conséquences les plus éloignées des plus hauts principes, j'ai pu tout lire sans livres, ou bien tout lire à la fois dans le grand livre de la science divine; pour moi l'agneau divin en a brisé les sceaux et l'a présenté tout ouvert à mes regards.

O vous qui veillez la nuit, qui suez le jour, qui vous tourmentez en tant de manières pour n'acquérir rien de plus qu'une savante ignorance! si vous avez l'ambition de parvenir au salut éternel servez Dieu, aimez Dieu, assurez-vous la

(1) « Quid nesciunt qui scientem omnia sciunt (S. Greg.)? »

vision de Dieu, et dans cette vision de Dieu vous pourrez satisfaire la soif de science qui vous dévore. Quand vous posséderez Dieu, vous posséderez toute lumière, toute vérité, toute science : *Quid nesciunt qui scientem omnia sciunt?*

DEUXIÈME PARTIE.

Mais, à la différence des sciences humaines qui trop souvent ne règlent que l'entendement et sont vaines et stériles pour le cœur, la science de Dieu est active, efficace et féconde ; elle régénère et sanctifie l'âme. « Dès qu'on voit Dieu, dès qu'on voit Jésus-Christ, par une conséquence nécessaire, dit saint Jean, l'âme bienheureuse copie Dieu, copie Jésus-Christ en elle-même et lui devient semblable (1). » Pour comprendre cette sublime théologie du disciple bien-aimé, rappelons-nous la magnifique philosophie de saint Thomas, d'après laquelle telle est la nature de l'entendement humain, qu'il prend la ressemblance de tout ce qu'il connaît (2). Or, plus la connaissance est parfaite, plus parfaite aussi est la ressemblance. De sorte que même en ce monde il arrive que par l'acte de la connaissance, la chose connue se reproduit, se recopie, nous ne dirions pas assez en disant : est photographiée d'une manière intellectuelle, dans l'esprit qui la connaît (3).

Or, comme les bienheureux connaissent Dieu clairement, non-seulement dans ses ouvrages, mais aussi dans sa propre nature comme il est en lui-même, *sicuti est*, et le connais-

(1) « Cum apparuerit similes ei erimus, quia videbimus eum sicuti est » (1 Jo. III. 2). »

(2) « Intellectus fit omnia (S. Thom.). »

(3) « Omne cognitum est in cognoscente (Id.). »

sent non pas d'une connaissance extérieure, accidentelle, superficielle, passagère, mais d'une connaissance intérieure, essentielle, profonde, efficace, permanente, ainsi, dit saint Thomas, par l'acte même de cette connaissance si parfaite, Dieu, sa nature, ses attributs, se reflètent, se gravent, se reproduisent dans l'âme des bienheureux qui, absorbés dans la contemplation des beautés infinies, se transforment et deviennent ressemblants au divin prototype, à l'exemplaire universel : ils deviennent ce qu'ils voient (1).

On comprend par là la belle et magnifique similitude dont s'est servi saint Paul pour expliquer ce mystère lorsqu'il a dit : « Comme un miroir placé devant un objet en reproduit l'image, de même, purifiés par la grâce, divinisés par la lumière de la gloire, embellis par l'amour, nous deviendrons des miroirs très-purs placés en face de Dieu pour le contempler à découvert dans toute sa majesté, et nous reproduirons en nous sa splendide effigie, mais de telle sorte que, par la vertu toute-puissante de son divin Esprit, nous serons nous-mêmes transformés en autant d'images vivantes et parfaites (2). »

Nous ne comprenons pas en ce monde comment cela s'accomplira; mais nous savons qu'il en sera ainsi. Ne voyons-nous pas dès maintenant que celui qui se trouve en présence des nombreux fragments d'un miroir brisé y voit sa figure tout entière répétée dans chacun de ces fragments? Or, dit saint Thomas, c'est de la même manière que la divine effigie, l'image de l'Être incréé, sans se diviser, sans s'altérer,

(1) « *Id fiunt quod vident (S. Thom.).* »

(2) « *Nos vero omnes revelata facie gloriam Domini speculantes, in eandem imaginem transformamur a claritate in claritatem tanquam a Domini spiritu (II Cor. III. 18).* »

se répète tout entière et parfaite dans l'esprit des bienheureux qui la contemplent dans le ciel (1).

Mais la ressemblance de Dieu dans les bienheureux glorifiés n'est pas seulement une ressemblance purement intellectuelle, elle est affective et anime la volonté. Aussi devons-nous remarquer l'énergie de ce mot de saint Paul : *transformamur* ; ce qui signifie non pas seulement une simple copie sans vie et sans action, mais une véritable transformation, en quelque sorte une personnification nouvelle du divin prototype, tant doit être parfaite la ressemblance de nos âmes avec Dieu ! En effet, dit saint Augustin, Dieu dans le ciel est tout en tous ; il les embrase tous de son amour ; et cet amour ne saurait s'éteindre ni languir, parce qu'il se nourrit perpétuellement de la même contemplation (2). C'est-à-dire que du bonheur de connaître Dieu sans voile suit la nécessité de l'aimer sans mesure. Comment serait-il possible de connaître dans toute sa splendeur une beauté infinie, et de ne pas l'aimer ? de contempler à découvert tous ses charmes et toutes ses perfections, et de ne pas en être enivré ? Mais non, l'amour sera inséparable de la vision, et la vision inséparable de l'amour : *Videbimus et amabimus*. Il y aura adhésion parfaite du cœur et de la volonté, comme de l'esprit et de l'intelligence. De même que toutes les facultés intellectives seront appliquées à Dieu, de même aussi l'âme se portera vers Dieu avec toutes les affections, avec tous les désirs, avec tout l'élan et l'impétuosité dont elle est capable. Il y aura comme un flux et un reflux, une circulation perpétuelle et réciproque des flammes de l'amour divin reçues et renvoyées de Dieu dans l'âme et de

(1) « Sicut apparent diversæ facies in speculo fracto (S. Thom.). »

(2) « Deus est ibi omnia in omnibus ; quem sine fine vident , et videntes in ejus amore ardent (S. August.). »

l'Âme en Dieu. Dieu sera tout dans l'Âme, comme l'Âme sera toute en Dieu; car, comme l'objet existe et se répète dans l'esprit qui le connaît, ainsi l'objet aimé existe et se répète dans le cœur qui aime (1).

Or est-il possible que le cœur environné et pénétré des flammes de la charité divine, investi de Dieu, rempli de Dieu, puisse ne pas reproduire en lui-même la ressemblance de Dieu? Non, dit saint Paul, celui qui s'unit à Dieu par la charité, devient un même esprit, une même chose avec Dieu (2). En effet, dit saint Augustin, comme un morceau de fer jeté dans le feu en prend tellement l'ardeur, la couleur et la nature qu'il ne s'en distingue presque plus, de même aussi les bienheureux plongés dans la fournaise de l'amour infini en reproduisent les immortelles clartés et les saintes ardeurs (3).

Il ne s'agit donc pas dans le ciel d'une ressemblance seulement éloignée, symbolique, figurative, imparfaite; il ne s'agit pas de cette sorte d'union telle qu'elle s'obtient ici-bas, et dont l'Apôtre parle, quand il nous dit participants de la nature divine (4); mais il s'agit d'une élévation bien autrement ineffable de la nature humaine, d'une véritable transformation de l'homme en Dieu. « L'homme, dit saint Grégoire de Nazianze, dépassera la sphère de sa nature, d'homme il deviendra Dieu (5). » C'est pour cela que le prophète nous représente Dieu dans le ciel, assis au milieu d'une auguste

(1) « Omne amatum est in amante, sicut omne cognitum est in cognoscente » (S. Thom.). »

(2) « Qui adhæret Domino, unus spiritus est (I Cor. vi. 17). »

(3) « Coniuncti lumini facti sumus, sicut lux (S. August.). »

(4) « Divinæ consortes naturæ (II Petr. I. 4). »

(5) « Excedet homo suam naturam, Deus de homine evadens (S. Greg. Naz.). »

assemblée de Dieux (1). Là toutes les différences sont détruites, toutes les distinctions abolies. Il ne reste plus d'autre distinction que celle de Créateur et de créature; mais de créature élevée par le Créateur à une parfaite ressemblance avec lui, et devenue par grâce ce qu'il est par nature. En effet, la créature reçue dans le sein de Dieu commence à vivre de la vie même de Dieu : c'est le souffle de Dieu qui l'anime, c'est sa substance qui la nourrit; c'est son être qui la soutient; c'est sa divinité qui la déifie sans la détruire, qui lui donne une nouvelle forme sans lui ôter sa nature; en sorte qu'elle est devenue semblable à Dieu par participation, sans cesser d'être créature par essence : *Stabit Deus in synagoga Deorum.*

Mais, afin que rien ne manque à la perfection de cette ressemblance de l'âme avec Dieu, en même temps qu'elle reproduit en elle-même l'unité divine, elle reproduit la trinité des personnes; et de même que les trois personnes divines concoururent à la création de l'homme, de même que ces trois personnes ont concouru à réaliser en nous les mystères de la grâce, de même, et à plus forte raison, ces trois personnes devront concourir pour consommer en nous les mystères de la gloire. Ce sera donc d'une manière plus merveilleuse et plus parfaite que le Père communiquera à l'âme glorifiée la puissance de son entendement, que le Verbe lui départira les trésors de sa sagesse et l'Esprit-Saint les délices de sa bonté. Ainsi, selon l'expression énergique de saint Paul, les bienheureux se plongeant dans le sein de Dieu seront remplis de toute sa plénitude (2). Il y aura donc en eux plénitude de puissance, de sagesse, de bonté. Ainsi l'intelli-

(1) « *Deus stetit in synagoga Deorum* (Ps. LXXXI. 1). »

(2) « *Ut impleamini in omnem plenitudinem Dei* (Ephes. III. 19). »

gence créée, participant de l'énergie de l'intelligence incréée, engendrera, elle aussi, une parole intérieure, qui sera comme l'écho du Verbe incréé; et cette intelligence et cette parole se reposeront l'une dans l'autre, avec une complaisance qui aura quelque chose de l'amour incréé. C'est-à-dire que les puissances de l'âme se correspondront entre elles presque avec les mêmes relations que les personnes divines, et que le mystère ineffable de l'auguste Trinité, qui de toute éternité existe dans les abîmes de la nature infinie, se reproduira non-seulement par voie de vestige comme dans les créatures inanimées, non-seulement par voie de ressemblance naturelle comme dans toutes les créatures intelligentes, mais par voie de ressemblance surnaturelle, permanente et parfaite. L'âme ainsi glorifiée sera une image vivante de la Trinité incréée; elle en sera comme la réduction et la miniature; puissante de la même puissance, sage de la même sagesse, aimante du même amour, resplendissante de la même lumière, animée de la même vie, heureuse de la même béatitude : « Je l'ai déclaré, disait le Seigneur par la bouche du prophète, vous êtes tous des Dieux (1). »

Or ressembler à Dieu d'une manière si parfaite, n'est-ce pas le posséder et en être possédé? n'est-ce pas par conséquent posséder le souverain bien, la plénitude de tout bien? « Dieu, dit saint Irénée, en se communiquant à l'âme, lui communique sa propre lumière, sa propre vie, et la jouissance de tous les biens dont il est la source (2). »

Maintenant, quels sont ces biens? quel est leur prix? quelle est leur étendue? Qui pourrait le dire? qui pourrait même

(1) « Ego dixi Dii estis (*Ps. LXXXI. 6*). »

(2) « Qui custodiunt dilectionem suam, præstat illis communionem; communio autem Dei vita est, lumen et fruitio honorum omnium quæ sunt apud Deum (*S. Iren.*). »

s'en faire quelque idée? Contentons-nous d'en indiquer deux principaux dont parlent plus souvent les saintes Écritures, et dont il est possible de se former quelque image dans l'esprit.

L'un des plus grands biens dont puisse jouir pendant cette misérable vie l'âme en grâce avec Dieu, c'est bien la paix intérieure, la paix de la conscience, qui surpasse toute jouissance sensible, et sans laquelle toute jouissance sensible se change en amertume et en supplice (1). Cette paix si sainte, si pure, ce calme profond de toutes les puissances de l'âme unie à Dieu en ce monde, n'est pourtant qu'un essai, un bien faible commencement de cette paix ineffable que la ressemblance avec Dieu, la possession de Dieu fera éprouver dans l'éternel séjour. La paix est la tranquillité de l'ordre; et ici-bas l'ordre est toujours plus ou moins troublé, plus ou moins imparfait. Au delà de cette vie, au sein de l'ordre imperturbable, de l'ordre éternel, de l'ordre essentiel, quelle ne sera pas la tranquillité de l'âme immuablement fixée en Dieu?

A peine entrée dans le séjour céleste, l'âme élue sentira couler dans son sein comme un fleuve de paix sorti du trône de son Dieu qu'elle contemple, qu'elle possède, et dans lequel elle se transforme (2). Oh! que je suis heureuse! s'écriera-t-elle. Voici l'accomplissement de la promesse que Dieu me fit par son prophète, quand il promettait de m'établir sous les abris de la sécurité, parmi les opulences et toutes les splendeurs de la paix (3).

L'Église me faisant son dernier adieu, lorsque je quittais

(1) « Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum (*Philip. iv. 7*). »

(2) « Ecce declinabo super eam quasi fluvium pacis (*Is. lvi. 12*). »

(3) « Sedebit populus meus in pulchritudine pacis, et in tabernaculis
« fiduciæ et in requie opulenta (*Id. xxxi. 18*). »

la terre, ne me souhaite que le repos et la paix. Qu'elle repose en paix ; que son séjour soit dans la paix ; qu'elle ait le repos éternel (1) ! Je les vois accomplis dans cet heureux séjour, ces tendres vœux, ces amoureuses prières de ma bonne mère l'Église, qui retentissent encore à mon oreille et se répètent dans mon cœur. Paix sainte, paix véritable, que le monde désire sans la trouver jamais, que le monde souhaite sans pouvoir jamais la donner (2), je vous rencontre enfin dans cette terre bienheureuse ! D'ici sont bannis pour jamais tous les souvenirs importuns, toutes les appréhensions secrètes, tous les remords qui, dans le monde, empoisonnent tous les plaisirs, tous les bonheurs en apparence les plus dignes d'envie ! Quel silence des passions, quel calme des désirs, quel repos des sentiments ! C'est bien la paix aimable, la paix solidement garantie, la paix opulente que le Seigneur m'avait promise : *in pulchritudine pacis, in requie opulenta !*

Lorsque, dans la vie des épreuves, j'entrai en grâce avec Dieu, j'éprouvai les délices de la paix de Dieu ; mais cette paix n'était pas sans combat. Il fallait être sans cesse en guerre avec une chair rebelle, avec un cœur toujours prêt à s'échapper. Il n'en est plus rien. Mon vieil homme est resté au tombeau (3). Pour la première fois en moi s'accordent aujourd'hui la paix et la justice, les délices et la vertu (4). Je n'ai plus besoin d'être en garde contre moi-même, de me contredire, de me crucifier, de me vaincre. Je puis sans crainte suivre tous mes désirs, m'arrêter à toutes mes pensées. Mes pensées seront toujours saintes, mes désirs toujours

(1) « Requiescat in pace. In pace sit locus ejus. Dona eis requiem sempiternam (*Rituale*). »

(2) « Quam mundus dare non potest pacem (*Or. Eccles.*). »

(3) « Prima abierunt (*Apoc. xxi. 4*). »

(4) « Justitia et pax osculatæ sunt (*Ps. lxxxiv. 11*). »

vertueux. Le péché n'est plus possible. Je sens mon cœur changé en un autre cœur. Il est régénéré, reformé sur le cœur de Dieu même; il n'a plus d'autre loi qui le guide, d'autre impulsion qui le meuve, d'autre attrait qui le flatte, d'autre poids qui l'entraîne, que la loi, l'impulsion, l'attrait, le poids de l'amour de Dieu : *amor meus, pondus meum* (1)!

Après tant de luttes, me voici victorieuse; après tant de labeurs, me voici en repos; après tant de tempêtes, me voici au port! Enfin je respire! enfin je ne crains plus, mon Dieu, de vous offenser, ni de vous perdre! Laissez-moi, ô mon Dieu! me dilater et m'abîmer dans cette éternelle paix.

Oh! elle est vraiment une paix riche, une paix opulente, cette paix de l'éternité. Elle ne consiste pas seulement dans l'absence de trouble et de toute crainte. A cette douce sécurité se joint ce que la théologie, d'après l'Évangile, appelle *gaudium*, joie parfaite. Le Seigneur n'a pas dit seulement : « Entrez dans mon repos; » il a dit : « Entrez dans ma joie (2); » et cette joie est, comme le repos, elle aussi, l'effet de l'*inhabitation* de Dieu dans l'âme et de la transformation de l'âme en Dieu. Car, comme la séparation de l'âme réprouvée d'avec Dieu lui fait éprouver dans l'enfer une douleur indescriptible, immense, de même la possession de Dieu fera éprouver à l'élu dans le ciel un sentiment de joie immense, incompréhensible. Il y a plus, et cette comparaison ne doit être acceptée qu'avec réserve, les prédestinés sont plus heureux dans le ciel que les réprouvés ne sont malheureux aux enfers, Dieu étant plus généreux dans la récompense que sévère dans le châtiment. A tous égards la miséricorde dans

(1) « (S. August.). »

(2) « Intra in gaudium (Matth. xxi. 13). »

ses effets surpasse la justice (1). Oui, elle est immense la joie des bienheureux dans le ciel, et c'est précisément ce qui rendait impossible la réalisation du souhait qu'exprimait le mauvais riche, quand il demandait qu'une goutte d'eau venue du ciel fût déposée par Lazare sur sa langue. Une seule goutte de la joie céleste tombée au séjour des réprouvés suffirait pour en éteindre toutes les ardeurs, pour changer en douceur toutes les amertumes de l'enfer (2).

La joie des élus sera une joie *pleine*. Joie *pleine*, c'est l'expression que le Sauveur lui-même a choisie pour exprimer la perfection du bonheur des élus. « Afin, dit-il, que votre joie soit *pleine* (3). » Cette parole est bien simple, mais qu'elle est riche dans sa simplicité ! Il n'y a pas d'esprit créé qui puisse en comprendre l'étendue et la profondeur. *Joie pleine* signifie la possession simultanée, entière et parfaite de tous les plaisirs, de tous les biens que l'âme puisse désirer. Notre cœur, nous le sentons bien, est immense dans ses désirs ; aucun bien fini ne peut étancher sa soif de bonheur. C'est au ciel seulement que, possédant celui qui possède tout, remplie de celui qui remplit tout, unie à celui qui dépassera toujours tous ses besoins, tous ses désirs, l'âme trouvera la joie pleine, la plénitude du bonheur : *gaudium plenum*.

Mais différente de la plénitude des jouissances terrestres qui engendrent bientôt la satiété, le dégoût, la joie céleste, par un mystère qui lui est propre, dit saint Grégoire, la joie céleste, tout en apaisant les désirs, en ravive sans cesse l'activité et l'ardeur. Là, toujours on est rassasié, toujours on est avide (4).

(1) « Superexaltat misericordia judicium (Jacob. II. 13). »

(2) « Tanta futuræ gloriæ dulcedo, ut si una gutta in infernum deflueret totam damnatorum amaritudinem dulcoraret. »

(3) « Ut gaudium vestrum sit plenum (Jo. XVI. 24). »

(4) « Semper avidi, semper pleni (S. Gregor.). »

Quelle est nouvelle et singulière, la joie qui fait mon bonheur ! Tandis que je possède tout ce que je désire, je désire toujours ce que je possède. Plus je désire, plus j'obtiens, et plus j'obtiens, plus je désire. A mesure que je goûte Dieu davantage et que je me plais en lui, j'éprouve une faim et une soif plus vives de goûter Dieu et de me plaire en lui ; et à mesure que cette faim et cette soif sont apaisées, elles deviennent toujours plus violentes (1). Mais ni cette ardeur des désirs n'est le tourment du besoin, ni cette satiété ne produit le dégoût (2).

Parce que le Dieu que je contemple et que je possède est toujours ancien et toujours nouveau, toujours immense, toujours inépuisable, ma jouissance est toujours pleine et toujours variée. A chaque instant de nouveaux mystères me sont révélés, de nouvelles perfections me sont manifestées ; à chaque instant de nouvelles beautés me charment, de nouveaux enchantements me ravissent. Ainsi mon cœur est toujours comblé, toujours satisfait, toujours heureux. L'attente de vos élus n'a pas été trompée, ô mon Dieu ! vous aviez mis dans leur cœur cette douce confiance : « Je serai rassasié lorsque apparaîtra votre gloire (3). »

Enfin, et c'est un point essentiel, cette joie est immortelle. « Nul ne vous ôtera votre joie, a dit le Seigneur (4). » La félicité du ciel, tout immense qu'elle est, cesserait d'être une félicité réelle si elle pouvait cesser et finir (5). La seule pensée, la seule appréhension que cette félicité pourrait avoir une fin, rendrait les élus plus malheureux que l'actua-

(1) « *Sitientes satiabimur, satiati sitiemus (S. Gregor.).* »

(2) « *Longe ab ista siti necessita, longe ab illa satietate fastidium (Id.).* »

(3) « *Satiabor cum apparuerit gloria (Ps. xvi. 15).* »

(4) « *Et gaudium vestrum nemo tollet a vobis.* »

(5) « *Beatitudo vera non est de cuius æternitate dubitatur (S. August.).* »

lité de la possession ne les rendrait heureux. Ici-bas, toute félicité n'est qu'un accident passager, une exception, une courte interruption des ennuis et des amertumes de la vie; au ciel seulement la jouissance de tous les biens est une condition nécessaire, essentielle, un état permanent et immuable, et par cela même parfait (1). Le cours des siècles ne lui apportera aucun dommage. Après une durée indéfinie de siècles et d'années, ce bonheur, loin de s'amoinrir et de s'altérer, renaîtra sans cesse avec des délices toujours nouvelles. Là rien ne finit, ou ne finit que pour recommencer, et ne recommence que pour recommencer toujours : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis*.

Saint Paul disait : « Nous serons enlevés au travers des airs avec Jésus-Christ, et pour toujours nous serons avec le Seigneur (2). » Quelle douceur, quel charme dans cette espérance ! « Nous serons toujours avec Dieu ! » Enfin je le possède, ce bien-aimé de mon cœur ! je le possède non-seulement tout entier, mais aussi pour toujours. Il ne pourra jamais m'être ravi, il ne pourra jamais s'échapper de mes mains, se dérober à mes yeux ; jamais il ne pourra être arraché de mon cœur ! Il sera tout à moi comme je serai tout à lui (3) !

Voyez comme mon nom est écrit par le doigt de Dieu en lettres d'or, en caractères ineffaçables sur le livre de vie ! Ainsi, mon Dieu, vous m'aimerez donc toujours ! et moi je ne cesserai jamais de vous aimer ! Vous me plairez toujours, et je ne cesserai jamais de vous plaire ! Vous serez toujours le maître de mon cœur, la pensée de mon esprit, le terme de

(1) « Status bonorum omnium aggregatione perfectus. »

(2) « Rapiemur simul cum Christo in aera et sic semper cum Domino erimus »
« (1 Thess. IV. 16). »

(3) « Dilectus meus mihi et ego illi (Cantic. I. 12). »

tous mes désirs. Vous serez toujours en moi et avec moi ; et moi je serai toujours en vous et avec vous : *Et sic semper cum Domino erimus.*

Bénis soient donc les vrais sages, les vrais philosophes, qui, pour vous avoir aimé et servi sur la terre, sont admis dans votre demeure, dans votre palais du ciel ! Ils vous contemplent, ils vous ressemblent, ils vous possèdent pendant l'éternité ; et pendant l'éternité leur bonheur est votre louange (1).

Élevons-nous donc au-dessus de cette basse région des sens, des erreurs, des illusions et des songes. Fixons nos esprits et nos cœurs dans l'heureux séjour de la réalité et de la vérité.

La terre n'est que l'atelier du travail, c'est au ciel qu'est le repos. La terre n'est que le théâtre du mérite, au ciel est la récompense. La terre est le champ de bataille, au ciel est la couronne. La terre le lieu de l'exil, le ciel est la patrie. La terre est la région des larmes, le ciel est le séjour de la joie et du bonheur.

O hommes ! c'est le bonheur que vous cherchez dans toutes vos aspirations ; et cette soif de bonheur est légitime et sainte. Votre tort, votre faute, c'est l'impatience avec laquelle vous vous empressez de saisir ce bonheur. Votre malheur, c'est de le chercher là où il n'est pas, dans la jouissance des créatures. Votre erreur, c'est de vouloir obtenir dès cette vie ce qu'on ne peut obtenir qu'après la mort (2).

Dieu ne saurait défendre le désir d'être heureux, que lui-même a gravé dans nos cœurs ; mais il veut que nous atten-

(1) « Beati qui habitant in domo tua, Domine ! in sæcula sæculorum laudabunt te ! (Ps. LXXXIII. 5.) »

(2) « Beatus esse cupis ? Verum bonum quæris ? Sed ubi quæris invenire non poteris (S. Aug.). »

dions le temps, le lieu, la manière qu'il a voulu déterminer pour la réalisation de ce bonheur. Il ne s'agit donc que d'attendre. Hélas ! pendant combien d'années les hommes du monde travaillent-ils pour obtenir le bonheur tel qu'ils l'ont rêvé ! Que de peines pour arriver au plaisir, que d'économies pour arriver à la richesse, que de sujétions pour arriver au commandement, que d'humiliations pour arriver à la gloire ! On consume souvent plus de la moitié de la vie pour s'assurer l'aisance pendant l'autre moitié. Rien ne coûte, ni fatigues, ni démarches, ni longueur de l'attente, ni peut-être bassesses, ou peut-être oubli du devoir, pour obtenir des biens dont souvent on ne jouira pas. O scandale ! ô douleur ! combien n'est-il pas triste de voir des chrétiens si patients, si courageux, si actifs, si persévérants pour obtenir des couronnes incertaines, des couronnes de fleurs si promptes à se faner, et si souvent environnées de poignantes épines (1) !

Or voici que le Sauveur, qui nous a précédés dans la carrière et nous a encouragés par son exemple, nous attend et nous montre une couronne pareille à la sienne. Ici, nulle incertitude : la couronne est aussi assurée qu'elle est belle, et elle est aussi incorruptible qu'elle est brillante. Lancés dans la carrière, il ne tient qu'à nous d'arriver (2). La fatigue est si peu de chose et pour si peu de temps ; et lorsque nous serons arrivés, ce sera pour toujours. Le soleil de cette heureuse région ne connaît ni coucher ni éclipse. La source des joies pures qu'on y goûte ne tarit jamais. La résolution en est prise ; rien ne saurait nous en détourner. Renoncements, sacrifices, privations, pénitences, mortifications,

(1) Et illi quidem, ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam (I Cor. ix. 25). »

(2) Sic curro, non quasi in incertum (Ibid. 26). »

rien ne nous coûtera. Nous serons du nombre de ces hôtes bénis qui seront reçus dans le palais du Roi des cieux ; notre bonheur publiera sa louange éternelle : *Beati qui habitant in domo tua, Domine ! in sæcula sæculorum laudabunt te.* Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT FORTUNAT, ÉVÊQUE DE POITIERS

A L'OCCASION DE LA TRANSLATION DE SES RELIQUES A LA CHAPELLE
DU CHATEAU DE VILLEBON (1).

Mes très-chers frères, appelé à mêler ma faible voix aux manifestations de joyeuse piété avec lesquelles vous venez de célébrer la translation des restes précieux de saint Fortunat, votre glorieux patron, je ne puis m'empêcher de m'écrier avec Tertullien : O témoignages non équivoques d'âmes naturellement chrétiennes (2) !

Oui, mes très-chers frères, le culte de vénération et d'amour pour les reliques des saints repose sur les sentiments de la nature, aussi bien que sur les sentiments de la religion.

Le Prophète-roi disait : « Mon cœur et tous mes membres ont tressailli de joie à la pensée de tout ce qui m'attire vers le Dieu vivant (3). » C'est-à-dire que, créé de Dieu et pour Dieu, l'homme tend naturellement à Dieu par tout son être ; et qu'il ne lui suffit pas de posséder Dieu dans son esprit par la foi, dans son cœur par la grâce ; mais il veut le posséder par quelque chose de sensible, même dans son corps. Il veut le

(1) Ce discours est intitulé dans le manuscrit : *Quelques mots sur saint Fortunat*. Tout en respectant la modestie de l'auteur, et nonobstant la brièveté de ce discours, nous croyons pouvoir lui appliquer convenablement le titre de panégyrique.

(2) « Testimonium animæ naturaliter christianæ (Tertull.). »

(3) « Caro mea et cor meum exultaverunt in Deum vivum (Ps. LXXXIII, 2). »

voir, le toucher l'embrasser. Il veut, selon la belle expression de saint Paul, le glorifier en le portant dans son propre corps (1).

Or, comme le Dieu créateur, d'après le même apôtre, ne se rend visible pour nous que dans les œuvres de la création (2), de même le Dieu Rédempteur ne se manifeste et ne se rend accessible à nos sens que par les œuvres de la rédemption. C'est dans ces œuvres merveilleuses de sa puissance et de son amour que, comme il l'avait promis, il est toujours avec nous, il est toujours parmi nous, non pas seulement par les opérations intérieures de son esprit et par sa présence invisible, mais aussi sous des formes sensibles ; et il sera en notre compagnie de cette manière jusqu'à la fin des siècles (3).

Or les œuvres de la rédemption sont d'abord les sacrements, et en particulier le sacrement des sacrements, le sacrement par excellence, la divine Eucharistie ; ce sont ensuite les saints, les martyrs de tout sexe, de tout âge, de toute condition. Car, eux aussi, ils sont des sortes de sacrements vivants dans lesquels la grâce s'annonce par les personnes, de même que, dans les vrais sacrements, la grâce se communique par les choses.

De là, mes très-chers frères, ces transports d'amour, ces marques d'intérêt, de dévotion, de respect de la part de tous les vrais chrétiens pour le très-saint Sacrement, et pour les images sacrées, pour les médailles, les scapulaires et les reliques des saints. L'hérésie et sa fille l'incrédulité se montrent scandalisées de ces sentiments si constants et si universels

(1) « Glorificate et portate Deum in corpore vestro (I Cor. vi. 10). »

(2) « Invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur » (Rom. I. 20). »

(3) « Ecce ego vobiscum sum, omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi (Matth. xxviii. 20). »

parmi les peuples catholiques. Elles crient à la superstition, à l'idolâtrie, au paganisme renouvelé parmi nous.

Ces accusations sont évidemment de trop absurdes et criantes calomnies. Pourquoi, par exemple, n'accuse-t-on pas aussi de superstition les peuples qui honorent et environnent de flambeaux les portraits de leurs souverains, si ce n'est parce que ces honneurs ne s'adressent pas à une toile, à un marbre, mais à la personne du chef de l'État représentée par ce portrait? Pourquoi ne crie-t-on pas au scandale à la vue de ce navire qui salue de plusieurs coups de canon le drapeau d'une nation étrangère, si ce n'est parce que ce salut n'est pas rendu à une pièce d'étoffe fixée au bout d'un mât, mais bien à la nation, au peuple, à la ville symbolisée et personnifiée en quelque sorte dans ce drapeau? De même dans l'Eucharistie nos adorations ne s'adressent pas à un morceau de pain, mais à Jésus-Christ réellement et corporellement présent sous les accidents du pain. Enfin dans le culte rendu aux images sacrées de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des Saints, ce n'est pas à la toile, au marbre, au bronze, mais aux personnages augustes dont ces choses matérielles reproduisent les images, que se rapportent nos prières et les témoignages de notre confiance et de notre vénération. Quelle ombre de superstition et d'idolâtrie peut-il y avoir dans un semblable culte?

Mais ne sommes-nous pas plus fondés à relever une contradiction formelle entre les actes et les théories de nos détracteurs, soit hérétiques, soit incrédules? Qu'ils nous disent comment, sans se contredire, les protestants de diverses nationalités ont pu récemment ériger une statue à leur patriarche Luther? Cette statue ne sera-t-elle de leur part l'objet d'aucun respect? et souffriraient-ils qu'elle fût insultée? Bien des protestants ne rendent-ils pas une sorte de culte au froc de ce même Luther déshonoré par l'apostasie,

au camail de Calvin souillé par l'inceste, à la défroque de la reine Élisabeth tachée du sang de milliers de martyrs? Eh quoi! les hommes de 93 auront pu dédier un temple et décerner des honneurs divins aux cendres impures d'insignes scélérats, à des corps qui ne furent que le réceptacle d'âmes dégradées! Et il ne nous serait pas permis, à nous autres catholiques, de rendre un culte aux reliques des saints, aux restes de ces corps sanctifiés par la grâce divine, spiritualisés par la pénitence, embellis par la pudeur, véritables vases d'honneur de toutes les vertus, nobles instruments, serviteurs dociles des âmes les plus sublimes et les plus héroïques!

De petits philosophes, des incrédules de bas étage, qui se piquent d'employer les armes du ridicule de préférence à celles de la raison, se moquent agréablement de nous, quand ils nous voient porter sur nous les images ou les reliques des saints. Ne pourrions-nous pas leur demander s'ils ne font pas un peu comme nous, lorsqu'ils portent sur eux certains souvenirs de personnes qui leur sont chères, ne fût-ce qu'une tresse de cheveux? avec une différence peut-être : c'est qu'il ne serait peut-être pas toujours honorable pour eux d'avouer le motif de ces souvenirs et les titres que ces personnes peuvent avoir à leur tendre intérêt. Mais en laissant de côté toute enquête importune, ne demeure-t-il pas évident que c'est un instinct naturel, un besoin impérieux du cœur humain de se représenter par des signes visibles les objets invisibles et éloignés, de porter sur soi les souvenirs de ce qu'on aime? Et dès lors, quoi de plus simple et de plus juste, quoi de plus louable dans le chrétien qui aime Dieu, la Mère de Dieu, les serviteurs de Dieu, que de porter sur soi tout ce qui peut rappeler à notre souvenir ces augustes personnages et nous assurer leur protection! N'y a-t-il pas en tout cela le témoignage d'une âme naturellement chrétienne?

Mais il faut aller plus avant et pousser jusqu'au fond des choses. Il ne faut pas croire qu'entre les catholiques et les iconoclastes, tant anciens que modernes, il n'y ait qu'une dissidence quant aux objets extérieurs du culte. La dissidence est bien autre : elle est entre les deux esprits opposés qui animent l'Église de Dieu et le camp de ses adversaires. Le sachant ou ne le sachant pas, les briseurs d'images, les ennemis de tout symbole extérieur du culte, ne font que servir la rage de celui qui sera éternellement l'ennemi de Dieu, l'ennemi de tout ce qui est vertu et sainteté.

Que sont, en effet, ces saints dont le catholique honore la mémoire et conserve précieusement tous les souvenirs ? Ce sont des hommes qui n'ont parlé que sous l'inspiration du Saint-Esprit, qui n'ont écrit que sous sa dictée, qui n'ont agi que par sa céleste impulsion. Ils étaient donc les échos et la voix du Saint-Esprit, les apôtres du Saint-Esprit, la milice chargée de propager partout le règne du Christ par les armes spirituelles, c'est-à-dire par l'opération des dons du Saint-Esprit. Tous, à divers degrés, même sans être revêtus du sacerdoce, purent être appelés les ministres de Dieu et les dispensateurs de ses mystères.

D'autre part, les adversaires de l'Église, à quelque titre que ce soit, quand ils ont attaqué ses doctrines, ses sacrements, ses rites, n'ont fait autre chose que servir les intérêts et les vues de celui qui est et sera l'éternel calomniateur de la vérité et de la vertu. Il y a plus : ils ont parlé, écrit et agi sous l'inspiration, sous la dictée, sous l'impulsion de cet esprit mauvais. Comment en douter, lorsque nous avons eu à cet égard les déclarations formelles des plus fameux hérésiarques ! Ils ne furent donc, de leur propre aveu, que les échos et les suppôts de Satan, les apôtres de Satan, les ministres de Satan, chargés d'établir le règne du péché, de dispenser et administrer les mystères de l'enfer. Comment, d'ailleurs,

expliquer sans cela cette rage et cette fureur avec laquelle les hérétiques se sont rués sur les sanctuaires, ont brisé, foulé aux pieds, profané reliques et reliquaires, croix et vases sacrés, la sainte Eucharistie elle-même? Comment ne pas voir constamment les héritiers d'un même esprit, les héritiers de Satan, dans les donatistes, les Albigeois, les luthériens, les calvinistes, et, à des époques plus rapprochées, dans les hommes de 93, en France, et dernièrement encore, en 1847, dans les radicaux de Suisse? Ainsi la cité de Dieu et la synagogue de Satan sont parfaitement caractérisées : l'un des signes distinctifs de l'hérésie, c'est le mépris et la haine des saintes reliques et de tout monument honorable pour la mémoire des saints, comme aussi la vénération et le culte affectueux des saintes reliques est l'un des signes distinctifs de la vraie foi.

Le démon, au reste, sait bien ce qu'il fait. Il lui fut donc donné de se déchaîner contre la personne de Jésus-Christ tandis que Jésus-Christ demeura sur la terre, où il n'était venu que pour souffrir. Mais par la résurrection et l'ascension, Jésus-Christ se déroba pour toujours à ses fureurs. Que fera cet esprit mauvais? Il sait que Jésus-Christ vit encore dans ses saints, qu'il est avec eux tous les jours (1) pour combattre et pour vaincre, il est vrai, mais aussi pour souffrir. Il sait que les saints, comme saint Paul, portent toujours sur eux les stigmates de la passion (2) et de la mortification (3) de Jésus-Christ. Il sait bien que le saint, c'est l'homme qui ne vit plus en lui-même, mais en

(1) « *Eece ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi* (*Matth. xxviii. 20*). »

(2) « *Ego stigmata Domini Jesu in corpore meo porto* (*Galat. vi. 17*). »

(3) « *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes* « (*II Cor. iv. 10*). »

Jésus-Christ, et que dans le corps même des saints se manifeste la vie de Jésus-Christ triomphant dans les cieux. Eh bien ! il se donnera une satisfaction qu'il ne put se donner lors de la passion de Jésus-Christ. Il dut respecter le corps de l'oint du Seigneur, que Dieu voulait retirer intact du sépulcre. Il ne lui fut pas donné de rompre un seul de ses os. Mais du moins il prendra quelquefois sa revanche sur le corps des saints. Il les profanera, il les dispersera, il voudrait les anéantir s'il le pouvait. Voilà le secret de tant de fureurs sacrilèges, autrement inexplicables.

De son côté, Dieu, qui semble quelquefois aux esprits irréfléchis et superficiels laisser le champ trop libre à ses adversaires, saura assez souvent glorifier ses saints pour imposer silence aux ennemis de la sainteté. Dans toute la suite des siècles, l'Église catholique exercera un pouvoir avec lequel aucune secte n'osera rivaliser, celui de canoniser les saints ; et dans l'exercice de ce pouvoir elle constatera comment la mort des saints est précieuse devant Dieu ; comment il veille sur leur dépouille mortelle et prend sous sa garde chacun de leurs os (1) ; comment il les honore par toute sorte de prodiges et fait prévaloir leur puissance sur tous les prestiges du démon, faisant taire devant leurs reliques les oracles mensongers, délivrant les possédés par le seul attouchement de leur poussière, en sorte qu'il est vrai de dire que Dieu fait régner ses élus même sur la terre et leur donne dès ici-bas la victoire sur leurs ennemis. Le Psalmiste l'a dit : « Leur principauté sera forte et prévaudra contre tous (2). »

Nous n'avons donc pas besoin de nous ingénieur à venger la gloire des élus de Dieu. Lui-même il sait prendre en main

(1) « Custodit Dominus omnia ossa eorum (*Ps. xxxiii. 21*). »

(2) « Nimis confortatus est principatus eorum (*Id. cxxxviii. 17*). »

leur cause ; et les miracles lui coûtent peu quand il a décrété de se faire admirer dans ses saints (1). Il serait inutile d'en dire plus long pour justifier le culte que l'Église rend aux reliques des saints en général. Je vais justifier, en peu de mots, le culte que nous rendons aujourd'hui aux restes précieux de saint Fortunat en particulier.

Je suis d'autant plus heureux de rappeler ici les gloires de votre saint patron que, né à Ravenne, il était Italien. Mais cette circonstance qui rehausse l'intérêt que je prends à sa mémoire, ne doit pas amoindrir, mais bien plutôt augmenter le pieux intérêt que vous prenez vous-mêmes à sa mémoire et la confiance que vous mettez en sa protection. Que ne devez-vous pas attendre, après sa mort, de la sollicitude d'un saint qui, ayant à l'âge de trente-cinq ans échangé le séjour de l'Italie pour celui de la Gaule, voulut s'y établir, voulut y finir sa vie, et aima plus que son pays natal cette patrie d'adoption !

Précédé par la renommée de poète et de littérateur distingué, il avait été accueilli avec la plus grande faveur par Sigebert, roi d'Austrasie. Mais Fortunat n'était pas venu chercher dans les Gaules les richesses et les honneurs ; il n'était venu y chercher d'autre trésor que la sainteté. Le voilà quittant les délices de la cour, et bientôt se rendant à Tours au tombeau de saint Martin, pour y recueillir l'esprit de sainteté que recèle la cendre bénite de celui qui fut le thaumaturge, le prodige et la gloire de la Gaule chrétienne.

L'Église de Tours était alors gouvernée par l'illustre Grégoire de Tours, digne successeur de saint Martin, heureux héritier de son esprit. Fortunat ne pouvait que s'attacher intimement à lui, et il s'empessa de profiter de ses ensei-

(1) « Mirabilis Deus in sanctis suis (Ps. LVII. 36). »

gnements et surtout de ses exemples. Sous un tel guide, en peu de temps il fit de tels progrès dans la perfection chrétienne, que le disciple parut égaler son maître. Docile aux avertissements de saint Grégoire, il résolut de consacrer à la gloire de Dieu et des saints son talent poétique qui lui avait valu l'admiration du monde savant; et il composa ce beau poème en quatre livres, en l'honneur de saint Martin, qui attira sur lui les bénédictions de toute l'Église.

C'était le temps où cette étonnante femme, en qui les prodiges de la beauté rehaussaient le prodige de toutes les vertus, sainte Radegonde, reine de France, venait d'échanger les pompes et les fêtes de la cour contre l'humilité, la pauvreté et l'esprit de pénitence de la vie religieuse. Entraînées par l'héroïsme de son exemple, une foule de vierges de la plus haute distinction, parmi lesquelles quatre filles de roi, avaient suivi l'auguste reine dans sa retraite. Le célèbre monastère de Sainte-Croix de Poitiers allait naître de cette réunion d'âmes sublimes, dont le monde n'était pas digne, et dont la retraite même ne pouvait être comprise du monde.

Les saintes femmes se sont toujours associé des saints dans leurs entreprises pour la gloire de Dieu, le salut et le soulagement des hommes. Sainte Clotilde s'est beaucoup aidée de saint Remi, sainte Thérèse de saint Jean de la Croix, sainte Françoise de Chantal de saint François de Sales, dans ses pieuses fondations. Le coadjuteur dévoué, l'ange tutélaire de sainte Radegonde dans ses œuvres de religion et de charité, fut saint Fortunat. Son esprit de pénitence, de piété et d'abnégation, l'avait rendu célèbre dans tout le pays. Aussi sainte Radegonde s'empressa-t-elle de l'attirer à Poitiers, et elle le nomma son secrétaire et l'intendant général de toutes ses œuvres et fondations. De même que jadis saint Ambroise, n'étant que catéchumène, sans avoir même le caractère du chrétien avait déjà l'esprit et les vertus d'évé-

que, Fortunat, sans avoir le caractère du prêtre, en avait déjà toutes les qualités. Les saints devinrent les saints. Sainte Radegonde n'eut besoin que de quelques mois pour connaître les vertus sacerdotales que Fortunat cachait sous ses habits laïques. Elle l'engagea donc à entrer dans les ordres, et en fit le chapelain et l'aumônier de son pieux institut. Fortunat surpassa bientôt les grandes espérances que la sainte reine avait placées dans son zèle et dans son dévouement. Avec son concours, des écoles, des hôpitaux, des maisons de refuge, surgirent comme par enchantement autour du couvent de Poitiers. On y accourait en foule de tous les points de la Gaule et des pays les plus éloignés; les jeunes gens y venaient pour s'instruire; les pauvres, les malades, pour être soulagés; les âmes pieuses pour s'édifier; les grands du monde et même les rois pour apprendre à rougir de leurs désordres et à les effacer par de sublimes expiations. Tous les encouragements pour la vertu, tous les exemples de piété sincère, tous les remèdes pour les maux de l'âme, s'y trouvaient à côté de tous les dévouements de la charité. En peu de temps le couvent de Poitiers devint, après le tombeau de saint Martin de Tours, le sanctuaire le plus célèbre de la Gaule au sixième siècle. C'est sans doute la sainte reine qui avait inspiré tout cela; mais c'est le saint prêtre qui l'a exécuté. Si sainte Radegonde fut l'âme, saint Fortunat fut son bras droit dans une œuvre si utile et si admirable.

Pénétré des sentiments de la plus ardente dévotion pour les saintes reliques, sainte Radegonde aurait tout donné pour posséder une parcelle de la vraie croix. Afin de l'obtenir, elle avait expédié des clercs à Constantinople, et l'empereur Justin II lui avait envoyé un beau fragment de ce précieux instrument de la Rédemption, orné de riches pierreries. Saint Euphronius, évêque de Tours, à qui sainte Radegonde avait fait part de l'acquisition de ce précieux trésor, se rendit

à Poitiers pour en faire la translation solennelle dans la magnifique église que la sainte reine avait fait construire à cette intention, et qui dès lors prit le nom d'église de la Sainte-Croix de Poitiers. Il n'en fallait pas davantage pour éveiller la verve poétique de Fortunat; et ce fut pour cette cérémonie qu'il composa l'hymne célèbre de la croix, le *Vexilla regis*, adoptée par l'Eglise, chef-d'œuvre de poésie lyrique chrétienne, que les amateurs de l'art pour l'art et de la forme sensuelle peuvent être surpris de nous voir tant admirer; tandis que nous sommes bien plus surpris de les voir, dans leur enthousiasme rétrograde et stupide, admirer des poésies qui élèvent si peu l'âme au-dessus du culte de la matière et des passions animales.

On doit encore à saint Fortunat l'hymne non moins sublime et touchante :

Quem terra, sidera,
Colunt, adorant, prædicant,
Trinam regentem machinam
Clastrum Mariæ bajulat,

en l'honneur de la sainte Vierge, ainsi qu'une quantité d'autres hymnes sur les plus grands mystères de la religion qui, depuis treize siècles, retentissent dans nos églises.

Gloire à ce saint évêque pour avoir fourni à notre mère l'Eglise catholique ces cantiques sacrés ! Elle les répétera dans toute la suite des siècles, avec un saint et pur enthousiasme, pour inviter les âmes affranchies des sens à exalter les prodiges de bonté du Dieu fait homme, à célébrer les grandeurs et les gloires du Dieu Rédempteur et de sa sainte Mère. Jamais, là où ne s'éteindra point l'esprit chrétien, on ne se lassera de ces sublimes poésies. Qu'importent certaines inégalités, même certaines rudesses d'expression, quand l'âme est tout entière subjuguée par tout ce que la vérité

orthodoxe a de plus saisissant et la sainteté de plus céleste ! D'ailleurs les grâces , l'élégance , les vraies beautés viendront toujours assez en aide au poète qui ne s'inspire qu'à des sources divines.

On a reproché, il est vrai , à ses autres poésies de manquer de simplicité et de clarté. Je n'ai pas à examiner jusqu'à quel point ces poèmes peuvent mériter cette critique , puisque l'on convient que ses hymnes au moins sont irréprochables , et que l'on s'accorde à y admirer également et l'élévation de la pensée , et l'orthodoxie de la doctrine , et la noblesse de l'élocution et les grâces de la poésie.

Mais ce qui a rendu saint Fortunat si cher à l'Eglise , c'est moins son génie poétique que l'héroïsme de ses vertus. Théologien profond , littérateur sans rivaux dans son siècle , il rehaussait ses talents par une rare modestie. Il s'avouait redevable à sainte Radegonde de ce qu'il appelait sa conversion. Il attribuait aux prières et aux exemples de la sainte reine et de sainte Agnès , la première supérieure du couvent de Sainte-Croix , d'avoir connu et pratiqué les devoirs du sacerdoce. Il appelait l'une sa mère et l'autre sa sœur dans la vie spirituelle. Il les aimait comme des parentes et les vénérail comme des saintes , tandis qu'il regardait les pauvres comme ses frères et soignait les petits comme s'ils eussent été ses enfants. Il était franc sans imprudence , simple sans bassesse , sévère sans dureté , pieux sans affectation , doux sans flatterie , d'une conscience délicate sans scrupule , dévoué sans fanatisme , charitable sans ostentation , et il cachait , sous un extérieur commun et facile , même enjoué , la perfection d'un esprit profondément intérieur.

Elevé à la dignité épiscopale après la mort de sainte Radegonde , il ajouta de nouvelles gloires à cette église de Poitiers que , depuis le grand saint Hilaire , tant de saints et savants évêques avaient rendue célèbre dans le monde chrétien. Il y

fleurir les lettres; mais surtout il y ramena la foi, il y corrigea les mœurs, il y réveilla la ferveur primitive, et y créa des institutions qui, pendant plusieurs siècles, ont perpétué dans cette heureuse contrée son zèle pastoral et son inépuisable bonté. Mais Poitiers ne jouit pas longtemps de ce grand homme; car, dès la sixième année de son épiscopat, pliant sous l'immense fardeau de ses travaux apostoliques plutôt que sous le poids de l'âge, il alla se reposer dans le Seigneur, l'an 603, et termina, par la plus douce et la plus édifiante mort, une vie pleine de mérites et de vertus.

Bientôt le ciel révéla sa gloire par une multitude de prodiges qui s'opérèrent à son tombeau. L'Église le plaça parmi ses saints. Les peuples le choisirent pour leur patron et leur protecteur. La France inscrivit son nom au catalogue des grands hommes qui l'ont illustrée par la triple auréole de leurs talents, de leurs travaux et de leur caractère.

Grand saint, du haut de la gloire dont vous jouissez auprès de Dieu dans le ciel, regardez avec faveur les témoignages de piété que ce bon peuple rend ici à votre mémoire. Agréez le culte dont il environne vos restes précieux, la joie avec laquelle il chante vos louanges et la confiance avec laquelle il vous invoque. Justifiez à son égard le titre sous lequel il vous honore, et soyez auprès de Jésus-Christ et de sa sainte Mère son puissant et affectueux protecteur. Faites en sorte qu'il cherche avant tout le royaume de Dieu et sa justice, la profession de la vraie foi et l'observation de la loi de Dieu, tous les biens du ciel en un mot, afin qu'il puisse recevoir par surcroît tous les biens de la terre. Éloignez de ces bons chrétiens toutes les influences funestes et de Satan et de ses émissaires. Aidez-les à sauver leurs âmes, et défendez leurs personnes, leurs familles, leurs maisons, leurs travaux, leurs industries et leurs propriétés.

Faites descendre particulièrement l'abondance des béné-

dictions de Dieu sur ces zélés pasteurs des âmes, sur l'illustre famille qui prend tant d'intérêt à propager votre culte, et qui se fait une gloire d'édifier cette contrée par les exemples de sa religion et d'y répandre les bienfaits de sa charité. Réalisez enfin à l'égard de nous tous l'augure touchant de votre beau nom. Faites en sorte que tous ceux qui vénèrent comme leur patron saint Fortunat soient vraiment, et selon Dieu, fortunés dans le temps et dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES.
AVIS DE L'ÉDITEUR.....	V

CONFÉRENCES.

SUR LE MYSTÈRE DE L'ÉPIPHANIE.....	1
SUR LA RÉVÉLATION ET LA PROMESSE DE L'EUCARISTIE	25
SUR L'INSTITUTION DE L'EUCARISTIE, COMME SACREMENT ET SACRIFICE.....	75

SERMONS.

SUR LA CROIX, POUR LA FÊTE DE L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX.	99
SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.	121
SUR LA RÉSURRECTION:.....	157
SUR L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.....	179
AUTRE SERMON SUR L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.	201
POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE.....	223
FRAGMENTS D'UN DEUXIÈME SERMON SUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE.....	247
SUR LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.....	253
SUR L'AMOUR DE DIEU.....	279
SUR LA RÉSURRECTION DES MORTS.....	429
SUR LE CIEL.....	467

HOMÉLIES.

SUR LA GUÉRISON DE L'AVEUGLE-NÉ.....	303
SUR LA PARABOLE DE L'ÉCONOME INFIDÈLE.....	323

	PAGES.
SUR LA PARABOLE DU SAMARITAIN.....	343
SUR LA CONVERSION DE ZACHÉE.....	381
SUR LA PARABOLE DU MAUVAIS RICHE.....	405
PANÉGYRIQUE DE SAINT FORTUNAT, ÉVÊQUE DE POITIERS.....	501

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

110,044

